



HAL
open science

La polysémie des verbes à constructions locatives en français contemporain

Morgane Sénéchal

► **To cite this version:**

Morgane Sénéchal. La polysémie des verbes à constructions locatives en français contemporain. Linguistique. Université de Caen (France), 2012. Français. NNT : 2012CAEN1658 . tel-01762206

HAL Id: tel-01762206

<https://hal.science/tel-01762206v1>

Submitted on 9 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE CAEN BASSE-NORMANDIE

UFR des Sciences de l'homme

Ecole doctorale ED 68

Littératures, Cultures et Sciences sociales

THESE

présentée par

Melle Morgane SENECHAL

et soutenue

le 7 novembre 2012

en vue de l'obtention du

DOCTORAT de l'UNIVERSITE de CAEN

Spécialité : Sciences du Langage, Linguistique et Phonétique

Arrêté du 07 août 2006

**LA POLYSEMIE DES VERBES A CONSTRUCTIONS LOCATIVES
EN FRANÇAIS CONTEMPORAIN**

Le cas des verbes à construction transitive directe locative

MEMBRES du JURY

Mme Dominique WILLEMS, Professeur, Université de Gand (Rapporteur)

Mr Denis LE PESANT, Professeur, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Rapporteur)

Mr Pierre LARRIVÉE, Professeur, Université de Caen Basse-Normandie

Mr Jacques FRANÇOIS, Professeur émérite, Université de Caen Basse-Normandie (Directeur)

REMERCIEMENTS

Je tiens en tout premier lieu à remercier mon directeur de thèse, Jacques François, pour sa bienveillance et sa patience sans limite. Il m'a donné le goût de la linguistique, l'envie d'entamer cette recherche et le courage de la terminer. J'espère, par ce travail, me montrer digne de son enseignement.

Je remercie Denis Le Pesant et Dominique Willems d'avoir accepté d'être les rapporteurs de ma thèse et de porter un regard aussi attentif à mes analyses. Je les remercie en particulier de m'avoir aidée à exploiter la base lexicale *Les Verbes Français*, Mr Le Pesant en m'accueillant à la journée scientifique du 15 décembre 2005 à l'Université Paris Ouest Nanterre et dans le numéro 153 de *Langue Française* qui en a découlé, et Mme Willems en acceptant de cosigner avec moi un article dans ce même numéro. Un grand merci à Pierre Larrivée pour sa confiance et son accord enthousiaste pour examiner mon travail.

Je souhaite remercier tous les membres du laboratoire CRISCO qui me soutiennent et me conseillent depuis plusieurs années. Je remercie tout particulièrement Nicole Le Querler, directrice du CRISCO, pour ses encouragements tout au long de mon parcours universitaire et son soutien sans faille. Merci à Franck Neveu de m'avoir confié ses étudiants et merci à Dominique Legallois de m'avoir initiée aux grammaires de construction et allégée de quelques copies... Merci à Véronique Lenepveu et à Michel Morel pour leur soutien amical. Merci à Valérie James pour son aide administrative, son sourire et sa redoutable efficacité. Merci de tout cœur à Valérie Amary pour son amitié.

Merci à Jessica Ball pour sa parfaite maîtrise de l'anglais et son grand talent de traductrice...

J'adresse mes sincères remerciements à Françoise Lesieur, directrice de l'Ecole de Parents et des Educateurs du Calvados, qui m'emploie en tant que formatrice depuis cinq ans et qui a tout mis en œuvre pour que je puisse concilier mon travail de thèse avec mon évolution professionnelle. Je lui suis extrêmement reconnaissante. Merci à Benoît, Katy, Sophie et Maryvonne (ça y est, j'en ai fini !). Merci à mes collègues formatrices et spécialement à Marcelle Bodilis qui n'a pas hésité à bousculer sa vie familiale pour me remplacer afin que je puisse me consacrer entièrement à la fin de ma rédaction. Merci à mes stagiaires, c'est en leur enseignant le français que la linguistique prend tout son sens...

Enfin, je remercie ceux qui me supportent (dans tous les sens du terme, polysémie oblige) depuis des années et que j'aime plus que tout. Merci à ma mère et à mon père sans qui je ne suis rien et à qui je dois tout. Merci à mon frère sur qui j'ai toujours pu compter. Merci à mon âme sœur, Thomas, dont le prénom parcourt le premier chapitre et qui a fait preuve d'une patience céleste (c'est promis cette année on prendra des vacances)... Merci à la tribu Planque & Co. J'espère qu'ils seront fiers de moi.

Merci à Claudie Auguste-Schopfer, ma grand-mère, et à Patrick Cassier qui m'ont transmis leur force et leur détermination. Leur absence insupportable n'efface pas leur empreinte. Je leur dédie ce travail.

La polysémie des verbes à constructions locatives en français contemporain

Le cas des verbes à construction transitive directe locative

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	15
1. Classification verbale et modélisation des régularités polysémiques	15
2. De la nécessaire articulation entre forme et sens	16
3. Plan de la thèse	18
CHAPITRE I - DE LA CLASSIFICATION VERBALE A LA MODELISATION DES REGULARITES POLYSEMIQUES	21
I-1. L'expression verbale des relations spatiales	21
I-1.1. La classification syntactico-sémantique de Guillet & Leclère (1992)	21
I-1.1.1. Caractérisation syntaxique des relations spatiales	21
I-1.1.2. Les verbes de la table 38L1	24
I-1.2. La classification sémantico-cognitive de Borillo (1998)	27
I-1.2.1. Les entités spatiales et leur repérage	27
I-1.2.2. Les relations spatiales statiques	29
I-1.2.3. Les relations spatiales dynamiques	31
I-1.3. La typologie des verbes de déplacement transitifs directs de Sarda (1999)	35
I-1.3.1. Les verbes logiques	37
I-1.3.2. Les verbes logico-topologiques	39
I-1.3.3. Les verbes topologiques	39
I-1.4. Conclusions : Statut syntactico-sémantique du « locatif direct »	41
I-2. Approche cognitive de la construction transitive directe locative	43
I-2.1. Les fonctions spatiales chez Jackendoff (1983 et 1990)	44
I-2.1.1. Les espèces d'entités et les fonctions spatiales à un seul argument	45
I-2.1.2. Les fonctions thématiques localistes à deux arguments	46
I-2.1.3. Le niveau actionnel	47
I-2.1.4. Application du modèle de Jackendoff à 5 types d'emplois transitifs directs locatifs	49
I-2.2. Les archétypes cognitifs de Desclés (1990 et 1994)	50
I-2.2.1. Archétypes statiques	51
I-2.2.2. Archétypes cinématiques et dynamiques	52
I-2.2.3. Formalisation des archétypes cinématiques et dynamiques	55
I-2.3. Les grammaires de construction : des modèles à la croisée des chemins	58
I-2.3.1. La notion de construction ^{GDC}	59
I-2.1.2. La représentation des relations spatiales chez Goldberg	61

I-2.1.3. Une application au français de la théorie de Goldberg : François & Sénéchal (2008)	62
I-3. Variété sémantique et syntaxique des emplois	66
I-3.1. <i>Les Verbes Français</i> : entre classification verbale et modélisation de la polysémie	66
I-3.1.1. Principes et méthode de constitution de <i>LVF</i>	66
I-3.1.2. La double perspective onomasiologique / sémasiologique de <i>LVF</i>	68
I-3.2. Quelques approches de la polysémie verbale	71
I-3.2.1. Conception homonymique de la polysémie verbale	72
I-3.2.2. Théorie du prototype et des extensions métaphoriques	73
I-3.2.3. Signifié de puissance et formes schématiques	75
I-3.3. Les relations sémantiques entre emplois verbaux et le problème de leur orientation	77
I-3.3.1. Les régularités polysémiques	77
I-3.3.2. Les définitions d'un emploi primaire	79
CHAPITRE II - TYPOLOGIE ET TRAITEMENT DE LA POLYSEMIE DES VERBES A CONSTRUCTION^{GDC} TRANSITIVE DIRECTE LOCATIVE	81
II-1. Constitution de la classe	81
II-1.1. La base de données initiale : <i>Les verbes français</i>	81
II-1.2. Sélection des emplois transitifs directs locatifs	82
II-1.2.1. La classe E	83
II-1.2.2. La classe L	85
II-1.2.3. La classe M	86
II-1.2.4. La classe S	86
II-1.2.5. La classe P	87
II-1.2.6. La classe R	87
II-1.3. L'inventaire	88
II-1.3.1. Entrées transitives directes locatives de la classe E	88
II-1.3.2. Entrées transitives directes locatives de la classe L	90
II-1.3.3. Entrées transitives directes locatives de la classe M	90
II-1.3.4. Entrées transitives directes locatives de la classe S	91
II-1.3.5. Entrées transitives directes locatives de la classe P	92
II-1.3.6. Entrées transitives directes locatives de la classe R	92
II-2. Organisation de la classe	92
II-2.1. Propriétés des sujets	93
II-2.1.1. Sujets en mouvement et sujets statiques	93
II-2.1.2. Contrôle et intentionnalité	95
II-2.2. Propriétés des locatifs	95
II-2.2.1. Lieu « site » et lieu « affecté »	95
II-2.2.2. Polarité du lieu	96

II-2.3. Classement des emplois	97
II-2.3.1. Les emplois du type « déplacement »	97
II-2.3.2. Les emplois du type « mouvement »	100
II-2.3.3. Les emplois du type « action » affectant un lieu	101
II-2.3.4. Les emplois du type « situation »	102
II-2.3.5. Tableau récapitulatif des constructions ^{GDC} transitives directes locatives	103
II-3. Principes méthodologiques d'analyse de la polysémie des verbes à construction ^{GDC} transitive directe locative	104
II-3.1. Sélection fréquentielle de 24 verbes à construction ^{GDC} transitive directe locative	104
II-3.2. Approche croisée de la définition des emplois primaires	105
II-3.2.1. Angle synchronique-lexicographique contemporain	106
II-3.2.2. Angle diachronique	106
II-3.2.3. Angle discursif	107
II-3.3. Approche synonymique des régularités polysémiques	108
II-3.3.1. Le Dictionnaire Electronique des Synonymes	108
II-3.3.2. Méthode de construction d'un espace sémantique commun à plusieurs verbes	109
CHAPITRE III - POLYSEMIE DES VERBES A CONSTRUCTION ^{GDC} TRANSITIVE DIRECTE LOCATIVE DU TYPE « DEPLACEMENT »	111
III-1. « Déplacement » depuis lieu source	111
III-1.1. Le verbe <i>abandonner</i>	111
III-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>abandonner</i> dans <i>LVF</i>	111
III-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>abandonner</i>	113
III-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>abandonner</i> en discours	116
III-1.2. Le verbe <i>quitter</i>	119
III-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>quitter</i> dans <i>LVF</i>	119
III-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>quitter</i>	121
III-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>quitter</i> en discours	124
III-1.3. Polysémie des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source	125
III-1.3.1. Profilage des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source	125
III-1.3.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun	126
III-1.3.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source	127
III-2. « Déplacement » via lieu de passage	131
III-2.1. Le verbe <i>passer</i>	131
III-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>passer</i> dans <i>LVF</i>	131
III-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>passer</i>	141
III-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>passer</i> en discours	145

III-2.2. Le verbe <i>sauter</i>	149
III-2.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>sauter</i> dans <i>LVF</i>	149
III-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>sauter</i>	154
III-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>sauter</i> en discours . .	157
III-2.3. Le verbe <i>traverser</i>	161
III-2.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>traverser</i> dans <i>LVF</i>	161
III-2.3.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>traverser</i>	163
III-2.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>traverser</i> en discours	166
III-2.4. Polysémie des verbes du type « déplacement » via lieu de passage . . .	169
III-2.4.1. Profilage des verbes du type « déplacement » via lieu de passage	169
III-2.4.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun	170
III-2.4.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » via lieu de passage	172
III-3. « Déplacement » vers un lieu de destination	176
III-3.1. Le verbe <i>atteindre</i>	176
III-3.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>atteindre</i> dans <i>LVF</i>	176
III-3.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>atteindre</i>	179
III-3.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>atteindre</i> en discours	181
III-3.2. Le verbe <i>gagner</i>	184
III-3.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>gagner</i> dans <i>LVF</i>	184
III-3.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>gagner</i>	187
III-3.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>gagner</i> en discours . .	189
III-3.3. Le verbe <i>rejoindre</i>	192
III-3.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>rejoindre</i> dans <i>LVF</i>	192
III-3.3.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>rejoindre</i>	193
III-3.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>rejoindre</i> en discours	195
III-3.4. Le verbe <i>toucher</i>	197
III-3.4.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>toucher</i> dans <i>LVF</i>	197
III-3.4.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>toucher</i>	200
III-3.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>toucher</i> en discours. .	203
III-3.5. Polysémie des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination	207
III-3.5.1. Profilage des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination	207
III-3.5.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun .	208
III-3.5.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination	211

CHAPITRE IV - POLYSEMIE DES VERBES A CONSTRUCTION ^{GDC} TRANSITIVE DIRECTE LOCATIVE DU TYPE « MOUVEMENT »	217
IV-1. « Mouvement » à l'intérieur d'un lieu	217
IV-1.1. Le verbe <i>battre</i>	217

IV-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>battre</i> dans <i>LVF</i>	217
IV-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>battre</i>	221
IV-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>battre</i> en discours . .	223
IV-1.2. Le verbe <i>courir</i>	226
IV-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>courir</i> dans <i>LVF</i>	226
IV-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>courir</i>	229
IV-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>courir</i> en discours . .	232
IV-1.3. Le verbe <i>descendre</i>	234
IV-1.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>descendre</i> dans <i>LVF</i> . . .	234
IV-1.3.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>descendre</i>	237
IV-1.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>descendre</i> en discours	240
IV-1.4. Le verbe <i>monter</i>	242
IV-1.4.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>monter</i> dans <i>LVF</i> .	242
IV-1.4.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>monter</i>	249
IV-1.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>monter</i> en discours . .	253
IV-1.5. Le verbe <i>remonter</i>	256
IV-1.5.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>remonter</i> dans <i>LVF</i>	256
IV-1.5.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>remonter</i>	259
IV-1.5.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>remonter</i> en discours	262
IV-1.6. Polysémie des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu . .	265
IV-1.6.1. Profilage des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu	265
IV-1.6.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun	267
IV-1.6.3. Régularités polysémiques des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu	270
IV-2. « Mouvement » par rapport à un lieu repère	275
IV-2.1. Le verbe <i>suivre</i>	275
IV-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>suivre</i> dans <i>LVF</i>	275
IV-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>suivre</i>	279
IV-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>suivre</i> en discours . .	282
IV-2.2. Le verbe <i>tourner</i>	286
IV-2.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>tourner</i> dans <i>LVF</i>	286
IV-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>tourner</i>	290
IV-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>tourner</i> en discours . .	294
IV-2.3. Polysémie des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu . . .	297
IV-2.3.1. Profilage des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu	297
IV-2.3.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun	298
IV-2.3.3. Régularités polysémiques des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu	299

CHAPITRE V - POLYSEMIE DES VERBES A CONSTRUCTION ^{GDC} TRANSITIVE	
DIRECTE LOCATIVE DU TYPE « ACTION AFFECTANT UN LIEU »	303
V-1. « Action » dans un lieu affecté	303
V-1.1. Le verbe <i>déranger</i>	303
V-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>déranger</i> dans <i>LVF</i>	303
V-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>déranger</i>	305
V-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>déranger</i> en discours	308
V-1.2. Le verbe <i>garder</i>	310
V-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>garder</i> dans <i>LVF</i>	310
V-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>garder</i>	314
V-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>garder</i> en discours	319
V-1.3. Le verbe <i>installer</i>	321
V-1.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>installer</i> dans <i>LVF</i>	321
V-1.3.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>installer</i>	323
V-1.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>installer</i> en discours	326
V-1.4. Le verbe <i>occuper</i>	328
V-1.4.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>occuper</i> dans <i>LVF</i>	328
V-1.4.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>occuper</i>	331
V-1.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>occuper</i> en discours	364
V-1.5. Le verbe <i>préparer</i>	337
V-1.5.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>préparer</i> dans <i>LVF</i>	337
V-1.5.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>préparer</i>	341
V-1.5.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>préparer</i> en discours	344
V-1.6. Polysémie des verbes du type « action » dans un lieu affecté	347
V-1.6.1. Profilage des verbes du type « action » dans un lieu affecté	347
V-1.6.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun	348
V-1.6.3. Régularités polysémiques des verbes du type « action » dans un lieu affecté	350
V-2. « Action » avec lieu de destination affecté	354
V-2.1. Le verbe <i>emporter</i>	354
V-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>emporter</i> dans <i>LVF</i>	354
V-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>emporter</i>	358
V-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>emporter</i> en discours	361
V-2.2. Le verbe <i>enlever</i>	363
V-2.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>enlever</i> dans <i>LVF</i>	363
V-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>enlever</i>	366
V-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>enlever</i> en discours	369
V-2.3. Le verbe <i>prendre</i>	372
V-2.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe <i>prendre</i> dans <i>LVF</i>	372
V-2.3.2. Déploiement historique des sens du verbe <i>prendre</i>	378
V-2.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe <i>prendre</i> en discours	386

V-2.4. Polysémie des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté	389
V-2.4.1. Profilage des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté . .	389
V-2.4.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun .	390
V-2.4.3. Régularités polysémiques des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté	392
 CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES	 399
 REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	 407

TABLE DES ANNEXES (CD-ROM)

CHAPITRE I

- ❖ Annexe 1 - *LVF* Lemmes-classes

CHAPITRE II

- ❖ Annexe 2 - Classes contenant des emplois transitifs directs locatifs dans *LVF*
- ❖ Annexe 3 - Propriétés des 254 emplois transitifs directs locatifs
- ❖ Annexe 4 - Sélection fréquentielle de 29 verbes à construction transitive directe locative
- ❖ Annexe 5 - 36 emplois transitifs directs locatifs retenus pour l'étude des régularités polysémiques

CHAPITRE III

- ❖ Annexe 6 - Entrées des 9 verbes à emploi transitif direct locatif de type déplacement
- ❖ Annexe 7 - Le verbe *abandonner* dans *LVF*
- ❖ Annexe 8 - Corpus *abandonner*
- ❖ Annexe 9 - Concordancier corpus *abandonner*
- ❖ Annexe 10 - Le verbe *quitter* dans *LVF*
- ❖ Annexe 11 - Corpus *quitter*
- ❖ Annexe 12 - Concordancier corpus *quitter*
- ❖ Annexe 13 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type déplacement depuis lieu source
- ❖ Annexe 14 - Le verbe *passer* dans *LVF*
- ❖ Annexe 15 - *Passer TLFi* version simplifiée
- ❖ Annexe 16 - *Passer Croisement TLFi - LVF*
- ❖ Annexe 17 - Corpus *passer*
- ❖ Annexe 18 - Concordancier corpus *passer*
- ❖ Annexe 19 - Le verbe *sauter* dans *LVF*
- ❖ Annexe 20 - Corpus *sauter*
- ❖ Annexe 21 - Concordancier corpus *sauter*
- ❖ Annexe 22 - Le verbe *traverser* dans *LVF*
- ❖ Annexe 23 - Corpus *traverser*
- ❖ Annexe 24 - Concordancier corpus *traverser*
- ❖ Annexe 25 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type déplacement via lieu de passage
- ❖ Annexe 26 - Le verbe *atteindre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 27 - Corpus *atteindre*
- ❖ Annexe 28 - Concordancier corpus *atteindre*
- ❖ Annexe 29 - Le verbe *gagner* dans *LVF*
- ❖ Annexe 30 - Corpus *gagner*

- ❖ Annexe 31 - Concordancier corpus *gagner*
- ❖ Annexe 32 - Le verbe *rejoindre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 33 - Corpus *rejoindre*
- ❖ Annexe 34 - Concordancier corpus *rejoindre*
- ❖ Annexe 35 - Le verbe *toucher* dans *LVF*
- ❖ Annexe 36 - Corpus *toucher*
- ❖ Annexe 37 - Concordancier corpus *toucher*
- ❖ Annexe 38 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type déplacement vers lieu de destination

CHAPITRE IV

- ❖ Annexe 39 - Entrées des 7 verbes à emploi transitif direct locatif de type mouvement
- ❖ Annexe 40 - Le verbe *battre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 41 - Corpus *battre*
- ❖ Annexe 42 - Concordancier corpus *battre*
- ❖ Annexe 43 - Le verbe *courir* dans *LVF*
- ❖ Annexe 44 - Corpus *courir*
- ❖ Annexe 45 - Concordancier corpus *courir*
- ❖ Annexe 46 - Le verbe *descendre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 47 - Corpus *descendre*
- ❖ Annexe 48 - Concordancier corpus *descendre*
- ❖ Annexe 49 - Le verbe *monter* dans *LVF*
- ❖ Annexe 50 - Corpus *monter*
- ❖ Annexe 51 - Concordancier corpus *monter*
- ❖ Annexe 52 - Le verbe *remonter* dans *LVF*
- ❖ Annexe 53 - Corpus *remonter*
- ❖ Annexe 54 - Concordancier corpus *remonter*
- ❖ Annexe 55 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type mouvement à l'intérieur d'un lieu
- ❖ Annexe 56 - Le verbe *suivre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 57 - Corpus *suivre*
- ❖ Annexe 58 - Concordancier corpus *suivre*
- ❖ Annexe 59 - Le verbe *tourner* dans *LVF*
- ❖ Annexe 60 - Corpus *tourner*
- ❖ Annexe 61 - Concordancier corpus *tourner*
- ❖ Annexe 62 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type mouvement par rapport à un lieu repère

CHAPITRE V

- ❖ Annexe 63 - Entrées des 8 verbes à emploi transitif direct locatif de type action affectant un lieu

- ❖ Annexe 64 - Le verbe *déranger* dans *LVF*
- ❖ Annexe 65 - Corpus *déranger*
- ❖ Annexe 66 - Concordancier corpus *déranger*
- ❖ Annexe 67 - Le verbe *garder* dans *LVF*
- ❖ Annexe 68 - Corpus *garder*
- ❖ Annexe 69 - Concordancier corpus *garder*
- ❖ Annexe 70 - Le verbe *installer* dans *LVF*
- ❖ Annexe 71 - Corpus *installer*
- ❖ Annexe 72 - Concordancier corpus *installer*
- ❖ Annexe 73 - Le verbe *occuper* dans *LVF*
- ❖ Annexe 74 - Corpus *occuper*
- ❖ Annexe 75 - Concordancier corpus *occuper*
- ❖ Annexe 76 - Le verbe *préparer* dans *LVF*
- ❖ Annexe 77 - Corpus *préparer*
- ❖ Annexe 78 - Concordancier corpus *préparer*
- ❖ Annexe 79 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type action dans un lieu affecté
- ❖ Annexe 80 - Le verbe *emporter* dans *LVF*
- ❖ Annexe 81 - Corpus *emporter*
- ❖ Annexe 82 - Concordancier corpus *emporter*
- ❖ Annexe 83 - Le verbe *enlever* dans *LVF*
- ❖ Annexe 84 - Corpus *enlever*
- ❖ Annexe 85 - Concordancier corpus *enlever*
- ❖ Annexe 86 - Le verbe *prendre* dans *LVF*
- ❖ Annexe 87 - Articles *prehendere*
- ❖ Annexe 88 - Corpus *prendre*
- ❖ Annexe 89 - Concordancier corpus *prendre*
- ❖ Annexe 90 - Liste des synonymes et antonymes des verbes du type action avec lieu de destination affecté
- ❖ Annexe 91 - Cliques partagées par les verbes *emporter*, *enlever* et *prendre*

Introduction

De manière générale, la communauté linguistique s'accorde à voir dans la polysémie (Kleiber : 1999, p. 55) :

- (i) une pluralité de sens liée à une seule forme
- (ii) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport.

Dans le cas de la polysémie verbale, le phénomène est plus complexe : le changement de sens s'associe généralement à un changement de construction syntaxique (au sens classique du terme). Son étude se situe donc à la croisée de deux champs de la linguistique, celui de la syntaxe et celui de la sémantique (Willems : 1982), et nécessite l'adoption d'une typologie intégrée « tenant compte à la fois des propriétés syntaxiques, sémantiques et lexicales¹ des verbes » (Willems : 2007, p. 199). L'interface syntaxe-sémantique est au cœur des préoccupations en Traitement Automatique des Langues (Gayral & Saint-Dizier : 1999) et à la base du principe de « construction dynamique du sens » défendu par Bernard Victorri (Victorri & Fuchs : 1996). Les deux domaines restent cependant encore trop cloisonnés dans les travaux linguistiques consacrés à la classification verbale.

1. Classification verbale et modélisation des régularités polysémiques

Les typologies verbales sont généralement fondées sur **les propriétés syntactico-sémantiques** des verbes (Gross M. : 1968, Gross G. : 1994, Boons, Guillet & Leclère : 1976, Guillet & Leclère : 1992, Dubois & Dubois-Charlier : 1997), **les propriétés sémantico-aspectuelles** des procès qu'ils dénotent (Vendler : 1967, Dowty : 1979) ou **des propriétés sémantiques lexicales** associées à un emploi considéré comme prototypique (Schank & Abelson : 1977, Dixon : 1991, Levin : 1993), mais ne présentent pas de mise en relation systématique de ces trois composantes.

La classification sémantique lexicale des verbes français (« verbes de mouvement », « verbes de transfert », « verbes de perception », etc.) est, de notre point de vue, particulièrement inadaptée au traitement de la polysémie verbale pour deux raisons essentielles :

- Etant donné que le sens d'un verbe dépend du contexte dans lequel il apparaît et que la plupart des verbes présentent plusieurs emplois, un même verbe est potentiellement susceptible d'être attaché à plusieurs classes lexicales. Nous ne raisonnerons donc pas en termes de **classes de verbes** mais de **classes d'emplois** ou de **classes d'entrées verbales** (dans la terminologie lexicographique).
- L'identification du sens prototypique ou primitif d'un verbe, dépend du point de vue que

1. Que cette articulation soit conçue au sein d'un système modulaire (Chomsky : 1980, Nølke : 1994, Jackendoff : 1996) ou sous la forme d'un continuum (Langacker : 1986, 2000).

l'on adopte (synchronique, diachronique, discursif, etc.) et doit reposer sur des critères clairement définis. La question des critères de définition d'un **emploi primaire** est au cœur de notre recherche et sera discutée tout au long de la thèse car l'étude des mouvements polysémiques, propres à un verbe ou à une classe de verbes (régularités polysémiques), repose sur l'**orientation des relations entre les emplois**.

Nous partageons l'idée selon laquelle la distribution des propriétés syntaxiques à travers le lexique est non arbitraire² (Fillmore : 1985, Talmy : 1985b, Lakoff : 1987, Langacker : 1991a 1991b, Kay & Fillmore : 1999). C'est sur ce postulat que repose le principe de l'existence d'une polysémie régulière. Si les mécanismes de la polysémie régulière (*regular polysemy*) ont beaucoup été examinés dans le cadre de travaux portant sur le lexique nominal (Aprésjan : 1974, 2000, Barque : 2008, Goossens V. : 2008), peu d'études, à l'exception de celles menées par D. Willems (*régularités polysémiques*, cf. Willems : 2007, Sénéchal et Willems : 2007) et J. François (polysémie des verbes français et allemand d'étouffement, cf. François : 1989³ et *fléchage synonymique de la polysémie*, cf. François : 2007), sont spécifiquement consacrées au lexique verbal français. La raison en est sans doute que les verbes sont soumis à des variations complexes (faisant intervenir à la fois des paramètres morphologiques, syntaxiques, sémantiques, etc.) dont seuls des modèles descriptifs hybrides (c'est à dire pluridisciplinaires) peuvent rendre compte.

Notre travail porte spécifiquement sur la polysémie des verbes admettant un emploi transitif direct dans lequel le complément d'objet désigne un lieu (cf. I-1.1.1. et I-1.2.1.). Notre démarche doit donc répondre à une double problématique :

- 1- Définir les bases (théoriques et méthodologiques) sur lesquelles établir une typologie intégrée de ce type d'emplois. Cette typologie devra en outre constituer un cadre opératoire au traitement de la polysémie des verbes impliqués.
- 2- Mettre au point une méthode d'analyse de la polysémie verbale permettant de modéliser la représentation des régularités polysémiques.

2. De la nécessaire articulation entre forme et sens

Les verbes qui se construisent directement avec un objet désignant un lieu expriment, au sein de cette structure, une relation spatiale dynamique ou statique (*basic locative constructions*, cf. Levinson & Wilkins : 2006). Parmi les entreprises taxinomiques consacrées aux verbes aptes à exprimer une relation spatiale, celle d'A. Guillet & C. Leclère (Guillet &

2. Nous nous positionnons ainsi dans la lignée des théories grammaticales prônant la complémentarité entre syntaxe et sémantique. Ces modèles sont exposés dans le premier chapitre de l'ouvrage de Van Valin & LaPolla *Syntax : Structure, meaning, function* (cf. Van Valin & LaPolla : 1997) et repris dans François : 2003 (p.12).

3. Cette étude se situe dans la continuité des travaux de Christoph Schwarze sur la polysémie des verbes de réparation (Schwarze : 1979).

Leclère : 1992, cf. I-1.1.) concerne directement les structures syntaxiques transitives⁴ (directe et bitransitive) et constitue sans doute la plus importante (en termes de quantité de données examinées) et la plus détaillée. Elle présente en outre l'avantage d'analyser des classes d'emplois (et non de verbes) et considère que la présence d'une entité spatiale locative dans la construction syntaxique du verbe (qu'elle prenne la forme d'un complément direct ou prépositionnel) justifie la création d'une classe spécifique : celle des constructions transitives locatives. Dans leur introduction (p.7), les auteurs présentent leur projet de la manière suivante :

Notre intention est ici de décrire les verbes transitifs dont les constructions types mettent en jeu un complément de lieu. Nous utiliserons les compléments de lieu (ou compléments locatifs) comme propriété formelle pour caractériser certaines classes de verbes...

Quelques lignes plus loin, ils précisent que deux conditions sont nécessaires (p.7) :

- savoir distinguer les compléments de lieu (ou locatifs) des autres compléments circonstanciels ;
- savoir distinguer, sur l'ensemble des verbes, ceux qui sont caractérisés par un complément de lieu de ceux qui ne le sont pas.

Sans rentrer pour l'instant dans les détails de leur classement (nous y consacrerons la section I-1.) ni discuter leur définition du terme *construction*⁵, on retiendra de ces remarques que, pour Guillet & Leclère, le statut actanciel du lieu⁶ n'est pas le critère définitionnel d'une *construction locative*. Ceci s'explique par la démarche formaliste⁷ qu'ils revendiquent explicitement. Leur classement reposant sur des bases formelles, toute considération d'ordre sémantique est écartée a priori. Les propriétés sémantiques sont au service de la description des structures formelles mais ne sont pas mises en relation avec des représentations mentales permettant de distinguer des types de prédications.

Cette position s'avère difficilement tenable. Si la forme prototypique associée au complément de lieu est le syntagme prépositionnel (critère formel), les prépositions traditionnellement qualifiées de « prépositions de lieu » (*dans, à, sur, contre, etc.*) sont susceptibles d'introduire des entités d'un autre type. Les auteurs reconnaissent d'ailleurs l'existence d'une « intuition sémantique de lieu » mais s'efforcent de lui faire correspondre « des propriétés de forme » (p.9). Ils proposent donc une série de manipulations (*opérations syntaxiques*) conduisant à définir une construction locative comme une structure impliquant une relation de type $N_0 \text{ est Prép } N_{1<\text{loc}>}$:

4. Leur ouvrage de 1976, en collaboration avec J.-P. Boons, étant consacré aux constructions intransitives (Boons, Guillet & Leclère : 1976).

5. Qui est à prendre au sens de structure syntactico-sémantique.

6. La question de la distinction entre lieu nucléaire et lieu satellite est fondamentale dans nos travaux sur les verbes à constructions locatives (cf. Sénéchal & Willems : 2007 et Lacheret & Sénéchal : 2008).

7. Conformément aux principes théoriques (Bloomfield : 1933, Harris : 1951) et méthodologiques à la base du Lexique-gammaire (Gross M. : 1981).

(1) *Max dépose son sac sur la table.* → le sac est sur la table.

(2) *Max gagne la porte.* → Max est à la porte.

Ce sont donc des propriétés formelles mais *non immédiates* (p. 12) qui déterminent le statut locatif de la construction et, par extension, le statut actanciel du lieu.

Le fait est que, même les approches syntaxiques (donc a priori formelles) ne peuvent faire l'économie d'un recours à des représentations plus abstraites. Guillet & Leclère formulent ce paradoxe à la page 20 :

Cette procédure repose largement sur des intuitions et, d'une certaine façon, n'est pas formelle. Toutefois, nous lui avons donné une spécificité syntaxique en la restreignant à des formes de phrases bien définies (en *être Loc, Il y a...Loc*). De plus, nous avons appliqué cette procédure à plus de 1600 verbes et, dans la quasi-totalité des cas, les évaluations sémantiques en jeu se sont révélées reproductibles, justifiant de ce fait, a posteriori notre approche sémantique.

Il semble donc que la démarche consistant à partir de la forme pour expliquer le sens⁸ soit peu productive, même aux yeux de ses partisans. Elle apparaît en outre incapable de lever l'ambiguïté soulevée par une phrase du type *Il monte l'échelle*, dont le procès peut dénoter, selon les contextes de production de l'énoncé, un mouvement ascendant ou une opération d'assemblage.

La notion de *procès*, telle qu'elle est définie par Tesnière (Tesnière : 1959, p.102, §1 & 2), renvoie directement à la nécessaire articulation entre représentations conceptuelles (*intuitions*), sémantique et syntaxe :

Le nœud verbal, que l'on trouve au centre de la plupart de nos langues européennes, exprime tout **un petit drame**. Comme un drame en effet, il comporte obligatoirement un **procès**, et le plus souvent des **acteurs** et des **circonstances**.

Transposés du plan de la réalité dramatique sur celui de la syntaxe structurale, le procès, les acteurs et les circonstances deviennent respectivement le **verbe**, les **actants** et les **circonstants**

La *construction*^{GDC}⁹, conçue comme une projection de toutes les propriétés (syntaxiques, sémantiques, logiques, etc.) partagées par un ensemble de verbes pour exprimer un type donné de procès, s'impose alors naturellement et offre un cadre opératoire au repérage des régularités polysémiques.

3. Plan de la thèse

Le **chapitre 1** poursuit un double objectif : identifier les propriétés définitoires de la construction^{GDC} transitive directe locative et modéliser l'analyse de la polysémie des verbes admettant une telle construction^{GDC}. Nous adopterons une démarche inductive et procéderons

8. Cette démarche implique une autonomie de la syntaxe qui est à la base de la grammaire générative (cf. Chomsky : 1959, 1970, 1971).

9. La notation **construction**^{GDC} indique que notre conception de la *construction* rejoint celle de la théorie des Grammaires De Construction. Nous adopterons cette notation dès que le terme construction fera référence à cette conception.

en premier lieu à un inventaire des propriétés attribuées aux verbes qui se construisent directement avec un lieu, à travers l'examen détaillé des classifications de Guillet & Leclère, d'A. Borillo¹⁰ et de L. Sarda¹¹. Nous verrons ensuite comment cet inventaire peut être enrichi grâce aux apports de la linguistique cognitive (fonctions spatiales de Jackendoff, archétypes cognitifs de Desclés et grammaires de construction). Nous terminerons par une réflexion sur l'intérêt de l'ouvrage *Les verbes français* dans la modélisation d'un traitement de la polysémie verbale et reviendrons sur la problématique de l'orientation des relations entre les emplois d'un même verbe.

Le **chapitre 2** propose une mise en œuvre des principes théoriques retenus au chapitre 1. Nous présenterons une typologie de la classe des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative et décrirons en détails notre méthode d'analyse de la polysémie de ces verbes.

Les **chapitres 3, 4 et 5** constitueront une application de la méthode présentée au chapitre 2 à l'analyse de la polysémie de 24 verbes à construction^{GDC} transitive directe locative. Le chapitre 3 portera spécifiquement sur la polysémie des verbes exprimant un « déplacement » au sein de cette construction^{GDC}. Le chapitre 4 sera consacré aux verbes du type « mouvement » et le chapitre 5 à ceux qui dénotent une « action » affectant un lieu.

10. Borillo : 1998.

11. Sarda : 1999.

Chapitre I

De la classification verbale à la modélisation des régularités polysémiques

I-1. L'expression verbale des relations spatiales

Afin d'avoir un premier aperçu de la nature des propriétés utilisées pour décrire les verbes qui se construisent avec un lieu non prépositionnel, examinons les principes classificatoires à l'œuvre chez A. Guillet et C. Leclère, chez A. Borillo et chez L. Sarda.

I-1.1. La classification syntactico-sémantique de Guillet & Leclère (1992)

Comme nous l'avons évoqué en introduction, les auteurs adoptent une approche syntaxique. Leur étude s'inscrit dans la continuité des travaux de M. Gross (Gross : 1975). Ils partent donc du principe qu'il est possible de définir les classes syntaxiques de manière *extensionnelle* (Gross : 1975, p.214) en décrivant, de façon exhaustive, toutes les propriétés des verbes qui en font partie¹².

I-1.1.1. Caractérisation syntaxique des relations spatiales

Les auteurs définissent comme compléments locatifs, les *compléments dont le noyau est un N interprété comme un lieu* (p.8). Cette définition n'est valable qu'en contexte et le fait que certains noms dénotent intrinsèquement un lieu ne joue pas de rôle déterminant pour le repérage. Cette définition des compléments locatifs est trop intuitive par rapport aux principes formalistes revendiqués dans l'ouvrage ; Guillet & Leclère ont donc recours à deux critères formels pour identifier les locatifs, le premier étant la nature de la préposition introductrice. Les verbes admettant un emploi transitif direct locatif constituent un cas particulier du fait que le lieu n'est pas réalisé sous la forme typique d'un syntagme prépositionnel. Les structures impliquant un lieu prépositionnel sont donc qualifiées de **constructions standards** tandis que les structures mettant en scène un lieu non prépositionnel (en position sujet ou objet direct) sont appelées **constructions croisées**.

Certaines prépositions, comme *dans, à, sur, contre, par* et *de*, introduisent très souvent un complément de lieu mais sont également aptes à introduire d'autres types d'entités. Il est donc nécessaire d'utiliser d'autres moyens de repérage. Le critère fondamental pour identifier les locatifs reste pour les auteurs le test de l'**interrogation en où ?**, qui donne *une indication syntaxique très générale de la nature locative des compléments* (p.14). Ils reconnaissent cependant, comme l'avait fait J.-P. Boons précédemment (Boons : 1985), que le test de l'interrogation est un critère *suffisant* (tous les compléments répondant à la question en où ? sont de nature locative) mais *non nécessaire* (certains locatifs répondent à d'autres types

12. Cf. Leclère : 1990 pour les principes classificatoires des verbes dans le cadre du Lexique-Grammaire.

d'interrogation¹³). Cet écueil formel nécessite le recours à d'autres tests qui, bien que présentés comme des opérations syntaxiques, font intervenir des paramètres sémantiques.

I-1.1.1.1 Complément de phrase et complément de verbe

Guillet & Leclère ne posent pas directement la problématique du statut actanciel du lieu¹⁴. Ils l'abordent de manière détournée par la distinction classique entre *complément de verbe* et *complément de phrase*, à travers l'exemple suivant :

(3) *Max est tombé dans une mare à la campagne.*

Cet exemple met en scène deux compléments de lieu dont le statut peut être évalué à l'aide du test (p.15) :

Le fait que PO Vsup Advl

où Advl est un adverbe de lieu et Vsup un verbe support d'adverbe tel que *se passer*, *se produire*, *avoir lieu*, etc., qui sélectionne comme sujet un événement.

On pourra dire :

(3') *Le fait que Max soit tombé dans une mare s'est passé à la campagne.*

Mais plus difficilement :

(3'') * *Le fait que Max soit tombé s'est passé dans une mare.*

A la campagne est donc un complément de phrase tandis que *dans une mare* est complément du verbe *tomber*. Les compléments de phrases sont écartés au profit des compléments de verbes qui sont alors considérés comme des compléments locatifs nucléaires. Les constructions locatives se définissent de ce fait, a posteriori, comme des structures impliquant un lieu nucléaire.

I-1.1.1.2 Lieu et argument du lieu

Les constructions locatives sous-tendent une relation spatiale dans laquelle une entité (argument du lieu) est repérée par rapport à un lieu. Cette relation peut être formulée à l'aide d'une phrase support en *être* dans laquelle le sujet est l'argument du lieu : **Nargument est Loc Nlieu**.¹⁵ Boons utilise les notions de *lieu* et *corrélat du lieu* pour exprimer cette relation spatiale fondamentale (Boons : 1986, p.59). Il définit les verbes locatifs comme des verbes :

induisant entre deux de leurs arguments une relation locative, souvent exprimable à l'aide d'une phrase en *Nc être Loc Nl* ou *Il y a Nc Loc Nl*. Dans ces formules, *Loc* figure une préposition acceptant une valeur locative, et les indices « 1 » et « c » marquent respectivement le «lieu» et la chose située par rapport à lui, ou « corrélat du lieu ».

Complétons les deux exemples proposés en introduction pour illustrer cette manipulation :

13. Exemple : *Max a retiré la nappe de la table.* → *Où Max a-t-il retiré la nappe ? *- De la table.*

14. La question de la distinction entre complément nucléaire et complément non nucléaire est directement posée par J.-P. Boons (Boons : 1986, pp. 60-61) à propos des lieux. Cette dichotomie est formulée par l'opposition entre *compléments essentiels* et *compléments accessoires* chez Wagner & Pinchon (1962, §68) et par l'opposition entre *arguments* et *satellites* dans la grammaire fonctionnelle de S. Dik (Dik : 1978, 1989).

15. *Loc* = préposition introduisant un complément de lieu.

(4) *Max pose le livre sur la table.*

(5) *Max suit Luc dans le salon.*

(6) *Max regarde le crépuscule de son balcon.*

Selon les auteurs, dans (4), *livre* est l'argument¹⁶ du lieu *table* (*le livre est sur la table*). En (5), *Max* et *Luc* sont arguments du lieu *salon* (*Max et Luc sont dans le salon*). En (6) *Max* est argument du lieu *balcon* (*Max est sur le balcon*).

Plusieurs configurations argumentales sont donc envisageables. Guillet & Leclère résumant ces différentes configurations dans un tableau (p.28) reproduit ci-dessous :

Configuration actancielle du couple Lieu-argument chez Guillet & Leclère

		LIEU		
		sujet	objet	Complément prépositionnel
ARGUMENT	Sujet		+ (7)	+ (8)
	Objet	+ (9)		+ (10)
	Complément prép.	+ (11)	+ (12)	? (13) ¹⁷

Les auteurs donnent les exemples suivants en guise d'illustration :

(7) *La fumée envahit la pièce.* → Lieu = objet, Argument = sujet → **NArg V NLieu**

(8) *Max entre dans la chambre.* → Lieu = compl. prép., Arg. = sujet → **NArg V Prép NLieu**

(9) *La cheminée crache de la fumée.* → Lieu = sujet, Argument = objet → **NLieu V NArg**

(10) *Max pose le livre sur la table.* → Lieu = compl. prép., Arg. = objet
→ **No V NArg Prép NLieu**

(11) *Le jardin grouille d'abeilles.* → Lieu = sujet, Arg. = compl. prép. → **NLieu V de NArg**

(12) *Max charge le camion de caisses.* → Lieu = objet, Arg. = compl. prép.
→ **No V NLieu de NArg**

(13) ? *Le mur dégouline d'eau sur le sol.* → Lieu = comp. prép., Arg. = comp. prép.
→ **No V Prép NArg Prép NLieu**

C'est cette combinatoire qui justifie le choix des six structures syntaxiques de base (le dernier cas est éliminé) et le classement des verbes. Pour chacune des structures, les auteurs intègrent une distinction aspectuelle notée AV (avant), PE (pendant) et AP (après) permettant d'indiquer le « moment d'application de la relation locative » (p.30). L'organisation des tables repose ensuite sur les propriétés syntactico-sémantiques des actants (ex : lieu = destination / source, N = + ou – humain, etc.). Nous résumons ci-après l'organisation des tables telle qu'elle est présentée par les auteurs p. 262 :

16. Nous avons ici repris la terminologie de Guillet & Leclère bien que l'utilisation du terme *argument* nous semble contestable. Il est employé avec un sens différent dans la théorie des grammaires de construction (argument = actant). C'est cette deuxième acception que nous privilégierons par la suite.

17. Bien que difficile à rencontrer, ce type de construction est « possible » du point de vue des auteurs, étant donné que l'on peut avoir plusieurs compléments prépositionnels dans une même phrase.

Organisation des tables de constructions transitives locatives

N₀ V N₁ Prép N₂	Standard	Datif	N ₀ hum V N ₁ à N ₂ hum	36DT	<i>Voler le vélo à Léa</i> <i>Offrir le vélo à Léa</i>	
		Locatif	Symétrique	N ₀ V N ₁ (Loc, avec, et) N ₂	36SL	<i>Disjoindre A (de, d'avec) B</i> <i>Coller A (sur, avec, et) B</i>
			Double	N ₀ V N ₁ de N _{source} Loc N _{dest}	38L	<i>Transférer le labo de Gap à Dax</i>
			Destination	N ₀ V N ₁ arg Loc N ₂ dest	38LD	<i>Poser le paquet sur le divan</i>
			Source	N ₀ V N ₁ arg de N ₂ source	38LS	<i>Oter le sac du couloir</i>
			COD humain	N ₀ V N ₁ hum (de, Loc) N ₂	38LH	<i>Vider l'élève du lycée</i> <i>Interner Max dans un asile</i>
	Résiduel	N ₀ V N ₁ arg Loc N ₂	38LR	<i>Conserver son vin au grenier</i>		
	Croisé	« Enlever »		N ₀ V N ₁ source de N ₂ arg	37E	<i>Désherber l'allée du chiendent</i>
		« Mettre »	Non locatif	N ₀ V N ₁ dest de N ₂ arg	37M1	<i>Doter le service d'un fax</i>
			Trace	N ₀ V N ₁ dest de N ₂ arg	37M2	<i>Consteller sa cravate de taches</i>
			Déformation	N ₀ V N ₁ dest de N ₂ arg	37M3	<i>Crevasser le sol de fissures</i>
			Résiduel	N ₀ V N ₁ dest de N ₂ arg	37M4	<i>Joncher le sol de papiers</i>
			Apport	N ₀ V N ₁ dest de (N de V-n) ₂	37M5	<i>Laquer le mur d'une couche de laque</i>
	N ₀ V N ₁ dest de (V-n de N) ₂	37M6		<i>Gainer le fil d'une gaine de PVC</i>		
	N₀ V N₁	Lieu sujet		N ₀ lieu V N ₁ arg	38L0	<i>La cheminée crache de la fumée</i> <i>Max avale sa soupe</i>
Lieu COD		N₀ arg V N₁ lieu	38L1	<i>Max quitte la pièce</i> <i>L'eau envahit le champ</i>		

Les verbes qui nous intéressent appartiennent à la classe 38L1 et présentent la structure N₀ arg V N₁ lieu.

I-1.1.2. Les verbes de la table 38L1

Guillet & Leclère recensent 130 verbes appartenant à la classe 38L1. Dans la présentation générale de la classe (pp. 214-219), ils notent que la principale spécificité de cette construction repose sur le fait que le complément de lieu n'est pas introduit par une préposition et qu'il ne répond donc généralement pas à la question en *où* ?.

(14) *Max a atteint le sommet de la montagne.*

(14') - **Où Max a-t-il atteint ? - Le sommet de la montagne.*

Ils précisent également que les emplois associés à cette classe « sont pratiquement toujours des emplois particuliers de verbes à champ sémantique plus large » (p.215).

I-1.1.2.1. Propriétés des sujets

Trois propriétés sont utilisées pour spécifier les sujets :

- **N₀ = N_{hum} / N₀ = N-hum**¹⁸

- **N₀ = chemin** : cette restriction de sélection¹⁹ permet de distinguer des emplois dénotant une situation spatiale statique (*La route longe la falaise* par opposition à *L'ennemi longe la falaise*).

- **V statique / V de mouvement** : cette propriété caractérise en fait l'ensemble de la relation

18. Les véhicules ont été traités comme des « extensions d'humains », ex : (*Max, le camion*) a grillé le stop.

19. La restriction de sélection est considérée comme une propriété syntaxique formelle (Chomsky : 1965).

prédicative et opère une distinction entre relation spatiale dynamique vs. statique. Certains verbes expriment uniquement une relation dynamique (*Max regagne sa chambre*), d'autres sont aptes à exprimer les deux types de relations (*L'ennemi a envahi le pays / Les mauvaises herbes envahissent le parc*) et d'autres encore sont exclusivement statiques (*Max habite une villa*).

I-1.1.2.2. Propriétés des locatifs

Les propriétés appliquées aux lieux distinguent, tout d'abord, les différentes polarités :

(15) *Max regagne sa chambre.* → **N1 destination**

(16) *Max quitte la salle.* → **N1 source**

(17) *Max quadrille la région.* → **N1 lieu du procès**

(18) *Max a sauté le fossé.* → **N1 lieu de passage**

Les auteurs ajoutent la propriété **N1 mouvement** permettant de spécifier les cas où le sujet et l'objet se déplacent de concert (*La voiture a doublé le camion*). Ils utilisent enfin la propriété **Sur combien** permettant de « mesurer le trajet effectué » ou, pour les emplois statiques, de « délimiter la zone pour laquelle la phrase est vraie » (p.219).

(19) *Max enfile cette rue sur 200 mètres.*

(20) *La route longe la falaise sur 10 km.*

Transposé sur un plan plus conceptuel, cette dernière propriété fait apparaître la notion de **parcours** (exemple 19) et celle d'**étendue** (exemple 20).

Guillet & Leclère remarquent que certains verbes de la classe admettent un emploi à complément prépositionnel (**N0 V Loc N1**) qui est considéré comme une **variante** de l'emploi transitif direct :

(21) *Max fouille le tiroir. / Max fouille dans le tiroir.*

(22) *La lame pénètre le poumon. / La lame pénètre dans le poumon.*

Cette notion de variante suppose que deux emplois structurellement différents peuvent être équivalents sur le plan sémantique. Cette observation ne conduit pas les auteurs à rassembler des entrées présentant une alternance régulière (c'est à dire récurrente), étant donné que leur classement repose sur des distinctions syntaxiques. La position J. Dubois et F. Dubois-Charlier (cf. section I-3.1.2.) est différente dans *Les Verbes Français* (désormais *LVF*), puisque c'est dans une perspective de regroupement d'entrées que le principe de variante est exploité. Ainsi, pour le verbe *fouiller*, l'entrée fouiller02 est associée à une double construction transitive indirecte (N1j) / transitive directe (T1300) :

Fouiller02 : *On fouille les bagages. On fouille dans le tiroir, dans le sable.* → [N1j T1300]²⁰

20. La codification des constructions syntaxiques de *LVF* sera détaillée dans le deuxième chapitre (II-1.1.).

I-1.1.2.3. Exploitation des tables

Les propriétés retenues pour organiser la classe 38L1 permettent de faire émerger des sous-classes d'emplois pertinentes. Illustrons l'efficacité du classement à travers un exemple :

Propriétés : + N0 = Nhum ; + V mouvement ; + N1 source ; – N0 V Loc N1

→ abandonner : *L'ennemi abandonne la ville.*

→ désertter : *Les paysans désertent la région.*

→ libérer : *Les assistants libèrent la salle.*

→ quitter : *Max quitte la pièce.*

→ vider : *Les spectateurs vident la salle.*

Les cinq emplois ainsi rassemblés expriment un déplacement depuis un lieu source. La sous-classe qu'ils forment semble cohérente.

Paradoxalement, certains verbes sont associés à une combinaison de propriétés dont l'interprétation est obscure. Le verbe *suivre* cumule ainsi les propriétés : + N0 = Nhum ; + V statique ; + V mouvement ; + N0 = chemin ; + N1 lieu du procès ; + N1 en mouvement ; + **sur combien ?** Les auteurs proposent l'exemple d'illustration suivant :

(23) *Max suit la rivière.*

Ce simple exemple ne résume pas l'ensemble des propriétés exposées. On peut lui attribuer la combinaison + N0 = Nhum ; + V mouvement ; + N1 lieu du procès ; + N1 en mouvement²¹ ; + **sur combien ?** mais l'association + V statique ; + N0 = chemin ; + N1 lieu du procès ; + **sur combien ?** correspond plutôt à un exemple du type (23') :

(23') *La route suit la rivière.*

Il est assez difficile d'admettre qu'un emploi dénotant une relation spatiale dynamique et un emploi dénotant une relation spatiale statique ne fassent pas l'objet de deux entrées distinctes.

Si les principes théoriques sur lesquels repose la classification de Guillet & Leclère sont discutables, la plupart des propriétés définitives des emplois transitifs directs locatifs sont opératoires. Pour notre part, nous ne retiendrons pas de ce classement la distinction entre sujet + humain et sujet – humain qui nous paraît trop restrictive. Nous exploiterons plutôt l'opposition V de mouvement / V statique en l'appliquant aux sujets (**sujet en mouvement** vs. **sujet statique**, cf. II-2.1.). Nous reprendrons également à notre compte la distinction entre **lieu de destination / lieu source / lieu de passage** et **lieu du procès** (cf. II-2.2.). L'alternance entre structure transitive directe locative / structure transitive indirecte locative ayant été identifiée comme une alternance régulière, nous y prêterons une attention particulière pour le repérage des régularités polysémiques.

21. En considérant qu'une *rivière* est une entité en mouvement par métonymie (mouvement de l'eau).

I-1.2. La classification sémantico-cognitive de Borillo (1998)

Dans son ouvrage, *L'espace et son expression en français*, A. Borillo propose une classification des *verbes de déplacement* et des *verbes de localisation statique*. Contrairement à Guillet & Leclère, dont la démarche repose sur des bases formelles et dont l'objectif est de faire émerger des classes syntactico-sémantiques, l'approche de Borillo se fonde sur les représentations mentales des différents types de relations spatiales et l'expression verbale de ces relations²². Sa classification est donc abordée sous un angle résolument cognitif.

I-1.2.1. Les entités spatiales et leur repérage

Etant donné le cadre théorique dans lequel s'inscrit l'étude de Borillo, sa problématique n'est pas de savoir comment reconnaître un complément de lieu (notion syntaxique) mais de repérer comment les relations spatiales s'expriment au sein de la structure argumentale²³ des verbes. Elle commence donc par caractériser les « entités manifestant des propriétés et des relations spatiales » (p.2) en distinguant les *lieux*, les *objets* et les *portions d'espace*.

I-1.2.1.1. Lieux, objets et portions d'espace

Un *lieu* « correspond à un fragment, matériellement borné ou pas, d'un espace réel que nous percevons ou que nous pouvons nous représenter mentalement » (p.2). La notion de lieu est donc intimement liée à celle de perception et renvoie à une entité concrète. Parmi les lieux les plus typiques, l'auteur relève les **morceaux de terrain** (*une plaine, une colline, un terrain, une rue, une île, l'Italie, etc.*), les **étendues d'eau** (*une flaque, une rivière, un lac, un océan, etc.*) et les **lieux d'habitation, bâtiment et édifices** (*une grotte, une chambre, une église, etc.*). Cet inventaire peut être organisé à partir des *classes suprêmes de noms locatifs* de D. Le Pesant (Le Pesant : 2001, p.197) :

Les classes suprêmes de noms LOCATIFS sont :

Les noms de lieux artificiels
(ou *noms locatifs fonctionnels*)

les <bâtiments>
les <pièces>
les <locaux>
les <terrains aménagés>
les <aires>
les <propriétés>

Les noms de lieux naturels

les <étendues de terre>
les <étendues d'eau>
les <territoires>
les <terrains naturels>
les <zones géographiques>
le <monde>

La notion de *noms de lieu* (**Nlieu**) s'applique, quant à elle, à des entités qui fonctionnent comme des « classifieurs »²⁴ et sont utilisées comme des hyperonymes pour l'ensemble de la classe des lieux (*lieu, endroit, place, emplacement, site, coin, espace, étendue, intervalle, secteur, zone, région, etc.*).

22. Cette mise en relation correspond à la notion de *profiling* chez Langacker (Langacker : 1987b, p.63).

23. Cf. Williams : 1981, Jackendoff : 1990 (p. 52), Grimshaw : 1990, Bresnan : 2001 (p.304).

24. Cf. Giry-Schneider : 1978, 1994, Guillet : 1986, Le Pesant & Colas : 1998.

Comme les *objets* ne comportent pas intrinsèquement de traits définitoires d'ordre spatial, leur interprétation en tant que lieu dépend du contexte dans lequel ils apparaissent. Ce sont cependant des entités concrètes qui occupent nécessairement une **place** ou **position** dans l'espace²⁵. Ils peuvent de ce fait être le vecteur de relations spatiales du type contact, support, distance, proximité ou inclusion. Les noms de lieu peuvent être utilisés pour faire apparaître les propriétés spatiales des entités (cf. I-1.2.3.3). D. Le Pesant utilise par exemple le test de la reprise anaphorique par l'hyperonyme *lieu* pour distinguer prédicats spatiaux et prédicats non spatiaux (Le Pesant : 2001, p. 9) :

J'habite dans cette maison → *C'est dans ce lieu que j'habite.*

Je me suis fait construire cette maison → * *C'est ce lieu que je me suis fait construire.*

Les **portions d'espace** se distinguent des lieux et des objets par le fait que ce sont des « entités immatérielles » et non des entités concrètes. Une portion d'espace se définit généralement par rapport à la place d'un objet ou d'un lieu qui lui est associé :

(24) *L'oiseau est dans la cage.* → dans l'espace à l'intérieur de la cage

(25) *Le bateau est sous le pont.* → dans l'espace sous le pont.

I-1.2.1.2. Espace, perception et localisation

La manière dont un objet occupe l'espace peut être décrite à l'aide de ses propriétés dimensionnelles, en tant que point, ligne, surface ou volume. La manière dont nous formulons cette description varie en fonction de la **perception**²⁶ que nous avons de l'objet (variations perceptuelles) et de la **représentation que nous souhaitons en donner** (variations fonctionnelles liées à la situation d'énonciation). P. Cadiot, F. Lebas et Y.-M. Visetti (Cadiot, Lebas & Visetti : 2004, pp.8-9) insistent également sur le rapport entre perception et relations spatiales, spécialement à propos de l'expression verbale du mouvement :

Au-delà des questions d'espace-temps, de mouvement et de topologie, c'est avant tout dans les *dynamiques de constitution* d'un champ inextricablement sémantico-perceptif que s'élabore le sémantisme des « verbes de mouvement », et cela d'une façon qui permet de comprendre leur généralité et leur transposabilité à d'autres domaines.

Si l'expression linguistique de la position des objets comporte une part de subjectivité, le repérage des entités relève d'un système de référence stable, organisé autour de l'axe vertical / horizontal, l'axe frontal (devant / derrière) et l'axe latéral (gauche / droite). Certains objets possèdent une orientation intrinsèque (*un immeuble, une colline, etc.*) tandis que d'autres obtiennent la leur par le contexte (par rapport à un autre repère ou par rapport à la position du locuteur²⁷).

25. M. Aurnague reprend cette distinction entre *nom de lieu* et *objet* (cf. Aurnague : 2000).

26. Cf. la mise en perspective de P. Larrivée entre les approches linguistiques de l'articulation forme / sens et l'analyse cognitive du système visuel de D. Marr (cf. Larrivée : 2001 et Marr : 1982).

27. Cf. La notion d'*ego* chez A. Rousseau (Rousseau : 1993, p. 152).

La relation de localisation manifeste cette asymétrie. Elle consiste en une mise en perspective de deux entités dont l'une possède un ancrage spatial plus stable que l'autre²⁸ et lui sert de repère. L'entité qui sert de repère est appelée *site* et l'entité à localiser est appelée *cible*. Cette terminologie est empruntée à Vandeloise (Vandeloise : 1986, 1987) qui reprend à son compte le couple *trajector* (cible) / *landmark* (site) de Langacker (Langacker : 1987a, p.217)²⁹. Elle recoupe également la paire *lieu* et *argument du lieu* de Guillet & Leclère. Quelle que soit la terminologie adoptée, il s'agit de rôles sémantiques dont l'assignation repose sur la représentation mentale que nous avons de la « scène verbale »³⁰ (cf. I-1.4.).

Comme dans la classification précédente, quelle que soit la configuration syntaxique des arguments, la relation de localisation est une relation fondamentale qui peut être ramenée à deux formes canoniques de base : **N0cible V Prép N1site** (où V désigne un verbe statif) / **Il y a N0cible Prép N1site**. Le test classique de l'interrogation en *où ?* intervient également chez Borillo et permet d'identifier le site :

(26) *On a mis le tableau au mur.*

(26') *Le tableau est sur le mur.* = **N0cible V Prép N1site**

(26'') - *Où est le tableau ? - Sur le mur.*

Cette relation fondamentale et les manipulations permettant de la faire émerger s'apparentent au concept de *basic locative construction* (Levinson & Wilkins : 2006, Levinson, Meira & al. : 2003), essentiellement exploité en linguistique contrastive. C. Grinevald en donne la définition suivante (Grinevald : 2006, p.32) :

A Basic Locative Construction is the construction used in answer to the question "Where is X" , in which X is a known "spatial entity" (hence definite) and its location the unknown information being sought.

Sur la base de ces principes, A. Borillo propose une typologie des « **verbes locatifs** », c'est à dire des verbes aptes à exprimer une relation spatiale. Sa classification est fondée sur l'opposition entre relations spatiales statiques et relations spatiales dynamiques.

I-1.2.2. Les relations spatiales statiques

Deux grands types de relations spatiales statiques sont distingués : les relations *topologiques* et les relations *projectives*.

I-1.2.2.1. Relations topologiques et relations projectives

Dans une **relation topologique**, l'espace occupé par la cible et l'espace occupé par le site possèdent une zone commune.

28. Cf. Borillo : 1990, pp. 75-76.

29. Cette dichotomie est également présente chez Jackendoff (Jackendoff : 1983) à travers le couple *theme / reference objet* et chez Talmy (Talmy : 1972, 1983, 1991, 2009) avec le couple *figure / ground*.

30. Cf. Victorri : 1999.

(27) *Le livre est sur la table.*

Les prépositions *à, sur, dans, en* et *chez* (qualifiées de prépositions topologiques ou prépositions de localisation interne) sont les principales prépositions utilisées pour exprimer une relation de ce type.

Dans une **relation projective**, la cible est repérée par rapport au site. Il n’y a pas de zone de recouvrement entre l’espace que les deux entités occupent respectivement :

(28) *Le verre est devant la bouteille.*

Les prépositions qui sont utilisées pour exprimer une relation projective, sont appelées prépositions projectives ou prépositions de localisation externe. Le repérage de la cible peut reposer sur des propriétés orientationnelles (*devant, derrière, à côté de*, etc.), dimensionnelles (*à l’extérieur de, autour de*, etc.) ou de distance (*loin de, près de*, etc.).

I-1.2.2.2. Configurations sémantico-syntaxiques des verbes de localisation

Les verbes exprimant une relation spatiale statique sont qualifiés de **verbes de localisation**. Bien que le projet d’A. Borillo soit de proposer un classement des verbes, ce sont des classes syntaxiques qui servent de base à la typologie. Elle distingue quatre configurations argumentales fondamentales, en fonction de la structure syntaxique impliquée et des positions occupées par la cible et le site :

No Vstat N1	➔ N0cible Vstat N1site (Type 1) Ex : <i>Un tapis recouvre la table.</i>
	➔ N0site Vstat N1cible (Type 2) Ex : <i>Le coffre renferme des papiers.</i>
No Vstat Prép N1	➔ N0cible Vstat Prép N1site (Type 3) Ex : <i>Le livre est sur l’étagère.</i>
	➔ N0site Vstat Prép N1cible (Type 4) Ex : <i>La table disparaît sous les livres.</i>

Elle ajoute une cinquième structure argumentale **Noagent Vstat N1cible Prép N2site**, qui exprime la **privation de déplacement** (par analogie avec la classe des « verbes causatifs de déplacement », p. 125) :

(29) *On bloque la clé dans la serrure.*

Le type 1 constitue un emploi transitif direct locatif. Nous porterons donc une attention particulière aux propriétés attribuées aux verbes de ce type.

I-1.2.2.3. Propriétés des verbes de localisation du type **N0cible Vstat N1site**

Comme Guillet & Leclère, Borillo note que la structure transitive directe locative présente la particularité d’impliquer un lieu qui ne répond pas à la question en *où ?*. De manière générale, les propriétés syntaxiques de cet argument sont les mêmes que celles d’un complément d’objet direct classique : il répond à la question *quoi ? / qu’est-ce que ?*, il se pronominalise en *le, la, les* (et non en *y* ou *là*).

Elle ajoute que le test de la passivation (**N1 être Vppassé de No**) est également largement accepté par les verbes qui entrent dans cette structure et que la phrase obtenue dénote un état

résultant ou une localisation spatiale basique :

(29) *Un tapis recouvre la table. / La table est recouverte d'un tapis.*

A. Borillo relève, en outre, que la plupart des verbes de localisation transitifs directs, admettent un emploi causatif de déplacement N₀ V N_{1site} de N_{2cible} :

(30) *Un grillage entoure le jardin. / On entoure le jardin d'un grillage.*

(31) *Une housse recouvre les meubles. / On recouvre les meubles d'une housse.*

I-1.2.3. Les relations spatiales dynamiques

L'étude des relations spatiales dynamiques nécessite de distinguer les cas où la relation prédicative implique que la cible passe d'un lieu A à un lieu B au cours du procès, et ceux où la cible reste dans le même lieu tout au long du procès. Cette distinction renvoie à la problématique traditionnelle de l'opposition entre *mouvement* et *déplacement*.

I-1.2.3.1. Mouvement et déplacement

D'après la définition de J.-P. Boons (Boons : 1987, p.5), le déplacement implique le :

Changement obligatoire de lieu d'un corps ne subissant par ailleurs aucune modification de forme ou de substance au cours du procès.

Le « mouvement » se distingue du déplacement par le fait qu'il n'engage pas de changement de lieu (Laur : 1993, p.48) :

Si l'on se réfère aux différentes définitions dans le domaine (J. P. Boons, J. Derville-Bastuji³¹ et B. Lamiroy³²), il semble que le déplacement figure un changement de lieu alors que le mouvement figure plutôt un changement de position ou d'état.

Au regard de ces deux définitions, la distinction entre mouvement et déplacement semble clairement balisée. Cependant, dans *Éléments de syntaxe structurale*, Tesnière remarque déjà que cette terminologie est source de confusions (Tesnière : 1959, §7, p.308) :

Certes la distinction est délicate à faire et la confusion est favorisée par le fait élémentaire et l'observation courante que, dans la pratique, le moyen le plus simple pour obtenir un déplacement d'un lieu à un autre est de faire le mouvement qui consiste à marcher.

Il propose donc d'utiliser les termes **translocal** et **intra-local**. On observe en effet, dans la littérature, que les concepts spatiaux auxquels renvoient les termes *mouvement* et *déplacement* varient d'un auteur à l'autre. B. Lamiroy présente par exemple le déplacement comme un type particulier de mouvement (Lamiroy : 1987, p.46) :

Le V_{mt} est défini comme un verbe qui réfère à un déplacement ou un changement de position dans l'espace du sujet ou de l'objet.

A. Borillo adopte la position inverse puisqu'elle range sous l'étiquette « verbes locatifs de

³¹ Cf. Derville-Bastuji : 1982.

³² Cf. Lamiroy : 1983.

déplacement » des verbes exprimant soit un *changement de lieu*, soit un *changement d'emplacement*.

Le *changement d'emplacement* correspond aux cas où la cible en mouvement se déplace à l'intérieur du lieu désigné par le Nsite :

(32) *La balle a roulé sur le sol.*

(33) *On a promené les touristes à travers toute la ville.*

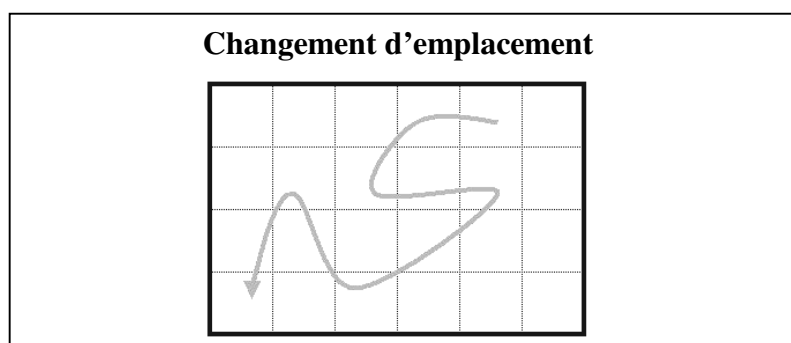
Dans ce type de relation, le site est qualifié de *lieu scénique* par P. Sablayrolles (Sablayrolles : 1995) ou *lieu de référence* par D. Laur (Laur : 1991), ce qui rejoint la notion de *lieu du procès* de Guillet & Leclère.

Le *changement de lieu* implique, quant à lui, le franchissement d'une frontière par la cible, c'est à dire le passage d'un lieu A à un lieu B :

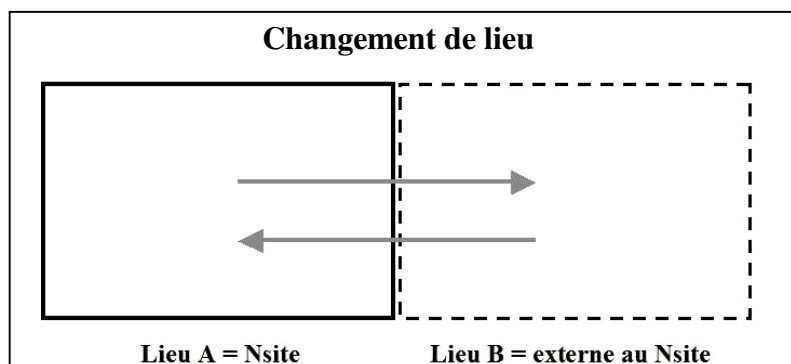
(34) *Paul sort de la rue.*

(35) *La balle est tombée de l'autre côté du mur.*

Cette dichotomie rejoint la distinction entre *manner of motion verbs*³³ et *inherently directed motion verbs / leave verbs* opérée dans les classifications des verbes anglais (cf. Levin : 1993, Levin & Rappaport Hovav : 1995). On peut schématiser ces deux types de relations spatiales de la manière suivante :



Le quadrillage symbolise les différentes zones qui constituent le lieu désigné par le Nsite (■) et qui permettent de repérer les changements de position de la cible (↻).



Le changement de lieu peut consister en une sortie du lieu A ou une entrée.

33. Cf. Tenny : 1995

Qu'il s'agisse d'un changement d'emplacement ou d'un changement de lieu, le procès dénote un processus inscrit dans l'espace et dans le temps. La dimension spatio-temporelle des procès est caractérisée par des « valeurs aspectuelles de phase » (Gosselin : 2010, p.252). Le changement d'emplacement est de **polarité médiane** ; la valeur de vérité de la relation sous-jacente $N_{0cible} \text{ est Prép } N_{1site}$ se vérifie pendant toute la durée du procès. Le changement de lieu est de **polarité initiale** (34) ou **finale** (35) ; la valeur de vérité de la relation $N_{0cible} \text{ est Prép } N_{1site}$ se vérifie uniquement au début du procès (phase initiale) ou à la fin du procès (phase finale).

I-1.2.3.2. Configurations sémantico-syntaxiques des verbes de déplacement

Comme pour la localisation statique, A. Borillo propose une classification des « verbes de déplacement » fondée sur les configurations sémantico-syntaxiques des arguments et sur l'opposition diathésique causatif (de déplacement) / non causatif. Le type 1 implique des emplois transitifs directs locatifs :

N₀ Vdyn N₁	➔ N_{0cible} Vdyn N_{1site} (Type 1) Ex : <i>Le train quitte la gare.</i>
	➔ N_{0site} Vdyn N_{1cible} (Type 2) Ex : <i>La mer rejette une épave.</i>
N₀ Vdyn Prép N₁	➔ N_{0cible} Vdyn Prép N_{1site} (Type 3) Ex : <i>La balle roule sur le sol.</i>
	➔ N_{0site} Vdyn Prép N_{1cible} (Type 4) Ex : <i>Le jardin fourmille d'insectes.</i>
N₀ Vdyn N₁ Prép N₂	➔ N_{0Agent} Vdyn N_{1site} Prép N_{2cible} Ex : <i>Marc bourre sa pipe de tabac.</i>
	➔ N_{0Agent} Vdyn N_{1cible} Prép N_{2site} Ex : <i>Marc met du tabac dans sa pipe.</i>

I-1.2.3.3. Propriétés des verbes de déplacement du type $N_{0cible} \text{ Vdyn } N_{1site}$

Les verbes qui expriment un changement de lieu et ceux qui dénotent un changement d'emplacement sont rassemblés dans cette classe. Borillo opère une distinction entre polarité initiale (site = lieu d'origine), médiane (site = lieu du procès) et finale (site = lieu de destination). L'opposition entre mouvement et déplacement est donc ici secondaire. Ce sont le caractère dynamique du procès et la structure argumentale qui constituent les propriétés fédératrices de la classe.

Les propriétés syntaxiques exposées rejoignent celles des verbes de localisation du type 1. Le complément locatif a toutes les propriétés d'un complément d'objet direct classique. Le test de l'interrogation en *où ?* ne fonctionne pas (ou est inadapté). Le comportement des verbes de la classe à l'égard du test de la passivation se démarque de celui des verbes de localisation. A. Borillo note que la forme **être + Ppassé** est « moins courante que pour les verbes statiques » (p. 135) et, quand elle est admise, dénote un état résultant du déplacement :

(36) *Il atteint la frontière. / La frontière est atteinte.*

(37) *Il quitte la ville. / *La ville est quittée.*

Elle repère, en outre, la même alternance régulière que Guillet & Leclère à savoir, l'alternance construction transitive directe / construction transitive indirecte :

(38) *Le bateau touche le quai. / Le bateau touche au quai.* (LVF, Toucher06, [T1301 A11])

Pour ce verbe précis, ainsi que quelques autres dénotant un impact, l'interprétation du Nsite en tant que lieu ne peut se tester par la reprise anaphorique du complément par un Nlieu hyperonymique. En appliquant le test proposé par D. Le Pesant, on voit en effet que les verbes de ce type se prêtent mal à la manipulation :

(38') *Le bateau touche le quai.* → **C'est ce lieu que touche le bateau.*

De notre point de vue, cette particularité vient du fait que l'objet direct tient ici à la fois le rôle de site et celui d'affecté. Cette conception se retrouve chez L. Sarda (Cf. I-1.3.1.).

Si la perspective résolument cognitive d'A. Borillo est, selon nous, tout à fait adaptée au champ d'étude, la typologie sémantique lexicale qu'elle suggère nous paraît critiquable. Comme nous l'avons évoqué en introduction, ce type de taxinomie conduit à réduire un verbe à l'un de ses emplois, considéré comme prototypique (ou *primitif* dans la terminologie de Wierzbicka³⁴). La critique formulée par D. Bouchard (Bouchard : 1993, p. 52) à l'encontre du traitement traditionnel des verbes *venir* et *aller* résume parfaitement notre point de vue :

J'ai choisi les verbes *aller* et *venir* parce qu'ils illustrent bien les effets de la prototypicité sur l'analyse lexicale : dans d'innombrables études, ces verbes (ou leurs correspondants dans d'autres langues) sont considérés comme des exemples typiques de verbes de déplacement. L'emploi de déplacement de ces verbes est si dominant qu'il est régulièrement considéré comme faisant partie de leur sens. Mais d'attribuer des propriétés d'un emploi au sens même d'un verbe crée un obstacle majeur à une étude pondérée et systématique de son comportement car l'analyse de tous les autres emplois de ce verbe sera faussée parce qu'elle se fera entièrement dans la perspective d'un emploi particulier.

En dehors de ce point, le classement d'A. Borillo donne de nombreuses informations sur les paramètres à prendre en compte dans le cadre d'une typologie des emplois transitifs directs locatifs. Nous retiendrons spécialement l'opposition entre *relation topologique* et *relation projective* qui nous permettra d'introduire la notion de « **lieu repère** » (cf. II-2.2.), ainsi que l'alternance entre emploi transitif direct locatif situationnel / emploi bitransitif causatif de déplacement. Nous intégrerons également la distinction entre **changement de lieu** et **changement d'emplacement** tout en conservant la terminologie classique de *mouvement* (changement d'emplacement) et *déplacement* (changement de lieu). Enfin, nous reprendrons à notre compte le **test de la reprise anaphorique par un Nlieu hyperonymique** pour faire émerger les propriétés spatiales des entités intrinsèquement non locatives.

34. Cf. Wierzbicka : 1993, p. 15

I-1.3. La typologie des verbes de déplacement transitifs directs de Sarda (1999)

Contrairement aux classifications précédentes qui envisagent l'ensemble des verbes aptes à exprimer une relation spatiale, que ce soit au sein d'une structure transitive directe, transitive indirecte ou bitransitive, l'étude de L. Sarda (Sarda : 1999) porte spécifiquement sur les verbes qui entrent dans une « construction transitive directe où les rôles de cible (i.e. l'entité à localiser) et de site (i.e. entité localisatrice) sont respectivement assignés au sujet et à l'objet direct » (p.1, [SNcible V SNsite]). Sa typologie s'inscrit dans la continuité des travaux d'A. Borillo ; la plupart des notions définies dans la section précédente sont donc reprises par L. Sarda. Elle classe notamment en tant que « verbes de déplacement », des verbes exprimant un changement d'emplacement et des verbes exprimant un changement de lieu. La distinction est opérée à un niveau inférieur de la classification, à partir des traits de polarité médiane, initiale et finale.

Comme A. Borillo, L. Sarda propose donc une typologie de verbes et non d'emplois verbaux. Ce choix est cependant explicité et se fonde sur une conception selon laquelle, un verbe, quelle que soit la construction dans laquelle il apparaît, conserve un « noyau de signification stable » (p.25). Selon cette hypothèse, les « verbes de déplacement transitif direct » possèdent un noyau de sens qui se rapporte (de près ou de loin) à un changement de lieu ou d'emplacement et ce quel que soit le contexte. La conception de Sarda se rapproche plus de la théorie des ressemblances de famille (cf. Wittgenstein : 1953, Vandeloise : 1986, Givon : 1986) que de celle de la sémantique du prototype (Kleiber : 1990) ou des approches localistes (Jackendoff : 1972, Lyons : 1978). Sans entrer dans les détails des différents modèles examinés par Sarda pour situer précisément sa position théorique, le fait qu'elle assume le principe de l'existence de traits sémantiques stables pour définir la classe des verbes de déplacement a des répercussions très intéressantes sur ses analyses. Comme nous l'avons déjà signalé, ranger les verbes sous des « étiquettes » sémantiques lexicales implique le repérage d'un sens ou emploi prototypique ou primaire. Plusieurs types de critères peuvent être utilisés pour déterminer le statut primaire d'un emploi (nous reviendrons sur ces critères dans la section I-3.2.3.). L. Sarda choisit d'aborder la problématique sous l'angle historique. Son objectif n'étant pas de produire une modélisation des variations syntactico-sémantiques auxquelles les verbes de déplacement sont soumis, elle ne cherche pas à définir systématiquement un emploi primaire. Elle tente cependant d'introduire des paramètres historiques pour déterminer ou vérifier si un verbe exprime bien prioritairement un déplacement (cf. ci-après, I-1.2.1.).

L'originalité de son approche tient également à sa volonté d'intégrer dans la classification des paramètres conceptuels (représentation mentale des relations spatiales), des paramètres aspectuels (caractérisation des procès en termes d'accomplissement, d'achèvement ou d'activité, cf. 157) et des propriétés liées à la transitivité. Pour L. Sarda (cf. Sarda : 2000), la construction directe n'est pas la construction la plus à même d'exprimer le mouvement en français. La plupart des verbes dits de « déplacement » se construisent de manière indirecte au moyen d'une préposition spatiale. La construction transitive, quant à elle, manifeste typiquement l'action exercée par un agent sur un objet qui s'en trouve affecté. C'est donc une relation directe entre le sujet et le lieu qui s'exprime au sein de cette construction, relation qui peut être du type agent – patient ou du type localisation quand le sujet (ou son action) est repéré par rapport au lieu. La question de la transitivité est donc centrale pour les verbes entrant dans la construction [SNcible V SNsite].

Sarda distingue trois grandes classes de verbes de déplacement transitifs directs : les **verbes logiques**, les **verbes logico-topologiques** et les **verbes topologiques**. Les verbes logiques décrivent ce que Sarda appelle une relation de localisation directe (Sarda : 1996, 1997) qui permet de « **fixer** » **la position de la cible** par rapport au site (la cible se trouve à l'intérieur du site, ex : *atteindre / quitter* ou en contact avec le site, ex : *toucher*) lors de la phase saillante du procès³⁵ (Muller & Sarda : 1999, cf. II-2.1.1.). Les verbes topologiques décrivent, à l'inverse, une relation de localisation indirecte. La cible n'est pas en relation avec le site dans sa matérialité mais avec une portion d'espace qui lui est associée et que l'on peut inférer (ex : *longer la route = longer le bord de la route*). Il n'y a **pas de coïncidence entre l'espace de la cible et l'espace du site mais un repérage** de l'entité instable (cible) par rapport à l'entité stable que représente le site. Sarda résume la distinction entre les deux types de relations de la manière suivante (p.130) :

Fondamentalement, ce qui distingue les verbes logiques et les verbes topologiques, c'est que les premiers décrivent une relation de localisation statique par rapport à une entité référentielle, alors que les seconds décrivent une relation dynamique entre deux entités relationnelles.

Les verbes logico-topologiques, comme leur nom l'indique, partagent des propriétés avec les verbes logiques et avec les verbes topologiques. Il s'agit de « verbes médians » (*arpenter, sillonner, parcourir*, etc.) pour lesquels il est possible d'inférer que la cible se trouve à l'intérieur du site pendant toute la durée du procès, sans qu'il y ait de « fixation » de sa position. Nous exposerons les détails de cette typologie à travers l'examen des propriétés attribuées aux verbes de chacune de ces classes.

35. Portion temporelle associée à l'événement qui peut correspondre à un état initial, un état final ou à la phase de déroulement. L'événement est lui-même défini comme le passage entre un état préalable et un état résultant (Asher & al. : 1995).

I-1.3.1. Les verbes logiques

Les verbes logiques sont organisés en deux sous-classes : les *verbes de contact* et les *verbes neutres*.

I-1.3.1.1. Les verbes de contact

La relation de *contact* implique une connexion directe entre la cible et le site, ce qui fait peser des contraintes sur la nature sémantique des entités admises en position d'objet direct (restrictions de sélection³⁶). Le site doit notamment « présenter la propriété d'offrir une résistance à l'entité-cible » (p.132). La deuxième particularité essentielle de ce type de relation spatiale concerne les propriétés participatives des prédications. Sarda note que les verbes de contact sont les « plus transitifs » des verbes de déplacement. Elle considère, à la suite de R. W. Langacker (Langacker : 1990) et de C. Vandeloise (Vandeloise : 1996), que la relation prototypique entre un agent et un patient repose sur le *contact* et la *transmission d'énergie* (Langacker : 1990, p.216) :

The archetypal *agent* role is that of a person who volitionally carries out physical activity resulting in contact with some external object and the transmission of energy to that object.

Sur ce principe, le degré de transitivité peut être évalué en fonction de la *force* (Talmy : 1988, 2000³⁷) impliquée dans la transmission d'énergie. Elle distingue alors trois sous-types de verbes : les verbes de *contact fort* (*frapper, percuter, etc.*), les verbes de *contact léger* (*frôler*) et les verbes de *contact sans force* (*toucher*). Les verbes de contact fort dénotent une action plutôt qu'un déplacement, le sujet et l'objet direct ont respectivement le rôle d'agent et de patient. Les verbes de contact léger impliquent un objet direct faiblement affecté. Le procès dénote à la fois une action et un déplacement. Les verbes de contact sans force mettent en scène un objet direct non affecté et décrivent une relation spatiale statique (*la fourchette touche l'assiette*) ou dynamique (*le bateau touche le quai*) selon la nature sémantique de l'entité en position sujet (trait <± animé>).

De notre point de vue, les verbes de contact fort ou de contact léger ont certes à voir avec le domaine spatial (tout contact nécessite un mouvement de rapprochement préalable entre deux entités³⁸) mais n'entrent pas dans une construction transitive directe locative (l'entité en position d'objet direct n'a pas de fonction de localisation)³⁹.

(39) *La voiture a percuté le platane. → ?? La voiture est sur / dans / contre le platane.*

Pour autant, la position de L. Sarda est intéressante car elle admet la possibilité, pour

36. Cf. Le Pesant : 1994, 2001.

37. Cf. Quatrième partie « Force and causation ».

38. Cela laisse supposer que le domaine conceptuel du « contact » est un domaine privilégié de variations polysémiques pour certains verbes transitifs directs locatifs.

39. Ce type d'emplois verbaux fait d'ailleurs l'objet d'une classe spécifique dans *LVF* (classe F, « verbes du type frapper ou toucher »).

l'argument en position d'objet direct, de cumuler le rôle de *site* et celui de *patient* ou *affecté* dans la terminologie de J. François⁴⁰. Cette conception nous semble particulièrement pertinente car elle permet d'envisager les relations spatiales sous la forme d'un continuum d'agentivité et de proposer une classe intermédiaire entre les événements purement spatiaux (mouvement, déplacement, situation) et les actions (cf. II-2.3.3. Les emplois du type « action affectant un lieu »).

I-1.3.1.2. Les verbes neutres⁴¹

Sarda parle de *verbes neutres* car elle considère que les verbes de ce type n'impliquent pas « intrinsèquement une relation de localisation » (p. 135). L'interprétation de ces verbes en tant que verbes de déplacement dépend des propriétés sémantiques de l'entité en position d'objet direct :

(40) *Léon a quitté la ville.* → Déplacement (objet direct locatif)

(40') *Léon a quitté son travail.* → Changement d'état (objet direct non locatif)

(40'') *Léon a quitté sa femme.* → Changement de statut / de relation (objet direct humain)

On voit ici à quel point il est incommode de raisonner en termes de classes lexicales (verbes de déplacement) plutôt qu'en termes de classes d'emplois.

Deux sous-types de verbes neutres sont distingués en fonction de la polarité du lieu : les verbes neutres finaux (*atteindre, gagner, etc.*) et les verbes neutres initiaux (*abandonner, quitter, etc.*). Sarda remarque que, du point de vue de la transitivité, les verbes initiaux, orientés vers le sujet, sont « moins transitifs que les verbes finaux » (p. 182), pour lesquels l'action ou le déplacement est orienté vers l'objet. Elle utilise le test de la passivation pour illustrer cette différence :

(41) *Il atteint le sommet.* → *Le sommet est / a été atteint.*

(42) *Il quitte la ville.* → ? *La ville est / a été quittée.*

Le verbe *quitter* a un statut particulier relativement aux autres verbes initiaux qui peuvent, quasiment tous, être passivés :

(43) *Il abandonne la ville.* → *La ville est / a été abandonnée.*

Ici, et contrairement à l'exemple (41), le test de la passivation montre que l'objet direct est affecté par les retombées du procès. L'état résultant traduit une nouvelle propriété de l'objet direct (être abandonné) qui se conçoit indépendamment du sujet.

Pour expliquer les spécificités du verbe *quitter*, Sarda fait intervenir des paramètres

40. Cf. François : 2003. J. François utilise le terme « affecté » plutôt que « patient » en référence au trait *affected* tel qu'il est utilisé par Goossens (Goossens : 1994).

41. La notion de « verbe neutre » telle qu'elle est utilisée ici est propre à L. Sarda. Elle ne renvoie pas à l'acception traditionnelle (verbes neutres = verbes intransitifs). Voir par exemple Girault-Duvivier : 1822 (p.469) pour la conception traditionnelle.

diachroniques. Elle précise que *quitter* n'est pas un verbe spatial car il signifie à l'origine *être quitte*. Or, historiquement, le verbe *abandonner* n'est pas non plus un verbe spatial (cf. III-1.1.2.). Si le recours systématique aux informations diachroniques nous paraît essentiel, leur intervention ponctuelle semble peu convaincante dans ce cas précis. Nous montrerons dans le chapitre III (III-1.3. Polysémie des verbes du type « déplacement » depuis lieu source) que, malgré cette différence de comportement vis à vis du test de la passivation, *quitter* et *abandonner* présentent des variations polysémiques similaires. Nous proposerons au chapitre II (II-2.2.) une mise en œuvre légèrement modifiée du test de la passivation pour évaluer le degré d'affectation de l'objet direct locatif.

I-1.3.2. Les verbes logico-topologiques

Comme nous l'avons précédemment mentionné, les verbes logico-topologiques établissent une relation entre la cible et l'intérieur du site (*arpenter, sillonner, parcourir, explorer, fouiller, etc.*). Ce sont de véritables verbes médians car ils n'expriment pas de changement de lieu mais seulement un changement d'emplacement à l'intérieur d'un lieu.

Cette classe est particulièrement intéressante car son unité repose sur une modélisation de l'évolution historique des emplois des verbes. Selon Sarda, « la plupart de ces verbes décrivent un déplacement qui hérite de la forme initialement attachée à la pratique d'une action transitive sur l'objet » (p.185). Elle cite pour exemple le verbe *arpenter* qui signifie initialement « mesurer la superficie d'un lieu en arpents » et le verbe *sillonner* (= « tracer des sillons »). Son hypothèse est que, par « un processus d'usure », on observe un glissement de l'**action** (type de procès initial) vers le **déplacement**. De la description d'une action, on passe à la description du type de déplacement qu'impliquait à l'origine cette action. Il en découle une perte de transitivité ; les rôles de cible et de site se substituent à ceux d'agent et de patient. Sur le plan aspectuel, ce glissement implique le passage d'un procès **télique** à un procès **atélique**.

Si cette hypothèse est séduisante, on peut regretter qu'elle ne soit pas vérifiée par une étude systématique du déploiement historique des sens des verbes de la classe. Il semble notamment peu probable que des verbes dérivés de noms tels qu'*arpenter* ou *sillonner*, présentent le même type d'évolution que des verbes comme *parcourir* ou *explorer*.

I-1.3.3. Les verbes topologiques

Les verbes topologiques ne décrivent pas une relation entre la cible et la réalité matérielle du site (intérieur ou frontière) mais « entre les pôles d'un axe » (p.145). L. Sarda distingue trois sous-types de verbes topologiques, les **verbes de passage**, les **verbes d'orientation** et les **verbes de distance**.

I-1.3.3.1. Les verbes de passage

L. Sarda définit les verbes de passage (*enjamber, franchir, passer, percer, sauter, transpercer, traverser*) comme décrivant « tous le passage d'un côté à l'autre du site (p.145) ». Elle suggère en outre qu'ils intègrent, dans leur sémantisme, la notion de franchissement. Cette généralisation est un peu rapide notamment pour le verbe *passer* qui est apte à évoquer bien d'autres types de relations (cf. III-2.1.). Nous ne reviendrons pas sur les problèmes posés par les typologies sémantiques lexicales et considérerons que cette définition s'applique aux verbes dans leur emploi transitif direct locatif.

Au niveau aspectuel, les verbes de cette classe expriment un achèvement (ex : *franchir*) ou un accomplissement (ex : *traverser*). Les verbes d'achèvement focalisent la zone géographique située au-delà du site (but du déplacement) tandis que les verbes d'accomplissement focalisent la zone de passage. Cette distinction est pertinente dans le cadre de l'étude de la polysémie de ces verbes. Elle permet notamment d'expliquer la connotation positive des verbes d'achèvement et la connotation négative des verbes d'accomplissement dans des emplois non locatifs :

(44) *Il a franchi une étape difficile.*

(45) *Il a traversé une étape difficile.*

I-1.3.3.2. Les verbes d'orientation et les verbes de distance

Parmi les verbes d'orientation, L. Sarda distingue les verbes d'orientation verticale (*monter, descendre, etc.*) et les verbes d'orientation frontale (*doubler, dépasser, etc.*). Pour les verbes d'orientation verticale, elle relève l'alternance régulière emploi transitif direct locatif / emploi intransitif marquant une relation dynamique ou statique :

(46) *Max descend l'escalier. / Max descend. / L'escalier descend.*

(47) *Max monte la côte. / Max monte. / La côte monte beaucoup.*

Cette alternance s'explique par le fait que les verbes d'orientation verticale intègrent dans leur sémantisme un trait d'orientation (cf. *inherently directed motion verbs*, Levin : 1993).

Les verbes de distance ne décrivent jamais (à aucun moment du procès) une relation d'inclusion entre la cible et le site (à aucun moment la cible ne se trouve à l'intérieur du site en tant qu'entité matérielle). Certains verbes décrivent une trajectoire par rapport au site qui sert de repère (*longer, contourner, etc.*) tandis que d'autres expriment une relation de distance entre la position de la cible et celle du site (*approcher, distancer, fuir, etc.*). Dans ce dernier cas, le procès peut dénoter une augmentation (48), une diminution (49) ou un maintien de la distance (50) :

(48) *Léon fuit la ville.*

(49) *Léon rattrape une fille.*⁴²

(50) *Max suit la rivière.*

De notre point de vue, l'opposition entre verbes d'orientation et verbes de distance est la moins opératoire de classification de L. Sarda. D'une part, nous considérons qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre *fuir la ville* et *quitter la ville*. Il est difficile d'admettre que la phase initiale du procès, dans *fuir la ville*, n'implique pas la présence de la cible dans la zone interne du site. D'autre part, l'exemple (49) n'illustre pas un emploi transitif direct locatif mais un emploi spatial relationnel (emploi transitif direct spatial non locatif, cf. IV-2.3.3.2.). Nous exploiterons cependant la distinction entre verbes d'orientation verticale et verbe de distance pour distinguer les cas où la cible en mouvement se trouve dans le lieu site (« mouvement à l'intérieur d'un lieu », ex : *monter/descendre l'escalier*) de ceux où le lieu n'a pas de matérialité et sert uniquement de repère à la trajectoire du site (« mouvement par rapport à un lieu repère », ex : *suivre la rue, contourner la ville*).

De manière générale, nous retiendrons de l'étude de L. Sarda la mise en relation des propriétés syntactico-sémantiques des arguments, des propriétés aspectuelles des verbes et des propriétés participatives des prédications dans la classification des verbes exprimant un déplacement transitif direct. Nous reconnaissons également l'intérêt de la modélisation des représentations mentales associées aux différents types de relations spatiales en jeu. Nous porterons une attention particulière à **l'évaluation du degré d'affectation du lieu site** relativement aux concepts de « **contact** », d'« **entrée** » et d'« **occupation** ».

I-1.4. Conclusions : Statut syntactico-sémantique du « locatif direct »

Au terme de cette étude comparative de trois classifications verbales, nous sommes en mesure de proposer une définition du locatif et une ébauche de classification des relations spatiales exprimées par les verbes au sein de la structure $N_0 V N_{1<loc>}$. Comme nous l'avons vu, la description de l'expression verbale des relations spatiales fait intervenir de nombreux paramètres de nature différente (paramètres syntaxiques, sémantiques, aspectuels, participatifs, conceptuels, etc.). Les constructions^{GDC} qui nous intéressent mettent en scène un objet direct référant à un lieu, que nous appellerons *locatif direct*. Nous avons choisi d'utiliser le terme « locatif » car il permet d'appréhender ce constituant dans ses multiples dimensions. A l'origine, le locatif est un cas grammatical qui renvoie à une fonction syntaxique et à un rôle sémantique en rapport avec le procès exprimé par le verbe. Il s'agit donc d'une notion

42. Initialement, L. Sarda proposait l'exemple *Léon poursuit une fille* pour illustrer la diminution de distance. Nous considérons que cet exemple est inapproprié (*poursuivre* n'implique pas *atteindre*). Nous avons donc choisi de le remplacer par un exemple avec le verbe *rattraper* pour plus de clarté.

composite qui traduit, selon nous, parfaitement la grande variété des propriétés associées à l'entité en position d'objet direct dans une structure transitive directe sous-tendant un prédicat spatial.

Sur un plan purement syntaxique, et par opposition à la forme habituelle des compléments de lieu, le locatif direct est caractérisé par l'**absence de préposition introductrice**. Il a la **forme d'un complément d'objet direct** classique. Au niveau syntactico-sémantique, il a un **statut actanciel** (ou nucléaire⁴³). Le fait que, dans la construction qui nous occupe, le locatif se construise directement, nous évite l'inconfortable discussion sur la distinction entre lieu actanciel et lieu circonstanciel⁴⁴. Il ne viendrait, sans doute, à personne l'idée de considérer l'objet direct *la ville* dans *Il quitte la ville* comme un circonstant, du simple fait de son caractère obligatoire. Nous espérons cependant proposer des propriétés pouvant être ensuite utilisées pour distinguer les lieux prépositionnels nucléaires des lieux prépositionnels accessoires. Si le locatif a un statut actanciel, cela signifie qu'il fait partie de la valence du verbe ou qu'il est « **appelé par le sens du verbe** » (Riegel, Pellat et Rioul : 1994, p.223). Dès lors, le locatif prend une dimension sémantique-conceptuelle (Mosel : 1991, p.240) :

It is not sufficient to consider only the number of actants as a matter of valency, but it is only acceptable if all semantic and morphosyntactic properties of the relation between a verb and its participant that are predictable from the verb are included.

Ce deuxième niveau de définition est intimement lié à la représentation mentale associée aux procès dénotés par les verbes. Comme nous l'avons vu précédemment, les entités susceptibles d'apparaître en position d'objet direct (N₁) dans une structure transitive directe exprimant une relation spatiale, ne désignent pas systématiquement un lieu intrinsèque. Seuls les **noms de lieux** intègrent un trait locatif dans leur sémantisme. Les **objets** acquièrent, quant à eux, le statut de locatif en contexte. Leur interprétation en tant que lieu repose sur la nature spatiale de la relation prédicative. Dans cette perspective, la notion de locatif se rapporte à une fonction conceptuelle de localisation. **Toute entité (en position d'objet direct) dénotant une portion d'espace conceptuellement stable par rapport à laquelle une autre entité (en position sujet) est repérée (localisée) aura le statut de locatif. La relation de localisation entre l'entité repérée (cible) et l'entité repère (site) se rapporte à la relation prototypique N₀cible est PrépLoc N₁site. Le locatif peut, en outre, être affecté par les retombées du procès selon la nature de relation spatiale exprimée (statique ou dynamique) et le degré de transitivité impliqué par cette relation.**

Si les différentes classifications verbales que nous venons d'examiner permettent de proposer une définition de la notion de locatif intégrant plusieurs niveaux de description

43. Cf. Willems : 1981 qui emprunte le terme à Roulet : 1969.

44. Cf. Mélis : 1983 et Cervoni : 1991 pour une illustration de cette discussion. Wilmet adopte le terme de « circonstanciel nucléaire » pour désigner le locatif direct (cf. Wilmet : 1998, §606, p. 497).

linguistique, la caractérisation des relations spatiales qui s'expriment au sein de la structure transitive directe locative (désormais *relation spatiale transitive directe locative*) reste approximative. De notre point de vue, cette caractérisation nécessite une modélisation des représentations mentales associées aux différentes prédications. Le recours aux représentations mentales pour décrire les relations entre le verbe et ses arguments trouve une illustration dans la notion de « scène verbale » telle qu'elle est développée par B. Victorri (Victorri : 1999, p.89)⁴⁵ :

Nous appellerons « scènes verbales » les structures de base du champ intersubjectif créé par la parole. En effet, les entités et les procès évoqués par la parole s'organisent en scènes, dotées d'une dimension temporelle qui permet d'évoquer de manière très directe le déroulement des procès.

Victorri propose notamment de réunir, au sein d'un même modèle descriptif, les propriétés aspectuelles des procès, les propriétés participatives des actants et leurs propriétés sémantiques⁴⁶ afin « d'exprimer le sens des unités grammaticales en termes d'opérations de construction des scènes verbales » (id. p.90). On peut voir des points de convergence entre cette conception et le travail de L. Sarda, puisqu'elle fait appel aux représentations abstraites de la position des objets dans l'espace, pour distinguer les différents déplacements. Mais il demeure, selon nous, dans sa classification, une sous-exploitation de ces structures conceptuelles. Nous allons voir dans quelle mesure les modèles proposés par R. Jackendoff, J.-P. Desclés et les grammaires de construction, permettent de spécifier et formaliser la fonction conceptuelle des participants des scènes verbales évoquées par les prédicats spatiaux.

I-2. Approche cognitive de la construction transitive directe locative

Il convient en premier lieu de préciser ce que nous entendons exactement par « approche cognitive ». En vertu de son opposition aux thèses behavioristes (notamment à celle de B. F. Skinner⁴⁷), N. Chomsky se revendique du cognitivisme et il est vrai que ses travaux ont joué un rôle fondamental lors de l'émergence des sciences cognitives à la fin des années 50. Pour autant, sa conception modulaire du langage et le « syntactico-centrisme »⁴⁸ de ses modèles les plus anciens (Théorie Standard⁴⁹, Théorie Standard étendue⁵⁰, Théorie Standard étendue révisée⁵¹, Théorie du Gouvernement et du Liage⁵²) s'oppose à l'idée selon laquelle « le

45. Voir également Victorri : 2002 et 2003.

46. Notamment par l'intermédiaire des opérations de qualification et de quantification de Culioli (cf. Culioli : 1990).

47. Cf. Skinner : 1957.

48. Cf. Jackendoff : 2007, p.51. Jackendoff a toujours refusé ce principe de la grammaire générative, tout en défendant, dans une certaine mesure, le principe de l'innéisme.

49. Cf. Chomsky : 1965.

50. Cf. Chomsky : 1972.

51. Cf. Chomsky : 1975.

52. Cf. Chomsky : 1981.

langage est une activité de conceptualisation acquise à travers l'usage réel, reflétant l'expérience d'un sujet parlant incarné et reposant sur des aptitudes mentales générales » (Larrivée : 2008, p. 127), qui constitue le fondement de la linguistique cognitive. Sur ce principe, nous classons dans les *approches cognitives* toutes les entreprises postulant que les structures linguistiques sont motivées par des processus cognitifs généraux (cf. Langacker : 1987a) et proposant une modélisation de ces processus. Notre objectif est ici de pouvoir donner à la structure transitive directe locative le statut de construction^{GDC}. Avant d'examiner les spécificités de la théorie des grammaires de construction, nous aborderons les relations spatiales transitives directes locatives sous l'angle des fonctions conceptuelles, telles qu'elles sont développées par Jackendoff dans *Semantics and cognition* (1983) et *Semantic Structures* (1990), et nous nous intéresserons à la théorie des archétypes cognitifs de Desclés.

I-2.1. Les fonctions spatiales chez Jackendoff (1983 et 1990)

Parmi les approches que l'on peut qualifier de cognitives, celle de Jackendoff occupe une place à part. Tout en soutenant que la syntaxe seule ne peut pas davantage déterminer la sémantique que l'inverse, son travail reste influencé par la théorie chomskyenne (cf. François : 1992, pour les détails de ce parallélisme). Jackendoff part du principe qu'il existe un niveau de représentation unique apte à rendre compte à la fois des relations sémantiques et des relations syntaxiques entre les unités linguistiques. Il s'agit de la **structure conceptuelle** (Jackendoff : 1983, p.51) :

There is a single level of mental representation, conceptual structure, at which linguistic, sensory and motor information are compatible.

En appliquant la théorie localiste des rôles thématiques de Gruber (Gruber : 1965) aux structures conceptuelles, il postule que les concepts spatiaux sont fondamentaux et servent à structurer d'autres domaines. Il propose donc un petit nombre de fonctions spatiales de base, aptes à décrire (par des spécifications dérivationnelles) tous les types de prédications (spatiales et non spatiales). Il utilise en outre une métalangue complexe (faisant entrer en interaction divers paramètres) pour formaliser les règles de correspondance entre les structures conceptuelles et les structures syntactico-sémantiques. Cette métalangue intègre des entités, des fonctions conceptuelles et des rôles thématiques (définis selon la position des arguments au sein des fonctions). Chaque élément constitue en quelque sorte un opérateur d'une formule représentant la structure conceptuelle.

Notre but n'est pas ici d'analyser dans le détail le modèle de Jackendoff (ni ses différentes évolutions) mais d'en résumer les principes généraux et de l'exploiter pour spécifier les relations spatiales transitives directes locatives.

I-2.1.1. Les espèces d'entités et les fonctions spatiales à un seul argument

Les espèces d'entités fonctionnent comme des catégories conceptuelles auxquelles peuvent être rattachés les items lexicaux. L'assignation de la catégorie dépend du contexte dans lequel apparaît l'item. Les espèces d'entités sont notées entre crochets. Dans *Semantic structures* (Jackendoff : 1990) Jackendoff résume les principes fondamentaux de son ouvrage de 1983, *Semantics and cognition*, et recense huit espèces d'entités (p.43) :

The innate formation rules for conceptual structure include a repertoire of major conceptual categories, the "semantic parts of speech". These categories include such entities as Thing (or Object), Event, State, Action, Place, Path, Property, and Amount. Each of these can be elaborated into a function-argument organization...

J. François (François : 1992) en retient sept présentées comme principales : Chose, Propriété, Etat, Événement, Action, Lieu et Chemin.

Chaque catégorie se combine avec les autres éléments de la métalangue selon des règles permettant de construire des fonctions conceptuelles spécifiques. Un intérêt particulier est porté aux entités [Lieu] ([Place]) et [Chemin] ([Path]). Une entité de type [Lieu] est le produit de la mise en relation d'une entité de type [Chose] avec un élément activant une fonction de localisation (*Place-function*, Jackendoff : 1990, p.43) :

[PLACE] → [Place PLACE-FUNCTION ([THING])]

Pour illustrer cette fonction, Jackendoff donne pour exemple l'expression *under the table*. *Table* est un exemplaire de Chose [Thing TABLE], *under* est une préposition spatiale qui active la fonction permettant de localiser *table* :

[Place UNDER ([Thing TABLE])]

L'entité [Chemin] se manifeste par une préposition et s'articule avec une entité de type [Lieu] (dans les conditions fonctionnelles qui viennent d'être définies) ou avec une entité [Chose] :

[PATH] → [Path TO / FROM / TOWARD / AWAY-FROM / VIA ([THING] / [PLACE])]

Une expression telle que *to the house* est considérée comme mettant en relation un [Chemin] (*to*) et une [Chose] (*the house*) tandis qu'une expression telle que *from under the table* implique un [Chemin] (*from*) et un [Lieu] (*under the table*) qui se décompose lui-même en une fonction de localisation [*under*] et une [Chose].

Par rapport aux relations spatiales transitives directes locatives du français, deux remarques s'imposent :

1- La fonction de localisation repose explicitement sur la présence d'une préposition spatiale. En cela, le fait de ramener une relation transitive directe locative à une relation en N_{0cible} est Prépl_{oc} N_{1site} (test proposé dans la section précédente) apparaît pertinent. Il reste à déterminer

comment adapter le modèle de Jackendoff aux emplois qui nous occupent⁵³.

2- Le statut de [Lieu] ne s'acquiert qu'en contexte (il n'y a pas de lieu intrinsèque). Autrement dit, c'est par la fonction conceptuelle que l'on peut attribuer des propriétés locatives à une entité. La discussion sur la distinction entre nom de lieu, objet et portion d'espace n'a donc plus de raison d'être.

Nous présenterons à présent les fonctions thématiques localistes à deux arguments qui sont particulièrement opératoires pour décrire les relations spatiales transitives directes locatives.

I-2.1.2. Les fonctions thématiques localistes à deux arguments

Pour Jackendoff (cf. François & Broschart : 1994, p.11) :

Tous les états, les actions et les processus relationnels sont dérivés des états, actions et processus locatifs par le biais d'une fonction de réinterprétation de relations fondamentalement locales : BE... AT, GO... FROM... TO et STAY... AT.

Dans *Semantic structures* (p.44), il décrit deux « fonctions d'événements » (*Event-functions*) et trois « fonctions d'états » (*State-functions*).

I-2.1.2.1. *Event-functions*

Les deux fonctions d'événements font intervenir les fonctions primitives GO et STAY⁵⁴ :

1- [EVENT] → [Event GO ([THING], [PATH])]

Jackendoff illustre cette fonction par l'exemple (51) pour lequel nous proposons la structure conceptuelle (51') :

(51) *Bill went to New-York.*

(51') [Event GO ([Thing BILL], [Path TO ([Thing NEW-YORK])])]

2- [EVENT] → [Event STAY ([THING], [PLACE])]

(52) *Bill stayed in the kitchen.*

(52') [Event STAY ([Thing BILL], [Place IN ([Thing KITCHEN])])]

I-2.1.2.2. *State-functions*

Les trois fonctions d'états mettent en scène les fonctions primitives BE, ORIENT (orientation) et EXT (extension spatiale des entités linéaires⁵⁵).

1- [STATE] → [State BE ([THING], [PLACE])]

(53) *The dog is in the park.*

53. Le modèle de Jackendoff est approprié à l'anglais qui encode la notion de trajectoire dans un satellite associé au verbe (*satellite-framed language* dans la terminologie de Talmy) tandis que le français encode ce type d'information dans le verbe (*verb-framed language*).

54. La fonction primitive STAY représente le « non-changement de lieu ». Elle traduit un événement car elle implique une situation transitoire contrairement à la fonction BE qui désigne un état permanent.

55. « The spatial extension of linear objects along a path » (Jackendoff : 1990, p.44).

(53') [_{State} BE ([Thing DOG], [Place IN ([Thing PARK]])])

2- [STATE] → [_{State} ORIENT ([THING], [PATH])]

(54) *The sign points toward New-York.*

(54') [_{State} ORIENT ([Thing SIGN], [Path TOWARD ([Thing NEW-YORK]])])

3- [STATE] → [_{State} EXT ([THING], [PATH])]

(55) *The road goes from New-york to San Francisco.*

(55') [_{State} EXT ([Thing ROAD], [Path FROM ([Thing NEW-YORK]) TO ([Thing SAN FRANCISCO])])]⁵⁶

I-2.1.3. Le niveau actionnel

Dans *Semantics and cognition*, Jackendoff introduit également deux fonctions d'action / causation : CAUSE (causation et action causatrice) et LET (non-intervention agentive). Nous n'avons pas évoqué ces fonctions dans le paragraphe précédent car, sous l'influence de la théorie de la « Dynamique des forces » de Talmy (Talmy : 1985a, 1988, 2000), elles ont été complètement revues dans *Semantic Structures* et remplacées par les fonctions AFF et CS.

La dynamique des forces se présente comme une généralisation de la notion de causativité telle qu'elle avait été précédemment étudiée par Talmy (Talmy : 1976). Une dynamique de force naît de l'opposition entre deux éléments manifestant chacun une force. Dans la langue, la distinction entre ces deux forces s'exprime en termes de rôles. L'agoniste est l'élément focalisé contre lequel s'exerce la force de l'antagoniste. L'effet de la force antagoniste sur l'agoniste est évalué en fonction de l'équilibre des forces en présence (l'antagoniste est + ou – fort que l'agoniste), leurs tendances intrinsèques de force orientées vers le mouvement ou le repos et l'engagement (Cause) ou le désengagement (Let) de l'antagoniste. Nous illustrerons le type d'analyse qui découle de la dynamique des forces à travers un exemple cité par J. François (François : 2002, p.314) :

(56) *The ball kept rolling because of the wind blowing on it. (La balle a continué à rouler à cause du vent qui soufflait sur elle).*

Dans cet exemple, *la balle* représente l'agoniste (AGO) et occupe le premier-plan (*foreground*) tandis que *le vent* représente l'antagoniste (ANT). *La balle* a une tendance intrinsèque au repos ; c'est sous l'effet de la force antagoniste que cette tendance est contrecarrée. L'antagoniste *cause* la continuité du mouvement de l'agoniste.

Dans *Semantics and cognition*, les opérateurs CAUSE et LET sont utilisés pour rendre compte des propriétés participatives des arguments :

1- [_{Event} CAUSE ([THING] / [EVENT], [EVENT])]

56. Cette notation est introduite par Jackendoff dans *Semantic Structures*, p.57.

2- [Event LET ([THING] / [EVENT], [EVENT])]

Ces deux fonctions conduisent, indirectement, à intégrer le rôle thématique d'agent qui constitue le premier argument de la fonction CAUSE ou LET. A la lumière de la théorie de Talmy, Jackendoff en vient à considérer les deux forces en jeu dans la dynamique des forces comme correspondant aux rôles thématiques traditionnels d'**agent** et de **patient**. Ces deux rôles thématiques doivent être modélisés sur un autre plan que les fonctions thématiques conceptuelles localistes car certains arguments peuvent tenir plusieurs rôles. Il donne les exemples suivants pour illustrer les cas où l'on attribue naturellement le rôle de patient à l'objet direct (p.125) :

(57) *Sue hit Fred.*

(58) *The car hit the tree.*

(59) *Pete hit the ball into the field.*

Il remarque ensuite (p.126) :

However, their being patients does not eliminate their other roles. It is still necessary to specify what moves where under whose agency. Hence Patient is a potential role independent of and supplementary to the other roles.

L'exemple (58) recoupe la problématique évoquée par L. Sarda à propos du double statut de l'objet direct des « verbes de contact fort », qui est affecté par les retombées du procès tout en exprimant une destination. Jackendoff intègre donc un second niveau de structuration (*action tier*) pour rendre compte de la relation Agent / Patient (De Mulder : 2007, p.303) :

In view of the fact that being a Patient does not exclude taking up other roles, Jackendoff (1990 : 126) concludes that conceptual roles fall into two tiers: a thematic tier, with Source-Theme-Goal relations, and an action tier, with Actor-Patient relations.

Il utilise la fonction Affect (AFF) dont le premier participant désigne l'agent (Actor = X) et le second désigne le patient (Y) : **AFF ([X], [Y])**⁵⁷. Reprenons l'exemple 58 pour illustrer la double analyse :

(58) *The car hit the tree.*

On peut représenter la structure conceptuelle associée à cet exemple de la manière suivante⁵⁸ :

GO ([Thing CAR], [Path TO ([Thing TREE])])
Event **AFF ([CAR], [TREE])**

Jackendoff remplace, en outre, les fonctions CAUSE et LET par la fonction CS (Causation) spécifiée par un trait de succès⁵⁹. Nous ne détaillerons pas ici les différentes structures conceptuelles associées à la fonction CS. Nous retiendrons essentiellement de l'évolution de

57. AFF peut être spécifié à l'aide des traits +, ° et - : AFF+ pour assistance, AFF- pour causation et AFF° pour laisser-faire (François :1992, p.319).

58. Voir exemple 9 p. 127 dans *Semantic Structures*.

59. CS+ = causation aboutissant à un succès, CSu = causation à succès indéterminé et CS- : causation aboutissant à un échec.

la théorie de Jackendoff, la possibilité de représenter le **cumul des rôles thématiques**. Cette conception des rôles thématiques s’oppose à celle de Fillmore mais trouve un écho favorable dans les travaux sur l’acquisition de S. Pinker qui soutient « the ability of an argument to play two roles simultaneously » (Gropen, Pinker, Hollander & Goldberg : 1991, p.158).

Tous les exemples que nous venons de proposer sont en anglais. Nous allons à présent tenter d’appliquer le modèle de Jackendoff à cinq emplois transitifs directs locatifs exprimant des relations spatiales différentes.

I-2.1.4. Application du modèle de Jackendoff à 5 types d’emplois transitifs directs locatifs

Considérons les exemples suivants :

- (60) *Thomas quitte la ville.*
- (61) *Thomas monte l’escalier.*
- (62) *Thomas suit la rue.*
- (63) *Thomas habite un appartement.*
- (64) *Thomas range l’appartement.*

Dans l’exemple (60), le procès dénote un événement qui consiste en un déplacement du sujet à partir du lieu représenté par le locatif vers une zone située en dehors de ce lieu. La combinaison sens du verbe + sens de l’entité en position d’objet direct, actualise donc la fonction conceptuelle [Chemin] exprimée par une préposition marquant le changement de lieu (*hors*). L’objet direct n’est pas affecté par le procès. L’entité en position d’objet direct n’exerce pas sa force sur un patient. **La deuxième position de la fonction AFF reste donc vide**. On peut représenter la structure conceptuelle de la manière suivante :

	GO ([Chose THOMAS], [Chemin HORS ([Lieu DE ([Chose VILLE])])]) AFF ([THOMAS],)
Événement	

Contrairement à l’exemple (60), l’exemple (61) n’implique pas de changement de lieu mais un mouvement orienté visant à atteindre la partie supérieure (haute) de l’entité en position d’objet direct. La combinaison du verbe et du locatif active également la fonction [Chemin] qui s’exprime cette fois par un concept directionnel. Le locatif reste, par ailleurs, non affecté :

	GO ([Chose THOMAS], [Chemin VERS ([Lieu HAUT DE ([Chose ESCALIER])])]) AFF ([THOMAS],)
Événement	

L’exemple (62) est proche de l’exemple (61). Il n’y a pas de changement de lieu mais un mouvement orienté par rapport à la position du locatif. Alors qu’en (61), le locatif désigne une entité matérielle (on peut localiser ses différentes parties : le haut, le bas, etc.), le locatif en (62) sert uniquement de repère. Cette différence se manifeste au niveau de la fonction

[Chemin] qui ne met pas ici en relation une préposition spatiale et un [Lieu] (comme en (61)) mais une préposition spatiale et une [Chose] :

GO ([Chose **THOMAS**], [Chemin **LE LONG DE** ([Chose **RUE**)])
AFF ([**THOMAS**],)

L'exemple (63) n'évoque plus un événement mais un état. Le sujet est localisé dans le lieu en position d'objet direct. La fonction de localisation rend inutile la représentation actionnelle en raison du caractère non agentif du sujet. On peut considérer que c'est seulement pour ce type d'emplois que s'appliquent véritablement les rôles de cible et de site.

[Etat **BE** ([Chose **THOMAS**], [Lieu **DANS** ([Chose **APPARTEMENT**)])])

Le dernier exemple exprime un tout autre type de relation spatiale transitive directe locative. Ici, l'entité en position d'objet direct est soumise à la force exercée par l'entité en position sujet. Le procès décrit un événement qui, dans sa dimension spatiale, implique que le sujet reste dans le lieu pendant tout le déroulement de l'action. Nous proposons pour cet exemple la structure conceptuelle suivante :

STAY ([Chose **THOMAS**], [Lieu **DANS** ([Chose **APPARTEMENT**)])
AFF ([**THOMAS**], [**APPARTEMENT**])

C'est spécifiquement pour ce type d'emplois que la mise en relation des deux niveaux de structuration conceptuelle se révèle particulièrement pertinente. Pour autant, le modèle de Jackendoff nous semble ici insuffisant. Il ne permet pas de rendre compte des deux événements (l'action + la localisation) de manière satisfaisante. L'événement spatial est privilégié et l'événement actionnel est sous-spécifié.

L'approche de Jackendoff présente l'avantage d'intégrer des paramètres syntactico-sémantiques et des paramètres conceptuels dans la description des relations spatiales. Au regard des exemples que nous venons de donner, elle semble en partie exploitable pour rendre compte des structures conceptuelles associées aux prédications spatiales transitives directes du français, et peut, de ce fait, être utilisée dans une perspective taxinomique. Les structures conceptuelles de nos cinq emplois transitifs directs locatifs indiquent, par ailleurs, que le **locatif direct** a le statut de **fonction conceptuelle**. Nous tenterons à présent de voir comment le modèle proposé par Jackendoff peut être enrichi ou reconsidéré, à la lumière de la théorie des archétypes cognitifs de Desclés, notamment en ce qui concerne le niveau actionnel.

I-2.2. Les archétypes cognitifs de Desclés (1990 et 1994)

Comme Jackendoff, J.-P. Desclés considère que les formes linguistiques, et plus particulièrement les items verbaux, peuvent être décrites par l'intermédiaire des

représentations cognitives qui leur sont associées. En dehors de son contexte de production (énonciation), une expression linguistique forme une *proposition* dont on peut seulement affirmer qu'elle est vraie ou fausse pendant les différentes phases du procès. Par l'opération d'énonciation, la proposition acquiert un ancrage *référentiel* et s'inscrit, de ce fait, dans une dimension spatio-temporelle. L'*énoncé* évoque alors un *événement*, un *processus* ou un *état*. Les événements, les processus et les situations constituent une « trichotomie fondamentale » (Desclés : 1990a, p.275) correspondant, sur le plan cognitif, à des *situations dynamiques*, *situations cinématiques* et *situations statiques*. Ces trois types de situations peuvent être décrits à l'aide de propriétés récurrentes que Desclés appelle des **archétypes cognitifs**.

Desclés valide les hypothèses localistes tout en pointant la nécessité d'intégrer d'autres paramètres que les paramètres spatio-temporels pour décrire les représentations cognitives des prédications. Il reconnaît que certains aspects de l'organisation grammaticale des langues entrent en résonance avec les catégorisations opérées par les organes de la perception et, plus spécialement, ceux de la perception visuelle (Marr : 1982, Petitot : 1989). Ce sont ces organes qui permettent d'appréhender les **mouvements** des objets, leurs **changements** d'état, leurs positions, etc. Pour autant, il considère que les concepts spatio-temporels ne permettent pas, à eux seuls, de rendre compte des concepts fondamentaux permettant de décrire les archétypes cognitifs (Desclés : 1990a, p.276) :

Il est nécessaire d'y ajouter la *dimension de l'intentionnalité* d'un agent exerçant un plus ou moins grand *contrôle* sur les mouvements, les changements d'états ou encore sur d'autres actions impliquant d'éventuels agents secondaires.

Pour Desclés, la question de la transitivité (sémantique) est centrale dans la modélisation des représentations mentales associées aux prédications. Alors que Jackendoff ajoute dans un deuxième temps (et sur un deuxième niveau) les fonctions participatives des arguments du prédicat (niveau actionnel), Desclés intègre directement des opérateurs prenant en charge ces fonctions dans la formulation des archétypes cognitifs cinématiques et dynamiques.

I-2.2.1. Archétypes statiques

Les situations statiques sont de deux types : les **situations statiques de localisation** et les **situations statiques d'attribution** (ex : *Jean est grand*). Les situations statiques de localisation se décrivent à l'aide d'*archétypes topologiques de position*. Un lieu se définit comme un ensemble de positions (chaque position est assimilée à un point) pouvant être visualisé dans son intériorité, son extériorité ou sa globalité. Desclés note e_0 le relateur de localisation entre un objet et un lieu. Il identifie quatre archétypes statiques de position (Desclés :1990, pp.283-284) :

(65) *Jean est dans la maison.* $\rightarrow e_0(\text{in}(\text{Loc}))x = x$ est localisé à l'intérieur (in) du lieu Loc

(66) *Jean est hors de France.* → $e_0(\text{ex}(\text{Loc}))x = x$ est localisé à l'extérieur (ex) du lieu Loc

(67) *Jean est à l'extrémité du parc.* → $e_0(\text{fr}(\text{Loc}))x = x$ est à la frontière (fr) du lieu Loc

(68) *Jean est à Paris.* → $e_0(\text{fe}(\text{Loc}))x = x$ est dans la fermeture (fe) du lieu Loc

Dans ce dernier exemple, la relation entre l'entité x et le lieu *Paris* est neutre. Le lieu *Paris* est conçu comme un lieu fermé intégrant les frontières et l'espace intérieur. On peut rapprocher cet exemple de l'exemple (63) proposé dans la section précédente :

(63) *Thomas habite un appartement.* → $e_0(\text{fe}(\text{Loc}))x$

Desclés formalise également des paramètres pragmatiques pour décrire les archétypes statiques. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de cette formalisation et retiendrons simplement les distinctions topologiques introduites à ce premier niveau de description. Nous noterons également qu'une **situation statique de localisation** se définit comme **une situation pour laquelle on n'observe ni mouvement dans l'univers référentiel, ni changement d'état**. Par opposition, les situations cinématiques et les situations dynamiques manifestent des modifications de ce type.

I-2.2.2. Archétypes cinématiques et dynamiques

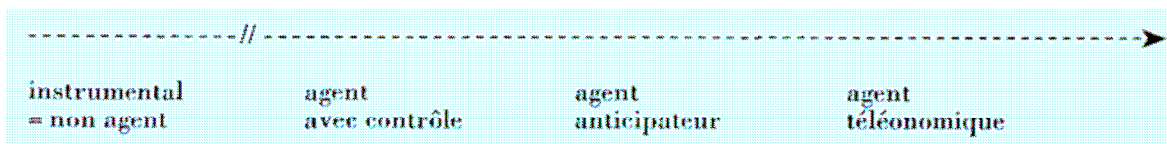
Les concepts de « contrôle » et d'« intentionnalité » (ou *intentionality*, Desclés : 1990b, 1994), permettent d'évaluer le degré de participation du sujet à l'action dénotée par le verbe et de tester la transitivité sémantique de la relation prédicative.

I-2.2.2.1. Le continuum d'agentivité

L'approche de Desclés présente l'avantage d'aborder les relations casuelles (Fillmore : 1968, 1975) sous un angle cognitif (Desclés : 2003) et, par-là même, de réunir au sein d'un même modèle descriptif, le point de vue syntactico-sémantique et le point de vue cognitif (Desclés : 1994, p. 113) :

Bien qu'intéressantes, la théorie casuelle de Fillmore tout comme les relations thématiques de Gruber ne fournissent pas une explication cognitive des relations prédicatives sous-jacentes aux énoncés puisque les cas (Agent, Patient, Expérencier,...) sont ramenés à de simples étiquettes.

Desclés propose d'envisager les relations prédicatives sous la forme d'un « continuum d'agentivité croissante »⁶⁰ (Desclés : 1994, p. 116) :



Quatre degrés d'agentivité sont ainsi distingués. Le premier concerne les cas où le sujet grammatical n'est pas agentif :

60. Ce continuum d'agentivité croissante permet d'établir un « continuum de transitivité croissante » (Desclés : 1994, p. 117)

(69) *La clef ouvre la porte.*

(70) *Le soleil jaunit le papier.*

Dans ces deux exemples, l'agent ne contrôle pas l'action qui affecte l'entité en position d'objet direct. C'est sur l'absence de contrôle que repose la définition du degré zéro d'agentivité. Les degrés 2, 3 et 4 illustrent respectivement les notions de **contrôle**, **anticipation** et **téléonomie**. Selon Desclés (Desclés : 1990a, p.293), une entité a une capacité de **contrôle** lorsque « cette entité a la capacité de déclencher le processus ou l'événement, d'interrompre le processus, éventuellement avant son terme ».

(71) *Jean ouvre la porte avec une clef.*

Ici, l'agent contrôle l'action qui affecte l'entité en position d'objet. Desclés donne un deuxième exemple pour illustrer ce degré d'agentivité :

(72) *Jean se dirige vers Paris.*

Il précise qu'ici, un but est visé sans nécessairement être atteint.

L'**anticipation** se distingue du contrôle par le fait qu'elle consiste à « adapter sa conduite de façon à atteindre le but visé ».

(73) *Jean prépare un livre.*

Il s'agit ici, pour le sujet, de contrôler et d'orienter son action de manière à atteindre un but qui est simplement visé (l'achèvement de l'écriture du livre).

Enfin, la **téléonomie** implique, de la part de l'agent, « une claire représentation du but à atteindre et une capacité de planification d'une action susceptible d'atteindre le but visé » :

(74) *Jean écrit sa thèse.*

Comme le fait remarquer J. François (François : 2003, p. 121), « la distinction entre les degrés 3 et 4 (avec ou sans téléonomie) est difficile à cerner » et semble reposer sur la représentation et l'expression plus ou moins claire du point final de l'action. La distinction entre les degrés 2 et 3 est, elle aussi, problématique au regard de l'exemple (72) qui implique également la représentation d'un but visé.

En marge du continuum d'agentivité, Desclés définit une quatrième notion ; il s'agit de **l'intentionnalité**. La notion d'intentionnalité constitue pour Desclés le plus haut degré de contrôle d'une action par un agent (Desclés : 1990a, p.293) :

L'intentionnalité nécessite non seulement une représentation du but visé mais aussi une représentation du programme d'actions qui permettra d'atteindre le but [...] L'agent cognitif intentionnel est celui qui a le contrôle total sur son action et sur sa planification, il a donc un pouvoir de représentation plus importante que dans les actions qui nécessitent une simple anticipation...

Sans vouloir remettre en cause les fondements des distinctions opérées par Desclés (il préconise clairement de distinguer anticipation, téléonomie et intentionnalité), sa définition de l'intentionnalité nous semble trop restrictive. On retrouve dans cette définition le contrôle de

l'action par le sujet, la représentation d'un but visé et le programme permettant d'atteindre ce but. Or, le fait qu'un agent poursuive un but implique qu'il agit de manière intentionnelle et ce, quel que soit son degré de planification de l'action permettant d'y parvenir. Il nous paraît donc pertinent d'étendre la notion d'intentionnalité à tous les cas où l'action dénotée par le verbe sous-tend un but visé, et de traiter le degré d'effectuation de l'action à partir de l'étude de l'affectation de l'objet et de la télélicité du procès⁶¹. Nous verrons dans la section II-2.1.2. comment intégrer les paramètres de contrôle et d'intentionnalité dans la typologie des emplois transitifs directs locatifs. Nous noterons simplement ici que, dès l'instant où l'action est placée sous le contrôle d'un agent, l'archétype cognitif fait intervenir l'opérateur CONTR.

I-2.2.2.2. Transitivité syntaxique vs. transitivité sémantique

La construction transitive directe locative présente la particularité de mettre en relation directement l'argument en position sujet et le lieu en position d'objet direct. Or, comme le souligne Desclés (Desclés : 1990, p. 295) :

Il est possible que la construction syntaxique transitive soit employée pour encoder des situations qui, sémantiquement, n'ont plus rien de transitif : *les colonnes supportent le toit ; les enfants ont pris le train...*

Cette remarque pose la question de la distinction entre transitivité syntaxique et transitivité sémantique. La transitivité syntaxique est un phénomène structurel dans lequel la mise en relation du sujet et de l'objet ne traduit pas nécessairement une relation dans laquelle l'argument en position sujet exerce une action qui affecte l'argument en position objet⁶². A l'inverse, dans les cas de transitivité sémantique, la structure directe est le vecteur d'une relation dans laquelle l'action exercée par le sujet affecte l'objet. Les arguments n'ont donc pas les mêmes propriétés dans les deux cas et on ne peut pas leur assigner les mêmes rôles. Lorsqu'il y a transitivité sémantique, le sujet a le rôle d'agent et l'objet celui de patient (Desclés & Guentchéva : 1998, p.13) :

La transitivité sémantique peut être plus ou moins orientée vers un but (téléonomie) mais elle implique toujours un agent et un patient : l'agent a la capacité de *contrôle*, c'est à dire « la capacité de déclencher et d'interrompre un processus qui affecte le patient ».

Appliquée aux relations spatiales transitives directes locatives, la notion de transitivité syntaxique fait intervenir les rôles de « cible » et de « site » qui se substituent à ceux habituels d'agent et de patient. La condition pour que le locatif puisse être considéré comme un « patient », est qu'il subisse une **modification** que ce soit au niveau de son apparence, de son

61. Le fait que le point final de l'action (le but visé) soit ou non atteint relève plus de la télélicité du procès (et donc de l'ensemble de la relation prédicative) que de la simple intentionnalité du sujet.

62. J. François (François : 1998, p.181) note que le passage de la transitivité sémantique à la transitivité syntaxique est un phénomène spécifique aux langues indo-européennes. Il s'appuie sur la notion d'« extension métaphorique dans la grammaire de la transitivité » de T. Givon (Givon : 1989, p.54-69)

statut ou de sa structure.

Il est largement acquis (Hopper & Thompson : 1980, Desclés : 1994) que la transitivité se conçoit sous la forme d'un continuum, et non d'une dichotomie. L. Sarda souligne que, d'après le modèle d'Hopper & Thompson (Sarda : 2000, p.129) :

On peut considérer que plus une action est orientée vers le sujet, moins elle est transitive, et qu'inversement, plus elle est orientée vers l'objet, plus elle est transitive.

La nature de la modification qui affecte le patient est variable et plus ou moins sensible en fonction du degré de contrôle de l'agent. Desclés introduit l'opérateur TRANS pour marquer la transitivité sémantique. Il s'agit d'un opérateur complexe issu de la combinaison de l'opérateur CONTR avec l'opérateur FAIRE (exprimant le fait qu'une entité **effectue** le changement qui affecte une autre entité).

Desclés définit une **situation cinématique** comme une situation décrivant un **mouvement** dans l'univers référentiel ou un **changement d'état** attribué à un objet, **sans qu'aucune force extérieure ne vienne provoquer la modification.**

(75) *La pierre bouge.*

Une **situation dynamique** exprime également un **mouvement** ou un **changement d'état** mais implique en prime « **une force externe qui rend les modifications possibles** » (Desclés : 1990, p.292).

(76) *Jean bouge la pierre.*

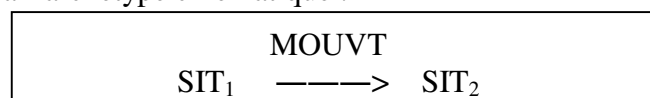
La distinction entre les situations cinématiques et les situations dynamiques se manifeste par la présence (situations dynamiques) ou l'absence (situations cinématiques) des opérateurs CONTR et / ou FAIRE dans la formalisation de l'archétype.

I-2.2.3. Formalisation des archétypes cinématiques et dynamiques

Toute situation non statique provoque une **modification** (MODIF) dans l'univers de référence. Une modification est un processus spatio-temporel par lequel on passe d'une situation (SIT₁) à une autre situation (SIT₂) :



Il s'agit de l'archétype le plus général d'une situation cinématique. L'opérateur MODIF peut être spécifié. MOUVT désigne une modification du type « mouvement d'un lieu vers un autre ». L'opérateur CHANG indique un changement d'état affectant un objet. L'exemple (75) correspond ainsi à l'archétype cinématique :



L'archétype d'un exemple tel que *Jean meurt*, qui décrit un changement affectant l'entité en position sujet sans qu'il y ait de contrôle sur ce changement, sera noté :

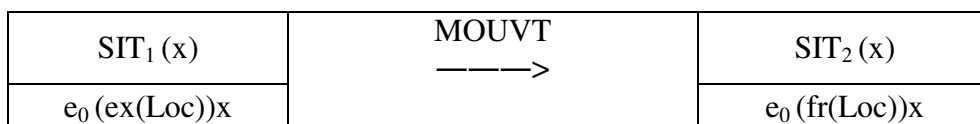


SIT₁ et SIT₂ sont également susceptibles d'être spécifiés à l'aide d'un relateur de localisation.

Comme nous l'avons fait pour les structures conceptuelles de Jackendoff, nous allons à présent tenter d'appliquer le modèle de Desclés pour formaliser les archétypes cognitifs de quelques emplois transitifs directs locatifs. Observons l'exemple suivant :

(77) *Le feu gagne les maisons.*

Dans cet exemple, *le feu* (x) se déplace en direction des *maisons* (Loc) jusqu'à en atteindre la frontière. Ce mouvement n'est pas placé sous le contrôle de x. On peut formaliser l'archétype cinématique correspondant de la manière suivante :



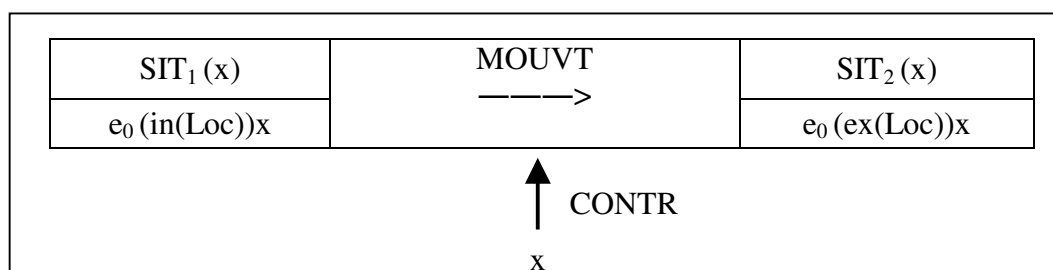
Reprenons maintenant les exemples (60) et (61) et (64)⁶³ :

(60) *Thomas quitte la ville.*

(61) *Thomas monte l'escalier.*

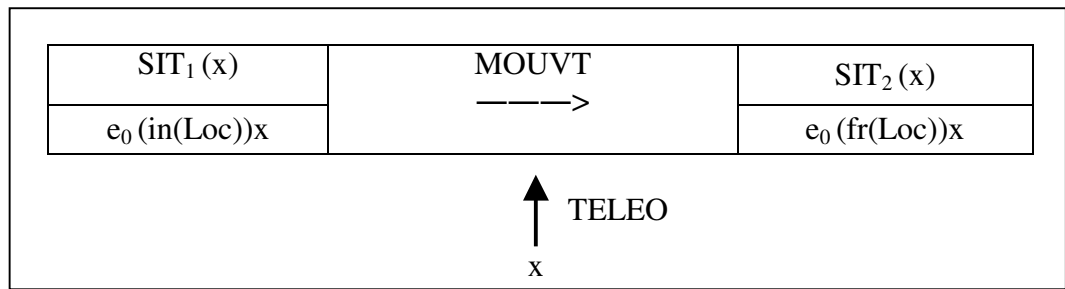
(64) *Thomas range l'appartement.*

En (60), le procès décrit un déplacement du sujet (x = *Thomas*) d'un lieu (Loc = *la ville*) vers l'extérieur de ce lieu et le sujet contrôle (CONTR) le mouvement qui l'affecte. On formalisera l'archétype dynamique ainsi :

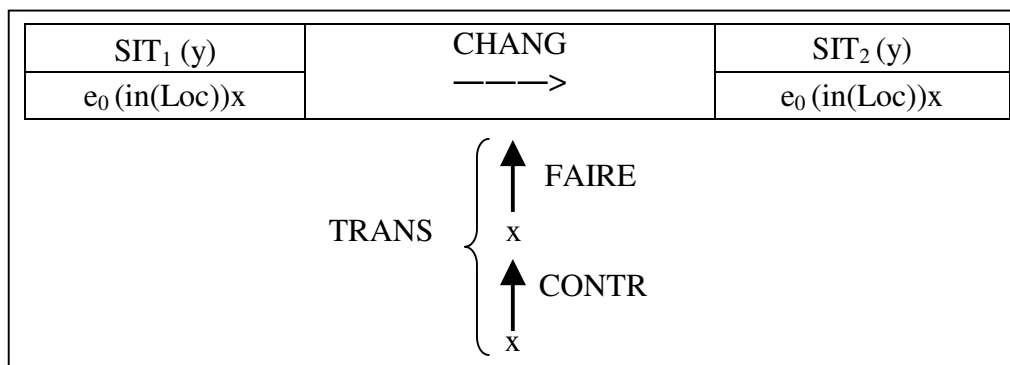


Dans l'exemple (61), le sujet contrôle également le mouvement qui l'affecte. La position occupée par le sujet à la fin du procès est la frontière supérieure de l'*escalier* (fr Loc). On peut attribuer à cette situation un trait de téléonomie (TELEO) puisque le sujet poursuit le but de parvenir en haut de l'*escalier*. L'archétype associé à l'exemple (60) illustre un déplacement tandis que l'archétype associé à l'exemple (61) représente un mouvement (61) :

63. Nous avons déjà montré dans le § précédent que l'archétype statique de l'exemple (63) *Thomas habite un appartement*, se résumait à un relateur de localisation e₀ (fe(Loc))x.



L'exemple (64) illustre, quant à lui, un cas de transitivité sémantique. Le sujet (agent) contrôle et effectue une modification (changement d'état) de la situation de l'objet (SIT₁ = état non rangé → SIT₂ = état rangé) qui se trouve affecté par les retombées du procès (patient). Etant donné qu'ici, le patient désigne une entité locative (Loc = y), on peut ajouter une localisation (in Loc) de l'agent qui effectue la modification.

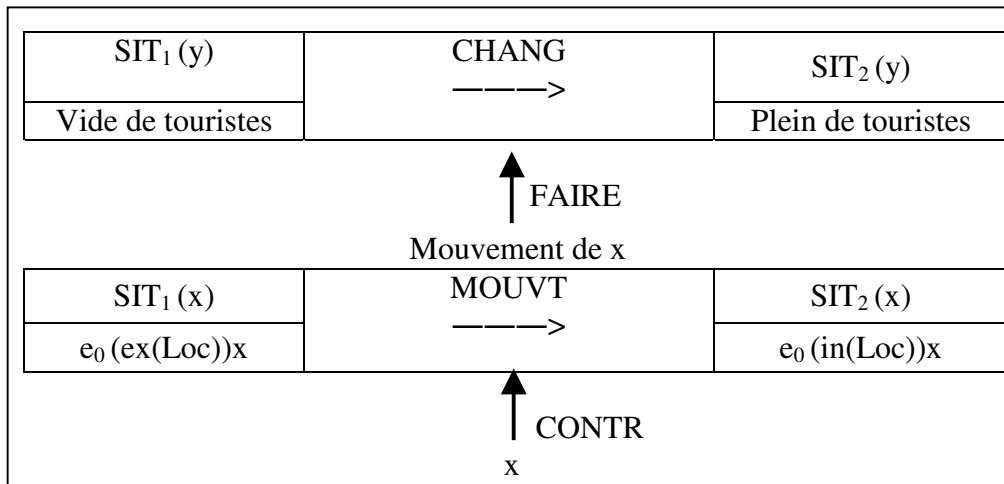


Comparons à présent les exemples suivants afin de voir comment le modèle de Desclés permet de décrire des nuances actionnelles non représentables dans le modèle de Jackendoff :

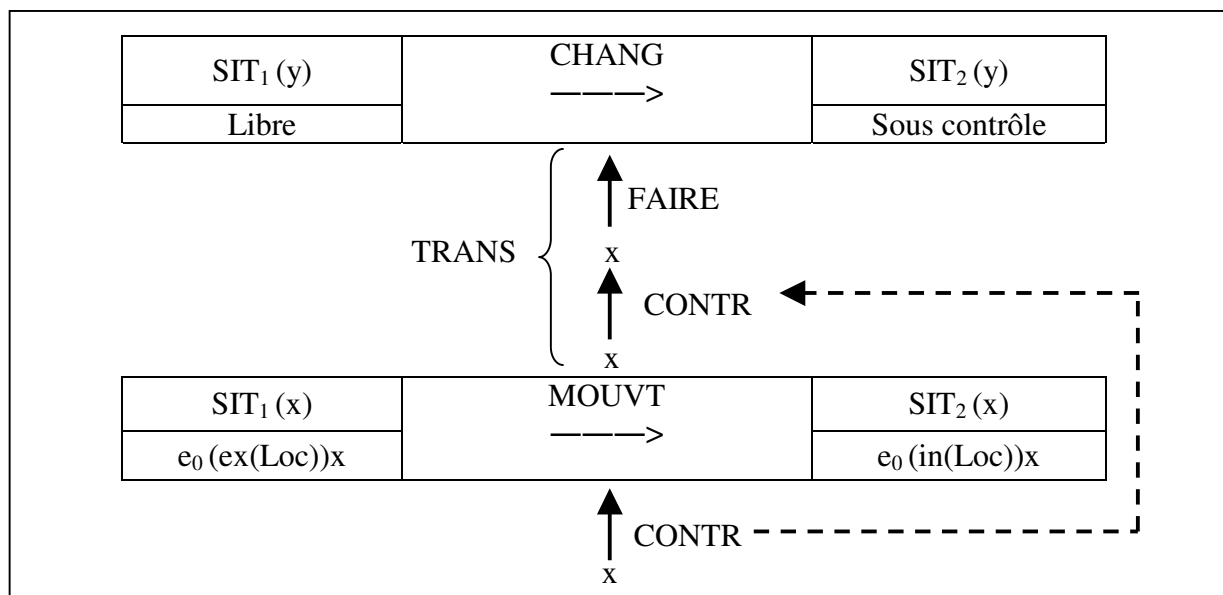
(78) *Les touristes envahissent la côte.*

(79) *Les ennemis envahissent la ville.*

En (78), le procès dénote à la fois un changement d'état du lieu en position d'objet direct (SIT₁ = état vide de touristes → SIT₂ = état plein de touristes) et un mouvement du sujet qui passe de l'extérieur à l'intérieur du lieu (Loc y = la côte). Dans l'exemple précédent (64), l'opérateur CONTR permettait de justifier que le lieu soit affecté (l'action de *ranger* est clairement orientée vers l'objet direct). Ici, le trait de contrôle ne s'applique qu'au mouvement du sujet. Le changement de situation qui affecte le lieu n'est que l'a conséquence indirecte de l'événement spatial. Autrement dit, **le sujet contrôle son mouvement mais ne contrôle pas le changement de situation**. Pour représenter cet exemple, nous proposons de combiner deux archétypes, l'un centré sur le sujet (x) et l'autre sur l'objet (y), et de considérer le mouvement comme une force active (FAIRE) provoquant le changement. On aurait ainsi :



Dans l'exemple (79), la configuration est différente. Le sujet ($x = les\ ennemis$) pénètre dans le lieu $y (= la\ ville)$ dans le but d'en prendre possession. Il **contrôle** donc à la fois son **mouvement** ET le **changement de situation**. Nous proposons ici l'archétype complexe :



De la théorie de Desclés, nous retiendrons principalement le continuum d'agentivité que nous exploiterons pour déterminer les propriétés participatives des sujets et que nous mettrons en relation avec le degré d'affection des locatifs (cf. II-2.1.2.).

I-2.3. Les grammaires de construction : des modèles à la croisée des chemins

Toutes les approches que nous avons examinées jusqu'à présent pointent la nécessité d'une mise en relation entre les formes syntaxiques et les structures sémantiques / conceptuelles. Les descriptions qui en découlent entretiennent cependant une certaine séparation entre les deux plans, du simple fait qu'elle en explicite l'interface. La notion de construction^{GDC}, telle qu'elle est envisagée dans la théorie générale des grammaires de construction (dorénavant GDC), se définit comme une paire forme-sens et propose donc une

vision holistique des structures. Nous employons ici le terme de « théorie générale » car ce cadre théorique comporte différents courants (cf. François : 2008). Notre objectif n'est pas ici de dresser un inventaire de ces différents courants ni d'en expliquer les distinctions. Il s'agit simplement de montrer comment la combinaison des toutes les propriétés (syntaxiques, aspectuelles, sémantiques, conceptuelles, etc.) que nous avons retenues pour caractériser les relations transitives directes locatives, permet de faire émerger des classes de constructions^{GDC}.

I-2.3.1. La notion de construction^{GDC}

La notion de construction^{GDC} en tant que paire forme-sens s'applique aussi bien à des phrases, des syntagmes, des morphèmes ou des mots (cf. Y. Y. Mathieu : 2003, p.43). Une GDC consiste en un inventaire hiérarchisé de toutes les constructions permettant de décrire complètement une langue. Le développement des différents courants issus des GDC a généré des études spécifiquement consacrées à leur classement. Parmi ces études, celle d'A. Goldberg (Goldberg : 2006, chap. 10) et celle de W. Croft et D. A. Cruse (Croft & Cruse : 2004, chap. 10) s'accordent sur l'identification de quatre principaux courants de GDC :

- 1- *Construction Grammar* de Fillmore & Kay⁶⁴
- 2- *Cognitive Construction Grammar*⁶⁵ à laquelle on peut respectivement rattacher Lakoff et Goldberg⁶⁶.
- 3- *Cognitive Grammar* de Langacker⁶⁷.
- 4- *Radical Construction Grammar* de Croft⁶⁸.

Tous ces courants ont en commun la conception de la construction^{GDC} comme une paire forme-sens. Selon Goldberg (Goldberg : 1995, p.4) :

C est une CONSTRUCTION iff_{def} C is a form-meaning pair $\langle F_i, S_i \rangle$ such that some aspect of F_i or some aspect of S_i is not strictly predictable from C's component parts or from other previously established constructions.

J. François (François : 2008a, p.7) formule trois conditions permettant d'attribuer à une paire forme-sens le statut de construction^{GDC} :

- i. sa forme est corrélée directement avec un sens ou une fonction déterminée ;
- ii. sa forme ne se laisse pas (complètement) dériver d'autres formes ;
- iii. sa sémantique n'est pas (complètement) compositionnelle.

L'approche de Jackendoff n'est pas fondamentalement différente de celles des représentants des GDC. Certes il s'efforce d'établir des règles d'interface (cf. Jackendoff 2002, p.125) entre les structures phonologiques, syntaxiques et sémantiques (structures

64. Cf. Fillmore & Kay : 1993, Fillmore, Kay & O'Connor : 1988.

65. Terminologie de Goldberg.

66. Cf. Lakoff : 1987 et Goldberg : 1995.

67. Langacker : 1987a.

68. Croft : 2001.

conceptuelles), ce qui suppose une conception non holistique de la structure conceptuelle, mais son modèle propose bien la réunion de paramètres hétérogènes. Les deux points de vue ne sont donc pas inconciliables (cf. Jackendoff & Goldberg : 2004).

Finalement, l'hypothèse la plus intéressante des GDC est que la construction^{GDC} elle-même est porteuse de sens, et ce indépendamment des unités lexicales qui la composent (Goldberg : 1995, p.220) :

[Constructions are] pairings of syntax and semantics that can impose particular interpretations on expressions containing verbs which do not themselves lexically entail the given interpretation.

Sur ce principe, W. Croft (Croft : 1998, pp.90-91) remarque que (traduction de J. François⁶⁹) :

« Jusqu'à un certain point, tout mot peut être employé en principe dans n'importe quelle construction. De ce fait les patrons distributionnels n'établissent pas de catégories grammaticales au sens strict. Ce qui compte c'est l'interprétation sémantique d'un mot dans une construction particulière (...) cette interaction entre les constructions grammaticales et les mots que les locuteurs y insèrent est la source de la richesse et de la flexibilité du langage comme moyen de communiquer le vécu. La flexibilité de la grammaire est limitée à un certain point par nos attentes sur ce à quoi ressemble le monde et sur la manière dont différents types d'événements peuvent être construits mentalement de manière plausible ».

Cette affirmation trouve une application directe dans les travaux d'A. Goldberg (Goldberg : 1995, 1998, 1999, 2002). Goldberg formule, en outre, les limites du champ d'application des constructions^{GDC} à un item verbal donné, en termes de *cadre sémantique* (Goldberg : 2009, p.39) :

the only constraint on the combination of events designated by a single verb is that the events must constitute a coherent *semantic frame*

Le cadre sémantique d'un verbe correspond à sa signification dans ce qu'il désigne (*profile*) et dans ce qu'il présuppose (*background frame*).

Dans cette perspective, la construction^{GDC} apparaît comme un élément déterminant, à double titre :

1- La construction^{GDC} véhicule une partie des propriétés qui définissent le verbe dans un emploi donné. La notion de « classes de verbes » n'a définitivement plus de sens et doit être remplacée par celle de « **classes de constructions^{GDC}** ». **Les verbes qui admettent une même construction^{GDC} se trouvent obligatoirement liés par des propriétés constructionnelles (syntactico-sémantiques) similaires.**

2- **Les régularités polysémiques peuvent être définies comme des alternances de constructions^{GDC} récurrentes.** Il reste à déterminer, pour chaque verbe, si la construction^{GDC} dans laquelle il apparaît constitue une construction^{GDC} fondamentale (accord parfait entre les

69. Cf. François & Sénéchal : 2008, pp.325-326.

le cadre sémantique et les propriétés de la construction^{GDC}) ou s'il s'agit d'une construction^{GDC} secondaire (greffon).

C'est dans cette double optique (typologique et polysémique) que les GDC constituent des modèles à la croisée des chemins.

I-2.1.2. La représentation des relations spatiales chez Goldberg

A. Goldberg s'oppose à la conception lexicaliste (spécialement celle de S. Pinker⁷⁰) selon laquelle le verbe impose une certaine configuration actancielle en fonction du sens qu'il actualise. L'approche lexicaliste revient à considérer la construction comme la projection d'un emploi particulier. Les propriétés de cette construction serviraient avant tout à distinguer cet emploi particulier des autres emplois du verbe, ce qui conduit à une représentation éclatée de la polysémie (on a autant de sens que de configurations actancielles). Pour Goldberg, la construction^{GDC} elle-même a un sens qui permet d'interpréter d'une certaine manière le verbe, sans que cela nécessite la création d'une nouvelle entrée lexicale (Boas : 2001, p.28).

In her view, grammatical constructions are "taken to be the basic units of language" (1995: 4) that "can be viewed as free-standing entities, stored within the lexicon alongside lexical items, idioms, and other constructions that may or may not be partially filled." (1995: 221)

Dans son article de 1999, elle présente cinq constructions^{GDC} correspondant aux structures argumentales fondamentales de l'anglais (Goldberg : 1999, p.199) :

English Argument Structure Constructions

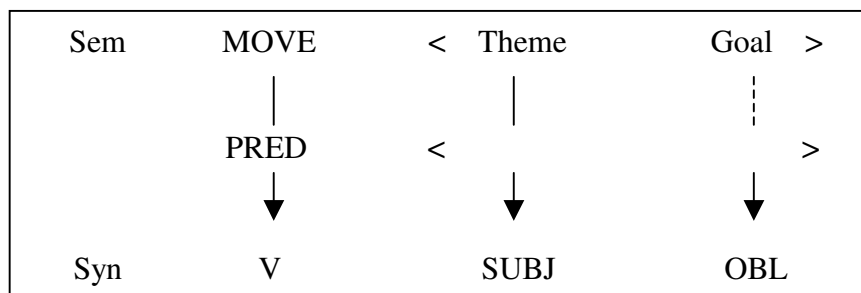
<i>Construction/Example</i>	<i>Meaning</i>	<i>Form</i>
1. Intransitive motion The fly buzzed into the room.	X moves to Y	Subj V Obl
2. Transitive Pat cubed the meat.	X acts on Y	Subj V Obj
3. Resultative She kissed him unconscious.	X causes Y to become Z	Subj V Obj XCOMP
4. Double object Pat faxed Bill the letter.	X causes Y to receive Z	Subj V Obj Obj2
5. Caused-motion Pat sneezed the foam off the cappuccino.	X causes Y to move Z	Subj V Obj Obl

Nous nous intéresserons ici spécifiquement au type 1 (Intransitive motion).

Chaque construction^{GDC} implique une configuration syntaxique spécifique qui est associée à un sens spécifique (et éventuellement à certaines propriétés pragmatiques). La construction^{GDC} précise également les rôles sémantiques des différentes positions syntaxiques et les relations entre les rôles. Le sens des items lexicaux qui apparaissent dans la

70. Cf. Pinker : 1989.

construction^{GDC}, doit fusionner avec le sens de la construction elle-même. Comme nous l'avons précédemment évoqué, le fait qu'en anglais, le locatif (*Obl* = path ou place) résulte toujours de la combinaison d'une préposition spatiale et d'un nom (thing), le mouvement transitif ne constitue pas une construction^{GDC} (*John enter the room* = *John enter into the room*). Goldberg modélise la construction associée au mouvement intransitif de la manière suivante :



Cette construction s'applique aux exemples suivants :

- (80) a- *The fly buzzed into the room.*
 b- *John ran into the store.*
 c- *John enter the room.*

Il est à noter que Goldberg attribue respectivement au sujet et à l'objet les rôles de « Thème » et « Goal ». Elle ne considère en aucun cas le sujet comme un agent de son propre mouvement, contrairement à Desclés. Pour le français, la relation en N₀cible est PrépLoc N₁site, sous-tendue par les relations spatiales transitives directes, peut se rapporter à cette construction^{GDC} ; mais il s'agira alors d'une construction conceptuelle, excepté pour les verbes qui admettent l'alternance structure syntaxique transitive directe / structure syntaxique transitive indirecte (ex : *toucher* → *toucher le quai* = *toucher au quai*). En supposant que les structures argumentales transitives directes locatives aient bien le statut de construction^{GDC}, le modèle de Goldberg nécessite donc certains remaniements pour être appliqué au français.

I-2.1.3. Une application au français de la théorie de Goldberg : François & Sénéchal 2008

Certains aspects des GDC se révèlent également opératoires dans le cadre d'une étude des régularités polysémiques propres à une classe de verbes. L'article que nous avons cosigné avec J. François (François & Sénéchal : 2008) constitue une application au français de la théorie de Goldberg, dans une perspective d'analyse de la polysémie. Dans cet article, nous avons testé, sur la classe des verbes de production de parole, l'hypothèse selon laquelle certaines structures argumentales possèdent un sémantisme propre.

Nous avons pris comme point de départ l'exemple (traditionnellement évoqué) du verbe *sneeze* (éternuer). Goldberg a montré comment ce verbe, fondamentalement intransitif, est

apte à exprimer un déplacement causatif en acceptant la greffe d'un cadre prédicatif à trois arguments (X causes Y to move Z). De la même manière, nous avons considéré le cadre prédicatif prioritairement associé au verbe *dire* :

- [N1: qn<x> V N1 : qch<production verbale : z> (à N2: qn<y>)] → *dire qqch à qqn*

Ici, le verbe *dire* implique un prédicat verbal (acte déclaratif). Or, *dire* admet la greffe d'un cadre prédicatif causatif d'action orienté vers ou contre l'accomplissement de <a>:

- [N1: qn<x> V à N1 : qn<y> de INF : action<a>)] → *permettre / interdire à qqn de faire qqch*

La greffe de ce cadre appliquée au verbe *dire*, le fait passer du domaine de la déclaration à celui de la requête orientée vers l'accomplissement de <a> :

- [N1: qn<x> V à N1 : qn<y> de INF : action<a>)] → *dire à qqn de faire qqch*

Ce cadre prédicatif constitue donc bien une construction^{GDC} puisqu'il transmet au verbe *dire* des propriétés sémantiques externes au domaine de la parole.

Nous avons examiné deux autres cadres prédicatifs susceptibles de constituer des constructions^{GDC} :

1- N1<X> V N2<Y> à INF<A> → *inviter quelqu'un à faire quelque chose.*

2- N1<X> V N2<Y> de INF<A> → *prier quelqu'un de faire quelque chose.*

A partir d'une recherche de corpus dans la base catégorisée de FRANTEXT⁷¹, nous avons établi une liste des verbes entrant dans les trois cadres, afin de dégager, pour chacun, des tendances sémantiques. Nous sommes parvenus à la conclusion suivante (p.334) :

si un verbe principalement incompatible avec une infinitive se laisse greffer un cadre prédicatif comportant une infinitive, cette greffe a toute chance d'induire chez un locuteur natif la représentation d'une INTERACTION ENTRE DEUX PARTENAIRE X ET Y RESPECTIVEMENT EXPRIMES PAR LE SUJET ET L'OBJET (DIRECT OU PREPOSITIONNEL) VISANT L'ACCOMPLISSEMENT (OU LE NON ACCOMPLISSEMENT) DE <A> PAR <Y> OU L'ACCOMPLISSEMENT DE <A> PAR <X>.

Autrement dit, les trois cadres prédicatifs constituent des variantes d'un même prototype sémantique : **X interagit avec Y POUR ou CONTRE une action A à accomplir par X ou par Y.**

Le travail présenté dans cet article est facilité du fait qu'il implique des cadres prédicatifs fortement spécifiés formellement (présence d'un infinitif, d'une préposition, etc.). Finalement, la principale difficulté dans l'application du modèle de Goldberg à la description des relations spatiales transitives directes locatives du français semble reposer :

1- sur le caractère formellement non marqué du locatif.

71. La base catégorisée permet de construire des formules appelant un cadre prédicatif nu, c'est à dire sans item lexical

2- sur le caractère (en partie) compositionnel du sémantisme des constructions^{GDC} transitives directes locatives.

Considérons la structure argumentale (ou cadre prédicatif) N0<cible> V N1Loc<site destination>. Cette structure argumentale exprime un déplacement vers un lieu de destination. Elle a donc un sens et peut être considérée comme une construction^{GDC}. Pour autant, l'interprétation du N1 en tant que destination est en partie liée au sémantisme du verbe qui entre dans cette construction^{GDC}.

(81) a- *Thomas atteint la ville*. → destination du déplacement de N0

b- *Thomas atteint la cinquantaine*. → Déplacement métaphorique, destination abstraite

b- *Thomas atteint la bouteille*. → destination du déplacement d'une partie du corps de N0

c- *Thomas reconstruit la ville*. → patient

Si toutes les entités sont susceptibles de devenir des destinations, seuls quelques verbes activent le sens « aller vers ». Notre entreprise typologique aura donc pour but d'extraire les constructions^{GDC} transitives directes locatives, à partir des cadres sémantiques des verbes exprimant (prioritairement ou secondairement) un événement spatial ou une situation spatiale.

Dans une perspective polysémique, il s'agira de distinguer les verbes pour lesquels la construction^{GDC} transitive directe locative constitue un cadre prédicatif primaire et ceux pour lesquels elle constitue un greffon. Dans notre article, nous avons considéré uniquement le paramètre cognitif pour définir le cadre prédicatif primaire d'un verbe. Nous envisagerons d'autres critères dans la section suivante (I-3.2.3.). L'objectif final est de pouvoir **schématiser les mouvements polysémiques des verbes sous la forme d'un itinéraire balisé par des constructions^{GDC}**. **Si plusieurs verbes présentent le même mouvement, alors on a des régularités polysémiques**. Nous espérons ainsi pouvoir rendre compte des points de connexions entre des domaines conceptuels différents.

Grâce aux informations collectées à ce niveau de notre démonstration, nous pouvons proposer l'ébauche d'un patron constructionnel pour la classe des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative :

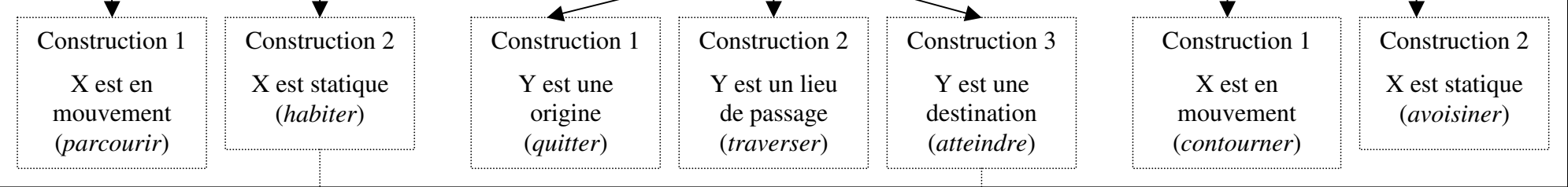
PROTOTYPE SEMANTIQUE TRANSITIF DIRECT LOCATIF
 $N_x V N_y$
X est localisé directement par rapport à un lieu Y

Variante A
 X est dans le lieu Y pendant toute la durée du procès

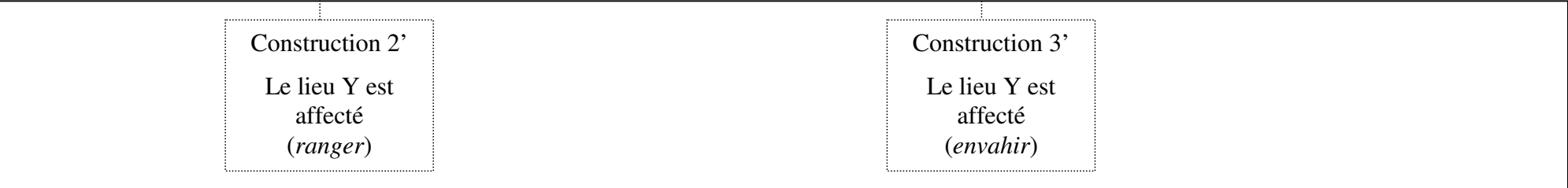
Variante B
 X est dans le lieu Y pendant une partie procès

Variante C
 X est à proximité du lieu Y

Non affectation du lieu



Affectation du lieu



I-3. Variété sémantique et syntaxique des emplois

Dans cette section, nous souhaitons mettre en avant les avantages que présente le dictionnaire de J. Dubois et F. Dubois-Charlier *Les Verbes Français*, dans le cadre d'une analyse de la polysémie d'une classe de verbes. Nous proposerons également une réponse à la problématique de l'orientation des relations entre les emplois d'un verbe dans la perspective d'une modélisation des régularités polysémiques.

I-3.1. *Les Verbes Français* : entre classification verbale et modélisation de la polysémie

LVF constitue une formidable base de données tant par sa taille (12 310 verbes recensés représentant 26 609 entrées), que par la quantité et la précision des informations fournies pour décrire chacune des entrées. Relativement à l'objectif de notre recherche, *LVF* se révèle être un outil indispensable pour établir la typologie des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative, mais également pour appréhender les variations polysémiques propres à chaque verbe d'un point de vue synchronique.

I-3.1.1. Principes et méthode de constitution de *LVF*

L'élaboration de *LVF* repose sur une méthode en trois temps (François : 2008b, p.178). La première étape consiste en une collecte empirique des contextes d'apparition d'un maximum de verbes. La classification repose ensuite explicitement sur l'hypothèse d'une adéquation entre syntaxe et sens (*LVF*, p.V) :

Une fois l'inventaire réalisé, on a établi une classification visant à tenir compte de **l'adéquation entre la syntaxe et l'interprétation sémantique**, elle-même représentée par un **schéma syntactico-sémantique**, donné sous la rubrique "opérateur"(..).

Les opérateurs permettent de répartir les entrées en 248 sous-classes syntaxiques (selon leur schème syntaxique et leur paradigme lexical, ex : C1a), elles-mêmes organisées en 54 classes sémantico-syntaxiques (selon des oppositions du type sujet + ou – humain, emploi + ou – figuré, etc. Ex : C1) réparties en 14 classes génériques (classes conceptuelles, ex : C). La présentation « papier » de l'ouvrage constitue la troisième étape de la méthode et propose une inversion de la perspective ; on accède aux entrées par l'intermédiaire des classes génériques, puis des classes sémantico-syntaxiques, etc.

Dans l'introduction de *LVF*, les auteurs précisent qu'ils ont utilisé les « méthodes classiques de la grammaire distributionnelle et transformationnelle » (*LVF*, p.III). Par ailleurs, dans leur « Présentation de la classification des *Verbes Français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier », J. François, D. Le Pesant et D. Leeman (François, Le Pesant & Leeman : 2007, p.9) notent que :

Si la présentation des données dans *LVF* est différente de celle des dictionnaires du LADL, et si ces derniers sont d'une bien moindre précision en ce qui concerne la description du sens, il n'en reste pas moins que *LVF* est un *lexique-grammaire* proche de ceux de Maurice Gross et de son équipe et, en deçà, de Zellig Harris.

Les méthodes associées au lexique-grammaire (Gross M. : 1984) impliquent le brassage d'un très grand nombre de données et ont deux conséquences fondamentales dans *LVF* :

a- La description des structures syntactico-sémantiques dans lesquelles un verbe apparaît est très précise. Ceci conduit à la multiplication du nombre d'entrées associées à un même verbe. On citera à titre d'exemple le verbe *passer* (cf. III-2.1.) qui possède 61 entrées dans *LVF*. Dans leur *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire* (1971, p.67), Jean et Claude Dubois, indiquent que :

L'entrée-mot correspond à un seul système de paraphrases synonymiques (un seul sens). Toutes les paraphrases du mot d'entrée doivent alors être en même temps des paraphrases l'une de l'autre. Il y a autant d'entrées qu'il y a de « sens ». [...] Un principe vient tempérer l'application de ce critère : deux paraphrases d'un mot d'entrée sont considérées comme des paraphrases l'une de l'autre si la différence entre elles tient à des traits contextuels, le noyau sémique fondamental restant le même.

Les propriétés formelles des arguments (SN, Sprép, etc.) et leurs propriétés sémantiques (humain, animal, non-animé, etc.) sont intégrées sur un pied d'égalité dans les schèmes syntaxiques qui servent de base à la classification. Le degré de précision de la description de ces propriétés conduit inévitablement à une multiplication des modèles (schèmes syntaxiques).

b- Les regroupements d'entrées au sein d'une même classe générique, sont basés sur le repérage de l'éventail des structures syntactico-sémantiques récurrentes et non sur l'identification d'une seule de ces structures. Deux emplois ressentis comme très proches sont donc susceptibles d'apparaître dans des classes différentes. Prenons l'exemple des entrées *fuir01* et *quitter01* :

Fuir01 : *On fuit le pays en guerre. On fuit du pays en guerre.*

Quitter01 : *On quitte son appartement pour la banlieue. On quitte Paris.*

Ces deux entrées ne relèvent pas de la même classe générique : classe E (sous-classe syntaxique E1a) pour *fuir01*, et classe S (sous-classe syntaxique S3h) pour *quitter01*. En outre, elles n'ont pas le même code de construction : [A13 T1300]⁷² pour *fuir01* et [T1307] pour *quitter01*. En dehors de la présence facultative d'un circonstant causal dans le code de la construction⁷³ (4^{ème} caractère après la lettre = chiffre 7) de *quitter01*, la différence entre les

72. Rappelons que le fait que l'on ait deux constructions pour une même entrée ne conduit pas à une distinction des emplois. Conformément aux règles du transformationalisme (Harris : 1965, 1990), les deux constructions sont des variantes associées à un même schème syntaxique.

73. Dont on voit mal en quoi il est plus caractéristique de *quitter* que de *fuir* (*Elle a quitté / fui la ville par désespoir*).

deux entrées repose sur le fait que le verbe *fuir*, dans cet emploi, admet deux constructions syntaxiques (le code [A13 T1300] indique que le verbe accepte une construction intransitive ET une construction transitive directe) tandis que le verbe *quitter* n'en admet qu'une seule. Pour les auteurs, ces deux exemples relèvent de deux schèmes syntaxiques différents, parce qu'ils présentent des types de structures syntactico-sémantiques différentes et parce que les paradigmes lexicaux du complément locatif diffèrent également⁷⁴. Cette différence de schèmes syntaxiques conditionne le choix de l'opérateur qui conditionne lui-même l'appartenance à la classe générique E ou S (opérateur « *ex* » pour la classe E et « *dgrp* » pour la classe S). Le code de la construction est, pour sa part, en rapport avec la sous-classe syntaxique ou le sous-type syntaxique, et donne lieu à des spécifications de l'opérateur :

→ « *ex* » + « *lc* » (= sortir d'un lieu), sous-classe syntaxique E1a – sous-type 3 pour *fuir01*

→ « *dgrp* » + « *lc* » (= abandonner un lieu), sous-classe syntaxique S3h pour *quitter01*

Il est à noter que l'alternance [A13 T1300] est propre à la sous-classe syntaxique E1a – sous-type 3 et ne concerne que 10 entrées sur les 25 609 entrées de *LVF*.

Dans le deuxième chapitre (II-2.), nous proposerons en quelque sorte la **démarche classificatoire inverse**. **Nous validons tout à fait les propriétés conduisant à classer *fuir01* et *quitter01* dans deux classes génériques différentes. Nous constatons par ailleurs que les deux entrées expriment le même type d'événement spatial. De notre point de vue, les propriétés partagées par ces verbes dans cet emploi proviennent de la construction^{GDC}**. Le travail **taxinomique** consistera donc, à partir d'un examen des propriétés attribuées à chacune de ces entrées dans *LVF*, à **dissocier les propriétés distinctives et les propriétés communes**. Les **propriétés distinctives** seront considérées comme des **propriétés lexicales des verbes** tandis que les **propriétés communes** seront considérées comme des **propriétés définitoires de la construction^{GDC}**. Dans cette perspective, les deux exemples cités précédemment peuvent être regroupés sous la construction^{GDC} **N0<cible mouv> V N1Loc<site source>**. Le sémantisme de la construction exprime un déplacement depuis un lieu source (le sujet franchit la frontière du lieu où il se trouve vers l'extérieur de ce lieu).

I-3.1.2. La double perspective onomasiologique / sémasiologique de *LVF*

LVF a été diffusé dans sa version « papier » en 1997. Une interface de consultation a été développée par l'Université de Montréal sous la direction de Guy Lapalme. Elle est accessible à l'adresse <http://rali.iro.umontreal.ca/Dubois/>. Nous avons travaillé à partir de la base de données électronique dans le format Microsoft-EXCEL, délivrée (sur demande) par le

74. On peut avancer l'hypothèse que *fuir01* implique des locatifs indiquant une aire géographique plus vaste (ex : pays, continent...) que ceux associés à *quitter01* (domicile, ville, région...).

laboratoire MoDyCo (Université Paris 10, <http://www.modyco.fr>). La combinaison de la version « papier » et de la version « électronique » offre une double perspective, onomasiologique et sémasiologique, particulièrement intéressante pour le repérage de régularités polysémiques.

Comme nous l'avons signalé, la version papier de *LVF* propose un accès aux entrées verbales par l'intermédiaire des classes génériques, puis des classes sémantico-syntaxiques, etc. Les regroupements obtenus au niveau ultime du cheminement sont constitués d'entrées impliquant des lemmes (verbes) différents qui se trouvent rapprochés par l'intermédiaire de l'un de leurs emplois. On a donc une dissémination des entrées d'un même verbe à travers le classement mais un regroupement d'entrées sémantiquement apparentées (point de vue onomasiologique). On peut alors repérer les propriétés syntaxiques et / ou sémantiques partagées par un ensemble de verbes dans un emploi donné. Les entrées *passer38* et *sauter10*, par exemple, sont regroupées au sein de la classe générique **E** (« verbes de mouvements d'entrée/sortie ») > classe sémantico-syntaxique **E3** (présence d'un actant <non animé>, emploi propre) > sous-classe syntaxique **E3e** (« aller dans/sur/à travers/autour d'/au-delà d'un lieu ») > schème de construction syntaxique [T1300] (transitif direct à sujet humain) > opérateur « ire ultra lc » (« aller au-delà d'un lieu ») :

Passer38 : *On passe la porte d'entrée.*

Sauter10 : *On saute une haie, deux mètres en hauteur.*

La version électronique permet, en appliquant un filtre (« commence par VERBE ») sur la colonne M (= « Entrée »), d'obtenir toutes les entrées d'un verbe. Cela donne par exemple pour le verbe *habiter* :

Filtre automatique personnalisé

Afficher les lignes dans lesquelles :

M

commence par habiter

Et Ou

Utilisez ? pour représenter un caractère
Utilisez * pour représenter une série de caractères

OK Annuler

Filtre appliqué

	A	B	C	D	E	F	G	H
	M	DOM	CLA	OPER	SENS	PHRASE	C	CONST
12831	habiter 01	LOC	L1a	lc.qp ds logement	demeurer qp	On h~en banlieue.On h~une maison en banlieue,la banlieue.	1aZ	A11 T1300
12832	habiter 02	ZOO	L1a	(an)lc.qp gîte,nid	vivre	Les oiseaux h~dans les arbres.	1aZ	A21
12833	habiter 03	LOC	S3g	grp lc	hanter	Ces êtres étranges h~cette planète.La maison est h~.	1aZ	T1300
12834	habiter 04	PSYt	S4e	(abs)grp.mens	hanter,être présent qp	La vengeance h~son cœur.La paix n'h~plus le monde.	1aZ	T3906

On a alors un regroupement des entrées d'un même verbe mais une dissémination des entrées sémantiquement apparentées (point de vue sémasiologique). Les entrées sont dissociées dès

qu'elles impliquent des schèmes syntaxiques différents ; sur ce principe, deux entrées peuvent être plus ou moins éloignées (le plus haut degré d'éloignement impliquant une différence de classe générique). Ici, on voit que les entrées *habiter01* et *habiter02* appartiennent à la même classe générique (L, « verbes locatifs ») et à la même sous-classe L1a, tandis que les entrées 3 et 4 relèvent de la classe générique S (« verbes de saisie ou de possession »). Il est donc possible de calculer le degré d'éloignement entre les différentes entrées (et par là même entre les différents emplois) d'un verbe (cf. II-3.2.1.) et d'en déduire des mouvements polysémiques.

C'est dans cette double perspective que nous analyserons les régularités polysémiques de vingt-quatre verbes admettant un emploi transitif direct locatif (chapitres III-, IV, et V-). Si la complémentarité entre la version papier et la version électronique est exploitable, un aspect de l'articulation entre les deux points de vue demeure indisponible. Il n'est, a priori, pas possible d'obtenir directement, pour un **ensemble de lemmes** (verbes), **une représentation de la dissémination des entrées à travers toutes les classes et sous-classes**. Une telle modélisation serait extrêmement utile. Elle permettrait de repérer directement des alternances de classes et sous-classes partagées par un ensemble de verbes et donc de proposer des regroupements de verbes (et non d'entrées) sur la base de ces alternances récurrentes.

Nous avons donc conçu un outil (sur tableur Excel) permettant cette visualisation. Nous le proposons en annexe (« Annexe 1 : LVF Lemmes-classes ») et en fournissons un extrait ci-dessous :

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
		Classe C	Classe D	Classe E	Classe F	Classe H	Classe L	Classe M	Classe N	Classe P
1										
2	<i>abaisser</i>	0	0	1	0	0	1	4	0	0
3	<i>abalourdir (s)</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	0
4	<i>abandonner</i>	1	2	0	0	0	0	0	0	1
5	<i>abasourdir</i>	0	0	0	0	1	0	0	0	1
6	<i>abâtardir</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	0
7	<i>abat-carrer</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	0
8	<i>abattre</i>	0	0	5	4	0	0	1	0	1
9	<i>abcéder (s)</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	0

La première colonne contient les lemmes, les autres colonnes indiquent les classes génériques. Pour chaque lemme, le chiffre correspond au nombre d'entrées relevant de la classe générique. Le verbe *abaisser*, par exemple, n'a aucune entrée au sein des classes génériques C, D, F, H, N et P. En revanche, il en possède 1 dans la classe E, 1 dans la classe L et 4 dans la classe M. En appliquant des filtres sur les colonnes de classes génériques, on peut obtenir la liste des verbes partageant les même propriétés (alternances de classes ou exclusions de classes).

L'extrait proposé ici ne concerne que les 14 classes génériques (niveau 1) mais nous avons procédé de la même manière pour les 54 classes sémantico-syntaxiques (niveau 2, C1, C2, etc.) et les 248 sous-classes syntaxiques (niveau 3, C1a, C1b, etc.). Dans ce dernier cas, nous avons atteint les limites d'Excel : nous avons utilisé 249 colonnes sur les 258 admises par le logiciel. Pour conclure, nous proposons un extrait du troisième niveau de sélection, dans lequel nous avons appliqué des filtres visant à retenir les verbes qui possèdent uniquement **2 entrées**, concentrées au sein de la sous-classe C1a « émettre un cri », sujet humain ou animal :

		C1a	C1b	C1c	C1d	C1e	C1f	C1g	C1h
2		▼	▼	▼	▼	▼	▼	▼	▼
38	aboyer	2	0	0	0	0	0	0	0
997	bêler	2	0	0	0	0	0	0	0
1248	braire	2	0	0	0	0	0	0	0
1251	bramer	2	0	0	0	0	0	0	0
6237	hennir	2	0	0	0	0	0	0	0
6304	hululer	2	0	0	0	0	0	0	0
6809	jargonner	2	0	0	0	0	0	0	0
6814	jaspiner	2	0	0	0	0	0	0	0
8111	piailler	2	0	0	0	0	0	0	0
12068	ululer	2	0	0	0	0	0	0	0
12090	vagir	2	0	0	0	0	0	0	0

On voit que seuls 11 verbes ont ce profil et qu'ils constituent un groupement homogène uni par la propriété sémantico-syntaxique « production d'un cri par un sujet animal ».

I-3.2. Quelques approches de la polysémie verbale

Nous venons de montrer l'intérêt du dictionnaire de J. Dubois et F. Dubois-Charlier dans le cadre d'une étude consacrée à la polysémie d'une classe de verbes. Nous avons notamment suggéré qu'il était possible de « calculer » le degré de proximité (ou d'éloignement) entre les différentes entrées d'un verbe, à partir de la classification de *LVF* (nous reviendrons sur les modalités de ce calcul dans le deuxième chapitre, II-3.2.1.). La démarche consiste à reconstruire le cheminement de la polysémie du verbe en restituant les liens (syntaxiques et / ou sémantiques / conceptuels) qui permettent de passer d'un emploi à un autre. Cela ne règle pas pour autant la question de l'orientation des relations entre les emplois. A partir d'un bref examen des approches de la polysémie verbale, nous tenterons de proposer une solution à cette problématique.

Parmi les études consacrées à la polysémie, peu portent spécifiquement sur la polysémie verbale. M. Villard (Villard : 1991, p. 131) en formule l'explication suivante :

Il est vrai que les travaux sur les verbes sont peu nombreux. Mais les raisons principales de l'utilisation des noms d'objets comme exemples, résident surtout dans

le fait qu'ils trouvent à s'appliquer favorablement dans le cadre des théories sur la catégorisation car ce sont des substantifs dénotant des entités.

En dehors des difficultés d'ordre référentiel, ajoutons que la signification d'un verbe, et plus généralement d'un mot prédicatif, dépend de son environnement, ce qui complique considérablement la tâche. Dans son article de 2005 sur la polysémie du verbe *avancer*, J.-P. Desclés (Desclés : 2005) classe les différentes approches de la polysémie verbale selon quatre conceptions fondamentales :

- 1- Il y a autant de verbes distincts que de constructions syntaxiques différenciées.
- 2- Le sens d'un verbe n'existe pas en lui-même ; il ne se définit qu'en contexte.
- 3- Un verbe possède une *signification première* dont les autres significations sont dérivées.
- 4- Chaque verbe possède une *signification fondamentale* qui « transcenderait tous les emplois des différents usages d'un verbe dans ses différents contextes ».

Nous écartons la deuxième conception strictement contextualiste et dérivée d'une partie des travaux de Wittgenstein (Wittgenstein : 1953). Elle est essentiellement représentée par les pragmaticiens qui revendiquent un constructivisme radical (Anscombe & Ducrot : 1983, Fant : 1990, Moeschler : 1993, Anscombe, 1996) et s'oppose à une description du sens « en termes de traits sémantiques référentiels descriptifs » (Mazaleyrat : 2010, p.22). Nous examinerons les trois autres approches qui, selon nous, offrent chacune un point de vue intéressant pour une modélisation de la polysémie verbale.

I-3.2.1. Conception homonymique de la polysémie verbale

La première approche s'oriente vers un traitement homonymique de la polysémie et s'applique principalement en lexicographie (spécialement en lexicographie électronique⁷⁵). Cette tendance peut, en outre, être plus ou moins marquée dans les dictionnaires. Un verbe comme *investir* fait l'objet de cinq entrées dans *LVF*, quatre dans le *LEXIS* (Dubois & al. : 1975 / 2002), trois dans le *Französisches Verblexikon* (Busse et Dubost : 1977) et dans *Dicovalence* (Van den Eynde & Mertens : 2006, <http://bach.arts.kuleuven.be/dicovalence/>), et seulement une dans le *Petit Robert Electronique* (abrégé *PRE*, Rey-Debove & Rey : 2001).

Dans cette perspective, la distinction des sens repose avant tout sur une distinction des contextes syntaxiques d'apparition d'un verbe donné (Gross G. & Clas : 1997, p.147) :

Si l'on admet avec J. Apresjan (1963) que toute différence sémantique ne se manifeste pas dans une différence syntaxique, mais qu'à chaque différence syntaxique correspond une différence sémantique essentielle, on aboutit à une analyse distributionnelle de la signification lexicale. En d'autres mots, chaque sens d'une unité lexicale est déterminé par ses propriétés grammaticales ou, d'une façon plus large, il existe un certain isomorphisme entre la sémantique et la grammaire.

Le dégroupement des entrées est une conséquence de ce principe (Le Pesant : 1997, p.255) :

75. Voir par exemple le projet WORDNET <http://wordnet.princeton.edu/>

Il nous paraît de bonne méthode, du moins dans l'état actuel des connaissances dans le domaine, de dégrouper les entrées lexicales qui, dans certains dictionnaires, rassemblent des expressions radicalement différentes du point de vue morphosyntaxique, et de considérer celles-ci non comme des expressions polysémiques, mais comme des homonymes.

Sur le plan méthodologique, cette représentation de la polysémie verbale implique un inventaire et une description détaillée des contextes dans lesquels les verbes apparaissent (structures syntaxiques, catégorie sémantique des arguments, etc.).

Bien que nous ne partagions pas la vision « éclatée » du lexique, nous reconnaissons l'intérêt d'une telle taxinomie : avant de pouvoir identifier un éventuel noyau de sens (ou un concept) commun aux différentes significations d'un verbe, il est indispensable de pouvoir délimiter ces significations. Pour reprendre les termes de N. Reimer (Reimer : 2011, p.1), « **la syntaxe sert de diagnostic de la polysémie lexicale**, une forme possédant autant de sens polysémiques qu'elle présente de possibilités constructionnelles dans la syntaxe ». Nous considérerons donc **les différentes entrées d'un même verbe** dans *LVF* comme **les supports de ses différents emplois. Deux entrées acquièrent le statut d'emplois dès l'instant où l'on a pu établir un lien (sémantique, conceptuel, métaphorique, etc.) entre elles.**

I-3.2.2. Théorie du prototype et des extensions métaphoriques

La troisième approche postule l'existence d'une *signification première* à partir de laquelle les autres sont dérivées par métaphore, métonymie, généralisation, etc. J. François (François : 2007, p.6) note que « cette conception classique a été renouvelée par la théorie des prototypes et des extensions métaphoriques autour de G. Lakoff (1987) ». Dans *Women, Fire, and Dangerous Things*, Lakoff⁷⁶ considère que les différentes significations d'un mot s'organisent en un réseau structuré de relations, déterminé par des processus cognitifs. Ce sont des *modèles cognitifs idéalisés* qui permettent de structurer nos connaissances. Il propose un certain nombre de principes récurrents intervenant dans le processus de catégorisation. Selon ces principes, il n'est pas nécessaire que tous les membres d'une catégorie partagent une même propriété définitoire. Par un processus de chaînage, les membres centraux sont liés à d'autres membres, qui sont à leur tour liés à d'autres membres, etc. Lakoff propose de ce fait une théorie étendue du prototype par rapport à la version standard développée par E. Rosch (Rosch : 1973, 1975). Dans la version standard, tout exemplaire d'une catégorie doit avoir un trait commun avec un membre central considéré comme le prototype. La conception de Lakoff exploite davantage le concept de *ressemblance de famille* de Wittgenstein (1953).

Dans leur article « Describing Polysemy : The Case of 'Crawl' », C. Fillmore et B. T. S. Atkins (Fillmore & Atkins : 2000) proposent une comparaison entre la polysémie du verbe

76. En s'appuyant sur la description du Dyirbal de R. M. W. Dixon (Dixon : 1972).

crawl et celle de son équivalent français *ramper*. Leur étude s'inscrit dans le cadre de la sémantique du prototype de Lakoff dont ils retiennent essentiellement trois aspects (p.100) :

The **prototype** for a situation of polysemy can be thought of as having the following features :

- (1) the multiple senses of the word can each be clearly traced back to the same word (this is the polysemy / homonymy distinction) ;
- (2) the set of senses permits a network-like description in which pairs of adjacent senses in the network are related by motivated linguistic processes (such as one or another type of metaphoric mapping) that recur across the lexicon ; and
- (3) in all of such links there is a cognitive asymmetry in that the understanding of each derivative sense is aided by knowledge of the sense from which it is derived.

Dans l'article « Frame Semantics » de *The Cambridge Encyclopedia of the Language Sciences*, F. Hamm (Hamm : 2009, p.320) formule explicitement le lien entre la notion de prototype et celle de cadre sémantique :

The concept *Prototype* is one of the most important concepts of frame semantics. Frames should be understood as prototypical descriptions of scenes. A prototype has the advantage that it does not have to cover all possible aspects of the meaning of a phrase; in other words a prototype does not have to provide necessary and sufficient conditions for the correct use of a phrase.

L'analyse de Fillmore & Atkins s'inscrit dans le cadre théorique plus général du projet FrameNet⁷⁷ (dirigé par Fillmore). Cette entreprise consiste notamment, à partir d'un corpus, à associer un cadre sémantique (ou cadre prédicatif pour un item verbal) à chaque occurrence d'un item polysémique. L'objectif est ensuite de repérer des liens entre les différents cadres sémantiques pour mettre en lumière le réseau de relations polysémiques.

Pour le verbe *crawl*, Fillmore et Atkins identifient le sens prototypique « se déplacer par une activité musculaire tandis que le corps est tout proche du sol ou d'une autre surface » (François : 2007, p.8). Les auteurs repèrent plusieurs extensions qui extraient l'un des aspects du sens prototypique. Certains emplois focalisent l'idée de « lenteur de l'action », d'autres privilégient la relation entre « position rampante » et « soumission », etc. Les différents types d'extensions identifiés par Fillmore et Atkins peuvent être mis en perspective avec les types polysémiques de R. Martin (Martin : 1983), notamment pour distinguer les cas de polysémie interne (polysémie concernant le sémème du verbe et reposant sur une soustraction, une adjonction ou une substitution de sèmes) et ceux qui relèvent de la polysémie externe (polysémie touchant la relation entre le verbe et ses actants).

Nous exploiterons largement les principes méthodologiques de l'étude de Fillmore & Atkins dans le calcul de la proximité entre les entrées d'un verbe dans *LVF*. Nous considérerons notamment les **schèmes syntactico-sémantiques** qui permettent de distinguer les entrées comme des **cadres sémantiques** et essaierons d'identifier des propriétés

77. Cf. <https://framenet.icsi.berkeley.edu/fndrupal/>

(syntaxiques et / ou conceptuelles) permettant de **reconstruire des liens entre ces entrées**.

I-3.2.3. Signifié de puissance et formes schématiques

La dernière conception relevée par Desclés suppose l'existence d'une *signification fondamentale* rendant compte de tous les emplois d'un verbe. On est donc ici plus proche de la théorie du prototype dans sa version standard que dans sa version étendue. Parmi les approches se rapportant à cette conception, deux courants majeurs se détachent. Le premier est représenté par J. Picoche et le deuxième par les partisans de la théorie des opérations énonciatives de Culioli (notamment J.-J. Franckel, D. Paillard, D. Lebaud et S. De Vogüé).

I-3.2.3.1. Le signifié de puissance chez J. Picoche

La théorie de J. Picoche s'inspire de la psychomécanique de G. Guillaume (Guillaume : 1919, 1929). On peut résumer grossièrement la théorie de Guillaume en disant qu'il distingue deux plans du langage : la langue (langage puissanciel) et le discours (langage effectif). Les unités linguistiques possèdent donc un état puissanciel (virtuel) et un état effectif (réalisation discursive) directement observable, le passage d'un état à l'autre reposant sur des opérations de pensée. G. Guillaume ne s'intéresse pas directement à la polysémie mais J. Picoche voit dans les principes fondamentaux de la psychomécanique, le moyen de résoudre bon nombre des problèmes qu'elle pose et, notamment, de rendre compte des phénomènes de métaphore. Ainsi, dans la préface⁷⁸ du *Dictionnaire du français usuel* (Picoche & Rolland : 2002), qui constitue en quelque sorte un dictionnaire des polysèmes fondamentaux du français, les auteurs notent que :

La métaphore engendre des polysémies à cohérence forte, avec des emplois très conjoints, qu'il est facile de regrouper dans un seul article. Nous avons trouvé chez le linguiste Gustave Guillaume, qui n'était pas lexicologue, et nous l'avons adapté au lexique, la notion de « mouvement de pensée » et la raison d'être théorique de cet ordre qui va du plus riche au plus pauvre, et dans le cas de mots à référent concret, du plus concret au plus abstrait.

La polysémie verbale telle qu'elle est analysée par Picoche s'appuie sur trois notions guillaumiennes : le *cinétisme*, la *saisie* et la *subduction*. Elle définit le *cinétisme* comme une « sorte de trajectoire sémantique dont tout point peut, en principe être le siège d'une immobilisation par le discours » (Picoche : 1986, p. 7). Cette trajectoire va de l'universel vers le particulier et peut être saisie (actualisation en discours) en un point quelconque du mouvement. Il peut s'agir d'une saisie précoce (effet de sens le plus abstrait, début de la trajectoire), une saisie intermédiaire ou une saisie plénière (effet de sens le plus précis et le plus riche sémantiquement). L'opération de *subduction* « correspond à un parcours du continuum du sens en langue (la source du cinétisme) aux effets de sens en discours (son

78. La préface est consultable en ligne <http://jpicochelinguistique.free.fr/>

aboutissement) » (François : 2008c, p.3). Elle consiste en une « dématérialisation de la matière notionnelle qui entraîne une recatégorisation du mot (voire la perte de ce statut), il se construit une succession de valeurs de plus en plus abstraites, figurant le signifié de puissance initial de manière de plus en plus stylisée » (Bottineau : 2005, p. 75).

L'identification du signifié de puissance passe encore une fois par un inventaire de toutes les significations et tous les contextes d'apparition d'un item donné (Collet : 2003, p. 268) :

Le linguiste, pour décrire le signifié de puissance d'un lexème, doit détenir un corpus en recouvrant toutes les acceptions possibles, et réaliser une synthèse permettant de rendre compte de la saisie la plus subduite comme de la saisie plénière.

I-3.2.1.2. L'analyse en formes schématiques

L'analyse en formes schématiques est inspirée des travaux d'A. Culioli et notamment mise en pratique par J.-J. Franckel, D. Paillard, D. Lebaud et S. De Vogüé⁷⁹. Elle se distingue de l'approche psychomécanique de Picoche par le niveau de définition de la signification fondamentale. Alors que, pour Picoche, le signifié de puissance se définit **en langue**, la forme schématique relève du **domaine cognitif**. D. Paillard résume les principes fondamentaux de cette approche dans son article « A propos des verbes 'polysémiques' : identité sémantique et principes de variation » (Paillard : 2000, p.101) :

Nous pensons qu'il est nécessaire de déplacer la question de la polysémie (posée au cas par cas pour chaque unité) vers l'étude de la mise en œuvre de principes fondamentaux de variation, qui fondent des modes de contribution du lexique à la construction du sens d'un énoncé. Cette variation est indissociable de la mise en place d'un pôle d'invariance définissant l'identité sémantique du mot [...] Nous définissons le pôle d'invariance comme une forme schématique qui en tant que telle ne correspond à aucune des valeurs de l'unité. La notion même de forme schématique signifie que l'identité du mot est indissociable de sa relation au cotexte : en tant que schéma elle informe le cotexte, en tant que forme elle reçoit sa substance des éléments du cotexte qu'elle convoque. De ce point de vue, une forme schématique est assimilable à un scénario abstrait.

La notion de forme schématique rejoint donc celle de *scène verbale* développée par B. Victorri et évoquée précédemment (cf. I-1.4.). Nous adhérons plus volontiers à cette conception qu'à celle de J. Picoche. D'une part, le niveau d'abstraction choisi nous paraît plus adapté à la problématique verbale ; la description du sens d'un verbe nécessite la manipulation de concepts abstraits du fait qu'il ne désigne pas une entité concrète. D'autre part, les différents contextes d'apparition du verbe sont intégrés dans la forme schématique sensée rendre compte de toutes ses significations. Pour autant, la formulation de cette forme schématique est parfois assez difficile à appréhender, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un verbe hautement polysémique. Dans leur article « Modes de régulation et la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe *passer* », Franckel, Paillard et Saunier

79. Voir notamment Franckel & Lebaud : 1990, De Vogüé & Paillard : 1997, Paillard : 2000.

(Franckel, Paillard et Saunier : 1997) se mesurent à l'un des verbes les plus polysémiques du français⁸⁰. Il en résulte une forme schématique très, voire trop, abstraite (p.51) : « étant donné une discontinuité sur une continuité première, *passer* reformule cette discontinuité comme continuité ». Les auteurs précisent (ib.) que la continuité première peut « se présenter comme une trajectoire, un mouvement, un écoulement et correspond, plus largement, à un état de référence » et que la discontinuité « peut prendre des formes très diverses (obstacle, point d'observation, hiatus, hétérogénéité) ».

De notre point de vue, la conception de J. Picoche comme celle des partisans de l'analyse en formes schématiques est difficilement applicable. Il nous paraît trop ambitieux de prétendre décrire **l'ensemble des significations d'un verbe** polysémique à l'aide d'**un seul patron**. Nous retirerons essentiellement de la dernière approche, **l'adoption d'un certain niveau d'abstraction** pour formuler les relations entre les emplois d'un verbe. Nous n'excluons cependant pas la possibilité de pouvoir formuler ces relations à l'aide de **plusieurs concepts**.

I-3.3. Les relations sémantiques entre emplois verbaux et le problème de leur orientation

Les analyses présentées dans les chapitres 3 à 5 et, plus généralement, le travail présenté dans cette thèse, sont largement inspirés d'une étude que nous avons réalisée en collaboration avec D. Willems (Sénéchal & Willems : 2007). Dans cette dernière section, nous aimerions revenir sur les résultats de cette collaboration et proposer quelques pistes d'amélioration.

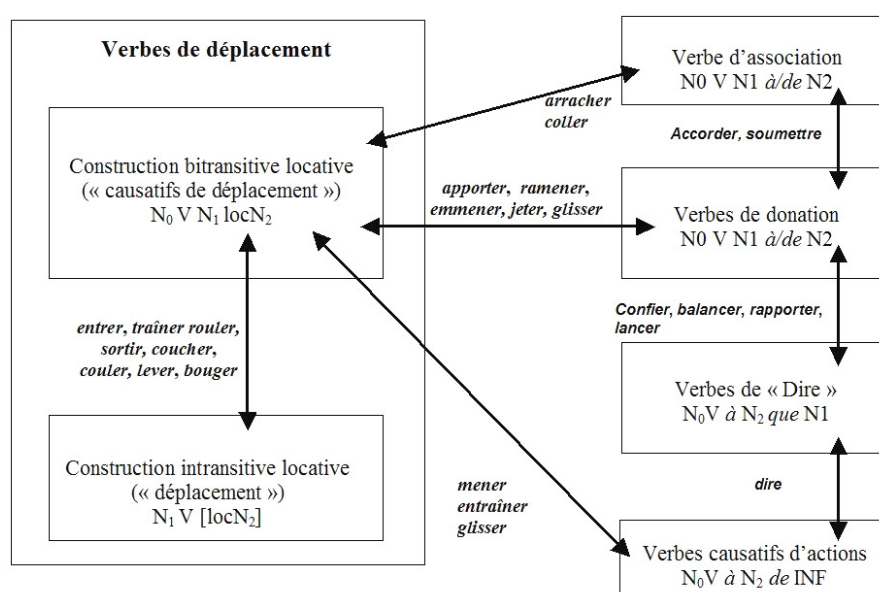
I-3.3.1. Les régularités polysémiques

Les travaux de D. Willems sont séduisants à bien des égards et offrent un cadre opératoire au traitement de la polysémie verbale. Son approche témoigne tout d'abord d'une volonté d'assimilation de diverses théories linguistiques qui sont mises au service de la description verbale. P. Swiggers note (Swiggers : 1985, p.653), à propos de la classification des constructions verbales de *Syntaxe, Lexique et sémantique. Les constructions verbales* (Willems : 1981), qu'elle « combine les avantages de la grammaire des cas, de la grammaire distributionnelle, de la grammaire transformationnelle (modèle standard étendu), de la grammaire de dépendance, voire de la tagmémique et de la linguistique néo-firthienne ». Nous considérons que cet esprit d'ouverture (ou du moins le refus de tout sectarisme théorique) est indispensable pour décrire les variations polysémiques des verbes, en raison des multiples paramètres qui interviennent dans la construction du sens verbal.

80. Le verbe *passer* sera étudié dans le troisième chapitre (III-2.1.). C'est le verbe qui possède le plus d'entrées dans *LVF* (61).

Le travail de D. Willems a également été une grande source d'inspiration d'un point de vue méthodologique. Comme nous l'avons évoqué en introduction, sa démarche typologique préconise une typologie intégrant, sur un pied d'égalité, les propriétés syntaxiques, sémantiques et lexicales des verbes dans leurs divers emplois (Willems : 2002a, 2007). Qu'il s'agisse d'étudier les variations présentées par un seul verbe (Willems : 2002b, 2003, 2005⁸¹) ou par une classe de verbes (Willems : 1981, Sénéchal & Willems : 2007), l'analyse passe toujours par un inventaire détaillé de tous les contextes dans lesquels ils apparaissent. Pour ce faire, elle exploite un maximum de ressources : dictionnaires de constructions (par exemple le *Dictionnaire des verbes français*⁸² dans Willems : 1981), outils issus du Lexique-grammaire ou encore corpus (Willems : 2000). La diversification des points de vue a pour effet un haut degré de précision dans les descriptions et l'intégration, au sein d'un même modèle, de paramètres hétérogènes. Nous tenterons de mettre en œuvre cette approche plurielle dans l'analyse détaillée de 24 verbes à construction^{GDC} transitive directe locative.

Dans l'article « Classes verbales et régularités polysémiques : le cas des verbes trivalenciels locatifs » (Sénéchal & Willems : 2007), nous avons appliqué sa démarche classificatoire à l'étude des verbes admettant une construction^{GDC} causative de déplacement (structure trivalencielle locative du type N₀ V N₁ Prép N_{2Loc}, ex : *mettre une nappe sur la table*). Nous avons tout d'abord utilisé *LVF* pour inventorier tous les verbes entrant dans ce type de construction^{GDC} (167 verbes retenus) et proposé un classement sémantico-syntaxique des emplois qu'ils impliquent (201). A partir d'un examen de toutes les autres constructions^{GDC} de ces verbes, nous avons repéré des variations de classes sémantico-syntaxiques récurrentes, représentées par le schéma suivant (ib. p.109) :



81. Le verbe *charger* est analysé dans Willems : 2002b, le verbe *rendre* dans Willems : 2003 et le verbe *donner* dans Willems : 2005.

82. J. et J. P. Caput : 1969

Ces variations récurrentes constituent des régularités polysémiques pour la classe des verbes à construction^{GDC} causative de déplacement. On voit que, sur ce schéma, les flèches indiquant les variations polysémiques ne sont pas orientées. C'est précisément sur ce point que nous voulons proposer quelques raffinements au modèle.

I-3.3.2. Les définitions d'un emploi primaire

Parler de régularités polysémiques ou d'extensions de sens implique la définition d'un emploi initial (primaire) à partir duquel on détermine des trajectoires sémantiques ou constructionnelles. Si nous avons bien conscience de cette nécessité, nous savions également que la tâche consistant à définir l'emploi primaire de chacun des 167 verbes, dépassait largement ce qu'il était possible de faire dans le cadre d'un article. Nous avons donc, plus ou moins habilement, évincé le problème de l'orientation des relations entre les emplois (p.106) :

Nous ne nous attaquons pas, dans le présent article, à l'épineuse question de la direction des extensions. En l'absence de critères indiscutables, le principe de précaution nous oblige en effet à ne pas nous prononcer sur la direction de la dérivation. Des analyses plus fines de chaque lexème tant sur le plan synchronique que diachronique sont alors nécessaires.

Cette remarque, à elle seule, résume l'objectif de notre présente recherche : mettre en œuvre différents critères permettant de statuer sur le caractère primaire ou secondaire d'un emploi pour pouvoir orienter les mouvements polysémiques (ce qui revient, très concrètement à utiliser des flèches simples plutôt que des flèches bidirectionnelles dans nos schématisations des régularités polysémiques, cf. III-1.3., III-2.4., III-3.5., IV-1.6, IV-2.3., V-1.6. et V-2.4).

Il existe plusieurs niveaux de définition d'un emploi primaire. Sur un plan lexicographique (synchronique), on peut considérer qu'il s'agit de l'emploi le plus riche sémantiquement (le plus concret). Il s'agit alors de reconstruire des cheminements allant vers les emplois les plus abstraits. Cette démarche reprend les principes de la théorie du noyau prototypique et des extensions de sens de Fillmore et Atkins. Sur le plan méthodologique, il convient d'examiner avec attention chaque emploi d'un même verbe et d'identifier les traits (syntaxiques, sémantiques, conceptuels, etc.) qui permettent de le distinguer ou de le rapprocher d'un autre emploi.

Un emploi primaire peut également se définir sur le plan diachronique. Il correspond alors au premier emploi attesté. L'espace sémantique d'un verbe est alors structuré sur la base des dérivations historiques entre les emplois. Dans cette perspective, la polysémie est envisagée comme un processus historique naturel (continuum allant de la monosémie vers la polysémie) dont A. Darmesteter résume le principe (sans la nommer) ainsi (Darmesteter : 1979 [1^{ère} édition 1887], p.40) :

Il semblerait que le langage dût posséder autant de termes que d'idées simples, et créer un mot pour chacune d'elles. Mais les ressources dont il dispose sont souvent insuffisantes pour rendre ainsi les nouvelles idées, et d'ailleurs la mémoire serait écrasée sous le poids des mots. L'esprit recourt à un procédé plus simple ; il donne à un même mot plusieurs significations.

Darmesteter propose ici une définition historique cognitive de la polysémie.

Du point de vue discursif, la définition d'un emploi primaire repose sur un critère de fréquence. Il ne s'agit alors plus d'évaluer les liens entre les différentes significations d'un verbe mais de comparer leur fréquence de représentation dans la langue. La principale difficulté soulevée par cette approche concerne le choix du corpus (II-3.2.3.). Il faut qu'il soit le plus homogène possible afin de rendre compte d'un état de langue. On entrevoit d'ores et déjà la possibilité de combiner le critère historique et le critère discursif (définir plusieurs corpus représentatifs de diverses périodes).

Enfin, sur un plan psycholinguistique, l'emploi primaire peut être défini comme l'emploi qui est le plus directement accessible dans l'esprit des locuteurs. Il est alors nécessaire de mettre au point des protocoles d'expérimentations psycholinguistiques visant à déterminer, pour un verbe donné, comment ses différents sens ou emplois sont compris par un auditeur lorsqu'ils sont présentés dans des énoncés phrastiques (cf. Chibout : 1999).

Nous considérons qu'il n'y a pas dans l'absolu de justification de l'orientation des relations entre les différents emplois d'un verbe. Aucun des critères que nous venons d'évoquer ne prime sur les autres. Il nous apparaît donc **indispensable d'adopter plusieurs points de vue croisés** pour rendre compte de la hiérarchie entre les emplois. Le critère psycholinguistique est matériellement impossible à intégrer. Nous ne disposons pas à l'heure actuelle des moyens nécessaires à la mise en place d'un protocole expérimental de ce type. Nous retiendrons donc uniquement le **point de vue synchronique-lexicographique**, le **point de vue diachronique** et le **point de vue discursif**.

Dans le deuxième chapitre, nous présenterons la méthode que nous avons utilisée pour établir la classification des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative. Elle reprend largement la méthode que nous avons proposée dans l'article cosigné avec D. Willems, tout en intégrant de nouveaux paramètres, présentés au fil de ce premier chapitre. Dans un second temps, nous exposerons les principes méthodologiques de notre modélisation des régularités polysémiques. Nous développerons spécialement la manière dont nous intégrons les trois niveaux de définition d'un emploi primaire.

Chapitre II

Typologie et traitement de la polysémie

des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative

II-1. Constitution de la classe

L'objectif est tout d'abord d'inventorier les entrées de *LVF* impliquant un emploi transitif direct locatif en utilisant la version électronique et la version papier. Il s'agira ensuite de synthétiser les propriétés retenues dans le premier chapitre pour, d'une part, décrire et organiser la classe et, d'autre part, faire émerger des constructions^{GDC} transitives directes locatives.

II-1.1. La base de données initiale : *Les verbes français*

Les deux rubriques de *LVF* qui sont particulièrement intéressantes pour sélectionner les entrées transitives directes locatives sont les rubriques « Opérateur » et « Construction ».

L'opérateur « lc » indique que le procès exprimé par le verbe appelle un complément de nature locative. Il se rencontre seul ou combiné à un autre élément pour former un opérateur complexe (p. XV) :

- lc	= être, mettre à telle place	- lc.qp	= être, mettre en tel lieu
- lc.circ	= être, mettre autour	- lc.sr	= être, mettre au-dessus de
- lc.per	= être, mettre le long	- lc.ultra	= être, mettre au-delà de

Dans la codification adoptée par les auteurs pour noter les constructions syntaxiques, la lettre initiale représente le grand type de construction : **A** pour *intransitif*, **N** pour *transitif indirect*, **T** pour *transitif direct* et **P** pour *pronominal* (p.IX) :

Les caractères qui suivent la lettre indiquent la nature du sujet et des compléments :

- Pour A, 2 caractères = sujet + circonstant
- Pour N, 2 caractères = sujet + complément prépositionnel
- Pour T, 4 caractères = sujet + obj direct + cpl. prép. + circonstant
- Pour P, 4 caractères = sujet + obj direct + cpl. prép. + circonstant

La catégorie sémantique des arguments en position sujet (1^{er} caractère après la lettre) et objet (2^{ème} caractère après la lettre), est notée à l'aide de numéros : **1** pour le trait « humain », **2** pour « animal », **3** pour « chose », **4** pour « complétive ou chose », **5** pour « complétive ou inf », **7** pour « pluriel humain », **8** pour « pluriel chose » et **9** pour humain ou chose. Les constructions transitives directes sont notées [T1300] (sujet humain et objet chose) ou [T3300] (objet chose et sujet chose). La catégorie sémantique des circonstants (2^{ème} caractère après N et A, 3^{ème} et 4^{ème} caractères après T et P) est également notée avec des numéros : **1** pour « locatif (où on est) », **2** pour « locatif de destination », **3** pour « locatif

d'origine », **4** pour « double locatif (d'un lieu à un autre) », **5** pour « temps », **6** pour « modalité (manière, mesure, quantité) », **7** pour « cause », **8** pour « instrumental, moyen ».

Il n'est pas possible de récupérer automatiquement les entrées transitives directes locatives en utilisant uniquement les filtres sur ces deux rubriques (contient l'opérateur « lc » ET possède le code de construction [T1300] ou [T3300]). Une telle sélection (197 entrées) est incomplète et, paradoxalement, donne beaucoup de déchets. Il y a plusieurs raisons à cet écueil.

Au niveau de la rubrique « Opérateur », tout d'abord, « lc » n'est pas le seul opérateur à renvoyer à des emplois transitifs directs locatifs, il y a aussi l'opérateur « ire » (= « aller quelque part ») et l'opérateur « grp » (= « prendre ou tenir ») :

Surmonter01 : *Un panneau surmonte l'entrée de l'immeuble.* → « (qc)grp sommet ».

D'autre part, l'opérateur « lc » peut faire référence à un type de procès et non à un actant :

Hérissier02 : *Ses cheveux se hérissent de terreur.* ⇨ « (qc)lc.qp vrs ht ».

Ici, c'est l'idée de « mouvement orienté » qui est exprimée par l'opérateur « lc ».

La deuxième difficulté concerne la rubrique « Construction ». Les auteurs font parfois mention (pour des raisons qui restent obscures) d'un complément circonstanciel dans le code de la construction :

Délaisser02 : *On délaisse la ville pendant les vacances.* ⇨ [T1307]

Dans cet exemple, le chiffre 7 en position de circonstant, renvoie à la notion accessoire de cause. Une telle entrée est à retenir bien qu'elle ne présente pas le code de construction [T1300].

L'utilisation des rubriques « Opérateur » et « Construction » peut servir de base à l'inventaire qui doit être complété en « récupérant » toutes les entrées présentées par les auteurs comme mettant en scène un *objet direct locatif*. Cette précision est apportée dans l'introduction de chaque classe et de chaque sous-classe dans la version papier.

II-1.2. Sélection des emplois transitifs directs locatifs

Les entrées impliquant des emplois transitifs directs locatifs relèvent principalement des classes E (« verbes de mouvement d'entrée / sortie »), L (« verbes locatifs »), M (« verbes de mouvement ») et S (« verbes de saisie ou de possession »). Le croisement des rubriques « Opérateur » et « Construction » permet également d'inventorier quelques entrées de la classe P (« verbes psychologiques ») et de la classe R (« verbes de réalisation »). La présentation détaillée de chaque classe est donnée en annexe (cf. « Annexe 2 - LVF classes contenant des emplois transitifs directs locatifs »).

II-1.2.1. La classe E

La classe E contient des « verbes de mouvement d'entrée/sortie » (LVF : p.53). Elle regroupe 2444 entrées réparties en quatre classes mineures (E1, E2, E3 et E4) elles-mêmes divisées en sous-classes. Les entrées de cette classe mettent généralement en scène un locatif prépositionnel. Les entrées transitives directes locatives sont regroupées au sein de la sous-classe E3e et se rencontrent marginalement au sein des sous-classes E1a, E1d, E2c, E3a, E3d et E4c.

II-1.2.1.1. Sous-classe E1a

Les entrées de la sous-classe E1a sont du type « sortir/venir d'un lieu » et ne sont pas, a priori, transitives directes locatives. Elles présentent une construction syntaxique intransitive (sous-type 1) ou pronominale (sous-type 2) avec lieu circonstanciel (noté 3 dans le code de la construction) :

Décamper : *On décampe de la maison à l'arrivée de la police.* → [A13]

Eloigner 13(s') : *On s'éloigne du village par cette route.* → [T1030]

Le sous-type 3 implique toutefois des entrées qui acceptent plusieurs constructions données comme équivalentes. On rencontre des entrées qui acceptent l'alternance construction intransitive / construction transitive à objet direct locatif ([A13 T1300]) :

Fuir01 : *On fuit le pays en guerre / On fuit du pays en guerre.*

Et des entrées qui admettent l'alternance construction intransitive / pronominale et transitive à objet direct locatif ([A13 T1300] et [A13 P1030 T1300]) :

Débarouler(s') : *On débaroule. On se débaroule du haut des escaliers. On débaroule les escaliers.*

II-1.2.1.2. Sous-classe E1d

Cette sous-classe regroupe des entrées du type « (s'en) aller qp. ». Comme pour la sous-classe E1a, ces entrées sont majoritairement intransitives ou pronominales. Toutefois, quelques verbes acceptent une construction intransitive et une construction transitive à objet direct locatif ([A12 T1300]) :

Grimper01 : *On grimpe au sommet. On grimpe la côte, les escaliers, chercher un livre.*

On trouve également une entrée admettant à la fois une construction pronominale et une construction transitive à objet direct locatif ([P10j0 T1300]) :

Enfiler08(s') : *On s'enfile sous le porche. On enfille une ruelle.*

Ainsi qu'un emploi admettant une construction pronominale, une construction transitive indirecte et une construction transitive directe locative ([P10j0 N1j T1300]) :

Enquiller02(s') : *On enquille, on s'enquille dans la chambre. On enquille la rue.*

II-1.2.1.3. Sous-classe E2c

On trouve dans cette sous-classe des entrées du type « aller à/dans/vers/sur qc. abstrait » impliquant très généralement des locatifs prépositionnels. Seules deux entrées présentent une alternance construction transitive indirecte / construction transitive directe locative ([N1j T1300]) :

(11) Intégrer06 : *On intègre à Polytechnique. On intègre Polytechnique.*

II-1.2.1.4. Sous-classe E3a

La sous-classe E3a contient des entrées du type « sortir, venir de qc. », avec un sujet non-animé et un locatif d'origine qui est, dans la quasi-totalité des cas, un locatif prépositionnel. Quatre entrées acceptent cependant l'alternance construction intransitive / construction transitive avec objet direct locatif ([A34 T3300]) :

Dévaler04 : *La voiture dévale du haut de la rue. La voiture dévale la pente.*

II-1.2.1.5. Sous-classe E3d

La sous-classe E3d concerne des emplois du type « aller qp, près d'un lieu, vers, dans un lieu ». Les entrées concernées sont toutes intransitives, transitives indirectes ou pronominales. Seule une entrée présente une alternance construction transitive indirecte et construction transitive directe à objet direct locatif ([N3g T3300]) :

(13) Chevauche04 : *Une ardoise chevauche sur une autre. Une ardoise chevauche une autre.*

II-1.2.1.6. Sous-classe E3e

Comme nous l'avons signalé précédemment, c'est au sein de cette sous-classe que sont regroupées les entrées transitives directes locatives. Elles sont du type « aller dans, sur, à travers, autour ou au-delà d'un lieu » avec un objet direct locatif. Le code de la construction débute toujours par la lettre « T » et le deuxième caractère après le « T » est toujours le chiffre 3 (qui représente l'objet direct locatif). Le premier caractère après le « T » varie en fonction de la nature sémantique du sujet. On rencontre des entrées avec sujet humain ([T1300]) :

Escalader02 : *Les alpinistes escaladent cette montagne.*

D'autres avec un sujet pluriel ou collectif humain et un circonstant instrumental susceptible de devenir sujet ([T7308]⁸³) :

Envahir01 : *Les troupes envahissent le pays avec des chars. Les chars envahissent le pays.*

On relève également une entrée avec un sujet animal ([T2300]) :

Survoler02 : *Les canards survolent l'étang.*

Certaines ont un sujet non-animé ([T3300]) :

Desservir03 : *Le train dessert ce bourg.*

83. Le chiffre 8 représente le complément instrumental.

Enfin, quelques entrées mettent en scène un sujet pluriel ou collectif non-animé ([T8300]) :

Envahir04 : *Les herbes envahissent le jardin.*

Quelques entrées ont un objet direct dénotant une distance (9 entrées) ou une vitesse (1 entrée), qui est l'équivalent temporel de la distance :

Dépasser07 : *On dépasse les deux cents kilomètres à l'heure.*

Parcourir03 : *On parcourt cent mètres en neuf secondes*

Elles ont été écartées de notre étude du fait qu'elles n'impliquent pas de lieu concret mais une portion d'espace bornée (que l'on aborde, dépasse ou parcourt) ou un point de repère défini par rapport à une portion d'espace.

II-1.2.1.7. Sous-classe E4c

Les entrées de la sous-classe E4c sont du type « venir à/sur/vers » avec sujet non-animé. Elles sont transitives indirectes et / ou pronominales, sauf deux qui acceptent la double construction transitive indirecte et transitive directe locative ([N3j T3300]) :

Pénétrer04 : *Ces idées pénètrent dans tous les milieux. Ces idées pénètrent la société entière.*

II-1.2.2. La classe L

La classe L est spécifiquement celle des « verbes locatifs » et contient 1523 entrées. Les compléments locatifs sont en grande majorité introduits par une préposition, à l'exception de ceux des entrées de la sous-classe L3b, et de quelques entrées de la sous-classe L1a qui acceptent deux constructions^{GDC} dont l'une est transitive directe locative.

II-1.2.2.1. Sous-classe L1a

La sous-classe L1a contient des entrées du type « être qp, être dans un lieu » qui sont intransitives (le complément locatif est traité comme un circonstant), transitives indirectes ou pronominales. Quelques entrées acceptent cependant la construction intransitive et transitive directe locative ([A11 T3000]) :

Habiter01 : *On habite en banlieue. On habite la banlieue.*

II-1.2.2.2. Sous-classe L3b

Cette sous-classe locative regroupe des entrées du type « mettre ou trouver qc. qp. » et se divise en six sous-types. Sur ces six sous-types, les quatre premiers concernent des emplois exclusivement causatifs :

Mettre01 : *On met la lettre dans la boîte.*

Le sous-type 5 contient des entrées du type « être autour de/sur, etc ». Toutes les entrées de ce sous-type n'impliquent pas un objet direct locatif et toutes les entrées transitives directes locatives de ce sous-type ne possèdent pas le même code de construction. On relève des entrées à sujet non-animé et objet direct locatif ([T3300]) :

Arroser03 : *Le fleuve arrose la région.*

On rencontre également des entrées acceptant une construction transitive directe locative et une construction pronominale où le locatif passe en position sujet ([T33b0 P30b0]⁸⁴) :

Nimber02 : *La lune nimbe le lac de rose. Le lac se nimbe de rose.*

Le sous-type 6 concerne des entrées du type « être, se mettre autour de/sur, etc. ». Pour ce sous-type également il est nécessaire de sélectionner les entrées transitives directes locatives l'aide du code de la construction :

- [T1308] → N₀<humain> V N₁<locatif> (Prép N<instrument>)⁸⁵ :
Boucler07 : *On boucle le quartier avec des forces de police.*
- [T1900] → N₀<humain> V N₁<locatif humain ou non-humain> :
Contourner03 : *La troupe contourne les positions ennemies.*
- [T7900] → N₀<collectif> V N₁<locatif humain ou non-humain> :
Assiéger02 : *La foule assiège le palais de justice.*

II-1.2.3. La classe M

La classe M contient des « verbes de mouvement » majoritairement intransitifs et pronominaux. On rencontre quelques emplois transitifs à objet direct locatif au sein de la sous-classe M1b « faire un mouvement dans, sur un lieu, contre qn, qc ». Les entrées qui les illustrent acceptent une construction transitive indirecte et une construction transitive directe ([N1j T1300]). Pour autant, toutes les entrées associées à ce code de construction ne mettent pas en scène un objet direct de nature locative :

Tripoter04 : *On tripote dans le tiroir. On a tripoté mes affaires.*

Pour cette entrée, les auteurs donnent l'opérateur « (qn)f.mvt DS qc » qui signifie « quelqu'un fait un mouvement dans quelque chose ». La nature locative de l'objet direct est conditionnée par la présence de l'opérateur « lc » :

Farfouiller : *On farfouille dans le tiroir. On farfouille le tiroir, la serrure.*

L'opérateur est ici « (qn)f.mvt DS lc » = « quelqu'un fait un mouvement dans un lieu ».

II-1.2.4. La classe S

La classe S regroupe 1671 entrées de « saisie » ou de « possession ». Elle n'est donc pas, a priori, sensée contenir des emplois transitifs directs locatifs. Pour autant, on rencontre certains de ces emplois dans les sous-classes S3g et S3h.

II-1.2.4.1. Sous-classe S3g

La classe S3g implique des emplois du type « prendre, occuper un lieu » pour lesquels l'objet direct est un locatif. Ce n'est pas au niveau de la rubrique « Construction » que la

84. La lettre « b » indique un complément prépositionnel introduit par *de*.

85. Le complément entre parenthèses est un circonstant susceptible de devenir le sujet de la phrase.

présence du locatif se repère, mais au sein de la rubrique « Opérateur », par la présence de l'opérateur « lc ». Les entrées transitives directes locatives de cette sous-classe sont associées à différents codes de constructions, selon la nature du sujet, la présence habituelle mais facultative d'un circonstant et l'existence d'un emploi intransitif considéré comme variante de l'emploi transitif. On relève les codes de constructions suivants :

- [T1300] → N₀<humain> V N₁<locatif> → Gagner15 : *On gagne la frontière.*
- [T7300] → N₀<collectif + ou - humain> V N₁<locatif> → Coloniser04 : *Les touristes ont colonisé la côte.*
- [T3300] → N₀<non humain> V N₁<locatif> → Gagner14 : *Le feu gagne les maisons.*
- [T1308] → N₀<humain> V N₁<locatif> (Prép N<instrument>) → Prendre03 : *On prend une ville par les armes.*
- [T1301 A11] → N₀<humain> V N₁<locatif> (Prép N<lieu>) / N₀<humain> V (Prép N<lieu>) → Accoster01 : *On accoste le quai. On accoste.*

II-1.2.4.1. Sous-classe S3h

La sous-classe S3h est complémentaire de la sous-classe S3g par relation d'antonymie : « abandonner un lieu ». On retrouve systématiquement l'opérateur « lc ». Les entrées de cette sous-classe mettent en scène un sujet humain, un objet locatif et, accessoirement, un complément circonstanciel de cause ([T1307]) :

Délaisser02 : *On délaisse la ville pour les vacances.*

II-1.2.5. La classe P

La classe P (« verbes psychologiques ») contient 2074 entrées. A priori sans rapport avec les emplois transitifs directs locatifs, la sous-classe P3b contient cependant des entrées dont l'opérateur est « scrut lc » (donner son attention à un lieu) et le code de construction est [T1300] :

Explorer02 : *On explore le fond du tiroir.*

II-1.2.6. La classe R

La classe R regroupe 2290 entrées du type « réaliser ». Les emplois transitifs directs locatifs de cette classe sont marginaux. On les rencontre au sein de la sous-classe R3e, sous-type 3 (« modifier un lieu en le mettant en un nouvel état ») et 4 (« modifier qc, un lieu en mettant en désordre ou en état mauvais »). On les repère par la présence de l'opérateur « lc ». Elles acceptent la double construction transitive directe / pronominale avec circonstant facultatif ([T1306 P3006]) :

Agencer02 : *On agence un appartement. Cette pièce s'agence peu à peu.*

On relève également une entrée avec sujet humain et objet direct locatif ([T1300]) :

Déranger02 : *On a dérangé mon bureau.*

II-1.3. L'inventaire

Le repérage des classes contenant des emplois transitifs directs locatifs permet de présélectionner 269 entrées. Sur ces 269 entrées, certaines doivent être éliminées. C'est le cas des adjectifs verbaux (12 entrées) présents dans les sous-classes E3e, S3g et S3h. Il s'agit d'entrées adjectivales présentant une construction attributive N₀ **ETRE** Adj<verb> :

Inhabiter(ê) : *Ces régions sont inhabitées.*

Les entrées causatives (3 entrées au sein des sous-classes L3b et R3e) ont également été éliminées puisqu'elles impliquent la présence de deux compléments après le verbe.

Nimber02 : *La lune nimbe le lac de rose.*

Au terme de la sélection définitive, on obtient une liste de 254 entrées. Pour des raisons pratiques, certains compléments circonstanciels accessoires ont été supprimés des exemples de *LVF* cités ci-après.

II-1.3.1. Entrées transitives directes locatives de la classe E

On dénombre 104 entrées de ce type au sein de la classe E.

- Sous-classe E1a – 12 entrées

Débouler01 : *On déboule l'escalier.*

Fuir01 : *On fuit le pays en guerre.*

Dégager09 : *On dégage la place, car on gêne.*

Redégringoler : *On redégringole les escaliers.*

Dégringoler01 : *On dégringole les escaliers.*

Redescendre01 : *On redescend les escaliers.*

Descendre01 : *On descend les escaliers.*

Redévaler : *On redévale la pente.*

Désescalader01 : *On desescalade la paroi rocheuse.*

Débarouler : *On débaroule les escaliers.*

Dévaler01 : *On dévale les escaliers.*

Dégarouler : *On dégaroule les escaliers.*

- Sous-classe E1d – 7 entrées

Enfiler08 : *On enfille une ruelle.*

Regrimper02 : *On regrimpe la pente.*

Enquiller02 : *On enquille la rue.*

Remonter01 : *On remonte les escaliers.*

Grimper01 : *On grimpe les escaliers.*

Remonter09 : *On remonte une rue.*

Monter01 : *On monte les escaliers.*

- Sous-classe E2c – 2 entrées

Intégrer06 : *On intègre Polytechnique.*

Réintégrer02 : *On réintègre l'appartement.*

- Sous-classe E3a – 4 entrées

Dégringoler02 : *Le rocher dégringole la pente.*

Descendre19 : *La voiture descend la rue.*

Dégringoler03 : *La voiture dégringole la pente.*

Dévaler04 : *La voiture dévale la pente.*

- Sous-classe E3d – 1 entrée

Chevaucher04 : *Une ardoise chevauche une autre.*

- Sous-classe E3e – 76 entrées

- Arpenter02 : *On arpent le trottoir en attendant.*
- Ascensionner : *L'alpiniste ascensionne le Mont Blanc.*
- Balayer05 : *Les phares balaient la route.*
- Battre 12 : *On bat la campagne pour le retrouver.*
- Courir 17 : *On court le monde.*
- Dépasser02 : *Sa maison dépasse la nôtre.*
- Dépasser05 : *On dépasse la ville.*
- Descendre 14 : *On descend le torrent..*
- Desservir01 : *Le prêtre dessert plusieurs paroisses.*
- Desservir03 : *L'autocar dessert ce bourg.*
- Echeler : *Les soldats échellent les murailles.*
- Ecumer04 : *Les pirates écument les mers.*
- Enjamber01 : *On enjambe la fenêtre.*
- Envoyer : *La mer envoie une région continentale.*
- Envahir01 : *Les troupes envahissent le pays.*
- Envahir02 : *Les grévistes envahissent le ministère.*
- Envahir03 : *Les touristes envahissent la Côte.*
- Envahir04 : *Les herbes envahissent le jardin..*
- Envahir06 : *Les boutons envahissent tout le dos.*
- Envelopper03 : *L'ombre enveloppe la ville.*
- Escalader01 : *On escalade un talus.*
- Escalader02 : *Les alpinistes escaladent cette montagne.*
- Fendre04 : *On fend la foule pour atteindre le train.*
- Forcer03 : *Les manifestants forcent le barrage de police.*
- Franchir01 : *On franchit un mur.*
- Franchir02 : *On franchit la ligne d'arrivée.*
- Gravir01 : *On gravit les escaliers.*
- Griller06 : *Le chauffeur grille le feu rouge.*
- Guérer : *La troupe guéent la rivière.*
- Impaluder : *Les bactéries ont impaludé l'organisme.*
- Infester01 : *Les truands infestent la ville.*
- Infiltrer02 : *L'eau infiltre les murs.*
- Innervé : *Les nerfs innervent tout le cortex.*
- Inonder01 : *Les eaux inondent la plaine.*
- Inonder07 : *Les touristes inondent la plage.*
- Inonder08 : *Le soleil inonde la pièce.*
- Investir01 : *La troupe a investi la ville.*
- Investir02 : *Les marginaux ont investi le quartier.*
- Irriguer02 : *Le sang irrigue le cerveau.*
- Longer01 : *On longe la rive.*
- Manger 10 : *Le buffet mange toute la pièce.*
- Mordre07 : *Le joueur de tennis mord la ligne du fond.*
- Noyer02 : *La crue noie le village sous les eaux.*
- Noyer05 : *La brume noie la vallée.*
- Parcourir01 : *On parcourt la ville pour la visiter.*
- Parcourir02 : *Le métro parcourt toute la ville.*
- Parcourir06 : *Des frissons parcourent le corps.*
- Passer 38 : *On passe la porte d'entrée.*
- Percer07 : *La voiture perce la foule.*
- Peupler06 : *Les sapins peuplent ces terres.*
- Prospecter02 : *On prospecte tout le quartier.*
- Prospecter03 : *Le représentant prospecte la région.*
- Ramoner02 : *L'alpiniste ramone une cheminée.*
- Réarpenter01 : *On réarpente le trottoir.*
- Redesservir02 : *Le train redessert la gare.*
- Réenjamber : *On réenjambe la rivière par un pont.*
- Réenvahir : *La troupe réenvahit ce pays.*
- Réescalader : *L'alpiniste réescalade la montagne.*
- Refranchir : *On refranchit le pont.*
- Regravir : *On regravit les pentes de cette montagne.*
- Réinfiltrer01 : *L'eau réinfiltre les murs.*
- Réinvestir02 : *On réinvestit le quartier.*
- Remonter07 : *On remonte le cours du fleuve en canoë.*
- Remplir03 : *L'article remplit la première page.*
- Reparcourir : *On reparcourt tout le pays.*
- Repasser01 : *On repasse la frontière.*
- Resauter01 : *On resaute le ruisseau.*
- Retraverser : *On retraverse la rivière.*
- Sauter 10 : *On saute une haie.*
- Sillonner02 : *On sillonne les océans..*
- Submerger01 : *Les eaux submergent les rives.*
- Survoler01 : *On survole la montagne avec un hélico.*
- Survoler02 : *Les canards survolent l'étang.*
- Tourner 11 : *On tourne les positions adverses.*
- Traverser01 : *On traverse le pays en voiture.*
- Traverser03 : *Les rides traversent le front.*

- Sous-classe E4c – 2 entrées

Pénétrer04 : *Ces idées pénètrent la société entière.* Pénétrer05 : *L'angoisse pénètre les assistants.*

II-1.3.2. Entrées transitives directes locatives de la classe L

On relève 53 entrées transitives directes locatives appartenant à la classe L.

- Sous-classe L1a – 4 entrées

Fréquenter01 : *On fréquente les cafés.*

Réhabiter : *On réhabite le même immeuble.*

Habiter01 : *On habite la banlieue.*

Rhabiter : *On rhabite en banlieue.*

- Sous-classe L3b – 49 entrées

Arroser03 : *Le fleuve arrose la région.*

Encadrer03 : *Des cheveux noirs encadrent son visage.*

Aspecter : *La maison aspecte la mer.*

Encercler03 : *Une ceinture de corail encerclé l'île.*

Assiéger01 : *On assiège le pays par le blocus.*

Enclorre02 : *La forêt enclôt la ville.*

Assiéger02 : *La foule assiège le palais de Justice.*

Enjamber02 : *Un pont de bois enjambe le ruisseau.*

Avoisiner01 : *La maison avoisine la rivière.*

Enlacer02 : *Le lierre enlace le tronc de l'arbre.*

Baigner03 : *Le fleuve baigne la ville.*

Ensermer02 : *Les collines enserrent la ville.*

Border02 : *La maison borde la rivière.*

Entourer04 : *La banlieue entoure la ville.*

Borner02 : *Les collines bornent le lac.*

Environner02 : *Ces montagnes environnent le site.*

Boucler07 : *On boucle le quartier.*

Escalader03 : *La route escalade la pente.*

Ceintrer : *Le marin ceintre le bateau.*

Facer : *La maison face l'avenue.*

Cerner02 : *Les montagnes cernent la ville.*

Franger02 : *Les cils frangent les paupières.*

Cerner06 : *La fatigue cerne les yeux.*

Horizonner : *Les montagnes horizonnent le panorama.*

Chevaucher03 : *On chevauche la rampe d'esc.*

Jouxter : *Le garage jouxte la maison.*

Circonscrire01 : *On circonscrit l'endroit.*

Lécher04 : *Les flammes lèchent la façade.*

Circonvoisiner : *Les maisons circonvoisinent notre jardin.*

Limiter01 : *La mer limite le pays à l'ouest.*

Congréer : *Le marin congrée un cordage.*

Longer02 : *La route longe le fleuve.*

Contourner03 : *La troupe contourne les positions ennemies.*

Prolonger03 : *Ce sentier prolonge la route.*

Côtoyer01 : *On côtoie les murs.*

Réassiéger : *L'ennemi réassiège la ville.*

Côtoyer02 : *La route côtoie la rivière.*

Reboucler03 : *La police reboucle le quartier.*

Couronner05 : *Ses cheveux couronnent sa tête.*

Suivre05 : *On suit la rue jusqu'à la place.*

Couronner06 : *Les remparts couronnent la ville.*

Suivre06 : *La frontière suit le fleuve.*

Croiser02 : *Le troupeau croise le chemin.*

Surplomber : *La falaise surplombe la mer.*

Desservir04 : *Le couloir dessert tous les bureaux.*

Trabouler : *Les passages traboulent les maisons.*

Dominer06 : *La maison domine la mer.*

Traverser02 : *Le pont traverse le Rhin.*

Ecraser09 : *La tour écrase de toute sa hauteur les maisons alentour.*

II-1.3.3. Entrées transitives directes locatives de la classe M

La classe M contient 13 entrées de ce type relevant toutes de la sous-classe M1b.

Farfouiller : <i>On farfouille le tiroir.</i>	Prospecter01 : <i>Le géologue prospecte le terrain.</i>
Fouiller02 : <i>On fouille les bagages.</i>	Refarfouiller : <i>On refarfouille le bureau.</i>
Fourgonner01 : <i>On fourgonne mes affaires.</i>	Refouiller : <i>On refouille les lieux.</i>
Fourrager01 : <i>On fourrage sa barbe.</i>	Refourgonner : <i>On refourgonne ses tiroirs.</i>
Investiguer : <i>On investigue l'appartement.</i>	Retrifouiller : <i>On retrifouille mes affaires.</i>
Perquisitionner : <i>La police perquisitionne un magasin.</i>	Trifouiller : <i>On trifouille le ventre du malade.</i>
	Vaguer03 : <i>On vague les bagages.</i>

II-1.3.4. Entrées transitives directes locatives de la classe S

64 entrées transitives directes locatives sont présentes dans la classe S.

- Sous-classe S3g – 55 entrées

Aborder01 : <i>On aborde la côte à Marseille.</i>	Occuper03 : <i>On occupe un studio à Paris.</i>
Aborder03 : <i>On aborde la ligne droite.</i>	Occuper04 : <i>On occupe la place dans le coin.</i>
Accoster01 : <i>On accoste le quai.</i>	Occuper05 : <i>On occupe trop de place avec ce piano.</i>
Atteindre01 : <i>On atteint le rivage.</i>	Patrouiller02 : <i>La police patrouille tout le secteur.</i>
Atteindre06 : <i>On atteint le rayon du haut..</i>	Peupler04 : <i>Les colons peuplent ce pays.</i>
Coloniser01 : <i>L'Europe a colonisé l'Afrique.</i>	Peupler05 : <i>Les truites peuplent cette rivière.</i>
Coloniser04 : <i>Les touristes ont colonisé la Côte.</i>	Prendre03 : <i>On prend une ville par les armes.</i>
Conquérir01 : <i>L'armée conquiert une ville.</i>	Quadriller02 : <i>La police quadrille le quartier.</i>
Conquérir03 : <i>On conquiert l'espace.</i>	Rallier06 : <i>On rallie son poste après un congé.</i>
Conquêter : <i>Les armées conquêtent ce pays.</i>	Ratisser05 : <i>La police ratisse la forêt.</i>
Cooccuper : <i>On cooccupe ce studio avec un ami.</i>	Réaborder01 : <i>On réaborde le quai.</i>
Courir08 : <i>On court les grands magasins.</i>	Réaccoster01 : <i>On réaccoste le quai.</i>
Couvrir14 : <i>L'avant-centre couvre le terrain.</i>	Recoloniser : <i>On recolonise les anciennes colonies.</i>
Embler : <i>On emble une ville d'assaut.</i>	Reconquérir01 : <i>On reconquiert le terrain perdu.</i>
Emporter08 : <i>Les troupes ont emporté la citadelle.</i>	Refréquenter01 : <i>On fréquente les cafés.</i>
Encombrer05 : <i>Les candidats encombrent cette carrière.</i>	Regagner03 : <i>On regagne Paris par l'avion.</i>
Enlever11 : <i>La troupe enlève la position.</i>	Réinfester : <i>Les moustiques réinfestent la région.</i>
Explorer01 : <i>On explore la campagne.</i>	Rejoindre03 : <i>On rejoint la ville par cette route.</i>
Fréquenter02 : <i>On fréquente l'autoroute du sud.</i>	Rejoindre04 : <i>On rejoint son poste dans le midi.</i>
Gagner14 : <i>Le feu gagne les maisons.</i>	Réoccuper : <i>L'armée réoccupe la région.</i>
Gagner15 : <i>On gagne la frontière.</i>	Sommer03 : <i>Un aigle somme la colonne.</i>
Habiter03 : <i>Ces êtres étranges habitent cette planète.</i>	Squatter : <i>On squatte les appartements inoccupés.</i>
Hanter01 : <i>On hante les salons.</i>	Squattériser : <i>On squattérise les appartements.</i>
Hanter02 : <i>Le fantôme hante le château.</i>	Surmonter01 : <i>Un panneau surmonte l'entrée.</i>
Infester02 : <i>Les moustiques infestent les marais.</i>	Toucher06 : <i>On touche le quai avec le bateau.</i>
Inonder02 : <i>On inonde la salle de bains.</i>	Violer03 : <i>On viole un domicile.</i>
Occuper01 : <i>La troupe occupe la ville.</i>	Visiter04 : <i>On a visité son appartement pendant les vacances.</i>
Occuper02 : <i>Les ouvriers occupent l'usine.</i>	

- Sous-classe S3h – 9 entrées

Abandonner08 : *On abandonne ce village.* Libérer09 : *On libère la chambre avant midi.*
 Délaisser02 : *On délaisse la ville.* Quitter01 : *On quitte Paris.*
 Déserter01 : *On déserte ce magasin.* Redésertes : *On redéserte ce poste.*
 Deshabiter : *On deshabite ce quartier.* Requitter : *On doit requitter le pays.*
 Evacuer04 : *Les spectateurs évacuent la salle.*

II-1.3.5. Entrées transitives directes locatives de la classe P

On trouve 11 entrées transitives directes locatives au sein de la classe P :

- Sous-classe P3b – 11 entrées

Explorer02 : *On explore le fond du tiroir.* Réexplorer : *On réexplore le gouffre.*
 Faire11 : *On fait ce pays en touriste.* Repérer05 : *On repère les lieux.*
 Garder03 : *Le veilleur garde le magasin.* Surveiller03 : *On surveille la mer.*
 Gardienner : *Le vigile gardienne le magasin.* Visiter01 : *On visite un château.*
 Inspecter01 : *On inspecte les bagages.* Visiter02 : *On visite un appartement pour l'acheter.*
 Reconnaître05 : *On reconnaît le terrain.*

II-1.3.6. Entrées transitives directes locatives de la classe R

Les 9 entrées transitives directes locatives appartiennent à la sous-classe R3e.

Agencer02 : *On agence un appartement.* Préparer01 : *On prépare une chambre.*
 Aménager03 : *Les économistes aménagent le littoral.* Ranger05 : *On range la chambre.*
 Déranger02 : *On a dérangé mon bureau.* Rarranger : *On rarrange la pièce en désordre.*
 Installer06 : *On a dérangé mon bureau.* Renouveler03 : *On renouvelle l'aspect du quartier.*
 Organiser05 : *On organise sa cuisine.*

II-2. Organisation de la classe

Les 254 entrées transitives directes locatives se répartissent entre un grand nombre de classes (6 classes génériques et 14 sous-classes) :

Classe E	E1a	12
	E1d	7
	E2c	2
	E3a	4
	E3d	1
	E3e	76
	E4c	2
Classe L	L1a	4
	L3b	49
Classe M	M1b	13
Classe P	P3b	11
Classe R	R3e	9
Classe S	S3g	55
	S3h	9

La classe des emplois transitifs directs locatifs apparaît comme « éclatée » dans *LVF*. La raison en est que notre inventaire est seulement basé sur deux propriétés formelles : une structure syntaxique transitive directe et la présence d'un lieu nucléaire comme deuxième argument du verbe. Dans *LVF*, les entrées sont rassemblées au sein des classes génériques et des sous-classes, sur des bases sémantico-conceptuelles (opérateurs). Notre objectif est de procéder à des regroupements sur des bases constructionnelles^{GDC} (cf. I-2.1.3.). Il s'agit donc ici d'examiner les 254 emplois illustrés par les entrées de *LVF*, de manière à faire émerger les propriétés définitives des constructions^{GDC} transitives directes locatives. Dans cette perspective, nous allons à présent déterminer les paramètres permettant de caractériser les sujets, les locatifs et les types de procès associés aux 254 emplois transitifs directs locatifs inventoriés.

II-2.1. Propriétés des sujets

L'identification des propriétés pertinentes pour décrire les sujets implique l'étude systématique de chacun des 254 emplois.

II-2.1.1. Sujets en mouvement et sujets statiques

Relativement aux relations spatiales transitives directes, l'intérêt de la sous-catégorisation sémantique est tout d'abord de savoir si le sujet est en mouvement ou non. Le trait <+ ou – en mouvement> est préférable au trait <+ ou – humain>, car il existe des entités non humaines en mouvement. Il s'agit par exemple des véhicules (objets mus par un moteur), des animaux, des entités dont un élément constitutif est en mouvement (ex : une rivière ou un fleuve), des entités affectées par la croissance en nombre ou en taille (ex : l'herbe, les boutons, les bactéries) ou mues par une force externe naturelle comme le courant, le vent ou la marée (ex : l'eau, la mer). A l'inverse, on rencontre des emplois avec sujet humain statique :

Habiter01 : *On habite la banlieue.*

Les sujets de tous les emplois ont donc, dans un premier temps, été étiquetés <Smouv> (sujet en mouvement) ou <Sstat> (sujet statique) :

Descendre01 : *On descend les escaliers.* → <Smouv>

Border02 : *La maison borde la rivière.* → <Sstat>

Mais cette catégorisation nécessite d'être affinée. On rencontre des cas de métonymie / méronymie, dans lesquels le sujet n'est pas directement en mouvement, mais réfère à l'un de ses éléments constitutifs qui, lui, est en mouvement :

Explorer02 : *On explore le fond du tiroir.*

Ici, ce sont les yeux du sujet.

Balayer05 : *Les phares balaient la route.*

Dans cet exemple, la relation est méronymique et non plus métonymique. *Les phares* sont une partie d'un véhicule et c'est le véhicule qui est en mouvement. Les emplois de ce type ont été étiquetés **<Smouv mét>** (sujet en mouvement par métonymie / méronymie).

Les emplois métaphoriques ont également bénéficié d'un étiquetage particulier : **<Smouv méta>** (pour sujet métaphorique en mouvement).

Pénétrer05 : *L'angoisse pénètre les assistants.*

Certains emplois mettent en scène des sujets qui ne sont pas en mouvement mais dont la situation dans le lieu résulte d'un mouvement antérieur :

Occuper01 : *La troupe occupe la ville.*

La position statique du sujet est ressentie comme transitoire entre un mouvement d'entrée passé et un mouvement de sortie à venir. Cette position statique correspond à la phase médiane du déplacement (Muller & Sarda : 1999, p.131) :

Un événement décrivant un déplacement exprime explicitement une relation de localisation entre deux entités pendant au moins une portion temporelle associée à l'événement, que l'on appelle la « Phase Saillante du Procès » (PSP). Cette PSP peut correspondre soit au « pre-state » (que l'on appelle par abus de langage la phase initiale du déplacement bien qu'elle ne fasse pas partie de l'événement à proprement parler), soit au « post-state » (que l'on appelle tout aussi abusivement la phase finale du déplacement), soit à une portion de l'événement lui-même (entre pre- et post-state) et que l'on appelle la phase médiane du déplacement.

Ces emplois, pour lesquels le sujet est étiqueté **<Sstat résult mouv>**, sont distincts de ceux du type :

Occuper03 : *On occupe un studio à Paris.*

Ici, ce n'est pas l'état résultant qui est focalisé mais la situation d'occupation. Le mouvement d'entrée est temporellement plus éloigné de la situation dénotée par le procès qui n'est, de ce fait, plus perçue comme transitoire. Pour distinguer les emplois impliquant un sujet statique d'un sujet dont la position statique résulte d'un mouvement antérieur, on peut utiliser le test d'insertion de la périphrase verbale « venir de » (*X vient de VINF Y*) qui traduit la proximité temporelle entre le mouvement et la situation résultante :

Occuper01 : *La troupe vient d'occuper la ville.*

Occuper03 : ? *On vient d'occuper un studio à Paris.*

Au final, ces 5 propriétés se répartissent de la manière suivante (Cf. « Annexe 3 – Propriétés des 254 emplois transitifs directs locatifs ») :

<Smouv>	130 emplois
<Smouv mét>	37 emplois
<Smouv méta>	4 emplois
<Sstat>	60 emplois
<Sstat résult mouv>	23 emplois

II-2.1.2. Contrôle et intentionalité

Comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre (I-2.2.1.), nous avons exploité les concepts de « contrôle » et d'« intentionalité » de Desclés pour évaluer le degré de participation du sujet à l'action dénotée par le verbe. Nous avons choisi de retenir trois degrés d'agentivité : l'absence de contrôle (NC = non contrôle), le contrôle sans intention (c'est à dire sans but visé, noté C) et le contrôle intentionnel (le but visé s'exprime dans le sémantisme du verbe ou dans le prédicat, noté CI). Le degré d'agentivité des sujets a été évalué à partir de leur réaction à deux tests :

- ***X décide d'arrêter de V***

- ***X met tout en œuvre pour réussir à V***

Les sujets statiques (60 sujets codés <Sstat>) sont caractérisés par l'absence de contrôle puisque les procès ne dénotent pas des actions mais des situations.

- Absence de contrôle (<SNC>)

Impossibilité d'appliquer le test ***X décide d'arrêter de V*** :

Dégringoler02 : *Le rocher dégringole la pente.*

→ **Le rocher décide d'arrêter de dégringoler la pente.*

- Contrôle sans intention (<SC>)

Possibilité d'appliquer le test ***X décide d'arrêter de V / X décide de commencer à V*** mais impossibilité d'appliquer le test ***X met tout en œuvre pour réussir à V***.

Arpenter02 : *On arpente le trottoir.*

→ *On décide d'arrêter d'arpenter le trottoir.*

→ **On met tout en œuvre pour réussir à arpenter le trottoir.*

- Contrôle intentionnel (<SCI>)

Possibilité d'appliquer le test ***X met tout en œuvre pour réussir à V***.

Aménager03 : *Les économistes aménagent le littoral.*

→ *Les économistes mettent tout en œuvre pour réussir à aménager le littoral.*

On voit par ces exemples que la différence entre contrôle et contrôle intentionnel a des conséquences sur l'affectation du lieu. Ce qui nous amène naturellement à étudier les propriétés des locatifs.

II-2.2. Propriétés des locatifs

II-2.2.1. Lieu « site » et lieu « affecté »

Comme nous l'avons plusieurs fois évoqué dans le premier chapitre, la structure transitive directe locative présente la particularité de mettre en relation directement l'argument en position sujet et le lieu en position d'objet direct. On distingue deux profils participatifs :

- $N_0\langle\text{Cible}\rangle V N_1\langle\text{Site}\rangle$

La plupart des emplois (199) impliquent un lieu qui ne subit aucune modification et auquel on attribue le rôle de « site ».

Avoisiner01 : *La maison avoisine la rivière.*

Parcourir01 : *On parcourt la ville.*

Dans ces deux exemples, le lieu N_1 n'est pas affecté par les retombées du procès. Pour autant, les propriétés de la cible N_0 ne sont pas les mêmes. Avoisiner01 illustre une situation statique dans laquelle le sujet ($\langle\text{Sstat}\rangle$) est simplement repéré par rapport au lieu. Parcourir01 illustre une situation dans laquelle le sujet est en mouvement ($\langle\text{Smouv}\rangle$).

- $N_0\langle\text{Agent Cible}\rangle V N_1\langle\text{Affecté Site}\rangle$

Si le lieu subit une modification que ce soit au niveau de son apparence, de son statut (vide ou occupé) ou de sa structure, on lui attribue le rôle d'« Affecté » en plus de celui de « Site ». Tous les emplois (55) de ce type dénotent des situations dynamiques et n'impliquent donc pas de sujets totalement statiques. Pour déterminer si le lieu est affecté par les retombées du procès, nous avons appliqué le test : *Maintenant N_1 est $V\langle\text{participe passé}\rangle$* , où $V\langle\text{pp}\rangle$ traduit un état résultant dans lequel le lieu a subi une modification.

Inonder01 : *Les eaux inondent la plaine. → Maintenant la plaine est inondée.*

L'affectation peut résulter d'un déplacement du sujet (comme dans inonder01) ou d'une action du sujet s'exerçant directement sur le lieu :

Ranger05 : *On range la chambre. → Maintenant la chambre est rangée.*

II-2.2.2. Polarité du lieu

Nous avons exploité ici les traits de polarité du lieu de la classification de Guillet & Leclère (I-1.1.2.) :

- Lieu de destination ($\langle\text{loc dest}\rangle$)

Au début de l'action dénotée par le procès, le sujet n'est pas encore dans le lieu N_1 . A la fin, le sujet se trouve dans le lieu N_1 (entrée, envahir01) ou entre en contact avec sa frontière (contact, atteindre01) :

Envahir01 : *Les troupes envahissent le pays.*

Atteindre01 : *On atteint le rivage.*

- Lieu source ($\langle\text{loc source}\rangle$)

Au début de l'action dénotée par le procès, le sujet se trouve dans le lieu N_1 . A la fin, il n'y est plus.

Dégager09 : *On dégager la place.*

- Lieu de passage (<loc pass>)

L'action dénotée par le verbe implique que le sujet passe par le lieu N₁. Au début le sujet n'est pas encore dans le lieu N₁ et à la fin il ne s'y trouve plus. N₁ est un point de transit.

Franchir01 : *On franchit un mur.*

- Lieu du procès (<loc proc>)

L'action dénotée par le verbe se déroule dans le lieu N₁. Le sujet (ou une partie du sujet pour les cas de métonymie) reste dans le lieu N₁ pendant tout le procès, qu'il y soit en mouvement (sillonner02) ou statique (baigner03).

Sillonner02 : *On sillonne les océans.*

Baigner03 : *Le fleuve baigne la ville.*

Il existe des emplois dans lesquels le sujet n'est à aucun moment dans le lieu N₁. Il paraît donc utile d'ajouter un cinquième type de lieu :

- Lieu repère (<loc rep>)

Dans ce cas, le N₁ est un repère spatial par rapport auquel le sujet en mouvement se déplace (longer01) et le sujet statique est localisé (surplomber).

Longer01 : *On longe la rive.*

Surplomber : *La falaise surplombe la mer.*

II-2.3. Classement des emplois

A partir de la distribution des propriétés précédemment décrites (cf. « Annexe 3 – Propriétés des 254 emplois transitifs directs locatifs »), on distingue quatre classes sémantico-syntaxiques : les **déplacements**, les **mouvements**, les **actions affectant un lieu** et les **situations**.

II-2.3.1. Les emplois du type « déplacement »

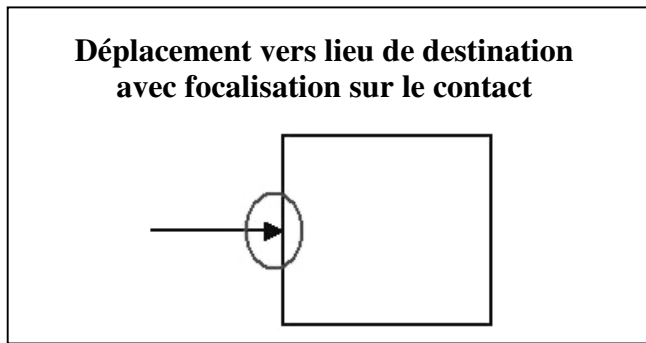
Les déplacements représentent 68 des 254 emplois transitifs directs locatifs. Nous considérons que le déplacement implique le franchissement d'une frontière. Le déplacement nécessite que le sujet soit en mouvement (<Smouv>) ou que la phase du procès focalisée corresponde à la phase médiane du déplacement (<Sstat résult mov>). On peut distinguer trois sous-types de déplacement selon la polarité du lieu.

a- Lieu de destination

Le déplacement est un processus qui s'inscrit dans l'espace et dans le temps. De ce fait, on peut encore affiner la classe en tenant compte de la phase du processus qui est focalisée.

- Contact (14 emplois, sous-type lieu noté C)

Pour ces emplois, le point de contact entre la cible et la frontière du lieu est focalisé :



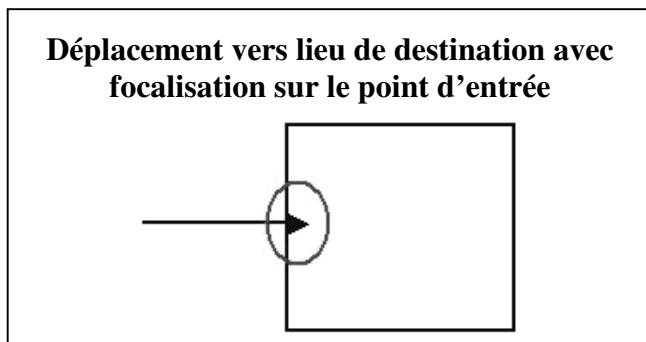
Regagner03 : *On regagne Paris.*

Toucher06 : *On touche le quai.*

Que le sujet ait ou non le contrôle de son déplacement, l'objet n'est pas affecté et a donc le rôle de «Site». Il s'agit ici d'un cas de transitivité syntaxique. La construction associée est : $N_0\langle\text{Smouv} = \text{Cible}\rangle V N_1\langle\text{Loc dest C} = \text{Site}\rangle$.

- Point d'entrée (7 emplois, sous-type lieu noté PE)

Le sujet vient juste de passer la frontière du lieu et c'est le point d'entrée qui est focalisé.



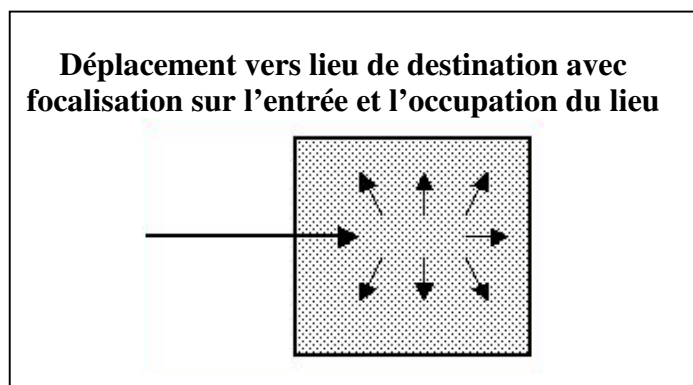
Aborder03 : *On aborde la ligne droite.*

Réintégrer02 : *On réintègre l'appartement.*

L'objet a également le rôle de «Site» et la construction associée est : $N_0\langle\text{Smouv} = \text{Cible}\rangle V N_1\langle\text{Loc dest PE} = \text{Site}\rangle$.

- Entrée + occupation de tout l'espace (14 emplois, sous-type lieu noté EO)

Ici, c'est une autre phase du déplacement qui est focalisée. Le procès est centré sur le processus qui conduit le sujet à occuper la totalité du lieu N_1 , tout en maintenant l'aspect inchoatif.



Envahir03 : *Les touristes envahissent la côte.*

Infiltrer02 : *L'eau infiltre les murs.*

La passivation fait apparaître un état résultant dans lequel le lieu a subi une modification dans sa forme, sa substance ou son état.

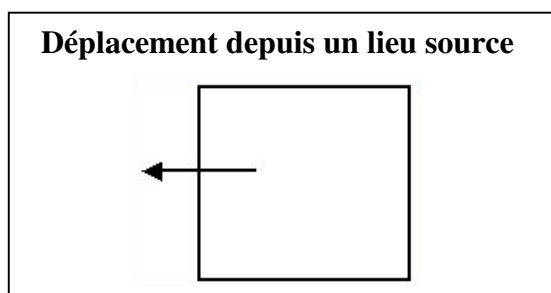
Envahir03' : *Maintenant la Côte est envahie.* → changement de forme de type vide / plein

Infiltrer02' : *Maintenant le mur est infiltré d'eau.* → changement d'état de type sain / dégradé

De ce fait, l'objet est directement affecté par les retombées du procès et le lieu cumule le rôle d'« Affecté » et celui de « Site ». Pour autant, l'action qui affecte le lieu n'est pas contrôlée par le sujet (cf. I-2.2.3.). L'affectation est une retombée involontaire du procès et c'est pourquoi ce type d'emplois relève du déplacement et non de l'action affectant un lieu comme on le verra dans la section II-2.3.3. On note la construction associée à ces emplois : $N_0\langle SNC = \text{Cible} / \text{Agent} \rangle V N_1\langle \text{Loc dest EO} = \text{Site} / \text{Affecté} \rangle$ ⁸⁶. Les sujets sont soit en mouvement (<Smouv>), soit saisis dans la phase médiane du déplacement <Sstat résult mouv> ; c'est ici la propriété d'absence de contrôle qui est unificatrice.

b- Lieu source

12 emplois mettent en scène un lieu source. Cette classe est relativement homogène car elle implique systématiquement un sujet en mouvement et un lieu non affecté.



Evacuer04 : *Les spectateurs évacuent la salle.*

Dégager09 : *On dégager la place.*

La construction associée est : $N_0\langle \text{Smouv} = \text{Cible} \rangle V N_1\langle \text{Loc source} = \text{Site} \rangle$.

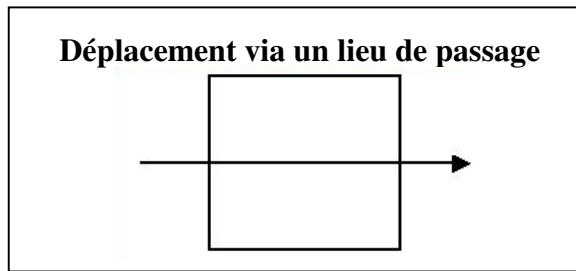
c- Lieu de passage

Pour les 21 emplois de ce type, on note également une relative homogénéité. Le sujet est systématiquement en mouvement et le lieu a le rôle de « Site ».

Franchir02 : *On franchit la ligne d'arrivée.*

Passer38 : *On passe la porte d'entrée.*

⁸⁶. Rappelons que le code « NC » dans <SNC> signifie « absence de contrôle ».



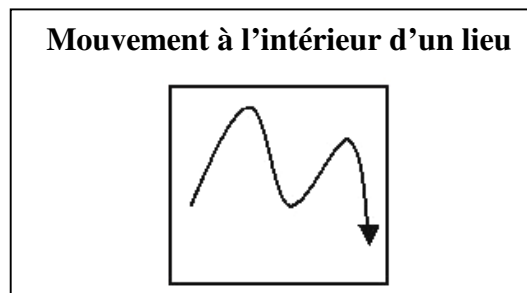
La construction est notée : $N_0 \langle \text{Smouv} = \text{Cible} \rangle \vee N_1 \langle \text{Loc passage} = \text{Site} \rangle$.

II-2.3.2. Les emplois du type « mouvement »

Le mouvement se distingue du déplacement par le fait qu'il n'implique pas de changement de lieu mais un changement d'emplacement (I-1.2.2.). Cette sous-classe de 85 emplois est également assez homogène. Le sujet (nécessairement en mouvement) se déplace à l'intérieur d'un lieu ou par rapport à un lieu, sans jamais en franchir la frontière.

a- Mouvement à l'intérieur d'un lieu (75 emplois)

Bien que le mouvement suppose que le sujet se soit préalablement déplacé pour entrer dans le lieu, ce n'est pas cet aspect qui est focalisé mais le mouvement interne.



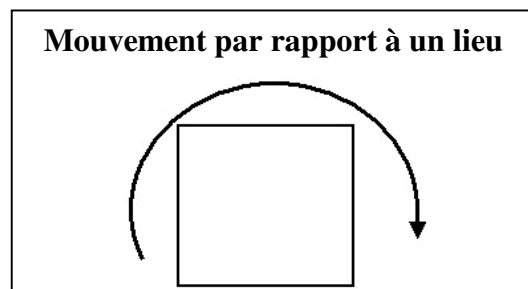
Courir17 : *On court le monde.*

Descendre19 : *La voiture descend la rue.*

Le lieu n'est pas affecté par le procès ($\langle \text{Site} \rangle$). La construction associée à ce type d'emplois est : $N_0 \langle \text{Smouv} = \text{Cible} \rangle \vee N_1 \langle \text{Loc proc} = \text{Site} \rangle$.

b- Mouvement par rapport à un lieu (10 emplois)

Le sujet ne se trouve à aucun moment à l'intérieur du lieu. Il est à proximité de ce lieu et se déplace autour, le long ou au-dessus, etc.



Longer01 : *On longe la rive.*

Survoler01 : *On survole la montagne avec un hélico.*

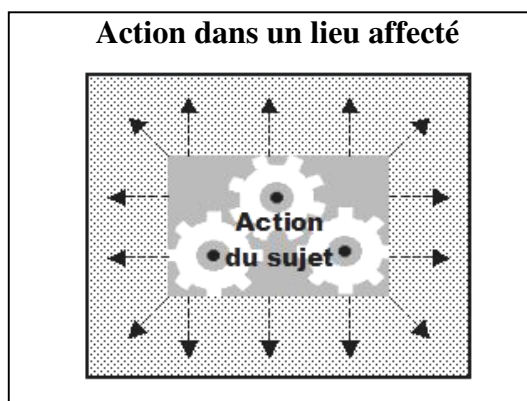
Le lieu est un repère spatial par rapport auquel le sujet en mouvement est localisé :
 $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > \vee N_1 < \text{Loc rep} = \text{Site} >$.

II-2.3.3. Les emplois du type « action affectant un lieu »

Ces emplois illustrent des cas de transitivité sémantique (I-2.2.1). Ils impliquent des sujets exerçant une action qui affecte directement le lieu. Tous les sujets ont le contrôle (intentionnel ou non) de leur action. On dénombre 41 emplois de ce type que l'on peut également regrouper en fonction de la nature (<loc proc> ou <loc dest>) du locatif.

a- Lieu du procès (18 emplois)

Le sujet exerce une action qui affecte directement le lieu tout en y restant. Le lieu mentionné est donc à la fois le lieu d'exécution du procès (le site) et l'entité affectée.



Agencer02 : *On agence un appartement.*

Préparer01 : *On prépare une chambre pour les invités.*

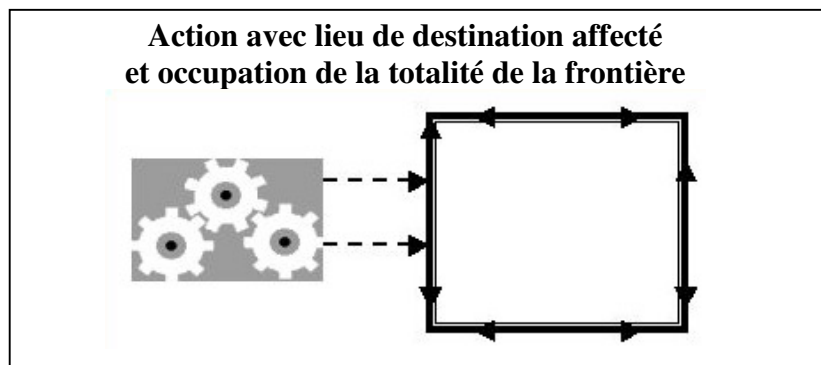
On note la construction : $N_0 < \text{SC} / \text{CI} = \text{Agent Cible} > \vee N_1 < \text{Loc proc} = \text{Affecté Site} >$.

b- Lieu de destination (23 emplois)

Pour ces emplois, le sujet ne se trouve pas dans le lieu N_1 au début du procès (comme pour les déplacements vers lieu de destination). L'affectation du lieu peut consister en :

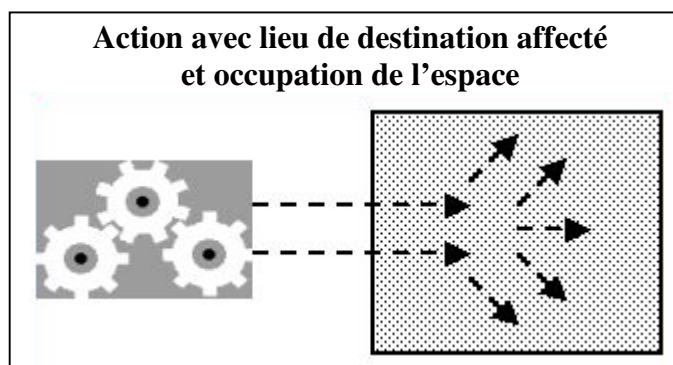
1- une **occupation de la totalité de la frontière** :

Assiéger01 : *On assiège le pays par le blocus. → Maintenant le pays est assiégé.*



2- une **entrée dans le lieu et une occupation de la totalité de l'espace** :

Conquérir01 : *L'armée conquiert une ville sur l'ennemi. → Maintenant la ville est conquise.*



L'affectation sémantique et syntaxique du lieu, associée au contrôle (intentionnel ou non) du sujet permet de distinguer les actions avec lieu de destination affecté, des déplacements vers lieu de destination avec occupation, pour lesquels l'affectation est une conséquence indirecte du déplacement. Les actions avec lieu de destination affecté présentent la construction suivante : $N_0\langle SC / CI = \text{Agent Cible} \rangle V N_1\langle \text{Loc dest} = \text{Affecté Site} \rangle$.

II-2.3.4. Les emplois du type « situation »

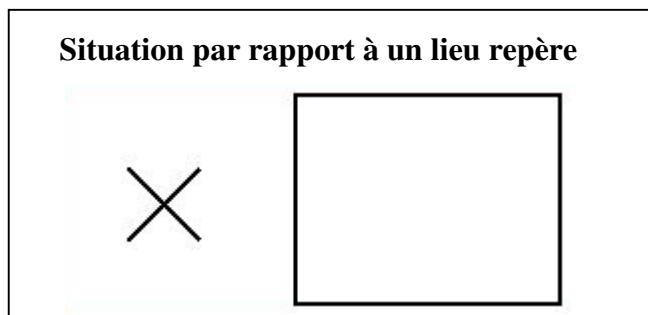
C'est pour cette classe d'emplois (60) que la distribution des propriétés sur le sujet et le lieu est la plus homogène. Toutes les situations mettent en scène des sujets statiques ($\langle Sstat \rangle$) qui n'ont aucun contrôle sur le procès ($\langle SNC \rangle$). Les lieux sont systématiquement non affectés et ont donc le rôle de « Site ». On distingue deux sous-types : le lieu peut être un point de repère par rapport auquel le sujet est situé ($\langle loc rep \rangle$) ou le siège du procès, c'est à dire le lieu de manifestation de l'état dénoté ($\langle loc proc \rangle$).

a- Lieu repère (37 emplois)

Le sujet ne se trouve pas dans le lieu mais sa position spatiale est déterminée par rapport au lieu. Il s'agit d'une simple localisation du sujet qui n'affecte pas le lieu :

Entourer04 : *La banlieue entoure la ville → La banlieue est autour de la ville.*

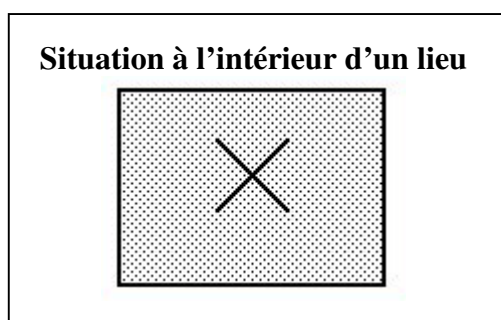
Aspecter : *La maison aspecte la mer → La maison est en face de la mer.*



On note la construction : $N_0\langle Sstat / NC = \text{Cible} \rangle V N_1\langle \text{Loc rep} = \text{Site} \rangle$.

b- Lieu du procès (23 emplois)

Pour ces emplois, le sujet est localisé à l'intérieur du lieu.



Baigner03 : *Le fleuve baigne la ville.*

Peuple05 : *Les truites peuplent cette rivière.*

Bien que le sujet occupe l'espace du lieu N_1 , les bornes initiale et finale du procès ne sont pas envisagées. La situation ne résulte donc pas d'un déplacement antérieur (le lieu n'est pas un lieu de destination) et elle ne correspond pas à la phase médiane d'un déplacement. De ce fait, le lieu n'a pas le rôle d'« Affecté » mais le rôle de « Site » : $N_0\langle Sstat/ac = Cible \rangle V N_1\langle Loc proc = Site \rangle$.

II-2.3.5. Tableau récapitulatif des constructions^{GDC} transitives directes locatives

Type	Sous-type	Construction associée
DEPLACEMENT	Lieu de destination 1 (Contact)	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc dest C = Site \rangle$.
	Lieu de destination 2 (Point d'entrée)	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc dest PE = Site \rangle$
	Lieu de destination 3 (Entrée et occupation)	$N_0\langle SNC = Cible / Agent \rangle V N_1\langle Loc dest EO = Site / Affecté \rangle$
	Lieu source	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc source = Site \rangle$
	Lieu de passage	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc passage = Site \rangle$
MOUVEMENT	Lieu du procès	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc proc = Site \rangle$
	Lieu repère	$N_0\langle Smouv = Cible \rangle V N_1\langle Loc rep = Site \rangle$
ACTION AFFECTANT UN LIEU	Lieu du procès	$N_0\langle SC / CI = Agent Cible \rangle V N_1\langle Loc proc = Affecté Site \rangle$
	Lieu de destination	$N_0\langle SC / CI = Agent Cible \rangle V N_1\langle Loc dest = Affecté Site \rangle$
SITUATION	Lieu repère	$N_0\langle Sstat / NC = Cible \rangle V N_1\langle Loc rep = Site \rangle$
	Lieu du procès	$N_0\langle Sstat/ac = Cible \rangle V N_1\langle Loc proc = Site \rangle$

II-3.Principes méthodologiques d'analyse de la polysémie des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative

II-3.1. Sélection fréquentielle de 24 verbes à construction^{GDC} transitive directe locative

Certains des verbes recensés par Dubois & Dubois-Charlier (*circonvoisiner, écheler, dégarouler...*) semblent marginaux au regard de leur fréquence d'utilisation. Les auteurs donnent des indications sur le niveau de représentativité des verbes sous la rubrique L (pour « lexique ») :

Cette rubrique **L**, lexique, concerne le niveau de répertoire lexicographique où le verbe est répertorié :

- 1.- dictionnaire fondamental de 1 500 mots
- 2 - dictionnaire de base de 15 000 mots
- 3 - dictionnaire contemporain usuel de 35 000 mots
- 4 - dictionnaire général de 60 000 mots
- 5.- grands dictionnaires de langue ou encyclopédiques, lexiques spécialisés
- 6.- recensements personnels. (*LVF*, p.XIII)

Pour le classement que nous venons d'établir, nous avons retenu tous les verbes car, si les propriétés sont pertinentes, elles doivent être aptes à décrire tous les emplois même ceux qui sont marginaux.

Pour l'étude détaillée de la polysémie, nous avons, en revanche, choisi de retenir les emplois impliquant les verbes les plus fréquents. Il est maintenant admis que « la polysémie est en rapport avec la fréquence des unités : plus une unité est fréquente plus elle a de sens différents » (Dubois et *alii* : 1994, p.369). Les 254 emplois sélectionnés lors de l'étape précédente mettent en jeu **196 verbes** qui ont été triés par ordre de fréquence à l'aide de la base de données *Lexique 3*.

La base de données *Lexique 3*⁸⁷ a été réalisée par Boris New, Christophe Pallier, Ludovic Ferrand & Rafael Matos (New, Pallier, Ferrand & Matos : 2001), et développée par le Laboratoire de Psychologie Expérimentale (LPE). Parmi les nombreuses informations disponibles, cette base, à destination des psychologues et des psycholinguistes, permet d'obtenir la fréquence d'un lemme (c'est à dire de toutes les formes fléchies d'un verbe dans le cas qui nous intéresse) par million d'occurrences, à partir d'un corpus textuel et d'un corpus « oral » basé sur des transcriptions de sous-titres de films.

Le corpus oral transcrit est constitué des sous-titres de 9474 films (50 millions de mots). Le corpus textuel est constitué des 218 romans publiés entre 1950 et 2000 (14,8 millions de mots) présents dans *Frantext*. La présente recherche a été effectuée à partir des deux bases de *Lexique3*.

87. La base *Lexique3* est librement accessible à l'adresse suivante : www.lexique.org. Pour la présente recherche, nous avons utilisé la version 3.55 de *Lexique 3*.

Sur les 196 verbes acceptant une construction transitive directe locative, 45 sont absents des corpus de référence. Les auteurs de *Lexique 3* indiquent que, d'après leur expérience, on peut définir l'échelle suivante :

- Fréquence inférieure à 5 par million d'occurrences = mot très rare
- Fréquence inférieure à 10 par million d'occurrences = mot rare
- Fréquence supérieure à 20 par million d'occurrences = mot fréquent
- Fréquence supérieure à 50 par million d'occurrences = mot très fréquent

Sur cette base, nous avons calculé la fréquence moyenne de chaque verbe (somme de la fréquence du lemme dans le corpus Frantext et de sa fréquence dans le corpus sous-titres de films, divisée par 2) et nous avons défini le seuil de sélection à 85 (cf. « Annexe 4 – Sélection fréquentielle de 29 verbes à construction transitive directe locative »). Au terme de cette sélection il reste **29** verbes présentés ci-dessous par ordre de fréquence décroissante :

Fréquence supérieure à 1000	faire - prendre - suivre - passer
Fréquence supérieure à 100	manger - monter - garder - quitter - occuper - tourner - descendre - gagner - toucher - courir - battre - reconnaître - préparer - traverser - sauter - enlever - habiter - abandonner - installer - rejoindre - remonter - couvrir
Fréquence comprise entre à 85 et 100	emporter - atteindre - déranger

Ces 29 verbes sont associés à 45 emplois transitifs directs locatifs (contre 254 initialement sélectionnés) dont 12 sont du type « déplacement », 15 du type « mouvement », 9 du type « action affectant un lieu » et 9 du type « situation ».

Pour l'étude détaillée, nous avons écarté 3 verbes dont l'espace sémantique est concentré en dehors du domaine spatial et pour lesquels l'emploi transitif direct locatif est très marginal. Il s'agit des verbes *faire* (*faire le pays en voiture*), *reconnaître* (*reconnaître le terrain*) et *couvrir* (*l'avant-centre couvre une grande partie du terrain*). L'étude individuelle de chaque verbe étant relativement importante (longue), nous avons renoncé, pour des raisons pratiques, à intégrer un chapitre spécifique consacré à l'étude des verbes présentant un emploi transitif direct du type situation⁸⁸ (*manger* et *habiter*). Certains verbes possédant à la fois un emploi situationnel et un emploi du type « déplacement » (*traverser*), « mouvement » (*suivre*) ou « action affectant un lieu » (*occuper*), le type « situation » sera étudié de manière transversale et intégré aux modélisations des régularités polysémiques. Notre étude détaillée portera donc sur **24 verbes à construction^{GDC} transitive directe locative** impliquant 36 emplois.

II-3.2. Approche croisée de la définition des emplois primaires

L'étude individuelle de chaque verbe a pour but de reconstruire le réseau des relations qui

88. D. Le Pesant a proposé une classification très détaillée de ce type de verbes basée sur les diathèses et les modes d'action (cf. Le Pesant : 2008).

unissent ses différents emplois et de déterminer quels sont les emplois que l'on peut qualifier de « primaires ». Nous présenterons ici la méthode que nous avons adoptée pour intégrer les différents niveaux de définition d'un emploi primaire (I-3.2.3.).

II-3.2.1. Angle synchronique-lexicographique contemporain

Pour chaque verbe, nous avons pris pour point de départ l'inventaire de ses entrées dans *LVF*. L'ensemble des entrées constitue en quelque sorte une projection de l'espace sémantique du verbe en synchronie (*LVF* est représentatif d'un état de langue). Notre objectif est de faire émerger les concepts et les propriétés sémantico-syntaxiques qui structurent l'espace sémantique du verbe.

Les différentes entrées d'un verbe peuvent être plus ou moins liées. Deux entrées relevant de la même sous-classe entretiennent, par exemple, des relations plus fortes que deux entrées relevant de classes génériques différentes. Afin d'évaluer la solidité du lien entre les différentes entrées d'un même verbe, nous proposons une méthode de calcul permettant de distinguer quatre degrés de proximité.

Les entrées qui sont associées au même opérateur générique et relevant de la même classe générique constituent un **regroupement**. On définit ensuite des degrés de proximité sur les bases suivantes :

- **Proximité de Rang 1** (proximité maximale) : entre des entrées d'un même regroupement.
- **Proximité de Rang 2** : entre groupes d'une même classe générique, mais associés à des opérateurs génériques différents.
- **Proximité Rang 3** : entre groupes appartenant à des classes génériques différentes mais présentant une propriété commune (construction syntaxique, opérateur, propriété sémantique, domaine conceptuel).
- **Proximité de Rang 4** (proximité) minimale : entre des groupes de classes, constructions et opérateurs différents.

Il est alors possible de déterminer quels sont les regroupements d'emplois centraux (ceux qui sont au cœur du réseau de relations) et leur attribuer un statut primaire (ou prioritaire) en synchronie.

II-3.2.2. Angle diachronique

Afin d'intégrer la définition historique d'un emploi primaire, nous avons proposé, pour chaque verbe, une étude du déploiement historique des sens. Cette étude a été effectuée prioritairement à partir du *Dictionnaire historique de la langue française* (abrégé *DHLF*) et

complétée, le cas échéant, à l'aide de la rubrique « étymologie et histoire » du *TLFi*⁸⁹.

Nous avons numéroté les sens à partir des signes conventionnels utilisés pour structurer les articles du *DHLF*. Les subdivisions de rang 1 (1, 2, 3, etc.) correspondent au signe ◆ « annonçant une subdivision importante dans le traitement d'un mot complexe » (p. VI). Les subdivisions de rang 2 (1.a, 1.b, 1.c, etc.) correspondent au signe ◇ indiquant une « division inférieure à la précédente séparant des nuances de sens » (p. VI).

Nous avons ensuite associé à chaque sens recensé, les entrées de *LVF* correspondantes. Cela permet de proposer une réorganisation du réseau sémantique défini en synchronie, selon un critère diachronique. La mise en perspective des deux plans donne, en outre, la possibilité de vérifier la pertinence du calcul de proximité entre les entrées et de faire apparaître d'éventuels nouveaux liens, auxquels les locuteurs n'ont plus accès en synchronie.

II-3.2.3. Angle discursif

Dans un troisième temps, nous proposons une étude de corpus visant à déterminer, pour chaque verbe, quel est l'emploi primaire en discours. Pour ce dernier point de vue, le choix du corpus est déterminant.

Dans notre article « Distribution des emplois d'un verbe polysémique français à travers la base FRANTEXT par périodes et par types de textes » (Sénéchal : 2005), nous avons mené une réflexion sur la représentativité des corpus dans le cadre d'une étude de la polysémie du verbe *investir*. A la suite de D. Malrieu et F. Rastier (Malrieu & Rastier : 2001), nous considérons que les emplois d'un verbe polysémique ont toute chance de se répartir inégalement dans les corpus qui, par définition, ne sont pas homogènes. Nous avons notamment montré que, pour le verbe *investir*, la définition discursive de l'emploi primaire varie en fonction du type de textes sélectionné et de la période considérée.

Pour chacun des 24 verbes retenus, une recherche de corpus a donc été effectuée à partir de **deux types de discours différents** : les sous-titres de films (discours semi-oral ou oral transcrit) et les romans. Suivant le type de discours sélectionné pour établir un corpus, on peut observer une sur-représentation ou une sous-représentation de certains emplois d'un verbe. Cette double recherche a donc pour but de pondérer les résultats.

La recherche de corpus « Romans » a été effectuée à partir de la base catégorisée de Frantext. Le corpus de référence se compose des 81 romans catégorisés, publiés entre 1980 et 1997, ce qui représente 5 920 533 mots. Pour chaque verbe, nous avons utilisé la formule &e(c=&cXXX g=V)⁹⁰. Le corpus est constitué des 100 premiers résultats obtenus.

89. Le *TLFi* a été utilisé lorsqu'il mentionnait une attestation d'emploi absente de l'article du *DHLF* ou qu'il proposait un inventaire plus détaillé de l'évolution historique des sens.

90. XXX désigne l'infinitif du verbe recherché.

La recherche de corpus « Sous-titres de films » a été effectuée à partir de la base *Lexique3*. Le corpus de référence est constitué des sous-titres de 9474 films ou saisons de séries représentant 50 millions de mots. La base *Lexique3* qui permet de lancer des recherches dans les sous-titres n'est pas catégorisée. Il n'est pas possible de récupérer toutes les formes fléchies d'un verbe de manière automatique. Par exemple, pour rechercher toutes les occurrences du verbe *occuper*, il faut d'abord inscrire « occup* » dans le formulaire de recherche. On obtient alors toutes les formes commençant par *occup* qu'elles soient verbales ou non verbales (on obtient des formes verbales en emploi adjectival mais également le nom *occupation*, etc.). Il est donc nécessaire de procéder à un tri des occurrences obtenues en éliminant les occurrences non verbales. Pour chaque verbe, le corpus « Sous-titres » est constitué des 100 premiers résultats verbaux.

Au final, nous avons donc examiné 200 occurrences par verbe, ce qui représente 4800 occurrences au total. Chaque corpus a été étiqueté à l'aide des codes attribués à chaque emploi lors de l'étude diachronique.

Cette triple approche permet d'envisager l'emploi primaire de chaque verbe sous trois angles différents et donc de pondérer les points de vue. Au terme de l'analyse individuelle de chaque verbe d'une même classe (déplacement depuis lieu source, déplacement vers lieu de destination, etc.) nous avons proposé une modélisation des régularités polysémiques pour l'ensemble de la classe. La méthode de repérage des régularités polysémiques est basée sur une approche synonymique qui exploite le *Dictionnaire électronique des synonymes*.

II-3-3. Approche synonymique des régularités polysémiques

II-3.3.1. Le Dictionnaire Electronique des Synonymes

Le *Dictionnaire Electronique des Synonymes* (abrégé *DES*), proposé par le Centre de recherches inter-langues sur la signification en contexte (Crisco) de l'université de Caen, est un dictionnaire en ligne comprenant 49 172 entrées et 200 849 relations synonymiques.

Lorsque l'on entre un mot, on obtient une liste « brute »⁹¹ de ses synonymes. Cette liste ne tient compte ni des catégories syntaxiques (on peut, par exemple, trouver aussi bien des noms que des verbes comme synonymes d'une unité verbale), ni des nuances de sens. C'est un traitement informatique de cette liste, consistant à construire des graphes représentant les liens entre les différents synonymes, qui permet d'obtenir les « sens élémentaires » du mot-vedette. Le *DES* fournit, pour une unité donnée, non seulement la liste de ses synonymes, mais aussi la liste des *cliques de synonymes*. Le terme de *clique* (emprunté à la théorie des graphes, cf.

91. Ce qui le distingue des listes de synonymes classées du logiciel de traitement de texte WORD ou du logiciel d'aide à la rédaction ANTIDOTE.

Gaume et alii : 2000) correspond à un graphe où tous les sommets sont directement reliés entre eux. Une clique de synonymes d'une unité est un groupe de synonymes contenant l'unité, et où chaque élément est synonyme des autres. Pour simplifier, il s'agit d'un groupement de synonymes représentant un sens spécifique de la vedette. Chaque synonyme peut être lui-même polysémique, la clique constitue donc l'intersection de la polysémie de chacun des synonymes qu'elle contient.

Les cliques permettent de construire l'espace sémantique du mot vedette, qui correspond à la projection des points représentant chacune d'elles. Lorsque l'on consulte le *DES*, on peut obtenir la représentation de cet espace en cliquant sur le lien « Visualisation ». La visualisation est générée par le logiciel VisuSyn ; elle permet de voir comment s'organisent les synonymes entre eux et de déterminer la zone d'influence des principaux synonymes du mot vedette.

II-3.3.2. Méthode de construction d'un espace sémantique commun à plusieurs verbes

Dans son ouvrage de 2007, *Pour une cartographie de la polysémie verbale*, J. François adopte une approche synonymique de la polysémie verbale et utilise le *Dictionnaire Electronique des Synonymes* pour étudier distinctement la polysémie de neuf verbes vedettes.

Le *DES* permet de représenter l'espace sémantique d'une unité lexicale et de repérer les réseaux de relations inter-synonymiques qui le structurent (cf. François 2007, pp. 33-36). L'exploitation des outils fournis par le *DES* (cliques et visualisation de l'espace sémantique d'une unité donnée) offre la possibilité d'identifier des synonymes centraux, connectés entre eux. Ce sont ces ponts entre les sens qui organisent l'espace sémantique de la vedette (cf. Manguin & François dir. : 2004).

Le travail de J. François constitue pour nous un point de départ, étant donné qu'il porte sur la polysémie de verbes isolés alors que notre objectif est d'identifier des régularités polysémiques pour un ensemble de verbes. L'existence d'un espace sémantique commun à plusieurs verbes est un indice de l'existence de régularités polysémiques pour ces verbes. Il s'agit donc, pour nous, d'exploiter les outils du *DES* pour déterminer si les espaces sémantiques respectifs des verbes d'une classe sont connectés entre eux et dans quelle mesure ils le sont. La première étape consiste à identifier les synonymes communs (s'il en existe) à plusieurs verbes d'une classe afin d'identifier des points de connexions entre leurs espaces sémantiques. Il faut ensuite déterminer si les réseaux de connexions sémantiques se réalisent sous forme de régularités d'emplois ou s'ils restent cantonnés au niveau du sémème des verbes.

Dans les trois prochains chapitres, nous appliquerons la méthode que nous venons de présenter à l'étude de 24 verbes constituant sept classes constructionnelles :

1- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » depuis lieu source : *abandonner* et *quitter*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc source} = \text{Site} >$ (III-1.).

2- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » via lieu de passage : *passer*, *sauter* et *traverser*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc passage} = \text{Site} >$ (III-2.).

3- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » vers lieu de destination : *atteindre*, *gagner*, *rejoindre* et *toucher*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc dest} = \text{Site} >$ (III-3.).

4- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu : *battre*, *courir*, *descendre*, *monter* et *remonter*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc proc} = \text{Site} >$ (IV-1.).

5- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » par rapport à un lieu repère : *suivre* et *tourner*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc rep} = \text{Site} >$ (IV-2.).

6- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » dans un lieu affecté : *déranger*, *garder*, *installer*, *occuper* et *préparer*, $N_0 < \text{SC} / \text{CI} = \text{Agent Cible} > V N_1 < \text{Loc proc} = \text{Affecté Site} >$ (V-1.).

7- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » avec lieu de destination affecté : *emporter*, *enlever* et *prendre*, $N_0 < \text{SC} / \text{CI} = \text{Agent Cible} > V N_1 < \text{Loc dest} = \text{Affecté Site} >$ (V-2.).

Chapitre III
Polysémie des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type
« déplacement »

A l'issu de la sélection fréquentielle, 12 emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » ont été retenus. Ces emplois mettent en scène 9 verbes : *Abandonner* – *atteindre* – *gagner* – *passer* – *quitter* – *rejoindre* – *sauter* – *toucher* – *traverser*.

En dehors de leur emploi transitif direct locatif, ces 9 verbes comptent 164 autres entrées dans *LVF* (cf. « Annexe 6 – Entrées des 9 verbes à emploi transitif direct locatif du type déplacement »).

III-1. « Déplacement » depuis lieu source

On relève deux emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » depuis un lieu source.

Abandonner 08	<i>On abandonne ce village devenu désert.</i>	S3h
Quitter 01	<i>On quitte Paris.</i>	S3h

III-1.1. Le verbe *abandonner*

III-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *abandonner* dans *LVF*

Le verbe *abandonner* possède 13 entrées dans *LVF*, dont l'entrée 8 qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source (cf. « Annexe 7 – Le verbe *abandonner* dans *LVF* »).

Sur les 13 entrées du verbe, 8 relèvent de la classe S (« verbes de saisie ») et sont associées à l'opérateur générique « dgrp » qui signifie « lâcher, desserrer, rater (défaire ce qui est tenu) ».

→ « dgrp rênes » = « lâcher les rênes », sous-classe S3b.

Abandonner03 : *On abandonne les rênes de l'attelage.*

→ « dgrp abs » = « lâcher de manière abstraite », S4b

Abandonner04 : *On abandonne un projet, une idée. Le projet est abandonné.*

Abandonner05 : *On abandonne ses études. On n'abandonne pas après un premier échec.*

Abandonner10 : *On abandonne ses responsabilités. Après cet échec, on abandonne.*

→ « dgrp lutte » = « arrêter la lutte », S2e.

Abandonner06 : *On abandonne le match. Le boxeur abandonne au premier round.*

→ « dgrp lc » = « lâcher / laisser un lieu », S3h.

Abandonner08 : *On abandonne ce village devenu désert. Le village est abandonné.*

→ « dgrp qn qp » = « lâcher / laisser quelqu'un quelque part », S2d.

Abandonner09 : *On abandonne un chien sur la route, un enfant dans la voiture.*

→ « (qc)dgrp qn » = « quelque chose lâche / quitte quelqu'un », S4b.

Abandonner11 : *Ses forces, son énergie, la chance ont abandonné P.*

Deux entrées appartiennent à la classe D (« verbes de don ») et présentent l'opérateur « dat » (« donner à »).

→ « dat qc A qn » = « donner quelque chose à quelqu'un », D2a.

Abandonner01 : *On abandonne ses biens à ses enfants, à une fondation.*

→ « dat mvt A qc » = « donner un mouvement à quelque chose », D3a.

Abandonner02 : *On abandonne sa barque à un fort courant.* (le courant donne un mvt à la barque)

Les trois dernières entrées du verbe (entrées 7, 12 et 13) sont respectivement associées aux classes T (« verbes de transformation, mutation substitution »), P (« verbes psychologiques ») et C (« verbes de communication »).

→ « li.mut CT/PR » = « échanger contre / pour quelque chose », sous-classe T3f.

Abandonner07 : *On abandonne un appartement pour une maison.*

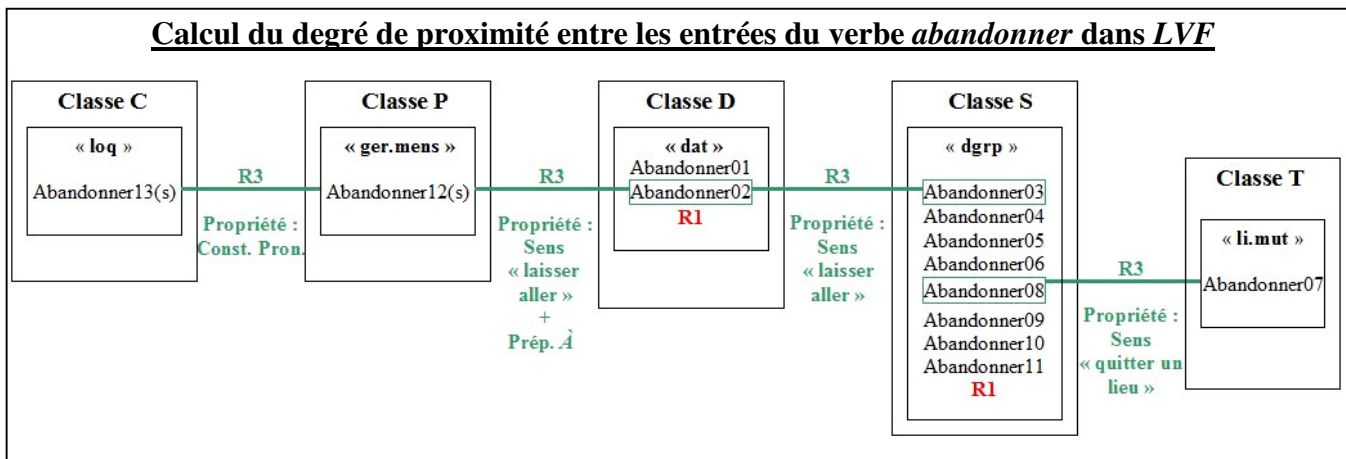
→ « ger.mens A qc/inf » = « « appliquer son esprit à qqch / faire qqch », P1h.

Abandonner12(s) : *On s'abandonne à un grand désespoir, à désespérer.*

→ « loq confidence » = « se confier », C1a.

Abandonner13(s) : *On s'abandonne dans la détresse.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *abandonner* dans LVF



La plupart des entrées du verbe appartiennent à la classe S et sont associées au même opérateur « dgrp ». Elles sont unies par un degré de proximité de rang 1 et évoquent une « rupture » entre le sujet et l'objet, que ce soit de manière concrète (« lâcher », « laisser », « quitter ») ou abstraite (« renoncer à », « capituler », « manquer à »). Sur les huit entrées concernées, 7 mettent en scène un sujet <+hum> et 1 (entrée 11) implique un sujet <abstr> :

Abandonner03 : *On abandonne les rênes de l'attelage.*

Abandonner04 : *On abandonne un projet, une idée. Le projet est abandonné.*

Abandonner05 : *On abandonne ses études. On n'abandonne pas après un premier échec.*

Abandonner06 : *On abandonne le match. Le boxeur abandonne au premier round.*

Abandonner08 : *On abandonne ce village devenu désert. Le village est abandonné.*

Abandonner09 : *On abandonne un chien sur la route, un enfant dans la voiture.*

Abandonner10 : *On abandonne ses responsabilités. Après cet échec, on abandonne.*

Abandonner11 : *Ses forces, son énergie, la chance ont abandonné P.*

L'entrée 8 peut être mise en relation avec l'entrée 7 de la classe T car ces deux entrées dénotent l'action de « **quitter un lieu** » :

Abandonner07 : *On abandonne un appartement pour une maison.*

On peut donc leur attribuer un degré de proximité de rang 3.

Toujours à partir de la classe S, on peut opérer un autre rapprochement de rang 3 entre l'entrée 3 et l'entrée 2 de la classe D. Dans les deux cas, le procès évoque le fait de « **laisser le contrôle du mouvement** » d'une entité à une force extérieure.

Abandonner02 : *On abandonne sa barque à un fort courant.*

L'entrée pronominale 12 de la classe P réfère également, mais de manière abstraite, au fait de « **laisser le contrôle** » à une force extérieure.

Abandonner12(s) : *On s'abandonne à un grand désespoir, à désespérer.*

Cette fois, l'entité qui cesse d'être contrôlée prend la forme d'un pronom réfléchi (et non d'un complément d'objet direct). Comme pour l'entrée 2, l'entité qui prend le contrôle de l'objet est réalisée sous la forme d'un complément prépositionnel introduit par la préposition *à*. Ces éléments permettent d'attribuer un degré de proximité de rang 3 entre les entrées 2 et 12.

Tout comme l'entrée 12, l'entrée 13 d'*abandonner* est pronominale et évoque le fait de « **se laisser aller** ». On peut leur attribuer un degré de proximité de rang 3 :

Abandonner13(s) : *On s'abandonne dans la détresse.*

III-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *abandonner*

L'étude historique et la numérotation des emplois ont été réalisées à partir de la rubrique « Histoire » du *TLFi*, plus détaillée que l'article *abandonner* du *DHLF*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *abandonner* avec les entrées de *LVF*

1-a <i>Abandonner</i> qqch / qqn	« lâcher la bride » 1100	⇔ Abandonner03 : <i>On abandonne les rênes de l'attelage.</i> S3b, « dgrp rênes », [T1300]
	« lâcher en liberté, laisser courir » XIII ^e s.	⇔ <i>Abandonner un cheval</i> TLFi
	« lâcher, laisser échapper » XVII ^e s.	⇔ <i>fauconnerie : abandonner l'oiseau</i> TLFi
	« quitter, délaissé entièrement » XIII ^e s.	⇔ Abandonner07 : <i>On abandonne un appartement pour une maison.</i> T3f, « li.mut CT/PR, [T13k0] Abandonner08 : <i>On abandonne ce village devenu désert.</i> S3h, « dgrp lc », [T1307]
	« ne pas continuer à s'occuper de » XV ^e s.	⇔ Abandonner04 : <i>On abandonne un projet, une idée. Le projet est abandonné.</i> S4b, « dgrp abs », [T1300]
	« renoncer » XX ^e s.	⇔ Abandonner05 : <i>On abandonne ses études.</i> S4b, « dgrp abs », [T1300 A10] Abandonner06 : <i>Le boxeur abandonne le match / au premier round.</i> S2e, « dgrp lutte », [T1300 A10] Abandonner10 : <i>On abandonne ses responsabilités.</i> S4b, « dgrp abs », [T1300 A10]
	« laisser (qqn) à soi-même » / « quitter qqn, s'en séparer » XV ^e s.	⇔ Abandonner09 : <i>On abandonne un chien sur la route, un enfant dans la voiture.</i> S2d, « dgrp qn qp », [T1101]
	« manquer à » (1553)	⇔ Abandonner11 : <i>Ses forces, son énergie, la chance ont abandonné P.</i> S2d, « (qc)dgrp qn », [T3100]
1-b <i>Abandonner</i> X à Y	« mettre à l'entière disposition de qqn, laisser (qqn) agir en toute liberté » XIII ^e s. « exposer à, livrer à »	⇔ <i>Abandonner à qqn le soin de faire qqch.</i> PRE et TLFi Abandonner02 : <i>On abandonne sa barque à un fort courant.</i> D3a, « dat mvt A qc », [T13a8 P30a8]
	« remettre, confier à » XVIII ^e s.	⇔ Abandonner01 : <i>On abandonne ses biens à ses enfants, à une fondation.</i> D2a, « dat qc A qn », [T13a0]
2-a <i>S'abandonner</i> à	« se laisser aller à » (1100)	⇔ Abandonner12(s) : <i>On s'abandonne à un grand désespoir.</i> P1h, « ger.mens A qc/inf », [P10a0]
	« se livrer à » spécial. en parlant d'une femme (1270)	⇔ « <i>Se cachant la figure, elle s'abandonna</i> » (Flaubert). PRE avec complément prépositionnel ou en emploi abs.
2-b <i>S'abandonner</i> Empl. absolu	« s'en remettre à qqn, à sa volonté » > « se confier à » (1553)	⇔ <i>Ou'ils se fassent une douce habitude de mettre leur confiance en Dieu, et de s'abandonner à lui dans toutes les actions de leur vie.</i> J.-H. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. TLFi
	« se laisser aller à des mouvements naturels » XVII ^e s.	⇔ Abandonner13(s) : <i>On s'abandonne dans la détresse.</i> C1a, « loq confidence », [P1006]
	« se détendre » XVII ^e s.	⇔ <i>Je me détends et je m'abandonne.</i> J. DE GONCOURT TLFi

Le verbe *abandonner* est dérivé (1080) du nom *abandon* lui-même issu de l'expression *mettre a bandon* («mettre au pouvoir de»). Dès le XII^e siècle, le verbe s'emploie transitivement (emplois transitifs directs et emplois bitransitifs : N₀ *abandonne* N₁ et N₀ *abandonne* N₁ à N₂) et à la forme pronominale. Il possède un grand nombre d'acceptions dominées par l'idée d'« autonomie » découlant d'une « rupture de liens » (concrets ou abstraits) ou d'une « séparation », ce qui explique pourquoi le verbe est connoté négativement.

Au sein de la construction transitive directe (*abandonner quelqu'un / quelque chose*, 1-a), le verbe prend d'abord le sens de « lâcher la bride » (1100), correspondant à l'entrée 3 dans *LVF*. Cet emploi évolue ensuite (début XII^e) vers le sens « lâcher (un cheval) en liberté, laisser courir » (non illustré dans *LVF*) qui donne lui-même lieu, au XVII^e siècle, à un emploi de spécialité relevant du domaine de la fauconnerie et signifiant « lâcher, laisser échapper » (également non illustré dans *LVF*).

Au XII^e siècle, le verbe est employé au sens « quitter, délaisser entièrement » qui est associé aux entrées 7 et 8 dans *LVF*. Pour ces deux entrées, l'argument en position d'objet direct désigne un lieu ; l'entrée 8 correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source. Le degré de proximité de rang 3 qui leur a été attribué lors de l'analyse synchronique est donc en accord avec le regroupement historique. Il est à noter que cet emploi n'est pas spécifiquement locatif, l'objet direct peut désigner autre chose qu'un lieu (objet concret, vêtement, emploi, etc.) comme dans l'exemple ci-dessous :

Il prit un roman, il l'ouvrit, il lut ; mais il n'y saisissait qu'un imbroglio confus, il butait à tout instant sur un mot dont il ignorait la signification. Il abandonna son roman sur son lit. (G. Perec, 1969, La Disparition, Denoël, p. 17)

Du sens concret de « quitter, délaisser entièrement », on passe (à partir du XV^e siècle) à celui abstrait de « ne pas continuer à s'occuper de » illustré par l'entrée 4, puis (XX^e siècle) à celui de « renoncer ». Ce dernier emploi est représenté par les entrées 5, 6 et 10.

On rencontre dès le XV^e siècle des emplois impliquant un objet direct <+humain>. Le verbe signifie alors « laisser (qqn) à soi-même » ou « quitter qqn, s'en séparer ». Ces deux acceptions sont rassemblées sous l'entrée 9 (*abandonner un chien sur la route* = « s'en séparer » / *abandonner un enfant dans la voiture* = « le laisser à lui-même »). Par la suite, au XVI^e siècle (1553), *abandonner* admet un sujet <+abstrait> (désignant une <force physique ou morale>) en association avec l'objet direct <+humain>. Dans cette construction, il est synonyme de « manquer à ». Cet emploi est représenté par l'entrée 11.

Pour tous les emplois transitifs directs (1-a), on retrouve l'idée de « **rupture du lien** » unissant le sujet et l'objet, que ce lien soit concret ou abstrait. Lorsque cette séparation

s'opère au bénéfice d'un tiers, le verbe entre dans une structure bitransitive du type N₀ V N₁ à N₂ (1-b). Les premières attestations du verbe au sein de cette structure remontent au XII^e siècle. *Abandonner* prend le sens de « mettre à l'entière disposition de qqn, laisser agir en toute liberté » avec un objet prépositionnel <+humain>. Cet emploi, non représenté dans *LVF*, correspond à des exemples du type « *abandonner à quelqu'un le soin de faire quelque chose* ». A la même époque, le verbe est utilisé avec un objet prépositionnel non humain désignant une force extérieure. Il a alors le sens d'« exposer à, livrer à » que l'on retrouve dans l'entrée 2. Par la suite (XVIII^e siècle), le verbe est attesté avec le sens « remettre, confier à ». L'objet prépositionnel a alors le rôle de <bénéficiaire>. Cet emploi correspond à l'entrée 1.

Dès le XII^e siècle, *abandonner* se rencontre à la forme pronominale et en association avec la préposition *à* (2-a). Il signifie d'abord « se laisser aller à » avec un objet prépositionnel désignant un état ou un sentiment (comme dans l'entrée pronominale 12), puis (1270) « se livrer à » en parlant d'une femme qui *abandonne* son corps à un homme (emploi non représenté dans *LVF*). Le verbe s'emploie ensuite (1553) avec le sens « s'en remettre à qqn, à sa volonté » ou « se confier à » (non illustré dans *LVF*). A partir du XVII^e siècle, *s'abandonner* se rencontre en emploi absolu. Il signifie alors « se laisser aller à des mouvements naturels » (entrée 13) et « se détendre » (non illustré dans *LVF*). Les emplois pronominaux d'*abandonner* ne dénotent plus une « rupture de lien » mais plutôt une « **interruption du contrôle de soi** ». Il s'agit d'une rupture abstraite entre le sujet <+humain> et les forces mentales qui lui permettent de maîtriser ses actions (volonté, raison, morale, etc.).

Du point de vue **diachronique**, le verbe *abandonner* n'est pas un verbe locatif. Son espace sémantique est dominé par le concept de « **rupture** » induisant un **mouvement d'éloignement** entre le sujet et l'objet direct. Pour la plupart des emplois, le mouvement d'éloignement est abstrait et non focalisé (conséquence indirecte de l'action de « lâcher », « laisser » ou « donner »). Lorsque l'objet direct désigne un lieu, la situation est différente : le mouvement d'éloignement est focalisé et l'idée de rupture est sous-jacente. Le procès dénote alors un « **déplacement** » depuis un lieu source.

III-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *abandonner* en discours

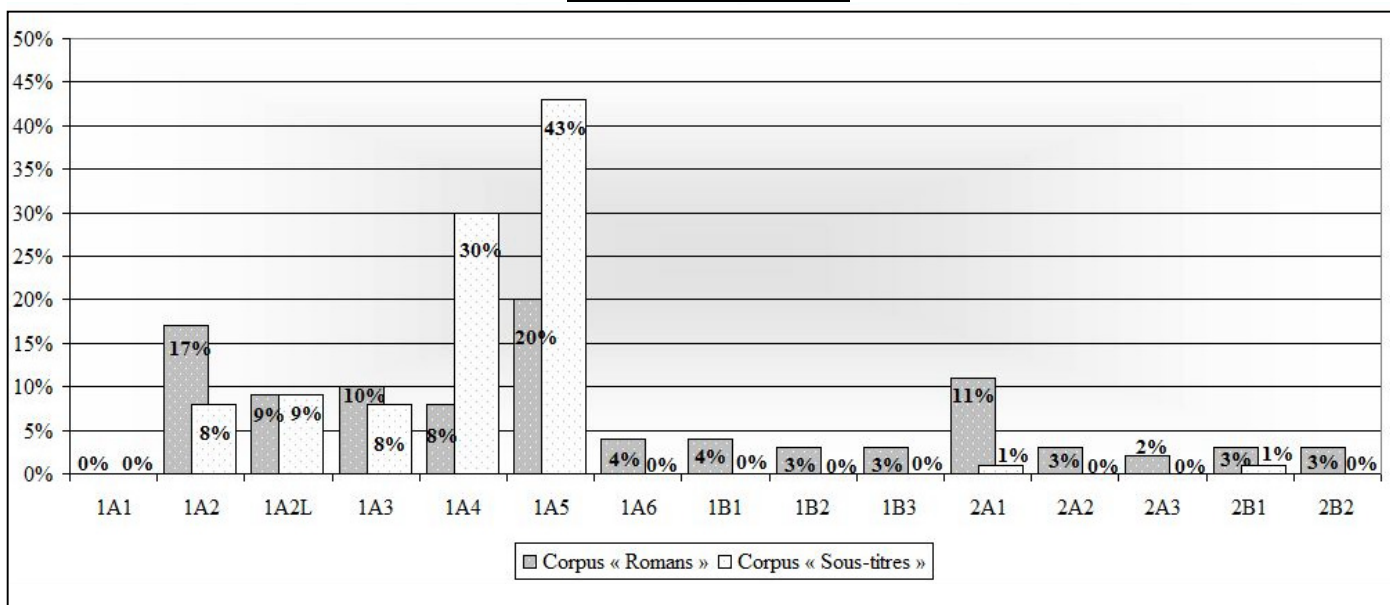
Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext (cf. II-3.2.3.), la formule **&e(c=&cabandonner g=V)** a été utilisée. Sur les 240 résultats obtenus, on retient les 100 premiers. Pour le corpus « Sous-titres », la recherche a été effectuée à partir de la requête

« abandonn* ». On obtient plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 8 – Corpus *Abandonner* »).

Les emplois du verbe ont été codés à partir de l'évolution historique des sens (cf. « Annexe 9 – Concordancier corpus *abandonner* »). Les emplois synonymes de « lâcher la bride », « lâcher (un animal) en liberté, laisser courir » et « lâcher, laisser échapper » ont été rassemblés en raison de leur grande proximité sémantique. Ceux associés au sens « quitter, délaissier entièrement » ont été scindés en deux groupes, les emplois locatifs (« quitter / délaissier un lieu ») et les non locatifs (« quitter / délaissier autre chose qu'un lieu ») :

	Sens	Code emploi	
1-a	« lâcher la bride » / « lâcher en liberté » / « laisser échapper »	1A1	
	« quitter / délaissier entièrement »	quelque chose	1A2
		un lieu → locatif	1A2L
	« ne pas continuer à s'occuper de »	1A3	
	« renoncer »	1A4	
	« laisser (qqn) à soi-même » / « quitter qqn, s'en séparer »	1A5	
« manquer à »	1A6		
1-b	« mettre à l'entière disposition de qqn, laisser agir en toute liberté »	1B1	
	« exposer à, livrer à »	1B2	
	« remettre, confier à »	1B3	
2-a	« se laisser aller à »	2A1	
	« se livrer à »	2A2	
	« s'en remettre à qqn, à sa volonté » / « se confier à »	2A3	
2-b	« se laisser aller à des mouvements naturels »	2B1	
	« se détendre »	2B2	

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *abandonner* dans les deux corpus



L'emploi transitif direct historiquement primaire (1A1) et ses dérivés (« lâcher la bride » / « lâcher en liberté » / « laisser échapper ») ne sont pas représentés dans les corpus. Pour le

reste, les deux types de discours ont des profils relativement différents. Plus de la moitié des emplois sont totalement absents des sous-titres. Le corpus « Romans » est plus nuancé que le corpus « Sous-titres ». Hormis l'emploi 1A1, tous les emplois du verbe y sont recensés.

Dans le corpus « Sous-titres », l'emploi 1A5 (« laisser (qqn) à soi-même » / « quitter qqn, s'en séparer ») est nettement majoritaire (43% des occurrences) :

(AbandonnerST47) : *J'ai **abandonné** deux bébés.*

Vient ensuite l'emploi 1A4 (« renoncer », 30%) :

(AbandonnerST19) : *Lève-toi! Tu vas pas **abandonner** chaque fois que tu reçois une hache!*

Les emplois 1A2L (« quitter/ délaissé un lieu », 9%), 1A2 (« quitter / délaissé quelque chose », 8%) et 1A3 (« ne pas continuer à s'occuper de », 8%) apparaissent avec des fréquences plus faibles mais néanmoins remarquables :

(AbandonnerST79) : *Si cette créature parvient à partir, cette base devra être **abandonnée**.*

→ 1A2L

(AbandonnerST74) : *J'**abandonnerai** mon nom pour le sien.* → 1A2

(AbandonnerST70) : *Ils n'ont jamais **abandonné** le projet, Major, et désormais il est hors contrôle.* → 1A3

Les emplois 2A1 (« se laisser aller à ») et 2B1 (« se laisser aller à des mouvements naturels ») sont marginaux (1%) ; les emplois 1A6 (« manquer à »), 1B1 (« mettre à l'entière disposition de qqn, laisser agir en toute liberté »), 1B2 (« exposer à, livrer à »), 1B3 (« remettre, confier à »), 2A2 (« se livrer à »), 2A3 (« s'en remettre à qqn, à sa volonté » / « se confier à ») et 2B2 (« se détendre ») sont, quant à eux, non représentés.

Dans le corpus « Romans », l'emploi majoritaire est le même que dans les sous-titres à savoir l'emploi 1A5 (« laisser (qqn) à soi-même » / « quitter qqn, s'en séparer »). Pour autant, sa fréquence d'apparition y est moins écrasante (20% contre 43% dans les sous-titres) :

(AbandonnerROM5) : *J'avais peur qu'elle ne m'**abandonne** à son tour, après Alfonso, après tous les autres. Mais Martha est fidèle et entêtée. Elle veille sur moi.* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 51-52.

L'emploi 1A5 est suivi de l'emploi 1A2 (« quitter / délaissé quelque chose », 17%) :

(AbandonnerROM79) : *Quand, de temps en temps, on l'**abandonne**, cet uniforme, on ne peut pas tout de suite comprendre que les gens ne nous regardent plus, ou bien, s'ils nous dévisagent, on se demande longtemps pourquoi.* - POUY J-B, LA CLEF DES MENSONGES, 1988, 58-59.

Les emplois 2A1 (« se laisser aller à », 11%), 1A3 (« ne pas continuer à s'occuper de », 10%), 1A2L (« quitter/ délaissé un lieu », 9%) et 1A4 (« renoncer », 8%) bénéficient de fréquences plus faibles mais qui restent remarquables :

(AbandonnerROM21) : *Avait-elle encore en elle suffisamment de pugnacité et de combativité ? Ne s'**abandonnerait**-elle pas au découragement, à la passivité ?* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 271-272. → 2A1

(AbandonnerROM77) : *Dès que sa femme apparut au portillon, Antoine **abandonna** la peinture des volets (« Ce vert épinard, berque. Bleu pétrole, mon chou cabus »).* - BECK B, STELLA CORFOU, 1988, 36-38. → **1A3**

(AbandonnerROM1) : *Les soudards **abandonnent** la place dévastée ; ils laissent une large part de leur butin, montent à cheval ou s'accrochent à la carriole qui démarre.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 30-31. → **1A2L**

(AbandonnerROM95) : *Alors, retournant ses cartes, comme peut le faire un joueur qui **abandonne** la partie, elle lui dit : « Il s'agit là d'une jolie composition. Greuze, probablement, la prochaine fois je pourrai vous en dire plus. »* - RHEIMS M, LES GRENIERS DE SIENNE, 1987, 184-185. → **1A4**

Les emplois 1A6 (« manquer à »), 1B1 (« mettre à l'entière disposition de qqn, laisser agir en toute liberté »), 1B2 (« exposer à, livrer à »), 1B3 (« remettre, confier à »), 2A2 (« se livrer à »), 2A3 (« s'en remettre à qqn, à sa volonté » / « se confier à ») 2B1 (« se laisser aller à des mouvements naturels ») et 2B2 (« se détendre ») sont marginaux (fréquence inférieure à 5%).

Le verbe *abandonner* n'est pas un verbe historiquement locatif et cet état de fait se vérifie en discours (ses emplois locatifs ne sont pas majoritaires). Les deux corpus privilégient l'emploi 1A5, historiquement secondaire (XV^e siècle) et marquant une « **séparation** » entre le sujet et l'objet direct <+humain>. L'espace sémantique d'*abandonner* s'organise autour du concept fédérateur de « **rupture** ». Lorsque l'objet direct désigne un lieu (emploi transitif direct locatif), le procès exprime prioritairement le « **mouvement d'éloignement** » induit par la « rupture ». L'aptitude de ce verbe à exprimer un « **déplacement** » repose donc sur la catégorie sémantique de l'argument en position d'objet direct.

III-1.2. Le verbe *quitter*

III-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *quitter* dans LVF

Dans LVF, le verbe *quitter* fait l'objet de 9 entrées. L'entrée 1 correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source (cf. Annexe 10 – Le verbe *quitter* dans LVF).

Sur les 9 entrées du verbe, 8 relèvent de la classe S (« verbes de saisie ») et sont majoritairement (7 sur 8) associées à l'opérateur générique « dgrp » qui signifie « lâcher, desserrer, rater (défaire ce qui est tenu) ». Elles impliquent trois types d'opérateurs secondaires qui déterminent la catégorie sémantique de l'argument en position d'objet direct : « lc » (« lieu »), « activité » ou « qn » (« quelqu'un »).

→ « dgrp lc » = « lâcher / laisser un lieu », sous-classe S3h.

Quitter01 : *On quitte son appartement pour la banlieue. On quitte Paris.*

→ « dgrp activité » = « lâcher / laisser une activité », S4b

Quitter02 : *On quitte l'enseignement, l'édition. On quitte le travail à cinq heures.*

→ « dgrp qn » = « lâcher / laisser quelqu'un », S2d.

Quitter03 : *On quitte le syndicat. On quitte sa femme.* → « dgrp qn **abs** » = « abstrait »

Quitter04 : *On doit quitter P au téléphone. On quitte sa sœur à l'instant.* → « dgrp qn **gp** »

Quitter06 : *Les forces quittent P qui se meurt.* → « (**gc**)dgrp qn » = sujet <quelque chose>

Quitter07 : *Ce collègue nous a quitté l'année dernière.* → « dgrp qn **e mourant** » = « en mourant »

Quitter09 : *On quitte P vers cinq heures du soir. Nous nous quittons à cinq heures.*

Parmi les entrées de la classe S, on relève une entrée négative associée à l'opérateur « grp.mens » (« saisir / envahir l'esprit »).

→ « (abs)grp.mens » = « quelque chose d'abstrait absorbe l'esprit », sous-classe S4e.

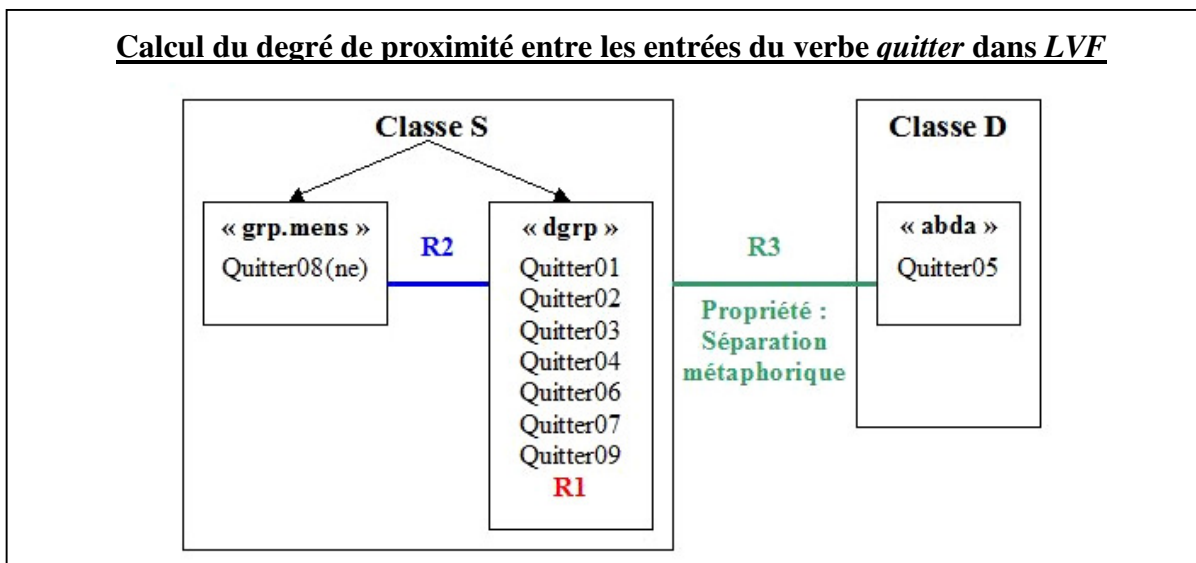
Quitter08(ne) : *Cette idée ne quitte pas P.*

La dernière entrée du verbe appartient à la classe D (« verbes de don ») et présente l'opérateur générique « abda » (« enlever à / obtenir de ») :

→ « abda hab d soi » = « enlever un vêtement de soi », sous-classe D2d

Quitter05 : *On quitte son manteau en entrant.*

Toutes les entrées de *quitter* sont exclusivement transitives directes.



Les entrées du verbe *quitter* qui appartiennent à la classe S et sont associées à l'opérateur « dgrp », bénéficient d'un degré de proximité maximal (de rang 1). Le procès dénote toujours (quelle que soit la nature sémantique des arguments) une « **rupture** » (plus ou moins définitive) entre l'argument en position sujet et celui en position d'objet direct. Lorsque l'objet direct désigne un lieu (emploi transitif direct locatif, entrée 1), le procès focalise le « **mouvement d'éloignement** » (induit par la « rupture ») entre le sujet et l'objet. Il exprime alors un « **déplacement** » depuis le lieu <source>.

Quitter01 : *On quitte son appartement pour la banlieue. On quitte Paris.* → **Déplacement**

Quitter02 : *On quitte l'enseignement. On quitte le travail à cinq heures.*
 Quitter03 : *On quitte le syndicat. On quitte sa femme.*
 Quitter04 : *On doit quitter P au téléphone. On quitte sa sœur à l'instant.*
 Quitter06 : *Les forces quittent P qui se meurt.*
 Quitter07 : *Ce collègue nous a quitté l'année dernière.*
 Quitter09 : *On quitte P vers cinq heures du soir.*

} → **Rupture**

L'entrée 8 étant négative, elle exprime la relation inverse, à savoir, l'« **absence / impossibilité de rupture** » traduite par l'opérateur « grp.mens » (l'opérateur « grp » étant antonyme de l'opérateur « dgrp ») :

Quitter08(ne) : *Cette idée ne quitte pas P.*

L'entrée 8 est liée aux autres entrées de la classe S par un degré de proximité de rang 2.

L'entrée 5 relève de la classe D et exprime spécifiquement l'action de « retirer un vêtement » :

Quitter05 : *On quitte son manteau en entrant.*

On peut considérer qu'il s'agit ici d'une « **rupture / séparation** » **métaphorique** : avant l'action, le $N_{0<+humain>}$ et le $N_{1<vêtement>}$ sont liés / ensemble ; après l'action, ils sont séparés. L'entrée 8 peut donc être rapprochée des entrées de la classe S (associées à l'opérateur « grp ») par un degré de proximité de rang 3.

Le concept de « **rupture / séparation** » apparaît comme un concept central et fédérateur pour l'espace sémantique du verbe *quitter*.

III-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *quitter*

L'origine exacte du verbe *quitter* (1165) est incertaine. Le *DHLF* propose deux hypothèses :

1- *Quitter* a été dérivé en français de l'adjectif *quitte*, emprunté au latin médiéval juridique *quitus* signifiant « libéré d'une obligation juridique ou financière » (*quitus* représente lui-même une altération de *quietus* « qui est au repos »).

2- Le verbe est emprunté au latin médiéval juridique *quitare* (« laisser, abandonner, céder ») lui-même issu du bas latin *quietare* signifiant « donner le repos à ».

Cette incertitude vient du fait qu'« en ancien et moyen français, le champ des emplois de ce verbe s'est presque entièrement renouvelé au détriment des anciens sens qui correspondaient à ceux de **quitte**, aboutissant à masquer le lien de parenté entre les deux mots » (p. 3049).

Quel que soit l'angle adopté, on a toujours un étymon associé au domaine médical (*quietus* ou *quietare*) qui entre dans le domaine juridique en latin médiéval (*quitus* ou *quitare*).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *quitter* avec les entrées de *LVF*

« Dispenser (qqn) du paiement d'une dette » (1165) > « d'une obligation » (XIII^e siècle) > « solder entièrement » (1476) > « diminuer le prix d'autant » (1538) > « dispenser de »
→ disparus

1-a « Pardonner / donner la rémission de » (XII^e siècle) → disparu

1-b « Laisser, abandonner »
(1266)

« Abandonner, céder (qqch) à (qqn) »
(XVI^e siècle) → disparu

« mourir » (1640)
« abandonner une activité » (1675)
Quitter la partie : « abandonner » (1690)

⇔ Quitter07 : *Ce collègue nous a quitté l'année dernière.* S2d, « dgrp qn e mourant », [T1100]
⇔ Quitter02 : *On quitte l'enseignement.* S4b, « dgrp activité », [T1300]
⇔ Proverbe : *Qui quitte la partie la perd.* (TLFi)

2-a
et
2-b

2-a
Quitter un lieu
quitter la place
(1539)

« Partir, s'éloigner (d'un lieu) » (1550)
« Ôter, retirer un vêtement » (1553)

⇔ Quitter01 : *On quitte son appartement / Paris (pour la banlieue).* S3h, « dgrp lc », [T1307]
⇔ Quitter05 : *On quitte son manteau en entrant.* D2d, « abda hab d soi », [T1300]

2-b
Quitter quelqu'un

« S'éloigner de, se séparer de qqn » (1553)
Avec sujet non humain « cesser d'affecter,
ne plus établir son influence sur » (1642)

⇔ Quitter03 : *On quitte le syndicat. On quitte sa femme.* S2d, « dgrp qn abs », [T1100]
⇔ Quitter04 : *On quitte sa sœur à l'instant.* S2d, « dgrp qn qp », [T1101]
⇔ Quitter09 : *On quitte P vers cinq heures du soir.* S2d, « dgrp qn », [T1100]
⇔ Quitter06 : *Les forces quittent P qui se meurt.* S2d, « (qc)dgrp qn », [T3100]
⇔ Quitter08(ne) : *Cette idée ne quitte pas P.* S4e, « (abs)grp.mens », [T3906]

L'étude diachronique est basée sur l'analyse croisée de l'article du *DHLF* (qui rend prioritairement compte de la parenté historique entre les emplois) et de la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi* (plus précise que le *DHLF* concernant les dates d'attestation des emplois).

Le verbe apparaît d'abord dans son acception juridique (« dispenser (qqn) du paiement d'une dette », 1165) qui génère une série d'emplois dérivés aujourd'hui disparus (« dispenser d'une obligation », XIII^e siècle > « solder entièrement », 1476 > « diminuer le prix d'autant », 1538 > « dispenser de »).

Au XII^e siècle, *quitter* signifie « pardonner / donner la rémission de ». Cet emploi (1-a) a également disparu mais est à l'origine du sens 1-b (« laisser, abandonner », XIII^e siècle), associé à plusieurs emplois ayant toujours cours de nos jours. Cette évolution passe par un emploi disparu dans lequel *quitter* entre dans une structure bitransitive et signifie « abandonner, céder (qqch) à (qqn) » (XVI^e siècle). Cet emploi disparu donne lieu, à partir du XVII^e siècle, à une série d'emplois réalisant l'idée de « **renonciation** ». Le verbe est tout d'abord (1640) synonyme de « mourir » (notamment dans l'expression *quitter le monde*). Ce sens est réalisé par l'entrée 7. Il signifie également (1675) « abandonner une activité » (entrée 2) et plus généralement « abandonner, renoncer » dans l'expression *quitter la partie* qui n'est pas représentée dans *LVF*. L'emploi intransitif relevant du domaine de la communication téléphonique (*Ne quittez pas !*) est associé au sens « abandonner une activité » par ellipse (« ne pas quitter l'écoute »).

Le sens 1-b « laisser, abandonner » est à l'origine des deux principaux types d'emplois du verbe (2-a et 2-b). A partir du XVI^e siècle, *quitter* s'emploie avec un objet direct désignant un lieu (2-a). Il prend alors le sens de « partir, s'éloigner d'un lieu » (1550) représenté par l'entrée 1 dans *LVF* (emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source). De l'emploi transitif direct locatif du verbe, on passe au sens « ôter, retirer un vêtement » (1553), illustré par l'entrée 5. Lors du calcul de proximité, l'entrée 5 (classe D) avait été rapprochée des entrées de la classe S par l'intermédiaire de la notion de « séparation » (*quitter un vêtement* évoquant une séparation métaphorique). Au regard des données historiques, il apparaît que l'entrée 5 est en fait liée à l'entrée 1 et non aux entrées de la classe S impliquant un objet direct désignant un humain ou une activité. Le degré de proximité de rang 3 repose donc sur un « **déplacement métaphorique** » du sujet plutôt que sur une « **séparation métaphorique** ».

C'est également à partir du XVI^e siècle que le verbe se rencontre accompagné d'un objet direct <+humain> avec le sens « s'éloigner de, se séparer de qqn » (1553), associé aux entrées 3, 4 et 9. Pour cet emploi, c'est la notion de « **séparation** » qui est dominante (le

« déplacement » étant une conséquence directe de la « séparation »). Sous l'influence de cette acception, *quitter* est ensuite (1642) utilisé avec un sujet <non humain> et prend le sens de « cesser d'affecter, ne plus établir son influence sur ». Ce dernier emploi est représenté par l'entrée 6 et par l'entrée négative 8.

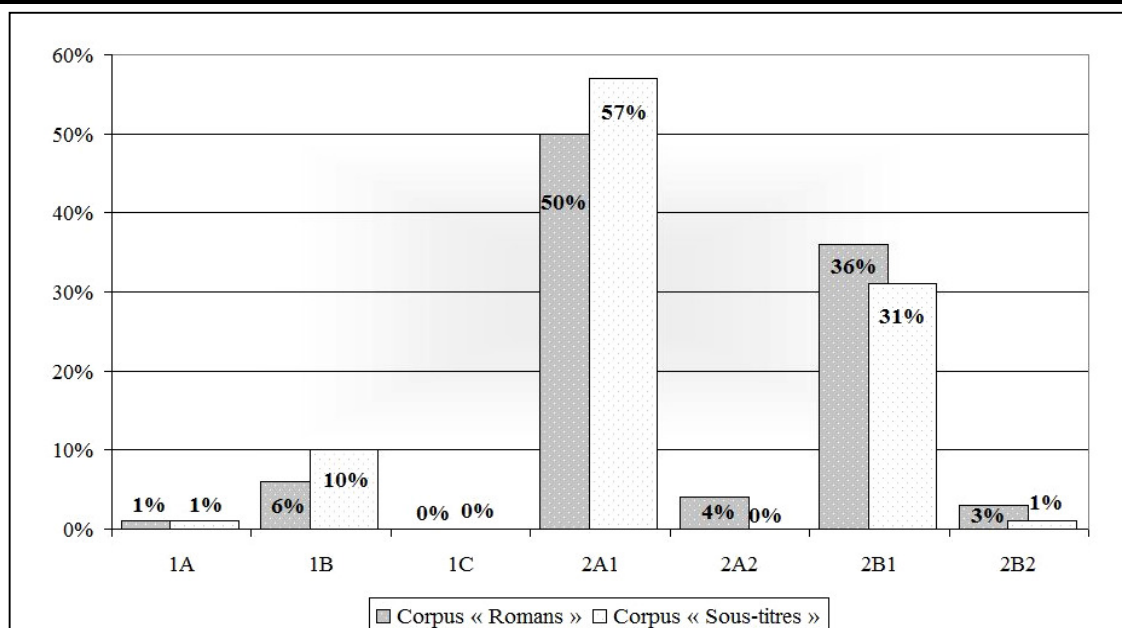
Le verbe *quitter* n'est pas un verbe originellement locatif. C'est la notion de « rupture de liens » (sens 1-b, « laisser, abandonner ») qui est historiquement à l'origine des emplois exprimant un « déplacement » et une « séparation » (2-b). L'espace sémantique du verbe s'organise autour de ces trois concepts cohésifs.

III-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *quitter* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été effectuée à partir de la formule **&e(c=&cquitter g=V)**. Sur les 580 résultats obtenus, les 100 premiers ont été retenus. Pour le corpus « Sous-titres », la recherche a été lancée à partir de la requête « quitt* ». Elle donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences verbales (cf. Annexe 11 – Corpus *quitter* »). Les emplois du verbe ont été codés de la manière suivante⁹² (cf. Annexe 12 – Concordancier corpus *quitter* ») :

	Sens	Code emploi
1-	« mourir »	1A
	« abandonner une activité »	1B
	<i>Quitter la partie</i> : « abandonner »	1C
2-a	« Partir, s'éloigner (d'un lieu) » → locatif	2A1
	« Ôter, retirer un vêtement » → locatif métaphorique	2A2
2-b	« S'éloigner de, se séparer de qqn »	2B1
	« cesser d'affecter, ne plus établir son influence sur »	2B2

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *quitter* dans les deux corpus



92. Les emplois disparus n'apparaissent pas. Les emplois 2A1 et 2A2 sont locatifs.

L'emploi 1C (« abandonner ») est absent des deux corpus qui, de manière générale, ont des profils comparables. L'emploi locatif 2A1 (« partir, s'éloigner d'un lieu ») est nettement majoritaire (à 50% dans les romans et 57% dans les sous-titres) suivi par l'emploi 2B1 (« s'éloigner, se séparer de quelqu'un », 36% dans les romans et 31% dans les sous-titres) :

- (QuitterROM5) : - *Nous **quittons** ce maudit village !* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 95-96. } → 2A1
- (QuitterST6) : *On pourrait **quitter** cette île, le lit de la rivière est à sec.*
- (QuitterROM39) : *Ma mère lorsque je la **quittais**, elle avait un peu de chagrin que je sois si radieux.* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 110-111. } → 2B1
- (QuitterST62) : *Écoutez, ma fiancée me **quitte** le jour de notre mariage parce que je vais envoyer son père en prison.*

L'emploi 1B (« abandonner une activité »), présente une fréquence d'apparition moindre mais cependant remarquable (6% dans le corpus « Romans » et 10% dans le corpus « Sous-titres ») et apparaît en troisième position dans les deux types de discours. Il est principalement illustré par des exemples relevant du domaine de la communication téléphonique :

- (QuitterROM97) : *La sonnerie n'eut rien de particulier : le grelot téléphonique habituel. L'étrange fut la montée à vive allure de l'échelle hiérarchique. - Ne **quittez** pas, standard de la Présidence.* - ORSENNA E, GRAND AMOUR, 1993, 49-52.
- (QuitterST43) : - *Quoi? - Est-ce qu'Ana est là? - Ne **quittez** pas.*

L'emploi 2A2 (« ôter, retirer un vêtement »), qui n'est pas représenté dans le corpus « Sous-titres », bénéficie d'une fréquence de 4% dans le corpus « Romans ».

- (QuitterROM36) : *Il ne **quitte** jamais sa casquette, ni ses moustaches.* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 18-19.

Les autres emplois du verbe (1A « mourir » et 2B2 « cesser d'affecter, ne plus établir son influence sur ») sont marginaux (fréquence inférieure ou égale à 3%) dans les deux corpus.

Le verbe *quitter* est **historiquement non locatif**. Cet état de fait est remis en cause en discours puisque c'est **son emploi transitif direct locatif** du type « déplacement » depuis un lieu source qui **s'impose dans les deux corpus**. L'espace sémantique de ce verbe s'organise entre le **domaine spatial** (« déplacement ») et celui, non spatial, de la « **désunion** » (« rupture de lien » et « séparation »).

III-1.3. Polysémie des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source

III-1.3.1. Profilage des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source

Les verbes *abandonner* et *quitter* sont tous deux **historiquement non locatifs**. Pour autant, l'étude détaillée de chaque verbe permet d'identifier deux profils différents :

1- Verbe dont l'emploi locatif est secondaire :

Le verbe *abandonner* n'est pas fondamentalement un verbe locatif. Les trois approches (synchronique, diachronique et discursive) se recoupent et vont dans ce sens. La polysémie d'*abandonner* est **concentrée dans le domaine non spatial** de l'« union / désunion » à travers **le concept de « rupture » qui domine son espace sémantique**. L'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source constitue **une extension polysémique dans le domaine spatial**. L'aptitude d'*abandonner* à entrer dans le domaine spatial repose sur la catégorie sémantique de l'argument en position d'objet direct.

2- Verbe dont l'emploi locatif est historiquement secondaire mais primaire en discours :

Le verbe *quitter* est également **historiquement non locatif** mais cette **réalité historique est en désaccord avec le point de vue discursif**. Le concept de « rupture de lien » est historiquement à l'origine de ses deux principaux emplois en discours. Lorsque **l'objet direct désigne un lieu**, le « **mouvement d'éloignement** », induit par la rupture, est focalisé et le verbe **entre dans le domaine spatial** du « déplacement ». Lorsque **l'objet direct désigne un humain**, c'est le concept de « **séparation** » associé au domaine non spatial de la « **désunion** » qui s'impose. L'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source, constitue une **extension polysémique historique** mais un **emploi primaire sur le plan discursif**.

III-1.3.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Les verbes *abandonner* et *quitter* sont synonymes l'un de l'autre. Ils présentent 91 synonymes différents (68 pour *abandonner* et 23 pour *quitter*, cf. « Annexe 13 – Liste des synonymes et des antonymes des verbes du type Déplacement depuis un lieu source ») et 46 synonymes communs qui constituent la zone de recouvrement de leurs espaces sémantiques respectifs :

abdiquer, abjurer, apostasier, battre en retraite, céder, déguerpir, délaisser, déloger, déménager, déposer, dépouiller, désertier, dételer, disparaître, évacuer, fausser compagnie, fuir, immoler, interrompre, lâcher, laisser, laisser tomber, mourir, partir, planter, plaquer, poser, renier, renoncer, résigner, rompre, sacrifier, se débarrasser, se défaire, se démettre, se dépouiller, se désister, se retirer, se séparer, s'éloigner, semer, s'en aller, s'enfuir, sortir, tomber, vider les lieux.

Le fait que les deux verbes soient synonymes l'un de l'autre et qu'ils partagent par ailleurs un grand nombre de synonymes, indique une forte cohésion sémantique entre eux.

Abandonner et *quitter* partagent, en outre, 66 cliques. En examinant les synonymes qui les composent, on voit que l'espace sémantique commun aux deux verbes se divise en plusieurs zones.

Les synonymes *déguerpir, déménager, évacuer, partir, s'en aller, s'enfuir, se retirer et sortir*, évoquent un « **déplacement** » depuis un lieu source et renvoient à l'emploi transitif direct locatif des deux verbes :

Clique	Emploi correspondant
<abandonner, déguerpir, partir, quitter , s'enfuir, se retirer, sortir> <abandonner, déménager, partir, quitter , s'en aller> <abandonner, évacuer, quitter , se retirer, sortir>	<i>On abandonne ce village</i> <i>On quitte Paris</i>

L'association des synonymes *rompre et se séparer* dénote une « **séparation** » entre deux individus :

Clique	Emploi correspondant
<abandonner, quitter , rompre, se séparer>	<i>On abandonne un enfant</i> <i>On quitte sa femme</i>

Les synonymes *abdiquer, renoncer, résigner, se désister, se retirer* extraient la notion de « **renonciation** » :

Clique	Emploi correspondant
<abandonner, abdiquer, quitter , renoncer, résigner, se désister> <abandonner, quitter , renoncer, se désister, se retirer>	<i>On abandonne le match</i> <i>On quitte la partie</i>

Les synonymes *délaisser, lâcher, laisser, laisser tomber et plaquer* renvoient à l'idée de « **cessation d'activité** » :

Clique	Emploi correspondant
<abandonner, délaisser, lâcher, laisser, plaquer, quitter > <abandonner, délaisser, lâcher, laisser tomber, plaquer, quitter >	<i>On abandonne un projet</i> <i>On quitte l'enseignement</i>

Les grands concepts cohésifs identifiés lors de l'analyse individuelle de chaque verbe, se retrouvent au cœur de leur espace sémantique commun et sous-tendent les régularités polysémiques.

III-1.3.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » depuis un lieu source

III-1.3.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

Abandonner et *quitter* partagent d'abord un emploi transitif direct locatif similaire et à l'origine de leur regroupement. Au sein de cette construction^{GDC}, les deux verbes expriment un « déplacement » depuis un lieu source :

Abandonner08 : *On abandonne ce village devenu désert.*
Quitter01 : *On quitte Paris.*

} → N₀ V N_{1<loc source>} = « s'en aller »

Ils admettent également un emploi transitif direct à sujet et objet direct <+humains>, dénotant une « séparation » entre deux individus :

Abandonner09 : *On abandonne un enfant.*
Quitter03 : *On quitte sa femme.*

} → N_{0<+ humain>} V N_{1<+ humain>} = « se séparer de qqn »

Avec un sujet non agentif désignant une <force physique ou mentale>, la relation exprimée correspond à une « rupture / séparation » abstraite induisant une « carence » :

Abandonner11 : *Ses forces, son énergie ont abandonné P.*
 Quitter06 : *Ses forces quittent P qui se meurt.* } → N_{0<force>} V N_{1<+humain>} = « manquer »

Employés transitivement avec un sujet <+humain> et un objet direct désignant une <entité abstraite>, les deux verbes évoquent le fait de « cesser une activité » :

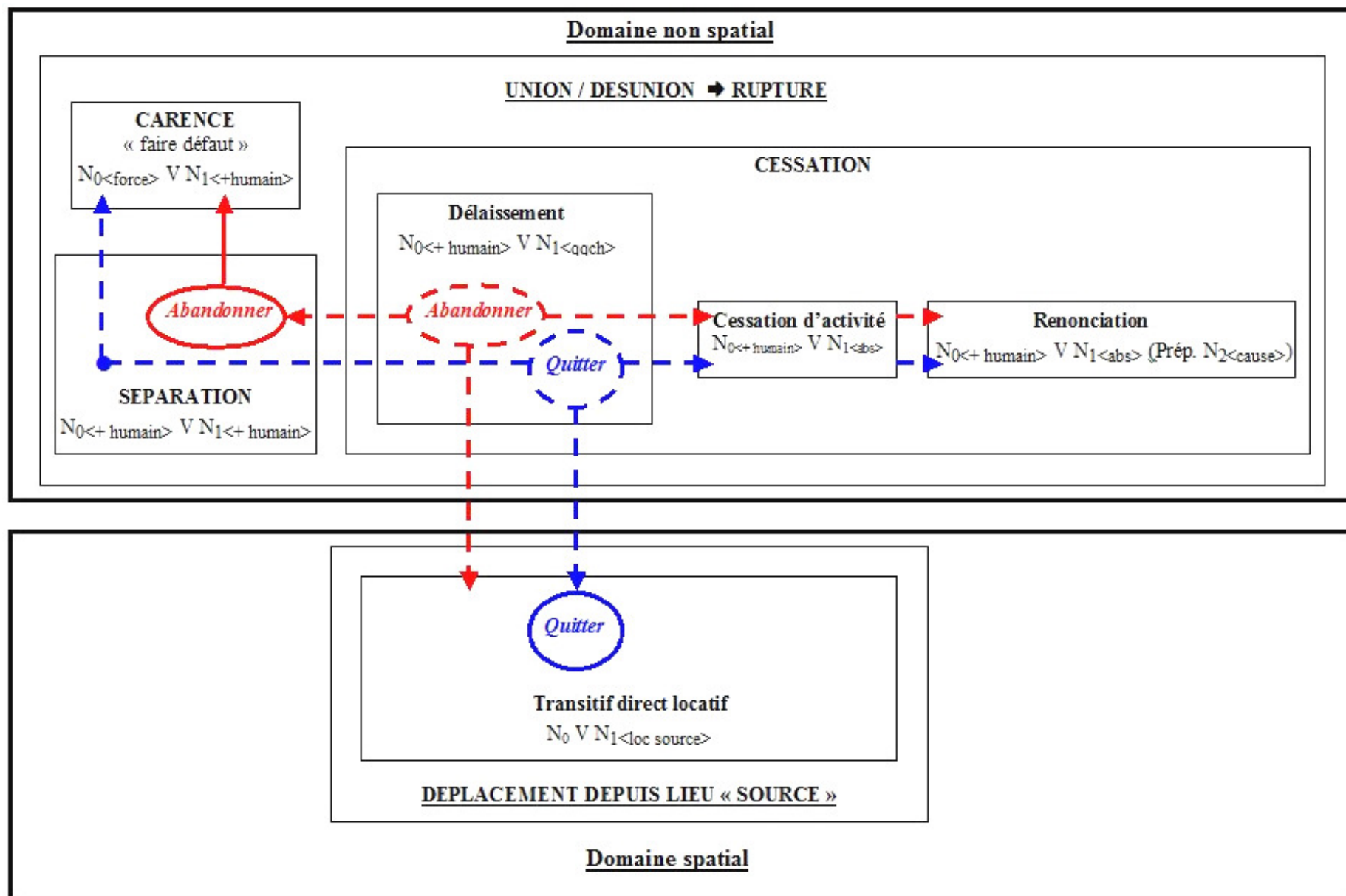
Abandonner04 : *On abandonne un projet.*
 Quitter02 : *On quitte l'enseignement.* } → N_{0<+humain>} V N_{1<abs>}
 = « délaisser, lâcher, laisser une activité »

Lorsque le sujet <+humain> cesse une activité en raison d'une difficulté (complément circonstanciel de cause facultatif), c'est l'idée de « renonciation » qui est actualisée. Les deux verbes possèdent un emploi similaire illustrant ce sens :

Abandonner06 : *On abandonne le match.*
 (82) *On quitte la partie.* } → N_{0<+humain>} V N_{1<abs>} (Prép. N_{2<cause>})
 = « renoncer, capituler »

Abandonner et *quitter* possèdent cinq emplois communs qui constituent des régularités polysémiques. Leur polysémie reste concentrée dans le domaine de l'« **union / désunion** » du fait qu'ils expriment initialement (sur le plan historique) une « **rupture** » entre deux entités auparavant unies. Le passage du domaine non spatial au domaine spatial est rendu possible par le « **mouvement d'éloignement** » (entre le sujet et l'objet) induit par le concept de « rupture ».

III-1.3.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » depuis un lieu source



- *Abandonner*

La polysémie de ce verbe est concentrée dans le domaine non spatial de l'« union / désunion » par l'intermédiaire du concept cohésif de « rupture » qui domine son espace sémantique. L'emploi historiquement primaire d'*abandonner* (« délaisser quelque chose ») est secondaire en discours (⊙) et attaché à la notion de « cessation ». Il représente un véritable foyer de polysémie puisqu'il est à l'origine de trois séries d'extensions :

- La première est interne au domaine notionnel de la « cessation » (« cesser une activité » puis « renoncer »).
- Avec la deuxième, le verbe passe dans le champ de la « séparation » entre deux individus, qui est toujours associé au domaine de la « rupture ». Cet emploi, historiquement secondaire, est primaire en discours (○) et donne lieu à une extension dans le domaine de la « carence » (« une qualité / force fait défaut à quelqu'un »).
- La troisième extension concerne l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source. *Abandonner* entre alors dans le domaine spatial (la phase d'« éloignement entre deux entités », induite par la « rupture », est focalisée).

- *Quitter*

Tout comme le verbe *abandonner*, la polysémie du verbe *quitter* est concentrée dans le domaine non spatial de l'« union / désunion », représenté par le concept de « rupture ». Son emploi historiquement primaire relève également du domaine de la « cessation » (« délaisser quelque chose »), est secondaire en discours (⊙) et représente un foyer de polysémie. Les deux verbes présentent bien d'autres similitudes puisqu'on observe les mêmes types d'extensions polysémiques pour *quitter* et pour *abandonner* (mêmes séries et mêmes orientations). A partir de l'emploi historiquement secondaire « délaisser quelque chose », on relève une première série d'extensions interne au domaine notionnel de la « cessation » (« cesser une activité » → « renoncer »). Ce même emploi historiquement primaire est à l'origine de l'entrée du verbe dans le champ de la « séparation » entre deux individus puis dans le domaine de la « carence ». Pour autant, contrairement au verbe *abandonner*, ce n'est pas l'emploi synonyme de « se séparer de quelqu'un » qui est primaire en discours pour le verbe *quitter*, mais l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » depuis un lieu source (○). Il constitue une extension historique dans le domaine spatial.

Du **point de vue discursif**, le verbe *quitter* apparaît comme un verbe **prioritairement locatif** tandis qu'*abandonner* est ressenti comme un **verbe relationnel** exprimant une « séparation » entre deux individus. Ce sont les données diachroniques qui révèlent l'existence d'une véritable régularité dans le cheminement de leur polysémie respective.

III-2. « Déplacement » via lieu de passage

Trois emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » via un lieu de passage ont été retenus pour l'étude détaillée.

Passer 38	<i>On passe la porte d'entrée.</i>	E3e
Sauter 10	<i>On saute une haie, deux mètres en hauteur.</i>	E3e
Traverser 01	<i>On traverse le pays en voiture.</i>	E3e

III-2.1. Le verbe *passer*

III-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *passer* dans *LVF*

Passer est le verbe qui présente le plus grand nombre d'entrées (61) dans *LVF* (cf. Annexe 14 – Le verbe *passer* dans *LVF* »). L'étude de sa polysémie est donc complexe. La multiplication des entrées dans *LVF* tient d'abord à la volonté des auteurs de proposer un inventaire exhaustif et une description très fine des emplois de chaque verbe. Les principes méthodologiques de classification visent, quant à eux, à rassembler des emplois communs à plusieurs verbes. Ce double objectif a pour effet une représentation éclatée du lexique. Que deux emplois présentent des variations syntaxiques et sémantiques majeures ou des nuances sémantiques mineures ils sont potentiellement susceptibles d'être distingués de la même manière par des changements d'opérateurs et / ou de classes génériques.

Outre le grand nombre d'entrées dans *LVF*, les difficultés inhérentes au verbe *passer* viennent du fait que ses différents emplois ne se distinguent pas obligatoirement par des constructions morpho-syntaxiques différentes. Ainsi, la structure nue $N_1 V$ convient aussi bien à des exemples du type : *la voiture passe* (qqp), *le joueur passe* (son tour) et *le temps passe*. Il est donc indispensable de prendre en compte la catégorie sémantique des actants, les rôles sémantiques et les équivalences fonctionnelles entre des actants de nature différentes pour pouvoir distinguer ses différentes constructions^{GDC}.

Sur le plan méthodologique, l'objectif étant de situer l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via lieu de passage, il est nécessaire de faire des choix visant à simplifier l'étude synchronique. Pour répondre à ce besoin de simplification, nous avons décidé de prendre les données lexicographiques du *TLFi* comme point de départ de l'analyse synchronique (cette démarche s'inscrit dans la lignée de celle proposée par E. Pauly pour l'analyse de la polysémie des verbes *aller*, *partir* et *tirer*, cf. Pauly : 2010, p.157). L'objectif est d'utiliser les informations lexicographiques pour faire émerger de grands types d'emplois associés au verbe *passer* et les mettre directement en relation avec les entrées du verbe dans *LVF*. Le calcul de proximité sera effectué sur la base de ce croisement.

Dans *LVF*, les entrées de *passer* relèvent majoritairement de la classe M (« verbes de mouvement ») en association avec l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

02 : <i>Les cigognes passent dans le ciel.</i>	15 : <i>Le facteur n'est pas encore passé.</i>
03 : <i>L'eau passe dans le tuyau.</i>	16 : <i>La lumière passe à travers ce tissu. Le café passe.</i>
04 : <i>On passe à côté de la mairie, devant la boulangerie.</i>	17 : <i>Les pommes de terre passent très bien.</i>
05 : <i>La balle passe au-dessus / près / loin de nous.</i>	19 : <i>Le courant passe dans le fil et la lampe s'allume.</i>
06 : <i>Un sourire passe sur ses lèvres.</i>	30 : <i>On est passé par une grande école.</i>
08 : <i>La voiture passe au vert.</i>	31 par : <i>On passe par P pour obtenir cette faveur.</i>
11 : <i>Le jupon passe dessous la robe.</i>	35 : <i>Les semaines passent vite. Les vacances se passent bien.</i>
12 : <i>On passe par la Provence. La Seine passe par / à Paris.</i>	42 : <i>On passe le bras par la portière.</i>
13 : <i>Une seule droite passe par deux points.</i>	53(ê) : <i>Cette époque est passée.</i>
14 : <i>On ne fait que passer. On est passé hier au bureau.</i>	56(s) : <i>Les choses se passent très bien.</i>

Quinze entrées sont associées à la classe E (« verbes de mouvement d'entrée et de sortie »), parmi lesquelles l'entrées 38 qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type déplacement via un lieu de passage. Les entrées de la classe E présentent, pour la plupart (12 sur 15), l'opérateur générique « ire » (« aller qp ») :

01 : <i>On passe dans la salle pour aller dans la cuisine.</i>	23 : <i>On passe à l'opposition. On passe à l'ennemi.</i>
07 : <i>On passe P dans la côte.</i>	24 : <i>On passe à un vote à mains levées / à une chose sérieuse.</i>
09 : <i>La loi passe au Parlement.</i>	27 : <i>Le domaine passe au fils.</i>
18 : <i>L'air passe dans la pièce par les fissures.</i>	38 : On passe la porte d'entrée.
21 : <i>On passe de la salle à manger à un petit salon.</i>	39 : <i>On a passé l'heure. Le dollar passe la barre des 6 francs.</i>
22 : <i>On passe en classe supérieure, à l'échelon des prof.</i>	43 : <i>On passe ses vacances au bord de la mer.</i>

L'entrée 41 est associée à l'opérateur générique « f.ire » (« faire aller qpp ») :

Passer41 : *On passe les marchandises, des étrangers en fraude.*

Les entrées 25 et 26 impliquent l'opérateur complexe « ex D état » (« sortir d'un état ») :

Passer25 : *On passe d'une idée à l'autre.*

Passer26 : *La température est passée de 20 à 5 degrés.*

Six entrées appartiennent à la classe L (« verbes locatifs ») :

« lc » = « être, mettre à telle place »	« lc.qp » = « être ou mettre en tel lieu »
34 : <i>Les dépenses personnelles passent en frais généraux.</i>	20 : <i>On passe à la télévision.</i>
45 : <i>On passe un manteau sur ses épaules.</i>	54(s) : <i>La scène se passe au Moyen Age.</i>
49 : <i>On passe la cire sur les meubles.</i>	55(s) : <i>Ce qui se passe aujourd'hui est étrange.</i>

Cinq entrées relèvent de la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement »), en association avec les opérateurs « ag » (« agir d'une certaine manière »), « ê.e.état » (« être dans un certain état »), « f.éclat » (« produire de la lumière ») et « av.som » (« avoir tel état du corps ») :

10 : <i>L'erreur / ça passe pour cette fois. → « ê.e.état »</i>	37 : <i>Les couleurs passent. Le soleil passe les couleurs. → « f.éclat »</i>
29 : <i>On passe par des moments difficiles. → « ag »</i>	60 : <i>Le vieux a passé dans la nuit. → « av.som »</i>
44 : <i>On a passé le bac avec mention. → « ag »</i>	

Quatre entrées sont associées à la classe D (« verbe de don ») et mettent en scène les opérateurs « dat » (« donner qc / qn à ») ou « abda » (« enlever à / obtenir de », ici sens « subir ») :

50 : <i>On passe un livre à un ami. → « dat »</i>	59 : <i>Le joueur passe le ballon à son coéquipier. → « dat »</i>
51 : <i>On passe son rhume à P. → « dat »</i>	32 : <i>On passe à la visite médicale. On passe la visite, l'examen. → « abda »</i>

Trois entrées appartiennent à la classe X (« verbes à statut grammatical »). Deux mettent

en scène l'opérateur « aux état » (« auxiliaire d'état ») et une l'opérateur « fin » (« résultatif ») :

Passer28 : *On passe chef de service.* → « aux état »

Passer33 pour : *On passe pour fous. Ce plan passe pour être intelligent.* → « aux état »

Passer 36 : *La douleur va passer. Cela passe avec l'âge.* → « fin »

Les huit dernières entrées de *passer* se répartissent entre les classes C, F, N, P, R et U :

- Classe C (« verbes de communication »), opérateur « dic » (« communiquer qqch ») :

Passer61 : *Qu'est-ce qu'on a passé à P. On passe un savon à P.*

- Classe F « verbes de type frapper ou toucher », « ict » (« frapper ») et « tact » (« toucher ») :

Passer40 : *On a passé tous les obstacles facilement.* → « ict »

Passer52 : *On passe les meubles à la cire. On se passe les lèvres à la crème.* → « tact »

- Classe N (« verbe de type munir / démunir »), op. « dmU » (« démunir ») :

Passer57(s) : *On se passe très bien de le voir, de télévision.*

Passer58(s) : *On se passe de révision, de revoir le texte.*

- Classe P (« verbes psychologiques »), opérateur « ger.mens » (« diriger son esprit / avoir telle pensée ») :

Passer46 : *L'acteur a passé une réplique.*

- Classe R (« verbes de réalisation »), opérateur « fab représentation » (« faire une représentation ») :

Passer47 : *On passe des disques à cette soirée. On passe ce film au cinéma.*

- Classe U (« union, réunion, mise en relation »), op « dli » (« délier, libérer, filtrer ») :

Passer48 : *On passe les légumes, le café dans cet appareil.*

Le verbe *passer* fait l'objet de trois articles dans le *TLFi* (cf. « Annexe 15 – *Passer TLFi* version simplifiée »). Le premier regroupe la plupart des emplois du verbe et se divise en deux sections, respectivement associées au domaine spatial (1^{ère} section) et au domaine temporel (2^{ème} section). Le deuxième article (Passer 2) est consacré aux emplois de *passer* relevant spécifiquement du domaine du droit, de l'économie, de la politique et de l'administration. Le troisième article s'attache à l'utilisation de *passer* en tant que verbe à statut grammatical (verbe copule ou attributif).

Pour mettre en perspective les informations lexicographiques et les entrées de *LVF*, nous avons résumé les trois articles sous forme de tableaux et avons associé chaque définition aux entrées de *LVF* correspondantes. Le résultat présenté ci-après ne fait pas apparaître les définitions non illustrées dans *LVF* (cf. « Annexe 16 – *Passer* croisement *TLFi* / *LVF* » pour la version complète des tableaux). Les entrées 12, 33, et 39 sont associées à deux définitions différentes et apparaissent donc deux fois.

PASSER 1 : Croisement entre les données lexicographiques du TLFi et les entrées de LVF

		TLFi	LVF	
1^{ère} SECTION : MOUVEMENT SPATIAL	I- Destination inconnue	A. Aller d'un mouvement continu d'un point à un autre. Parcourir, traverser un lieu.	1. a) Quelqu'un / quelque chose <i>passé</i>	Passer02 : <i>Les cigognes passent dans le ciel.</i> Classe M « f.mvt » Passer05 : <i>La balle passe au-dessus de nous.</i> Classe M « f.mvt » Passer15 : <i>Le facteur n'est pas encore passé.</i> Classe M « f.mvt »
			2. a) Avec adv. de lieu ou compl. prép. désignant l'espace parcouru ou un point du parcours c) <i>P. anal.</i> En parlant d'une entité linéaire continue	Passer01 : <i>On passe dans la salle pour aller dans la cuisine.</i> Classe E « ire » Passer03 : <i>L'eau passe dans le tuyau.</i> Classe M « f.mvt » Passer04 : <i>On passe à côté de la mairie.</i> Classe M « f.mvt » Passer19 : <i>Le courant passe dans le fil.</i> Classe M « f.mvt » Passer06 : <i>Un sourire passe sur ses lèvres.</i> Classe M « f.mvt » Passer12 : <i>On passe par la Provence.</i> Classe M « f.mvt » Passer12 : <i>La Seine passe par Paris, à Paris.</i> Classe M « f.mvt » Passer13 : <i>Une seule droite passe par deux points.</i> Classe M « f.mvt »
		B. L'action implique un obstacle à franchir, une difficulté à surmonter.	1. a) Avec compl. prép. ou adv. de lieu b) Faire traverser, transporter qqch frauduleusement.	Passer08 : <i>La voiture passe au vert.</i> Classe M « f.mvt » Passer16 : <i>La lumière passe à travers ce tissu.</i> Classe M « f.mvt » Passer18 : <i>L'air passe dans la pièce par les fissures.</i> Classe E « ire » Passer31 par : <i>On passe par P pour obtenir cette faveur.</i> Classe M « f.mvt »
			2. En particulier a) Filtrer. <i>On passe qqch / qqch passe.</i> b) Être absorbé, digéré. c) Être voté, être élu.	Passer41 : <i>On passe les marchandises en fraude.</i> Classe E « fire » Passer48 : <i>On passe les légumes, le café dans cet appareil.</i> Classe U « dli » Passer17 : <i>Les pommes de terre passent très bien.</i> Classe M « f.mvt » Passer09 : <i>La loi passe au Parlement.</i> Classe E « ire »
			1. Franchir un obstacle c) Franchir une grille, une porte, un seuil pour entrer ou sortir.	Passer40 : <i>On a passé tous les obstacles facilement.</i> Classe F « ict » Passer38 : <i>On passe la porte d'entrée.</i> Classe E « ire »
		C. Résultat focalisé 2. <i>Au/fig.</i> a) Se présenter / subir / réussir les épreuves d'un examen.	Passer44 : <i>On a passé le bac avec mention.</i> Classe H « ag succès »	
	D. Aller au-delà, dépasser. Compl. d'obj. = repère.	1. Avec l'idée de mouvement a) Laisser derrière soi qqch ou qqn qui se déplace également. b) Laisser derrière soi qqch qui reste fixe dans l'esp. ou le tps.	Passer07 : <i>On passe P dans la côte.</i> Classe E « ire » Passer39 : <i>On a passé l'heure.</i> Classe E « ire »	
		2. Sans idée de mouvement a) Sortir d'un alignement, être en saillie par rapport à qqch. b) Excéder en nombre, en quantité, en importance.	Passer11 : <i>Le jupon passe dessous la robe.</i> Classe M « f.mvt » Passer39 : <i>Le dollar passe la barre des 6 francs.</i> Classe E « ire »	
	F. <i>Au/fig.</i>	1. c) Qqch <i>passé</i> . Être accepté. Être acceptable, tolérable.	Passer10 : <i>L'erreur passe, ça passe pour cette fois.</i> Classe H « é.e.état »	
		2. a) Qqn <i>passé</i> qqch. Omettre, sauter.	Passer46 : <i>L'acteur a passé une réplique.</i> Classe P « ger.mens »	
		3. b) Qqn / Qqch. <i>se passe de</i> qqch /qqn. – Qqn se passe de + inf. Accepter, supporter de ne pas avoir.	Passer57(s) : <i>On se passe très bien de le voir, de télé.</i> Classe N « dmu » Passer58(s) : <i>On se passe de révision, de revoir le texte.</i> Classe N « dmu »	
	II- Destination connue	A. Aller qqp. Point d'arrivée	1. a) Les deux extrémités du parcours sont désignées : <i>Passer de... à...</i>	Passer21 : <i>On passe de la salle à manger à un petit salon.</i> Classe E « ire »
		B. <i>Au/fig</i> Action dans le tps / un processus temp.	1. a) L'idée est celle d'une évolution, d'un changement, d'une transformation subis ou réalisés. b) <i>En partic.</i> Changer sans transition (d'attitude, d'activité). En venir à, accéder à (une nouvelle phase).	Passer26 : <i>La température est passée de 20 à 5 degrés.</i> Classe E « ex » Passer60 : <i>Le vieux a passé dans la nuit.</i> Classe H « av.som » Passer24 : <i>On passe à un vote à mains levées.</i> Classe E « ire » Passer25 : <i>On passe d'une idée à l'autre.</i> Classe E « ex »
			3. a) L'idée est celle de transmission ou de transfert b) Avec une idée de reniement, voire de trahison.	Passer27 : <i>Le domaine passe au fils.</i> Classe E « ire » Passer23 : <i>On passe à l'opposition. On passe à l'ennemi.</i> Classe E « ire »
			4. a) Changement de catégorie, accession à un nouvel échelon.	Passer22 : <i>On passe en classe supérieure.</i> Classe E « ire »
b) Un attribut exprime le résultat du processus.			Passer28 : <i>On passe chef de service.</i> Classe X « aux état »	

		TLFi		LVF	
1 ^{ÈME} SECTION : MOUVEMENT SPATIAL	III- Mvt. interromps	A.	1. S'arrêter pour un court moment, séjourner quelque part provisoirement.	Passer 14 : <i>On ne fait que passer.</i> Classe M « f.mvt »	
		B. P. ext	1.	b) En partic. <i>Passer par</i> (un stade dans une évolution).	Passer 30 : <i>On est passé par une grande école.</i> Classe M « f.mvt »
				c) P. anal : Subir (une crise, une épreuve).	Passer29 : <i>On passe par des moments difficiles.</i> Classe H « ag »
			3.	a) Spéc. Être présenté, présenter quelque chose, se présenter devant un public, un auditoire.	Passer20 : <i>On passe à la télévision.</i> Classe L « lc.qp » Passer47 : <i>On passe des disques. On passe ce film au ciné.</i> Classe R « fab »
	IV- Mvt. = geste Valeur factitive	A.	Qqn <i>passse</i> qqch à qqn	1. a) Le compl. d'obj. désigne une chose concr. Remettre, donner, transmettre.	Passer50 : <i>On passe un livre à un ami.</i> Classe D « dat » Passer51 : <i>On passe son rhume à P.</i> Classe D « dat » Passer59 : <i>Le joueur passe le ballon à son coéquipier.</i> Classe D « dat »
		B.	1. Faire aller / glisser, mettre.	b) Avec compl. prép.	Passer 42 : <i>On passe le bras par la portière.</i> Classe M « f.mvt »
				c) Sans compl. prép. <i>Passer</i> (un vêtement).	Passer45 : <i>On passe un manteau sur ses épaules.</i> Classe L « lc »
			2.	a) Étaler, appliquer un produit <i>sur</i> qqch.	Passer49 : <i>On passe la cire sur les meubles.</i> Classe L « lc »
				Loc. fam. <i>Passer un savon à qqn.</i>	Passer61 : <i>On passe un savon à P.</i> Classe C, « dic »
		3.	a) Soumettre qqch à un traitement particulier, à l'action d'un produit ou d'un instrument.	Passer52 : <i>On passe les meubles à la cire. On se passe les lèvres à la crème.</i> Classe F « tact »	
4. P. ext	a) Soumettre qqn / qqch, se soumettre à un examen.	Passer32 : <i>On passe à la visite médicale, l'examen.</i> Classe D « abda »			
2 ^{ÈME} SECTION : DEROULEMENT TEMPOREL	I-	A. Suj. = tps ou événement	1. a) (<i>Le temps</i>) <i>passse</i> . S'écouler dans un mouvement continu, avec la notion d'action révolue au passé.	Passer 35 : <i>Le temps, les semaines passent vite..</i> Classe M « f.mvt » Passer 53(è) : <i>Cette époque est passée.</i> Classe M « f.mvt »	
		B.	1. Valeur fact.	a) Qqn <i>passse</i> qqch (temps) qqp / à inf	Passer43 : <i>On passe ses vacances au bord de la mer.</i> Classe E « ire »
	II-	A.	1. b) P. anal. Cesser d'exister, d'avoir de l'importance, d'être un sujet de préoccupation. Éliminer en prenant qqn pour exutoire.	Passer 36 : <i>La douleur va passer. Cela passe avec l'âge.</i> Classe X « fin »	
		Qqch <i>passse</i>	2. Conséquence du tps qui passe	b) S'altérer, se flétrir; perdre sa couleur, pâlir.	Passer37 : <i>Les couleurs passent au soleil. Le soleil passe les couleurs.</i> Classe H « f.éclat »
	III- Pron.	A. En tant que fait ponctuel. Arriver, se produire, avoir lieu.		Passer55(s) : <i>Ce qui se passe aujourd'hui est étrange.</i> Classe L « lc.qp »	
		B. En tant que fait s'inscrivant dans une durée. Se dérouler dans ses diverses phases.		Passer54(s) : <i>La scène se passe au Moyen Âge.</i> Classe L « lc.qp » Passer 56(s) : <i>Les choses se passent très bien.</i> Classe M « f.mvt »	

PASSER 2 - Correspond à *passation*. Avec valeur factitive

		TLFi	LVF
A. DR., ECON.	3. <i>Passer une écriture. Passer qqc. en / au / sur le compte de. Passer qqc. aux frais généraux, etc.</i>		Passer34 : <i>Les dépenses passent en frais généraux.</i> Classe L « lc »

PASSER 3 - Fonctionne comme un verbe d'état

		TLFi	LVF
A. <i>Passer pour</i>	1. Être considéré comme; avoir la réputation de.	a) <i>Passer pour</i> + adj. ou subst. attribut b) <i>Passer pour</i> + infinitif	Passer33 pour : <i>On passe pour fou.</i> Classe X « aux état » Passer33 pour : <i>Ce plan passe pour être intelligent.</i> Classe X « aux état »

La première section de l'article « Passer 1 » du *TLFi* est consacrée aux emplois spatiaux évoquant un « déplacement » (franchissement d'une frontière) ou un « mouvement » (parcours sans franchissement d'une frontière) et concerne la très grande majorité des entrées du verbe dans *LVF* (51 sur 61). Cette première section est divisée en quatre parties : I- Destination inconnue (28 entrées), II- Destination connue (9 entrées), III- Mouvement interrompu (5 entrées) et IV- Mouvement relevant du geste avec valeur factitive (9 entrées).

• I. Destination inconnue

Dans une première série d'emploi (A.) le verbe est synonyme d'« aller d'un mouvement continu d'un point à un autre. Parcourir, traverser un lieu ». Aucune frontière n'est franchie et c'est ici le **mouvement** qui est focalisé. Ce type d'emplois concerne essentiellement des entrées de la classe M (« verbes de mouvement », 9 entrées sur 10) :

Passer04 : *On passe à côté de la mairie.*

Passer12 : *La Seine passe par Paris, à Paris.*

L'entrée 1 (*On passe dans la salle pour aller dans la cuisine*) est la seule à relever d'une autre classe, à savoir la classe E (opérateur « ire »), conceptuellement voisine de la classe M.

Les entrées de la classe M et de la classe E sont également conjointement associées à des acceptions dans lesquelles « l'action implique un **obstacle à franchir**, une difficulté à surmonter » (B.) :

Passer16 : *La lumière passe à travers ce tissu.* Classe M, « f.mvt »

Passer18 : *L'air passe dans la pièce par les fissures.* Classe E, « ire »

L'entrée 48 de la classe U (« union, réunion, mise en relation ») est également associée à ce type d'emplois et réalise le sens « **filtrer** » :

Passer48 : *On passe les légumes, le café dans cet appareil.*

L'obstacle est représenté par l'appareil destiné à réaliser l'action de « filtrer ».

Toujours avec l'idée d'obstacle à franchir, *passer* possède des emplois (C.) qui focalisent le résultat de l'action (l'obstacle est franchi). Il s'agit d'emplois dénotant un **déplacement via un lieu de passage**. On trouve donc ici, l'emploi transitif direct locatif (classe E) :

Passer38 : *On passe la porte d'entrée.* Classe E « ire »

Par métaphore, les entrées 40 et 44 sont associées au même type d'emplois :

Passer40 : *On a passé tous les obstacles facilement.* Classe F, « ict »

Passer44 : *On a passé le bac avec mention.* Classe H, « ag succès »

Dans une quatrième série d'emplois (D.), le verbe est synonyme de « **dépasser** » avec ou sans idée de mouvement. Il exprime alors une comparaison entre deux entités dont l'une constitue un repère par rapport auquel l'autre est située. Ce type d'emplois réunit à nouveau des entrées de la classe M et de la classe E :

Passer11 : *Le jupon passe dessous la robe.* Classe M, « f.mvt »

Passer39 : *Le dollar passe la barre des 6 francs.* Classe E, « ire »

La dernière série d'emplois (F.) impliquant une destination inconnue, réalise l'idée de « dépassement métaphorique » (*aller au-delà, ne pas s'arrêter à*) :

Passer10 : *L'erreur passe, ça passe pour cette fois.* Classe H « ê.e.état »

Passer46 : *L'acteur a passé une réplique.* Classe P « ger.mens »

On trouve également les emplois pronominaux de *passer* marquant la « **restriction / privation** » :

Passer57(s) : *On se passe très bien de le voir, de télé.* Classe N, « dmu »

Passer58(s) : *On se passe de révision, de revoir le texte.* Classe N, « dmu »

On peut considérer qu'il s'agit, ici, pour le sujet de « dépasser le besoin de » quelque chose / faire quelque chose.

• II. Destination connue

Les emplois de ce type se divisent en deux groupes : ceux qui dénotent un « **déplacement** » **spatial concret vers un lieu de destination (A.)** et ceux qui évoquent un « **changement** » **inscrit dans un processus temporel (B.)**.

Le premier type est représenté par une seule entrée de *LVF*, associée à la classe E :

Passer21 : *On passe de la salle à manger à un petit salon.* Classe E, « ire »

Le deuxième mêle des entrées des classes E (opérateurs « ire » et « ex »), X et H.

Passer24 : *On passe à un vote à mains levées.* Classe E, « ire »

Passer25 : *On passe d'une idée à l'autre.* Classe E, « ex »

Passer28 : *On passe chef de service.* Classe X, « aux état »

Passer60 : *Le vieux a passé dans la nuit. = passer de vie à trépas.* Classe H, « av.som »

Le statut grammatical de *passer* dans l'entrée 28 est donc remis en cause et semble reposer uniquement sur la fonction grammaticale du N₁ (attribut).

• III. Mouvement interrompu

Pour cette classe, on distingue les emplois (A.) qui dénotent l'interruption provisoire d'un mouvement concret (**étape dans un parcours**) et les emplois abstraits impliquant un mouvement métaphorique (B.). Le premier type est illustré par l'entrée 14 de la classe M (Passer 14 : *On ne fait que passer.*), tandis que le second est représenté par des entrées relevant respectivement des classes M, H L et R :

Passer 30 : *On est passé par une grande école.* Classe M, « f.mvt »

Passer29 : *On passe par des moments difficiles.* Classe H, « ag »

Passer20 : *On passe à la télévision.* Classe L, « lc.qp »

Passer47 : *On passe des disques. On passe ce film au ciné.* Classe R, « fab »

• IV. Mouvement = geste

Le premier type (A.) concerne des emplois attachés à la « **donation** », implique la construction N1<agent> V N2<objet transféré> à N3<bénéficiaire> et rassemble les trois entrées de la classe D associées à l'opérateur « dat » :

Passer50 : *On passe un livre à un ami.* Classe D « dat »

Le deuxième type est également associé à une structure profonde impliquant trois actants, mais ne concerne plus la « donation ». Il s'agit d'un « **déplacement causatif** » attaché à la structure profonde N1<agent> V N2<affecté> Prép N3<destination>. Des entrées des classes M, L, C, F et D se trouvent ainsi regroupées :

Passer 42 : *On passe le bras par la portière.* Classe M, « f.mvt »

Passer45 : *On passe un manteau sur ses épaules.* Classe L, « lc »

Passer61 : *On passe un savon à P.* Classe C, « dic »

Passer52 : *On passe les meubles à la cire. On se passe les lèvres à la crème.* Classe F « tact »

Passer32 : *On passe à la visite médicale, l'examen.* (réduction de la structure complète : *On passe qqn à la visite médicale*) Classe D, « abda »

La deuxième section de l'article *Passer* 1 est consacrée aux emplois qui évoquent un « **mouvement / déplacement** » sur le plan temporel. Dans le premier type (I.A. et I.B.), l'un des actants est obligatoirement de nature <temporelle> et le procès dénote la **manière dont s'écoule ce temps**. La classe M et la classe E sont une fois de plus réunies :

Passer 35 : *Le temps, les semaines passent vite.* Classe M, « f.mvt »

Passer43 : *On passe ses vacances au bord de la mer.* Classe E, « ire »

Le deuxième type (II.A.) n'implique plus la présence d'un actant de nature temporelle. Le procès marque un processus et évoque la manière dont l'entité en position sujet est affectée par l'écoulement du temps. L'entrée 36 de la classe X (pour laquelle le statut grammatical du verbe est de nouveau remis en question) et l'entrée 37 de la classe H sont associées à ce type d'emplois :

Passer 36 : *La douleur va passer. Cela passe avec l'âge.* Classe X « fin »

Passer37 : *Les couleurs passent au soleil. Le soleil passe les couleurs.* Classe H « f.éclat »

Enfin, le dernier type (III.) concerne des emplois pronominaux qui mettent en scène un sujet désignant un <événement>. Le procès dénote soit le fait de se produire (entrée 55), soit la manière dont l'événement en question se déroule (processus, entrées 55 et 56) :

Passer54(s) : *La scène se passe au Moyen Age.* Classe L « lc.qp »

Passer55(s) : *Ce qui se passe aujourd'hui est étrange.* Classe L « lc.qp »

Passer 56(s) : *Les choses se passent très bien.* Classe M « f.mvt »

L'article *Passer 2* traite des emplois relevant de domaines de spécialités (droit, économie, politique et administration). Seule l'entrée 34 de la classe L réalise l'une des acceptions impliquées :

Passer34 : *Les dépenses passent en frais généraux.* Classe L, « lc »

Au regard du dégroupement opéré par le *TLFi*, on pourrait penser que cette entrée est isolée des autres. On peut cependant l'associer aux deux autres entrées de la classe L présentant l'opérateur « lc », puisque, dans les trois cas, le procès dénote le fait de « mettre quelque chose quelque part » :

Passer45 : *On passe un manteau sur ses épaules.* Classe L, « lc »

Passer49 : *On passe la cire sur les meubles.* Classe L, « lc »

L'article *Passer 3* traite les expressions *passer pour* (A.) et *passer inaperçu* (B.). Seule l'expression *passer pour* est représentée dans *LVF* par l'entrée 33.

Passer33 pour : *On passe pour fous. Ce plan passe pour être intelligent.* Classe X, « aux état »

Le statut grammatical du verbe (conditionnant l'appartenance d'une entrée à la classe X) semble justifié uniquement pour cette entrée.

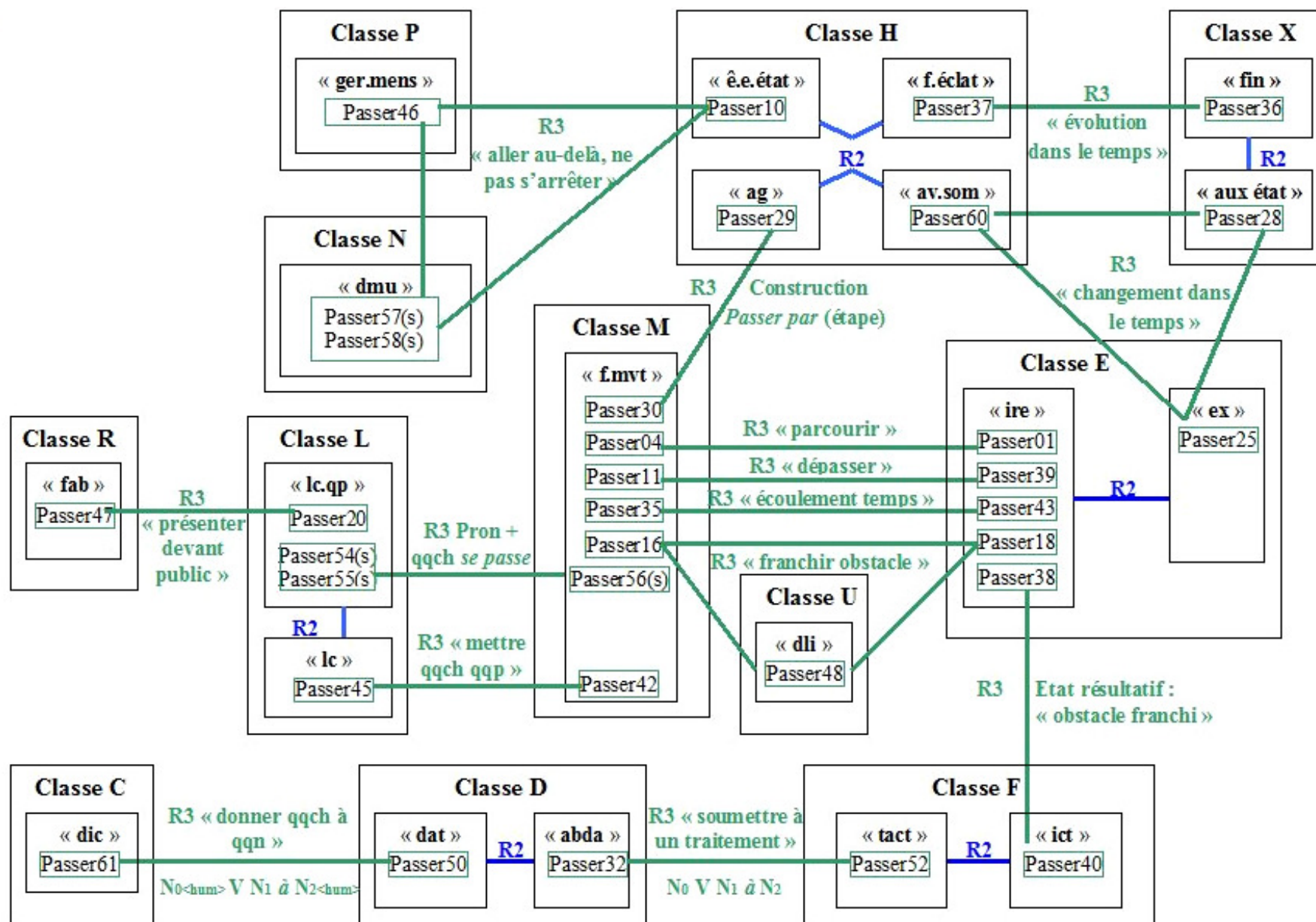
La mise en perspective des données lexicographiques avec les entrées du verbe dans *LVF* montre que :

- il existe une grande cohésion entre les classes M et E qui sont au cœur du réseau de relations entre les entrées du verbe.
- les entrées de *passer* relèvent principalement du domaine du « mouvement / déplacement » spatial. Pour autant, le fait de « parcourir » implique une certaine durée. **Le domaine spatial et le domaine temporel sont donc étroitement liés** et dominant l'espace sémantique du verbe.
- le statut grammatical du verbe *passer* n'est pertinent que pour l'entrée 33. Les autres entrées qui relèvent de la classe X, sont apparentées à des emplois où le verbe a un sens plein.

Sur la base de ces observations, on peut établir le calcul de proximité entre les entrées de *passer* dans *LVF*⁹³.

93. En raison du grand nombre d'entrées associées au verbe, nous proposons une représentation moins détaillée que précédemment. L'objectif est avant tout de faire apparaître, en synchronie, un réseau général de relations entre les différents emplois du verbe.

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *passer* dans *LVF*



III-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *passer*

Le verbe *passer* est issu (1050) du latin tardif *passare* signifiant « traverser ». *Passare* est lui-même dérivé de *passus* qui a donné le mot *pas* en français. Les emplois intransitifs et transitifs directs du verbe évoluent en parallèle, dès 1050. Ses emplois pronominaux se développent, quant à eux, à partir du XII^e siècle (1176-1184).

Employé intransitivement, le verbe apparaît d'abord (1050) avec le sens latin de « traverser, parcourir un lieu » qui est à l'origine de la locution *passer outre* (1370-1372, non illustrée dans *LVF*) signifiant « cesser de s'occuper de quelque chose, aller au-delà ». La plupart des entrées du verbe (27 sur 61) sont associées à ce sens historiquement primaire, tout en réalisant diverses nuances :

- **Traverser, parcourir concrètement un lieu :**

Passer01 : *On passe dans la salle pour aller dans la cuisine.* Classe E, « ire ».

Passer02 : *Les cigognes passent dans le ciel.* Classe M, « f.mvt ».

Passer03 : *L'eau passe dans le tuyau.* Classe M, « f.mvt ».

Passer04 : *On passe à côté de la mairie.* Classe M, « f.mvt ».

Passer05 : *La balle passe au-dessus de nous.* Classe M, « f.mvt ».

Passer06 : *Un sourire passe sur ses lèvres.* Classe M, « f.mvt ».

Passer08 : *La voiture passe au vert.* Classe M, « f.mvt ».

Passer13 : *Une seule droite passe par deux points.* Classe M, « f.mvt ».

Passer15 : *Le facteur n'est pas encore passé.* Classe M, « f.mvt ».

Passer16 : *La lumière passe à travers ce tissu.* Classe M, « f.mvt ».

Passer17 : *Les pommes de terre passent très bien.* Classe M, « f.mvt ».

Passer19 : *Le courant passe dans le fil.* Classe M, « f.mvt ».

- **Transiter (par un lieu, par quelqu'un, par une instance, etc.) :**

Passer09 : *La loi passe au Parlement.* Classe E, « ire ».

Passer12 : *On passe par la Provence. La Seine passe par Paris, à Paris.* Classe M, « f.mvt ».

Passer 14 : *On ne fait que passer.* Classe M, « f.mvt ».

Passer18 : *L'air passe dans la pièce par les fissures.* Classe E, « ire ».

Passer20 : *On passe à la télévision.* Classe L, « lc.qp ».

Passer 30 : *On est passé par une grande école.* Classe M, « f.mvt ».

Passer31 par : *On passe par P pour obtenir cette faveur.* Classe M, « f.mvt ».

- **Changer avec ou sans transition (sens figuré : traverser un état pour entrer dans un autre) :**

Passer21 : *On passe de la salle à manger à un petit salon.* Classe E, « ire ».

Passer22 : *On passe en classe supérieure.* Classe E, « ire ».

Passer23 : *On passe à l'opposition. On passe à l'ennemi.* Classe E, « ire ».

Passer24 : *On passe à un vote à mains levées.* Classe E, « ire ».

Passer25 : *On passe d'une idée à l'autre.* Classe E, « ex ».

Passer26 : *La température est passée de 20 à 5 degrés.* Classe E, « ex ».

Passer27 : *Le domaine passe au fils.* Classe E, « ire ».

Passer28 : *On passe chef de service.* Classe X, « aux état ».

Dès 1050, l'emploi locatif intransitif fait l'objet d'une transposition sur le plan temporel. *Passer* est d'abord utilisé avec le sens de « s'écouler » (avec un sujet désignant une entité temporelle) illustré par les entrées 35 et 53 :

Passer 35 : *Le temps, les semaines passent vite..* Classe M, « f.mvt ».

Passer 53(ê) : *Cette époque est passée.* Classe M, « f.mvt ».

Il est ensuite (1165) employé avec celui de « mourir » (*passer de cette vie = trépasser*) représenté par l'entrée 60 :

Passer60 : *Le vieux a passé dans la nuit.* Classe H, « av.som ».

A partir du XIII^e siècle, on relève un emploi abstrait réalisant les sens d'« être agréé, convenir » (1220) :

Passer10 : *L'erreur passe, ça passe pour cette fois.* Classe H, « ê.e.état ».

Un autre emploi abstrait dans lequel le verbe est synonyme de « s'effacer, s'altérer », apparaît à la fin du XV^e siècle :

Passer 36 : *La douleur va passer. Cela passe avec l'âge.* Classe X, « fin ».

Passer37 : *Les couleurs passent au soleil. Le soleil passe les couleurs.* Classe H « f.éclat »

L'utilisation de *passer* en tant que « verbe d'état » vient de la forme pronominale *soi passer pour* (fin XIII^e), à l'origine de l'expression *passer pour* (1604) et synonyme d'« être considéré comme ». Cet emploi est représenté par l'entrée 33 :

Passer33 pour : *On passe pour fous. Ce plan passe pour être intelligent.* Classe X, « aux état ».

La construction elliptique *y passer* (« subir une peine, un châtement, la mort ») date de 1655 et n'est pas illustrée dans *LVF*.

Les emplois transitifs de *passer* se développent sur la même période que les emplois intransitifs (de 1050 au XVII^e siècle) en privilégiant d'abord le plan spatial. Le verbe a d'abord le sens de « traverser un lieu » (1050) qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via lieu de passage :

Passer38 : *On passe la porte d'entrée.* Classe E « ire »

Par extension, les entrées 40 et 44 sont également associées à ce sens :

Passer40 : *On a passé tous les obstacles facilement.* Classe F « ict »

Passer44 : *On a passé le bac avec mention.* Classe H « ag succès »

Ici, l'argument en position d'objet direct ne désigne plus un lieu concret mais une épreuve, un obstacle à franchir.

L'emploi transitif direct locatif donne lieu au sens causatif « faire traverser » (1100) qui correspond aux entrées 41 et 42 :

Passer41 : *On passe les marchandises en fraude.* Classe E, « f.ire ».

Passer 42 : *On passe le bras par la portière.* Classe M, « f.mvt ».

On peut rattacher à ce sens les entrées de *passer* qui présentent la construction N0<humain> V N1 à N2<humain> et réalisent également l'idée de **transfert** (50, 51, 59, 61) ainsi que l'entrée 47 qui présente également un sens causatif (« faire écouter / voir qqch à un public ») :

Passer50 : *On passe un livre à un ami.* Classe D, « dat ».

Passer51 : *On passe son rhume à P.* Classe D, « dat ».

Passer59 : *Le joueur passe le ballon à son coéquipier.* Classe D, « dat ».

Passer61 : *On passe un savon à P.* Classe C, « dic »

Passer47 : *On passe des disques à cette soirée. On passe ce film au cinéma.* Classe R, « fab ».

Comme pour les emplois intransitifs initialement associés au domaine spatial, les emplois transitifs font très vite l'objet d'une transposition sur le plan temporel. *Passer* se rencontre donc, dès 1080 avec le sens « employer un temps », qui est illustré par l'entrée 43 :

Passer43 : *On passe ses vacances au bord de la mer.* Classe E, « ire ».

Réunissant les deux plans à la fois, le verbe s'emploie également au sens d'« aller au-delà, aller devant, dépasser » (1080) :

Passer07 : *On passe P dans la côte.* Classe E, « ire ».

Passer11 : *Le jupon passe dessous la robe.* Classe M, « f.mvt ».

Passer39 : *On a passé l'heure. Le dollar passe la barre des 6 francs.* Classe E, « ire ».

Cet emploi donne lieu aux sens figurés :

- « subir, supporter » (1120) :

Passer29 : *On passe (par) des moments difficiles.* Classe H « ag »

Passer32 : *On passe à la visite médicale, l'examen.* Classe D « abda »

- « ne pas tenir compte de » (1130, non illustré dans *LVF*, *Passer quelque chose à l'as*).

- et « omettre » (1245) :

Passer46 : *L'acteur a passé une réplique.* Classe P « ger.mens »

En moyen français (fin XIV^e), *passer* est utilisé avec le sens concret de « frotter (une chose sur une autre) » :

Passer45 : *On passe un manteau sur ses épaules.* Classe L, « lc ».

Passer49 : *On passe la cire sur les meubles.* Classe L, « lc ».

Passer⁵² : *On passe les meubles à la cire. On se passe les lèvres à la crème.* Classe F, « tact ».

Ce sens évolue vers celui de « tamiser » (1393, absent de *LVF*, *passer de la farine au tamis*) puis de « filtrer » (1530) :

Passer⁴⁸ : *On passe les légumes, le café dans cet appareil.* Classe U, « dli ».

Son emploi juridique « dresser, établir (un acte) » (avec un sens factitif) date de la fin du XIV^e :

Passer³⁴ : *Les dépenses passent en frais généraux.* Classe L, « lc ».

A partir du XVI^e siècle, il se rencontre au sein de la construction *laisser passer qqch* (1549) et prend le sens de « satisfaire une envie, un caprice » (1588, *passer son envie, passer sa colère sur qqn*) et de « laisser satisfaire » (*passer quelque chose à quelqu'un*). Il devient un terme relevant du domaine du jeu au début du XVII^e siècle (*passer son tour*). Ces différents emplois ne sont pas représentés dans *LVF*.

A la forme pronominale, le verbe se rencontre en premier lieu au sein de la construction *se passer de*, d'abord synonyme de « se contenter de » (1176-1184) avant de prendre son sens moderne « ne pas regretter, bien supporter l'absence de » (fin XIV^e) :

Passer^{57(s)} : *On se passe très bien de le voir, de télé.* Classe N, « dmu ».

Passer^{58(s)} : *On se passe de révision, de revoir le texte.* Classe N, « dmu ».

Avec un sujet désignant un événement ou une fraction de temps, *se passer* signifie « se dérouler, se produire » (fin XIV^e) :

Passer^{54(s)} : *La scène se passe au Moyen Age.* Classe L, « lc.qp ».

Passer^{55(s)} : *Ce qui se passe aujourd'hui est étrange.* Classe L, « lc.qp ».

Passer^{56(s)} : *Les choses se passent très bien.* Classe M, « f.mvt ».

L'emploi pronominal *se passer* synonyme de « disparaître progressivement » date quant à lui de la fin du XIV^e siècle et a progressivement disparu (supplanté par l'emploi intransitif au sens similaire : *la douleur passe / la douleur se passe*).

Passer est un **verbe initialement locatif** (de par son étymon) et donc attaché au domaine spatial. **L'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage** est attesté dès l'origine (1050) et constitue donc un emploi **historiquement primaire** du verbe. Ses **emplois temporels** sont également apparus très tôt et extraient l'idée d'un « **mouvement / déplacement** » **transposé dans le domaine du temps**. Le concept de « **parcours** » (spatio-temporel) est au cœur de son espace sémantique. Selon les emplois, différentes phases de ce parcours peuvent être focalisées : le **déroulement**, le **point de sortie** (état résultant ou changement survenu) ou les **étapes**. Les différences entre les emplois reposent donc avant tout sur des propriétés aspectuelles.

III-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *passer* en discours

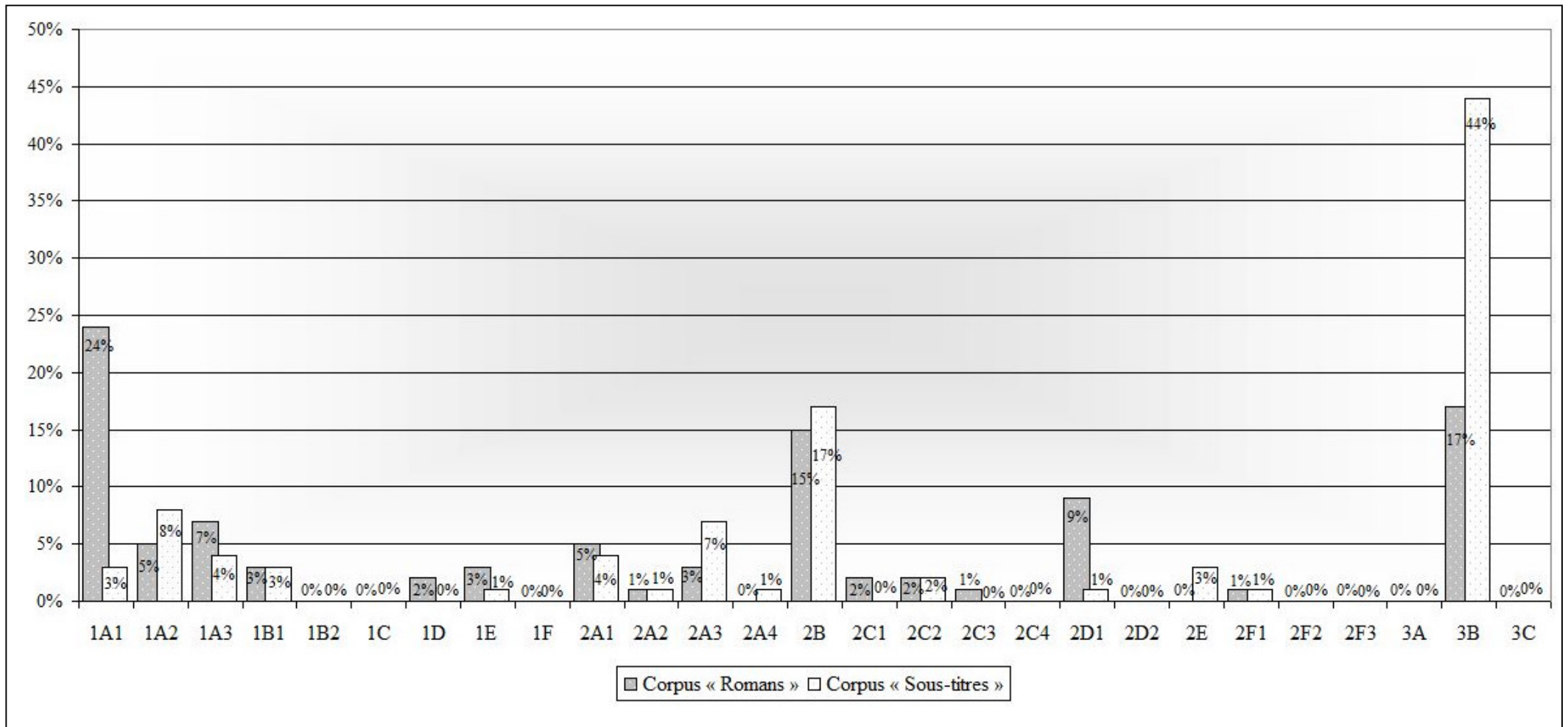
La recherche de corpus dans la base catégorisée de Frantext a été réalisée à partir de la formule **&e(c=&cpasser g=V)** lancée dans les 22 romans publiés entre 1990 et 1997 (la recherche dans les 81 romans publiés entre 1980 et 1997 donnant plus de 2000 résultats, elle a dû être resserrée). On obtient 719 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « pass* » et donne plus de 1000 résultats. Les 100 premiers résultats verbaux ont été retenus (cf. « Annexe 17 – Corpus *passer* »).

Sur la base de l'analyse diachronique, les emplois du verbe *passer* ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 18 – Concordancier corpus *passer* ») :

		Sens	Code emploi
1-	a- « traverser » → locatif	« parcourir, traverser »	1A1
		« transiter »	1A2
		« changer »	1A3
	b-	« s'écouler »	1B1
		« mourir »	1B2
	c-	« être agréé, convenir »	1C
	d-	« s'effacer, s'altérer »	1D
e-	<i>Passer pour</i>	1E	
f-	<i>Y passer</i>	1F	
2-	a-	« traverser » → locatif	2A1
		« faire traverser » (causatif) → locatif	2A2
		« donner qqch à qqn » (causatif)	2A3
		« donner qqch en représentation » (causatif)	2A4
	b-	« employer un temps »	2B
	c-	« aller au-delà, devant, dépasser » → locatif	2C1
		« subir, supporter »	2C2
		« ne pas tenir compte de » (<i>passer qqch à l'œ</i>)	2C3
		« omettre »	2C4
	d-	« frotter (une chose sur une autre) » → locatif	2D1
		« tamiser, filtrer »	2D2
	e-	« dresser, établir (un acte) »	2E
	f-	« satisfaire une envie, un caprice »	2F1
<i>Passer quelque chose à quelqu'un</i>		2F2	
<i>Passer son tour</i>		2F3	
3-	a-	<i>se passer de</i>	3A
	b-	« se dérouler, se produire »	3B
	c-	« disparaître progressivement »	3C

Comme cela a été montré précédemment, tous les emplois de *passer* peuvent être considérés comme des emplois locatifs. Pour autant, la relation locative n'est pas directement perceptible en synchronie pour un certain nombre d'entre eux (notamment les emplois qui relèvent du domaine de la « restriction / privation » et ceux qui décrivent un processus temporel). Nous considérerons comme emplois locatifs, les emplois qui dénotent un mouvement ou un déplacement spatial (concret ou métaphorique) : emplois 1A, 2A1, 2A2, 2C1 et 2D1.

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *passer* dans les deux corpus



Les emplois 1B2 (« mourir »), 1C (« être agréé, convenir »), 1F (*y passer*), 2C4 (« omettre »), 2D2 (« tamiser, filtrer »), 2F2 (*passer quelque chose à quelqu'un* = « tolérer »), 2F3 (*passer son tour*), 3A (*se passer de qqch*) et 3C (« disparaître progressivement ») sont absents des deux corpus. Pour le reste, de manière générale, les deux types de discours ne privilégient pas les mêmes emplois du verbe *passer*.

Dans les romans, l'emploi locatif 1A1 (« parcourir, traverser un lieu ») est majoritaire (24%) suivi par les emplois temporels 2B (« employer un temps », 17%) et 3B (« se dérouler, se produire », 15%) :

(PasserROM23) : *Avec un couteau, l'ambulancier essaya de décoller le portrait du médaillon. D'autres passèrent avec les bras chargés de vêtements.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 163-164. → **1A1**

(PasserROM74) : *Il passa l'heure suivante à roupiller comme un bienheureux, cependant que d'aucuns dont nous étions desquels s'occupaient de son salut militaire...* - PEREC G, QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR?, 1996, 77-80. → **2B**

(PasserROM60) : *Je le secoue. « Qui t'a fait de la peine, mon chéri, qui t'a fait mal, que se passe-t-il, qu'est-ce qu'il t'arrive ? »* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 176-178. → **3B**

Les emplois locatifs 2D1 (« frotter une chose sur une autre », 9%), 1A3 (« changer », 7%), 1A2 (« transiter », 5%) et 2A1 (« traverser », emploi transitif direct locatif, 5%) bénéficient respectivement d'une fréquence plus faible mais néanmoins remarquable.

(PasserROM73) : *...le capitaine badin jusqu'au bout de sa badine passa son doigt ganté de chevreau blanc sur la culasse luisante de graisse de son pistolet-mitrailleur démonté...* - PEREC G, QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR?, 1996, 46-49. → **2D1**

(PasserROM7) : *Lannes passait vite de la colère à l'affection.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 69-70. → **1A3**

(PasserROM1) : *L'Empereur ne donnait plus jamais un ordre ou une réprimande de façon directe. Cela passait par Berthier qui, avant de monter dans la berline, fit un signe à l'un de ses aides de camp en costume d'opéra : - Lejeune, voyez ça avec Monsieur le duc de Rivoli.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 12-14. → **1A2**

(PasserROM4) : *Lejeune et Beyle passèrent l'arche d'une grande porte et s'enfoncèrent au pas dans les rues tordues de la ville...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 27-28. → **2A1**

Les emplois 1B1 (« s'écouler »), 1D (« s'effacer, s'altérer »), 1E (*passer pour*), 2A2 (« faire traverser »), 2A3 (« donner qqch à qqn »), 2C1 (« aller au-delà, devant, dépasser »), 2C2 (« subir, supporter »), 2C3 (« ne pas tenir compte de ») et 2F1 (« satisfaire une envie, un caprice ») sont marginaux et présentent chacun une fréquence inférieure à 5%. Les emplois 2A4 (« donner qqch en représentation ») et 2E (« dresser, établir »), faiblement représentés dans les sous-titres, sont absents du corpus « Romans ».

Dans le corpus « Sous-titres », l'emploi 3B (« se dérouler, se produire ») s'impose très nettement (44%), suivi par l'emploi 2B (« employer un temps », 17%) :

(PasserST19) : - *Qu'est-ce qui se **pass**e ? - On a trouvé un cadavre là-bas.* → **3B**

(PasserST3) : *Nous **pass**ons tout notre temps à essayer de protéger le monde des Goa'ulds.*
→ **2B**

Les emplois 1A2 (« transiter », 8%) et 2A3 (« donner qqch à qqn », 7%) sont également présents dans des proportions plus faibles (moins de 10%).

(PasserST4) : *Il y a de fortes chances que notre tireur soit **pass**é par-là.* → **1A2**

(PasserST99) : *Un mec devait me **pass**er ses notes, mais il ne m'a pas rappelée.* → **2A3**

Les emplois 1A1 (« parcourir, traverser »), 1A3 (« changer »), 1B1 (« s'écouler »), 1E (*passer pour*), 2A1 (« traverser »), 2A2 (« faire traverser »), 2A4 (« donner qqch en représentation »), 2C2 (« subir, supporter »), 2D1 (« frotter (une chose sur une autre) »), 2E (« dresser, établir ») et 2F1 (« satisfaire une envie, un caprice ») sont marginaux (fréquence inférieure à 5%). Les emplois 1D (« s'effacer, s'altérer »), 2C1 (« aller au-delà, devant, dépasser ») et 2C3 (« ne pas tenir compte de »), sont quant à eux absents du corpus « Sous-titres » (et marginaux dans les romans).

En comparant la fréquence d'apparition des emplois locatifs vs. non locatifs dans les deux types de discours, on observe de grandes différences. Le corpus « Romans » privilégie les emplois locatifs à 53%, tandis que dans le corpus « Sous-titres » les emplois non locatifs sont très majoritaires (79%). Cette grande disparité s'explique en partie par la présence écrasante de l'emploi non locatif 3B dans les sous-titres. De manière générale, le corpus « Romans » est plus nuancé que le corpus « Sous-titres » et exploite une plus grande palette d'emplois. Pour ce type de discours, les résultats sont en accord avec le point de vue diachronique (les emplois locatifs sont antérieurs à l'emploi pronominal temporel *qqch se passe* qui date de la fin du XIV^e siècle). Le profil du corpus « Sous-titres » ne reflète pas le statut historiquement locatif du verbe *passer*.

Le verbe **passer** est un verbe fondamentalement locatif exprimant un « mouvement / déplacement » spatial. Ses emplois temporels découlent de ses emplois spatiaux par transposition, l'idée de « **parcours** » (spatial) correspond à celle de « **déroulement** » (temporel). Quel que soit le plan envisagé, les différents emplois du verbe focalisent différentes phases du « parcours / déroulement ». Il peut s'agir de la **phase médiane du procès dans son aspect progressif** (*les oiseaux passent dans le ciel / le temps passe*, etc.) ou dans ses diverses **étapes** (*on passe par Paris / on passe par des moments difficiles / on passe la frontière*, etc.). Le procès peut également présenter un **aspect perfectif**. Le point d'origine et le point de sortie sont envisagés et l'idée de « **changement** » est focalisée (*on passe de la*

cuisine au salon / on passe à autre chose / la douleur passe, etc.). L'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage est minoritaire en discours. Le verbe privilégie la structure intransitive ou transitive indirecte pour exprimer ce type de « déplacement ».

III-2.2. Le verbe *sauter*

III-2.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *sauter* dans *LVF*

Le verbe *sauter* possède 24 entrées dans *LVF*. L'entrée 10 représente l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage (cf. « Annexe 19 – Le verbe *sauter* dans *LVF* »).

Sur les 24 entrées du verbe, 8 relèvent de la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») en association avec l'opérateur générique « ire » (« aller qqp ») ou « ex » (« sortir de ») :

Opérateur	Sens opérateur	Sous-classe	Entrée
« ex D lc qp »	« sortir d'un lieu »	E1a	Sauter03 : <i>On saute du 5^{ème} étage par la fenêtre.</i>
« (obj)ex D lc hors »	« un objet sort d'un lieu »	E3a	Sauter09 : <i>La courroie a sauté. Le bouchon saute.</i>
« ex D place »	« sortir d'un emploi »	E2a	Sauter14 : <i>Le chef de cabinet a sauté.</i>
« ire qp »	« aller quelque part »	E1d	Sauter04 : <i>On saute sur la chaise.</i>
« ire DS véhicule »	« entrer dans un véhicule »	E1d	Sauter05 : <i>On saute dans un taxi, sur sa moto.</i>
« ire A abs vite »	« aller sans transition (de qqch d'abstrait) à autre chose »	E2c	Sauter06 : <i>On saute au dernier chapitre. On saute d'un projet à l'autre.</i>
« ire ultra lc »	« aller au-delà d'un lieu »	E3e	Sauter10 : <i>On saute une haie, 2 mètres en hauteur.</i>
« ire ultra abs »	« aller au-delà de quelque chose d'abstrait »	E4d	Sauter19 : <i>On saute un chapitre, une classe, un échelon.</i>

Six entrées appartiennent à la classe M (« verbes de mouvement ») et présentent l'opérateur f.mvt (« faire un mouvement ») :

Opérateur	Sens opérateur	Sous-classe	Entrée
« f.mvt sauts »	« faire des sauts »	M1a	Sauter01 : <i>On saute à pieds joints, très haut.</i>
« f.mvt saut »	« faire un saut »	M1a	Sauter02 : <i>On saute en parachute, à la perche.</i>
« (obj)f.mvt brusque »	« un objet fait des mouvements brusques »	M3a	Sauter07 : <i>La voiture saute sur les pavés. Les pois sautent dans la poêle.</i>
« (film)f.mvt instable »	« une image fait des mouvements instables »	M3a	Sauter08 : <i>Les images sautent sur l'écran.</i>
« (abs)f.mvt d fin »	« qqch d'abstrait prend fin »	M4a	Sauter12 : <i>La contravention saute. La phrase a sauté. Une heure a sauté.</i>
« f.mvt rapide CT/SR »	« faire un mouvement rapide contre / sur qqch »	M1b	Sauter15 : <i>Le tigre saute sur sa proie. On saute sur P pour le tuer.</i>

Quatre entrées sont associées à la classe S (« verbes de saisie ») et impliquent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») :

→ « grp SR qn qp vite » = « se saisir de quelqu'un rapidement quelque part », S1b.

Sauter16 : *On saute sur P à la sortie du bureau.*

→ « grp SR qc vivement » = « prendre quelque chose rapidement », S2a et S4a.

Sauter17 : *On saute sur une arme, sur un dictionnaire.* → S2a

Sauter18 : *On saute sur l'occasion, sur une proposition.* → S4a

→ « grp qn » = « se saisir de quelqu'un = l'appréhender », S1b.

Sauter22 : *On saute P à la sortie de l'hôtel. On s'est fait sauter.* (argot)

Deux entrées appartiennent à la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et présentent l'opérateur « rag » (« éclater, exploser ») :

→ « (qc)rag » et « (qc)rag abs » = « quelque chose éclate (de manière abstraite) », H3a.

Sauter11 : *Le pont saute sous les bombes sur le passage du convoi.*

Sauter13 : *La banque a sauté.* → abstrait = « faire faillite ».

Deux entrées sont associées à la classe P (« verbes psychologiques ») et aux opérateurs « ger.mens » (« diriger son esprit / avoir telle pensée ») et « sent » (« avoir tel sentiment ») :

→ « ger.mens nég vrs qc » = « ne pas diriger son esprit vers quelque chose », P1g.

Sauter20 : *On saute une phrase, un repas.*

→ « sent vif D » = « manifester physiquement tel sentiment violent », P1c.

Sauter24 : *On saute de joie à cette nouvelle.*

Les deux dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes F (« verbes de type frapper ou toucher ») et R (« verbes de réalisation ») :

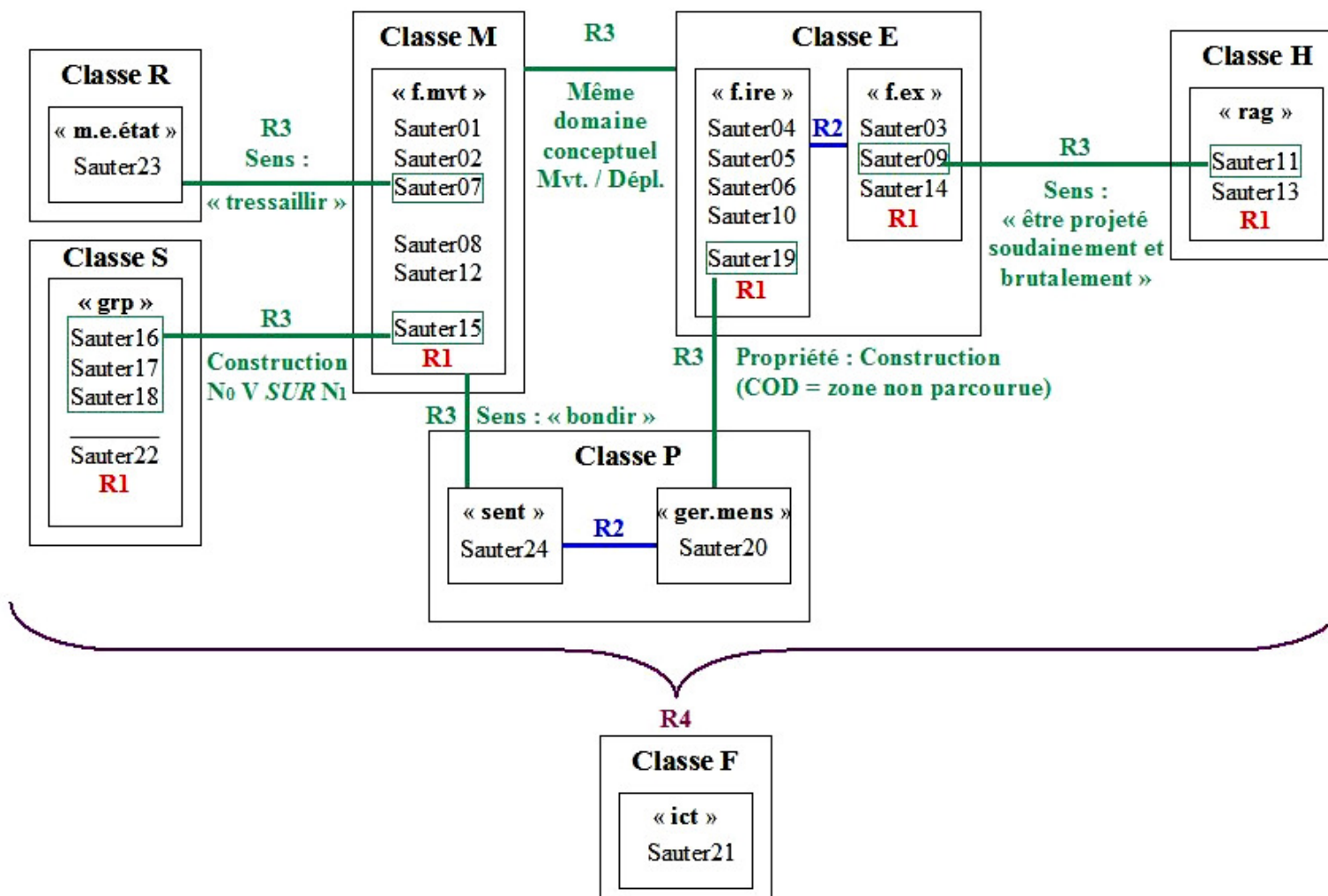
→ « ict qn sexe » = « avoir un contact sexuel avec quelqu'un », F1c.

Sauter21 : *On saute la fille.*

→ « m.e.état alim » = « mettre un aliment dans un certain état », R3c.

Sauter23 : *Le cuisinier saute la viande, fait sauter la viande.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *sauter* dans LVF



Les entrées de *sauter* relèvent principalement des classes M et E. Ces deux classes entretiennent des relations sémantiques privilégiées puisqu'elles appartiennent au même domaine conceptuel, celui du « Mouvement-Déplacement ». On peut donc, de manière générale, attribuer un degré de proximité de rang 3 entre les entrées de la classe M et celles de la classe E.

Lorsque le verbe *sauter* dénote un « **mouvement** », le procès implique que le sujet quitte sa position initiale (par exemple le sol) et se trouve sans aucun appui pendant un court moment avant de revenir à sa position initiale ou de retrouver un autre point d'appui.

Sauter01 : *On saute à pieds joints, très haut.*

Sauter02 : *On saute en parachute, à la perche. On saute le saut en hauteur.*

Sauter07 : *La voiture saute sur les pavés. Les pois sautent dans la poêle.*

Sauter08 : *Les images sautent sur l'écran.* → mvt. métaphorique

Sauter12 : *La contravention, la phrase, une heure a sauté.* → mvt. métaphorique + disparition

Sauter15 : *Le tigre saute sur sa proie. On saute sur P pour le tuer.*

Ces entrées étant associées à la même classe générique (classe M) et au même opérateur (« f.mvt »), elles sont unies par un degré de proximité de rang 1.

On peut établir un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 7 et l'entrée 23 de la classe R qui concerne le domaine culinaire (faire sauter un aliment = cuire à feu vif en remuant). Dans les deux cas, une entité (en position sujet ou en position d'objet direct) est agitée de brusques mouvements désordonnés (tressaillements) :

Sauter23 : *Le cuisinier (fait) saute(r) la viande.* → l'aliment « saute » dans la poêle

L'entrée 15 peut, quant à elle, être rapprochée des entrées 16, 17 et 18 de la classe S. Toutes ces entrées engagent la présence d'un complément prépositionnel introduit par *sur* et indiquant l'orientation (la destination) du mouvement :

Sauter16 : *On saute sur P à la sortie du bureau.*

Sauter17 : *On saute sur une arme, sur un dictionnaire.*

Sauter18 : *On saute sur l'occasion, sur une proposition.*

} → N₀ V SUR N₁

La dernière entrée de la classe S semble plus éloignée des trois autres. Bien qu'elle présente le même opérateur, elle met en jeu une structure différente et signifie spécifiquement « appréhender qqn » :

Sauter22 : *On saute P à la sortie de l'hôtel. On s'est fait sauter.* (argot)

Hormis la structure transitive qui paraît peu naturelle, elle est assimilable à l'entrée 16.

Les deux entrées de la classe P sont associées à deux opérateurs différents (« sent », entrée 24 et « ger.mens », entrée 20) et donc unies entre elles par un degré de proximité de rang 2.

L'entrée 24 peut être mise en relation (degré de proximité de rang 3) avec les entrées de la classe M, car elle renvoie au même type de mouvement :

Sauter24 : *On saute de joie à cette nouvelle.* → sauter = « bondir »

L'entrée 20 n'est pas liée aux entrées de la classe M mais à l'entrée 19 (classe E).

Par analogie avec le mouvement tel que décrit plus haut, *sauter* peut dénoter un « **déplacement** ». L'action sous-tend alors le fait de passer d'un point à un autre, sans parcourir l'espace intermédiaire entre ces deux points. Les entrées de la classe E font référence à un déplacement et focalisent, selon les cas :

- le **point de départ** et le **point d'arrivée** (opérateur « ire ») :

Sauter06 : *On saute d'un projet à l'autre.*

- le **point de départ** (opérateur « ex ») :

Sauter03 : *On saute du cinquième étage par la fenêtre.*

Sauter09 : *La courroie, le bouchon a sauté. Un bouton a sauté de la chemise.*

Sauter14 : *Le chef de cabinet a sauté.*

- le **point d'arrivée** (opérateur « ire ») :

Sauter04 : *On saute sur la chaise.*

Sauter05 : *On saute dans un taxi, sur sa moto.*

- **l'espace (non parcouru) entre les deux points** :

Sauter10 : *On saute une haie, deux mètres en hauteur.*

Sauter19 : *On saute un chapitre, une classe, un échelon.*

Comme l'entrée 19, l'entrée 20 de la classe P illustre ce dernier type de déplacement :

Sauter20 : *On saute une phrase, un repas.*

On peut donc leur attribuer un degré de proximité de rang 3.

Les entrées 11 et 13 de la classe H réalisent l'idée d'« explosion » (concrète, entrée 11 ou métaphorique, entrée 13) induisant à la fois la projection (ascendante) brutale d'une entité réduite en fragments et la dématérialisation de cette entité (état résultant) :

Sauter11 : *Le pont saute sous les bombes sur le passage du convoi.*

Sauter13 : *La banque a sauté.*

Ces deux entrées peuvent être rapprochées (proximité de rang 3) de l'entrée 9 de la classe E, qui implique le fait d'« être projeté brutalement et soudainement hors de sa position d'origine » (première phase d'une explosion).

L'entrée 21 de la classe F semble isolée des autres sur le plan synchronique :

Sauter21 : *On saute la fille.* = « avoir des relations sexuelles avec qqn »

Il est difficile de voir une analogie entre le sens véhiculé par cette entrée et les grands concepts associés aux autres. Cet isolement se traduit par un degré de proximité de rang 4.

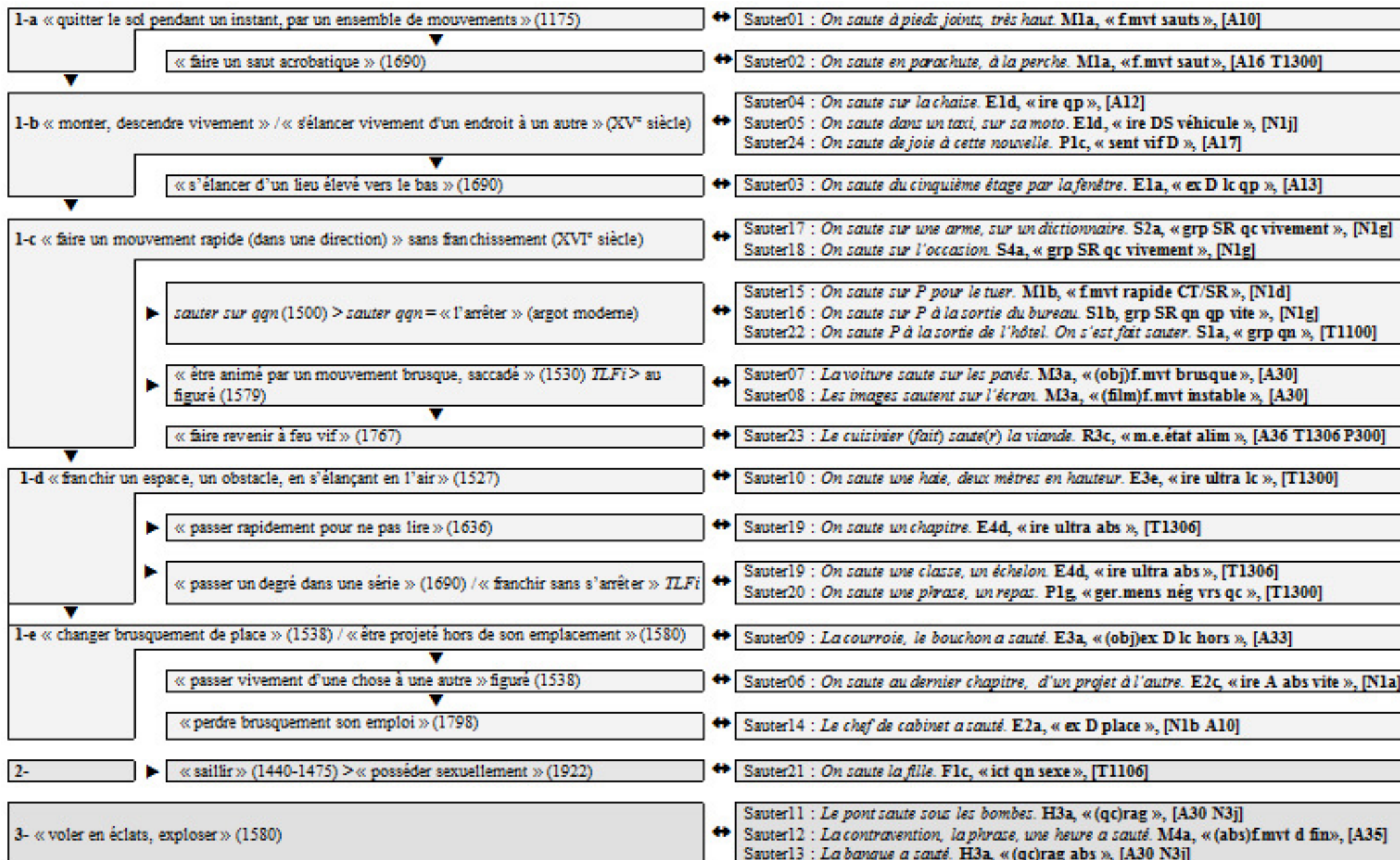
L'espace sémantique du verbe *sauter* est concentré dans le domaine spatial en synchronie. Ses différents emplois dénotent principalement un « **mouvement** » (« faire un / des bond(s) ») ou un « **déplacement** » (« passer d'un lieu à un autre sans parcourir l'espace intermédiaire »). Sur le plan syntaxique, les emplois de *sauter* sont majoritairement intransitifs (12 entrées ont un code de construction commençant par A).

III-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *sauter*

Le verbe *sauter* est issu (1175) du latin classique *saltare* signifiant « danser » et « représenter par la danse ». Il prend le sens de « bondir » en bas-latin, qui est celui du latin classique *salire* dont il est dérivé. Ses emplois se développent en parallèle de ceux du nom *saut*.

Le tableau de mise en relation du déploiement historique des sens avec les entrées de *LVF* a été établi à partir de l'étude croisée de l'article « sauter » du *DHLF* et de la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *sauter* avec les entrées de *LVF*



Le verbe *sauter* a d'abord eu le sens de « quitter le sol pendant un instant, par un ensemble de mouvements » (**1-a**, 1175), qui est celui du verbe latin *salire* et correspond à l'entrée 1 dans *LVF*. Ce sens primaire donne lieu au sens « faire un saut acrobatique » (1690) illustré par l'entrée 2.

Par analogie avec le **mouvement** et par extraction de la notion de « **rapidité** » qui l'accompagne, le verbe signifie ensuite (**1-b**, XV^e siècle) « monter, descendre vivement » (**mouvement**) / « s'élaner vivement d'un endroit à un autre » (**déplacement**, transitif indirect). Les entrées 4, 5 et 24 réalisent ces sens. En privilégiant le « **mouvement descendant** », *sauter* est ensuite (1690) employé au sens « s'élaner d'un lieu élevé vers le bas », représenté par l'entrée 3.

A partir du XVI^e siècle, le verbe prend le sens (**1-c**) plus général de « faire un mouvement rapide » dans une certaine direction, sans qu'il y ait franchissement (entrée 17, sens concret et entrée 18, sens figuré). Ce sens est à l'origine des expressions *sauter sur qqn* (1500, d'abord « attaquer qqn » puis « aborder brusquement ») et *sauter qqn* (« appréhender qqn » en argot moderne), illustrées par les entrées 15, 16 et 22, mais également de l'expression *sauter aux yeux* (au sens « attirer l'attention », 1648 puis « être évident », 1680) qui n'est pas illustrée dans *LVF*. L'entrée 15 de la classe M et les entrées de la classe S (16, 17, 18 et 22) sont associées au même emploi du verbe (« faire un mouvement rapide »). Le rapprochement de rang 3 est donc conforté par l'approche diachronique.

Toujours à partir de l'idée de « mouvement rapide orienté », le verbe est ensuite (1530) synonyme d'« être animé par un mouvement brusque, saccadé » (employé au figuré dès 1579). On retrouve cette acception dans les entrées 7 et 8. Par analogie, ce sens génère l'emploi culinaire du verbe (entrée 23) au sens « faire revenir à feu vif » (1767), avec l'idée de mouvements vifs des aliments en train de cuire. Lors de l'analyse synchronique, nous avons proposé un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre les entrées 7 et 23, on voit qu'il existe également un lien historique entre ces entrées.

De l'idée de « mouvement rapide », on passe, par extension, à celle de « franchir un espace, un obstacle, en s'élançant en l'air » (**1-d**, 1527). *Sauter* évoque alors un « **déplacement transitif** », comme dans l'entrée 10 (emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via lieu de passage). Au figuré, et en conservant l'idée de franchissement, il est ensuite employé au sens spécifique de « passer rapidement pour ne pas lire » (1636, entrée 19) et au sens plus général de « passer un degré dans une série » (1690) ou « franchir sans s'arrêter » illustré par les entrées 19 et 20. Le rapprochement de ces deux entrées (rang 3) se trouve justifié en diachronie.

A partir du (XVI^e siècle), on relève une série d'emplois (**1-e**) focalisant la brutalité du

mouvement et le changement de position qui en découle. *Sauter* signifie d'abord concrètement « changer brusquement de place » (1538) et « être projeté avec plus ou moins de force hors de son emplacement » (1580). L'entrée 9 réalise cette combinaison de sens. Au figuré, le verbe est employé au sens de « passer vivement d'une chose à une autre » (en parlant d'un propos, du regard, etc.) réalisé par l'entrée 6, puis au sens de « perdre brusquement son emploi » (1798) représenté par l'entrée 14.

Dès le XV^e siècle, le verbe *sauter* est employé au sens « saillir (une femelle) » (2-, 1440-1475) qui perdure dans les expressions familières synonymes de « posséder sexuellement (une femme) » (entrée 21). Ce sens qui peut apparaître comme moderne est en fait très ancien puisqu'il est déjà associé à celui de l'étymon *salire*. Dans le *Dictionnaire Latin-Français* de F. GAFFIOT, deux principaux emplois sont associés au verbe *salire* : 1- « sauter, bondir » et 2- « saillir » (cf. article « salio » 2, p.1383).

Enfin, *sauter* signifie « voler en éclats, exploser » (3-, 1580), par analogie avec le « mouvement ascendant » associé au sens 1-b, mais en ajoutant la composante sémantique de « désintégration » ou « disparition » résultant du processus. Les entrées 11, 12 et 13 illustrent ce sens et renvoient soit au processus concret d'« explosion » (entrée 11), soit au processus abstrait de « disparition » qui lui est associé (entrées 12 et 13). Par extension, cet emploi est à l'origine du sens (non illustré dans *LVF*) de « fondre par court-circuit » (1935) en parlant de fusibles ou d'une machine / un système comportant des fusibles dans son mode de fonctionnement.

Sur le plan diachronique, le verbe *sauter* est originellement et **prioritairement** un « **verbe de mouvement** » (non locatif) et **secondairement** un « **verbe de déplacement** » (locatif). Son espace sémantique est **concentré au sein du domaine spatial**. Il est notamment apte à exprimer les trois grands types de déplacement : vers un lieu de destination (*sauter dans un taxi*), depuis un lieu source (*sauter du premier étage*) et via un lieu de passage (*sauter une haie*, emploi transitif direct locatif marquant un « **franchissement** »).

III-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *sauter* en discours

Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext, nous avons utilisé la formule **&e(c=&csauter g=V)**. On obtient 296 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « saut* ». Les 100 premiers résultats verbaux ont été retenus (cf. « Annexe 20 – Corpus *sauter* »).

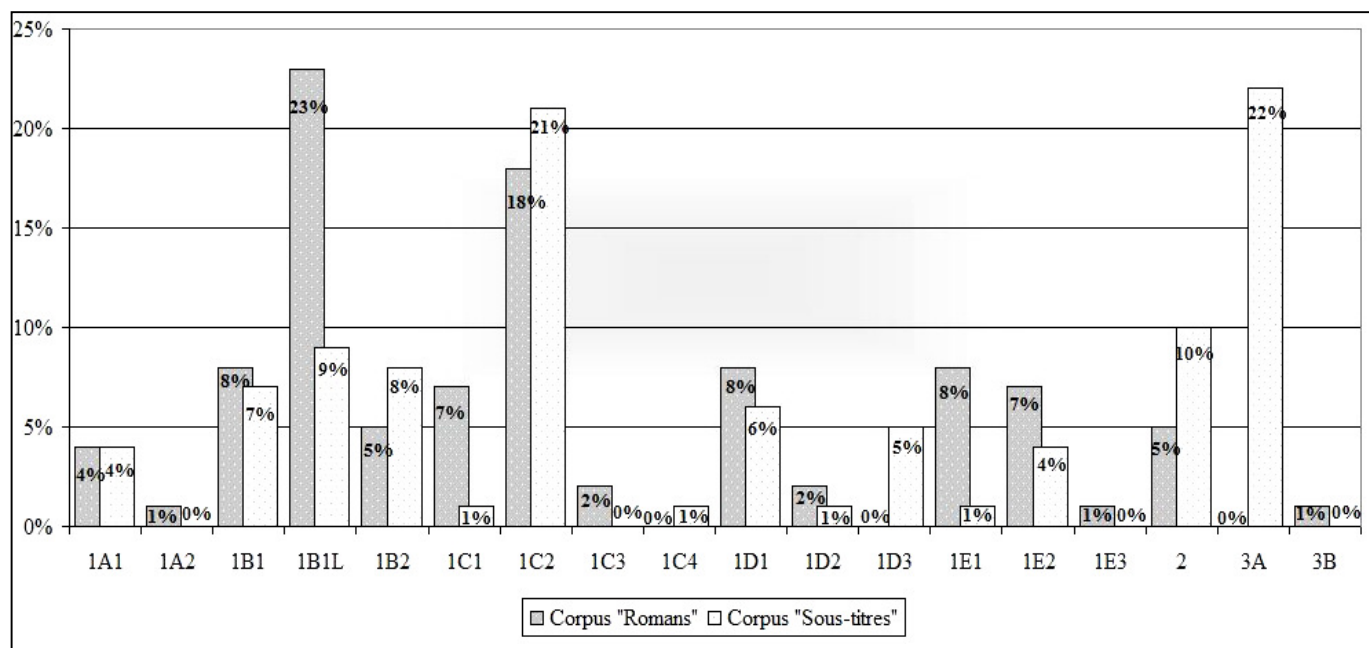
Les principaux emplois du verbe, repérés lors de l'analyse diachronique, ont été codés pour l'analyse de corpus en tenant compte des nuances de sens permettant de distinguer « mouvement » et « déplacement » (cf. « Annexe 21 – Concordancier corpus *sauter* »). Ainsi,

pour le sens 1-b, l'emploi « monter, descendre vivement » (mouvement) à été distingué de l'emploi locatif « s'élaner vivement d'un endroit à un autre » (déplacement). Par ailleurs, le sens 3 « voler en éclats, exploser » à été divisé en deux, de manière à distinguer les emplois concrets (« exploser » concrètement) et les emplois abstraits (« disparaître »).

	Sens	Code emploi
1-a	« quitter le sol pendant un instant, par un ensemble de mouvements »	1A1
	« faire un saut acrobatique »	1A2
1-b	« monter, descendre vivement »	1B1
	« s'élaner vivement d'un endroit à un autre » → locatif	1B1L
	« s'élaner d'un lieu élevé vers le bas » → locatif	1B2
1-c	« faire un mouvement rapide (dans une direction) »	1C1
	<i>Sauter sur qqn, sauter aux yeux de qqn</i>	1C2
	« être animé par un mouvement brusque, saccadé »	1C3
	« faire revenir à feu vif »	1C4
1-d	« franchir un espace, un obstacle, en s'élançant en l'air » → locatif	1D1
	« passer rapidement pour ne pas lire » → locatif abstrait	1D2
	« passer un degré dans une série » / « franchir sans s'arrêter » → locatif abstrait	1D3
1-e	« changer brusquement de place » / « être projeté hors de son emplacement » → locatif	1E1
	« passer vivement d'une chose à une autre » → locatif abstrait	1E2
	« perdre brusquement son emploi »	1E3
2-	« posséder sexuellement »	2
3-	« voler en éclats, exploser »	3A
	« disparaître »	3B

Les emplois 1B1L, 1B2, 1D1, 1D2, 1D3, 1E1 et 1E2 sont locatifs (ils impliquent un déplacement concret ou abstrait).

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *sauter* dans les deux corpus



Les deux corpus ont des profils différents. Dans les romans, l'emploi locatif 1B1L (« s'élaner vivement d'un endroit à un autre », 23%) est majoritaire :

(SauterROM23) : *Aussitôt le patient reparti, le docteur Lemonnier enlève sa blouse blanche et, sans appeler son cocher, saute dans sa voiture et s'élanche à travers les rues pour avertir les ouvriers.* - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 94-95.

Il est suivi par l'emploi non locatif 1C2, *sauter sur qqn, sauter aux yeux de qqn* (18%) :

(SauterROM2) : *Pacotte tira une porte basse et Fayolle, en se baissant, pénétra dans la chambre voisine où une forme lui sauta dessus.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 56-57.

Les emplois 1B1 (« monter, descendre vivement », 8%), 1C1 (« faire un mouvement rapide (dans une direction) », 7%), 1D1 (« franchir un espace, un obstacle, en s'élançant en l'air », 8%), 1E1 (« changer brusquement de place » / « être projeté avec plus ou moins de force hors de son emplacement », 8%) et 1E2 (« passer vivement d'une chose à une autre », 7%) sont présents dans des proportions plus faibles mais néanmoins remarquables :

(SauterROM92) : *Dans le pré encore légèrement gelé, déjà des agneaux. Sautent sur place comme propulsés par l'herbe.* - BECK B, STELLA CORFOU, 1988, 100-102. → **1B1**

(SauterROM4) : *Soudain Lejeune sauta en arrière, il venait de marcher sur un serpent qui se faufilait entre les touffes d'herbe.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 101-103. → **1C1**

(SauterROM85) : *Un matin, je vois par la fenêtre ma chatte qui jouait dans une allée du jardin, entourée de quatre chatons farceurs. C'était sans doute la première fois qu'ils sautaient le mur après une enfance passée dans le taillis voisin.* - TOURNIER M, LE MEDIANOCHE AMOUREUX, 1989, 211-212. → **1D1**

(SauterROM100) : *J'ai mis mon tablier et je m'affaire dans la cuisine : les gâteaux dans une assiette, quatre verres sur un plateau. Le bouchon saute, le champagne gerbe.* - BELLOC D, NEONS, 1987, 116-117. → **1E1**

(SauterROM16) : *Nous sautions directement au chapitre sur Okinawa.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 55-57. → **1E2**

Les emplois 1B2 (« s'élaner d'un lieu élevé vers le bas ») et 2 (« posséder sexuellement ») sont faiblement représentés (5%) :

(SauterROM65) : *La femme est sur un pont au-dessus de la Seine, elle veut enjamber le parapet du pont pour se noyer et noyer cette chose, à l'intérieur de ses tripes. La femme ne saute pas, l'embryon devient corps, un jour c'est le baptême de la chose.* - BELLOC D, KEPAS, 1989, 25-27. → **1B2**

(SauterROM67) : *- Si j'te comprends... Bon. Un d'perdu, dix de retrouvés. Et puis qu'est-ce que tu lui trouves, à c'mec ? Y t'sautait bien ? C'est ça ? - Tu parles ! Avec la meuka y peut plus bander. Enfin... Moins qu'avant.* - BELLOC D, KEPAS, 1989, 86-88. → **2**

Il est à noter que l'emploi 2 est présent dans les romans, uniquement à l'intérieur de dialogues attribués à des personnages utilisant un niveau de langue familier. Ceci tend à indiquer que l'emploi 2 est privilégié à l'oral.

Les emplois 1A1 (« quitter le sol pendant un instant, par un ensemble de mouvements »), 1A2 (« faire un saut acrobatique »), 1C3 (« être animé par un mouvement brusque, saccadé »), 1D2 (« passer rapidement pour ne pas lire »), 1E3 (« perdre brusquement son emploi ») et

3B (« disparaître ») sont marginaux (fréquence inférieure à 5%), tandis que les emplois 1C4 (« faire revenir à feu vif »), 1D3 (« passer un degré dans une série » / « franchir sans s'arrêter ») et 3A (« voler en éclats, exploser ») sont absents du corpus.

Dans le corpus « Sous-titres », ce n'est pas l'emploi locatif 1B1L qui est majoritaire mais l'emploi 3A (« voler en éclats, exploser », 22%) :

(SauterST15) : *Une bombe va **sauter** dans cette ville, on a perdu la moitié des gens qui pouvait empêcher ça, alors me dis pas que tu peux pas nous aider juste pour te mettre à l'abri !*

Comme dans les romans, c'est l'emploi 1C2 (*sauter sur qqn, sauter aux yeux de qqn*) qui apparaît en deuxième position (21%) :

(SauterST78) : *Encore une fois, Mme Gale... désolée que Carl vous ait **sauté** dessus mais il vous a vraiment prise pour une voleuse.*

Les emplois 2 (« posséder sexuellement », 10%), 1B1L (« s'élancer vivement d'un endroit à un autre », 9%), 1B2 (« s'élancer d'un lieu élevé vers le bas », 8%), 1B1 (« monter, descendre vivement », 7%) et 1D1 (« franchir un espace, un obstacle, en s'élançant en l'air », 6%) présentent une fréquence d'apparition plus faible (inférieure à 10%) mais remarquable (supérieure à 5%) :

(SauterST43) : *Vous aurez beau m'implorer... comptez pas sur moi pour vous **sauter** aux WC !*
→ 2

(SauterST69) : ***Saute** dans la boîte et tu es sauvé.* → 1B1L

(SauterST47) : *J'ai dit que tu avais fumé un joint et **sauté** par la fenêtre.* → 1B2

(SauterST30) : *Je devrais **sauter** de joie quand je vais pincer un salon de massage ?* → 1B1

(SauterST10) : *Il a dû **sauter** le mur. Ca arrive.* → 1D1

Les emplois 1D3 (« passer un degré dans une série » / « franchir sans s'arrêter », 5%), 1A1 (« quitter le sol pendant un instant, par un ensemble de mouvements », 4%) et 1E2 (« passer vivement d'une chose à une autre », 4%) sont faiblement représentés.

(SauterST20) : ***Sautons** les préliminaires et passons aux choses sérieuses.* → 1D3

(SauterST11) : *Avez vous jamais vu un rat **sauter** dans les airs ?* → 1A1

(SauterST75) : *Je ne **saute** pas de lit en lit.* → 1E2

Les emplois 1C1 (« faire un mouvement rapide (dans une direction) »), 1C4 (« faire revenir à feu vif »), 1D2 (« passer rapidement pour ne pas lire ») et 1E1 (« changer brusquement de place » / « être projeté avec plus ou moins de force hors de son emplacement ») sont marginaux (1% chacun) et les emplois 1A2 (« faire un saut acrobatique »), 1C3 (« être animé par un mouvement brusque, saccadé »), 1E3 (« perdre brusquement son emploi ») et 3B (« disparaître ») sont absents des sous-titres.

Comme on l'a vu, l'espace sémantique du verbe *sauter* est ancré dans le domaine

spatial. Excepté les emplois 1E3 (« perdre brusquement son emploi »), 2 (« posséder sexuellement »), 3A (« voler en éclats, exploser ») et 3B (« disparaître »), pour lesquels la relation locative n'est pas directement accessible en synchronie, tous les autres emplois du verbe dénotent clairement un « **mouvement** » ou un « **déplacement** ». Dans ce dernier cas, il s'agit d'emplois locatifs (le fait qu'une frontière soit franchie implique la présence d'un lieu dans la structure argumentale du verbe). En discours, les emplois locatifs sont légèrement majoritaires dans les romans (53%) et minoritaires dans les sous-titres (34%). **L'emploi historiquement primaire** (1A1, « quitter le sol pendant un instant, par un ensemble de mouvements ») est quant à lui **minoritaire dans les deux types de discours**. **L'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage** est également très **marginal dans les deux corpus** (4%) et la structure transitive directe est concurrencée par la structure transitive indirecte pour exprimer ce type de déplacement.

III-2.3. Le verbe *traverser*

III-2.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *traverser* dans *LVF*

Dans *LVF*, le verbe *traverser* possède 8 entrées (cf. « Annexe 22 – Le verbe *traverser* dans *LVF* »). Cinq des huit entrées appartiennent à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent l'opérateur générique « ire » (« aller qq ») :

Opérateur	Sens opérateur	Sous-classe	Entrée
« ire per lc »	« aller à travers un lieu »	E3e	Traverser01 : <i>On traverse le pays en voiture.</i>
« (qc)ire per som »	« qqch va à travers le corps »	E3e	Traverser03 : <i>Les rides traversent le front.</i>
« ire per état abs »	« aller à travers un état abs. »	E4d	Traverser05 : <i>On traverse la crise sans ennuis.</i>
« (qc)ire ultra abs »	« qqch va au-delà de qqch d'abstrait »	E4d	Traverser06 : <i>Cette idée traverse P, son esprit, son imagination.</i>
« (qc)ire ultra tps »	« qqch va au-delà du temps »	E4d	Traverser07 : <i>Cette pensée traverse les ages. Ce manuscrit a traversé le temps.</i>

Les trois dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes L (« verbes locatifs », opérateur générique « lc.ultra » = « être, mettre au-delà »), R (« verbes de réalisation », opérateur générique « rag » = « briser ou trouer ») et H (« verbes d'état physique ou de comportement », opérateur générique « av.som » = « avoir tel état du corps ») :

→ « (voie)lc.ultra lc » = « une voie est au-delà d'un lieu », L3b.

Traverser02 : *Le pont traverse le Rhin.*

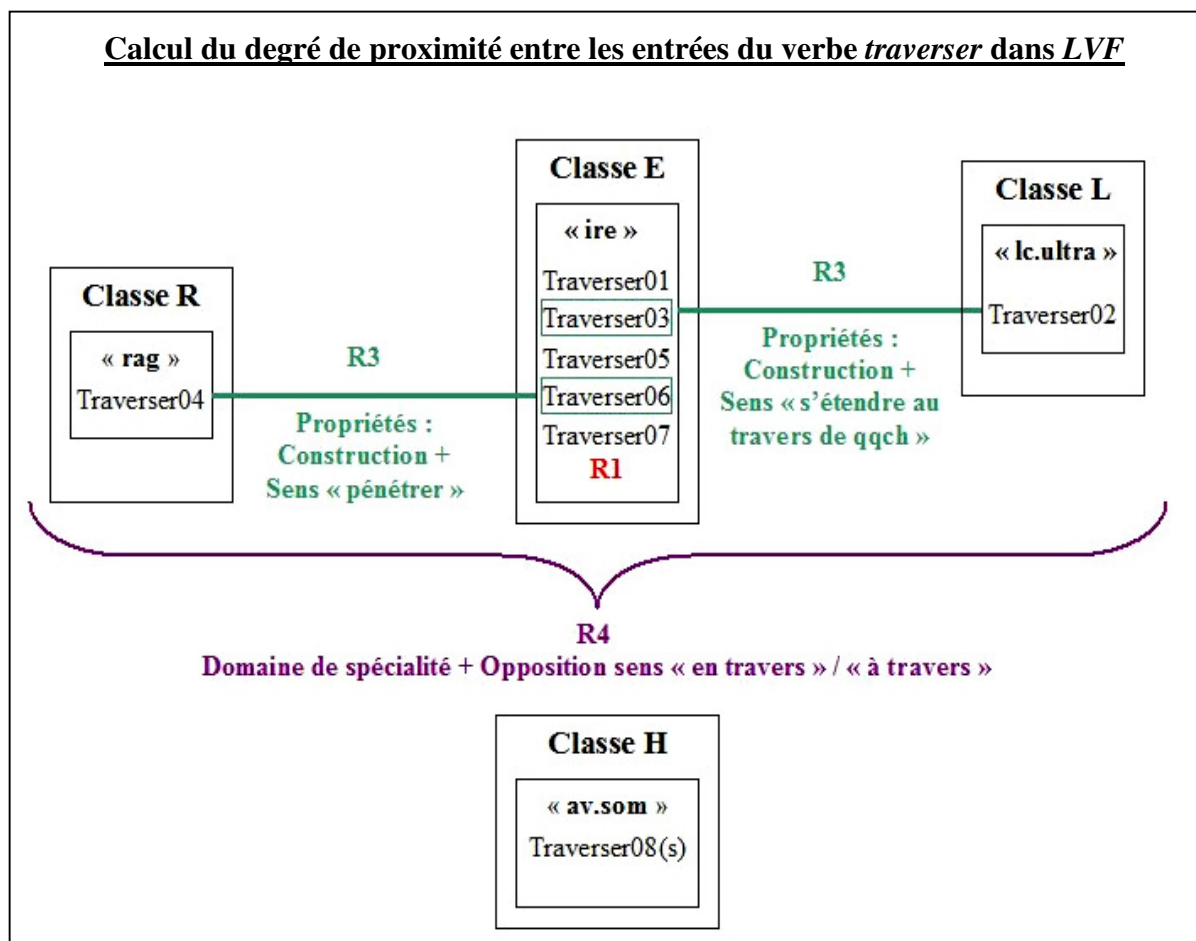
→ « (qc)rag obj » = « qqch troue un objet », R3i.

Traverser04 : *La balle a traversé le poumon. La pluie traverse la tente.*

→ « (equi)av.som travers » = « un cheval a le corps de travers », H1a.

Traverser08(s) : *Le cheval se traverse.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *traverser* dans LVF



Les cinq entrées du verbe qui appartiennent à la classe E et sont associées à l'opérateur « ire », sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles expriment soit un « **déplacement** » (concret ou métaphorique) par lequel le sujet parcourt un espace d'un bout à l'autre (mouvement transversal), soit une « **situation** » dans laquelle le sujet statique s'étend (est positionné) d'un bout à l'autre d'un espace.

Traverser01 : *On traverse le pays en voiture.* → **déplacement concret**

Traverser05 : *On traverse la crise sans ennuis, une époque de paix.*

Traverser06 : *Cette idée traverse P, son esprit, son imagination.*

Traverser07 : *Cette pensée traverse les ages. Ce manuscrit a traversé le temps.*

Traverser03 : *Les rides traversent le front.* → **situation**

→ **déplacement métaphorique**

L'entrée 3 peut être mise en relation (degré de proximité de rang 3) avec l'entrée 2 de la classe L qui dénote également une situation où le sujet statique <non humain> est positionné d'un bout à l'autre d'un espace. Ces deux entrées sont associées au même code de construction [T3300] :

Traverser02 : *Le pont traverse le Rhin.*

L'entrée 4 de la classe R dénote un déplacement et met en scène un objet direct qui a le rôle d'affecté. Plus que le parcours global du sujet, ce sont la phase initiale et la phase

médiane du déplacement qui sont focalisées ainsi que les conséquences que le procès a sur l'objet :

Traverser04 : *La balle a traversé le poumon. La pluie traverse la tente.*

Traverser a ici un sens proche de celui de *pénétrer* employé transitivement (« entrer profondément dans »). Sur la base de l'identification de ce noyau de sens, on peut opérer un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 4 et l'entrée 6 de la classe E :

Traverser06 : *Cette idée traverse P, son esprit. → Cette idée pénètre l'esprit de P.*

L'entrée pronominale 8 (classe H) semble isolée des autres (proximité de rang 4) :

Traverser08(s) : *Le cheval se traverse.*

Il est difficile de relier cette entrée aux autres pour deux raisons. D'une part, il s'agit d'un emploi de spécialité impliquant exclusivement un sujet de type équin. D'autre part, le procès n'évoque ni parcours, ni situation par rapport à un espace ayant un point d'entrée et un point de sortie, mais un mouvement du corps débouchant sur une position transversale par rapport à un axe de direction habituel. Cette différence s'apparente à la celle qui existe entre la locution adverbiale *en travers* (« perpendiculaire par rapport à un axe ») et les locutions *à travers* et *au travers* (« d'un bout à l'autre, de part en part »).

L'espace sémantique du verbe *traverser* est **concentré au sein du domaine spatial**. Ses emplois sont très majoritairement transitifs directs et dénotent un « **déplacement** » (concret ou métaphorique) ou une « **situation** » **par rapport à un lieu repère**. Lorsque *traverser* exprime un « déplacement », celui-ci implique un **point d'entrée**, un **parcours** et un **point de sortie**.

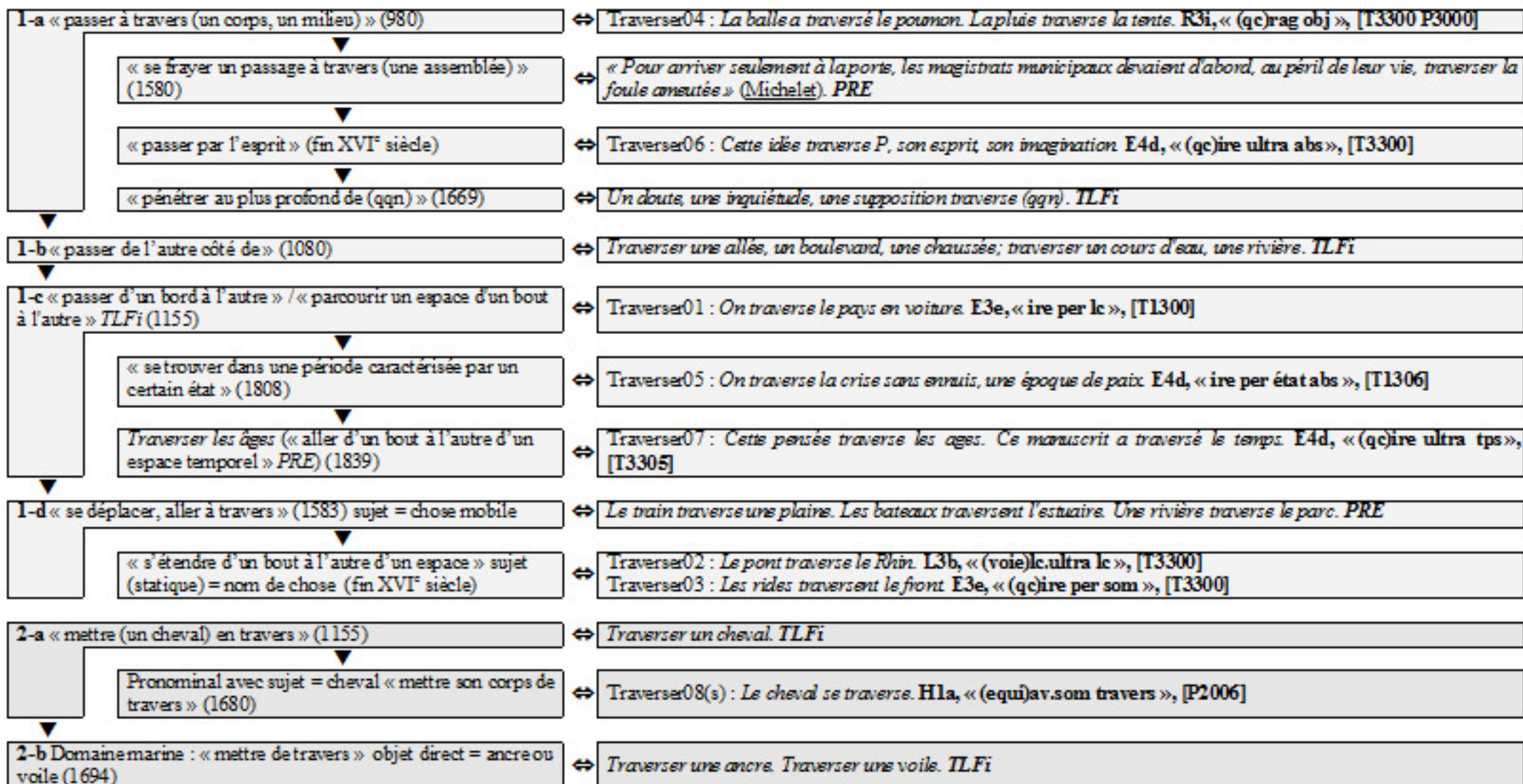
3-2.3.2. Déploiement historique des sens du verbe *traverser*

Le verbe *traverser* est issu (980) du latin populaire *traversare*, lui-même issu du latin classique *transversare* (dérivé de *transversus*, « travers ») signifiant d'abord « remuer en travers » puis « parcourir d'un bord à l'autre ».

L'étude diachronique a été réalisée à partir du croisement de l'article « traverser » du *DHLF* (mettant en avant la parenté historique entre les emplois) et la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi* (plus exhaustive que le *DHLF* en termes d'emplois mais moins précise concernant leur parenté).

A la fin du XII^e siècle, *traverser* est employé au sens de « contredire » (1190) qui donne lieu au sens « empêcher d'agir » (1440-1475) puis à celui de « tourmenter, troubler » (1621). Ces sens ont totalement disparu et n'ont pas généré d'emplois ayant toujours cours dans la langue moderne. Ils n'apparaissent donc pas dans le tableau de mise en relation du déploiement historique des sens du verbe avec les entrées de *LVF*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *traverser* avec les entrées de *LVF*



Le verbe *traverser* apparaît tout d'abord avec le sens « passer à travers (un corps, un milieu) » (**1-a**, 980) illustré par l'entrée 4 dans *LVF*. Ce n'est donc pas le déplacement qui est focalisé dans l'emploi historiquement primaire mais plutôt l'action de « percer de part en part » (dégradation) dont le « déplacement » est une conséquence indirecte. Il ne s'agit pas d'un emploi locatif pur, le complément d'objet direct ne désigne pas un lieu géographique mais un obstacle sur la trajectoire du sujet, affecté par les retombées du procès (franchissement). Par extension, le verbe est ensuite employé au sens « se frayer un passage à travers (une assemblée) » (1580, non illustré dans *LVF*) puis « passer par l'esprit » (fin XVI^e siècle) qui correspond à l'entrée 6. Le rapprochement effectué entre l'entrée 4 et l'entrée 6 lors de l'analyse synchronique trouve une justification sur le plan diachronique. Dans le dernier emploi abstrait associé à cette série, *traverser* est synonyme de « pénétrer au plus profond de (qqn) » (1669). Il n'est pas illustré dans *LVF* mais correspond à des exemples du type *un doute, une inquiétude, une supposition traverse quelqu'un* (*TLFi*). C'est trois emplois abstraits exploitent l'idée de « mouvement / déplacement » associée à l'emploi primaire, et constituent des emplois locatifs abstraits. L'entité en position d'objet direct n'est pas affectée par les retombées du procès et représente un lieu métaphorique.

A partir de 1080, le verbe est utilisé au sens « passer de l'autre côté de » (**1-b**, non illustré dans *LVF*). Il exprime alors véritablement un « déplacement » dont la phase finale (franchissement) est focalisée (*Traverser une allée, un boulevard, une chaussée; traverser un cours d'eau, une rivière. TLFi*). Cet emploi représente (comme l'entrée 1) un emploi transitif direct locatif du type déplacement via lieu de passage. Il est à l'origine de l'utilisation du verbe au sens « passer d'un bord à l'autre » / « parcourir un espace d'un bout à l'autre » (**1-c**, 1155) qui focalise cette fois la phase médiane du « déplacement » (le parcours) sans pour autant remettre en cause le fait que la frontière initiale et la frontière finale de l'espace soient franchies. Ce sens correspond à l'entrée 1 et constitue un deuxième emploi transitif direct locatif du verbe *traverser*. Par transposition du plan spatial au plan temporel, le verbe signifie ensuite « se trouver dans une période caractérisée par un certain état » (1808, entrée 5) et « aller d'un bout à l'autre d'un espace temporel » (1839, entrée 7).

Dès 1583, *traverser* est employé avec un sujet non humain désignant une chose mobile et signifie « se déplacer, aller à travers » (**1-d**, non illustré dans *LVF*), puis « s'étendre d'un bout à l'autre d'un espace » (fin XVI^e siècle), avec un sujet non humain statique. Ce dernier emploi couvre les entrées 2 et 3 auxquelles un degré de proximité de rang 3 avait été attribué lors de l'étude synchronique.

L'emploi de spécialité « mettre (un cheval) en travers » (**2-a**) date de 1155. L'emploi pronominal « mettre son corps de travers » avec un sujet désignant un cheval (entrée

pronominale 8), est dérivé (1680) de l'emploi transitif. Par extension, l'emploi « mettre de travers » est repris dans le domaine de la marine à partir de 1694 (2-b) et s'applique à une voile ou une ancre. Cet emploi de spécialité n'est pas présenté dans *LVF*.

Sur le plan diachronique, l'emploi primaire du verbe *traverser* n'est pas purement locatif. Il dénote une « action » affectant l'entité en position d'objet direct et dont le « déplacement transversal » est une conséquence indirecte. La dimension spatiale sous-jacente devient dominante à partir du XI^e siècle et l'on observe une multiplication des emplois locatifs du type « déplacement » via un lieu de passage. Pour ce type d'emplois, quelle que soit la phase du « déplacement » focalisée, le procès implique toujours un point d'entrée, un parcours et un point de sortie. *Traverser* est également apte à exprimer une « situation » avec un sujet désignant une entité statique et un objet direct désignant un lieu. Il implique alors des emplois transitifs directs locatifs du type « situation » par rapport à un lieu repère.

III-2.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *traverser* en discours

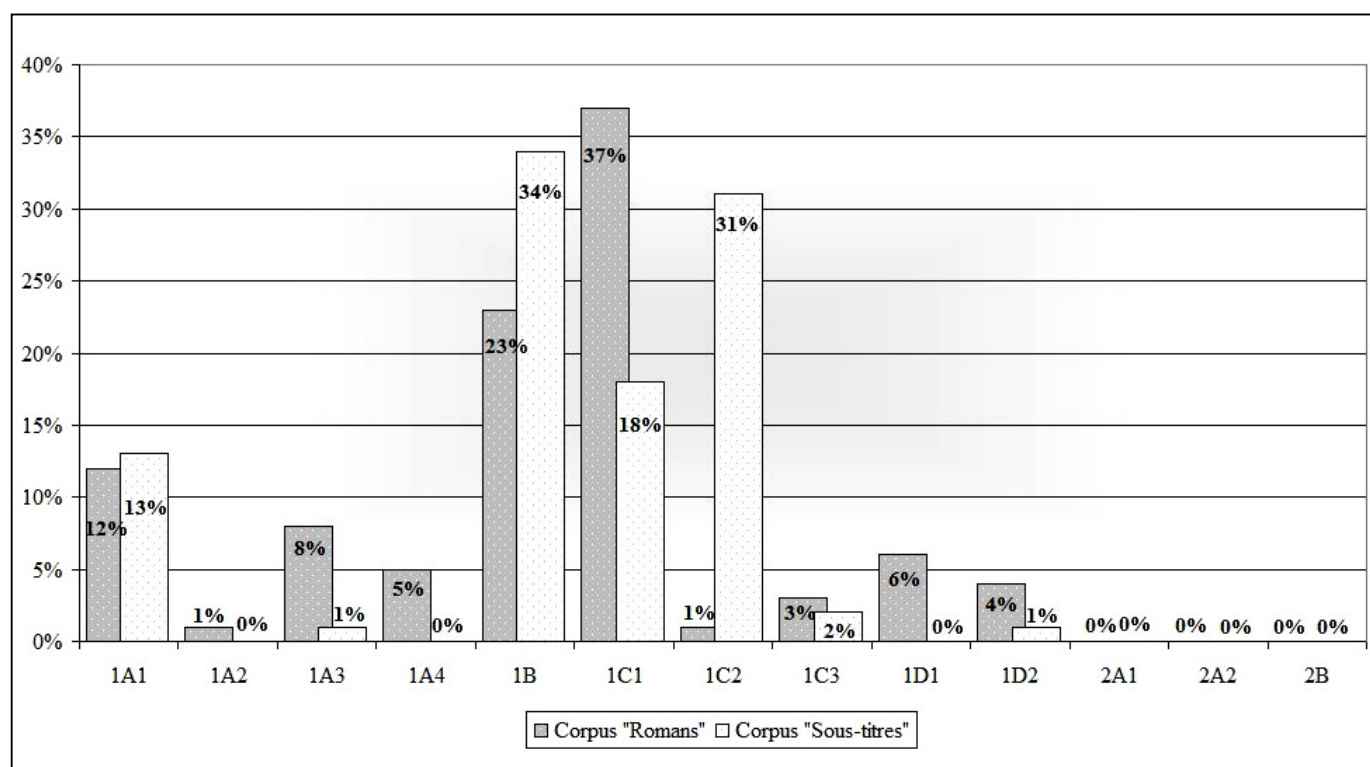
La recherche dans la base catégorisée de Frantext, a été réalisée à partir de la formule &e(c=&ctraverser g=V). Elle donne 460 résultats dont nous avons retenu les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « travers* ». Elle donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premiers (cf. « Annexe 23 – Corpus *traverser* »).

Les emplois du verbe ont été codés de la manière suivante :

	Sens	Code emploi
1-a	« passer à travers (un corps, un milieu) »	1A1
	« se frayer un passage à travers (une assemblée) » → locatif abstrait	1A2
	« passer par l'esprit » → locatif abstrait	1A3
	« pénétrer au plus profond de (qqn) » → locatif abstrait	1A4
1-b	« passer de l'autre côté de » → locatif	1B
1-c	« passer d'un bord à l'autre » / « parcourir un espace d'un bout à l'autre » → locatif	1C1
	« se trouver dans une période caractérisée par un certain état » → locatif temporel	1C2
	« aller d'un bout à l'autre d'un espace temporel » → locatif temporel	1C3
1-d	« se déplacer, aller à travers » → locatif	1D1
	« s'étendre d'un bout à l'autre d'un espace » → locatif (situation)	1D2
2-a	« mettre (un cheval) en travers »	2A1
	Pronominal « mettre son corps de travers »	2A2
2-b	« mettre de travers (une ancre, une voile) »	2B

Les emplois 1A2, 1A3 et 1A4 sont locatifs abstraits, les emplois 1B et 1D1 sont locatifs purs et les emplois 1C2 et 1C3 dénotent une localisation temporelle (locatif temporel). Ils expriment tous un « déplacement » via un lieu de passage. L'emploi 1D2 est également locatif mais renvoie à une situation. Les emplois 1C1 et 1B correspondent à des emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » via lieu de passage (cf. « Annexe 24 – Concordancier corpus *traverser* »).

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *traverser* dans les deux corpus



Les emplois de spécialité 2A1, 2A2, et 2B sont absents des deux corpus. Hormis ce point commun, ils ont des profils différents. Le corpus « Romans » privilégie nettement l'emploi 1C1 (« passer d'un bord à l'autre » / « parcourir un espace d'un bout à l'autre », 37%) :

(TraverserROM31) : *Pour parvenir à la vigne sur la petite route, on **traversait** un bois de sapins, de bouleaux, qui me paraissait une forêt, un peu mystérieuse, menaçante.* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 27-28.

Viennent ensuite les emplois 1B (« passer de l'autre côté de », 23%) et 1A1 (« passer à travers (un corps, un milieu) », 12%) :

(TraverserROM6) : *Il traversa le petit pont que les blessés encombraient pour gagner la maison de pierre où il s'était reposé la veille dans les bras de Rosalie, mais cette nuit le pavillon de chasse était vide.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 177-178.
→ 1B

(TraverserROM5) : *La plupart des cuirassiers font voler leurs montures pour fondre sur les fantassins, quand le général Espagne reçoit une balle de mitraille en pleine poitrine, qui **traverse** la cuirasse.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 152-153. → 1A1

Les emplois 1A3 (« passer par l'esprit », 8%), 1D1 (« se déplacer, aller à travers », 6%) et 1A4 (« pénétrer au plus profond de (qqn) », 5%) ont une fréquence d'apparition plus faible mais néanmoins remarquable (entre 5 et 10%) :

(TraverserROM18) : *Naples était là, tout entière sous mes yeux ; et l'idée **traversa** mon esprit d'un déménagement nocturne, jadis, derrière les siècles, de populations luttant entre elles pour gagner la meilleure place dans ce plus beau lieu du monde.* - BIANCIOTTI H, LE PAS SI LENT DE L'AMOUR, 1995, 39-40. → 1A3

(TraverserROM86) : *Les avions miniatures, il faut qu'ils fassent du bruit, qu'ils s'échauffent, qu'ils clignotent comme ceux qui **traversent** la nuit, lumières blanches et rouges, lents satellites...* - SOLLERS P, LE SECRET, 1993, 74-75. → **1D1**

Les emplois 1D2 (« s'étendre d'un bout à l'autre d'un espace », 4%), 1C3 (« aller d'un bout à l'autre d'un espace temporel », 3%), 1A2 (« se frayer un passage à travers (une assemblée) », 1%) et 1C2 (« se trouver dans une période caractérisée par un certain état », 1%) sont marginaux.

Dans le corpus « Sous-titres », ce n'est pas l'emploi 1C1 qui est majoritaire mais l'emploi 1B (« passer de l'autre côté de ») :

(TraverserST2) : *J'ai la pierre et je vais **traverser** cette porte.*

L'emploi 1C2 (« se trouver dans une période caractérisée par un certain état »), marginal dans les romans (1%), se place ici en deuxième position avec une fréquence de 31% :

(TraverserST26) : *On savait tous qu'il **traversait** un moment difficile et que vous lui manquiez beaucoup toutes les deux.*

L'emploi 1C1 (« passer d'un bord à l'autre » / « parcourir un espace d'un bout à l'autre », 18%), majoritaire dans les romans, et l'emploi 1A1 (« passer à travers (un corps, un milieu) », 13%) bénéficient également d'une fréquence remarquable (supérieure à 10%) :

(TraverserST98) : *Il faut **traverser** la maison hantée pour arriver à la soirée, qui vaut le coup.*
→ **1C1**

(TraverserST24) : *La balle a **traversé** sans toucher d'os.* → **1A1**

Les emplois 1C3 (« aller d'un bout à l'autre d'un espace temporel », 2%), 1A3 (« passer par l'esprit », 1%) et 1D2 (« s'étendre d'un bout à l'autre d'un espace », 1%) sont marginaux, tandis que les emplois 1A2 (« se frayer un passage à travers (une assemblée) », 1A4 (« pénétrer au plus profond de (qqn) ») et 1D1 (« se déplacer, aller à travers ») ne sont pas représentés.

Quel que soit le type de discours, les **emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » via lieu de passage**, avec focalisation du parcours (1C1) ou du point de sortie (1B), sont **majoritaires** (à 60% dans les romans et 52% dans les sous-titres). Ces emplois sont **historiquement secondaires**. La fréquence de représentation de l'emploi 1C2 (« se trouver dans une période caractérisée par un certain état ») dans le corpus « Sous-titre » est remarquable, par comparaison avec le corpus « Romans ». Cet emploi abstrait et temporel est nettement privilégié à l'oral. De manière générale, le point de vue discursif tend également à prouver que **l'espace sémantique du verbe traverser est concentré dans le domaine spatial**. Ce verbe exprime **prioritairement un « mouvement / déplacement »**. Il admet un seul emploi dénotant une « **situation** » **spatiale statique** (1D2, « s'étendre d'un bout à l'autre d'un espace ») et cet emploi est **marginal en discours**.

III-2.4. Polysémie des verbes du type « déplacement » via lieu de passage

III-2.4.1. Profilage des verbes du type « déplacement » via lieu de passage

L'espace sémantique des trois verbes est concentré dans le domaine spatial du « mouvement / déplacement ». Pour autant, ce domaine conceptuel n'implique pas systématiquement des emplois locatifs ; le déplacement peut être la conséquence indirecte d'une action affectant une entité (non locative) en position d'objet direct et le mouvement peut être intransitif. Au terme de l'étude individuelle des verbes, on identifie trois profils :

1- Verbe historiquement locatif :

Passer est un **verbe historiquement locatif** exprimant prioritairement un « mouvement / déplacement ». Son espace sémantique est concentré dans le domaine spatial et s'organise autour du concept cohésif de « **parcours** ». En **synchronie**, ce sont également **les emplois locatifs** du verbe qui sont **majoritaires**. Le statut primaire des emplois locatifs est **remis en cause en discours** et, plus particulièrement, dans le discours oral. Dans les **romans**, les emplois locatifs sont très **légèrement majoritaires** (53%) ce qui n'est pas suffisant pour y voir une concordance avec le point de vue synchronique et le point de vue diachronique. Dans les **sous-titres**, les **emplois locatifs** sont **très nettement minoritaires** (21%) et le corpus est dominé par les emplois temporels du type *quelque chose se passe* et *quelqu'un passe son temps à faire quelque chose*, historiquement secondaires. Tout en retenant que les différents types de discours ne privilégient pas les mêmes emplois de *passer*, on peut considérer que, de manière générale, **les emplois locatifs** du verbe **ne s'imposent pas sur le plan discursif** et que **les emplois temporels** constituent des **extensions polysémiques** uniquement **sur le plan historique**. L'**emploi transitif direct locatif** est quant à lui **historiquement primaire** (il est apparu au même moment que les emplois transitifs indirects locatifs) mais **secondaire sur le plan discursif** et ce quel que soit le type de discours considéré.

2- Verbe dont les emplois locatifs sont secondaires historiquement et en discours :

Le verbe *sauter* exprime **originellement** un « mouvement » et **secondairement** un « déplacement ». Son **espace sémantique** reste **concentré dans le domaine spatial** mais ses emplois sont très majoritairement intransitifs et donc non locatifs. Ses **emplois locatifs** représentent, sur le plan historique, des **extensions polysémiques internes au domaine spatial**. En discours, comme pour le verbe *passer*, les **emplois locatifs** sont très **faiblement majoritaires** dans les **romans** (53%) et très **nettement minoritaires** dans les **sous-titres** (34%). L'**emploi transitif direct locatif** du type « déplacement » via un lieu de passage est quant à lui très **marginal dans les deux corpus**. De manière générale, sur le plan discursif, les emplois figurés historiquement secondaires (*sauter sur qqn*, *sauter aux yeux de*

qqn, « exploser »), concurrencent les emplois antérieurs qui expriment soit un « mouvement », soit un « déplacement ».

3- Verbe dont les emplois locatifs sont historiquement secondaires mais primaires en discours :

Historiquement, le verbe *traverser* n'est pas un verbe locatif. Son emploi primaire dénote une « action » dont le « déplacement transversal » est une conséquence indirecte. Pour autant, son espace sémantique est ancré dans le domaine spatial car de nombreux emplois locatifs (concrets et abstraits) se sont développés à partir du XI^e siècle. Le verbe possède deux emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » via un lieu de passage et ce sont ces emplois qui s'imposent en discours. Ils constituent des extensions polysémiques sur le plan diachronique mais des emplois primaires sur le plan discursif.

III-2.4.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Le verbe *passer* est synonyme de *sauter* et de *traverser* qui ne sont, par ailleurs, pas synonymes l'un de l'autre. Les trois verbes possèdent 245 synonymes différents (168 pour *passer*, pour 48 *sauter* et 29 pour *traverser*, cf. « Annexe 25 – Liste des synonymes et antonymes des verbes du type déplacement via lieu de passage ») et 21 synonymes communs :

aller, baigner, céder, couler, couper, courir, croiser, descendre, enjamber, filtrer, franchir, omettre, oublier, passer, pénétrer, percer, plonger, revenir, se présenter, tomber, vivre.

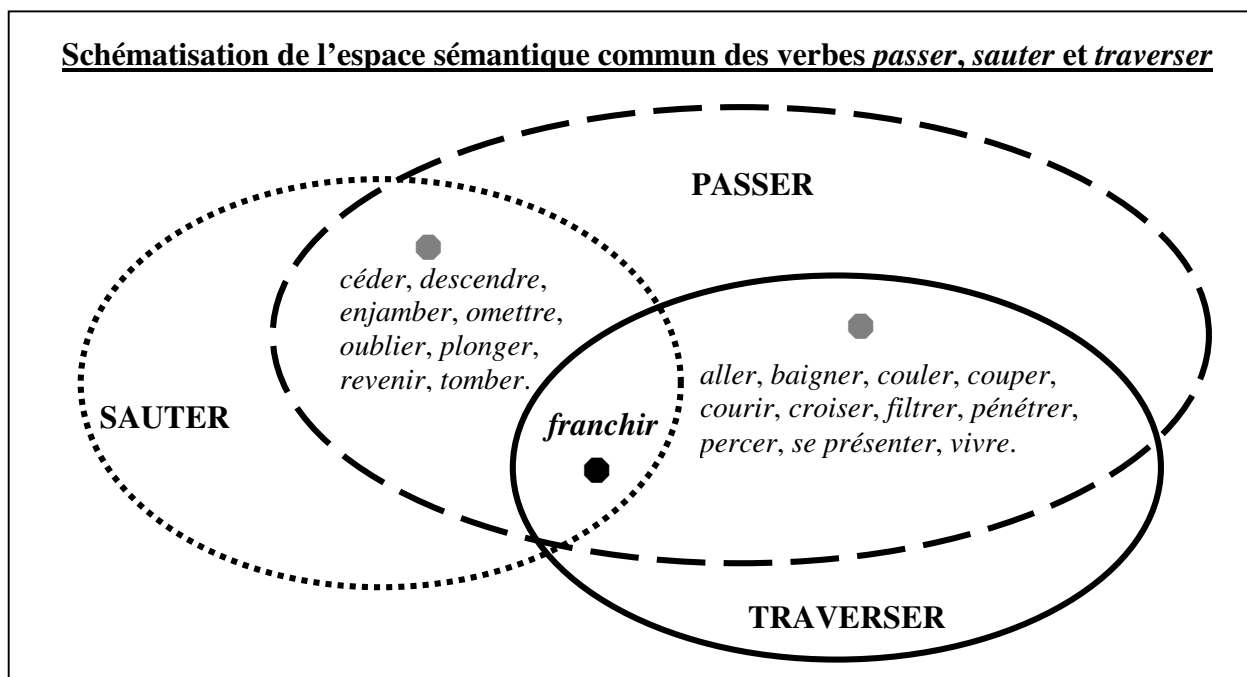
Parmi ces 21 synonymes, 20 sont synonymes de deux des vedettes et un (*franchir*) est synonyme des trois vedettes. Le synonyme *franchir* constitue la zone de connexion entre les espaces sémantiques respectifs des trois verbes.

Répartition des synonymes communs par paire de verbes vedettes

	Synonymes communs
Passer – Sauter	9 : <i>céder, descendre, enjamber, franchir, omettre, oublier, plonger, revenir, tomber.</i>
Passer – Traverser	12 : <i>aller, baigner, couler, couper, courir, croiser, filtrer, franchir, pénétrer, percer, se présenter, vivre.</i>
Sauter – Traverser	2 : <i>franchir, passer.</i>

Les verbes *passer* et *traverser* entretiennent des relations privilégiées ; ils partagent 12 synonymes. *Sauter* et *traverser* sont, à l'inverse, plus éloignés l'un de l'autre ; ils sont unis par le synonyme récurrent *franchir* et par le verbe *passer* qui apparaît définitivement central dans la construction de l'espace sémantique commun. Il n'existe aucune zone de recouvrement entre l'espace sémantique de *sauter* et celui de *traverser* qui soit externe à l'espace sémantique de *passer*.

Schématisation de l'espace sémantique commun des verbes *passer*, *sauter* et *traverser*



Aucune clique ne contient les trois verbes vedettes étant donné que *sauter* et *traverser* ne sont pas synonymes l'un de l'autre. En revanche, en examinant les cliques qui contiennent le synonyme récurrent *franchir* et l'une ou l'autre des vedettes, on voit que la zone de recouvrement entre les espaces sémantiques respectifs des trois verbes, correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage :

Vedettes	Cliques	Emplois correspondants
<i>Passer et sauter</i>	<enjamber, franchir , passer, sauter>	<i>Sauter une haie, passer la porte, traverser la rivière..</i>
<i>Passer et traverser</i>	< franchir , passer, traverser>	

Les verbes *passer* et *traverser* partagent 11 synonymes parmi lesquels *baigner* et *couler* qui évoquent le « parcours » d'une entité linéaire de type <cou d'eau> dans un lieu :

Clique	Emplois correspondants
<baigner, couler, passer, traverser>	<i>La Seine passe à Paris.</i> <i>La rivière traverse le parc.</i>

Les synonymes *filtrer*, *pénétrer* et *percer*, impliquent le « franchissement d'un obstacle » :

Clique	Emplois correspondants
<filtrer, passer, pénétrer, percer, traverser>	<i>La lumière passe à travers le tissu, le café passe</i> <i>La balle traverse le poumon, la pluie traverse la tente</i>

Couper et *croiser* renvoient, quant à eux, à des « situations spatiales » :

Clique	Emplois correspondants
<couper, croiser, passer, traverser>	<i>Une droite passe par un point</i> <i>Les rides traversent le front</i>

Les synonymes *aller* et *courir* dénotent un « mouvement de parcours » :

Clique	Emplois correspondants
<aller, courir, passer, traverser>	<i>On passe par les bois.</i> <i>On traverse les bois.</i>

Enfin, le synonyme *se présenter*, pris au sens « apparaître à la vue ou à la pensée », relève du domaine de la « perception » :

Clique	Emplois correspondants
<passer, se présenter, traverser>	<i>Qqch passe par l'esprit de qqn.</i>
	<i>Qqch traverse l'esprit de qqn.</i>

On remarque que, malgré le grand nombre de connexions synonymiques partagées par le verbe *passer* et le verbe *traverser*, les emplois impliqués ne sont pas associés aux mêmes types de structures syntaxiques. Le verbe *traverser* est fondamentalement transitif direct tandis que le verbe *passer* privilégie la structure transitive indirecte.

Concernant la zone de recouvrement entre l'espace sémantique de *passer* et celui de *sauter*, les synonymes *omettre* et *oublier* renvoient à des emplois dénotant un « déplacement métaphorique » (« aller au-delà de quelque chose sans s'y arrêter ») et relevant du domaine de la « perception » :

Clique	Emplois correspondants
<omettre, oublier, passer, sauter>	<i>Passer une réplique, sauter une phrase.</i>

Descendre, *plonger* et *tomber* évoquent un « mouvement descendant ». S'il est relativement aisé de déterminer à quel emploi de *sauter* font référence ces synonymes, cela est plus difficile pour le verbe *passer* :

Clique	Emplois correspondants
<descendre, passer, plonger, sauter>	<i>Sauter du cinquième étage.</i>
<descendre, passer, sauter, tomber>	<i>Passer par la fenêtre ? Le repas passe bien ? Passer de vie à trépas ?</i>

Céder, dans son emploi abstrait avec sujet non humain, actualise l'idée de « disparition » :

Clique	Emplois correspondants
<céder, passer, sauter, tomber>	<i>La douleur passe.</i>
	<i>La contravention saute.</i>

S'il existe bien des zones de recouvrement entre l'espace sémantique des trois verbes vedettes, les concepts partagés ne s'expriment pas systématiquement par des emplois syntaxiquement similaires. Certaines connexions sémantiques entre *passer*, *sauter* et *traverser* restent donc cantonnées au niveau du sémème de ces verbes et ne se traduisent pas par des régularités polysémiques.

III-2.4.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » via lieu de passage

III-2.4.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

- *Passer, sauter et traverser*

Seul l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage est commun aux trois verbes de la classe :

Passer38 : *On passe la porte d'entrée.*
 Sauter10 : *On saute une haie.*
 (TraverserST25) : *On traverse la rivière.* } → N₀ V N_{1<loc pass>} = « franchir un espace / obstacle »

- *Passer et sauter*

Passer et *sauter* possèdent un emploi transitif direct similaire, associé au domaine de la « **perception** ». Pour les deux verbes, il s'agit d'un emploi historiquement secondaire exprimant un **déplacement métaphorique** (« aller au-delà de qqch sans s'y arrêter ») :

Passer46 : *L'acteur a passé une réplique.*
 Sauter20 : *On saute une phrase.* } → N₀ V N_{1<abs>} = « omettre »

Ils acceptent également un emploi intransitif dénotant un **processus temporel**. Le procès exprime la « **disparition** » de l'entité en position sujet. Le **changement** induit par le « mouvement / déplacement » spatial est ici **transposé au plan temporel**.

Passer 36 : *La douleur va passer.*
 Sauter12 : *La contravention a sauté.* } → N_{0<- humain>} V = « disparaître »

Enfin, les deux verbes partagent un emploi transitif indirect semblable que l'approche synonymique ne fait pas apparaître. Au sein de la **structure transitive indirecte** (notamment avec les prépositions *sur* et *dans*), *passer* et *sauter* sont aptes à évoquer un « **déplacement** » **vers un lieu de destination** :

(PasserROM5) : *Les cavaliers de Lasalle renforcent tout de suite les hommes de Molitor qui, eux, **passent** sur la rive gauche...*
 (SauterROM19) : *Nous sommes restés immobiles, les yeux dans les yeux, et lorsqu'il ébaucha une sorte de caresse en l'air, je **sautai** sur la table...* } → N₀ V PrépN_{1<loc dest>} = « aller »

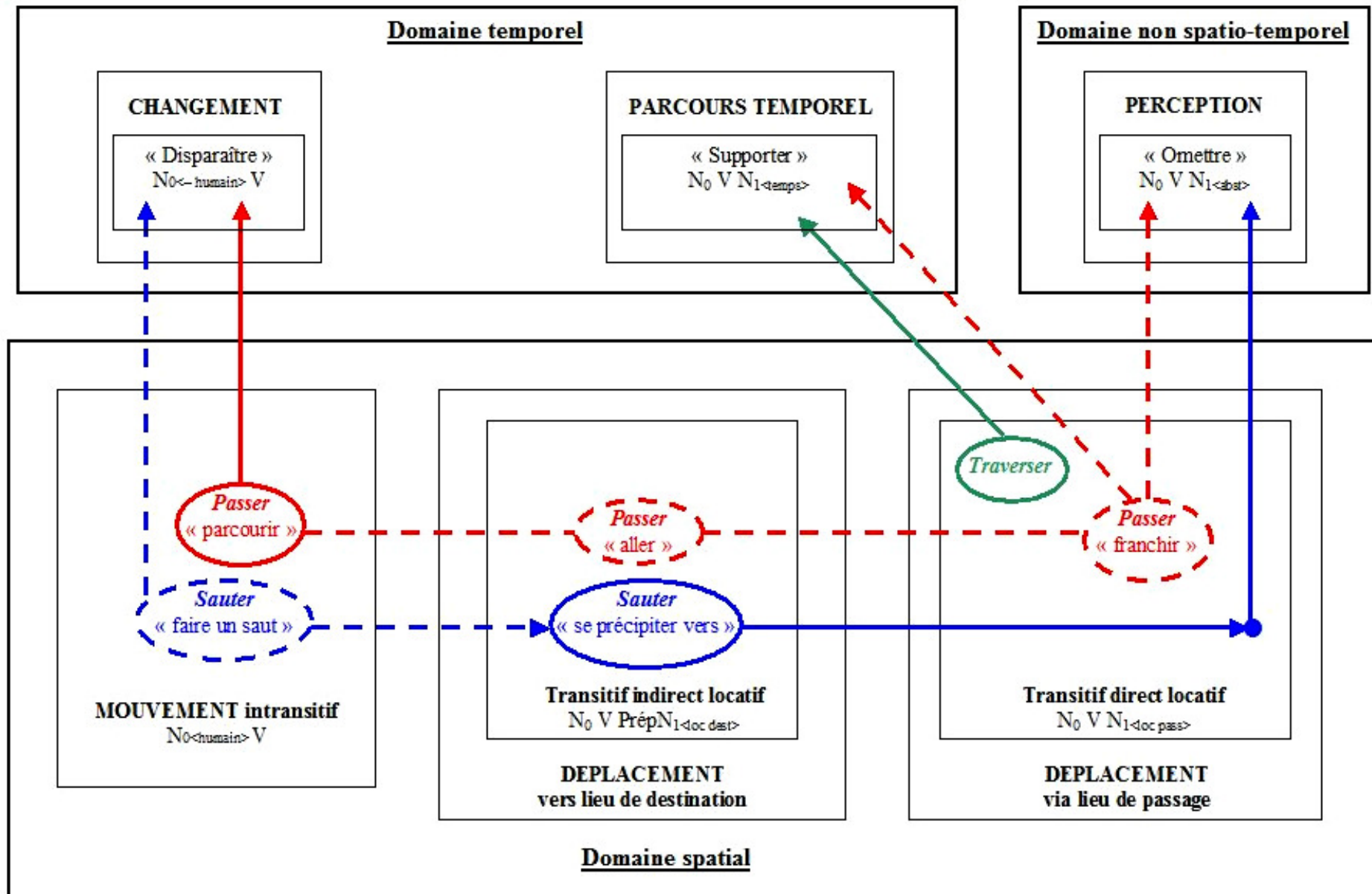
- *Passer et traverser*

Bien que les verbes *passer* et *traverser* possèdent 12 connexions synonymiques, ils présentent peu d'emplois syntaxiquement similaires. On peut cependant repérer un emploi transitif direct commun dans lequel le procès dénote le « **parcours** » d'un espace temporel connoté négativement. Il y a **transposition du plan spatial au plan temporel ; de l'idée de « franchir un obstacle », on passe à celle d'« endurer une période de crise »** :

(PasserST33) : *Nous avons **passé** une journée difficile.*
 (TraverserST38) : *Je **traverse** une période difficile.* } → N₀ V N_{1<temps>} = « supporter »

Cinq emplois constituent des régularités polysémiques pour les verbes *passer*, *sauter* et *traverser*. Globalement, la **polysémie** de ces trois verbes est **concentrée dans le domaine spatial**. Les emplois qui apparaissent extérieurs à ce domaine y restent profondément liés par **relation métaphorique** ou par **transposition du plan spatial au plan temporel**.

III-2.4.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » via lieu de passage



- *Passer*

Le verbe *passer* est **historiquement locatif** et **trois emplois** peuvent être considérés comme **primaires** (attestés dès 1050) : l'**emploi intransitif** dans lequel le verbe est synonyme de « parcourir », l'**emploi transitif indirect** exprimant un « **déplacement** » **vers un lieu de destination** (sens « aller ») et l'**emploi transitif direct locatif** du type « **déplacement** » **via un lieu de passage** (sens « franchir »). Parmi ces trois emplois historiquement primaires, l'**emploi intransitif est également primaire dans le discours littéraire**⁹⁴ (○). Les deux autres ne sont primaires que sur le plan diachronique (◉). L'**emploi intransitif temporel** impliquant un changement (sens « disparaître ») constitue une **extension polysémique** (transposition) **à partir de l'emploi intransitif primaire** qui relève du domaine spatial. L'**emploi transitif direct locatif**, bien que **minoritaire en discours** (et ce quel que soit le type de discours considéré), représente un **foyer de polysémie** puisqu'il est le **point de départ de deux extensions**. La première entre dans le **domaine temporel** avec un **emploi transitif direct synonyme de « supporter »**. L'obstacle concret (à franchir), représenté par l'objet direct dans la construction transitive directe locative, devient une entité temporelle connotée négativement. La deuxième extension fait entrer le verbe dans le domaine de la « **perception** ». L'objet direct désigne une entité abstraite et le procès exprime un « **franchissement** » **métaphorique** (« aller au-delà de qqch sans s'y arrêter »).

- *Sauter*

Le verbe *sauter* exprime à l'origine un **mouvement intransitif** (« faire un saut »). Cet **emploi intransitif historiquement primaire** est **secondaire en discours** (◉), mais constitue un **foyer de polysémie**. Il est à l'origine de deux extensions. La première fait entrer le verbe dans le **domaine temporel** avec un emploi intransitif marquant une « **disparition** ». La deuxième est interne au domaine spatial et implique un « **déplacement** » **vers un lieu de destination**. Cet emploi est **historiquement secondaire** mais **primaire en discours** (○), et à l'origine de l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » via un lieu de passage. L'emploi transitif direct locatif est lui-même à l'origine de l'extension polysémique dans le domaine de la « perception », selon le même processus métaphorique que celui repéré pour le verbe *passer*.

- *Traverser*

L'emploi historiquement primaire du verbe *traverser* (« percer de part en part ») n'est pas représenté ici car il n'est partagé par aucun autre verbe de la classe. L'**emploi transitif direct locatif** est **historiquement secondaire** mais **primaire en discours** (○). Il est à l'origine

94. L'emploi primaire en discours oral transcrit (emploi pronominal *un événement se passe*) n'est pas représenté dans les régularités polysémiques car il n'est partagé par aucun autre verbe de la classe.

d'une **extension** dans le **domaine temporel** avec un emploi transitif direct synonyme de « supporter ». Comme pour le verbe *passer*, le « déplacement » spatial (franchissement) est transposé au plan temporel ; l'obstacle concret de la construction transitive directe locative est remplacé par une entité temporelle connotée négativement.

La polysémie des trois verbes de la classe est ancrée dans le domaine spatial et c'est par le biais d'extensions qu'ils sortent de ce domaine privilégié. La grande proximité sémantique entre *passer* et *traverser* (cf. approche synonymique) ne se réalise pas sous la forme de régularités polysémiques en raison des grandes divergences syntaxiques qui existent entre les emplois de ces deux verbes.

III-3. « Déplacement » vers un lieu de destination

Sept emplois transitifs directs locatifs expriment un « déplacement » vers un lieu de destination :

Atteindre 01	<i>On atteint le rivage, le sommet de la montagne.</i>	S3g
Atteindre 06	<i>On atteint le rayon du haut avec un tabouret.</i>	S3g
Gagner 14	<i>Le feu gagne les maisons.</i>	S3g
Gagner 15	<i>On gagne la frontière, un refuge. Le bateau gagne le port.</i>	S3g
Rejoindre 03	<i>On rejoint la ville par cette route. Cette route rejoint l'autoroute.</i>	S3g
Rejoindre 04	<i>On rejoint son poste dans le midi. On rejoint son régiment.</i>	S3g
Toucher 06	<i>On touche le quai, au quai avec le bateau. On touche terre à Calais.</i>	S3g

III-3.1. Le verbe *atteindre*

III-3.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *atteindre* dans *LVF*

Le verbe *atteindre* fait l'objet de 14 entrées dans *LVF*, dont les entrées 1 et 6 qui correspondent toutes deux à des emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » vers un lieu de destination (cf. « Annexe 26 – Le verbe *atteindre* dans *LVF* »).

Sur les 14 entrées, 7 relèvent de la classe S (« verbes de saisie ou de possession ») et présentent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») :

→ « **grp** lc » = « prendre, aborder un lieu », sous-classe S3g.

Atteindre01 : *On atteint le rivage, le sommet de la montagne.*

Atteindre06 : *On atteint le rayon du haut avec un tabouret.*

→ « **grp** abs » = « prendre, aborder quelque chose d'abstrait », sous-classe S4e.

Atteindre02 : *On atteint la cinquantaine, le terme de sa vie.*

Atteindre04 : *On atteint le point crucial, le nœud de la question.*

→ « (qc)**grp** à degré » = « quelque chose prend, aborde un certain degré », sous-classe S4e.

Atteindre05 : *L'eau, les prix atteignent un niveau élevé. La douleur atteint son paroxysme.*

→ « **grp** qn qp » = « se saisir, aborder qqn qqp », sous-classe S1b.

Atteindre07 : *On atteint le directeur à son bureau, P au téléphone.*

→ « **grp** qn p qc » = « se saisir de qqn par qqch », sous-classe S2b.

Atteindre12 : *On atteint un large public par la publicité.*

Quatre entrées appartiennent à la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et sont associées à l'opérateur générique « ict » (« frapper ») :

→ « **ict** qn,qc e blessant » = « toucher qqn / qqch en blessant », sous-classe F1d.

Atteindre08 : *On atteint P d'une balle. La flèche atteint la cible.*

→ « (qc)**ict** qn » = « quelque chose frappe quelqu'un », sous-classe F1d.

Atteindre09 : *La maladie atteint P. On est atteint d'un cancer.*

→ « (qc)**ict** mvs som » = « quelque chose abîme le corps », sous-classe F3b.

Atteindre11 : *La tumeur atteint le poumon.*

→ « (qc)**ict** qn douleur » = « quelque chose frappe quelqu'un de douleur », sous-classe F2b.

Atteindre14 : *Ce deuil, ce malheur atteint cette famille.*

Les trois dernières entrées du verbe sont respectivement associées aux classes E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie »), R (« verbes de réalisation ») et P (« verbes psychologiques »).

→ « **ire** A état » = « parvenir à un état », sous-classe E2c.

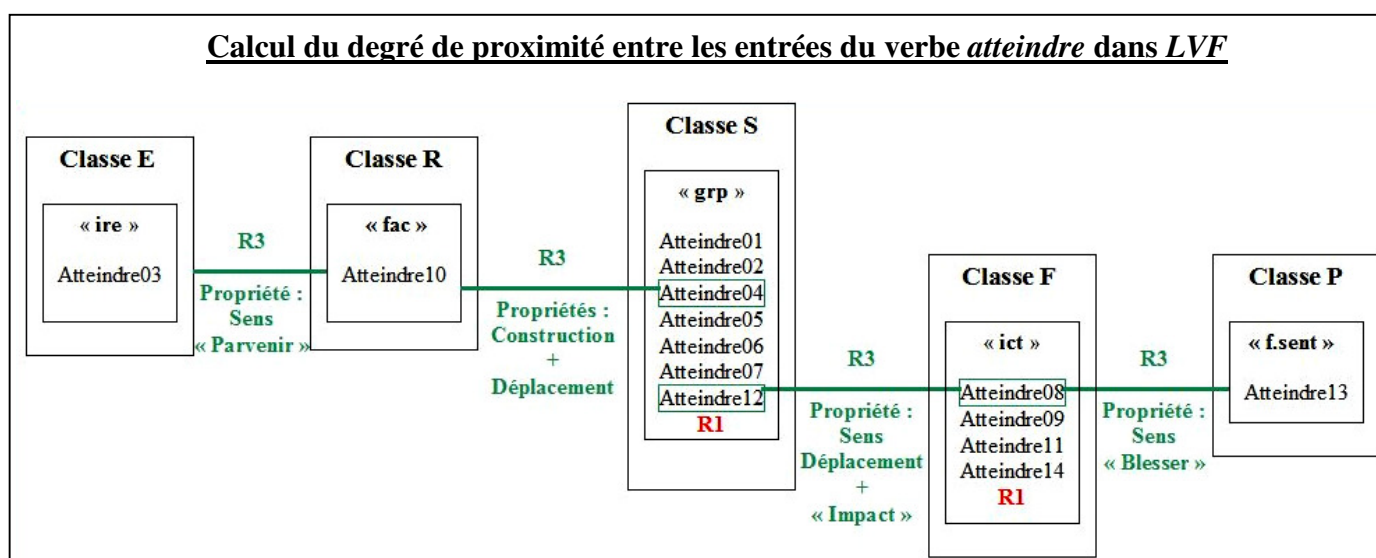
Atteindre03 : *On atteint à la gloire, à la célébrité.* (littéraire)

→ « **fac** objectif » = « réaliser un objectif », sous-classe R4b.

Atteindre10 : *On atteint le but qu'on s'était fixé.*

→ « **f.sent** offense » = « offenser », sous-classe P2a.

Atteindre13 : *On atteint P dans ses idées avec ce reproche. On atteint son honneur.*



Les entrées du verbe *atteindre* s'orientent vers deux directions sémantiques : le « déplacement » (concret ou métaphorique) vers une destination (lieu ou entité abstraite représentant un but) et l'« impact » (objet direct affecté).

Les entrées de la classe S sont associées au même opérateur générique (« grp ») et donc unies entre elles par un degré de proximité de rang 1. Elles expriment un « déplacement » concret ou métaphorique :

Atteindre01 : <i>On atteint le rivage, le sommet de la montagne.</i>	}	➔ Déplacement concret. N1<loc dest>
Atteindre06 : <i>On atteint le rayon du haut avec un tabouret.</i>		
Atteindre02 : <i>On atteint la cinquantaine, le terme de sa vie.</i>	}	➔ Déplacement métaphorique N1<loc dest métaphorique>
Atteindre04 : <i>On atteint le point crucial, le nœud de la question.</i>		
Atteindre05 : <i>L'eau, les prix atteignent un niveau élevé.</i>		
Atteindre07 : <i>On atteint le directeur à son bureau, P au téléphone.</i>		
Atteindre12 : <i>On atteint un large public par la publicité.</i>		

L'entrée 12 intègre l'idée d'« impact » en plus de celle de « déplacement ». L'objet direct possède à la fois le rôle de « site » et celui d'« affecté ». On peut opérer un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 12 et l'entrée 8 de la classe F qui englobe également les deux notions et met en scène un objet direct possédant les mêmes propriétés participatives :

Atteindre08 : *On atteint P d'une balle. La flèche atteint la cible.*

Les autres entrées de la classe F présentent également l'opérateur « ict » et réalisent métaphoriquement l'idée d'« impact ». Les quatre entrées de la classe F sont unies par un degré de proximité de rang 1. Le passage entre le domaine notionnel du « déplacement » et celui de l'« impact » se fait par l'intermédiaire des entrées 8 et 12.

L'entrée 8 peut également être utilisée pour créer un pont (degré de proximité de rang 3) entre les entrées de la classe F et l'entrée 13 de la classe P :

Atteindre13 : *On atteint P dans ses idées avec ce reproche. On atteint son honneur.*

Cette entrée privilégie la notion d'« impact » au détriment de celle de « déplacement ». Seule la première partie de l'exemple d'illustration de l'entrée 8 actualise prioritairement l'« impact » et sous-tend le rapprochement par un degré de proximité de rang 3 :

Atteindre08 : *On atteint P d'une balle.*

Le deuxième pôle sémantique concerne le « déplacement » et se développe à partir des entrées de la classe S. L'entrée 10 de la classe R et l'entrée 4 de la classe S impliquent le même type de déplacement et la même structure argumentale :

Atteindre04 : <i>On atteint le point crucial, le nœud de la question.</i>	}	➔ Déplacement métaphorique N0<+humain> V N1<loc abstrait>
Atteindre10 : <i>On atteint le but qu'on s'était fixé.</i>		

On peut leur attribuer un degré de proximité de rang 3.

L'entrée 10 est également liée (degré de proximité de rang 3) à l'entrée 3 de la classe E. Elles expriment toutes deux un déplacement métaphorique dans lequel le verbe est synonyme de « parvenir » :

Atteindre03 : *On atteint à la gloire, à la célébrité.* (littéraire)

D'un point de vue synchronique, les emplois du verbe *atteindre* s'organisent autour des concepts de « **déplacement** » vers un lieu de **destination** et d'« **impact** ». Ces deux pôles sémantiques sont liés puisque l'impact est la conséquence directe d'un « déplacement » orienté vers le point visé. La distinction entre les emplois relevant du « déplacement » et ceux relevant de l'« impact » repose sur le rôle participatif de l'entité en position d'objet (« site » ou « affecté »). Excepté l'emploi littéraire transitif indirect (atteindre03), tous les emplois du verbe sont transitifs directs.

III-3.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *atteindre*

Le verbe *atteindre* (1100) vient du latin populaire *attangere* lui-même issu du latin classique *attingere* signifiant « arriver, parvenir à », modifié d'après *tangere* (« toucher »). Le concept de « contact » et celui de « déplacement » sont originellement associés à l'étymon latin. F. Gaffiot donne sept emplois associés au verbe *attingere* (article « *Adtingo* », p.62) : 1- Toucher qqn du doigt. 2- Toucher, atteindre. 3- Toucher à. 4- Atteindre, aborder (arriver dans, à). 5- Se mettre à. 6- Avoir rapport à. 7- Toucher à.)

Le *DHLF* comme le *TLFi* (Rubrique « Etymologie et Histoire) recensent et distinguent peu de sens pour le verbe *atteindre* par comparaison aux 14 entrées présentées par *LVF*. Cette divergence tient au fait que de nombreux emplois métaphoriques cités par *LVF* peuvent être rattachés aux deux concepts de base.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *atteindre* avec les entrées de *LVF*

1-a « parvenir à » (1100)	⇔	Atteindre01 : <i>On atteint le rivage, le sommet de la montagne.</i> S3g , « grp lc », [T1300] Atteindre02 : <i>On atteint la cinquantaine, le terme de sa vie.</i> S4e , « grp abs », [T1308 P3006] Atteindre03 : <i>On atteint à la gloire, à la célébrité.</i> E2c , « ire A état », [N1a] Atteindre04 : <i>On atteint le point crucial.</i> S4e , « grp abs », [T1308 P3006] Atteindre07 : <i>On atteint le directeur à son bureau.</i> S1b , « grp qn qp », [T1101]
▼		
1-b « égaler, parvenir à un niveau » (1155)	⇔	Atteindre05 : <i>L'eau, les prix atteignent un niveau élevé.</i> S4e , « (qc)grp à degré », [T3300] Atteindre06 : <i>On atteint le rayon du haut avec un tabouret.</i> S3g , « grp lc », [T1300]
▼		
1-c <i>atteindre un but</i> (1678)	⇔	Atteindre10 : <i>On atteint le but qu'on s'était fixé.</i> R4b , « fac objectif », [T1300 P3000]
▼		
2-a « attaquer, toucher » (1100)	⇔	Atteindre08 : <i>La flèche atteint la cible.</i> F1d , « ict qn,qc e blessant », [T1908] Atteindre09 : <i>La maladie atteint P. On est atteint d'un cancer.</i> F1d , « (qc)ict qn », [T3900] Atteindre11 : <i>La tumeur atteint le poumon.</i> F3b , « (qc)ict mvs som », [T3300] Atteindre12 : <i>On atteint un large public par la publicité.</i> S2b , « grp qn p qc », [T1106] Atteindre13 : <i>On atteint P dans ses idées avec ce reproche.</i> P2a , « f.sent offense », [T1108]
▼		
2-b « blesser qqn » (XII ^e)	⇔	Atteindre08 : <i>On atteint P d'une balle.</i> F1d , « ict qn,qc e blessant », [T1908] Atteindre14 : <i>Ce deuil, ce malheur atteint cette famille.</i> F2b , « (qc)ict qn douleur », [T3100]

Concernant le champ spatial, *atteindre* est utilisé dès 1100, au sens « parvenir à » (1-a), d'abord avec un sujet et un objet direct humains (« quelqu'un parvient près de quelqu'un », entrée 7) puis avec un objet direct désignant un lieu concret (entrée 1, emploi transitif direct locatif du type « déplacement » vers un lieu de destination), un lieu métaphorique (entrées 2 et 4) ou un état (entrée 3). Par extension, le verbe prend ensuite (1155) le sens d'« égaler, parvenir à un certain niveau » (1-b, d'abord avec un sujet non humain puis un sujet humain), illustré par les entrées 5 et 6 (deuxième emploi transitif direct locatif du verbe). L'emploi figuré *atteindre un but, un objectif* (1-c, entrée 10) est dérivé (1678) de l'emploi 1-b. Tous ces emplois focalisent le « parcours » effectué par le sujet pour entrer en contact avec l'objet direct.

Les emplois dénotant un « impact » focalisent, quant à eux, le « point de contact » entre le sujet et l'objet ainsi que les conséquences du contact sur cet objet. Dès l'origine (1100), on relève des emplois dans lesquels *atteindre* est synonyme d'« attaquer, toucher ». La notion d'« attaque » est connotée négativement (entrées 9, 11 et 13) tandis que celle de « contact » est plus neutre (entrées 8 et 12) mais, dans tous les cas, l'entité en position d'objet direct est affectée par les retombées du procès. Le sens spécifique « blesser qqn » (2-b) est dérivé du sens 2-a et apparaît au XII^e siècle.

Historiquement, *atteindre* n'est pas un verbe locatif mais un verbe de « **contact** ». Si tous ses emplois évoquent le fait d'« arriver en un point déterminé », l'entité désignant le « point à atteindre » n'est généralement pas de nature locative. Seuls les deux emplois transitifs directs locatifs impliquent la présence argumentale d'un lieu. Son **sémantisme** est, pour autant, profondément **ancré dans le domaine spatial** : le « **contact** » est le **résultat d'un « mouvement / déplacement »** antérieur.

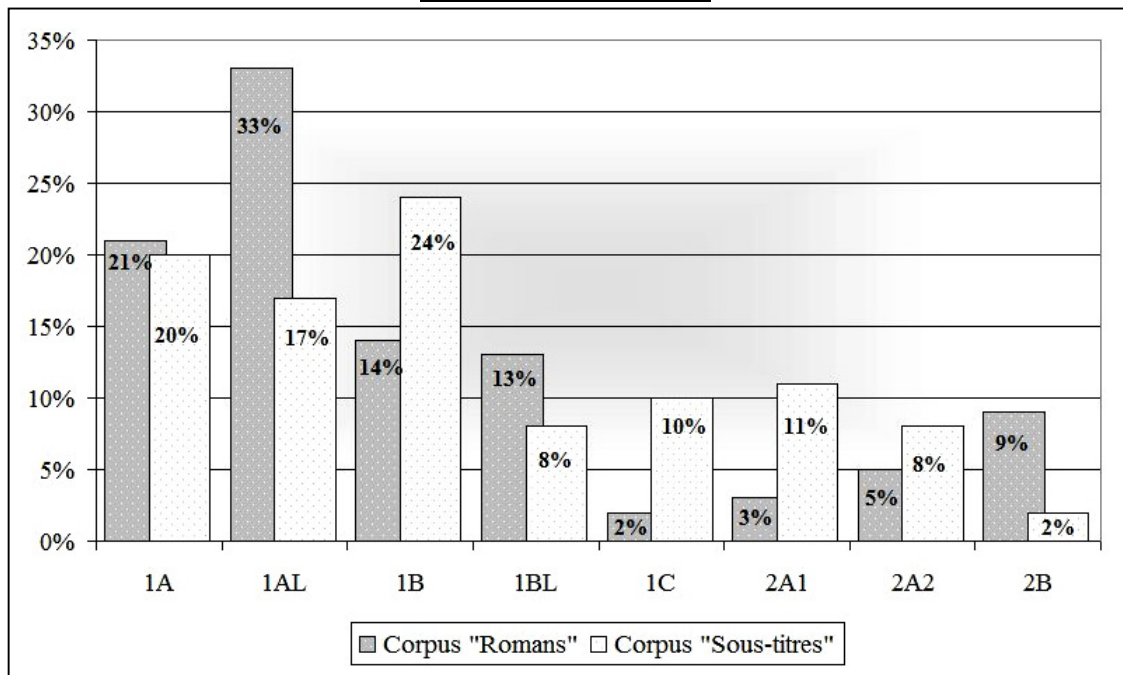
III-3.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *atteindre* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été lancée à partir de la formule **&e(c=&catteindre g=V)** et donne 168 résultats dont on retient les 100 premiers. Le corpus « Sous-titres » été élaboré à partir de la requête « attein* ». On obtient plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 27- Corpus *atteindre* »).

Les emplois du verbe ont été codés de manière à distinguer les emplois locatifs des emplois non locatifs (cf. « Annexe 28 – Concordancier corpus *atteindre* »). Les sens 1-a et 1-b ont été chacun scindés en deux groupes : « parvenir à » / « parvenir à un lieu » et « parvenir à un niveau » / « parvenir au niveau d'un certain lieu ». Le sens 2-a fait également l'objet d'un dégroupement visant à distinguer « attaque » et « contact » :

	Sens	Code emploi
1-a	« parvenir à »	1A
	« parvenir à un lieu » → locatif	1AL
1-b	« éгалer, parvenir à un niveau »	1B
	« parvenir au niveau d'un certain lieu » → locatif	1BL
1-c	Atteindre un but	1C
2-a	« attaquer »	2A1
	« toucher »	2A2
2-b	« blesser »	2B

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *atteindre* dans les deux corpus



Tous les emplois du verbe sont représentés dans les deux corpus. Dans les romans, l'emploi locatif 1AL (« parvenir à un lieu ») est majoritaire (33%), suivi par l'emploi non locatif correspondant (1A, « parvenir à », 21%) :

(AtteindreROM25) : *Il le distança, mais n'osa se retourner que lorsqu'il atteignit la place du Trocadéro, où passaient des voitures et des gens.* - CARRERE E, LA CLASSE DE NEIGE, 1995, 145-147. → 1AL

(AtteindreROM6) : *Lorsque leur ignorance des réalités atteignait à la candeur, c'est moi qui les mettais en garde...* - ROLIN J, L'ORGANISATION, 1996, 97-98. → 1A

Les emplois 1B (« éгалer, parvenir à un niveau », 14%) et 1BL (« parvenir au niveau d'un certain lieu », 13%) présentent également une fréquence remarquable (supérieure à 10%) :

(AtteindreROM94) : *Je cesse évidemment toute activité. Je maigris beaucoup. J'atteins le poids d'une déportée.* - DURAS M, LA DOULEUR, 1985, 99-100. → 1B

(AtteindreROM69) : *Et celui-là, qui est-ce ? demanda-t-elle en désignant un portrait en pied qui du marbre de la cheminée, atteignait le plafond.* - RHEIMS M, LES GRENIERS DE SIENNE, 1987, 207-208. → 1BL

Viennent ensuite les emplois 2B (« blesser », 9%) et 2A2 (« toucher », 5%) qui apparaissent dans des proportions plus faibles (entre 5 et 10%) :

(AtteindreROM36) : *Une balle perdue faucha le petit voleur. Quelques autres atteignirent des chèvres.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 351-353. → **2B**

(AtteindreROM90) : *Chaque malade soufflait vers moi son haleine, et j'avais l'impression que toutes atteignaient leur cible...* - BIANCIOTTI H, SANS LA MISERICORDE DU CHRIST, 1985, 310-311. → **2A2**

Les emplois 2A1 (« attaquer », 3%) et 1C (*atteindre un but*, 2%) sont marginaux.

Dans le corpus « Sous-titres », l'emploi majoritaire n'est pas le même que dans les romans. Il s'agit de l'emploi 1B (« égaler, parvenir à un niveau », 24%) :

(AtteindreST5) : *En 1983, la production de charbon d'Oceania ... a atteint 630 millions de tonnes.*

Viennent ensuite les emplois 1A (« parvenir à », 20%) et 1AL (« parvenir à un lieu », 17%) :

(AtteindreST88) : *Malheureusement, nous avons atteint la fin de notre programme.* → **1A**

(AtteindreST10) : *J'ai dit: "Si elle n'atteint pas l'hosto... elle ne vivra pas."* → **1AL**

Les emplois 2A1 (« attaquer », 11%) et 1C (*atteindre un but*, 10%), marginaux dans le corpus « Romans », bénéficient d'une fréquence remarquable dans le corpus « Sous-titres » :

(AtteindreST72) : *Elle est atteinte de progérie, ou syndrome de Werner.* → **2A1**

(AtteindreST17) : *Tu as définitivement atteint ton but.* → **1C**

Les emplois 1BL (« parvenir au niveau d'un certain lieu ») et 2A2 (« toucher ») ont des fréquences d'apparition égales (8%) :

(AtteindreST86) : *Il ne doit pas atteindre la surface.* → **1BL**

(AtteindreST49) : *Placez-vous afin que je puisse vous atteindre.* → **2A2**

L'emploi 2B (« blesser », 2%) est quant à lui marginal.

Dans les deux corpus, **les emplois locatifs sont minoritaires** mais dans des proportions différentes. Les sous-titres privilégient nettement les emplois non locatifs (à 75%) tandis que, dans le corpus « Romans », les emplois locatifs représentent 46% des occurrences et l'emploi 1AL se place en première position. L'étude diachronique a montré que le verbe *atteindre* est **historiquement non locatif**. Cette réalité historique est globalement **confortée par l'approche discursive**. Paradoxalement, l'**espace sémantique** d'*atteindre* est **ancré dans le domaine spatial** puisque ses emplois dénotent prioritairement le « mouvement » d'approche, effectué par le sujet pour entrer en contact avec le point visé. L'approche discursive va également dans ce sens puisque les emplois du type « **impact** » (2A1, 2A2 et 2B), qui focalisent le « point de contact » au détriment du « mouvement d'approche », sont **minoritaires** dans les deux corpus.

III-3.2. Le verbe *gagner*

III-3.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *gagner* dans *LVF*

Gagner possède 19 entrées dans *LVF*, parmi lesquelles les entrées 14 et 15 qui correspondent à deux emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » vers un lieu de destination (cf. « Annexe 29 – Le verbe *gagner* dans *LVF* »).

Les entrées du verbe relèvent très majoritairement (13 sur 19) de la classe S (« verbes de saisie ou de possession ») et présentent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») ou l'opérateur « grp.mens » (« saisir / envahir l'esprit »).

Sept entrées associent l'opérateur générique « grp » à un opérateur secondaire désignant un bénéfice (« arg » ou « salaire ») :

→ « grp arg pr soi » / « grp salaire pr soi » = « obtenir un bénéfice pour soi », S4a.

Gagner01 : *On gagne de l'argent en jouant. L'argent se gagne facilement.*

Gagner02 : *On gagne son voyage en faisant un remplacement.*

Gagner03 : *On gagne un bon salaire, le double, mille francs à l'heure.*

→ « grp arg SR » = « obtenir davantage sur qqch », S3k.

Gagner04 : *On gagne mille francs sur la vente de cet appareil.*

Gagner05 : *On gagne une heure sur la distance, un litre sur la consommation.*

→ « grp arg p jeu » = « obtenir un bénéfice par le jeu », S4a.

Gagner06 : *On gagne une poupée au tir forain, mille francs à la loterie.*

Les deux entrées correspondant à des emplois transitifs directs locatifs sont associées à l'opérateur complexe « grp lc » (« prendre un lieu ») :

→ « (qc)grp lc » / « grp lc » = « (qqch) atteint un lieu », S3g.

Gagner14 : *Le feu gagne les maisons.*

Gagner15 : *On gagne la frontière, un refuge. Le bateau gagne le port.*

Les 4 autres entrées associées à l'opérateur « grp » mettent en scène divers opérateurs secondaires :

→ « grp pr soi victoire » = « obtenir une victoire », S4a.

Gagner07 : *L'équipe gagne le match sur l'adversaire. On gagne à la guerre.*

→ « grp place ds ordre » = « obtenir une position dans un ensemble », S4a.

Gagner10 : *L'équipe a gagné trois places. L'indice a gagné cinq points.*

→ « grp abs » = « obtenir quelque chose d'abstrait », S4a.

Gagner12 : *On gagne l'estime de P par cela. L'amitié ne se gagne pas facilement.*

→ « grp Q/qc D qn » = « obtenir qqch / de faire qqch de qqn », S4h.

Gagner19 : *On a bien gagné de pouvoir se reposer, le repos.*

L'entrée 13 est la seule à impliquer l'opérateur générique « grp.mens » :

→ « (abs)grp.mens » = « (qqch d'abstrait) envahit l'esprit », S4e.

Gagner13 : *La peur, le rire gagne les assistants. L'angoisse gagne les gens.*

Deux entrées relèvent de la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et mettent en scène l'opérateur générique « f » (« réaliser qqch ») ou l'opérateur « ê.e.état » (« être dans un certain état ») :

→ « f gain » = « faire un bénéfice », H2b.

Gagner16 : *On gagne en sagesse à connaître P.*

→ « (qc)ê.e.état mieux » = « qqch s'améliore », H3a.

Gagner17 : *Ce vin gagne en bouquet, à vieillir.*

Les quatre dernières entrées du verbe appartiennent respectivement aux classes D (« verbes de don », opérateur générique « abda »), E (« verbes d'entrées ou sorties », opérateur générique « ire »), F (« verbes de type frapper ou toucher », opérateur générique « ict ») et U (« verbes d'union, réunion, mise en relation », opérateur générique « li ») :

→ « abda qc mvs D » = « obtenir qqch de mauvais de qqn / qqc », D3e.

Gagner09 : *On gagne des ennuis à s'obstiner, à ce jeu-là.*

→ « (qc)ire SR ultra » = « qqch va au-delà de qqch », E3d.

Gagner18 : *La mer gagne sur la côte. L'incendie gagne sur les maisons.*

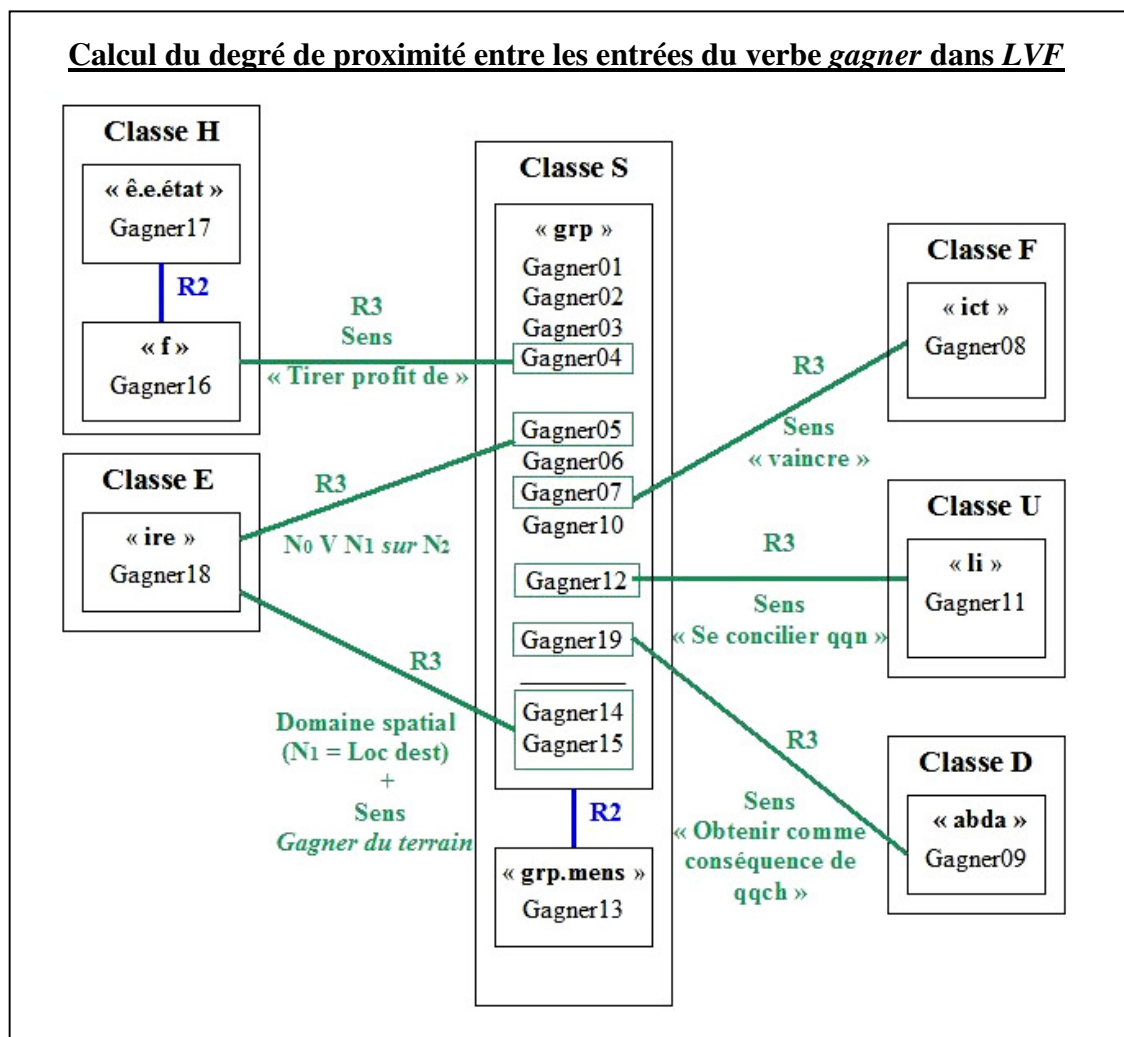
→ « ict total qn abs » = « vaincre qqn de manière abstraite », F2a.

Gagner08 : *On gagne P aux échecs.*

→ « li qn A abs » = « lier qqn à qqch d'abstrait », U2b.

Gagner11 : *On gagne P à sa cause. On gagne des partisans.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *gagner* dans LVF



Les entrées de la classe S associées à l'opérateur « grp » devraient être unies entre elles par un degré de proximité maximal (rang 1). On peut cependant s'interroger sur l'épaisseur du lien qui unit les deux emplois transitifs directs locatifs (entrées 14 et 15) aux autres entrées de ce groupement (qui marquent une prise de bénéfice). Nous avons donc désolidarisé les entrées 14 et 15 des autres. L'entrée 13 présente, quant à elle, un opérateur générique différent. Elle est liée au groupement précédent par un degré de proximité de rang 2.

Il est possible de faire un pont entre l'entrée 5 de la classe S et les entrées transitives directe locatives par l'intermédiaire de l'entrée 18 de la classe E. L'entrée 5 et l'entrée 18 présentent la même structure argumentale et expriment le fait de « **progresser, obtenir davantage** (dans une opposition de forces) » (degré de proximité de rang 3) :

Gagner05 : *On gagne une heure sur la distance.*
 Gagner18 : *La mer gagne (du terrain) sur la côte.* } → **No V N1 SUR N2**

Pour l'entrée 18, il s'agit d'une « **progression spatiale** ». On peut rapprocher (degré de proximité de rang 3) l'entrée 18 des entrées 14 et 15 qui renvoient au même concept :

Gagner14 : *Le feu gagne les maisons.*
 Gagner15 : *On gagne la frontière, un refuge. Le bateau gagne le port.* } → **gagner du terrain**

Les deux entrées de la classe H sont associées à deux opérateurs génériques différents et sont donc unies par un degré de proximité de rang 2 :

Gagner16 : *On gagne en sagesse à connaître P.*

Gagner17 : *Ce vin gagne en bouquet, à vieillir.*

L'entrée 16 peut être mise en relation (degré de proximité de rang 3) avec l'entrée 4 de la classe S. Ces deux entrées réalisent l'idée de « **tirer profit d'une action** » :

Gagner04 : *On gagne mille francs sur la vente de cet appareil.*

L'entrée 8 de la classe F peut, quant à elle, être reliée à l'entrée 7 de la classe S. Le verbe *gagner* est, dans les deux cas, synonyme de « **vaincre** » :

Gagner07 : *L'équipe gagne le match sur l'adversaire.*

Gagner08 : *On gagne P aux échecs.*

L'entrée 11 de la classe U et l'entrée 12 de la classe S illustrent le fait d'« **obtenir pour soi la faveur de quelqu'un** » :

Gagner11 : *On gagne P à sa cause. On gagne des partisans.*

Gagner12 : *On gagne l'estime de P par cela.*

Enfin, on peut attribuer un degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 9 de la classe D et l'entrée 19 de la classe S par l'intermédiaire de l'identification d'un noyau de sens commun. Ces deux entrées actualisent l'idée d'« **obtenir quelque chose comme conséquence d'autre chose** » :

Gagner09 : *On gagne des ennuis à s'obstiner, à ce jeu-là.*

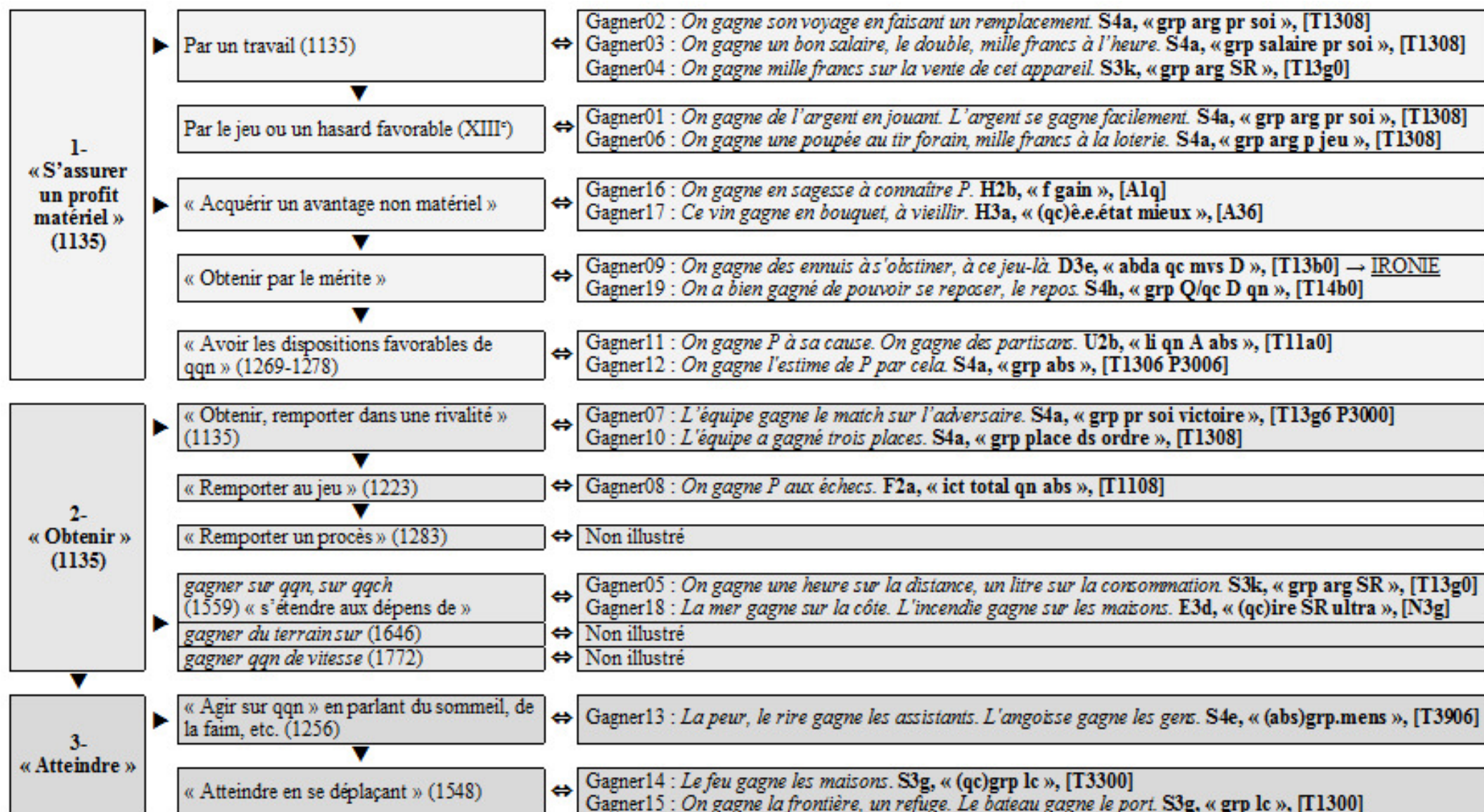
Gagner19 : *On a bien gagné de pouvoir se reposer, le repos.*

De manière générale, les entrées du verbe *gagner* sont attachées au **domaine non spatial de la « saisie »** et, plus précisément, de celui du « **gain** ». L'action d'« obtenir » implique que l'objet entre dans le domaine de possession du sujet. Les deux emplois transitifs directs locatifs expriment un mouvement inverse. C'est ici le sujet qui se déplace vers une destination représentée par l'objet direct. Ces deux types d'emplois impliquent des représentations conceptuelles a priori sans rapport. **Le lien entre le domaine de la « saisie » et celui du « déplacement », apparaît en restituant la relation d'appropriation (« prise de profit ») qui sous-tend la relation spatiale** et qui est accessible via l'expression *gagner du terrain*.

III-3.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *gagner*

Le verbe est le produit (XVI^e) d'une réfection graphique de *gaigner* (XIII^e) et *gaaignier* (1135). *Gaaignier* est issu du francique *waidanjan* signifiant à l'origine « se procurer de la nourriture, faire paître le bétail ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *gagner* avec les entrées de *LVF*



Le verbe *gagner* possède deux sens historiquement primaires qui se sont développés en parallèle : « s'assurer un profit matériel » (1-) et « obtenir » (2-). Dès l'origine (1135), *gagner* est utilisé au sens « s'assurer un profit matériel » par un travail ou une activité. Ce sens est actualisé par les entrées 2, 3 et 4 dans *LVF* et s'étend ensuite (XIII^e siècle) au domaine du jeu et du hasard (entrées 1 et 6). Le sens primaire « s'assurer un profit matériel » donne lieu, par extension, à celui d'« acquérir un avantage non matériel » représenté par les entrées 16 et 17 de la classe H. Le verbe signifie ensuite « obtenir par le mérite » (entrées 9 et 19). Cet emploi peut être détourné ironiquement pour exprimer le fait d'« obtenir ou récolter quelque chose de fâcheux » comme conséquence de son action ou de son attitude (entrée 9). *Gagner* est enfin attesté avec le sens « avoir les dispositions favorables de qqn » (1269-1278, entrées 11 et 12).

Parallèlement, *gagner* développe des emplois réalisant le sens général d'« obtenir » (2-), d'abord avec l'idée de « victoire ». Le verbe est alors synonyme d'« obtenir, remporter dans une rivalité » (1135, entrées 7 et 10), puis de « remporter au jeu » (1223, entrée 8) et enfin de « remporter un procès » (1283, non illustré dans *LVF*). Le sens général « obtenir » est également à l'origine de l'emploi *gagner sur qqn / gagner sur qqch* signifiant « s'étendre aux dépens de » (1559, entrées 5 et 18) et des expressions *gagner du terrain* (1646) et *gagner qqn de vitesse* (1772). Le lien historique unissant les entrées 5 et 18 corrobore le degré de proximité de rang 3 attribué en synchronie.

De l'idée d'« obtenir » on passe à celle d'« atteindre » (3-) à partir du XIII^e siècle. *Gagner* s'emploie tout d'abord au sens « agir sur qqn » en parlant du sommeil, de la faim, etc. (1256), illustré par l'entrée 13. Les deux emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » vers lieu de destination (entrées 14 et 15) sont dérivés de ce sens et réalisent l'idée générale d'« atteindre en se déplaçant » (1548).

Le verbe *gagner* est donc **historiquement non locatif**. Ses emplois sont prioritairement associés au domaine du « **gain** » et actualisent l'idée de « **profit** » ou celle de « **victoire** ». Ses **emplois locatifs** sont **secondaires et dérivés du concept de « victoire »**.

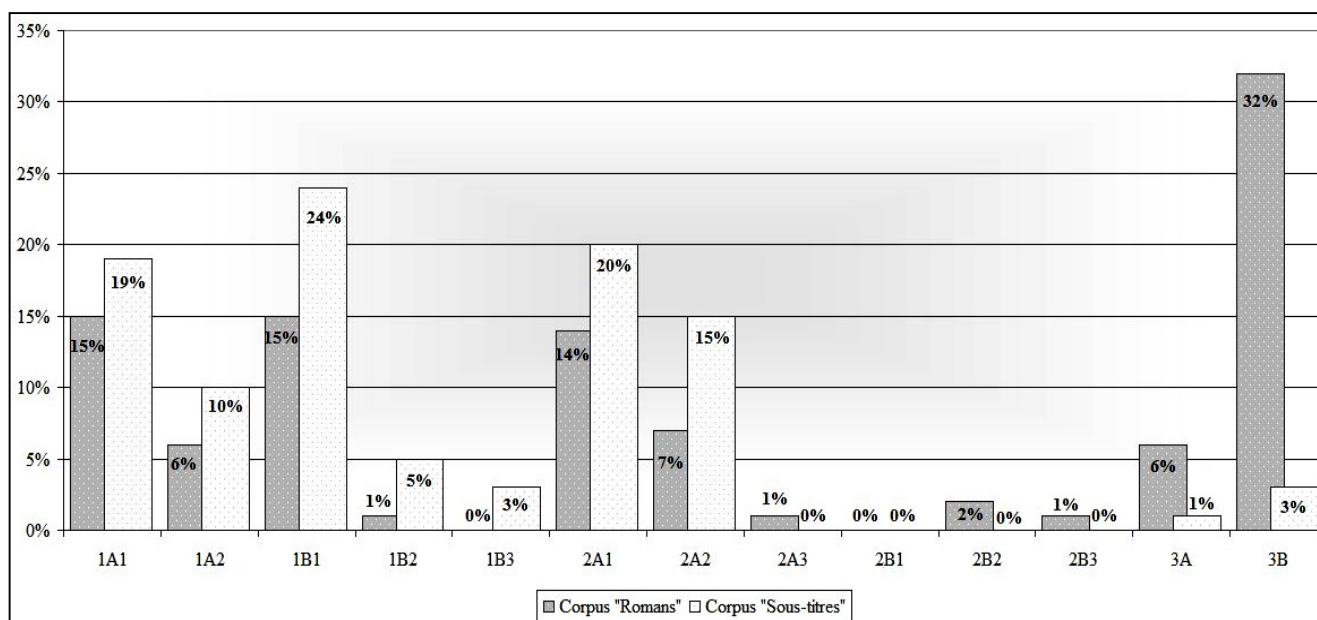
III-3.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *gagner* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été réalisée à partir de la formule **&e(c=&cgagner g=V)**. Sur les 318 résultats obtenus, les 100 premiers ont été retenus. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « gagn* » et donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premiers (cf. « Annexe 30 – Corpus *gagner* »).

Les emplois du verbe ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 31 – Concordancier corpus *gagner* ») :

	Sens	Code emploi
1-	« S'assurer un profit matériel par un travail »	1A1
	« S'assurer un profit matériel par le jeu ou un hasard favorable »	1A2
	« Acquérir un avantage non matériel »	1B1
	« Obtenir par le mérite »	1B2
	« Avoir les dispositions favorables de qqn »	1B3
2-	« Obtenir, remporter dans une rivalité »	2A1
	« Remporter au jeu »	2A2
	« Remporter un procès »	2A3
	<i>gagner sur qqn, sur qqch</i>	2B1
	<i>gagner du terrain sur</i>	2B2
	<i>gagner qqn de vitesse</i>	2B3
3-	« Agir sur qqn »	3A
	« Atteindre en se déplaçant » → locatif	3B

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *gagner* dans les deux corpus



L'emploi 2B1 « gagner sur qqn, qqch » est absent des deux corpus qui ont, par ailleurs, des profils très différents. Dans les romans, l'emploi locatif 3B (« atteindre en se déplaçant ») est nettement majoritaire (32%) :

(GagnerROM32) : *Ils gagnèrent, au premier étage, le petit bureau tapissé de bois où se trouvait le téléphone.* - CARRERE E, LA CLASSE DE NEIGE, 1995, 45-47.

Il est suivi des emplois 1A1 (« s'assurer un profit par un travail », 15%), 1B1 (« acquérir un avantage non matériel », 15%) et 2A1 (« obtenir, remporter dans une rivalité », 14%) :

(GagnerROM18) : *Je gagnais de l'argent pour subsister tant bien que mal pendant un mois, et je le dépensais dans la semaine.* - BIANCIOTTI H, LE PAS SI LENT DE L'AMOUR, 1995, 237-238. → 1A1

(GagnerROM92) : *Au début les gestes suffisent. Puis le dialogue gagne en étendue.* - TOURNIER M, LE MEDIANOCHE AMOUREUX, 1989, 36-38. → 1B1

(GagnerROM1) : *Demain, Bessières t'obéira et nous la gagnerons, cette couillonne de bataille !* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 176-177. → 2A1

Les emplois 2A2 (« remporter au jeu », 7%), 1A2 (« s'assurer un profit matériel par le jeu ou un hasard favorable », 6%) et 3A (« agir sur qqn », 6%) sont représentés dans des proportions plus faibles mais néanmoins remarquables (entre 5 et 10%)

(GagnerROM9) : Tard dans la soirée, au comptoir d'un bistrot, entre deux tournées, il m'offrit de jouer au 421 le montant du billet de chemin de fer, je **gagnai** et il s'exécuta. - ROLIN J, L'ORGANISATION, 1996, 99-101. → **2A2**

(GagnerROM26) : *La fête foraine s'installait sous le métro aérien boulevard de Grenelle. Ma mère en visite m'y emmenait. On **gagnait** des kilos de sucre à la loterie, ce qui vous donne une petite idée du niveau de vie dans le populo en casquette qui se pressait autour des baraques.* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 75-76. → **1A2**

(GagnerROM34) : *L'ivresse la **gagnait** déjà.* - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 215-216. → **3A**

Les emplois 1B2 (« obtenir par le mérite », 1%), 2A3 (« remporter un procès », 1%), 2B2 (*gagner du terrain sur*, 2%) et 2B3 (*gagner qqn de vitesse*, 1%) sont marginaux tandis que l'emploi 1B3 (« avoir les dispositions favorables de qqn ») est non représenté.

La plus grande différence entre le corpus « Sous-titres » et le corpus « Romans » concerne la fréquence d'apparition de l'emploi locatif (3B). Dans les sous-titres, cet emploi est marginal alors qu'il est primaire dans les romans. Le corpus « Sous-titres » privilégie légèrement l'emploi 1B1 (« acquérir un avantage non matériel », 24%) essentiellement au travers de deux locutions : *gagner du temps* et *y gagner* :

(GagnerST8) : *Tu vois ? Tout le monde y **gagne**.*

(GagnerST27) : *On va vous faire **gagner** du temps.*

Viennent ensuite les emplois 2A1 (« obtenir, remporter dans une rivalité », 20%), 1A1 (« s'assurer un profit matériel par un travail », 19%), 2A2 (« remporter au jeu », 15%) et 1A2 (« s'assurer un profit matériel par le jeu ou un hasard favorable », 10 %) :

(GagnerST56) : *C'est une chose de **gagner** un combat arrangé.* → **2A1**

(GagnerST83) : *Selon le fisc, vous **gagnez** 45 000 \$ par an.* → **1A1**

(GagnerST21) : *Je joue pour **gagner** !* → **2A2**

(GagnerST90) : *Vous vous êtes disputés ? Il dit avoir **gagné** cet argent aux courses.* → **1A2**

Les emplois 1B2 (« obtenir par le mérite », 5%), 1B3 (« avoir les dispositions favorables de qqn », 3%), 3A (« agir sur qqn », 1%) et 3B (« atteindre en se déplaçant », 3%) sont marginaux. Les emplois 2A3 (« remporter un procès »), 2B2 (*gagner du terrain sur*) et 2B3 (*gagner qqn de vitesse*) sont, quant à eux, absents du corpus.

Le profil du corpus « Sous-titres » est **en accord avec les données diachroniques** ; les emplois **historiquement primaires**, attachés aux concepts de « profit » et de « victoire », sont **dominants** tandis que les emplois **historiquement secondaires** réalisant l'idée de « rapprochement-contact » (emplois locatifs et non locatifs) sont **marginiaux**. Le corpus

« **Romans** » présente un **autre point de vue discursif** puisque les **emplois locatifs historiquement secondaires** sont **majoritaires** dans les textes littéraires.

III-3.3. Le verbe *rejoindre*

III-3.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *rejoindre* dans *LVF*

Le verbe *rejoindre* fait l'objet de 7 entrées dans *LVF*. Les entrées 3 et 4 illustrent toutes deux des emplois transitifs directs locatifs du type « déplacement » vers un lieu de destination (cf. « Annexe 32 – Le verbe *rejoindre* dans *LVF* »).

Quatre entrées du verbe relèvent de la classes S (« verbes de saisie ou de possession ») et présentent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») :

→ « grp qn qp » = « saisir (entrer en contact avec) qqn qpp », S1b.

Rejoindre01 : *On rejoint P à la gare. On se rejoint, on rejoint ses enfants sur la côte.*

Rejoindre02 : *On rejoint P parti avant. Le coureur rejoint le peloton.*

→ « grp lc » / « grp lc d travail » = « saisir (atteindre) un lieu (de travail) », S3g.

Rejoindre03 : *On rejoint la ville par cette route. Cette route rejoint l'autoroute.*

Rejoindre04 : *On rejoint son poste dans le midi. On rejoint son régiment.*

Pour ce dernier exemple, *poste* et *régiment* désignent un lieu par métonymie.

Les trois autres entrées de *rejoindre* appartiennent à la classe U (« verbes d'union, réunion, mise en relation ») et sont associées à l'opérateur générique « li » (« lier qqch ou qqn à ») ou l'opérateur générique « li.simul » (« mettre ensemble »).

→ « li qn p idées » = « se lier à qn par les idées », U2a.

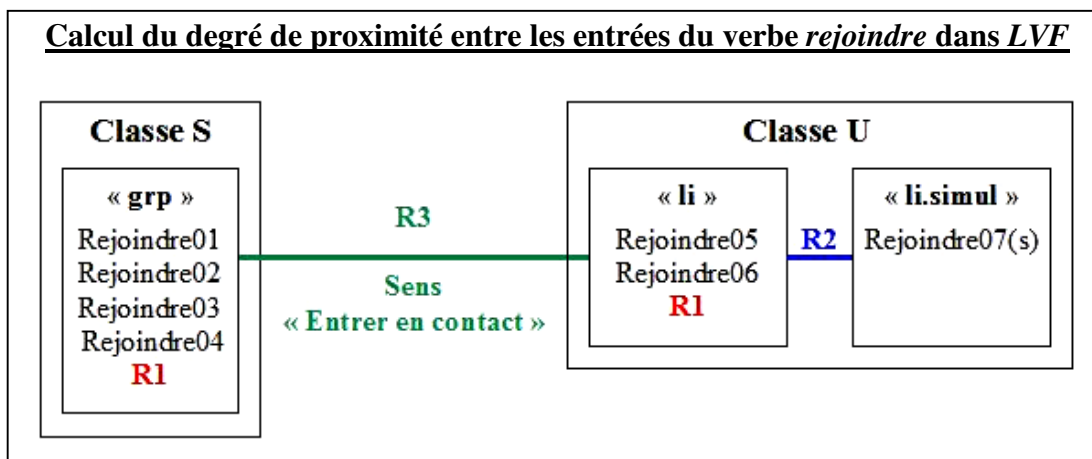
Rejoindre05 : *On rejoint un parti, l'opposition, une secte.*

→ « li qn sr abs » = « se lier à qn sur qqch d'abstrait », U2a.

Rejoindre06 : *On rejoint P sur cette question. Mon opinion rejoint la vôtre. On se rejoint.*

→ « li.simul av qc » = « se mêler avec quelque chose », U3b.

Rejoindre07(s) : *Les deux ruisseaux se rejoignent à la sortie du village.*



Les entrées de la classe S sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles mettent en scène un sujet en mouvement et expriment un « **déplacement** ». Les différences reposent ensuite sur la nature de l'entité en position d'objet direct qui représente la destination de ce déplacement :

Rejoindre01 : <i>On rejoint P à la gare. On se rejoint.</i>	} → N₀ V N_{1<+hum>} : Non locatif Déplacement vers quelqu'un
Rejoindre02 : <i>On rejoint P parti avant.</i>	
Rejoindre03 : <i>On rejoint la ville par cette route.</i>	} → N₀ V N_{1<loc>} : Locatif Déplacement vers lieu de destination
Rejoindre04 : <i>On rejoint son poste dans le midi.</i>	

Au sein de la classe U, les entrées 5 et 6, associées à l'opérateur « li », sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles sont par ailleurs liées à l'entrée 7 (opérateur « li.simul ») par un degré de proximité de rang 2. Les entrées 5 et 6 peuvent être mises en relation (degré de proximité de rang 3) avec les entrées de la classe S. Elles dénotent également un « déplacement » orienté du sujet, mais il s'agit ici d'un « **déplacement métaphorique** ».

Rejoindre05 : *On rejoint un parti, l'opposition, une secte.*

Rejoindre06 : *On rejoint P sur cette question. Mon opinion rejoint la vôtre. On se rejoint.*

L'entrée 7 de la classe U implique quant à elle un sujet statique et focalise le « **point de contact** » entre deux entités. On pourrait envisager d'établir un pont entre cette entrée et l'entrée 3 de la classe S au regard de la deuxième partie de l'exemple d'illustration proposé par Dubois & Dubois-Charlier :

Rejoindre07(s) : *Les deux ruisseaux se rejoignent à la sortie du village.*

Rejoindre03 : *Cette route rejoint l'autoroute.*

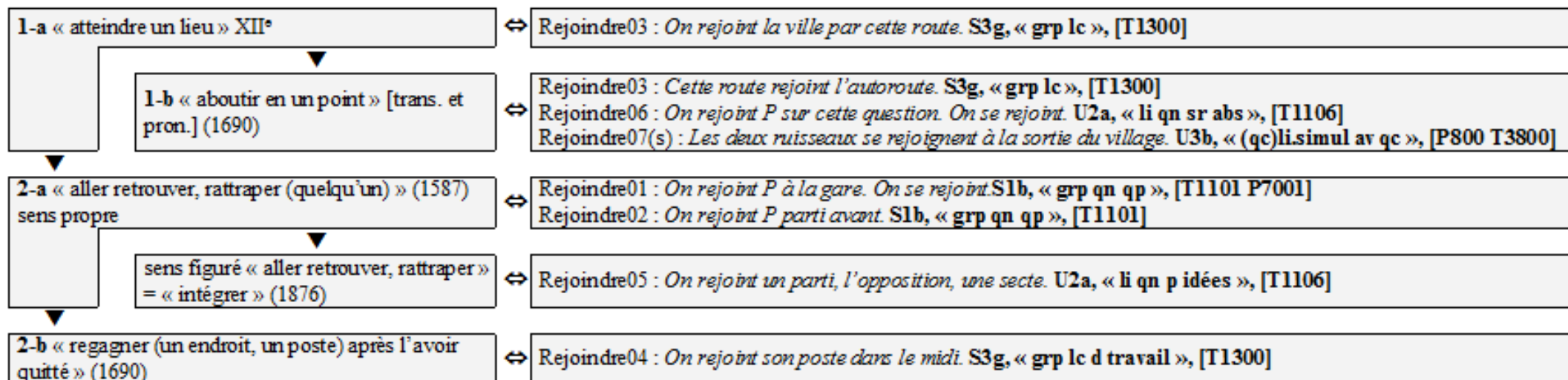
Dans les deux cas, le sujet est statique mais il désigne une **entité linéaire continue** permettant de conceptualiser une trajectoire et donc un déplacement.

Du point de vue synchronique et de manière générale, toutes les entrées du verbe *rejoindre* sont attachées au concept de « **déplacement** » (**rapprochement de deux entités auparavant disjointes**).

III-3.3.2. Déploiement historique des sens du verbe *rejoindre*

Le verbe *rejoindre* est dérivé (début du XII^e siècle) de *joindre* par préfixation. Le développement historique de ses sens est donc intimement lié à celui du verbe *joindre*, qui est issu (1080) du latin *jungere* signifiant « unir deux à deux, lier, assembler, attacher » et, au figuré, « lier d'un lien moral, associer, réunir (des qualités) ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *rejoindre* avec les entrées de *LVF*



Le sens historiquement primaire du verbe *rejoindre* est directement hérité de celui du verbe *joindre*. Dès l'origine (1080), *joindre* est attesté avec le sens d'« atteindre » (1-a) pour exprimer un déplacement dans l'espace. Il a progressivement perdu cette valeur au profit de son dérivé *rejoindre*. *Rejoindre* est donc historiquement un verbe locatif. Son emploi primaire est illustré par l'entrée 3 (emploi transitif direct locatif du type « déplacement » vers un lieu de destination) dans *LVF*. *Rejoindre* a également hérité du sens « aboutir en un point » (en emploi transitif et pronominal, 1690) originellement associé à *joindre* et issu de l'évolution du sens primaire. Cet emploi (1-b) est représenté par les entrées 3, 6 et 7.

L'emploi locatif primaire donne lieu (1587) au sens « aller retrouver, rattraper (quelqu'un) », d'abord au sens propre (2-a, entrées 1 et 2), puis (1876) au sens figuré (entrée 5) avec une idée d'« intégration à un groupe ». Au sens propre, l'objet direct désigne une personne (N1<+humain>) tandis qu'au figuré, l'objet direct désigne un groupe d'humains par métonymie. Dans les deux cas, le procès exprime un « déplacement » au sein d'une construction non locative.

L'emploi 2-a est à l'origine de l'emploi 2-b « regagner (un endroit, un poste) après l'avoir quitté » (1690), illustré par l'entrée 4. Ici, l'objet direct désigne un lieu par métonymie (emploi transitif direct locatif) et le procès est marqué par un aspect itératif.

Le verbe *rejoindre* est **historiquement** un verbe **locatif** exprimant un « **déplacement** » **vers un lieu de destination**. Son **espace sémantique** est profondément **ancré dans le domaine spatial** et tous ses emplois impliquent l'**entrée en contact de deux entités préalablement disjointes**. Ses **deux emplois transitifs directs locatifs** n'ont **pas le même statut historique** et présentent des constructions différentes. La construction **N0 V N1<loc dest>** renvoie à l'**emploi historiquement primaire** dans lequel le verbe est synonyme d'« atteindre ». La construction **N0 V N1<loc professionnel>** implique un **emploi historiquement secondaire**, présentant un aspect **itératif** et issu d'un **emploi non locatif** (« aller retrouver, rattraper (quelqu'un) »).

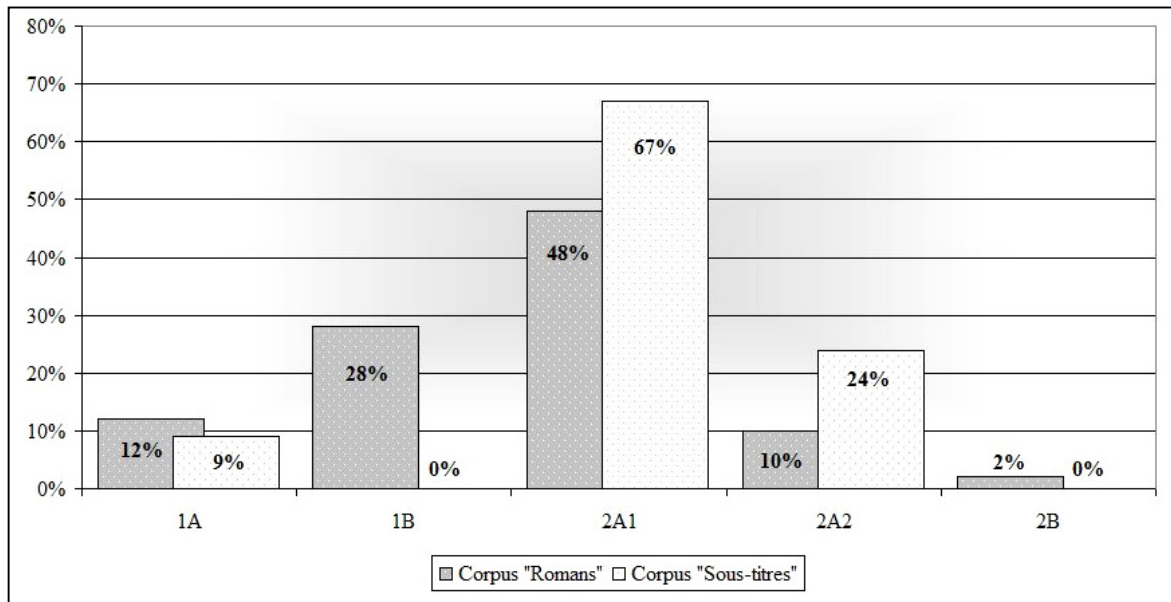
III-3.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *rejoindre* en discours

Nous avons utilisé la formule **&e(c=&crejoindre g=V)**, pour effectuer la recherche dans Frantext. On obtient 275 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été réalisée à partir de la requête « rejoin* ». Sur les 1000 résultats obtenus, on garde les 100 premiers (cf. « Annexe 33- Corpus *rejoindre* »).

Les emplois du verbe ont été codés conformément à l'évolution historique des sens (cf. « Annexe 34 – Concordancier corpus *rejoindre* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« atteindre un lieu » → locatif	1A
1-b	« aboutir en un point »	1B
2-a	« aller retrouver, rattraper (quelqu'un) »	2A1
	« intégrer » figuré de 2A1	2A2
2-b	« regagner (un endroit, un poste) après l'avoir quitté » → locatif	2B

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe rejoindre dans les deux corpus



Dans les deux corpus, l'emploi 2A1 (« aller retrouver, rattraper (quelqu'un) ») est majoritaire (48% dans les romans et 67% dans les sous-titres) :

(RejoindreROM57) : *La foule se dissipa avec le départ du corps. Je rejoignis Stéphane, et David.* - GUIBERT H, A L'AMI QUI NE M'A PAS SAUVE LA VIE, 1990, 117-118.

(RejoindreST95) : *Rejoins-moi à cette adresse dans 2h.*

Dans les sous-titres, la présence de l'emploi 2A1 est écrasante. Il est suivi par l'emploi 2A2 (« intégrer », 24%) et l'emploi transitif direct locatif 1A (« atteindre un lieu », 9%) :

(RejoindreST93) : *Il a rejoint la CIA en 1981.* → 2A2

(RejoindreST54) : *On peut rejoindre la route plus loin.* → 1A

Les emplois 1B (« aboutir en un point ») et 2B (« regagner (un emploi, un poste) après l'avoir quitté ») sont absents du corpus.

Contrairement au corpus « Sous-titres », tous les emplois de *rejoindre* sont représentés dans le corpus « Romans » qui, de manière générale, est plus nuancé. L'emploi 1B (« aboutir en un point ») apparaît en deuxième position (28%) dans les romans, alors qu'il est absent des sous-titres :

(RejoindreROM59) : *La grande terrasse déserte qui longeait le loft de la rue Saint-André-des-Arts rejoignait le toit de l'immeuble, et cet immense plateau devint son jardin.* - KRISTEVA J, LES SAMOURAIS, 1990, 130-131.

Viennent ensuite les emplois 1A (« atteindre un lieu », 12%) et 2A2 (« intégrer », 10%) :

(RejoindreROM76) : *Je devais aller tout droit, retomber sur la route et là, à gauche, jusqu'à ce que je rejoigne le chemin où j'ai planqué la Toyota.* - POUY J-B, LA CLEF DES MENSONGES, 1988, 177-179. → 1A

(RejoindreROM83) : *Pistant d'une main à l'autre le moindre bifton mais tout particulièrement celui qui rejoint une liasse!* - DEGAUDENZI J-L, ZONE, 1987, 99-100. → 2A2

Enfin, le deuxième emploi transitif direct locatif « regagner (un emploi, un poste) après l'avoir quitté » (2B) est marginal (2%).

Dans les deux corpus, les deux **emplois locatifs** sont très **minoritaires**. Sur le **plan discursif**, le verbe *rejoindre* exprime prioritairement le « **rapprochement spatial entre deux individus** ». Le point de vue discursif ne reflète pas le point de vue historique puisque l'**emploi locatif 1A** (« atteindre un lieu ») est **historiquement primaire** mais **secondaire dans les corpus**. Les deux approches s'accordent cependant sur le statut du deuxième emploi transitif direct locatif (« regagner (un emploi, un poste) après l'avoir quitté »), historiquement secondaire et très marginal en discours.

III-3.4. Le verbe *toucher*

III-3.4.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *toucher* dans LVF

Toucher fait l'objet de 23 entrées dans LVF. L'entrée 6 illustre l'emploi transitif direct locatif du type « déplacement » vers un lieu de destination (cf. « Annexe 35- Le verbe *toucher* dans LVF »).

Le verbe possède 12 entrées associées à la classe F (« verbes de type frapper ou toucher »). Elles présentent l'opérateur générique « ict » (« frapper ») ou « tact » (« toucher ») :

→ « **ict** qc av qc » = « frapper quelque chose avec quelque chose », sous-classe F3a.

Toucher02 : *On touche la branche, le serpent avec sa canne.*

→ « (qc)**ict** qc » = « quelque chose frappe quelque chose », sous-classe F3a.

Toucher03 : *L'ancre touche le fond. Son visage touche le mien.*

→ « **ict** qn,qc e frappant » = « atteindre qqn, qqch en frappant », sous-classe F1d.

Toucher05 : *On touche P d'une balle à la tête. La balle a touché la tête.*

→ « (abs)**ict** qn,qc » = « quelque chose d'abstrait frappe qqn / qqch », sous-classe F2b.

Toucher08 : *Le chômage touche les jeunes. Les grèves touchent tous les ateliers.*

Toucher09 : *Ces émissions touchent tous les publics.*

→ « **ict** A abs » / « **ict** A qn,qc abs » = « porter atteinte à », sous-classe F2d.

Toucher16 : *On ne doit pas toucher à ce dessin.* → « ict A abs »

Toucher17 : *On touche aux privilèges de l'argent. On ne doit pas toucher à P.*
→ « ict A qn,qc abs »

→ « **tact** d main » / « **tact** soi d main » = « (se) toucher de la main », sous-classe F1f.

Toucher01 : *On touche une étoffe pour apprécier. On touche P de la main.* → « tact d main »

Toucher23(s) : *L'enfant se touche* (se masturbe). → « tact soi d main »

→ « (qc)**tact** qc,surface » = « quelque chose est en contact avec qqch », sous-classe F3d.

Toucher04 : *Sa maison touche la mienne. Les maisons se touchent.*

→ « (abs)**tact** A abs » = « concerner », sous-classe F4c.

Toucher18 : *Ceci touche à la Défense. Ceci touche à mes intérêts.*

→ « (qc)**tact** A » = « qqch est en contact avec », sous-classe F3d.

Toucher22 : *La ligne touche au fond.*

Sept entrées relèvent de la classe S (« verbes de saisie ou de possession ») et présentent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») :

→ « **grp** lc qp » = « atteindre un lieu », sous-classe S3g.

Toucher06 : *On touche le quai, au quai avec le bateau. On touche terre à Calais.*

→ « **grp** qn qp » = « attraper, contacter qqn qqp », sous-classe S1b.

Toucher07 : *On essaie de toucher P à son bureau par téléphone.*

→ « **grp** arg D qn » = « prendre de l'argent de qqn », sous-classe S4a.

Toucher11 : *On touche une pension, un salaire de l'employeur.*

→ « **grp** A qc » = « prendre une partie à qqch », sous-classe S3a.

Toucher13 : *On a touché au gâteau pendant mon absence.*

→ « **grp** nég A qc » = « ne pas goûter à qqch », sous-classe S2a.

Toucher14(ne) : *On ne touche plus à l'alcool.*

→ « **grp** nég qc » = « ne pas prendre qqch », sous-classe S4h.

Toucher15(ne) : *On n'a pas touché une raquette depuis dix ans.*

→ « **grp** A abs » = « se consacrer à », sous-classe S2a.

Toucher19 : *On touche à un problème délicat.*

Les quatre dernières entrées du verbe appartiennent respectivement aux classe D (« verbes de don », opérateur « abda »), E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie », opérateur « ire »), L (« verbes locatifs », opérateur « lc ») et P (« verbes psychologiques », opérateur « f.sent »).

→ « **abda** prod D » = « obtenir un produit de », sous-classe D2e.

Toucher12 : *On touche aujourd'hui le nouveau matériel.*

→ « **ire** A état,âge » = « parvenir à un état, un âge », sous-classe E2c.

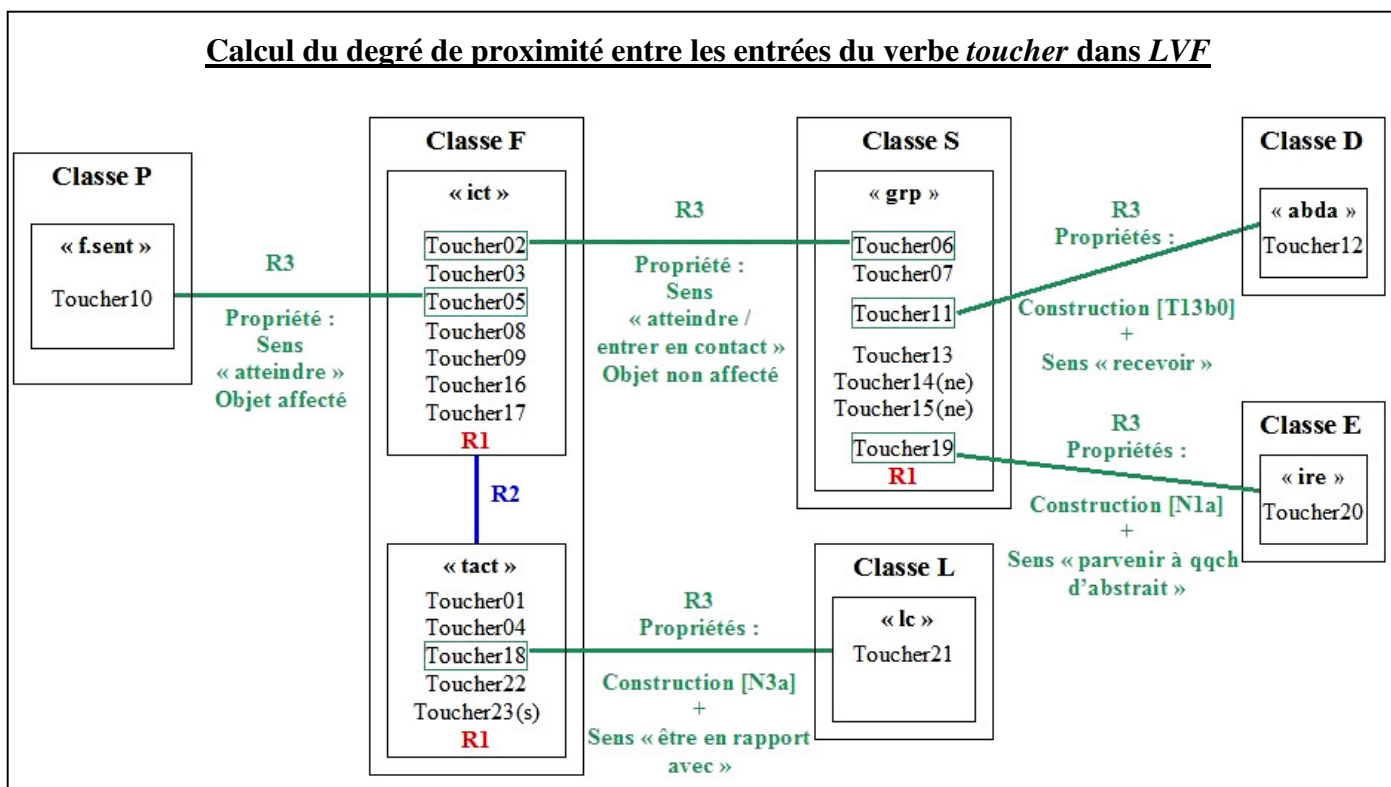
Toucher20 : *On touche à la vieillesse.*

→ « (qc)**lc** A abs » = « quelque chose est à une place abstraite », sous-classe L4a.

Toucher21 : *Sa prudence touche à la lâcheté.*

→ « **f.sent** trouble » = « émouvoir », sous-classe P2a.

Toucher10 : *On touche beaucoup P avec ce cadeau.*



Les entrées de la classe F constituent deux groupements. Le premier rassemble les entrées associées à l'opérateur générique « ict ». Elles expriment, concrètement ou métaphoriquement, un « impact » (objet affecté, entrées 8, 9, 16 et 17) ou le simple « contact » entre deux entités (objet non affecté, entrées 2 et 3). Le deuxième groupement s'organise autour de l'opérateur « tact » et implique des entrées qui dénotent un « contact ». Les deux groupements sont unis par un degré de proximité de rang 2 et les entrées qui les composent sont liées par un degré de proximité de rang 1.

L'entrée 5 de la classe F (opérateur « ict ») peut être mise en relation (degré de proximité de rang 3) avec l'entrée 10 de la classe P. Les deux entrées réalisent l'idée d'« atteindre » et l'objet direct est affecté par les retombées du procès. L'entrée 5 correspond à un emploi concret tandis que l'entrée 10 représente un emploi métaphorique :

Toucher05 : *On touche P d'une balle à la tête.* → « **atteindre** » **concrètement**

Toucher10 : *On touche beaucoup P avec ce cadeau.* → « **atteindre** » **métaphoriquement**

L'entrée 18 (opérateur « tact ») peut, quant à elle, être rapprochée de l'entrée 21 de la classe L. Elles présentent le même code de construction ([N3a]) et évoquent la mise en relation de deux entités (le sujet et l'objet prépositionnel) apparentées :

Toucher18 : *Ceci touche à la Défense.*

Toucher21 : *Sa prudence touche à la lâcheté.* } → N₀ V à N₁ - « être en rapport avec »

Les sept entrées de la classe S sont attachées au même opérateur (« grp ») et sont donc unies par un degré de proximité de rang 1. On peut établir un pont (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 2 de la classe F et l'entrée 6 de la classe S par l'intermédiaire d'une propriété sémantique commune. Ces deux entrées expriment le fait, pour le sujet, d'« entrer en contact » avec l'objet direct sans que celui-ci soit affecté. Elles dénotent toutes deux un « déplacement » mais seule l'entrée 6 correspond à un emploi locatif :

Toucher02 : *On touche la branche, le serpent avec sa canne.* → **Non locatif**

Toucher06 : *On touche le quai, au quai avec le bateau.* → **Locatif**

L'entrée 11 de la classe S peut, par ailleurs, être associée (degré de proximité de rang 3) à l'entrée 12 de la classe D. Elles présentent le même code de construction ([T13b0]) et impliquent le fait de « recevoir » quelque chose de la part d'un destinataire (implicite ou réalisé sous forme d'un complément prépositionnel introduit par *de*) :

Toucher11 : *On touche une pension, un salaire de l'employeur.*

Toucher12 : *On touche aujourd'hui le nouveau matériel.*

Enfin, on peut identifier un degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 19 (classe S) et l'entrée 20 de la classe E par l'intermédiaire du code de construction commun ([N1a]) et du noyau de sens « parvenir à quelque chose d'abstrait » :

Toucher19 : *On touche à un problème délicat.*

Toucher20 : *On touche à la vieillesse.*

De manière générale, le verbe exprime le « **contact** » entre deux entités et donc, prioritairement, un « **déplacement** ». Selon les emplois, le procès focalise le « **mouvement de rapprochement** » entre les entités, le point de rencontre (« **entrée en contact** » ou « **impact** ») ou les **conséquences du contact** sur l'objet (rôle affecté). Au niveau syntaxique, les emplois de *toucher* sont **transitifs directs** ou **transitifs indirects**.

III-3.4.2. Déploiement historique des sens du verbe *toucher*

Toucher est issu (1080) du latin populaire *toccare* signifiant « heurter, frapper » et créé par formation onomatopéique (de « toc »). L'étude diachronique a été réalisée à partir de la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi* (plus précise et exhaustive que l'article du *DHLF*).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *toucher* avec les entrées de LVF

1-a « Entrer en contact avec qqn ou qqch avec un objet, un instr. » (1100)	↔ Toucher 02 : <i>On touche la branche, le serpent avec sa cavie.</i> F3a, « ict qc av qc », [T1308]
1-b « Entrer en contact avec qqn ou qqch par une partie du corps » (1121-34)	↔ Toucher 01 : <i>On touche une étoffe pour apprécier. On touche P de la main.</i> F1f, « tact d main », [T1908]
▶ « Prendre, prélever une partie de quelque chose » (1539)	↔ Toucher 13 : <i>On a touché au gâteau pendant mon absence.</i> S3a, « grp A qc », [N1a] Toucher 14(ne) : <i>On ne touche plus à l'alcool.</i> S2a, « grp nég A qc », [N1a]
▶ « Faire usage de quelque chose » (1797)	↔ Toucher 15(ne) : <i>On n'a pas touché une raquette depuis dix ans.</i> S4h, « grp nég qc », [T130q P3000]
▶ « Caresser » (1280) > « Se masturber » (1655)	↔ Toucher 23(s) : <i>L'enfant se touche.</i> F1f, « tact soi d main », [P1000 T1900]
1-c « Aborder un sujet, une question; mentionner » (1138)	↔ Toucher 19 : <i>On touche à un problème délicat.</i> S2a, « grp A abs », [N1a]
▶ « Prendre contact, entrer en rapport avec quelqu'un » (1964)	↔ Toucher 07 : <i>On essaie de toucher P à son bureau par téléphone.</i> S1b, « grp qn qp », [T1101]
1-d « Rencontrer, atteindre, heurter » (1140)	↔ Toucher 03 : <i>L'ancre touche le fond. Son visage touche le mien.</i> F3a, « (qc)ict qc », [T3300] Toucher 08 : <i>Le chômage touche les jeunes.</i> F2b, « (abs)ict qn,qc », [T3900]
▶ « Affecter » (1150) > « Emouvoir » (mil. XV ^e s.)	↔ Toucher 09 : <i>Ces émissions touchent tous les publics.</i> F2b, « (abs)ict qn,qc », [T3900] Toucher 10 : <i>On touche beaucoup P avec ce cadeau.</i> P2a, « f.sent trouble », [T1108]
▶ « Porter atteinte à » (1360)	↔ Toucher 16 : <i>On ne doit pas toucher à ce dessin.</i> F2d, « ict A abs », [N1a] Toucher 17 : <i>On touche aux privilèges. On ne doit pas toucher à P.</i> F2d, « ict A qn,qc abs », [N1a]
▶ « Atteindre avec un projectile » (1547)	↔ Toucher 05 : <i>On touche P d'une balle à la tête.</i> F1d, « ict qn,qc e frappant », [T1908]
1-e « Arriver à tel lieu, en être tout proche » (1176-81)	↔ Toucher 06 : <i>On touche le/au quai, avec le bateau. On touche terre à Calais.</i> S3g, « grp lc qp », [T1301 A11]
▶ « Parvenir à telle époque, à tel événement » (1635)	↔ Toucher 20 : <i>On touche à la vieillesse.</i> E2c, « ire A état,âge », [N1a]
1-f « Recevoir une somme d'argent, qqch » (1311)	↔ Toucher 11 : <i>On touche une pension, un salaire de l'employeur.</i> S4a, « grp arg D qn », [T13b0] Toucher 12 : <i>On touche aujourd'hui le nouveau matériel.</i> D2e, « abda prod D », [T13b0]
2-a « Etre en contact avec, être attenant, contigu » (1150)	↔ Toucher 04 : <i>Sa maison touche la mienne. Les maisons se touchent.</i> F3d, « (qc)tact qc,surface », [T3300] Toucher 22 : <i>La ligne touche au fond.</i> F3d, « (qc)tact A », [N3a]
2-b « Avoir un rapport avec, concerner » (1267)	↔ Toucher 18 : <i>Ceci touche à la Défense. Ceci touche à mes intérêts.</i> F4c, « (abs)tact A abs », [N3a]
2-c « Etre lié à quelqu'un par le sang ou par alliance » (1567)	↔ Non illustré Toucher quelqu'un de près
▶ « Etre très voisin de, être presque assimilable à » (1657-62)	↔ Toucher 21 : <i>Sa prudence touche à la lâcheté.</i> L4a, « (qc)lc A abs », [N3a]

Les emplois de *toucher* se divisent en deux groupes, ceux qui dénotent une situation dynamique (« entrer en contact », 1-, avec mouvement) et ceux qui dénotent une situation cinématique (« être en contact avec », 2-, sans mouvement). Sur le plan syntaxique, les emplois transitifs directs du verbe se sont développés en parallèle des emplois transitifs indirects.

Concernant les situations dynamiques, le verbe apparaît tout d'abord (1100) avec le sens « entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose par l'intermédiaire d'un objet, d'un instrument » (1-a), illustré par l'entrée 2 dans *LVF*. Le contact s'effectuant le plus souvent au moyen des mains, il signifie ensuite (1121-34) « entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose par une partie du corps » (1-b, entrée 1). Cet emploi est à l'origine de l'utilisation du verbe au sens « prendre, prélever une partie de quelque chose » (1539, entrées 13 et 14) qui donne lui-même lieu au sens « faire usage de quelque chose » (1797, entrée 15). C'est également à partir de l'emploi 1-b que *toucher* prend une connotation érotique. Il est d'abord utilisé au sens de « caresser » (1280) puis, à la forme pronominale, de « se masturber » (1655, entrée 23). Dès 1138, le verbe acquiert des emplois relevant du domaine de la communication (1-c, l'entrée en contact se fait par l'intermédiaire de la parole), il signifie d'abord « aborder un sujet, une question ; mentionner » (entrée 19) et plus récemment (1964) « prendre contact, entrer en rapport avec quelqu'un » (entrée 7). A la même époque (1140), il prend le sens général « rencontrer, atteindre, heurter » (1-d, entrées 3 et 8) impliquant l'idée d'« impact ». Ce sens donne naturellement lieu à une série d'emplois mettant en scène un objet direct affecté par les retombées du procès. Dans le domaine affectif, *toucher* signifie (1150) « affecter ; faire une impression sur » (entrée 9) puis « émouvoir » (milieu du XV^e siècle, entrée 10). A partir de 1360, le verbe est attesté avec le sens « porter atteinte à », illustré par les entrées 16 et 17 dans *LVF*, puis (1547) avec celui de « atteindre avec un projectile » (entrée 5). Le premier emploi purement locatif de *toucher* date de 1176-81. Il s'agit d'abord d'un emploi transitif indirect dans lequel le verbe est synonyme d'« arriver à tel lieu, en être tout proche » (1-e). L'emploi transitif direct correspondant est plus tardif (1539). L'entrée 6 englobe les deux constructions syntaxiques. Par transposition du plan spatial au plan temporel, *toucher* est ensuite (1635) employé au sens « parvenir à telle époque, à tel événement », représenté par l'entrée 20. Enfin, l'entrée en contact peut s'effectuer par l'intermédiaire de l'argent. Le verbe est attesté (1311) avec le sens de « recevoir » (1-f, entrées 11 et 12) d'abord avec un objet direct désignant une somme d'argent puis, plus généralement, un bien matériel constituant un bénéfice pour le sujet.

Très tôt, le verbe *toucher* est employé pour décrire des situations cinématiques. Dès 1150, il est utilisé avec le sens « être en contact avec, être attenant, contigu » (2-a, entrées 4 et 22).

Il s'agit ici d'un emploi spatial concret qui donne lieu (1267) à un emploi abstrait dans lequel le verbe signifie « avoir un rapport avec, concerner » (2-b, entrée transitive indirecte 18). Par analogie, *toucher* est attesté (1567) au sens disparu « être lié à quelqu'un par le sang ou par alliance » qui perdure dans l'expression *toucher de près qqn* (non illustré dans *LVF*). Par extension, cet emploi évolue (1739) vers le sens plus général et abstrait d'« être très voisin de, être presque assimilable à » qui correspond à l'entrée 21 dans *LVF*.

Historiquement, le verbe *toucher* n'est pas un verbe locatif. Tous ses emplois peuvent être mis en relation avec le concept de « contact » qui domine son espace sémantique. Le « contact » implique un rapprochement entre deux entités auparavant disjointes (situations dynamiques) ou le fait, pour ces deux entités, d'être contiguës (situations cinématiques). La dimension spatiale est donc sous-tendue par le concept de « contact » qui est, de ce fait, à l'origine des emplois locatifs du verbe.

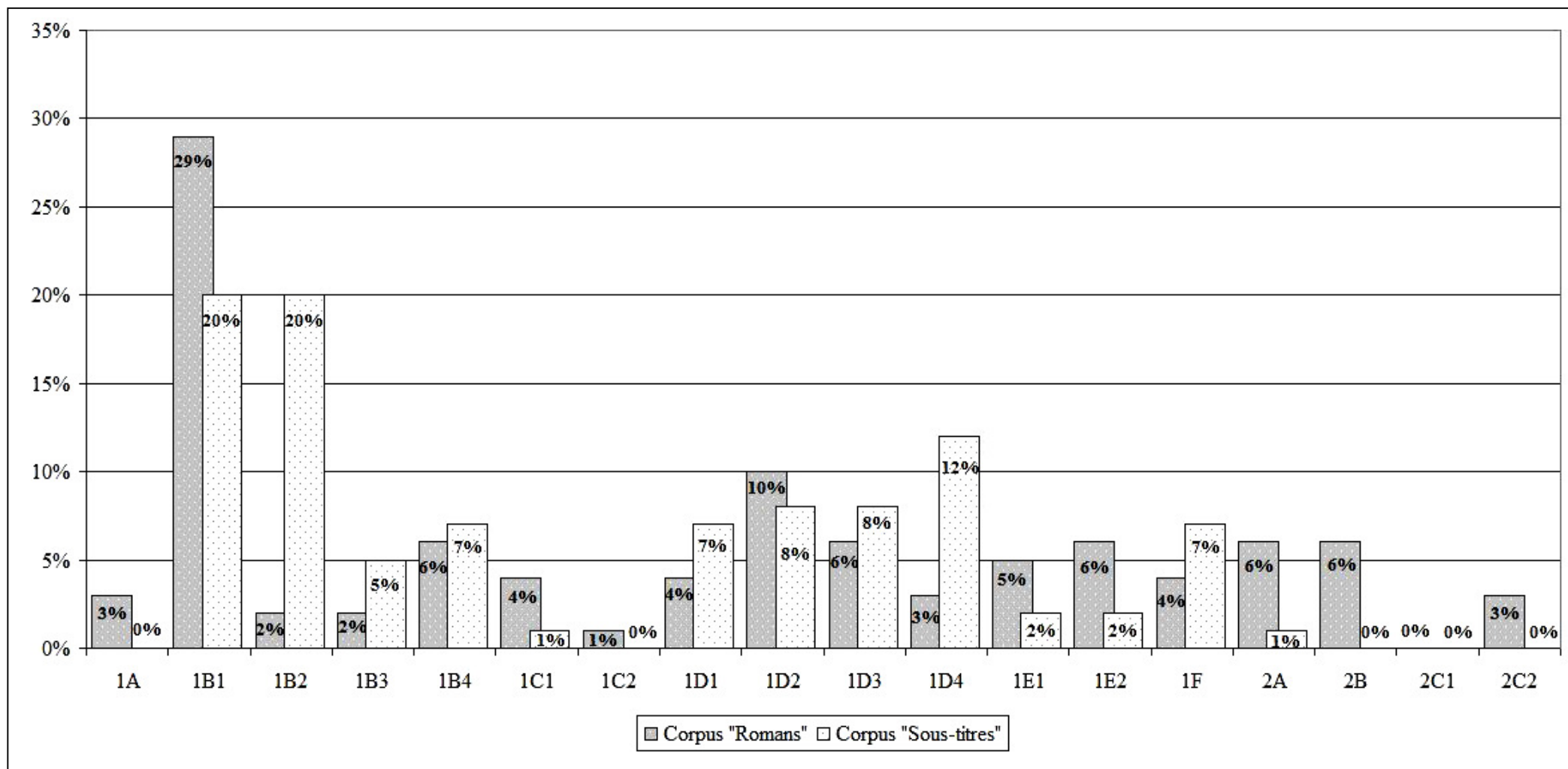
III-3.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *toucher* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été effectuée à partir de la formule &e(c=&ctoucher g=V). Elle donne 410 résultats dont on retient les 100 premiers. Pour la recherche dans les sous-titres, nous avons lancé la requête « touch* ». On obtient plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premiers (cf. « Annexe 36 – Corpus *toucher* »). Les emplois du verbe ont été codés conformément à l'inventaire historique des sens :

	Sens	Code emploi
1-a	« Entrer en contact avec qan ou qqch par l'intermédiaire d'un objet »	1A
1-b	« Entrer en contact avec qqn ou qqch par une partie du corps »	1B1
	« Prendre, prélever une partie de quelque chose »	1B2
	« Faire usage de quelque chose »	1B3
	« Caresser » / « Se masturber »	1B4
1-c	« Aborder un sujet, une question; mentionner »	1C1
	« Prendre contact, entrer en rapport avec quelqu'un »	1C2
1-d	« Rencontrer, atteindre, heurter »	1D1
	« Affecter » / « Emouvoir »	1D2
	« Porter atteinte à »	1D3
	« Atteindre avec un projectile »	1D4
1-e	« Arriver à tel lieu, en être tout proche » → locatif	1E1
	« Parvenir à telle époque, à tel événement » → locatif temporel	1E2
1-f	« Recevoir une somme d'argent, qqch »	1F
2-a	« Etre en contact avec, être attendant, contigu » → locatif	2A
2-b	« Avoir un rapport avec, concerner »	2B
2-c	<i>Toucher quelqu'un de près</i>	2C1
	« Etre très voisin de, être presque assimilable à »	2C2

Les emplois 1E1 (« déplacement ») et 2A (« situation ») sont locatifs purs. L'emploi 1E2 dénote une localisation temporelle (cf. « Annexe 37 – Concordancier corpus *toucher* »).

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *toucher* dans les deux corpus



L'emploi 2C1 (*toucher quelqu'un de près*) est absent des deux corpus qui, de manière générale, sont relativement nuancés. Le corpus « Romans » privilégie nettement l'emploi 1B1 « entrer en contact avec qqn ou qqch par une partie du corps » (29%) :

(ToucherROM34) : *Il sentait les cahots de la route, il roulait sur le flanc, se meurtrissait au coin d'une valise, du bout des doigts touchait une vieille couverture.* - CARRERE E, LA CLASSE DE NEIGE, 1995, 129-130.

Si l'on se réfère scrupuleusement aux dates, l'emploi historiquement primaire du verbe *toucher* est l'emploi 1A « entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose par l'intermédiaire d'un objet, d'un instrument » (emploi marginal dans les romans et absent des sous-titres). Pour autant, l'emploi 1B1 et l'emploi 1A entretiennent des liens très étroits : l'emploi 1B1 est directement dérivé de l'emploi 1A et les dates d'attestations de ces deux emplois sont très proches (1100 pour l'emploi 1A et 1121-34 pour l'emploi 1B1) ; au niveau sémantique, ils expriment tous deux le fait d'« entrer en contact avec qqn ou qqch » (la distinction repose uniquement sur la nature de l'instrument par lequel s'opère l'entrée en contact). L'emploi 1A et 1B1 sont donc assimilables et l'emploi 1B1 peut être considéré comme un emploi primaire du verbe.

L'emploi 1D2 (« affecter » / « émouvoir ») apparaît en 2^{ème} position (fréquence de 10%) :

(ToucherROM38) : *Ainsi, étrangement, les horribles images du cannibalisme dans les villages de la Volga me touchèrent très peu.* - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 92-93.

Les emplois 1B4 (« caresser » / « se masturber », 6%), 1D3 (« porter atteinte à », 6%), 1E1 (« arriver à tel lieu, en être tout proche », 5%), 1E2 (« parvenir à telle époque, à tel événement », 6%), 2A (« être en contact avec, être adossé, contigu », 6%) et 2B (« avoir un rapport avec, concerner », 6%) sont représentés dans des proportions comparables et remarquables :

(ToucherROM93) : *Marie-Paule s'approche de l'Inconnue, l'embrasse, la déshabille, la caresse. Les autres miment le jeu, se touchent, se caressent et s'excitent.* - KRISTEVA J, LES SAMOURAIS, 1990, 102-103. → **1B4**

(ToucherROM41) : « *Celui qui touche à ce gosse aura affaire à moi !* » - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 147-148. → **1D3**

(ToucherROM3) : - *Chaque barque, Sire, peut contenir trois cents hommes. A la proue, vous voyez, il y a un mantelet pour s'abriter derrière, et dès que nous touchons la rive, il se rabat et sert de passerelles pour sauter à terre.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 289-290. → **1E1**

(ToucherROM58) : *Vois-tu, ô mon juif, ô mon amant éternel, alors que nous touchons enfin au terme de notre mission, je me demande si la cause franque mérite semblable sauvetage.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 359-360. → **1E2**

(ToucherROM1) : *Ils atteignirent d'abord Aspern qui touchait au fleuve ; deux rues larges se rapprochaient pour aboutir à une petite place devant le clocher carré de l'église.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 54-55. → **2A**

(ToucherROM61) : *Tout ce qui **touche** à la religion est toujours important et l'idée que les hommes se font de Dieu a coûté autant de sang que l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes....* - ORMESSON J D', LA DOUANE DE MER, 1993, 65-66. → **2B**

Les emplois 1A (« entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose par l'intermédiaire d'un objet, d'un instrument », 3%), 1B2 (« prendre, prélever une partie de quelque chose », 2%), 1B3 (« faire usage de quelque chose », 2%), 1C1 (« aborder un sujet, une question; mentionner », 4%), 1C2 (« prendre contact, entrer en rapport avec quelqu'un », 1%), 1D1 (« rencontrer, atteindre, heurter », 4%), 1D4 (« atteindre avec un projectile », 3%), 1F (« recevoir une somme d'argent, qqch », 4%) et 2C2 (« être très voisin de, être presque assimilable à », 3%) sont, quant à eux, marginaux.

Dans le corpus « Sous-titres », l'emploi 1B1 (« entrer en contact avec qqn ou qqch par une partie du corps ») est concurrencé par l'emploi 1B2 (« prendre, prélever une partie de quelque chose »). Ils bénéficient chacun d'une fréquence de 20% :

(ToucherST39) : *Bien, voyons lequel de nous peut **toucher** ses orteils.* → **1B1**

(ToucherST8) : *Arrête ! Ne **touche** pas à ce plat, c'est dangereux.* → **1B2**

Vient ensuite l'emploi 1D4 (« atteindre avec un projectile », 12%) :

(ToucherST81) : *La balle n'a pas **touché** d'artères.*

Les emplois 1B3 (« faire usage de quelque chose », 5%), 1B4 (« caresser » / « se masturber », 7%), 1D1 (« rencontrer, atteindre, heurter », 7%), 1D2 (« affecter » / « émouvoir », 8%), 1D3 (« porter atteinte à », 8%) et 1F (« recevoir une somme d'argent, qqch », 7%) sont présents dans des proportions plus faibles mais remarquables (entre 5 et 10%) :

(ToucherST29) : *Je n'ai jamais **touché** une épée!* → **1B3**

(ToucherST23) : *C'est une personne. Il a un nom. Il regarde la télé. Il se **touche** quand personne ne le regarde.* → **1B4**

(ToucherST16) : *Heureusement, le bloc-moteur n'a pas été **touché**...* → **1D1**

(ToucherST1) : *La mort de Simmons m'a vraiment **touché**, à propos.* → **1D2**

(ToucherST83) : *Si vous **touchez** à ma fille, je vous tue.* → **1D3**

(ToucherST66) : *Je **touche** un salaire de coursier.* → **1F**

Les emplois 1C1 (« aborder un sujet, une question; mentionner », 1%), 1E1 (« arriver à tel lieu, en être tout proche », 2%), 1E2 (« parvenir à telle époque, à tel événement », 2%) et 2A (« être en contact avec, être attenant, contigu », 1%) sont marginaux. Les emplois 1A (« entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose par l'intermédiaire d'un objet, d'un instrument »), 1C2 (« prendre contact, entrer en rapport avec quelqu'un »), 2B (« avoir un rapport avec, concerner ») et 2C2 (« être très voisin de, être presque assimilable à ») ne sont pas représentés dans les sous-titres.

Dans les deux corpus, les emplois **locatifs** sont **minoritaires**. Il est cependant à noter qu'ils totalisent une fréquence de 17% dans les romans, contre seulement 5% dans les sous-titres. Si les **emplois historiquement primaires** exprimant l'« **entrée en contact de deux entités** » sont **globalement majoritaires** en discours, leur position n'est pas écrasante. Le verbe *toucher* possède un panel d'emplois relativement large et, de manière générale, les corpus reflètent cette richesse lexicale.

III-3.5. Polysémie des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination

III-3.5.1. Profilage des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination

Parmi les quatre verbes de la classe, *atteindre*, *rejoindre* et *toucher* sont attachés au concept de « contact » qui sous-tend une relation spatiale (rapprochement entre deux entités). Le verbe *gagner* est, quant à lui, lié au domaine non spatial de la « saisie ». Le concept de « gain » domine son espace sémantique. Le croisement des données synchroniques, diachroniques et discursives recueillies lors de l'étude individuelle de chaque verbe, permet d'identifier trois profils :

1- Verbe historiquement non locatif dont le sémantisme est lié au domaine spatial

Le verbe *toucher* est **historiquement non locatif ; son emploi historiquement primaire ne met pas en scène un actant de nature locative**. C'est un verbe de « contact ». L'**approche discursive** est **en accord** avec l'**approche diachronique**. Les **emplois locatifs** sont **minoritaires** dans les corpus, supplantés par ceux qui expriment à la fois un « mouvement orienté » et un « contact » entre deux entités non locatives. Pour autant, son **espace sémantique** reste lié au **domaine spatial** car le concept de « contact » **implique un « mouvement de rapprochement »** préalable entre deux entités.

2- Verbes historiquement non locatifs dont l'emploi locatif est primaire dans les romans

Le verbe *atteindre* est **historiquement non locatif ; son emploi historiquement primaire** implique l'« **entrée en contact de deux individus** ». Comme le verbe *toucher*, son **espace sémantique** reste cependant attaché au **domaine spatial** : le « contact » nécessite un « **mouvement de rapprochement** » préalable. De manière générale, l'**approche discursive** conforte l'**approche diachronique** étant donné que les **emplois locatifs** sont globalement **minoritaires** dans les corpus. Pour autant, l'**emploi transitif direct locatif du type « déplacement » vers un lieu de destination** occupe la **première position** dans les romans. Le verbe *gagner* est également **historiquement non locatif**. Ses emplois relèvent prioritairement du domaine du « gain » et extraient l'idée de « profit » ou celle de

« victoire ». Du point de vue **discursif**, la définition de l'**emploi primaire varie en fonction du type de discours** observé. Les résultats de l'analyse du **corpus « Sous-titres »** s'accordent avec les **données diachroniques** : les emplois non locatifs **historiquement primaires** sont **majoritaires**. La situation est totalement différente dans les **romans** qui **privilégient l'emploi transitif direct locatif** du type « déplacement » vers lieu de destination.

3- Verbe historiquement locatif dont les emplois non locatifs sont majoritaires en discours

Le verbe *rejoindre* est **historiquement locatif**, son emploi transitif direct locatif du type « **déplacement** » vers un lieu de destination concret est **primaire**. De manière générale, l'espace sémantique de *rejoindre* est profondément ancré dans le domaine spatial du fait que tous ses emplois impliquent l'« **entrée en contact de deux entités** » **préalablement disjointes**. Pour autant, le **statut locatif** du verbe est **remis en cause en discours**. Dans les deux corpus, l'**emploi locatif historiquement primaire** est très **minoritaire** et c'est l'emploi exprimant le « **rapprochement entre deux individus** » qui est privilégié.

III-3.5.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Les quatre verbes de la classe sont synonymes entre eux, excepté la paire *rejoindre* et *toucher*. Ils comptent 195 synonymes différents (23 pour *atteindre*, 79 pour *gagner*, 15 pour *rejoindre* et 78 pour *toucher*) et 55 synonymes communs (cf. « Annexe 38 – Liste des synonymes et antonymes des verbes de type déplacement vers lieu de destination »). Sur les 55 synonymes communs 40 sont communs à deux des vedettes, **13 sont communs à trois vedettes** et **2 sont communs aux 4 vedettes** :

aborder, aboutir, accéder, accoster, affecter, affliger, aller, amadouer, arriver, attaquer, atteindre, attraper, blesser, bouleverser, contacter, convaincre, décrocher, ébranler, émouvoir, empiéter, empocher, encaisser, faire mouche, fléchir, frapper, gagner, heurter, intéresser, joindre, léser, offenser, palper, parvenir, pénétrer, percevoir, persuader, piquer, porter, prendre, rallier, ramasser, rattraper, recevoir, recueillir, rejoindre, remuer, rencontrer, retirer, retrouver, saisir, se faire, tirer, toucher, troubler, trouver.

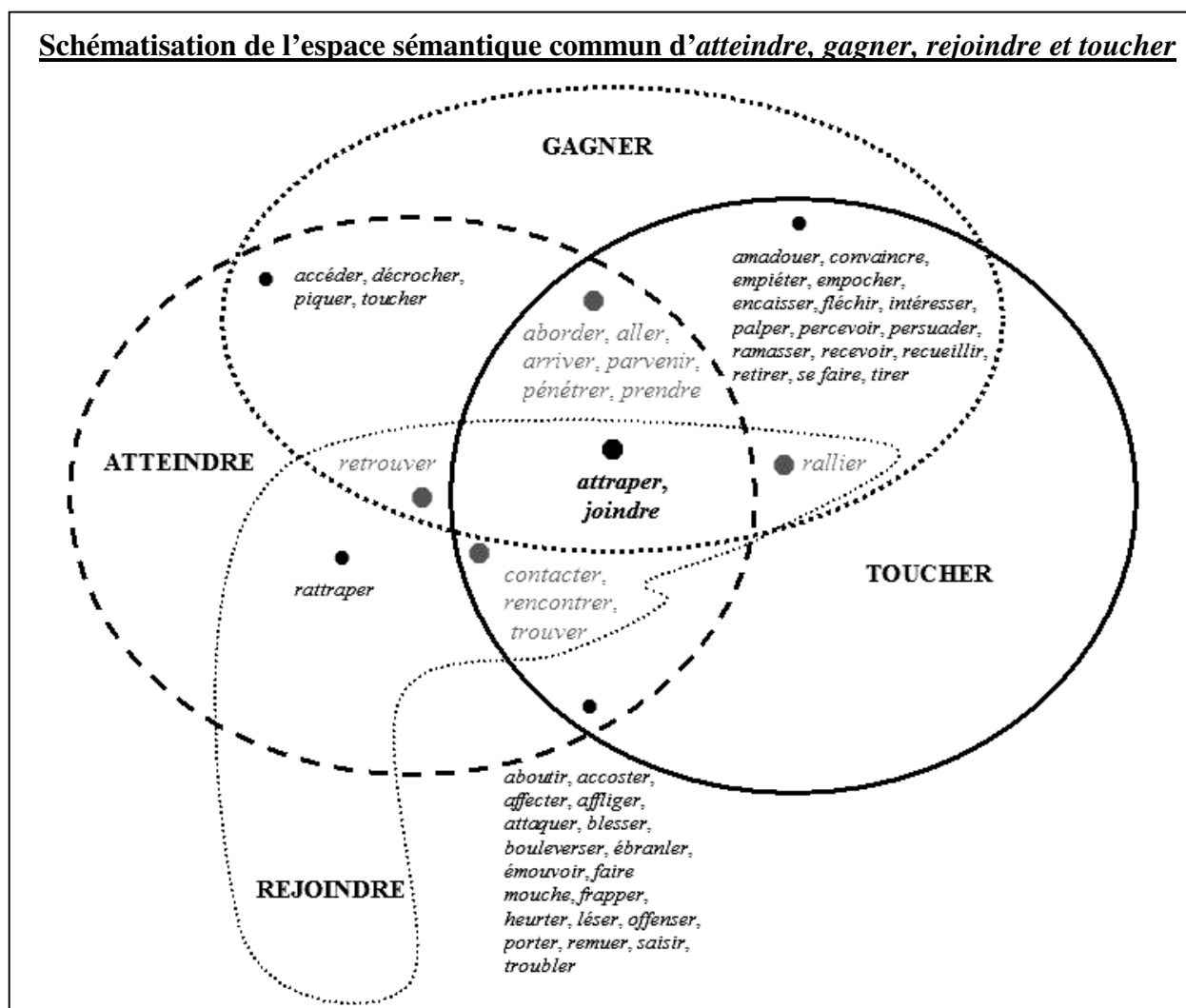
Les synonymes *attraper* et *joindre* étant communs aux quatre verbes de la classe, ils constituent la zone de recouvrement entre leurs espaces sémantiques respectifs. *Atteindre* et *gagner* ont un statut particulier. Ils sont à la fois des vedettes et des synonymes récurrents des deux autres verbes de la classe.

Répartition des synonymes communs par paire de verbes vedettes

	Synonymes communs
Atteindre – Gagner	14 : <i>aborder, accéder, aller, arriver, <u>attraper</u>, décrocher, <u>joindre</u>, parvenir, pénétrer, piquer, prendre, rejoindre, retrouver, toucher</i>
Atteindre – Rejoindre	8 : <i><u>attraper</u>, contacter, gagner, <u>joindre</u>, rattraper, rencontrer, retrouver, trouver</i>
Atteindre – Toucher	30 : <i>aborder, aboutir, accoster, affecter, affliger, aller, arriver, attaquer, <u>attraper</u>, blesser, bouleverser, contacter, ébranler, émouvoir, faire mouche, frapper, gagner, heurter, <u>joindre</u>, léser, offenser, parvenir, pénétrer, porter, prendre, remuer, rencontrer, saisir, troubler, trouver</i>
Gagner – Rejoindre	5 : <i>atteindre, <u>attraper</u>, <u>joindre</u>, rallier, retrouver</i>
Gagner – Toucher	26 : <i>aborder, aller, amadouer, arriver, atteindre, <u>attraper</u>, convaincre, empiéter, empocher, encaisser, fléchir, intéresser, <u>joindre</u>, palper, parvenir, pénétrer, percevoir, persuader, prendre, rallier, ramasser, recevoir, recueillir, retirer, se faire, tirer</i>
Rejoindre – Toucher	8 : <i>atteindre, <u>attraper</u>, contacter, gagner, <u>joindre</u>, rallier, rencontrer, trouver</i>

Les verbes *atteindre*, *gagner* et *toucher* entretiennent des relations privilégiées ; il existe un grand nombre de connexions synonymiques entre leurs espaces sémantiques. A l'inverse, le verbe *rejoindre* est celui qui possède le moins de connexions synonymiques avec les autres. Il occupe cependant une position centrale dans l'espace sémantique commun car, à l'exception de *rattraper*, tous ses synonymes sont partagés par au moins deux autres verbes.

Schématisation de l'espace sémantique commun d'atteindre, gagner, rejoindre et toucher



Aucune clique n'inclut les quatre verbes vedettes étant donné que *rejoindre* et *toucher* ne sont pas synonymes l'un de l'autre. Les synonymes *attraper* et *rejoindre* se situent à l'intersection de l'espace sémantique de chaque vedette. En observant les cliques qui contiennent le synonyme récurrent *attraper*, on identifie deux orientations sémantiques distinctes. En association avec les verbes *atteindre*, *gagner* et *rejoindre*, *attraper* dénote le fait d'« entrer en contact avec quelqu'un ». En liaison avec *atteindre*, *gagner* et *toucher*, il évoque le fait de « saisir un objet ».

Vedettes	Cliques	Emplois
Atteindre, gagner et rejoindre	<atteindre, attraper , gagner, rejoindre, retrouver>	Atteindre, rejoindre qqn / Gagner qqn (à sa cause)
Atteindre, gagner et toucher	<atteindre, attraper , gagner, prendre, toucher>	Atteindre le livre sur l'étagère, gagner un lot, toucher du matériel

La situation est identique pour le synonyme *joindre*. Lorsqu'il côtoie les verbes *atteindre*, *gagner* et *rejoindre*, c'est l'acception « entrer en contact avec quelqu'un » qui est actualisée. Associé à *atteindre*, *gagner* et *toucher*, il exprime l'« entrée en contact avec un lieu » :

Vedettes	Cliques	Emplois
Atteindre, gagner et rejoindre	<atteindre, gagner, joindre , rejoindre, retrouver>	Atteindre, rejoindre qqn / Gagner qqn (à sa cause)
Atteindre, gagner et toucher	<aborder, arriver, atteindre, gagner, joindre , parvenir, toucher>	Atteindre, gagner, toucher la rive.

Les verbes *atteindre*, *gagner* et *toucher* partagent par ailleurs les synonymes *aborder*, *aller*, *arriver*, *parvenir*, *pénétrer* et *prendre* qui se rattachent aux deux pôles sémantiques précédemment repérés : la « saisie » (synonyme *prendre*) et le « déplacement » vers un lieu de destination (synonymes *aborder*, *aller*, *arriver*, *parvenir* et *pénétrer*). *Atteindre*, *gagner* et *rejoindre* sont unis par le synonyme *retrouver* qui induit l'« entrée en contact de deux individus ». *Atteindre*, *rejoindre* et *toucher* ont en commun les synonymes *contacter*, *rencontrer* et *trouver* qui renvoient à la même idée (« entrée en contact de deux individus »). Enfin, le synonyme *rallier* qui unit les verbes *gagner*, *toucher* et *rejoindre* évoque quant à lui un « déplacement » vers un lieu de destination.

La **zone de recouvrement** entre les espaces sémantiques respectifs des quatre verbes de la classe, s'organise autour de **trois concepts cohésifs et récurrents** : le « **contact entre individus** », le « **déplacement** » vers un lieu de destination et la « **saisie** ». En parallèle, il existe des réseaux de relations synonymiques par paire de verbes vedettes. A titre d'exemple, les verbes *atteindre* et *toucher* partagent plusieurs synonymes relevant du domaine affectif (synonymes *affecter*, *affliger*, *bouleverser*, *ébranler*, *émouvoir*, *troubler*). Nous considérerons ces deux niveaux de relations sémantiques pour identifier les régularités polysémiques.

III-3.5.3. Régularités polysémiques des verbes du type « déplacement » vers un lieu de destination

III-3.5.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

- *Atteindre, gagner, rejoindre et toucher*

Seul l'emploi transitif direct locatif du type « **déplacement** » vers un lieu de destination est commun aux quatre verbes de la classe :

Atteindre01 : *On atteint le rivage.*
Gagner15 : *On gagne la frontière.*
Rejoindre03 : *On rejoint la ville.*
Toucher06 : *On touche le quai.*

} → N0<hum> V N1<loc dest> = « arriver quelque part »

- *Atteindre, rejoindre et toucher*

Ces trois verbes possèdent un emploi transitif direct relevant du domaine non spatial de l'« **union** » et évoquant l'« **entrer en contact de deux individus** » :

Atteindre07 : *On atteint le directeur à son bureau.*
Rejoindre01 : *On rejoint P à la gare.*
Toucher07 : *On essaie de toucher P à son bureau.*

} → N0<hum> V N1<hum>
= « entrer en contact avec qqn »

- *Atteindre et toucher*

Parmi les quatre verbes de la classe, ce sont *atteindre* et *toucher* qui partagent le plus grand nombre d'emplois (cinq). Ils ont tout d'abord en commun un emploi réalisant l'idée d'« **impact** » (contact avec violence) dans lequel le verbe admet la double construction^{GDC} N0<hum> V N1<hum affecté> (Prép N2<instrument>) / N0<instrument> V N1<hum affecté> :

Atteindre08 : *On atteint P d'une balle à la tête. / La balle atteint P.*
Toucher05 : *On touche P d'une balle à la tête. / La balle touche P.*

} → sens « frapper »

Toujours avec l'idée d'« **impact** », les deux verbes admettent un emploi transitif direct mettant en scène un sujet de type <maladie> et un objet direct désignant une <partie du corps> :

Atteindre11 : *La tumeur atteint le poumon.*
(ToucherST54) : *Un anévrisme [...] touchant le cerveau.*

} → N0<maladie> V N1<part. du corps>
= sens « attaquer »

L'« **impact** » peut être d'ordre intellectuel et relever du domaine de la « perception / sensation » lorsque le sujet désigne un <message> et l'objet direct un <public> visé par ce message :

Atteindre12 : *Cette publicité atteint un large public.*
Toucher 09 : *Ces émissions touchent tous les publics.*

} → N0<message> V N1<hum public>
= sens « retenir l'attention »

Atteindre et *toucher* possèdent un autre emploi attaché au domaine de la « perception / sensation » et dénotant un « **impact affectif** » :

Atteindre¹⁴ : *Ce deuil atteint cette famille.* }
 Toucher¹⁰ : *Ce cadeau touche beaucoup P.* } → N0<-hum> V N1<hum> = « affecter qqn »

Enfin, ils possèdent partagent un emploi transitif indirect⁹⁵ synonyme de « **parvenir à** » et évoquant un « **déplacement métaphorique** » :

Atteindre⁰³ : *On atteint à la gloire.* }
 Toucher²⁰ : *On touche à la vieillesse.* } → N0<hum> V à N1<état> = « parvenir à un certain état »

- *Gagner et toucher*

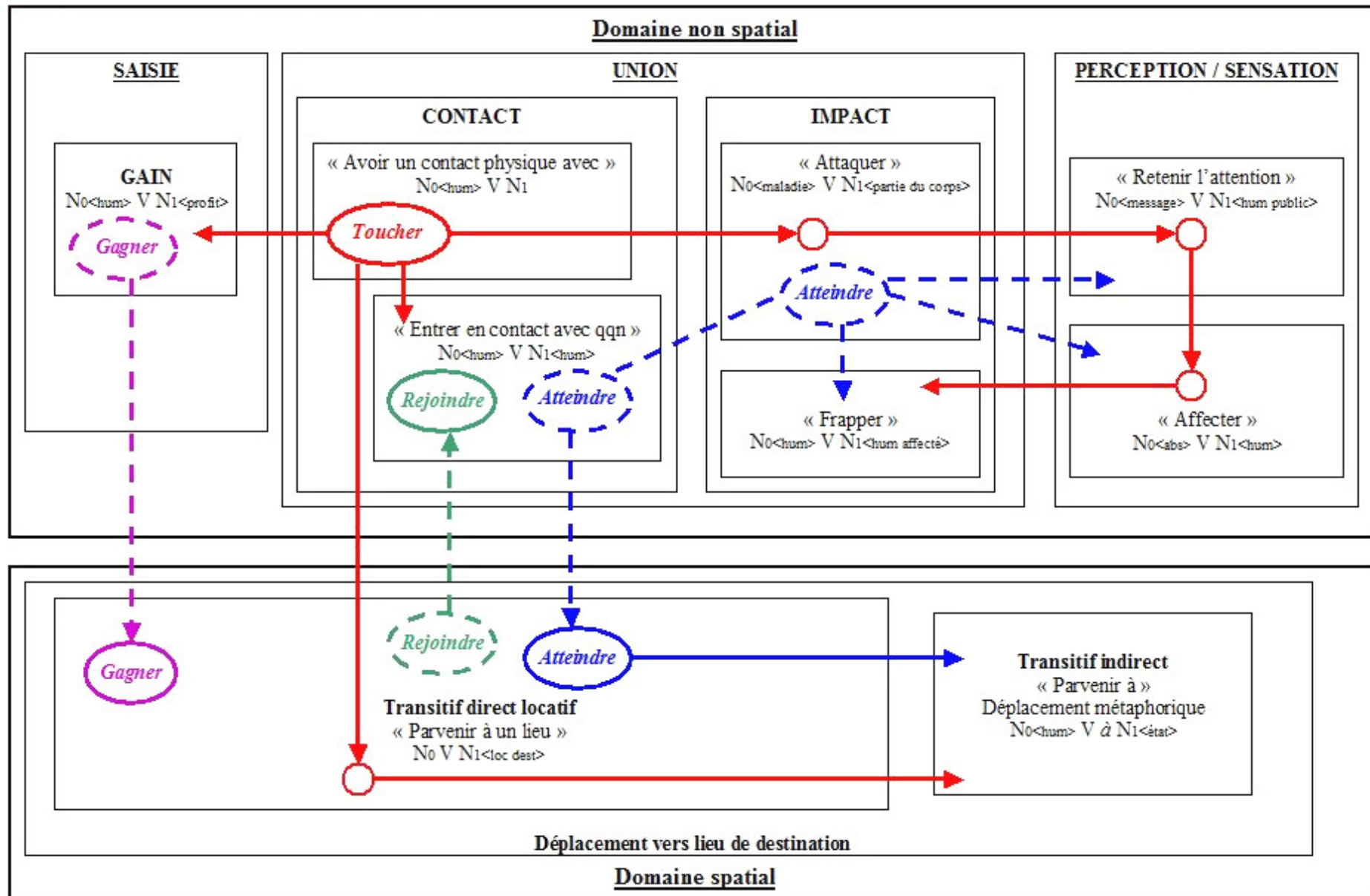
Ils admettent tous deux un emploi appartenant au domaine de la « **saisie** » et évoquant une prise de « **gain** » :

Gagner⁰³ : *On gagne un bon salaire.* }
 Toucher¹¹ : *On touche une pension.* } → N0<hum> V N1<profit> (de N2)
 = « percevoir de l'argent, un bénéfice matériel »

Ces **huit emplois** constituent des **régularités polysémiques** pour les quatre verbes de la classe. La polysémie des verbes *atteindre*, *rejoindre* et *toucher* s'organise autour du champ du « **déplacement** » et celui de l'« **union** ». Celle de *gagner* privilégie l'alternance entre « **saisie** » et « **déplacement** ».

95. Pour *atteindre*, il s'agit d'un emploi littéraire représentant 5% des occurrences du verbe dans le corpus « Romans ».

III-3.5.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » vers un lieu de destination



- *Atteindre*

Le verbe *atteindre* est **historiquement non locatif**. Il possède **deux emplois historiquement primaires** (tous deux attestés dès 1100) relevant du champ conceptuel de l'« **union** » : le premier exprime un « **contact entre deux individus** » tandis que le deuxième dénote un « **impact** » (sens « attaquer », contact affectant l'entité en position d'objet direct). Ces deux emplois historiquement primaires sont **secondaires en discours** (○---○) mais constituent des foyers de polysémie. L'emploi transitif direct locatif du type « **déplacement** » vers un lieu de destination constitue une **extension polysémique partant du premier emploi historiquement primaire** (« contact »). Il est **historiquement secondaire** mais **primaire dans le discours littéraire** (○). Il est également à l'**origine** de l'emploi transitif indirect évoquant un « **déplacement métaphorique** ». Le **deuxième emploi historiquement primaire** (sens « attaquer ») génère **trois extensions**. La **première** est **interne au champ de l'« impact »** et implique un emploi synonyme de « **frapper** » (*atteindre quelqu'un d'une balle à la tête*). Les **deux autres** font entrer le verbe dans le champ de la « **perception / sensation** » avec des emplois réalisant respectivement les sens « retenir l'attention » et « affecter ».

- *Gagner*

Gagner est **historiquement non locatif**. Son emploi primaire est attaché au domaine de la « **saisie** » et dénote une « **prise de profit** » (« percevoir de l'argent, un bénéfice matériel »). Cet **emploi historiquement primaire** est **secondaire** (○) dans le discours littéraire où il est **supplanté** par l'**emploi transitif direct locatif du type « déplacement »** vers un lieu de destination (○).

- *Rejoindre*

L'**emploi transitif direct locatif** du verbe *rejoindre* est **historiquement primaire** mais **secondaire en discours** (○). Il est à l'origine d'une extension dans le domaine du « **contact** » avec un emploi marquant l'« **entrée en contact de deux individus** ». C'est cet emploi **historiquement dérivé de l'emploi locatif primaire** qui s'**impose en discours** (○).

- *Toucher*

Le verbe *toucher* exprime à l'origine un « **contact physique** » entre deux entités. Cet emploi **historiquement primaire** est également **primaire en discours** (○). Il représente un foyer de polysémie important puisqu'il est à l'origine de quatre extensions. La **première** est **interne au domaine du « contact »** avec un emploi évoquant l'« **entrée en contact de deux individus** ». La **deuxième** s'oriente vers l'« **impact** » (sens « attaquer ») et s'étend ensuite au domaine de la « **perception / sensation** » (d'abord avec un emploi synonyme de « retenir

l'attention », puis avec l'emploi synonyme d'« affecter ») avant de revenir dans le champ de l'« **impact** » (sens « frapper »). On observe ici une gradation dans le degré d'affectation de l'objet. La **troisième** extension polysémique partant de l'emploi historiquement primaire, fait entrer le verbe dans le **domaine spatial** avec l'**emploi transitif direct locatif** du type « déplacement » vers un lieu de destination ». Comme pour le verbe *atteindre*, c'est cet emploi qui est à l'origine de l'emploi transitif indirect marquant un « **déplacement métaphorique** ». Enfin, la **quatrième** et dernière extension fait entrer le verbe dans le domaine de la « **saisie** » avec un emploi similaire à celui du verbe *gagner* et exprimant une « **prise de profit** ».

Pour les verbes *atteindre*, *rejoindre* et *toucher*, le passage entre le domaine non spatial et le domaine spatial se fait par l'intermédiaire du concept de « **contact** » qui **implique un mouvement de rapprochement** » entre deux entités. Concernant le cheminement spécifique de la polysémie des verbes *atteindre* et *toucher*, la transition entre le champ du « contact » et le domaine de la « perception / sensation » passe nécessairement par le concept d'« impact » (et plus précisément celui d'« attaque »). L'approche synonymique a révélé une grande proximité sémantique entre ces deux verbes (30 synonymes en commun). Cette proximité se manifeste par des régularités polysémiques. *Gagner* et *toucher* possèdent également un grand nombre de connexions synonymiques (26 synonymes en commun). On voit ici que cette proximité sémantique ne se réalise pas sous forme de régularités polysémiques et qu'elle reste cantonnée au niveau du sémème de ces deux verbes.

Chapitre IV
Polysémie des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type
« mouvement »

Au terme de la sélection fréquentielle, 12 emplois transitifs directs locatifs du type « mouvement » ont été retenus. Ils impliquent 7 verbes : *battre* – *courir* – *descendre* – *monter* – *remonter* – *suivre* – *tourner*. Ces 7 verbes impliquent 151 entrées, en dehors de leur emploi transitif direct locatif (cf. « Annexe 39 – Entrées des 7 verbes à emploi transitif direct locatif du type mouvement »).

IV-1. « Mouvement » à l'intérieur d'un lieu

Dix emplois transitifs directs locatifs sont du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu.

Battre 12	<i>On bat la campagne, le pays, la ville pour le retrouver.</i>	E3e
Courir 08	<i>On court les bordels. On court les grands magasins.</i>	S3g
Courir 17	<i>On court les bois, la campagne, le monde.</i>	E3e
Descendre 01	<i>On descend les escaliers, un chemin en pente.</i>	E1a
Descendre 14	<i>On descend le torrent jusque dans la plaine.</i>	E3e
Descendre 19	<i>La voiture descend la rue.</i>	E3a
Monter 01	<i>On monte les escaliers.</i>	E1d
Remonter 01	<i>On remonte les escaliers.</i>	E1d
Remonter 07	<i>On remonte le cours du fleuve en canoë.</i>	E3e
Remonter 09	<i>On remonte une rue.</i>	E1d

IV-1.1. Le verbe *battre*

IV-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *battre* dans *LVF*

Le verbe *battre* fait l'objet de 17 entrées dans *LVF*. L'entrée 12 est du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu (cf. « Annexe 40 – Le verbe *battre* dans *LVF* »).

Sur les 17 entrées du verbe, 7 relèvent de la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et présentent l'opérateur générique « ict » (« frapper ») :

→ « ict qn p violence » = « frapper violemment quelqu'un », sous-classe F1a.

Battre01 : *On bat P, un chien avec un fouet.*

→ « ict qc répété » = « frapper qqch de manière répétée », sous-classe F3a.

Battre02 : *On bat un tapis contre le mur. On bat le blé au fléau.*

→ « ict total qn guerre » / « ict total qn match » = « vaincre qqn », sous-classe F2a.

Battre04 : *L'armée bat l'ennemi en rase campagne.*

Battre05 : *On bat le champion à la course.*

→ « (qc)ict CT » = « qqch frappe contre », sous-classe F3a.

Battre07 : *La pluie bat les vitres. Le volet bat. Le volet bat contre le mur.*

→ « ict CT » = « combattre, affronter », sous-classe F2d.

Battre13(s) : *On se bat avec P, contre P aux échecs.*

→ « **ict** mutuel AV qn » = « se bagarrer avec qqn », sous-classe F1a.

Battre15(s) : *On se bat avec P à la sortie du bal.*

Trois entrées appartiennent à la classe C (« verbes de communication ») et sont associées à trois opérateurs génériques différents : « f.son » (« émettre un son »), « loq » (« parler ») et « ind » (« montrer à qqn ») :

→ « **f.son** av tambour » = « émettre un son avec un tambour », sous-classe C1c.

Battre11 : *On bat du tambour. On bat le tambour.*

→ « **loq** PR/CT » = « lutter par la parole », sous-classe C1f.

Battre14(s) : *On se bat pour P, pour sa famille, pour le désarmement.*

→ « **ind** faux abs » = « feindre, simuler », sous-classe C4d.

Battre17 : *On bat la dinguerie pour échapper à la prison.*

Trois entrées sont associées à la classe M (« verbes de mouvement ») et mettent en scène l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « **f.mvt** agité » = « remuer avec force », sous-classe M3b.

Battre03 : *Le cuisinier bat la mayonnaise.*

→ « **f.mvt** d membres » = « remuer les membres », sous-classe M1a.

Battre09 : *On bat des mains, des pieds. L'oiseau bat des ailes.*

→ « (cœur)**f.mvt** rythme » = « pulser », sous-classe M3a.

Battre10 : *Le cœur bat trop vite. Le pouls bat lentement.*

Deux entrées relèvent de la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et présentent les opérateurs « f.bruit » (« produire un bruit ») et « f.son » (« produire un son ») :

→ « (qc)**f.bruit** d coup » = « qqch produit des bruits de choc », sous-classe H3d.

Battre06 : *La porte, le volet bat.*

→ « (qc)**f.son** répété » = « qqch produit des sons répétés », sous-classe H3d.

Battre08 : *Le tambour bat dans le lointain.*

Les deux dernières entrées du verbe appartiennent respectivement à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie », opérateur « ire » = « aller qpp ») et à la classe U (« verbes d'union, de réunion, de mise en relation », opérateur « li.simul » = « mettre ensemble ») :

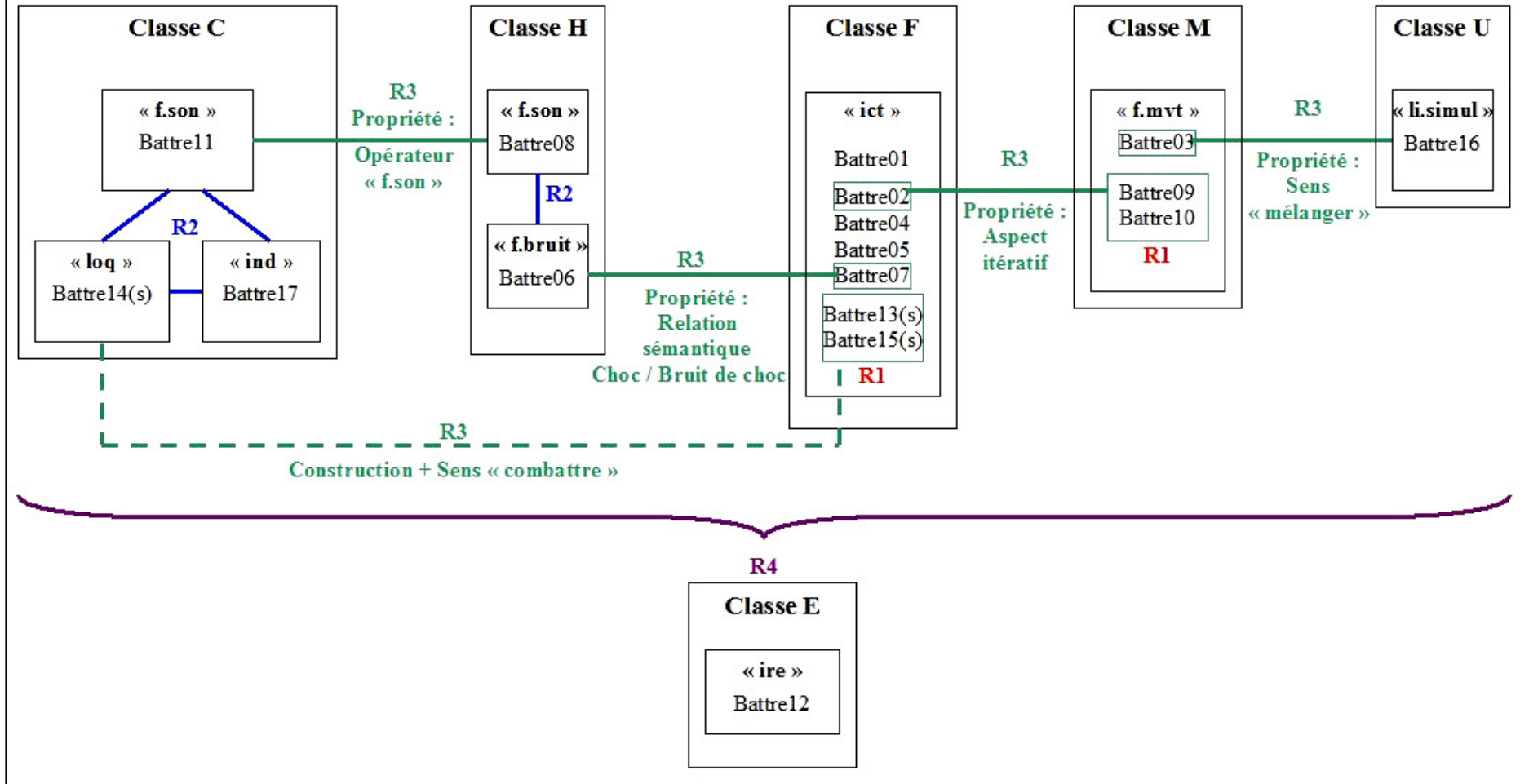
→ « **ire** per lc » = « aller à travers un lieu », sous-classe E3e.

Battre12 : *On bat la campagne, le pays, la ville pour le retrouver.*

→ « **li.simul** cartes » = « mélanger les cartes », sous-classe U3b.

Battre16 : *Le joueur bat les cartes.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *battre* dans LVF



La plupart des entrées du verbe *battre* appartiennent à la classe F, présentent l'opérateur « ict » et sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles évoquent un « **impact** », une « **lutte** » ou une « **victoire** » (issue positive de la lutte). :

Battre01 : <i>On bat P, un chien avec un fouet.</i>	}	⇒ Impact
Battre02 : <i>On bat un tapis contre le mur. On bat le blé au fléau.</i>		
Battre07 : <i>La pluie bat les vitres. Le volet bat contre le mur.</i>		
Battre04 : <i>L'armée bat l'ennemi en rase campagne.</i>	}	⇒ Victoire
Battre05 : <i>On bat le champion à la course.</i>		
Battre13(s) : <i>On se bat avec P, contre P aux échecs.</i>	}	⇒ Lutte
Battre15(s) : <i>On se bat avec P à la sortie du bal.</i>		

Les deux entrées de la classe H (entrées 6 et 8) sont associées à deux opérateurs génériques différents et sont donc liées par un degré de proximité de rang 2. Elles relèvent toutes deux du domaine conceptuel de l'« **acoustique** ». On peut mettre en relation (degré de proximité de rang 3) l'entrée 6 avec l'entrée 7 de la classe F. L'entrée 7 dénote un « **choc** » entre deux entités et l'entrée 6 exprime le « **bruit produit par ce choc** » :

Battre06 : *La porte, le volet bat.*

L'entrée 8 peut, de son côté, être reliée à l'entrée 11 de la classe C par l'intermédiaire d'un opérateur générique commun (« f.son ») marquant la « **production de son** » :

Battre08 : *Le tambour bat dans le lointain.*

Battre11 : *On bat du tambour. On bat le tambour.*

Les trois entrées de la classe C possèdent des opérateurs génériques différents et sont supposées être liées par un degré de proximité de rang 2. On peut cependant s'interroger sur la pertinence du classement proposé par *LVF* concernant les entrées 14 et 17. Leur rapport avec le domaine de la communication semble obscur. L'entrée pronominale 14 paraît davantage liée à la classe F. Elle évoque un « **combat** » tout comme les entrées 13 et 15 :

Battre14(s) : *On se bat pour P, pour sa famille, pour le désarmement.*

L'entrée 17 semble, quant à elle, à la limite de l'acceptabilité (non recensée dans les dictionnaires) :

Battre17 : *On bat la dinguerie pour échapper à la prison.*

Les trois entrées de la classe M impliquent l'opérateur « f.mvt » et dénotent un « **mouvement régulier** ». Elles sont unies par un degré de proximité de rang 1. On peut établir un entre les entrées 9 et 10 et l'entrée 2 de la classe F du fait qu'elles présentent toutes trois un **aspect itératif** :

Battre02 : *On bat un tapis contre le mur. On bat le blé au fléau.*

Battre09 : *On bat des mains, des pieds. L'oiseau bat des ailes.*

Battre10 : *Le cœur bat trop vite. Le pouls bat lentement.*

L'entrée 3 peut pour sa part être reliée à l'entrée 16 de la classe U par l'intermédiaire du sens « **mélanger** » qui implique un « **mouvement vif** » de la part du sujet :

Battre03 : *Le cuisinier bat la mayonnaise.*

Battre16 : *Le joueur bat les cartes.*

L'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu, représenté par l'entrée 12 de la classe E paraît isolé (proximité minimale). En synchronie, aucune propriété ne permet de la relier aux autres.

IV-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *battre*

Le verbe *battre* vient (1050) du latin *battere* lui-même issu de *battuere* signifiant « frapper le visage de qqn » puis « frapper qqch à coups répétés » et « frapper dans une intention hostile ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *battre* avec les entrées de *LVF*

1-a « Frapper quelque chose à coups répétés » (1050)	⇔	Battre02 : <i>On bat un tapis contre le mur. On bat le blé au fléau</i> F3a, « ict qc répété », [T1308]		
▶ 1-b « Frapper pour agiter, mélanger » (1155)	⇔	Battre03 : <i>Le cuisinier bat la mayonnaise</i> . M3b, « f.mvt agité », [T1308 P3000] Battre06 : <i>Le joueur bat les cartes</i> . U3b, « li.simul cartes », [T1808]		
▶ <i>Battre les buissons</i> (1155)	⇔	Non illustré		
▶ « Parcourir pour rechercher, errer » (1606)	⇔	Battre02 : <i>On bat la campagne, le pays, la ville pour le retrouver</i> . E3e, « ire per lc », [T1300]		
▶ 1-c « Fatiguer, assourdir » (XV ^e)	⇔	<i>Battre les oreilles</i>		
▶ <i>Battre le tambour</i> (fin XVII ^e) = « produire un son »	⇔	Battre08 : <i>Le tambour bat dans le lointain</i> . H3d, « (qc)f.son répété », [A30] Battre01 : <i>On bat du tambour. On bat le tambour</i> . C1c, « f.son av tambour », [A1b T1300]		
2-a « Frapper quelqu'un à coups répétés » (1165-1170)	⇔	Battre01 : <i>On bat P, un chien avec un foust</i> F1a, « ict qn p violence », [T1100]		
▶ 2-b « Livrer combat » (1607) pron.	⇔	Battre03(s) : <i>On se bat avec P, contre P aux échecs</i> . F2d, « ict CT », [P10d0] Battre04(s) : <i>On se bat pour P, pour sa famille, pour le désarmement</i> C1f, « loq PR/CT », [P10k0] Battre05(s) : <i>On se bat avec P à la sortie du bal</i> . F1a, « ict mutuel AV qn », [P10c0]		
▶ 2-c « Infliger une défaite à qqn » (1606)	⇔	Battre04 : <i>L'armée bat l'ennemi en vase campagne</i> . F2a, « ict total qn guerre », [T1108] Battre05 : <i>On bat le champion à la course</i> . F2a, « ict total qn match », [T1108]		
▶ <i>Battre un record</i> (1882)	⇔	Non illustré		
▶ « Être à son point culminant » (XIX ^e)	⇔	<i>Battre son plein</i>		
3- Qqch bat (1165)	▶	3-a « Heurter à coups répétés » (1165)	⇔	Battre06 : <i>La porte, le volet bat</i> . H3d, « (qc)f.bruit d coup », [A30] Battre07 : <i>La pluie bat les vitres. Le volet bat contre le mur</i> . F3a, « (qc)ict CT », [T3300 N3g] Battre09 : <i>On bat des mains, des pieds. L'oiseau bat des ailes</i> . M1a, « f.mvt d membres », [A10 N1i]
▶ 3-b « Pulser » suj. cœur (1165)	⇔	Battre10 : <i>Le cœur bat trop vite. Le pouls bat lentement</i> M3a, « (cœur)f.mvt rythme », [A30]		

Le verbe *battre* est d'abord (1050) employé au sens « frapper quelque chose à coups répétés » (1-a). Ce sens historiquement primaire est à l'origine des emplois 2- et 3-. Il correspond à l'entrée 2 dans *LVF*. Il s'applique également au langage technique (« fabriquer de la monnaie », 1080 ou « frapper sur un métal en forgeant », 1250-1300). Avec l'idée d'un objectif visé, *battre* est utilisé au sens « frapper pour agiter, mélanger » (1-b, 1155, entrées 3 et 16) que l'on retrouve dans l'expression *battre les buissons*. C'est par l'intermédiaire de cette expression que le verbe développe son sens spatial. D'après le dictionnaire LITTRÉ⁹⁶ :

Battre les buissons, battre un bois, frapper avec un bâton les buissons, le bois, pour en faire sortir le gibier, et, en général, parcourir un canton pour faire partir le gibier.

Par extension (1606), l'emploi transitif direct locatif du verbe retient l'idée de « parcours » d'un lieu étendu ou aux frontières non-définies : *battre la campagne, la ville, la plaine*, etc. (entrée 12).

L'emploi 1-a est aussi à l'origine de l'entrée du verbe dans le domaine « acoustique ». Les expressions *battre les oreilles* et *avoir les oreilles battues* apparaissent au XV^e siècle et réalisent le sens « fatiguer, assourdir » (1-c) qui donne lieu à l'expression *battre le tambour* (fin XVII^e entrées 8 et 11). Cette évolution repose sur le fait que l'instrument de musique impliqué fait partie de la famille des percussions (sens 1-a), la « production du son » est la conséquence d'un « choc ».

A partir du XII^e siècle, le verbe *battre* s'emploie avec un objet direct humain au sens « frapper qqn à coups répétés » (2-a, 1165-1170, entrées 1). A la forme pronominale, il prend ensuite le sens « livrer combat » (2-b, 1607) illustré par les entrées 13, 14 et 15. A la même époque, il signifie également « infliger une défaite à qqn » (2-c, 1606, entrées 4 et 5), sens qui est à l'origine des expressions *battre un record* (1882) et *battre son plein* (XIX^e).

Avec un sujet désignant une entité inanimée, *battre* prend le sens d'« heurter à coups répétés » (3-a, 1165) réalisé par les entrées 6, 7 et 9. A propos du *cœur*, il s'emploie parallèlement au sens « pulser » (3-b, 1165, entrée 10)

De manière générale, les rapprochements (degré de proximité de rang 3) établis lors de l'étude synchronique sont confortés par l'approche diachronique. L'espace sémantique du verbe *battre* est attaché aux concepts d'« **impact** » et de « **lutte** ». Le lien entre son emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu et ses autres emplois apparaît à la lumière des informations historiques.

IV-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *battre* en discours

Nous avons utilisé la formule **&e(c=&cbattre g=V)** pour procéder à la recherche dans la

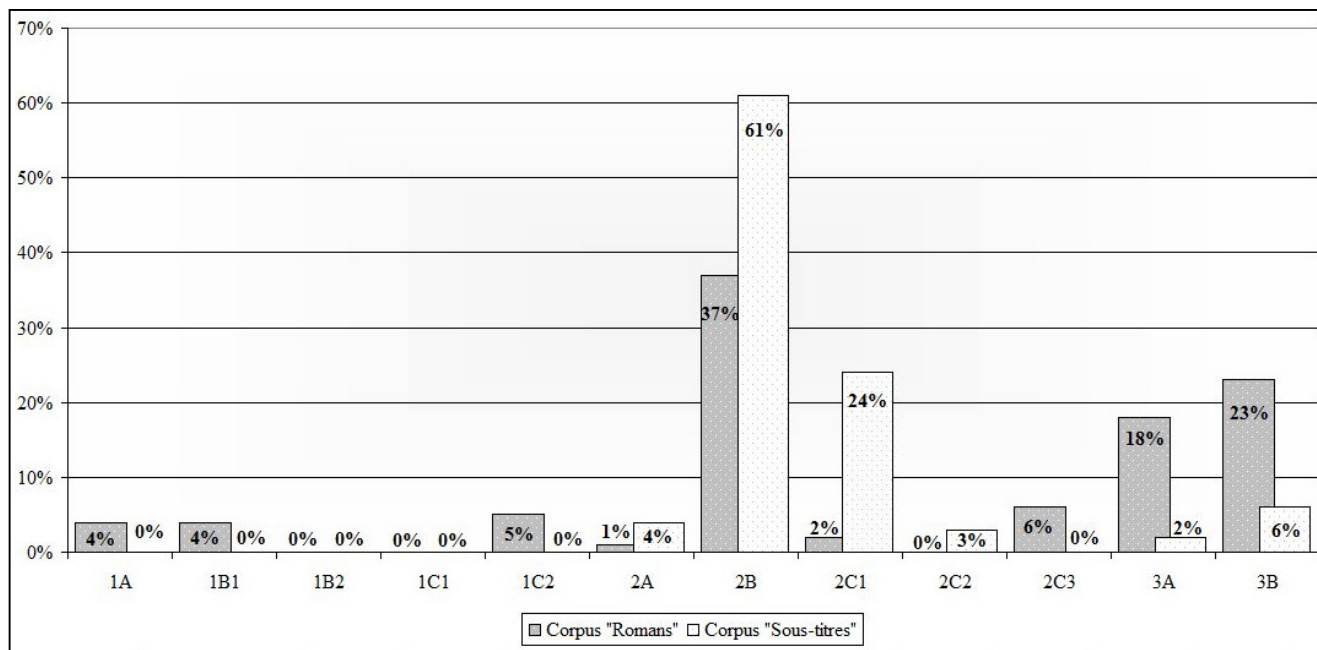
96. Consultation en ligne sur le site XMLittré, v1.3 : <http://francois.gannaz.free.fr/Littré/accueil.php>

base catégorisée de Frantext. On obtient 388 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été lancée à partir de la requête « bat* » et donne plus de 1000 résultats. Un gros tri est nécessaire pour sélectionner les 100 résultats mettant en scène le verbe *battre* (cf. « Annexe 41 – Corpus *battre* »).

L'expression *battre les buissons* n'a pas été retenue pour la codification des emplois. Elle permet d'expliquer comment on passe du domaine de l'« impact » au domaine spatial mais ne constitue pas un emploi spécifique. Elle reste associée au sens 1-b « frapper pour agiter, mélanger ». Les emplois du verbe *battre* ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 42 – Concordancier corpus *battre* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« Frapper quelque chose à coups répétés »	1A
1-b	« Frapper pour agiter, mélanger »	1B1
	« Parcourir pour rechercher, errer » → locatif	1B2
1-c	« Fatiguer, assourdir »	1C1
	« Produire un son »	1C2
2-a	« Frapper quelqu'un à coups répétés »	2A
2-b	« Livrer combat »	2B
2-c	« Infliger une défaite à qqn »	2C1
	<i>Battre un record</i>	2C2
	« Etre à son point culminant »	2C3
3-a	« Heurter à coups répétés »	3A
3-b	« Pulser »	3B

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *battre* dans les deux corpus



L'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu (1B2) et l'emploi 1C1 (« fatiguer, assourdir ») sont absents des deux corpus qui privilégient l'emploi pronominal 2B (« livrer combat », 37% dans les romans et 61% dans les sous-titres) :

(BattreROM6) : - *Certains se **battent**, d'autres préfèrent espionner et dénoncer !* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 169-170.

(BattreST23) : *Tu veux te **battre** ?*

La présence de l'emploi 2B est écrasante dans le corpus « Sous-titres ». Il est suivi par l'emploi 2C1 (« infliger une défaite à qqn », 24%) :

(BattreST71) : *Comment on va **battre** 3 mecs ? Il reste 1 minute et demie et 2 points de retard.*

L'emploi 3B (« pulser », 6%) présente une fréquence beaucoup plus faible mais néanmoins remarquable (supérieure à 5%) :

(BattreST17) : *Quand on est mort, le cœur ne **bat** plus et on ne saigne plus.*

Les emplois 2A (« frapper quelqu'un à coups répétés », 4%), 2C2 (*battre un record*, 3%) et 3A (« heurter à coups répétés », 2%) sont marginaux, tandis que les emplois 1A (« frapper quelque chose à coups répétés »), 1B1 (« frapper pour agiter, mélanger »), 1C2 (« produire un son ») et 2C3 (« être à son point culminant ») ne sont pas représentés. La domination de l'emploi 2B a pour effet une sous-représentation des autres emplois dans les sous-titres.

Le corpus « Romans » est plus nuancé. L'emploi majoritaire 2B est suivi par les emplois 3B (« pulser », 23%) et 3A (« heurter à coups répétés », 18%) :

(BattreROM11) : *Son cœur **battait** comme un tambour de la Garde.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 261-262. → **3B**

(BattreROM47) : *Etrange cordée, en vérité, que celle de ces trois créatures en chemise et surcot long, ceinturés d'un cimenterre dont le fourreau **bat** les cuisses.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 146-148. → **3A**

Les emplois 2C3 (« être à son point culminant », 6%) et 1C2 (« produire un son », 5%) bénéficient d'une fréquence de représentation plus faible mais néanmoins remarquable :

(BattreROM70) : *Deux heures, la fête **bat** son plein, l'orchestre joue des airs à la mode, le brouhaha des conversations ne cesse de monter, et les pimpantes déchantent.* - ORSENNA E, GRAND AMOUR, 1993, 126-127. → **2C3**

(BattreROM9) : *En carré sous la mitraille, les tambours **battaient**, à côté des grenadiers immobiles qui présentaient les armes.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 237-238. → **1C2**

Les emplois 1A (« frapper quelque chose à coups répétés », 4%), 1B1 (« frapper pour agiter, mélanger », 4%), 2A (« frapper quelqu'un à coups répétés », 2%) et 2C1 (« infliger une défaite à qqn », 2%) sont marginaux. L'emploi 2C2 (*battre un record*) est, quant à lui, absent du corpus « Romans ».

De manière générale, l'**emploi locatif** est un emploi **très marginal** du verbe *battre*. En discours, le verbe exprime prioritairement une « **lutte** » entre deux individus. L'**emploi historiquement primaire** dénotant un « **impact** » et ses dérivés historiques, sont très **minoritaires**. L'approche discursive ne recoupe donc pas l'approche diachronique.

IV-1.2. Le verbe *courir*

IV-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *courir* dans LVF

Courir possède 19 entrées dans LVF, parmi lesquelles les entrées 8 et 17, qui illustrent des emplois transitifs directs locatifs du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu (cf. « Annexe 43 – Le verbe *courir* dans LVF »).

Sur les 19 entrées du verbe, 9 appartiennent à la classe M (« verbes de mouvement ») et sont associées à l'opérateur « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « **f.mvt** course » / « **f.mvt** vite » / « **f.mvt** fuite qp » = « se déplacer vite », M1a.

Courir01 : *On court car on est pressé.* → « **f.mvt** course »

Courir02 : *Le coureur court (le cent mètres). La voiture court au Mans.* → « **f.mvt** course »

Courir04 : *On court dans la rue pour rattraper P.* → « **f.mvt** vite »

Courir16 : *On court encore après avoir échappé aux gardiens.* → « **f.mvt** fuite qp »

→ « (abs)**f.mvt** libre » = « qqch d'abstrait se meut librement », sous-classe M4a.

Courir07 : *Son imagination court.*

→ « **f.mvt** pr grp an » = « faire un mouvement pour attraper un animal », sous-classe M1c.

Courir09 : *Le chasseur court le cerf, le renard.*

→ « (doigt)**f.mvt** vite sr » = « les doigts font un mouvement rapide sur », sous-classe M3a.

Courir13 : *Ses doigts courent sur le clavier.*

→ « (qc)**f.mvt** tps » = « qqch fait un mouvement dans le temps », sous-classe M4a.

Courir14 : *Le bail court depuis le mois de janvier.*

→ « (obj)**f.mvt** le long » = « un objet s'étend le long », sous-classe M3a.

Courir15 : *Le fil court le long de la porte.*

Quatre entrées relèvent de la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent l'opérateur générique « ire » (« aller qpp ») :

→ « **ire** per lc » = « parcourir un lieu », sous-classe E3e.

Courir03 : *Le coureur court le cent mètres en dix secondes.*

Courir17 : *On court les bois, la campagne, le monde.*

→ « **ire** qp vite » = « aller rapidement qpp », sous-classe E1d.

Courir05 : *On court à la maison. On court chercher le journal.*

→ « **ire** A abs » = « aller à qqch d'abstrait », sous-classe E3e.

Courir10 : *On court à la ruine, à la perte de l'entreprise.*

Trois entrées sont associées de la classe P (« verbes psychologiques ») et mettent en scène les opérateurs génériques « sent » (« avoir tel sentiment ») et « f.sent » (« faire ressentir ») :

→ « **sent** désir après » = « ressentir du désir pour », sous-classe P1d.

Courir11 : *On court après P, le fric, une promotion, un dossier.*

Courir12 : *On court après les jeunes filles.*

→ « **f.sent** ennui » = « ennuyer », sous-classe P2a.

Courir19 : *On me court sur le système. Tu me cours.*

Les trois dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes L (« verbes locatifs », opérateur « lc.per » = « être, mettre le long de »), S (« verbes de saisie », opérateur « grp » = « prendre ou tenir ») et C (« verbes de communication », opérateur « ind » = « montrer à qqn ») :

→ « (voie)**lc.per** lc » = « une voie s'étend qpp », sous-classe L3a.

Courir06 : *Les routes courent dans la campagne.*

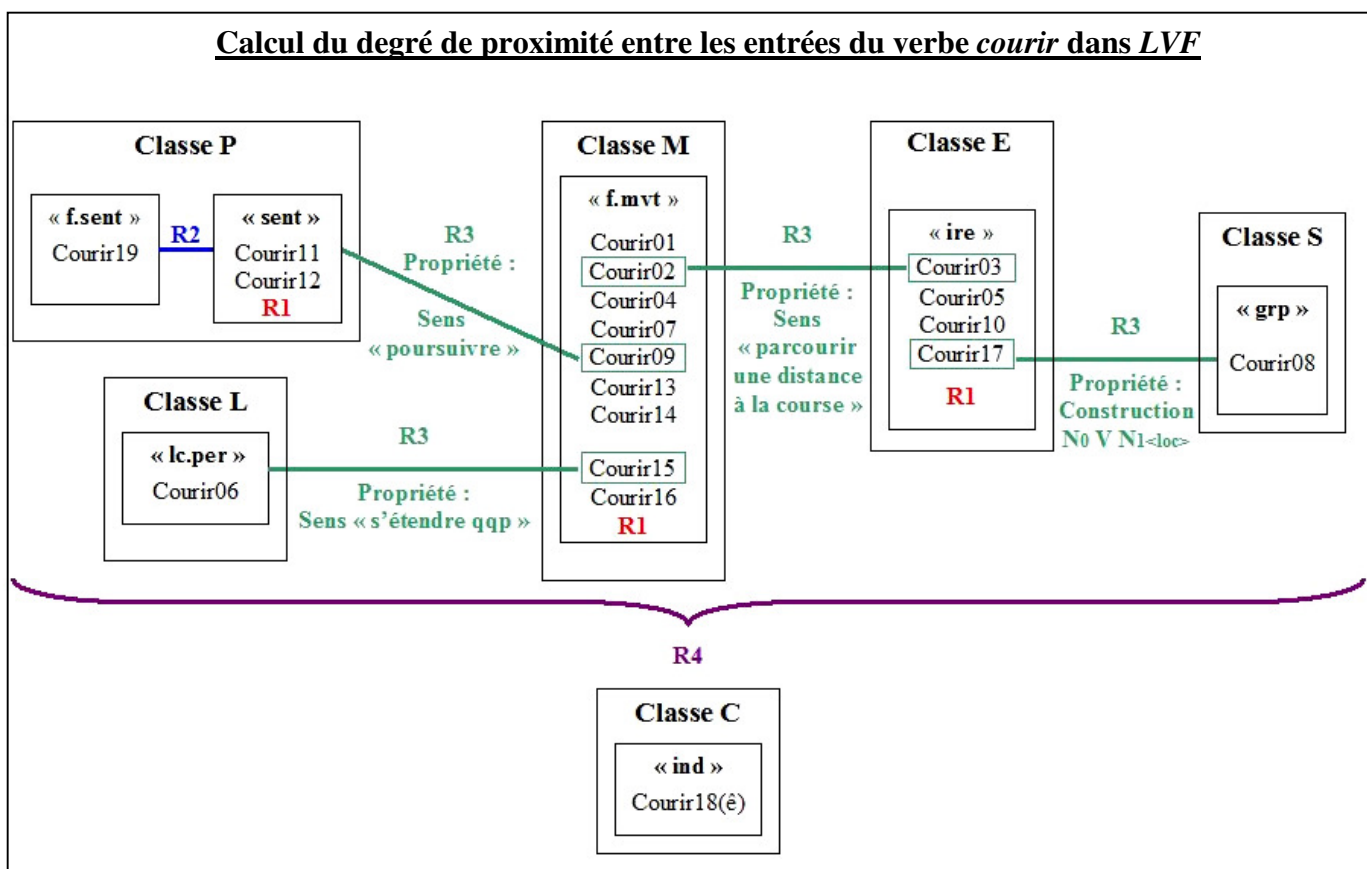
→ « **grp+tps** lc svt » = « fréquenter souvent un lieu », sous-classe S3g.

Courir08 : *On court les bordels. On court les grands magasins.*

→ « (qc)**ind** qc p avance » = « qqch annonce qqch par avance », sous-classe C3a.

Courir18(ê) : *La chose est courue d'avance.*

Les entrées de *courir* sont intransitives (9 sur 19), transitives directes (6 sur 19) et transitives indirectes (4 sur 19).



Les entrées de la classe M ont le même opérateur et sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles expriment (concrètement ou métaphoriquement) un « **mouvement rapide** » du sujet ou le « **déploiement** » (temporel ou spatial) d'une entité inanimée :

- Courir01 : *On court car on est pressé.*
- Courir02 : *Le coureur court, court le cent mètres.*
- Courir04 : *On court dans la rue pour rattraper P.*
- Courir09 : *Le chasseur court le cerf, le renard.*
- Courir13 : *Ses doigts courent sur le clavier.*
- Courir16 : *On court encore après avoir échappé aux gardiens.*
- Courir07 : *Son imagination court.* → **Mouvement rapide métaphorique**
- Courir14 : *Le bail court depuis le mois de janvier.*
- Courir15 : *Le fil court le long de la porte.*
- **Mouvement rapide concret**
- **Déploiement**

L'entrée 15 peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) de l'entrée 6 de la classe L qui met également en scène un sujet inanimé et évoque le fait de « **s'étendre quelque part** » :

Courir06 : *Les routes courent dans la campagne.*

L'entrée 9 peut, quant à elle, être mise en relation avec les entrées 11 et 12 de la classe P par l'intermédiaire de l'identification du sens commun « **poursuivre** » :

Courir11 : *On court après P, le fric, une promotion, un dossier.*

Courir12 : *On court après les jeunes filles.*

Les entrées 11 et 12 bénéficient par ailleurs d'un degré de proximité de rang 1 (elles impliquent le même opérateur « sent ») et sont liées à l'entrée 19 (opérateur « f.sent ») par un degré de proximité de rang 2.

Toujours à partir de la classe M, il est possible d'établir un pont avec la classe E. Les entrées de la classe E sont unies entre elles par un degré de proximité de rang 1 (même opérateur « ire »). L'entrée 3 est liée (degré de proximité de rang 3) à l'entrée 2 de la classe M. Ces deux entrées réalisent le sens général « parcourir une distance à la course » :

Courir03 : *Le coureur court le cent mètres en dix secondes.*

L'entrée 17 de la classe M et l'entrée 8 de la classe L illustrent toutes deux un emploi transitif direct locatif du type « **mouvement** » à l'intérieur d'un lieu et présentent la même construction N₀ V N_{1<loc>}. On peut donc leur attribuer un degré de proximité de rang 3 :

Courir17 : *On court les bois, la campagne, le monde.*

Courir08 : *On court les bordels. On court les grands magasins.*

Elles ne sont pas pour autant assimilables sur le plan sémantique. L'entrée 17 réalise le sens « parcourir un lieu » et représente un emploi concret. Dans l'entrée 8 le verbe signifie « fréquenter souvent » un certain type de lieux (l'objet direct locatif est toujours au pluriel). C'est l'aspect fréquentiel de cet emploi qui détermine son appartenance au type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu : le sujet passe d'un lieu à l'autre (« déplacement ») et

c'est l'espace additionné de chaque lieu qui constitue l'espace global parcouru (« mouvement »).

L'entrée 18 de la classe C paraît isolée (degré de proximité de rang 4) et il est difficile, en synchronie, d'identifier un lien permettant de la relier aux autres entrées du verbe.

Courir18(ê) : *La chose est courue d'avance.*

Les emplois du verbe *courir* expriment majoritairement le « **mouvement** » effectué par le sujet, à travers des **constructions non locatives**. Le « mouvement » peut être de l'ordre du **parcours** ou de la **poursuite**. Les emplois dénotant une **situation** et impliquant un sujet <inanimé> constituent des emplois métaphoriques. Ils extraient la composante statique du concept de « parcours » en actualisant la notion de « chemin parcouru ».

IV-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *courir*

Le verbe *courir* est le produit de l'évolution de *curir* (1080) qui provient de *curre* (1050) par changement de conjugaison. *Curre* est lui-même issu du latin *currere* signifiant « se mouvoir rapidement à toutes jambes » en parlant des hommes, des animaux et, par extension, d'entités inanimées.

L'étude diachronique a été réalisée à partir du croisement des informations contenues dans l'article du *DHLF* avec celles de la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *courir* avec les entrées de *LVF*

1- Intransitif (1050)	▶ 1-a « se déplacer rapidement par une suite d'élan » (1050)	⇔	Courir04 : <i>On court dans la rue pour rattraper P.</i> M1a, « f.mvt vite », [A1q] Courir16 : <i>On court encore après avoir échappé aux gardiens.</i> M1a, « f.mvt fuite qp », [A11]
	▶ « aller vite dans un certain but » (1100)	⇔	Courir05 : <i>On court à la maison. On court chercher le journal.</i> E1d, « ire qp vite », [A12]
	▶ « se hâter » (1265)	⇔	Courir01 : <i>On court car on est pressé.</i> M1a, « f.mvt course », [A10]
	▶ « courir dans une compétition, manière sportive » (1559) intr. et trans.	⇔	Courir02 : <i>Le coureur court, court le cent mètres.</i> M1a, « f.mvt course », [A16 T1300] Courir03 : <i>Le coureur court le centmètres en dix secondes.</i> E3e, « ire per lc », [T1300]
	▶ 1-b « (d'une chose) se mouvoir avec rapidité » (1050)	⇔	Courir07 : <i>Son imagination court.</i> M4a, « (abs)f.mvt libre », [A37] Courir13 : <i>Ses doigts courent sur le clavier.</i> M3a, « (doigt)f.mvt vite sr », [A31]
	▶ « couler » (1100)	⇔	Non illustré <i>L'eau qui court</i>
	▶ « avoir cours, être en vigueur » (1119)	⇔	Courir14 : <i>Le bail court depuis le mois de janvier.</i> M4a, « (qc)f.mvt tps », [A35]
	▶ « se diffuser, circuler (bruit, renommée) » (1225)	⇔	Non illustré « <i>la légende court, se répand, s'enjolie</i> » (A. Daudet) / <i>Le bruit court que...</i>
	▶ « s'étendre, se dérouler » (1690) spatial et temporel	⇔	Courir06 : <i>Les routes courent dans la campagne.</i> L3a, « (voie)lc per lc », [N3n] Courir15 : <i>Le fil court le long de la porte.</i> M3a, « (obj)f.mvt le long », [A31]
	2- Transitif XIII ^e s.	▶ 2-a « parcourir, sillonner (un pays, etc.) » (1210)	⇔
▶ « fréquenter assidûment (un lieu) » (1547)		⇔	Courir08 : <i>On court les bordels, les grands magasins.</i> S3g, « grp+tps lc svt », [T1300]
▶ 2-b « poursuivre à la course » (1225)		⇔	Courir09 : <i>Le chasseur court le cerf, le renard.</i> M1c, « f.mvt pr grp an », [T1200]
▶ <i>C'est couru d'avance</i> (1901)		⇔	Courir18(à) : <i>La chose est courue d'avance.</i> C3a, « (qc)ind qc p avance », [T3300]
▶ 2-c « poursuivre qqn » (1434-1438) > « importuner » (1901)		⇔	Courir19 : <i>On me court sur le système. Tu me cours.</i> P2a, « f.sent ennui », [T1108]
▶ 2-d « s'exposer à » (1558)		⇔	Courir10 : <i>On court à la ruine, à la perte de l'entreprise.</i> E2c, « ire A abs », [N1a]
▶ 2-e « rechercher ardemment » (1585)		⇔	Courir11 : <i>On court après P, le fric, une promotion.</i> P1d, « sent désir après », [N1d]
▶ « courtiser » (1690)		⇔	Courir12 : <i>On court après les jeunes filles.</i> P1d, « sent désir après », [N1d]

Le verbe *courir* s'est d'abord employé intransitivement (1-), puis transitivement (2-). Dès l'origine (1050), il est utilisé au sens de « se déplacer rapidement par une suite d'élan » (1-a, entrées 4 et 16) et, conjointement, au sens de « se mouvoir avec rapidité » avec un sujet non humain (1-b, entrées 7 et 13). Le sens 1-a donne lieu à une série d'emplois exprimant un « mouvement rapide » du sujet. A partir de 1100, *courir* signifie « aller vite dans un certain but » (entrée 5). La structure *courir* + Infinitif date de 1160. Il est également employé au sens « se hâter » (entrée 1) et plus tardivement (1559) au sens « courir dans une compétition » illustré par les entrées 2 et 3. Le sens 1-b génère une autre série de dérivés historiques mettant en scène des sujets non humains. Avec un sujet désignant un cours d'eau, *courir* est synonyme de « couler » (1100, non illustré *LVF*). Il signifie également « avoir cours, être en vigueur » (1119, entrée 14) et « se diffuser, circuler » en parlant d'une rumeur, d'une légende, etc. (1225, non illustré). Enfin, à partir de 1690, *courir* est attesté au sens « s'étendre, se dérouler » sur le plan spatial (entrées 6 et 15) ou temporel (*le temps qui court*, non illustré dans *LVF*). Les emplois transitifs du verbe se développent à partir du XIII^e siècle. On relève d'abord (1210) l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu synonyme de « parcourir, sillonner » (2-a, entrée 17), qui est à l'origine du deuxième emploi transitif direct locatif du verbe signifiant « fréquenter assidûment (un lieu) » (1547, entrée 8). A partir de 1225, *courir* s'emploie au sens « poursuivre à la course » (2-b, 1225) spécialement dans le domaine de la chasse (entrée 9). C'est de cet emploi que provient la locution *c'est couru d'avance* (1901, entrée 18) qui fait originellement référence au chasseur qui poursuit sa proie. Il était difficile en synchronie d'établir une relation entre l'entrée 18 et les autres entrées du verbe. L'approche diachronique fait apparaître le lien qui l'unit à l'entrée 9.

L'emploi 2-b donne lieu à l'emploi 2-c « poursuivre qqn » (1434-1438) aujourd'hui archaïque en emploi transitif direct mais vivace en emploi transitif indirect (*courir après qqn*) et prolongé métaphoriquement dans les expressions populaires *tu me cours* et *ça me court* (sens « importuner », 1901, entrée 19). Au XVI^e siècle, *courir* s'utilise au sens « s'exposer à » (2-d, 1558) représenté par l'entrée 10. Il s'emploie également au sens « rechercher ardemment » (2-e, 1585, entrée 11) d'abord avec un objet prépositionnel désignant une chose, puis avec un objet prépositionnel <+humain> d'où l'évolution vers le sens « courtiser » (1690) illustré par l'entrée 12.

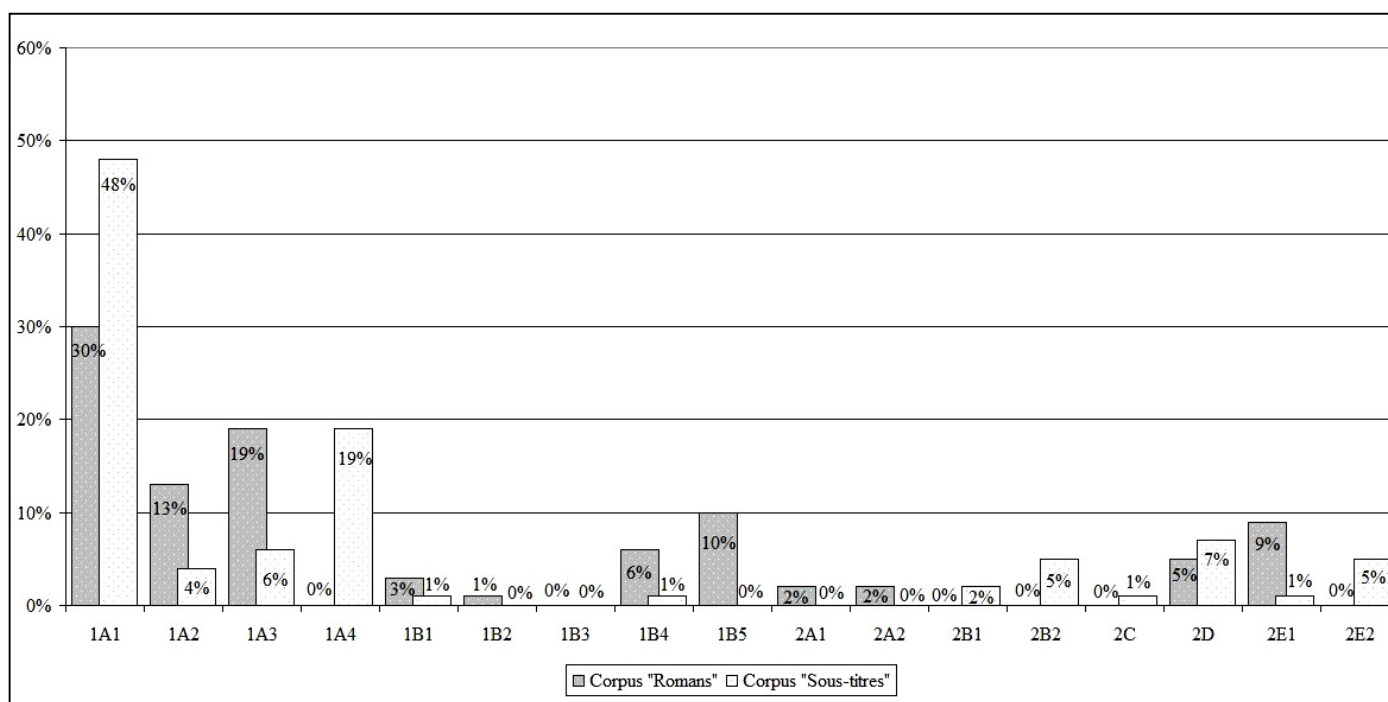
Comme pour le verbe *battre*, l'attribution d'un degré de proximité de rang 3 entre des entrées relevant de classes différentes est globalement conforté par les informations historiques. Les deux **emplois transitifs directs locatifs** sont **secondaires sur le plan diachronique**. Le verbe exprime **originellement** un « mouvement » **intransitif**. Son **espace sémantique** est concentré dans le **domaine spatial**.

IV-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *courir* en discours

La formule **&e(c=&ccourir g=V)** a été utilisée pour procéder à la recherche dans la base catégorisée de Frantext. Elle donne 558 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « cour* » et donne plus de 1000 résultats dont on sélectionne les 100 premiers résultats verbaux (cf. « Annexe 44 – Corpus *courir* »). Les emplois du verbe ont été codés conformément à l’inventaire historique des sens (cf. « Annexe 45 – Concordancier corpus *courir* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« se déplacer rapidement par une suite d’élans »	1A1
	« aller vite dans un certain but »	1A2
	« se hâter »	1A3
	« courir dans une compétition, de manière sportive »	1A4
1-b	« (d’une chose) se mouvoir avec rapidité »	1B1
	« couler »	1B2
	« avoir cours, être en vigueur »	1B3
	« se diffuser, circuler (bruit, renommée) »	1B4
	« s’étendre, se dérouler »	1B5
2-a	« parcourir, sillonner (un pays, etc.) » → locatif	2A1
	« fréquenter assidûment (un lieu) » → locatif	2A2
2-b	« poursuivre à la course »	2B1
	<i>Courir après / C’est couru d’avance</i>	2B2
2-c	« importuner »	2C
2-d	« s’exposer à »	2D
2-e	« rechercher ardemment »	2E1
	« courtoiser »	2E2

Fréquence comparative d’apparition des emplois du verbe *courir* dans les deux corpus



L’emploi 1B3 « avoir cours, être en vigueur » est absent des deux corpus de référence qui privilégient par ailleurs, tous deux, l’emploi historiquement primaire 1A1 « se déplacer

rapidement par une suite d'élans » (30% dans les romans et 48% dans les sous-titres) :

(CourirROM60) : *Il court à perdre haleine.* - D'ORMESSON J, LA DOUANE DE MER, 1993, 397.

(CourirST18) : *Je ne peux pas courir vite.*

Dans le corpus « Romans », l'emploi 1A1 est suivi par les emplois 1A3 (« se hâter », 19%) et 1A2 (« aller vite dans un certain but », 13%) :

(CourirROM25) : *Enveloppé dans un drap, je courus à la fenêtre au moment où Orazio s'apprêtait à utiliser une fronde.* - BIANCIOTTI H, LE PAS SI LENT DE L'AMOUR, 1995, 80. → **1A3**

(CourirROM27) : *Elle courut s'habiller, se heurta à l'angle du mur au détour du couloir et, après avoir donné plusieurs coups de téléphone, elle revint tout de noir vêtue...* - BIANCIOTTI H, LE PAS SI LENT DE L'AMOUR, 1995, 229-230. → **1A2**

Les emplois 1B5 (« s'étendre, se dérouler », 10%), 2E1 (« rechercher ardemment », 9%), 1B4 (« se diffuser, circuler (bruit, renommée) », 6%) et 2D (« s'exposer à », 5%) bénéficient d'une fréquence plus faible mais remarquable (entre 5 et 10%) :

(CourirROM41) : *M'accrochant à une saillie d'acier qui courait le long du bord, je me collai au hublot de gauche. Celui situé au centre restait inoccupé.* - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 211-212. → **1B5**

(CourirROM65) : *Ils courent après le divertissement pour se changer les idées.* - ORMESSON J D', LA DOUANE DE MER, 1993, 490-491. → **2E1**

(CourirROM62) : *Le jour où le bruit courut que Sue Lyonns était enceinte, ce fut comme un frémissement parmi les éleveurs et les garagistes de Green River et de ses environs.* - ORMESSON J D', LA DOUANE DE MER, 1993, 426-427. → **1B4**

(CourirROM10) : *Si je ne reçois pas très vite de l'aide, nous courons au désastre.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 227-228. → **2D**

Les emplois 1B1 (« (d'une chose) se mouvoir avec rapidité », 3%), 1B2 (*courir après / C'est couru d'avance*, 1%) ainsi que les deux emplois transitifs directs locatifs 2A1 (« parcourir, sillonner (un pays, etc.) », 2%) et 2A2 (« fréquenter assidûment (un lieu) », 2%) sont marginaux. Les emplois 1A4 (« courir dans une compétition »), 1B2 (« couler »), 2B1 (« poursuivre à la course »), 2C (« importuner ») et 2E2 (« courtiser ») sont, quant à eux, absents du corpus « Romans ».

Dans les sous-titres, l'emploi 1A1 est associé à près de la moitié des occurrences. Vient ensuite l'emploi 1A4 (« courir dans une compétition, de manière sportive ») avec une fréquence de 19% :

(CourirST2) : *Il part courir à 5h00 et après il va au stade s'entraîner.*

Les emplois 2D (« s'exposer à », 7%), 1A3 (« se hâter », 6%), 2B2 (*courir après / C'est couru d'avance*, 5%) et 2E2 (« courtiser », 5%) présentent une fréquence plus faible mais néanmoins remarquable (entre 5 et 10%) :

(CourirST39) : *Et s'ils les tuent quand même? Je peux pas courir ce risque.* → **2D**

(CourirST89) : *Un vrai mec ne **courrait** pas à l'hôpital.* → **1A3**

(CourirST51) : *Reste pas là, connard, **cours**-leur après.* → **2B2**

(CourirST19) : *Les hommes te **courent** après parce que tu t'habilles comme une traînée!*
→ **2E2**

Les emplois 1A2 (« aller vite dans un certain but », 4%), 2B1 (« poursuivre à la course », 2%), 1B1 (« (d'une chose) se mouvoir avec rapidité », 1%), 1B4 (« se diffuser, circuler (bruit, renommée) », 1%), 2C (« importuner », 1%) et 2E1 (« rechercher ardemment », 1%) sont marginaux (fréquence inférieure à 5%). Les autres emplois du verbe (y compris les deux emplois transitifs directs locatifs) ne sont pas représentés.

En **discours**, l'emploi **historiquement primaire** dénotant un « mouvement » du sujet est nettement **majoritaire**. De manière générale, ce sont **les emplois intransitifs** du verbe *courir* qui **s'imposent dans les corpus** aux dépens des emplois transitifs. Les deux **emplois transitifs directs locatifs** sont donc naturellement **minoritaires**. Les emplois intransitifs étant antérieurs aux emplois transitifs, le point de vue discursif est en accord avec le point de vue diachronique.

IV-1.3. Le verbe *descendre*

IV-1.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *descendre* dans *LVF*

Le verbe *descendre* fait l'objet de 21 entrées dans *LVF*. Il possède trois emplois transitifs directs locatifs du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu, représentés par les entrées 1, 14 et 19 (cf. « Annexe 46 – Le verbe *descendre* dans *LVF* »).

Les entrées de *descendre* relèvent majoritairement de la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent l'opérateur générique « ire » (« aller qpp »), « f.ire » (« faire aller qpp ») ou « ex » (« sortir de qpp ») :

→ « **ex D** » = « sortir de », sous-classe E3e.

Descendre01 : *On descend du premier, les escaliers, un chemin en pente.* → E1a

Descendre02 : *On descend de voiture, les passagers du bateau.* → E1b

Descendre11 : *On descend d'une famille noble, de paysans.* → E2a

→ « (qc)**ex D** lc qp » = « qqch sort d'un lieu pour aller qpp », sous-classe E3a.

Descendre12 : *Les cartons descendent à la cave. On descend les cartons à la cave.*

Descendre19 : *Le rocher descend du sommet sur la route. La voiture descend la rue.*

→ « **ire** per lc » = « aller dans une certaine direction ».

Descendre03 : *On descend sur la côte pour les vacances.* → E1d

Descendre06 : *L'ascenseur descend au sous-sol. Le puits descend à 1500 mètres.* → E3d

Descendre08 : *Le joueur de foot descend vers les buts.* → E1d

Descendre14 : *On descend le torrent jusque dans la plaine.* → E3e

→ « **f.ire** qp qn » = « faire aller qqn qqp », sous-classe E1e.

Descendre13 : *On descend P à la gare.*

Descendre20 : *Le bus descend P à la gare.*

Trois entrées du verbe appartiennent à la classe M (« verbes de mouvement ») et mettent en scène l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « (qc)**f.mvt** mns » = « qqch fait un mouvement vers un niveau inférieur ».

Descendre07 : *Le thermomètre descend. La rivière descend beaucoup.* → M3a

Descendre18 : *On descend les prix de 10%. Les prix descendent de 10%.* → M4a

→ « (qn)**f.mvt** DS p rafle » = « qqn fait un mouvement dans un lieu », sous-classe M1b.

Descendre10 : *La police descend dans ce quartier chaud.*

Deux entrées sont associées à la classe L (« verbes locatifs ») et impliquent les opérateurs génériques « lc » (« être, mettre à telle place ») et « lc.qp » (« être ou mettre qqp ») :

→ « **lc.qp** hôtel » = « être dans un hôtel », sous-classe L1a.

Descendre04 : *On descend à l'hôtel, chez des amis.*

→ « (voie)**lc** VRS bas » = « un chemin s'étend vers le bas », sous-classe L3a.

Descendre05 : *La route descend vers la ville.*

Deux entrées relèvent de la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et présentent l'opérateur générique « ict » (« frapper ») :

→ « **ict** mvs aéro » / « ict qn à mort » = « abattre ».

Descendre15 : *On descend un avion, des pipes à la foire.* → F3c

Descendre16 : *Le truand descend P à la sortie de l'hôtel.* → F1b

Les trois dernières entrées de *descendre* sont respectivement associées aux classes P (« verbes psychologiques », opérateur « sent » = « avoir tel sentiment »), S (« verbes de saisie », opérateur « grp » = « prendre ou tenir ») et C (« verbes de communication », opérateur « loq » = « dire ») :

→ « **sent** humilié A+inf » = « s'abaisser à faire qqch », sous-classe P1d.

Descendre09 : *On descend jusqu'à supplier P.*

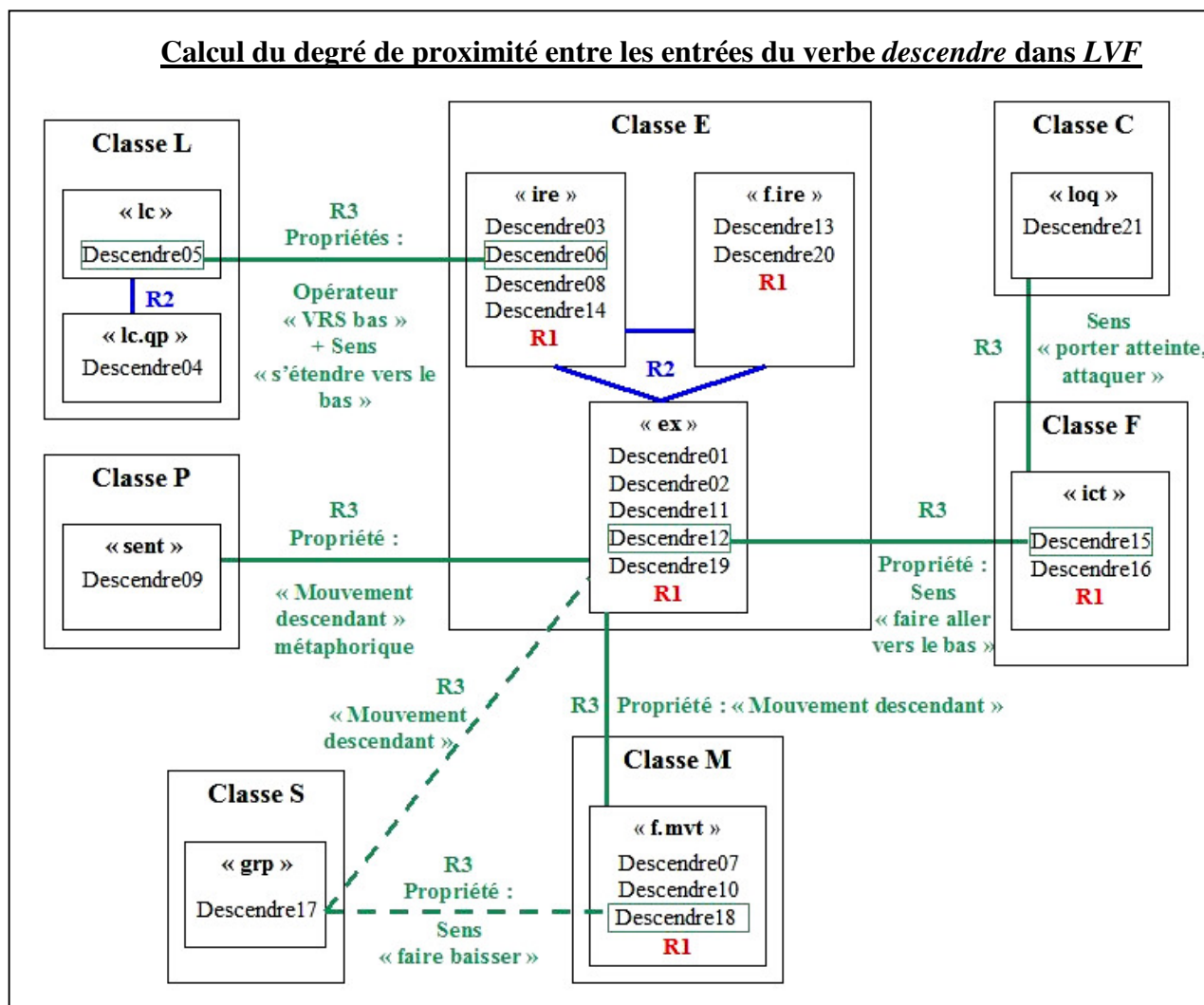
→ « **grp**+qt alim » = « ingérer », sous-classe S3j.

Descendre17 : *On descend une bouteille de whisky, un cognac.*

→ « **loq** mvs qn,qc » = « dire du mal de qqn / qqch », sous-classe C1i.

Descendre21 : *Le chroniqueur descend P, la pièce dans son article.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *descendre* dans LVF



Les entrées de la classe E s'organisent autour de trois opérateurs génériques et constituent donc trois groupements unis par un degré de proximité de rang 2. Elles sont toutes attachées au même domaine conceptuel et expriment, de manière générale, un « **mouvement descendant** ». Le « mouvement descendant » consiste en un passage d'une position « haute » à une position « basse » sur une échelle de valeurs (spatiales ou autres).

Descendre01 : *On descend du premier, les escaliers, un chemin en pente.*

Descendre06 : *L'ascenseur descend au sous-sol. Le puits descend à 1500 mètres.*

Parmi les entrées attachées à l'opérateur « ire », on peut rapprocher (degré de proximité de rang 3) l'entrée 6 et l'entrée 5 de la classe L. Ces deux entrées présentent l'opérateur secondaire « VRS bas », mettent en scène un sujet non humain et réalisent le sens « **s'étendre vers le bas** » :

Descendre06 : *Le puits descend à 1500 mètres.*

Descendre05 : *La route descend vers la ville.*

L'entrée 5 est par ailleurs unie à l'entrée 4 par un degré de proximité de rang 2 (même classe mais opérateurs génériques différents). On peut établir plusieurs ponts entre classes génériques différentes (degré de proximité de rang 3), à partir des entrées de la classe E liées à

l'opérateur « ex ». L'entrée 9 de la classe P renvoie métaphoriquement au concept de « **mouvement descendant** ». La métaphore repose sur l'image de « soumission » (position inférieure) associée à la « supplication » :

Descendre09 : *On descend jusqu'à supplier P.*

Les entrées de la classe M sont associées à un même opérateur générique et présentent donc entre elles un degré de proximité de rang 1. Elles dénotent également un « **mouvement descendant** » :

Descendre07 : *Le thermomètre descend.*

Descendre18 : *On descend les prix de 10%.*

L'entrée 18 peut être mise en relation avec l'entrée 17 de la classe S, si l'on considère que cette dernière actualise le sens « **faire baisser** » par un processus métonymique (la bouteille désigne le liquide qu'elle contient) :

Descendre17 : *On descend une bouteille de whisky.* → = On fait baisser le niveau du whisky.

On peut également envisager que le procès désigne ici le chemin parcouru par la boisson ingérée le long du tube digestif (« mouvement descendant ») et établir un rapprochement avec les entrées de la classe E. Il s'agit dans tous les cas d'un emploi causatif.

Enfin, l'entrée 12 de la classe E peut être reliée (degré de proximité de rang 3) à l'entrée 15 de la classe F. Ces deux entrées réalisent le sens causatif « **faire aller vers le bas** » :

Descendre12 : *Les cartons descendent à la cave. On descend les cartons à la cave.*

Descendre15 : *On descend un avion, des pipes à la foire.*

Les entrées 15 et 16 de la classe F peuvent par ailleurs être rapprochées de l'entrée 21 de la classe C par l'intermédiaire du sens « **porter atteinte, attaquer** » :

Descendre16 : *Le truand descend P à la sortie de l'hôtel.*

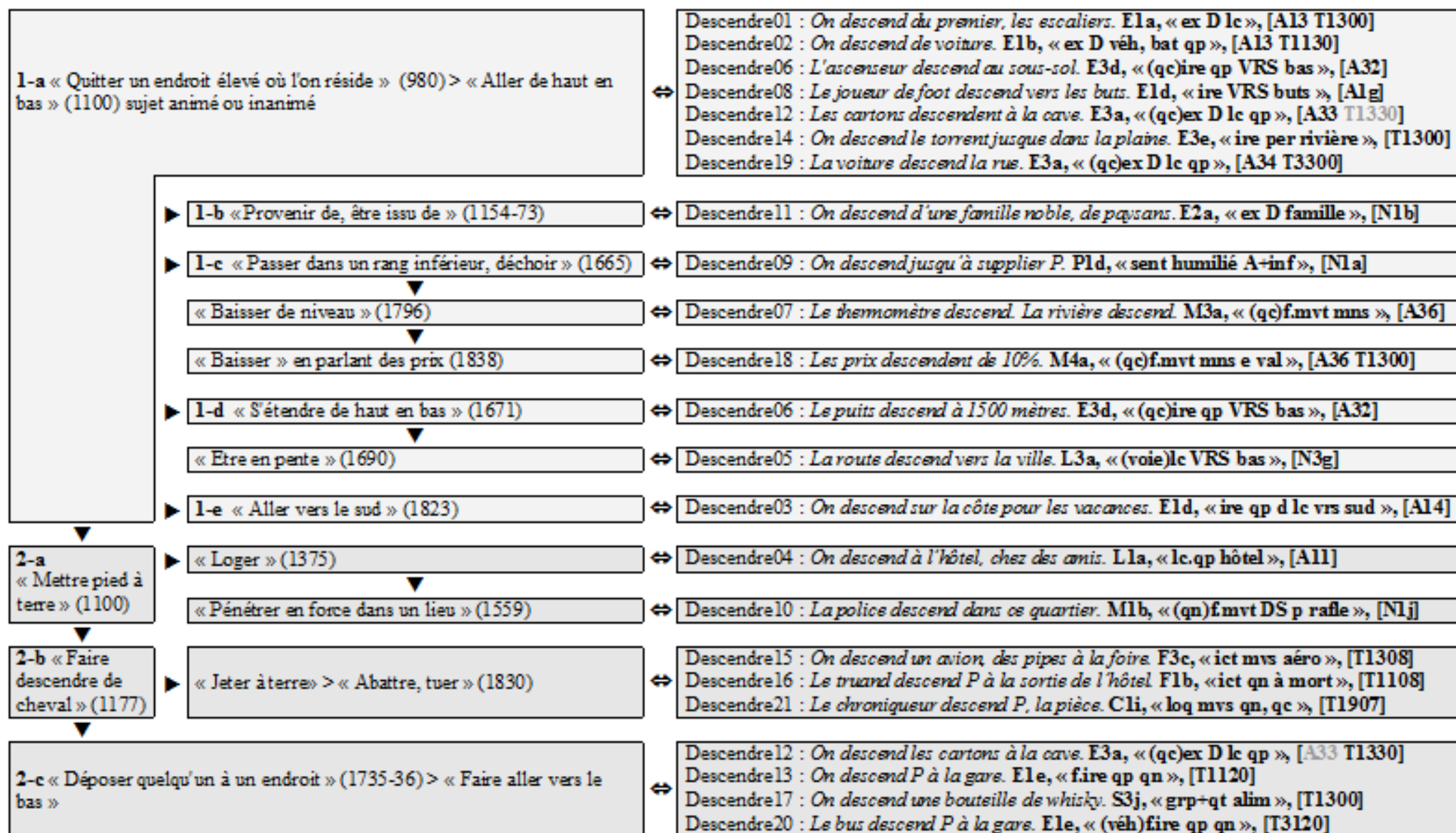
Descendre21 : *Le chroniqueur descend P, la pièce dans son article.*

En synchronie, on voit que les emplois de *descendre*, qu'ils soient concrets ou métaphoriques, dénotent principalement un « **changement de position** » du sujet ou de l'objet direct (« mouvement descendant »). Ce verbe est également apte à exprimer des **situations** (*la route descend vers la ville*) décrivant la manière dont le sujet inanimé se positionne dans l'espace (inclinaison, profondeur, etc.). Son **sémantisme** est profondément ancré dans le **domaine spatial**.

IV-1.3.2. Déploiement historique des sens du verbe *descendre*

Le verbe *descendre* est emprunté (980) au latin *descendere* qui signifie « aller vers le bas, venir d'en haut ». Le verbe latin *descendere* s'emploie également au figuré avec les sens « s'engager dans », « tirer son origine de » et « pénétrer dans, se rapprocher de ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *descendre* avec les entrées de LVF



Le verbe *descendre* s'emploie d'abord (980) au sens « quitter un endroit élevé où l'on réside » et prend très vite (1100) celui plus général d'« aller de haut en bas » (**1-a**, mouvement descendant) avec un sujet <animé> ou <inanimé>. Cet emploi historiquement primaire correspond à sept entrées dans *LVF* (entrées 1, 2, 6, 8, 12, 14 et 19), dont les trois entrées assimilables à un seul et même emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu. Il est à noter que, pour ce verbe, le « mouvement descendant » s'exprime d'abord au sein de la construction^{GDC} transitive indirecte locative dont la construction^{GDC} transitive directe locative est historiquement dérivée.

Dès 1154-1173, *descendre* signifie « provenir de, être issu de » (**1-b**, entrée 11), sens déjà associé à l'étymon latin. Au XVII^e siècle, il est attesté avec le sens « passer dans un rang inférieur, déchoir » (**1-c**, 1665), illustré par l'entrée 9. On voit que le degré de proximité de rang 3 attribué en synchronie entre les entrées dénotant un « mouvement descendant » et l'entrée 9, trouve une justification sur le plan historique. L'emploi 1-c donne lieu (1796) au sens « baisser de niveau » (entrée 7), appliqué par la suite (1838) au domaine financier (entrée 18). Avec un sujet <inanimé>, le verbe est attesté avec le sens statique de « s'étendre de haut en bas » (**1-d**, 1671, entrée 6) puis d'« être en pente » (1690, entrée 5). Le dernier emploi généré par le sens 1-a (1823, **1-e**), implique un déplacement vers une zone géographique située au sud par rapport à la position initiale du sujet. Il est représenté par l'entrée 3 dans *LVF*.

A partir de 1100, le verbe s'emploie avec le sens spécifique de « mettre pied à terre » en parlant d'un cavalier (*descendre de cheval*, **2-a**). Cet emploi est très productif et donne lieu à une série de dérivés. A partir de l'image d'un cavalier qui met pied à terre devant une demeure pour y faire étape, *descendre* est synonyme de « loger » (1375, entrée 4). Avec une idée de violence, il signifie ensuite (1559) « pénétrer de force dans un lieu » (entrée 10). L'emploi 2-a est également à l'origine de l'utilisation du verbe avec un sens causatif. De l'idée de « mettre pied à terre », on passe à celle de « faire descendre de cheval » (**2-b**, 1177) qui évolue vers le sens disparu de « jeter à terre ». Par analogie, *descendre* prend le sens plus général d'« abattre, tuer » (concrètement ou métaphoriquement) représenté par les entrées (15, 16 et 21). Le rapprochement entre la classe F et la classe C, établi en synchronie, est conforté par l'approche historique.

Par extension, le sens causatif 2-b génère le sens causatif 2-c « déposer quelqu'un à un endroit » (1735-36, entrées 13 et 20), qui s'étend à par la suite à tous les cas où l'action du sujet a pour effet de « faire aller qqch vers le bas » (entrée 12). Le sens « ingérer » réalisé par l'entrée 17 est associé à ce type d'emplois. *Descendre une bouteille* ou *descendre un cognac* signifie historiquement « faire descendre une boisson le long du tube digestif ». La relation

qui unit les entrées de la classe E et l'entrée 17 de la classe S, opaque en synchronie, est révélée par l'approche diachronique.

Tous les emplois de *descendre* sont liés au **concept historiquement primaire** de « **mouvement descendant** ». L'étude historique confirme l'**ancrage du sémantisme du verbe dans le domaine spatial**. L'**emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu est **sémantiquement** associé au sens **primaire** « aller de haut en bas » mais constitue un emploi **syntactiquement secondaire** puisque le verbe réalise d'abord ce sens au sein de la construction^{GDC} transitive indirecte locative.

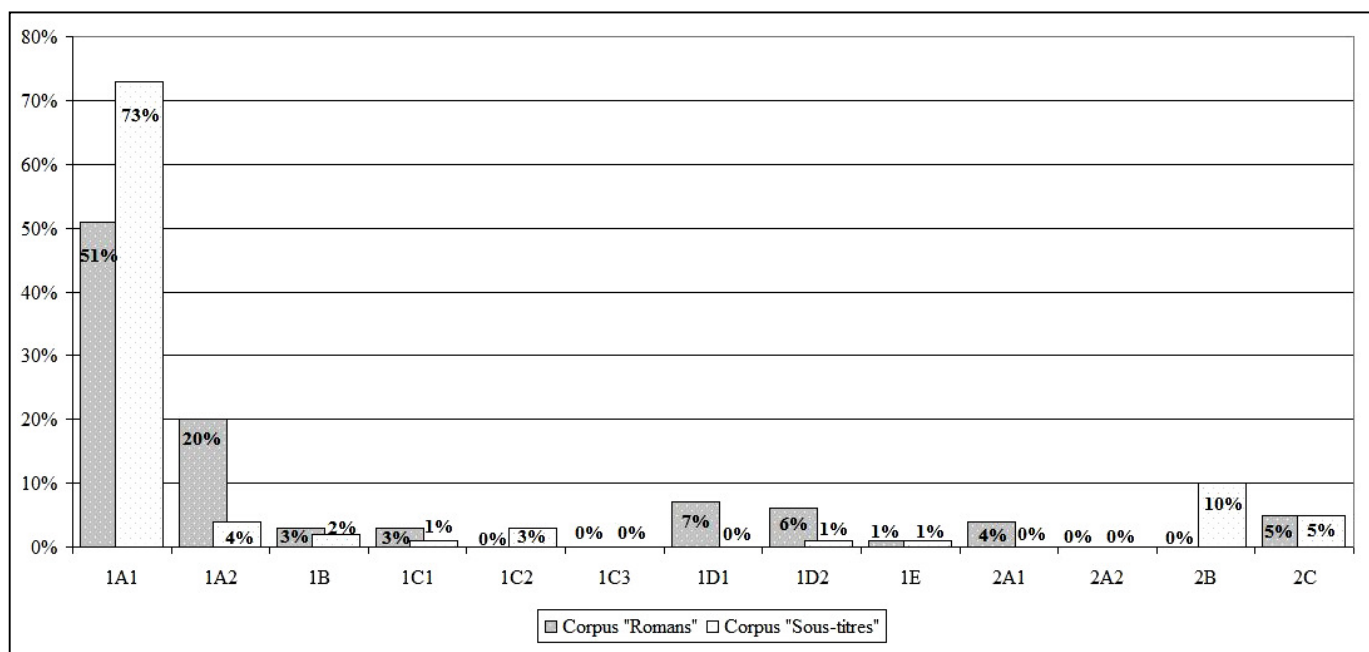
IV-1.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *descendre* en discours

Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext, nous avons utilisé la formule **&e(c=&cdescendre g=V)**. On obtient 666 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été réalisée à partir de la requête « descend* » et donne plus de 1000 résultats dont les 100 premiers ont été gardés (cf. « Annexe 47 – Corpus *descendre* »).

Afin de mettre en évidence l'emploi transitif direct locatif, le sens 1-a (historiquement primaire) est associé à deux codes d'emplois : 1A1 (emploi transitif indirect locatif) et 1A2 (emploi transitif direct locatif). Cf. « Annexe 48 – Concordancier corpus *descendre* », pour l'étiquetage des corpus.

	Sens	Code emploi
1-a	« Aller de haut en bas » → locatif	1A1
		1A2
1-b	« Provenir de, être issu de »	1B
1-c	« Passer dans un rang inférieur, déchoir »	1C1
	« Baisser de niveau »	1C2
	« Baisser » à propos d'un prix, d'une valeur	1C3
1-d	« S'étendre de haut en bas » → locatif	1D1
	« Être en pente » → locatif	1D2
1-e	« Aller vers le sud » → locatif	1E
2-a	« Loger » → locatif	2A1
	« Pénétrer de force dans un lieu » → locatif	2A2
2-b	« Abattre, tuer »	2B
2-c	« Déposer quelqu'un à un endroit » / « Faire aller vers le bas » → locatif	2C

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *descendre* dans les deux corpus



Les emplois 1C3 (« baisser » à propos d'une valeur) et 2A2 (« pénétrer de force dans un lieu ») sont absents des deux corpus de référence qui privilégient par ailleurs tous deux l'emploi transitif indirect locatif 1A1 (« aller de haut en bas »), historiquement primaire :

(DescendreROM1) : *L'Empereur **descendit** de la voiture en mettant son chapeau de castor au poil roussi par les repassages.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 9-10.

(DescendreST30) : *Megan, **descends** de la voiture.*

Dans les deux corpus, cet emploi est très largement majoritaire et concerne plus de la moitié des occurrences du verbe (51% dans les romans et 73% dans les sous-titres). Cette présence écrasante a pour effet une sous-représentation générale des autres emplois.

Dans le corpus « Romans », l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu, réalisant également le sens « aller de haut en bas », présente une fréquence d'apparition remarquable (20%) :

(DescendreROM7) : *Lejeune ne put que constater : l'armée autrichienne **descendait** la plaine au pas, sur une ligne en arc de cercle.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 103-104.

Les emplois 1D1 (« s'étendre de haut en bas », 7%), 1D2 (« être en pente », 6%) et 2C (« déposer quelqu'un à un endroit » / « faire aller vers le bas », 5%) bénéficient d'une fréquence plus faible mais qui reste notable :

(DescendreROM94) : *Sur ces mots, le juif passa l'habit du templier. Il lui **descendait** jusque sur les talons, et la croix était davantage à hauteur du ventre qu'à hauteur de poitrine.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 325-326. → **1D1**

(DescendreROM84) : *Je me mis à descendre une avenue déserte. D'ailleurs, toutes les rues que je suivais **descendaient** - comme pour me pousser toujours plus au fond de cette*

mégapole opaque. - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 274-275.
→ 1D2

(DescendreROM63) : *L'employé qui faisait marcher le manège descendit sur eux la barre de blocage et la verrouilla*. - CARRERE E, LA CLASSE DE NEIGE, 1995, 71-73. → 2C

Les emplois 1B (« provenir de, être issu de », 3%), 1C1 (« passer dans un rang inférieur, déchoir », 3%), 1E (« aller vers le sud », 1%) et 2A1 (« loger », 4%) sont marginaux, tandis que les emplois 1C2 (« baisser de niveau ») et 2B (« abattre, tuer ») ne sont pas illustrés.

La grande différence entre les corpus « Romans » et le corpus « Sous-titres » repose sur la fréquence de représentation de l'emploi transitif direct locatif (1A2). Alors qu'il occupe la deuxième position dans les romans (20%), cet emploi est marginal dans les sous-titres (4%). A l'inverse, l'emploi 2B (« abattre, tuer »), absent du corpus « Romans » présente la fréquence remarquable de 10% dans le corpus « Sous-titres » :

(DescendreST52) : *Michael dit que quelqu'un a été descendu*.

Excepté l'emploi 2C (« déposer quelqu'un à un endroit » / « faire aller vers le bas »), qui conserve une fréquence de 5%, les autres emplois du verbe sont marginaux (1B « provenir de, être issu de », 2% / 1C1 « passer dans un rang inférieur, déchoir », 1% / 1C2 « baisser de niveau », 3% / 1D2 « être en pente », 1% / 1E « aller vers le sud », 1%), ou non illustrés (1D1 « s'étendre de haut en bas » et 2A1 « loger »).

De manière générale, ce sont les **emplois locatifs historiquement primaires** qui **s'imposent en discours**. La **construction^{GDC} transitive directe locative** reste **subordonnée** à la **construction^{GDC} transitive indirecte locative**. Le point de vue synchronique, diachronique et discursif s'accordent sur cette hiérarchie structurelle. Le verbe *descendre* demeure un **verbe fondamentalement locatif** dont le **sémantisme** est profondément **ancré dans le domaine spatial**. Ses emplois non locatifs restent liés au concept de « mouvement descendant » et constituent des extensions en dehors de ce domaine.

IV-1.4. Le verbe *monter*

IV-1.4.1. Étude de la distance entre les entrées du verbe *monter* dans LVF

Le verbe *monter* fait l'objet d'un grand nombre d'entrées (40) dans LVF, dont l'entrée 1 qui illustre (en partie) l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu (cf. « Annexe 49 – Le verbe *monter* dans LVF »). De nombreux travaux ont été consacrés à ce verbe et à l'étude de sa polysémie (Desclés et al. : 1998, p. 41-43, Desclés & Guentcheva : 2005, p. 96-105, Lebas & Cadot : 2003, François : 2007, p. 204-224, François : 2010, p. 17-26). Si tous s'accordent sur le fait que *monter* exprime prioritairement un « mouvement ascendant », les points de vue divergent concernant le choix de l'approche à

adopter pour expliquer ses emplois non spatiaux (*monter un meuble, monter une entreprise, etc.*).

Pour l'analyse synchronique, par souci de simplification et de clarté, nous rassemblerons les entrées qui présentent le même opérateur générique sans tenir compte des distinctions reposant sur des opérateurs secondaires.

Quatorze entrées relèvent de la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie »). Elles sont associées à l'opérateur « ire » (« aller qqp »), l'opérateur « f.ire » (« faire aller qqp ») ou l'opérateur « ex » (« sortir de qqp »).

→ **Qqn** (sujet) + « **ire** » = « aller vers le haut »

Monter01 : *On monte au sommet, voir P, les escaliers. L'avion monte dans le ciel.*

Monter04 : *On monte dans le train, dans le bus, dans le métro.*

Monter06 : *On monte de Marseille à Paris. On monte à Calais.*

Monter20 : *On monte dans la hiérarchie, vers le pouvoir.*

Monter33 : *On monte dans la chambre de P.*

→ **Qqch** (sujet) + « **ire** » + **à** = « s'élever à un certain niveau »

Monter12 : *La fièvre monte à 40°.*

Monter13 : *L'eau monte jusqu'aux genoux.*

Monter14 : *La tour monte à 300 mètres. Les bas montent à mi-cuisses.*

Monter15 : *Le sang monte au visage de P. Les larmes montent aux yeux de P.*

Monter17 : *La facture, le prix, l'achat monte, se monte à trois mille francs.*

Monter18 : *La voiture peut monter à deux cents km/heure.*

→ « **f.ire** » + **qqch** = « faire aller qqch vers le haut »

Monter03 : *On monte les bagages dans la chambre, au grenier.*

→ « **f.ire** » + **qqn CT** = « dresser qqn contre »

Monter40 : *On monte P contre ses parents, contre le pouvoir.*

→ **Gaz** (sujet) + « **ex** » + **de** = « s'envoler de »

Monter07 : *Le brouillard monte de la vallée. La fumée monte de l'incendie.*

Treize entrées sont associées à la classe M (« verbes de mouvement ») et mettent en scène l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « **f.mvt pls** » / « **f.mvt ht** » = « augmenter (de niveau, d'intensité, etc.) »

Monter08 : *La route monte à la sortie de la ville.*

Monter09 : *Les salades montent, ont monté.*

Monter10 : *La rivière, les eaux montent beaucoup.* → « f.mvt ht »

Monter11 : *On a monté les salaires de dix pour cent. Les salaires ont monté.*

Monter16 : *L'angoisse, la colère monte peu à peu en P.*

Monter19 : *Sa voix monte sur les fins de phrase.*

Monter21 : *Sa popularité monte.*

Monter24 : *On monte le tableau de dix centimètres. On monte la vitre.*

Monter25 : *On monte le son de la radio pour écouter.*

Monter31 : *On monte sur P dans les enchères.*

Monter32 : *Le joueur monte de mille francs au poker sur son adversaire.*

→ « **f.mvt** » + **cheval** = « chevaucher / être à califourchon sur »

Monter05 : ? *On monte en bicyclette, en moto. → On monte à bicyclette, à moto.*

Monter22 : *Le cavalier monte, monte à cheval.*

Quatre entrées appartiennent à la classe R (« verbes de réalisation ») et impliquent les opérateurs génériques « fab » (« réaliser tel objet »), « fac » (« réaliser telle action ») ou « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état ») :

→ « **fab qc assemblé** » = « construire »

Monter26 : *On monte un meuble, une tente, une machine.*

→ « **fab action** » = « mettre au point »

Monter27 : *On monte un complot, une intrigue.*

→ « **fac entreprise** » = « créer »

Monter29 : *On monte une affaire, une entreprise.*

→ « **m.état sauce** » = « faire épaissir »

Monter37 : *Le cuisinier monte une crème, une sauce.*

Deux entrées sont associées à la classe L (« verbes locatifs ») et présentent respectivement les opérateurs génériques « lc.qp » (« être mettre en tel lieu ») et « lc » (« être, mettre à telle place ») :

→ « **(voie)lc.qp ht** » = « s'étendre vers le haut »

Monter02 : *L'escalier monte jusqu'au 6^{ème} étage.*

→ « **lc qc SR support** » = « mettre qqch sur un support »

Monter36 : *Le bijoutier monte un diamant sur l'anneau.*

Deux entrées relèvent de la classe U (« verbes d'union, réunion, mise en relation ») en association avec l'opérateur générique « li » (« lier qqch ou qqn à »).

→ « **(équi)li sexe fem** » = « saillir »

Monter38 : *L'étalon monte la jument.*

→ « **li accord AV qn** » = « conclure un accord avec qqn »

Monter39 : *La prostituée monte avec un client.*

On peut s'interroger sur la pertinence du classement de cette entrée qui, de toute évidence, exploite l'image de la prostituée quittant la rue avec son client pour gagner un lieu (chambre

d'hôtel) verticalement plus élevé. L'opérateur générique « ire » semble donc ici plus adapté au type de procès dénoté.

Les cinq dernières entrées du verbe appartiennent respectivement aux classes D (« verbes de don », opérateur générique « dat » = « donner à »), P (« verbes psychologiques », opérateur « sent » = « avoir tel sentiment »), N (« verbes de type munir / démunir », opérateur « mun » = « munir »), S (« verbes de saisie / possession », opérateur « grp » = « prendre ou tenir ») et H (« verbes d'état physique ou de comportement », opérateur « av.som » = « avoir tel état du corps ») :

→ « **dat qc A qn VRS ht** » = « apporter qqch à qqn en haut »

Monter23 : *Le garçon monte le petit déjeuner à P.*

→ « **sent excitation CT** » = « s'énervier contre »

Monter28(s) : *On se monte, est monté contre le pouvoir.*

→ « **mun qc,qn,lc E** » = « équiper qqch, qqn, un lieu en »

Monter30 : *On monte une maison en linge. On se monte en vêtements. On monte son ménage⁹⁷.*

→ « **grp an e ê dessus** » = « s'emparer d'un animal en étant dessus »

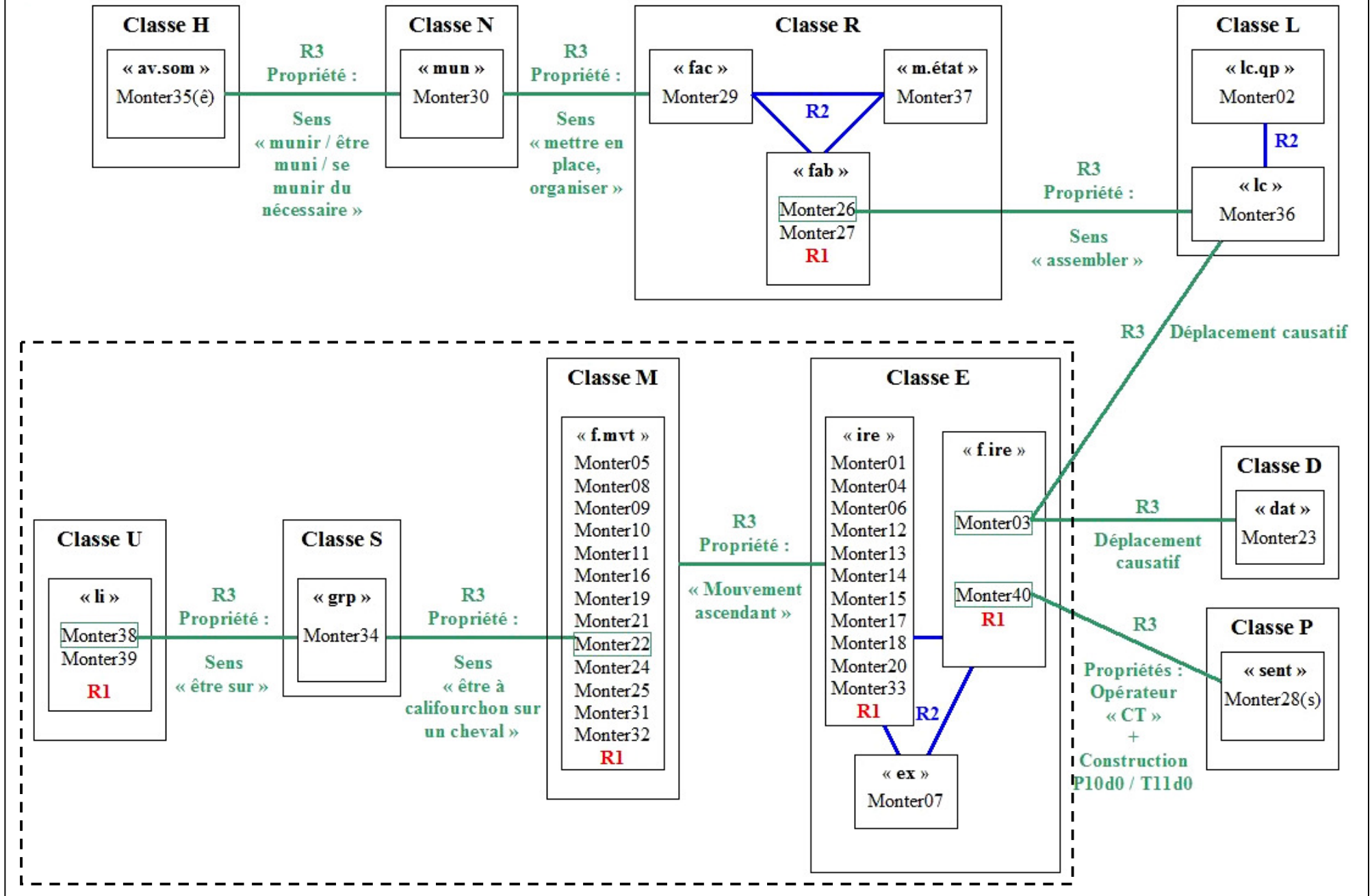
Monter34 : *On monte un cheval sauvage.*

→ « **av.som bien sexe** » = « avoir un sexe d'une taille remarquable »

Monter35(ê) : *On est bien monté.*

97. TLFi

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *monter* dans LVF



Les classes M et E constituent les deux classes principales autour desquelles s'organisent les entrées du verbe *monter*. Les entrées de la classe E sont associées à trois opérateurs génériques différents générant trois groupements unis par un degré de proximité de rang 2. Celles qui présentent l'opérateur « ire » peuvent être rapprochées des entrées de la classe M (degré de proximité de rang 3) par l'intermédiaire du concept de « mouvement ascendant ».

Le « **mouvement ascendant** » peut consister en :

- un **changement de position** (du sujet ou de l'objet) **dans l'espace** (passage d'une position basse à une position plus haute dans un repère spatial vertical) :

Monter01 : *On monte au sommet, voir P, les escaliers.*
 Monter04 : *On monte dans le train, dans le bus, dans le métro.*
 Monter06 : *On monte de Marseille à Paris. On monte à Calais.* } → Classe E

Monter09 : *Les salades montent, ont monté.*
 Monter10 : *La rivière, les eaux montent beaucoup.*
 Monter24 : *On monte la vitre.* } → Classe M

- le **passage d'un degré inférieur à un degré supérieur sur une échelle de valeurs** :

Monter20 : *On monte dans la hiérarchie, vers le pouvoir.*
 Monter12 : *La fièvre monte à 40°.* } → Classe E

Monter19 : *Sa voix monte sur les fins de phrase.*
 Monter21 : *Sa popularité monte.* } → Classe M

- la **manière dont un objet est positionné dans l'espace** (différence de niveau entre le point le plus bas et le point le plus haut de cet objet) :

Monter14 : *La tour monte à 300 mètres. Les bas montent à mi-cuisses.* → Classe E

Monter08 : *La route monte à la sortie de la ville.* → Classe M

Parmi les entrées de la classe M, l'entrée 22 peut être mise en relation avec l'entrée 34 de la classe S ; elles impliquent toutes deux le fait d'« être à califourchon sur un cheval » :

Monter22 : *Le cavalier monte, monte à cheval.*

Monter34 : *On monte un cheval sauvage.*

L'entrée 34 peut, par ailleurs être reliée à l'entrée 38 de la classe U. Bien que cette dernière fasse spécifiquement référence à l'accouplement, elle implique, tout comme l'entrée 34, que le sujet soit positionné **sur** l'objet (position haute) :

Monter38 : *L'étalon monte la jument.*

Les deux entrées de la classe U (38 et 39) sont liées par un degré de proximité de rang 1.

Deux autres séries de relations interclasses ont pour point de départ les entrées de la classe E qui mettent en scène l'opérateur causatif « f.ire ». Un premier pont (degré de proximité de rang 3) peut être établi entre l'entrée 40 et l'entrée 28 de la classe P. Ces deux entrées

impliquent l'opérateur secondaire « CT » (« contre ») indiquant la présence de la préposition *contre* dans la structure syntaxique. Les auteurs de *LVF* considèrent l'entrée 28 comme exclusivement pronominale ([P10d0]) et présentent l'entrée 40 comme acceptant la double construction transitive / pronominale ([T11d0 P10d0]). Les similitudes dans les codes de constructions associés à ces deux entrées, montrent qu'elles sont en fait assimilables.

Monter28(s) : *On se monte, est monté contre le pouvoir.*

Monter40 : *On monte P contre ses parents, contre le pouvoir.*

Le sens causatif de l'entrée 3 (classe E, opérateur « f.ire ») permet de la rattacher, d'une part, à l'entrée 23 de la classe D et d'autre part à l'entrée 36 de la classe L. Pour ces trois entrées, *monter* est construit avec trois actants N0 V N1 Prép N2 :

Monter03 : *On monte les bagages dans la chambre.* → N0<agent> V N1<cible> Prép N2<Loc site>

Monter23 : *Le garçon monte le petit déjeuner à P.* → N0<agent> V N1<affecté> Prép N2<bénéf.>

Monter36 : *Le bijoutier monte un diamant sur l'anneau.* → N0<agent> V N1<cible> Prép N2<site>

L'entrée 3 exprime clairement un déplacement causatif (« mettre quelque chose quelque part »). Le complément prépositionnel désigne un lieu référentiel. Dans l'entrée 23, le verbe entre dans une structure propre au domaine de la « donation » et le complément prépositionnel a le rôle de bénéficiaire. Le déplacement est une cause indirecte de l'action. L'entrée 36 met en scène un complément prépositionnel désignant un objet (et non un lieu référentiel). L'attribution du rôle de « site » est conditionnée par le verbe qui porte la relation de localisation.

Les entrées de la classe R s'organisent en trois groupements unis par un degré de proximité de rang 2 (trois opérateurs génériques différents). On peut établir un lien entre l'entrée 26 et l'entrée 36 de la classe L par l'intermédiaire de la notion d'« assemblage » :

Monter26 : *On monte un meuble, une tente, une machine.*

L'entrée 29 (opérateur « fac ») peut, quant à elle, être mise en relation avec l'entrée 30 de la classe N par l'intermédiaire du sens « mettre en place, organiser » :

Monter29 : *On monte une affaire, une entreprise.*

Monter30 : *On monte son ménage (TLFi).*

Pour l'entrée 30 (plus concrète que l'entrée 29), la « mise en place » est liée à la notion d'« équipement adéquat ». Cette composante sémantique permet de la relier à l'entrée 35 de la classe H en identifiant le sens commun « (être / se) munir du nécessaire » :

Monter35(ê) : *On est bien monté.*

Le calcul du degré de proximité entre les entrées fait apparaître deux zones dans l'espace sémantique du verbe *monter* : les **emplois spatiaux** (classes E, M, S et U, - - - sur le schéma) dénotant un « **mouvement ascendant** » et les **emplois non spatiaux** exprimant une

« **élaboration** » (« différence d'organisation allant du moins élaboré au plus élaboré », Desclés & Guentcheva : 2005, p.102). Chaque emploi peut être relié à un autre par au moins une propriété (aucun emploi n'est isolé). Le fait que le verbe *monter* soit généralement qualifié de « verbe de mouvement » (ce qui n'a pour nous pas vraiment de sens puisque nous considérons que c'est avant tout la construction^{GDC} qui véhicule la signification) incite à chercher de manière systématique des relations entre chaque emploi non spatial et le concept de « mouvement ascendant ». Une telle représentation de la structuration de l'espace sémantique du verbe n'est pas possible d'un point de vue purement synchronique, car le réseau de relations qui unit les différents emplois, ne peut se concevoir de manière univoque. Ceci tend à prouver que, s'il existe bien un invariant sémantique (signifié de puissance ou forme schématique), celui-ci est difficilement formulable.

IV-1.4.2. Déploiement historique des sens du verbe *monter*

Monter est issu (980) du bas latin *montare* dérivé de *mons* (« mont »). *Montare* a remplacé le latin classique *ascendere*.

La numérotation des emplois a été réalisée à partir de la compilation des informations historiques contenues dans l'article du *DHLF*. Pour des raisons pratiques, les tableaux de « Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *monter* avec les entrées de *LVF* » ont été placés après le commentaire.

Le verbe apparaît d'abord au sens intransitif de « se déplacer de bas en haut » (1-a, 980) en parlant d'un animé qui correspond aux entrées 1, 4, 23, 33 et 39 dans *LVF*. Il s'emploie ensuite transitivement (1140) avec le sens de « parcourir de bas en haut, gravir » qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu, illustré (en partie) par l'entrée 1. Les sens « placer une chose à une plus grande hauteur » (1230, entrées 3, 24 et 37) et « s'élever à une certaine hauteur, en l'air » (1265, entrée 1) sont directement dérivés de l'emploi primaire 1-a. Il est également à l'origine des sens « assaillir » (1680, non illustré dans *LVF*) et « aller du sud vers le nord » (1949, entrée 6). Tous les emplois associés et dérivés du sens 1-a expriment concrètement un « mouvement ascendant » (l'un des actants est en mouvement).

Par analogie avec le sens 1-a, *monter* est employé avec l'idée d'« ascension sociale » et de « progression hiérarchique » (1140, entrée 20). L'idée d'« ascension » abstraite est par la suite (1963) appliquée au domaine du jeu où *monter* est synonyme de « surenchérir » comme dans les entrées 31 et 32.

Dès 1080, le verbe signifie spécifiquement « se déplacer sur le dos d'un animal » (2-a) en emploi absolu, puis en emploi transitif direct (1185) et enfin avec un complément

prépositionnel (1538). Cet emploi s'étend ensuite à tous les cas où le sujet est positionné « à califourchon sur » un objet et correspond aux entrées 5, 22, 34 et 38. L'expression *être bien* (ou mal) *monté* est liée à ce type d'emplois et signifie initialement « être pourvu (bien ou mal) d'une monture » (2-b, 1223) avant d'acquérir une connotation sexuelle dans le langage moderne (entrée 35).

A la même époque (1080), le verbe est employé avec un sujet inanimé au sens d'« augmenter, atteindre un degré supérieur » (3-a, entrées 10, 12, 13, 18, 21 et 25) notamment avec un sujet désignant un liquide dont le niveau augmente (1155). *Monter* réalise la même idée, mais de manière abstraite, dans l'expression *monter à la tête* (1668, initialement *monter en la teste*, 1178) signifiant « enivrer », puis, plus généralement, « exciter, agiter » avec un sujet désignant une émotion ou une réaction affectant la partie supérieure de l'organisme (entrées 15 et 16).

Exploitant toujours l'idée d'« augmentation », le verbe est utilisé intransitivement dans le domaine musical au sens « passer du grave à l'aigu » (3-b, 1155, entrée 19) qui donne lieu, au XIII^e siècle, au sens « s'élever à un certain chiffre » en parlant d'une somme d'argent (entrées 11 et 17). Le sens psychologique « se mettre en colère » (3-c) date de 1174 (*monter en ire*) mais n'est plus réalisé au sein de la structure transitive indirecte. On le retrouve dans des emplois transitifs directs et pronominaux du type *monter la tête à qqn* (1796) ou *monter qqn contre / se monter contre* (1798, entrées 28 et 40).

Une série d'emplois concrets actualisant le concept d'« expansion » (3-d) se développe à partir du XVI^e siècle. Pour cette série, la variation sémantique repose sur la sous-catégorisation du sujet. *Monter* signifie « pousser » avec un sujet de nature <végétale> (1553, entrée 9). Il prend le sens de « se propager » avec un sujet désignant un <son> ou une <odeur> (1689, entrée 7), celui de « s'étendre vers le haut » avec un sujet de type <lieu, terrain> (1690, entrées 2 et 8) et celui d'« atteindre une certaine hauteur » avec un sujet impliquant un <vêtement> (1690, entrée 14).

En moyen français, le verbe prend le sens technique de « tendre le ressort d'une arbalète » (« tirer le ressort vers le haut », 1306). C'est avec cet emploi qu'apparaît la notion de « préparation, confection » développée par les emplois non spatiaux du verbe. Il est d'abord employé au sens « pourvoir des choses nécessaires » (1400, entrée 30). Il apparaît ensuite (1576) avec le sens « assembler, joindre les différentes parties d'une chose pour permettre de l'utiliser » (entrée 26) spécialement en horlogerie (1690) et en joaillerie (1718, entrée 36). Par extension, il prend le sens figuré d'« organiser, combiner, mettre sur pied » d'abord à propos d'une pièce de théâtre (1798) puis avec une valeur générale (1802, entrées 27 et 29).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *monter* avec les entrées de LVF

<p>1-a « Se déplacer de bas en haut » (980)</p>	<p>Monter01 : <i>On monte au sommet, voir P.</i> Eld, « ire qp lc ht », [A12 T1300] Monter04 : <i>On monte dans le train, dans le bus, dans le métro.</i> Eld, « ire DS véh », [N1j] ⇔ Monter23 : <i>Le garçon monte le petit déjeuner à P.</i> D2a, « dat qc A qn vrs ht », [T13a0] Monter33 : <i>On monte dans la chambre de P.</i> Eld, « ire DS lc », [N1j] Monter39 : <i>La prostituée monte avec un client.</i> U2a, « li accord AV qn », [N1c A70]</p>
<p>▶ « Parcourir de bas en haut, gravir » (1140)</p>	<p>⇔ Monter01 : <i>On monte les escaliers.</i> Eld, « ire qp lc ht », [A12 T1300]</p>
<p>▶ « Placer une chose à une plus grande hauteur » (1230)</p>	<p>⇔ Monter03 : <i>On monte les bagages au grenier.</i> E3f, « f.ire qc e ht », [T1340] Monter24 : <i>On monte la vitre.</i> M3a, « (qc)f.mvt pls », [A36 T1306] Monter37 : <i>Le cuisinier monte une sauce.</i> R3c, « m.e.état sauce », [T1306 P3006]</p>
<p>▶ « S'élever à une certaine hauteur, en l'air » (1265)</p>	<p>⇔ Monter01 : <i>L'avion monte dans le ciel.</i> Eld, « ire qp lc ht », [A12 T1300]</p>
<p>▶ « Assaillir » (1680)</p>	<p>⇔ <i>Monter à l'assaut</i> (Non illustré dans LVF)</p>
<p>▶ « Aller du sud vers le nord » (1949)</p>	<p>⇔ Monter06 : <i>On monte de Marseille à Paris.</i> Eld, « ire qp d lc au nord », [A14]</p>
<p>1-b Ascension abstraite</p>	<p>▶ « S'élever socialement, hiérarchiquement » (1140) ⇔ Monter20 : <i>On monte dans la hiérarchie, vers le pouvoir.</i> E2c, « ire VRS abs », [N1g] ▶ « Surenchérir » (1963) ⇔ Monter31 : <i>On monte sur P dans les enchères.</i> M2b, « f.mvt pls e val SR », [N1g] Monter32 : <i>Le joueur monte de mille francs au poker.</i> M2b, « f.mvt pls e val SR », [N1g]</p>
<p>2-a « Se déplacer sur le dos d'un animal » (1080) > « être à califourchon sur »</p>	<p>⇔ Monter05 : <i>On monte à bicyclette, à moto.</i> M1a, « f.mvt sr cheval », [A10] Monter22 : <i>Le cavalier monte, monte à cheval.</i> M1a, « f.mvt à cheval qp », [A11] Monter34 : <i>On monte un cheval sauvage.</i> S1a, « grp an e è dessus », [T1208] Monter38 : <i>L'étalon monte la jument.</i> U1b, « (equi)li sexe fem », [T2200]</p>
<p>▶ 2-b <i>Etre bien (ou mal) monté</i> (1223)</p>	<p>⇔ Monter35(è) : <i>On est bien monté.</i> H1a, « av.som bien sexe », [A16 T3106]</p>

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *monter* avec les entrées de *LVF* (suite)

<p>3-a « Augmenter, atteindre un degré supérieur » (1080)</p>	<p>⇔</p> <p>Monter10 : <i>La rivière, les eaux montent beaucoup.</i> M3a, « (liq)f.mvt ht », [A36] Monter12 : <i>La fièvre monte à 40°.</i> E4c, « (qc)ire à abs », [N3n] Monter13 : <i>L'eau monte jusqu'aux genoux.</i> E3d, « (liq)ire à som », [A32] Monter18 : <i>La voiture peut monter à deux cents km/heure.</i> E4c, « (véh)ire à tant », [N3n] Monter21 : <i>Sa popularité monte.</i> M4a, « (abs)f.mvt pls », [A36] Monter25 : <i>On monte le son de la radio pour écouter.</i> M4b, « f.mvt pls puissance », [T1306]</p>												
▼													
<p>« Enivrer » / « Exciter, agiter » (1668)</p>	<p>⇔</p> <p>Monter15 : <i>Le sang monte au visage de P.</i> E3d, « (liq)ire qp », [A32] Monter16 : <i>L'angoisse, la colère monte peu à peu en P.</i> M4a, « (abs)f.mvt pls », [A36]</p>												
<p>▶ 3-b Musique : « Passer du grave à l'aigu » (1155) > « S'élever à un certain chiffre » (XIII^e s)</p>	<p>⇔</p> <p>Monter11 : <i>Les salaires ont monté.</i> M4a, « (qc)f.mvt pls e val », [A36 T1300] Monter17 : <i>La facture monte, se monte à 3000 francs.</i> E4c, « (qc)ire à tant abs », [N3n P30n0] Monter19 : <i>Sa voix monte sur les fins de phrase.</i> M4a, « (voix)f.mvt pls », [A37]</p>												
<p>▶ 3-c <i>Monter la tête à qqn</i> (1796) > <i>Monter contre / se monter contre</i> (1798)</p>	<p>⇔</p> <p>Monter28(s) : <i>On se monte, est monté contre le pouvoir.</i> P1c, « sent excitation CT », [P10d0] Monter40 : <i>On monte P contre ses parents.</i> E2d, « f.ire qn CT », [T11d0 P10d0]</p>												
<p>▶ 3-d</p> <table border="1" style="width: 100%;"> <tbody> <tr> <td style="width: 30px;">« Pousser », sujet = <végétal> (1553)</td> <td style="width: 10px;">⇔</td> <td>Monter09 : <i>Les salades montent, ont monté.</i> M3a, « (bot)f.mvt pls », [A30]</td> </tr> <tr> <td>« Se propager », sujet = <son> ou <odeur> (1689)</td> <td>⇔</td> <td>Monter07 : <i>La fumée monte de l'incendie.</i> E3a, « (gaz)ex D vrs ht », [A33]</td> </tr> <tr> <td>« S'étendre vers le haut », sujet = <lieu, terrain> (1690)</td> <td>⇔</td> <td>Monter02 : <i>L'escalier monte jusqu'au 6^{ème} étage.</i> L3a, « (voie)lc.qp ht », [A31] Monter08 : <i>La route monte à la sortie de la ville.</i> M3a, « (qc)f.mvt pls », [A30]</td> </tr> <tr> <td>« Atteindre une certaine hauteur », sujet = <vêtement> (1690)</td> <td>⇔</td> <td>Monter14 : <i>Les bas montent à mi-cuisses.</i> E4c, « (obj)ire à tant », [N3n]</td> </tr> </tbody> </table>	« Pousser », sujet = <végétal> (1553)	⇔	Monter09 : <i>Les salades montent, ont monté.</i> M3a , « (bot)f.mvt pls », [A30]	« Se propager », sujet = <son> ou <odeur> (1689)	⇔	Monter07 : <i>La fumée monte de l'incendie.</i> E3a , « (gaz)ex D vrs ht », [A33]	« S'étendre vers le haut », sujet = <lieu, terrain> (1690)	⇔	Monter02 : <i>L'escalier monte jusqu'au 6^{ème} étage.</i> L3a , « (voie)lc.qp ht », [A31] Monter08 : <i>La route monte à la sortie de la ville.</i> M3a , « (qc)f.mvt pls », [A30]	« Atteindre une certaine hauteur », sujet = <vêtement> (1690)	⇔	Monter14 : <i>Les bas montent à mi-cuisses.</i> E4c , « (obj)ire à tant », [N3n]	<p>⇔</p> <p>Monter09 : <i>Les salades montent, ont monté.</i> M3a, « (bot)f.mvt pls », [A30] Monter07 : <i>La fumée monte de l'incendie.</i> E3a, « (gaz)ex D vrs ht », [A33] Monter02 : <i>L'escalier monte jusqu'au 6^{ème} étage.</i> L3a, « (voie)lc.qp ht », [A31] Monter08 : <i>La route monte à la sortie de la ville.</i> M3a, « (qc)f.mvt pls », [A30] Monter14 : <i>Les bas montent à mi-cuisses.</i> E4c, « (obj)ire à tant », [N3n]</p>
« Pousser », sujet = <végétal> (1553)	⇔	Monter09 : <i>Les salades montent, ont monté.</i> M3a , « (bot)f.mvt pls », [A30]											
« Se propager », sujet = <son> ou <odeur> (1689)	⇔	Monter07 : <i>La fumée monte de l'incendie.</i> E3a , « (gaz)ex D vrs ht », [A33]											
« S'étendre vers le haut », sujet = <lieu, terrain> (1690)	⇔	Monter02 : <i>L'escalier monte jusqu'au 6^{ème} étage.</i> L3a , « (voie)lc.qp ht », [A31] Monter08 : <i>La route monte à la sortie de la ville.</i> M3a , « (qc)f.mvt pls », [A30]											
« Atteindre une certaine hauteur », sujet = <vêtement> (1690)	⇔	Monter14 : <i>Les bas montent à mi-cuisses.</i> E4c , « (obj)ire à tant », [N3n]											
<p>4- « Tendre le ressort d'une arbalète » (1306)</p>	<p>▶ « Pourvoir des choses nécessaires » (1400)</p> <p>⇔</p> <p>Monter30 : <i>On monte son ménage.</i> N3a, « mun qc,qn,lc E », [T19j0 P90j0]</p> <p style="text-align: center;">▼</p> <p>« Assembler » (1576)</p> <p>⇔</p> <p>Monter26 : <i>On monte un meuble, une machine.</i> R3a, « fab qc assemblé », [T1306 P3006] Monter36 : <i>Le bijoutier monte un diamant sur l'anneau.</i> L3b, « lc qc SR support », [T13g0 P30g0]</p> <p style="text-align: center;">▼</p> <p>« Organiser, combiner, mettre sur pied » (1798)</p> <p>⇔</p> <p>Monter27 : <i>On monte un complot, une intrigue.</i> R4a, « fab action », [T1306 P3000] Monter29 : <i>On monte une affaire, une entreprise.</i> R4b, « fac entreprise », [T1300 P3000]</p>												

On voit que les différents emplois du verbe s'organisent historiquement autour des concepts d'« **ascension** » (emploi locatif historiquement primaire), d'« **inclinaison** », d'« **augmentation** » et d'« **élaboration** ». Cette observation rejoint conclusions de Desclés et Guentcheva : 2005, p. 102 :

L'invariant sémantique ou « signifié de puissance » (au sens de Guillaume) du verbe français *monter* peut être exprimé par abstraction à partir d'un changement et d'un gradient; le changement dans le domaine spatial devenant un mouvement dans l'espace; le gradient étant: (a) une différence orientée de hauteur dans le spatial ; (b) une différence de degré dans une échelle orientée du moins vers le plus; (c) une différence d'organisation allant du moins élaboré au plus élaboré.

Sur le plan diachronique, l'espace sémantique du verbe est ancré dans le domaine spatial, les emplois non spatiaux étant dérivés du concept primaire de « mouvement ascendant ».

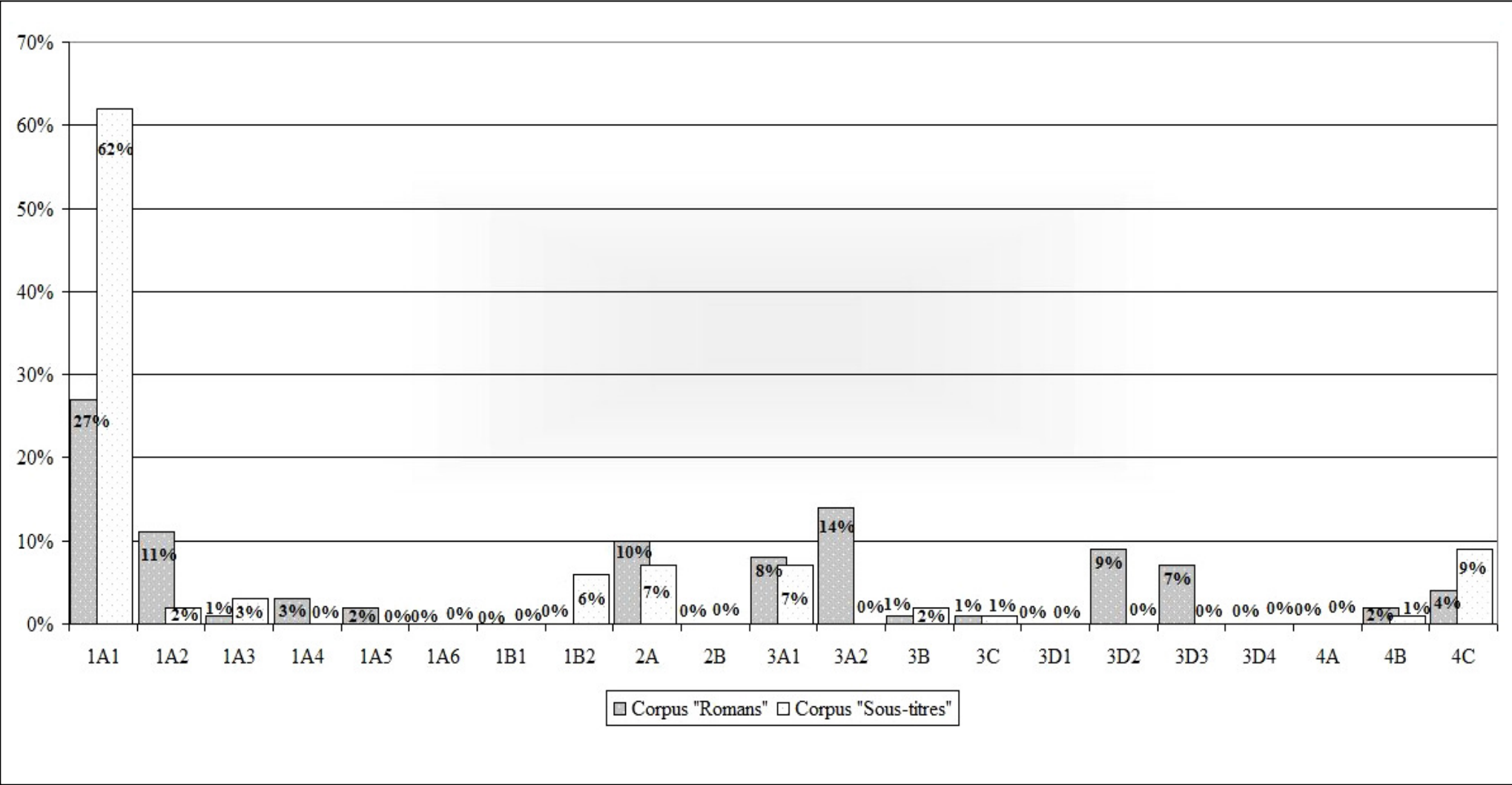
IV-1.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *monter* en discours

Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext, la formule **&e(c=&cmonter g=V)** a été utilisée. Sur les 922 résultats obtenus, les 100 premiers ont été retenus. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « mont* ». On obtient plus de 1000 résultats. Un gros tri est nécessaire pour pouvoir retenir les 100 premières occurrences du verbe *monter* (cf. « Annexe 50 – Corpus *monter* »).

Les emplois de *monter* ont été codés selon l'inventaire historique des sens. Seuls les emplois impliquant un actant désignant un lieu sont qualifiés de « locatifs » (cf. « Annexe 51 – Concordancier corpus *monter* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« Se déplacer de bas en haut » → locatif	1A1
	« Parcourir de bas en haut, gravir » → locatif	1A2
	« Placer une chose à une plus grande hauteur »	1A3
	« S'élever à une certaine hauteur, en l'air »	1A4
	« Assaillir »	1A5
	« Aller du sud vers le nord » → locatif	1A6
1-b	« S'élever socialement, hiérarchiquement »	1B1
	« Surenchérir »	1B2
2-a	« Etre à califourchon sur »	2A
2-b	<i>Etre bien monté</i>	2B
3-a	« Augmenter, atteindre un degré supérieur »	3A1
	« Enivrer » / « Exciter, agiter »	3A2
3-b	« Passer du grave à l'aigu » / « S'élever à un certain chiffre »	3B
3-c	<i>Monter la tête à qqn / Monter contre / se monter contre</i>	3C
3-d	« Pousser »	3D1
	« Se propager »	3D2
	« S'étendre vers le haut »	3D3
	« Atteindre une certaine hauteur »	3D4
4-	« Pourvoir des choses nécessaires »	4A
	« Assembler »	4B
	« Organiser, combiner, mettre sur pied »	4C

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe monter dans les deux corpus



Les emplois 1A6 (« aller du sud vers le nord »), 1B1 (« s'élever socialement, hiérarchiquement »), 2B (*être bien monté*), 3D1 (« pousser »), 3D4 (« atteindre une certaine hauteur ») et 4A (« pourvoir des choses nécessaires ») sont absents des deux corpus qui privilégient tous deux l'emploi historiquement primaire 1A1 (« se déplacer de bas en haut »), mais dans des proportions différentes.

Dans les sous-titres, l'emploi 1A1 concerne 62% des occurrences :

(MonterST5) : *Monte au mât et dis ce que tu vois.*

Cette présence écrasante a pour effet une sous-représentation des autres emplois du verbe. Les emplois 4C (« organiser, combiner, mettre sur pied », 9%), 2A (« être à califourchon sur », 7%), 3A1 (« augmenter, atteindre un degré supérieur », 7%) et 1B2 (« surenchérir », 6%) présentent une fréquence remarquable (entre 5 et 10%) mais beaucoup plus faible que l'emploi 1A1 :

(MonterST45) : *Ne me dis pas que tu as **monté** de faux rencards... pour qu'on finisse ensemble?* → **4C**

(MonterST33) : *La course va commencer... ... et tu vas **monter** les quatre chevaux !* → **2A**

(MonterST80) : ***Montez** le son sur les écrans !* → **3A1**

(MonterST22) : *- Tu mises quoi ? - Deux dollars. Et je **monte** de... vingt.* → **1B2**

L'emploi transitif direct locatif 1A2 (« parcourir de bas en haut, gravir », 2%) ainsi que les emplois 1A3 (« placer une chose à une plus grande hauteur », 3%), 3B (« passer du grave à l'aigu » / « s'élever à un certain chiffre », 2%), 3C (*monter la tête à qqn / monter contre / se monter contre*, 1%) et 4B (« assembler », 1%) sont marginaux, tandis que les emplois 1A4 (« s'élever à une certaine hauteur, en l'air »), 1A5 (« assaillir »), 3A2 (« enivrer » / « exciter, agiter »), 3D2 (« se propager ») et 3D3 (« s'étendre vers le haut ») ne sont pas représentés.

Le corpus « Romans » est plus nuancé que le corpus « Sous-titres ». L'emploi 1A1 bénéficie d'une fréquence d'apparition de 27% (contre 62% dans les sous-titres) :

(MonterROM2) : *Avec une moue dégoûtée, Lejeune **monta** à l'étage où le maréchal avait des appartements.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 15-16.

Il est suivi par les emplois 3A2 (« enivrer » / « exciter, agiter », 14%), 1A2 (« parcourir de bas en haut, gravir », 11%) et 2A (« être à califourchon sur », 10%) :

(MonterROM52) : *Le désir **montait** en moi rien qu'à le regarder.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 105-107. → **3A2**

(MonterROM24) : *Schulmeister **montait** les escaliers et ses gendarmes s'entre poussaient pour lui céder le passage.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 265-267. → **1A2**

(MonterROM15) : *Ils **montèrent** sur les chevaux que leurs écuyers tenaient un peu plus loin, dans une clairière réservée aux officiers.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 180-181. → **2A**

Les emplois 3D2 (« se propager », 9%), 3A1 (« augmenter, atteindre un degré supérieur », 8%) et 3D3 (« s'étendre vers le haut », 7%) présentent également une fréquence d'apparition remarquable :

(MonterROM11) : *Une colonne de fumée noire montait, la maison voisine s'embrasait, le toit allait s'effondrer mais sur qui ?* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 118-120. → **3D2**

(MonterROM54) : *En fin de soirée, la marée monta.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 113-115. → **3A1**

(MonterROM1) : *Il observait après le fleuve cette interminable plaine de Marchfeld qui montait à l'horizon vers le plateau de Wagram.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 12-13. → **3D3**

Les emplois 1A3 (« placer une chose à une plus grande hauteur »), 1A4 (« s'élever à une certaine hauteur, en l'air »), 1A5 (« assaillir »), 3B (« passer du grave à l'aigu » / « s'élever à un certain chiffre »), 3C (*monter la tête à qqn / monter contre / se monter contre*), 4B (« assembler ») et 4C (« organiser, combiner, mettre sur pied ») sont marginaux. L'emploi 1B2 (« surenchérir ») est, quant à lui, non représenté.

Dans les deux corpus, **l'emploi locatif historiquement primaire est majoritaire**. **L'emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu est **secondaire**. Il bénéficie cependant d'une fréquence remarquable dans les romans alors qu'il est très marginal dans les sous-titres. On voit à quel point le choix du type de discours conditionne les résultats. De manière générale, ce sont **les emplois spatiaux** de *monter* (1- et 2-) marquant une « **ascension** » qui sont **privilegiés en discours**. Ils sont **dominants** dans les **sous-titres** et **conurrencés** par les emplois dénotant une « **augmentation** » dans les romans.

IV-1.5. Le verbe *remonter*

IV-1.5.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *remonter* dans LVF

Le verbe *remonter* possède 18 entrées dans LVF. Les entrées 1, 7 et 9 illustrent l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu (cf. « Annexe 52 – Le verbe *remonter* dans LVF »).

Sur les dix-huit entrées du verbe, huit sont associées à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent l'opérateur « ire » (« aller qpp ») ou son équivalent causatif « f.ire » (« faire aller qpp ») :

→ « **ire** qp » = « aller quelque part », sous-classe E1d.

Remonter01 : *On remonte au premier, sur une moto. On remonte les escaliers.*

Remonter04 : *On remonte de Rouen à Paris en train.*

Remonter09 : *On remonte vers la place, le flot des voyageurs, une rue.*

→ « **ire** VRS passé » = « retourner vers le passé », sous-classe E2c.

Remonter05 : *On remonte dans le temps, dans ses souvenirs.*

→ « **ire** A qn » = « aller jusqu'à qqn », sous-classe E2c.

Remonter06 : *On remonte aux assassins.*

→ « **ire** per rivière » = « parcourir une rivière », sous-classe E3e.

Remonter07 : *On remonte le cours du fleuve en canoë.*

→ « **ire** ultra qn » = « dépasser qqn », sous-classe E1g.

Remonter08 : *Le coureur remonte les concurrents mieux placés.*

→ « **f.ire** qc qp ht » = « faire aller qqch plus haut », sous-classe E3f.

Remonter10 : *On remonte les meubles au grenier. On remonte les corps à la surface.*

Trois entrées relèvent de la classe M (« verbes de mouvement ») en association avec l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « (obj)**f.mvt** ht » = « un objet fait un mouvement ascendant », sous-classe M3a.

Remonter02 : *L'avion remonte.*

→ « (val)**f.mvt**+re mns » = « s'élever de nouveau de degré / de niveau », sous-classe M4a.

Remonter03 : *La température remonte. La rivière remonte. La fièvre remonte un peu.*

→ « (qc)**f.mvt** pls » = « qqch augmente en hauteur », sous-classe M3a.

Remonter11 : *La vitre remonte. On remonte le mur d'un mètre.*

Deux entrées appartiennent à la classe P (« verbes psychologiques ») et mettent en scène l'opérateur générique « f.sent » (« faire ressentir », sous-classe P2a) :

Remonter14 : *On remonte P, se remonte avec un alcool.* → « f.sent réconfort »

Remonter17 : *On remonte P contre son père. On est très remonté.* → « f.sent désir⁹⁸ »

Deux entrées sont associées à la classe R (« verbes de réalisation ») et impliquent respectivement les opérateurs génériques « fab » (« réaliser tel objet ») et « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état ») :

→ « **fab** qc assemblé » = « assembler », sous-classe R3a.

Remonter15 : *On remonte un meuble démonté. On remonte le moteur.*

→ « **m.e.état** neuf » = « rénover », sous-classe R3c.

Remonter16 : *On remonte une exploitation, sa garde-robe.*

Deux entrées sont liées à la classe S (« verbes de saisie ») et présentent l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») :

→ « **grp** hab vrs ht » / « **grp** qc vrs ht » = « prendre en levant / tirant », sous-classe S3d.

Remonter12 : *On remonte son pantalon, ses chaussettes.* → « **grp** hab vrs ht »

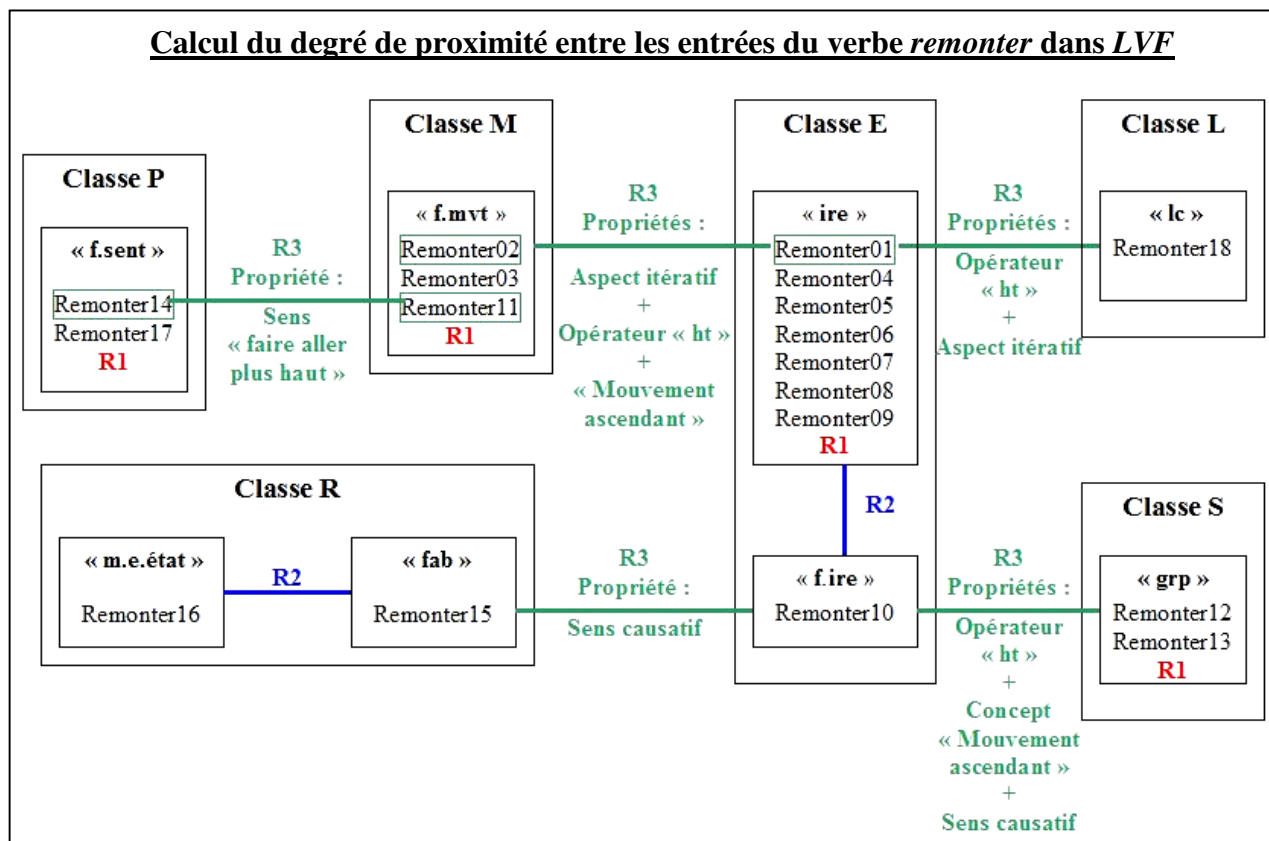
Remonter13 : *On remonte le ressort, un jouet.* → « **grp** qc vrs ht » (= tirer vers le haut)

98. = « exciter »

La dernière entrée du verbe appartient à la classe L (« verbes locatifs ») et met en scène l'opérateur générique « lc » (« être ou mettre à telle place ») :

→ « (voie)lc VRS ht » = « une voie s'étend vers le haut », sous-classe L3a.

Remonter18 : *La route remonte après cette descente.*



Les entrées de la classe E constituent deux groupements unis par un degré de proximité de rang 2, respectivement organisés autour des opérateurs génériques « ire » et « f.ire ». Les entrées présentant l'opérateur « ire » évoquent un « **mouvement ascendant** » (dans l'espace ou sur une échelle de valeur allant du moins vers le plus) ou un « **mouvement en arrière / vers un point d'origine** » dans l'espace ou le temps :

- Remonter01 : *On remonte au premier, sur une moto.*
 - Remonter04 : *On remonte de Rouen à Paris en train.*
 - Remonter08 : *Le coureur remonte les concurrents mieux placés.*
 - Remonter09 : *On remonte vers la place. On remonte une rue.*
 - Remonter05 : *On remonte dans le temps, dans ses souvenirs.*
 - Remonter06 : *On remonte aux assassins.*
 - Remonter07 : *On remonte le cours du fleuve en canoë.*
- } ⇒ **Mouvement ascendant**
- } ⇒ **Mouvement de retour**

L'entrée 1 peut être reliée à l'entrée 18 de la classe L via l'opérateur secondaire « ht » et l'aspect itératif du procès.

Remonter18 : *La route remonte après cette descente.*

Ici, le sujet est statique et l'opérateur « ht » n'implique pas de « mouvement ascendant » mais un degré d' « **inclinaison** ».

Les entrées de la classe M sont unies par un degré de proximité de rang 1 et dénotent un « mouvement ascendant » de l'ordre de l'« **élévation** » ou de l'« **augmentation** ». On peut établir un lien (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 1 de la classe E et l'entrée 2 de la classe M. Ces deux entrées mettent en scène l'opérateur secondaire « ht », présentent un aspect itératif et dénotent un « mouvement ascendant ».

Remonter02 : *L'avion remonte.*

L'entrée 11 de la classe M peut, quant à elle, être mise en relation avec l'entrée 14 de la classe P par l'intermédiaire du sens causatif (concret ou métaphorique) « **faire aller plus haut** » :

Remonter11 : *La vitre remonte. On remonte le mur d'un mètre.* → concret

Remonter14 : *On remonte P, se remonte avec un alcool.* → métaphorique

L'entrée 10 de la classe E, associée à l'opérateur « f.ire », présente un **sens causatif** que l'on retrouve pour l'entrée 15 de la classe R. On peut leur attribuer un degré de proximité de rang 3 :

Remonter10 : *On remonte les meubles au grenier. On remonte les corps à la surface.*

Remonter15 : *On remonte un meuble démonté. On remonte le moteur.*

L'entrée 15 est, par ailleurs, liée à l'autre entrée de la classe R (entrée 16) par un degré de proximité de rang 2 (opérateurs génériques différents) :

Remonter16 : *On remonte une exploitation, sa garde-robe.*

L'entrée 10 peut, en outre, être rapprochée des entrées 12 et 13 (unies par un degré de proximité de rang 1) de la classe S, par l'intermédiaire de l'opérateur « ht », du concept de « mouvement ascendant » qu'il sous-tend et du sens causatif :

Remonter12 : *On remonte son pantalon, ses chaussettes.*

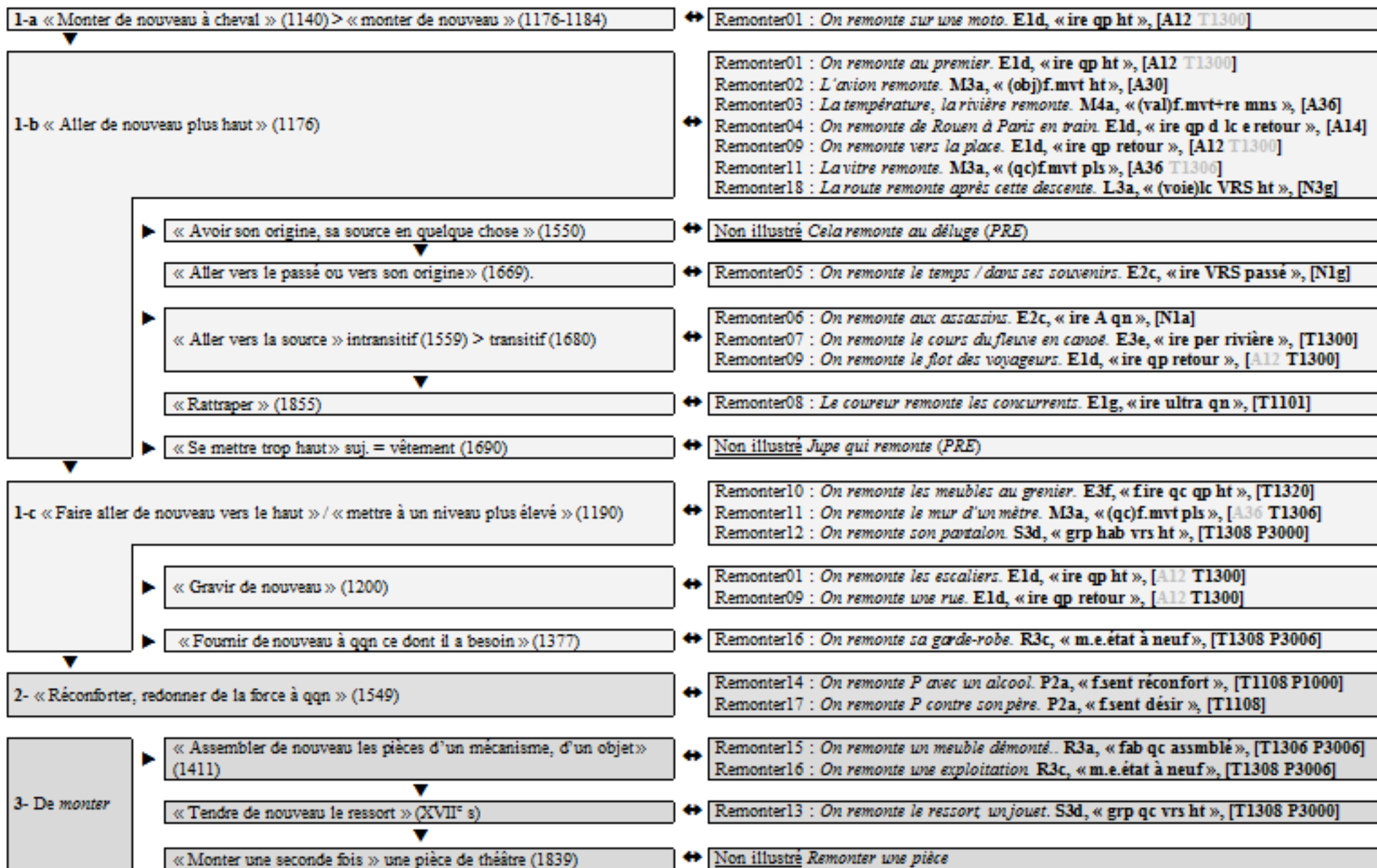
Remonter13 : *On remonte le ressort, un jouet.* → (= tirer les ressorts vers le haut)

On retrouve pour le verbe *remonter* une grande partie des concepts repérés pour le verbe *monter* à savoir l'« **ascension** », l'« **inclinaison** », l'« **augmentation** » et l'« **élaboration** ». Le verbe *remonter* possède en plus des emplois temporels et spatiaux marquant un « mouvement en arrière » (c'est à dire orienté vers un point d'origine). Enfin, la présence du préfixe *re-* dans la structure morphologique du verbe, apporte un **aspect itératif** plus ou moins marqué selon les emplois.

IV-1.5.2. Déploiement historique des sens du verbe *remonter*

Le verbe *remonter* est dérivé (1140) du verbe *monter* par préfixation.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *remonter* avec les entrées de *LVF*



De manière générale, comme pour le verbe *monter*, les emplois intransitifs du verbe *remonter*, sont antérieurs aux emplois transitifs. Les entrées 1, 9 et 11 de *LVF* correspondent à plusieurs emplois historiquement distincts.

Remonter s'emploie tout d'abord intransitivement avec le sens itératif de « monter de nouveau à cheval » (1140) qui évolue (1176-1184) vers le sens plus général de « monter de nouveau (sur ou dans un véhicule) » (1-a) représenté par une partie de l'entrée 1. Par la suite (1176), il prend le sens d'« aller de nouveau plus haut » (1-b) actualisé par les entrées 2, 3, 4 et 18, ainsi que par la composante intransitive des entrées 1, 9 et 11. Cet emploi couvre à la fois la notion d'« augmentation », celle de « changement de position sur un axe vertical » et celle d'« inclinaison ».

Par glissement métaphorique (point le plus haut > concept d'« origine »), le verbe est ensuite attesté avec le sens « avoir son origine, sa source en quelque chose » (1550, non illustré dans *LVF*) qui donne lieu, par transposition au plan temporel, au sens « aller vers le passé ou vers son origine » (1669, entrée 5). A partir de 1559, *remonter* signifie « aller vers la source » (initialement en parlant de la source d'un cours d'eau) en emploi intransitif (entrée 6) puis en emploi transitif (1680, entrées 7 et 9). Par métaphore, cet emploi génère l'expression *remonter la pente* (XIX^e siècle) qui est à l'origine de l'utilisation du verbe au sens « rattraper » (1855) représenté par l'entrée 8. Avec un sujet désignant un vêtement, le verbe est également synonyme de « se mettre trop haut » (1690, non illustré dans *LVF*).

Du sens non causatif 1-b, on passe au sens causatif spatial « faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus élevé » (1-c, 1190, entrées 10, 11 et 12). Cet emploi est à l'origine de l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu qui réalise le sens « gravir de nouveau » (1200) et qui est illustré par la partie transitive des entrées 1 et 9. Dès 1260, le verbe est employé aux sens « remettre en selle » et « pourvoir un cavalier d'une nouvelle monture ». Cette dernière acception donne lieu à l'expression *remonter qqn* signifiant « fournir de nouveau à qqn ce dont il a besoin » (1377, deuxième partie de l'exemple associé à l'entrée 16). Par extension, *remonter* prend le sens de « reconforter, redonner de la force à qqn » (2-, 1549, entrées 14 et 17). L'expression *remonter le moral* est attestée à partir de 1842.

La dernière série d'emplois du verbe *remonter* (3-) est directement issue du sens technique de *monter* lié au concept d'« élaboration ». Dès 1411, *remonter* signifie « assembler de nouveau les pièces d'un mécanisme, d'un objet » (entrée 15 et 16), puis (XVII^e siècle) « tendre de nouveau le ressort (d'un mécanisme) » (entrée 13). Comme pour le verbe *monter*, cet emploi technique évolue vers l'idée d'« élaboration » abstraite avec le sens « monter une seconde fois » une pièce de théâtre (1839, non illustré dans *LVF*).

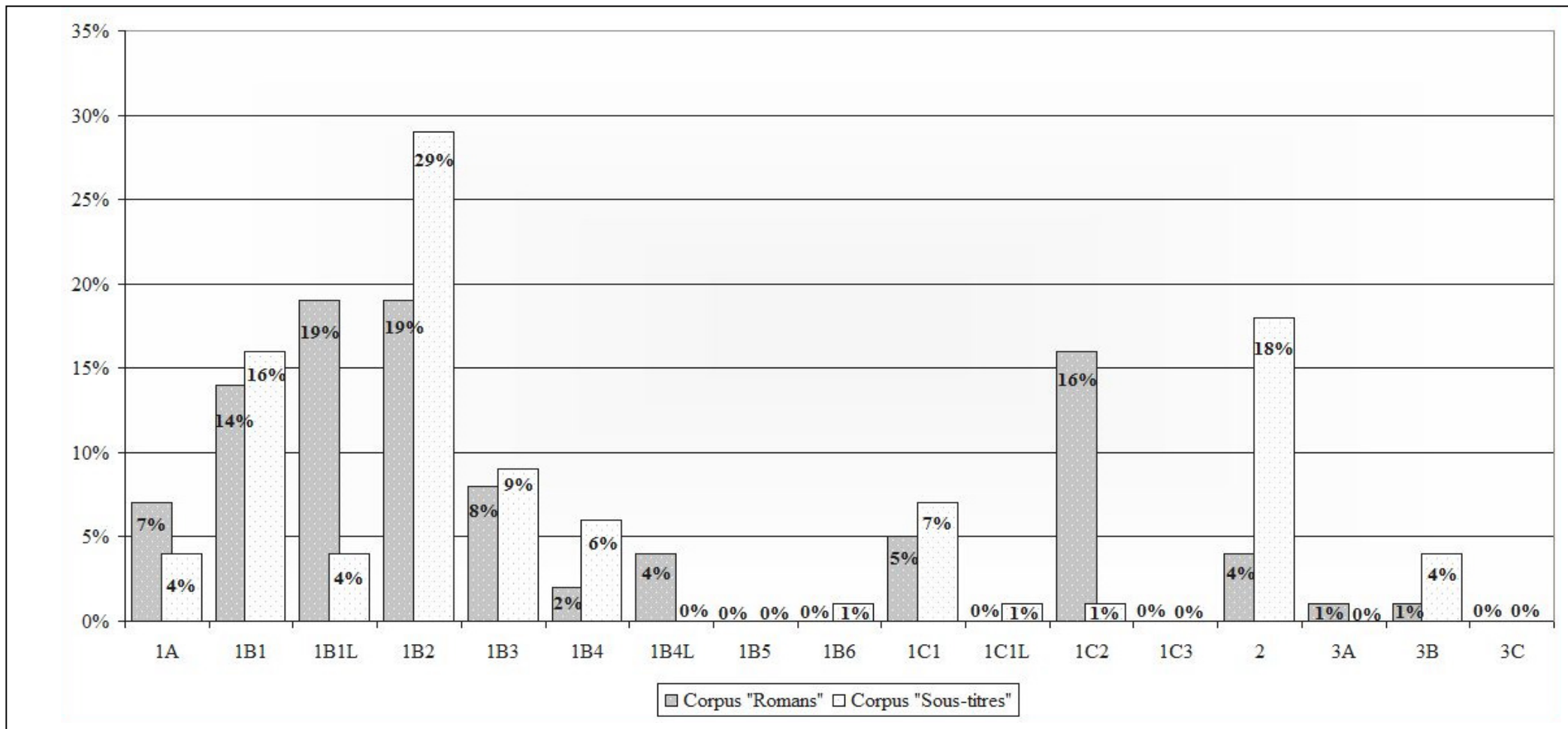
L'étude diachronique montre qu'une grande partie des emplois du verbe *remonter* sont directement calqués sur ceux du verbe *monter* dont il est dérivé. Ces deux verbes sont historiquement locatifs. Les emplois communs sont associés aux concepts d'« **ascension** », d'« **inclinaison** », d'« **augmentation** » et d'« **élaboration** » déjà identifiés lors de l'étude synchronique. Sur le plan syntaxique, on voit que les deux verbes évoluent également de la même manière ; les emplois intransitifs sont antérieurs aux emplois transitifs. L'**emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu est donc **historiquement secondaire**. Les spécificités sémantiques du verbe *remonter* viennent du **préfixe re-** qui, en latin, indique un « **mouvement en arrière** » et une « **répétition** ». L'aspect itératif domine les emplois parallèles à ceux du verbe *monter*. Le concept de « mouvement en arrière » génère, quant à lui, une série d'emplois propres au verbe *remonter* marquant un « **retour dans le passé** » (mouvement temporel) ou « **mouvement à contre-courant** » (domaine spatial).

IV-1.5.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *remonter* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été réalisée à partir de la formule **&c=&cremonter g=V** et donne 412 résultats. La recherche dans la base Lexique 3 a été effectuée à partir de la requête « remont* ». On obtient plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premiers (cf. Annexe 53 – Corpus *remonter*»). Les emplois ont été codés conformément à l'inventaire historique des sens (cf. « Annexe 54 – Concordancier corpus *remonter* »). Les emplois 1B1, 1B4 et 1C1 ont été divisés en deux groupes : les emplois non locatifs et les emplois locatifs (L). On distinguera ainsi pour 1B1, les exemples du type *L'avion remonte* (non locatif, 1B1) et *On remonte au premier étage* (locatif, 1B1L).

	Sens	Code emploi
1-a	« Monter de nouveau » → locatif	1A
1-b	« Aller de nouveau plus haut »	1B1
		1B1L
	« Avoir son origine, sa source en quelque chose » → temporel	1B2
	« Aller vers le passé ou vers son origine » → temporel	1B3
	« Aller vers la source »	1B4
		1B4L
	« Rattraper »	1B5
	1B6	
1-c	« Faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus élevé »	1C1
		1C1L
	« Gravier de nouveau » → locatif	1C2
	« Fournir de nouveau à qqn ce dont il a besoin »	1C3
2-	« Réconforter, redonner de la force à qqn »	2
3-	« Assembler de nouveau »	3A
	« Tendre de nouveau le ressort »	3B
	« Monter une seconde fois »	3C

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *remonter* dans les deux corpus



Dans les sous-titres, l'emploi 1B2 (« avoir son origine, sa source en quelque chose ») est majoritaire (29%), suivi par les emplois 2 (« reconforter, redonner de la force à qqn », 18%) et 1B1 (« aller de nouveau plus haut » non locatif, 16%) :

(RemonterST7) : *Mon dernier contact intime avec une fille remonte au bac à sable.* → **1B2**

(RemonterST15) : *Tu sais ce qui te remonterait le moral? Un chiot.* → **2**

(RemonterST49) : *Je dois descendre et remonter comme si je rentrais du gala!* → **1B1**

Les emplois 1B3 (« aller vers le passé ou vers son origine », 9%), 1C1 (« faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus élevé », 7%) et 1B4 (« aller vers la source », 6%) bénéficient également d'une fréquence d'apparition significative (entre 5 et 10%)

(RemonterST47) : *C'est le temps, qu'on peut pas remonter.* → **1B3**

(RemonterST30) : *Je viens de vous remonter les manches.* → **1C1**

(RemonterST36) : *Pendant ce temps, remontez la filière de l'argent.* → **1B4**

Les emplois locatifs 1A (« monter de nouveau », 4%), 1B1L (« aller de nouveau plus haut », 4%), 1C1L (« faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus élevé », 1%) et 1C2 (« gravir de nouveau », 1%) sont marginaux, tout comme les emplois 3B (« tendre de nouveau le ressort », 3%) et 1B6 (« se mettre trop haut », 1%). Les emplois 1B4L (« aller vers la source »), 1B5 (« rattraper »), 1C3 (« fournir de nouveau à qqn ce dont il a besoin »), 3A (« assembler de nouveau ») et 3C (« monter une seconde fois ») sont, quant à eux, absents du corpus de référence.

Dans le corpus « Romans », l'emploi temporel 1B2 (« avoir son origine, sa source en quelque chose », 19%) n'est pas nettement majoritaire. Il est concurrencé par l'emploi locatif 1B1L (« aller de nouveau plus haut », 19%) qui présente la même fréquence d'apparition :

(RemonterROM27) : *Certaines fortunes actuelles ont des origines qui remontent à cette époque où l'on vendait de tout sous le manteau...* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 148-149. → **1B2**

(RemonterROM6) : *A pied, entre des flaques de sang et sur un chemin parsemé de corps, Boudet remonta vers l'église abîmée.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 230-231. → **1B1L**

Viennent ensuite l'emploi locatif 1C2 (« gravir de nouveau », 16%) et l'emploi spatial non locatif 1B1 (« aller de nouveau plus haut », 14%) :

(RemonterROM81) : *Ils remontent tous deux l'escalier.* - ROCHANT E, UN MONDE SANS PITIE, 1990, 110-113. → **1C2**

(RemonterROM10) : *Il descendit et remonta bientôt, accompagné de Lucien que, dit-il, il avait rencontré chemin faisant.* - PEREC G, QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR?, 1996, 51-53. → **1B1**

Les emplois 1B3 (« aller vers le passé ou vers son origine », 8%), 1A (« monter de nouveau », 7%) et 1C1 (« faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus

élevé », 5%) bénéficient d'une fréquence de représentation plus faible mais néanmoins remarquable :

(RemonterROM44) : *Ils vivent leur lune de miel entre toutes les lunes passées et toutes les lunes à venir, sans se soucier du présent, parce qu'ils remontent peu à peu le temps en se faufilant à travers les lignes et les siècles.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 185-187. → **1B3**

(RemonterROM2) : *Le lendemain il remontait en selle et entraîna ses soldats dans les collines de Galilée...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 68-70. → **1A**

(RemonterROM1) : *Il remonta sur ses mollets les guêtres qui le serraient, alla cueillir son fusil dans le faisceau et se rangea à la suite de ses camarades pour gagner les taillis...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 49-50. → **1C1**

Les emplois 1B4 et 1B4L (« aller vers la source », 2 et 4%), 2 (« reconforter, redonner de la force à qqn », 4%), 3A (« assembler de nouveau », 1%) et 3B (« tendre de nouveau le ressort », 1%) sont marginaux tandis que les emplois 1B5 (« rattraper »), 1B6 (« se mettre trop haut », 1C1L (« faire aller de nouveau vers le haut » / « mettre à un niveau plus élevé »), 1C3 (« fournir de nouveau à qqn ce dont il a besoin ») et 3C (« monter une seconde fois ») ne sont pas illustrés.

En distinguant les emplois locatifs (1A + 1B1L + 1B4L + 1C1L + 1C2), les emplois temporels (1B2 + 1B3) et les emplois spatiaux non locatifs (1B1 + 1B4 + 1B6 + 1C1), on voit que les profils des deux corpus sont très différents. Le discours littéraire privilégie nettement les emplois locatifs (46%). Les emplois temporels occupent la deuxième position (27%), suivis par les emplois spatiaux non locatifs (21%). Dans les sous-titres, les emplois locatifs sont, à l'inverse, nettement minoritaires avec une fréquence de représentation de 10%. Ce sont les emplois temporels (historiquement secondaires et sous-représentés dans *LVF*) qui dominent le corpus (38%), suivis par les emplois spatiaux non locatifs (30%) et l'emploi 2 (« reconforter, redonner de la force », 18%). **Le discours oral transcrit remet donc en cause l'ancrage du verbe dans le domaine spatial. L'emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu, reste, quant à lui, **secondaire** dans les deux corpus (bien qu'il bénéficie d'une fréquence de 16% dans les romans), **supplanté** par les **emplois transitifs indirects locatifs** historiquement antérieurs.

IV-1.6. Polysémie des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu

IV-1.6.1. Profilage des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu

Au terme de l'étude individuelle des cinq verbes de la classe, quatre profils émergent :

1- Verbe non locatif dont l'emploi locatif est marginal

Le verbe *battre* est **historiquement non locatif**. Ses emplois expriment prioritairement un « **impact** » (emploi historiquement primaire « frapper qqch de manière répétée ») ou une

« **lutte** » entre deux individus (emploi historiquement secondaire dérivé de l'emploi primaire « livrer un combat »). L'**emploi transitif direct locatif** est historiquement lié à l'emploi primaire mais constitue un **emploi marginal du verbe battre** (il est absent des deux corpus de référence). Son **espace sémantique** est ancré dans le **domaine non spatial du « contact »**.

2- Verbe non locatif dont l'espace sémantique est ancré dans le domaine spatial

Le verbe *courir* exprime **prioritairement** un « **mouvement intransitif** ». Ses **emplois transitifs directs locatifs** (du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu) sont **historiquement secondaires et très marginaux en discours**. *Courir* s'emploie avant tout **intransitivement** pour exprimer un « **mouvement rapide** » effectué par le sujet pour « **parcourir un espace** » ou « atteindre » un point déterminé (« **poursuite** »). Bien que ses **emplois** soient **très majoritairement non locatifs**, son **espace sémantique** est **ancré** dans le **domaine spatial**.

3- Verbes locatifs possédant des extensions en dehors du domaine spatial

Quel que soit le point de vue adopté, le verbe *descendre* apparaît comme un verbe fondamentalement locatif exprimant un « **changement de position** » (mouvement ou déplacement) ou une « **situation dans l'espace** » (inclinaison, profondeur, etc.). Son **espace sémantique** est profondément ancré dans le **domaine spatial**. Tous ses emplois peuvent être mis en relation avec le **concept historiquement primaire** de « **mouvement descendant** », y compris ses emplois non locatifs qui constituent donc des **extensions en dehors du domaine spatial**. Au niveau syntaxique, *descendre* apparaît prioritairement au sein de constructions^{GDC} transitives indirectes mettant en scène un lieu prépositionnel. L'**emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu est **syntactiquement secondaire** tout en réalisant le sens primaire et dominant d'« aller de haut en bas ».

Le verbe *monter* est également un verbe prioritairement locatif. Son emploi historiquement primaire évoquant un « **mouvement ascendant** » est majoritaire en discours. L'espace sémantique de ce verbe s'organise autour des concepts d'« **ascension** », d'« **inclinaison** », d'« **augmentation** » et d'« **élaboration** ». Ses **emplois spatiaux** (« ascension » et « inclinaison ») apparaissent comme **dominants, quelle que soit l'approche adoptée**. Les **emplois non spatiaux**, associés aux concepts d'« augmentation » et l'« élaboration », constituent donc des **extensions polysémiques** en dehors du domaine spatial.

4- Verbe locatif dont le statut est remis en cause en discours

Le verbe *remonter* est fondamentalement locatif et son espace sémantique est ancré dans le domaine spatial. Sur le plan diachronique, l'**emploi transitif direct locatif** du type

« mouvement » à l'intérieur d'un lieu est **secondaire** par rapport aux **emplois transitifs indirects locatifs historiquement primaires**. Une partie des emplois de *remonter* correspond à ceux du verbe *monter* dont il est dérivé. Ces emplois intègrent les concepts d'« **ascension** », d'« **inclinaison** », d'« **augmentation** » et d'« **élaboration** ». Le verbe possède également des **emplois temporels** (retour vers le passé) qui constituent des extensions polysémiques par un phénomène de transposition. Sur le plan discursif, les emplois locatifs sont majoritaires dans les romans. Le corpus littéraire est en accord avec l'approche synchronique (supériorité numéraire des entrées spatiales de *remonter* dans *LVF*) et la réalité historique. Cet ancrage spatial est remis en cause par le corpus « Sous-titres » qui privilégie les emplois temporels, historiquement secondaires et sous-représentés dans *LVF*.

IV-1.6.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Parmi les cinq verbes de la classe seuls *monter* et *remonter* sont synonymes entre eux. Ils sont par ailleurs tous deux liés au verbe *descendre* par relation d'antonymie. Les cinq verbes possèdent 451 synonymes différents (179 pour *battre*, 82 pour *courir*, 57 pour *descendre*, 88 pour *monter* et 45 pour *remonter*, cf. « Annexe 55 – Liste des synonymes et antonymes des verbes du type mouvement à l'intérieur d'un lieu ») et 29 synonymes communs dont aucun n'est synonyme de plus de deux vedettes :

affluer, ajuster, aller, augmenter, claquer, couler, élever, éreinter, exhausser, faire, hausser, parcourir, partir, passer, procéder, provenir, rechercher, rehausser, relever, renchérir, rétrograder, revaloriser, se ruer, s'envoler, sortir, soulever, suivre, venir, voler.

Répartition des synonymes communs par paire de verbes vedettes

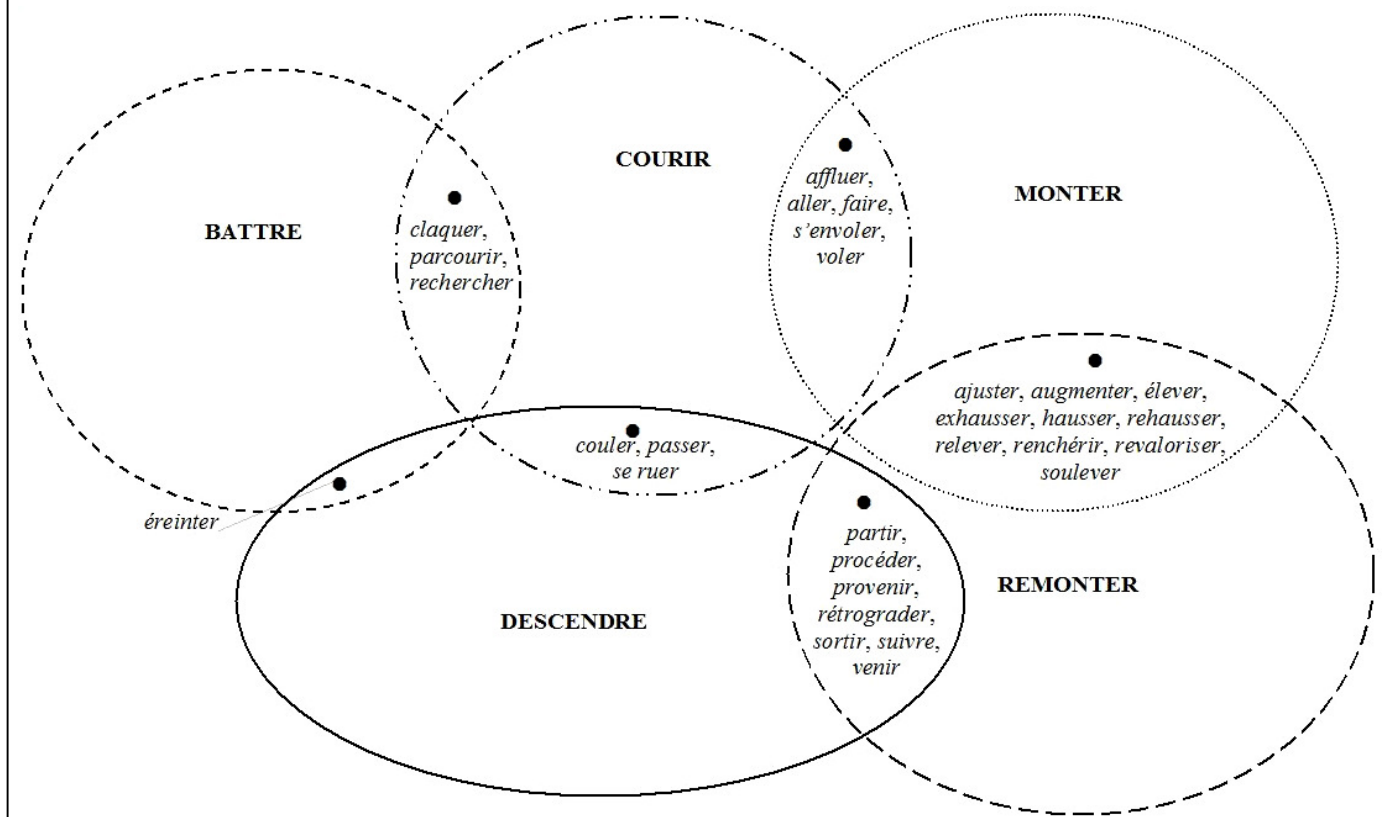
	Synonymes communs
Battre – Courir	3 : <i>claquer, parcourir, rechercher</i>
Battre – Descendre	1 : <i>éreinter</i>
Battre – Monter	
Battre – Remonter	
Courir – Descendre	3 : <i>couler, passer, se ruer</i>
Courir – Monter	5 : <i>affluer, aller, faire, s'envoler, voler</i>
Courir – Remonter	
Descendre – Monter	ANTONYMES
Descendre – Remonter	7 : <i>partir, procéder, provenir, rétrograder, sortir, suivre, venir</i>
Monter – Remonter	10 : <i>ajuster, augmenter, élever, exhausser, hausser, rehausser, relever, renchérir, revaloriser, soulever</i>

Chaque verbe possède des connexions synonymiques avec deux autres verbes de la classe. Il existe donc bien un réseau de relations sémantiques permettant de construire un espace sémantique commun. Pour autant, il n'existe aucune zone de recouvrement entre les espaces sémantiques des cinq verbes du point de vue synonymique ; on ne repère aucun synonyme récurrent pouvant servir d'hyperonyme pour la classe.

Le verbe *battre* apparaît comme isolé du fait qu’il ne partage que quatre connexions avec les autres verbes de la classe. Or, c’est le seul verbe dont l’espace sémantique n’est pas ancré dans le domaine spatial (cf. supra, IV-1.6.1.). A l’inverse, les verbes *monter* et *remonter* d’une part, et *descendre* et *remonter* d’autre part, entretiennent des relations privilégiées en raison du grand nombre de synonymes qu’ils partagent.

Les verbes *descendre* et *courir* sont respectivement connectés à trois autres verbes, tandis que les verbes *battre*, *monter* et *remonter* sont chacun en liaison avec seulement deux autres verbes. *Descendre* et *courir* assurent, de ce fait, la cohésion de l’espace sémantique commun.

Schématisation de l’espace sémantique commun des cinq verbes de la classe



Seuls *monter* et *remonter* ont des cliques communes étant donné que ce sont les seuls verbes de la classe à être synonymes entre eux. En observant ces cliques communes, on voit que la zone de recouvrement entre l’espace sémantique des deux verbes s’organise autour des concepts d’« **augmentation** » (synonymes *augmenter*, *renchérir* et *revaloriser*), d’« **élévation** » (synonymes *élever*, *exhausser*, *hausser*, *rehausser*, *relever* et *soulever*) et d’« **élaboration** » (synonyme *ajuster*) :

Clique	Emplois correspondants
< augmenter , hausser, monter, rehausser, relever, remonter, renchérir , revaloriser >	<i>La rivière monte, remonte</i> <i>Les prix montent, remontent</i>
< élever , hausser , monter, relever , remonter, soulever >	<i>Monter, remonter les meubles au grenier</i>
< ajuster , monter, remonter>	<i>Monter, remonter un moteur</i>

Battre et *courir* partagent le synonyme *parcourir* qui renvoie à l'**emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu. Ils ont également en commun le synonyme *rechercher* qui fait référence au même emploi transitif direct locatif pour le verbe *battre*, mais s'oriente vers le concept de « **poursuite** » pour le verbe *courir*.

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Battre</i>	<battre, explorer, parcourir > / <battre, fouiller, rechercher >	<i>Battre la campagne</i> (pour retrouver qqn)
<i>Courir</i>	<courir, faire, parcourir , sillonner, visiter>	<i>Courir le monde</i>
	<chercher, courir, poursuivre, rechercher >	<i>Le chasseur court le cerf</i>

Battre et *descendre* possèdent uniquement le synonyme *éreinter* en commun. Ce synonyme est à prendre dans son sens vieilli « blesser, déformer en battant ou en foulant les lombes. — Rouer de coups. » (*PRE*) et implique l'idée d'« **attaque** » :

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Battre</i>	<battre, éreinter , étriller, maltraiter, rosser>	<i>Battre un chien</i>
	<anéantir, battre, briser, démolir, éreinter >	<i>L'armée bat l'ennemi</i>
<i>Descendre</i>	<descendre, éreinter , exécuter, tuer>	<i>Descendre qqn</i>
	<critiquer, descendre, éreinter >	<i>Descendre une pièce</i>

Courir et *monter* partagent les synonymes *s'envoler* et *voler* qui font référence au concept d'« **élévation** ». Dans le cas de *courir*, le lien synonymique repose sur une métaphore :

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Courir</i>	<courir, s'élancer, s'envoler , voler >	<i>Va, cours, vole</i> (Corneille)
<i>Monter</i>	<monter, s'élever, s'envoler , voler >	<i>L'avion monte dans le ciel</i>

Le synonyme *se ruer*, commun aux verbes *courir* et *descendre*, implique l'idée d'« **irruption** » :

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Courir</i>	<courir, foncer, fondre, s'élancer, se jeter, se précipiter, se ruer >	<i>On court à la pharmacie</i>
<i>Descendre</i>	<débouler, descendre, se ruer >	<i>La police descend dans le quartier</i>

Enfin, *descendre* et *remonter* partagent sept synonymes parmi lesquels *partir*, *procéder*, *provenir*, *sortir* et *venir* qui évoquent une « **origine** » :

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Descendre</i>	<descendre, émaner, partir , procéder , provenir , sortir , venir >	<i>Descendre d'une famille noble</i>
<i>Remonter</i>	< partir , procéder , provenir , remonter , sortir , venir >	<i>Qqch remonte au Moyen-Age</i>

Le synonyme *rétrograder* implique, quant à lui, un « **mouvement en arrière** » :

Vedette	Clique	Emplois correspondants
<i>Descendre</i>	<baissier, déchoir, descendre, rétrograder , tomber>	<i>Descendre dans les sondages</i>
<i>Remonter</i>	<refluer, remonter, rétrograder >	<i>Remonter le courant</i>

On retrouve ici les principaux concepts repérés lors de l'étude individuelle de chaque verbe, ce qui laisse présager l'existence de régularités polysémiques pour la classe. Pour autant, les verbes *battre* et *courir* paraissent isolés des autres. On peut donc supposer que les

régularités polysémiques concernent principalement le groupement constitué des verbes *descendre*, *monter* et *remonter*.

IV-1.6.3. Régularités polysémiques des verbes du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu

IV-1.6.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

- *Descendre*, *monter*, *remonter*

Ces trois verbes intègrent les concepts de « haut » ou de « bas » dans leur sémantisme. Leur emploi transitif direct locatif exprime un « **mouvement orienté** » dans un lieu :

Descendre01 : *On descend les escaliers.*
 Monter01 : *On monte les escaliers.*
 Remonter01 : *On remonte les escaliers.* } → N0<hum> V N1<loc>

Sur le plan historique, l'utilisation de tous ces verbes au sein d'une structure transitive directe est tardive. Ils possèdent un emploi intransitif, historiquement primaire, dénotant un « **déplacement** » (depuis un lieu source ou vers un lieu de destination) :

Descendre02 : *On descend (de voiture).*
 Monter04 : *On monte (dans le train).*
 Remonter01 : *On remonte (au premier étage).* } → N0<Cible> V (PrépN1<Site>)

Ils sont également tous trois aptes à exprimer un « mouvement » de type « **augmentation / baisse** » de **niveau**, au sein d'une structure intransitive :

Descendre07 : *La rivière descend.*
 Monter10 : *La rivière monte.*
 Remonter03 : *La rivière remonte.* } → N0<entité expansible> V

Ils admettent, par ailleurs, un emploi **causatif de déplacement** au sein de la construction^{GDC} bitransitive N0<Agent> V N1<Affecté> Prép N2<loc> :

Descendre12 : *On descend les cartons à la cave.*
 Monter03 : *On monte les bagages dans la chambre.*
 Remonter10 : *On remonte les meubles au grenier.*

Enfin, avec un sujet désignant une <voie>, *descendre*, *monter* et *remonter* présentent un emploi intransitif similaire, de type « situation spatiale », indiquant la manière dont ce sujet est positionné dans l'espace (« inclinaison ») :

Descendre05 : *La route descend vers la ville.*
 Monter08 : *La route monte à la sortie de la ville.*
 Remonter18 : *La route remonte après cette descente.* } → N0<voie> V (Prép N1)

Le verbe *courir* possède un emploi comparable impliquant un sujet de type « voie » et décrivant une « situation spatiale ». Cet emploi n'exprime pas une « inclinaison » mais un

« circuit » et la présence d'un complément prépositionnel locatif est obligatoire :

Courir06 : *Les routes courent dans la campagne.* → N0<voie> V Prép N1<loc>

- *Monter et remonter*

Ces verbes partagent un emploi transitif direct non spatial réalisant l'idée d'« **assemblage** » :

Monter26 : *On monte un meuble.*
Remonter15 : *On remonte un meuble.* } → N0<hum> V N1<éléments>

Ils possèdent en outre un autre emploi transitif direct relevant du même domaine conceptuel (« fabrication / création ») et impliquant l'idée d'« **élaboration** », notamment dans le domaine théâtral : *monter / remonter une pièce de théâtre* (PRE).

- *Battre et descendre*

L'espace sémantique du verbe *battre* est globalement externe au domaine spatial. Il possède un emploi transitif direct marquant la « victoire » d'un individu sur son adversaire, au sein de la construction^{GDC} N0<hum> V N1<hum affecté>. *Descendre* admet un emploi apparenté (même construction^{GDC}) mais réalisant cette fois le sens de « tuer, abattre ». Bien que l'état résultant du procès soit différent pour chaque verbe, ces deux emplois sont associés au concept d'« **élimination** » :

Battre04 : *L'armée bat l'ennemi en rase campagne.*

Descendre16 : *Le truand descend P à la sortie de l'hôtel.*

- *Battre et courir*

L'emploi transitif direct locatif de ces deux verbes est assimilable, du fait qu'il implique un « parcours » (et non un « mouvement orienté » comme pour les verbes *descendre*, *monter* et *remonter*) :

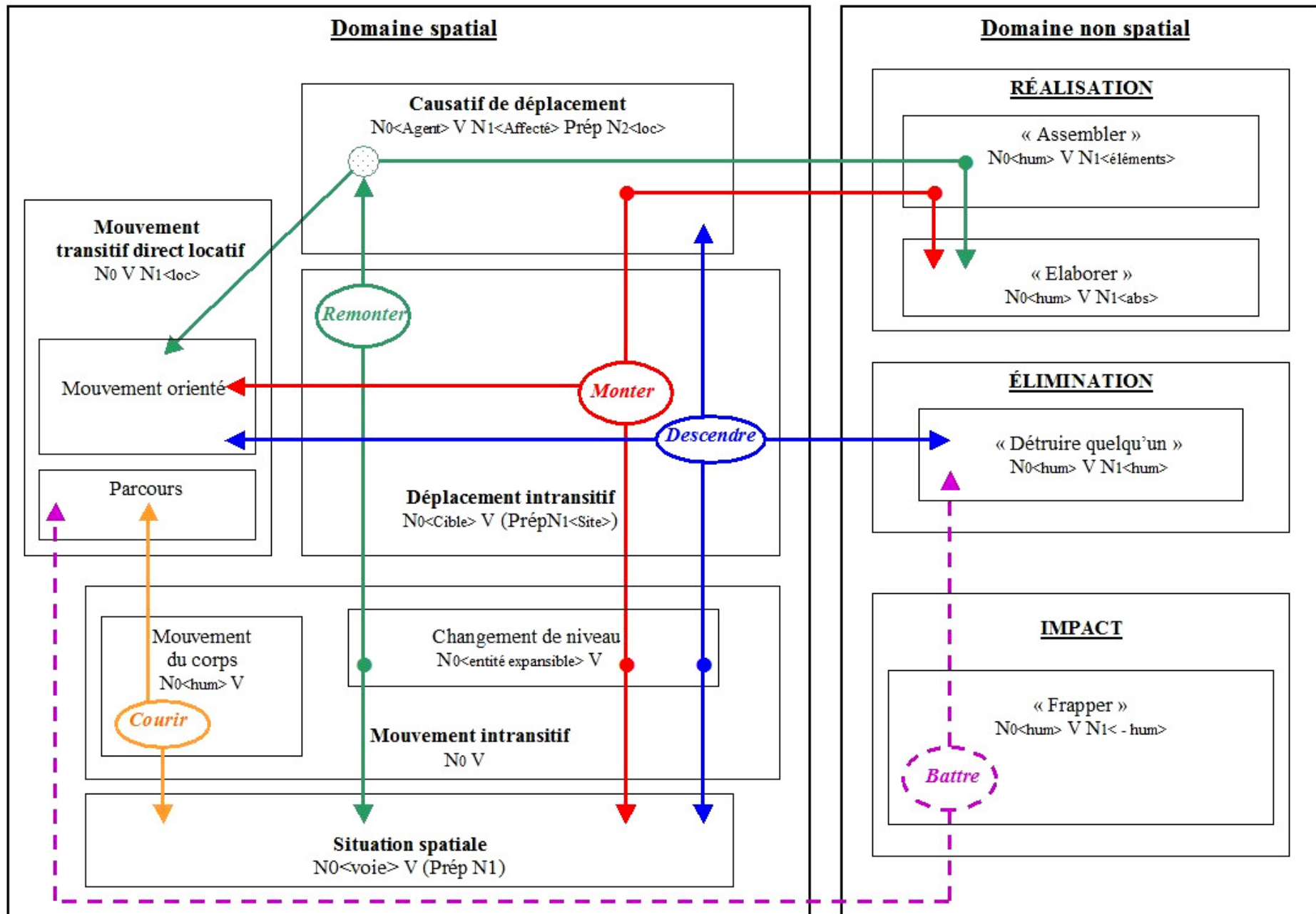
Battre12 : *On bat la campagne.*
Courir17 : *On court le monde.* } → N0<hum> V N1<loc>

On repère **neuf emplois** constituant des régularités polysémiques pour les cinq verbes de la classe. **La polysémie des verbes *descendre*, *monter* et *remonter*** apparaît comme **régulière et concentrée dans le domaine du « mouvement-déplacement »**. Par ailleurs, **l'isolement** des verbes *battre* et *courir* se confirme. Les emplois temporels de *descendre* et *remonter* indiquant une « origine » sont sémantiquement liés mais ne donnent pas lieu à des régularités polysémiques (les deux verbes réalisent le sens « être issu de » différemment) :

- Descendre : N0<hum> V DE N1<origine> → *On descend d'une famille noble.*

- Remonter : N0<-hum> V A N1<origine temps> → *Qqch remonte à l'origine de l'Homme.*

IV-1.6.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu



- **Battre**

Le verbe *battre* est **historiquement non locatif** et son **espace sémantique** est **concentré dans le domaine non spatial** du « contact » (« impact », « combat », « victoire », etc.). Son emploi historiquement primaire est secondaire en discours (⊙) et implique l'idée d'« impact » (sens « frapper »). Il est à l'origine d'une extension polysémique dans le domaine de l'« élimination » avec un emploi, à sujet et objet directs humains, intégrant à la fois l'idée de « combat », de « victoire » et d'« anéantissement » de l'objet. C'est à partir du même emploi historiquement primaire que **le verbe entre exceptionnellement dans le domaine spatial**, par l'intermédiaire de l'expression *battre les buissons* (« frapper les buissons pour débusquer un animal » puis « parcourir un lieu »). **L'emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu évoque un « **parcours** », représente une extension polysémique externe au domaine privilégié du verbe et constitue un **emploi marginal**.

- **Courir**

Courir est également **historiquement non locatif** mais, contrairement à *battre*, son **espace sémantique** est **ancré dans le domaine spatial** du « mouvement ». Son emploi historiquement primaire est également primaire en discours (○). Il évoque un « mouvement du corps » intransitif (« se déplacer rapidement par une suite d'élans »). Cet emploi est à l'origine de **deux extensions internes au domaine spatial**. La première concerne l'emploi transitif direct locatif de type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu qui, comme pour le verbe *battre*, dénote un mouvement de « parcours ». La deuxième s'oriente vers le champ de la « situation spatiale » avec un emploi, à sujet non humain de type <voie>, indiquant un positionnement dans l'espace (*les routes courent dans la campagne*).

- **Descendre**

Le verbe *descendre* est fondamentalement **locatif**. Son emploi historiquement primaire exprime un « déplacement » depuis un lieu (mentionné ou non) plus élevé sur une échelle spatiale verticale. Cet **emploi historiquement primaire s'impose** également en discours (○) et constitue un **foyer de polysémie** puisqu'il est à l'origine de **quatre extensions polysémiques**. Au sein d'une structure syntaxique strictement intransitive et avec un sujet désignant une <entité expansible>, *descendre* dénote un « **changement de niveau** » (**mouvement intransitif**). Le verbe entre ensuite dans le domaine situationnel avec un emploi marquant l'« **inclinaison** » d'un sujet de type <voie> de communication. La deuxième extension concerne l'emploi transitif direct locatif indiquant un « mouvement orienté » dans un lieu (et non un parcours, comme pour les verbes *battre* et *courir*). Avec la troisième extension, on passe du « déplacement intransitif » au « **déplacement causatif** ». La dernière extension fait sortir le verbe du domaine spatial pour entrer dans le champ conceptuel de

l'« **élimination** » avec un emploi transitif direct à sujet et objet humains. Excepté cette dernière extension, on voit que les **mouvements polysémiques** du verbe sont **concentrés** dans le **domaine spatial**.

- **Monter**

Le verbe *monter* exprime à l'origine un « **déplacement** » vers un lieu plus élevé sur une échelle spatiale verticale (orientation inverse par rapport à *descendre*). Cet emploi **historiquement primaire** est également **primaire en discours** (○) et représente un **foyer de polysémie** important puisqu'il est à l'origine de **trois extensions** similaires à celle du verbe *descendre*. On passe tout d'abord du « déplacement » au « mouvement » avec un emploi indiquant un « **changement de niveau** » (« **mouvement intransitif** »), qui évolue vers un emploi **situationnel** (« **inclinaison** » d'une voie de communication). L'emploi primaire est également à l'origine de l'**emploi transitif direct locatif** dénotant un « **mouvement orienté** » et de l'emploi « **causatif de déplacement** ». C'est ensuite à partir de l'emploi causatif de déplacement que le verbe *monter* sort du domaine spatial pour entrer dans le **champ conceptuel de la « réalisation »** avec un emploi réalisant l'idée d'« **assemblage** » et donnant lui-même lieu à un emploi attaché à la notion d'« **élaboration** ».

- **Remonter**

Comme les verbes *descendre* et *monter*, l'**emploi historiquement primaire** de *remonter* évoque un **déplacement** et **s'impose dans le discours littéraire**⁹⁹ (○). Il représente également un **foyer de polysémie** et donne lieu à une extension vers le « **mouvement intransitif** » (« **changement de niveau** »), qui s'étend ensuite au champ de la « **situation spatiale** » (« **inclinaison** » d'une voie de communication). Contrairement aux deux autres verbes, **ce n'est pas l'emploi historiquement primaire qui est à l'origine de l'emploi transitif direct locatif**, mais l'emploi « **causatif de déplacement** » qui constitue un **second foyer de polysémie**. C'est en effet à partir de cet emploi secondaire que *remonter* accède au **domaine non spatial** de la « **réalisation** » avec des emplois similaires à ceux de *monter*, dénotant un « **assemblage** » puis une « **élaboration** ».

Sur les cinq verbes de la classe, *courir*, *descendre*, *monter* et *remonter* présentent une polysémie concentrée dans le domaine spatial. Leurs emplois externes à ce domaine conceptuel constituent systématiquement des extensions polysémiques. Le cheminement de la polysémie des verbes *descendre*, *monter* et *remonter* est comparable. C'est pour ces trois verbes que l'on repère le plus d'alternances régulières d'emplois, qui représentent de réelles

99. L'étude de corpus a montré que les sous-titres de films privilégient l'emploi temporel *qqch remonte à une certaine période*, historiquement secondaire. Cet emploi ne constitue pas un emploi récurrent pour la classe.

régularités polysémiques. Cette régularité peut être mise en perspective avec le fait que ces trois verbes intègrent un trait d'orientation dans leur sémantisme¹⁰⁰.

IV-2. « Mouvement » par rapport à un lieu repère

On relève deux emplois du type « mouvement » par rapport à un lieu repère :

Suivre 05	<i>On suit la rue jusqu'à la place. On suit le nord.</i>	L3b
Tourner 11	<i>On tourne les positions adverses</i>	E3e

IV-2.1. Le verbe *suivre*

IV-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *suivre* dans LVF

Le verbe *suivre* fait l'objet de 21 entrées dans LVF, dont l'entrée 5 qui correspond à l'emploi transitif direct locatif (cf. « Annexe 56 – Le verbe *suivre* dans LVF »). Les entrées sont disséminées à travers 9 classes génériques dont aucune n'apparaît véritablement centrale.

Quatre entrées relèvent de la classe P (« verbes psychologiques ») et mettent en scène les opérateurs génériques « percep.mens » (« avoir telle connaissance »), « ger.mens » (« avoir telle pensée ») et « scrut » (« donner son attention à »).

→ « **percep.mens** qn,qc » = « s'appliquer à entendre qqn, qqch », sous-classe P3c.

Suivre12 : *On suit P dans son raisonnement. On ne suit plus ce discours.*

→ « **ger.mens** qc abs » = « centrer son attention sur qqch d'abstrait », sous-classe P1g.

Suivre13 : *On suit l'affaire depuis son début, la conversation.*

Suivre16 : *Le professeur suit les efforts de l'élève.*

→ « **scrut** qn p médecin » = « donner son attention à qqn en tant que médecin », P3a.

Suivre15 : *Le médecin suit le malade.*

Quatre entrées appartiennent à la classe U (« verbes d'union, réunion, mise en relation ») et impliquent l'opérateur « li » (« lier qqch ou qqn à ») ou « li.simul » (« mettre ensemble ») :

→ « **li** qn sr abs » / « **li** qn ds tps » = « faire comme qqn abst. / dans la durée », U2a.

Suivre10 : *On suit P dans le plan qu'il présente.* → « sr abs »

Suivre14 : *Cet élève ne suit pas les autres en maths.* → « ds tps »

→ « (abs)**li** D abs » = « qqch d'abst. découle de qqch d'abstrait », sous-classe U4a.

Suivre19 : *Mon refus suit de ce que le crédit ne vous est pas accordé.*

→ « (qc+pl)**li.simul** AV » = « des choses sont en accord », sous-classe U4b.

Suivre21(s) : *Les idées se suivent bien, mal.*

Trois entrées sont associées à la classe L (« verbes locatifs ») et présentent les opérateurs génériques « lc.per » (« être ou mettre le long ») et « lc » (« être, mettre à telle place ») :

100. Ils s'apprennent aux « verbs of inherently directed motion » dans les classifications des verbes anglais (cf. Rosen 1984, Levin & Rappaport : 1992).

→ « **lc.per** ds direction » / « (voie)**lc.per** le long » = « se diriger / s'étendre le long », L3b.

Suivre05 : *On suit la rue jusqu'à la place. On suit le nord.* → « ds direction »

Suivre06 : *Le train suit la route. La frontière suit le fleuve.* → « le long »

→ « (qc)**lc** de près abs » = « qqch est proche de qqch d'abstrait », sous-classe L4b.

Suivre09 : *Les salaires ne suivent pas l'inflation.*

Trois entrées font partie de la classe S (« verbes de saisie ») en association avec l'opérateur générique « **grp** » (« prendre ou tenir ») :

→ « **grp** jeu p enjeu » = « tenir l'enjeu », sous-classe S4a.

Suivre11 : *Le joueur de poker suit pour voir le jeu de l'adversaire.*

→ « **grp** qc continu » = « détenir qqch en continu », sous-classe S3k.

Suivre17 : *Le commerçant suit un produit.*

→ « **grp** pr soi abs » = « adopter qqch d'abstrait », sous-classe S4h.

Suivre20 : *On suit une voie obscure.*

Deux entrées appartiennent à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et impliquent les opérateurs génériques « **ire** » (« aller qpp ») et « **f.ire** » (« faire aller qpp ») :

→ « **ire** derrière qn » = « aller derrière quelqu'un », sous-classe E1g.

Suivre02 : *On suit sa mère dans la maison. Les poussins suivent la poule.*

→ « **f.ire** qp qn av soi » = « accompagner qqn qpp », sous-classe E1e.

Suivre04 : *Un garde du corps suit P de l'hôtel à l'aéroport.*

Deux entrées relèvent de la classe R (« verbes de réalisation ») et mettent en scène l'opérateur générique « **fac** » (« réaliser telle action ») :

→ « (qc)**fac** forme qc » = « qqch se réalise conformément à qqch », sous-classe R4b.

Suivre08 : *Cette dispute suit l'évolution de leurs rapports.*

→ « **fac** qc sr ordre » = « réaliser une action sur ordre », sous-classe R4b.

Suivre18 : *On suit une cure, un cours, un traitement, un stage.*

Les trois dernières entrées du verbe sont respectivement associées aux classes T (« verbes de transformation, mutation, substitution », opérateur « **li.mut** » = « substitution »), M (« verbes de mouvement », opérateur « **f.mvt** » = « faire un mouvement ») et D (« verbes de don », opérateur « **dat.val** » = « donner force, valeur à qqch ») :

→ « (qc)**li.mut**+tps tps » = « se succéder dans le temps », sous-classe T4e.

Suivre01 : *Le mardi suit le lundi. Une lettre suit. Les jours se suivent.*

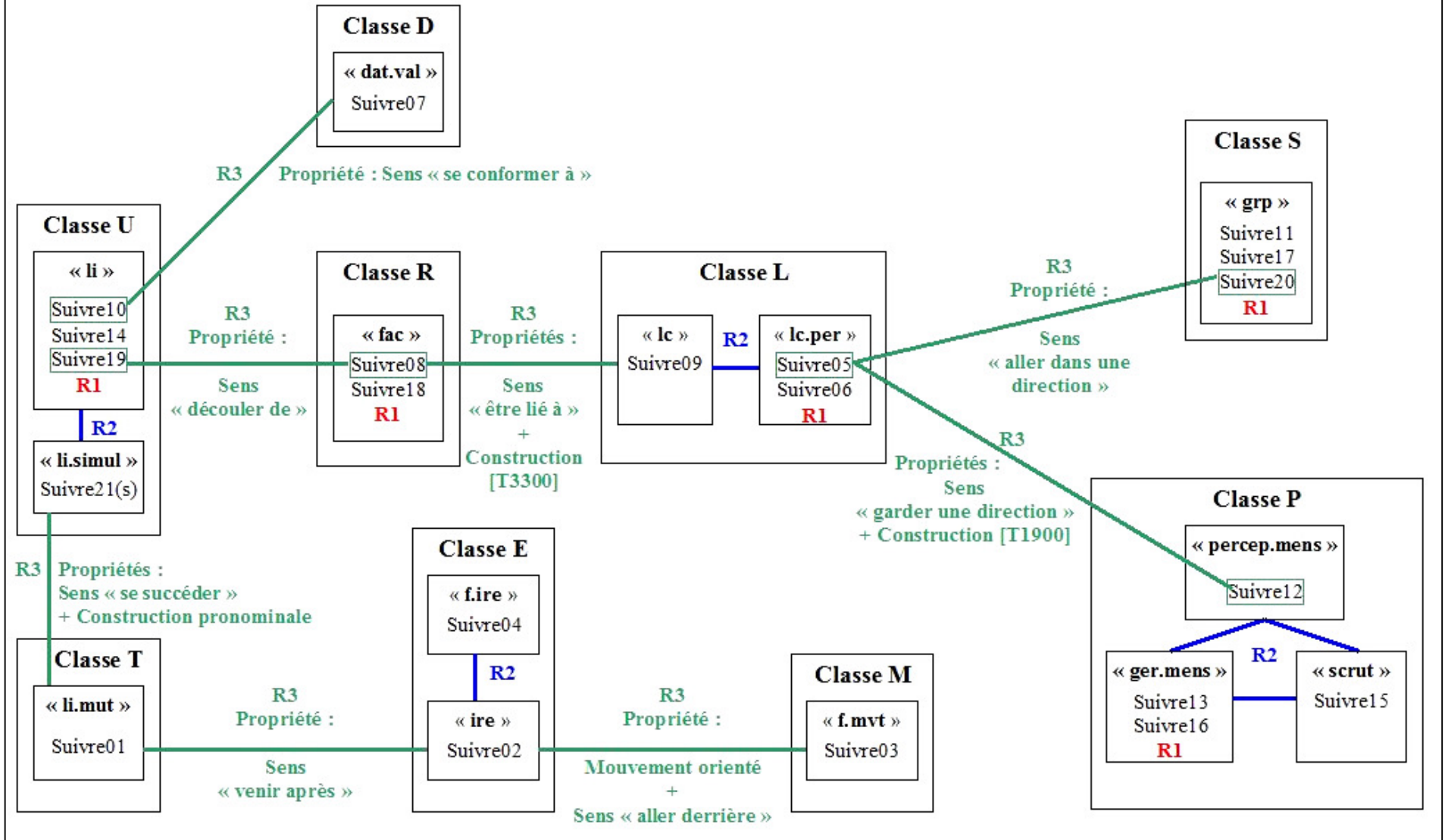
→ « **f.mvt** pr grp qn » = « faire un mouvement pour attraper qqn, filer », sous-classe M1c.

Suivre03 : *Le policier suit le truand. Un détective suit son mari.*

→ « **dat.val** à règle » = « se conformer à une règle », sous-classe D3c.

Suivre07 : *On suit un conseil, le règlement, le rythme, un premier mouvement.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *suivre* dans LVF



Les entrées de la classe L s'organisent en deux groupements (opérateurs génériques différents) unis par un degré de proximité de rang 2. Les entrées 5 et 6 impliquent un sujet qui se déplace (<Smouv>) ou s'étend (<Sstat>) le long d'un lieu repère.

Suivre05 : *On suit la rue jusqu'à la place. On suit le nord.* ➔ **Mouvement orienté**

Suivre06 : *Le train suit la route. La frontière suit le fleuve.* ➔ **Situation spatiale**

Le concept de « **mouvement orienté** » permet de relier (degré de proximité de rang 3) l'entrée 5 à l'entrée 20 de la classe S :

Suivre20 : *On suit une voie obscure.* → Objet direct = lieu métaphorique.

L'entrée 5 dénote également l'idée de « **direction conservée** », que l'on retrouve pour l'entrée 12 de la classe P. Les deux entrées sont en outre associées au même code de construction ([T1900]). Il y a transposition du plan spatial (entrée 5) au plan psychologique (entrée 12) :

Suivre12 : *On suit P dans son raisonnement. On ne suit plus ce discours.*

Les entrées de la classe P constituent, par ailleurs, trois groupements de rang 2.

L'entrée 9 de la classe L et l'entrée 8 de la classe R partagent le même code de construction ([T3300]) et réalisent le sens « **être lié à** ». On peut leur attribuer un degré de proximité de rang 3 :

Suivre09 : *Les salaires ne suivent pas l'inflation.*

Suivre08 : *Cette dispute suit l'évolution de leurs rapports.*

L'entrée 8 est également liée à l'entrée 19 de la classe U. Pour ces deux entrées, le procès dénote un **rapport « cause / conséquence »** :

Suivre19 : *Mon refus suit de ce que le crédit ne vous est pas accordé.*

Les entrées de la classe U se divisent en deux groupements liés par un degré de proximité de rang 2 (deux opérateurs génériques différents). A partir du premier groupement (entrées 10, 14 et 19, opérateur « li »), on peut établir un pont entre l'entrée 10 et l'entrée 7 de la classe D. Ces deux entrées évoquent le fait, pour le sujet <+ humain>, de « **se conformer** » à un modèle :

Suivre10 : *On suit P dans le plan qu'il présente.*

Suivre07 : *On suit un conseil, le règlement, le rythme, un premier mouvement.*

Le deuxième groupement est constitué de l'entrée pronominale 21. On peut la mettre en relation (degré de proximité de rang 3) avec l'entrée 1 de la classe T qui présente la double construction syntaxique transitive directe / pronominale. Il s'agit en outre de deux emplois temporels réalisant le sens « **se succéder** » :

Suivre21(s) : *Les idées se suivent bien, mal.*

Suivre01 : *Le mardi suit le lundi. Une lettre suit. Les jours se suivent.*

Les entrées de la classe E forment deux groupements unis par un degré de proximité de rang 2. L'entrée 2 exprime également l'idée de « **succession** » mais sur un plan spatial. On peut donc la rapprocher (degré de proximité de rang 3) de l'entrée 1 de la classe T :

Suivre02 : *On suit sa mère dans la maison. Les poussins suivent la poule.*

Enfin, on peut établir un pont entre l'entrée 2 de la classe E et l'entrée 3 de la classe M par l'intermédiaire du sens « **aller derrière** » :

Suivre03 : *Le policier suit le truand. Un détective suit son mari.*

En synchronie, on repère quatre concepts récurrents pour le verbe *suivre* : l'« **orientation** », la « **succession** » dans le temps ou dans l'espace, la « **conformisme** » et l'« **enchaînement logique** ».

IV-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *suivre*

Le verbe *suivre* est issu (980 sous la forme *segre*) du bas-latin *sequere* qui constitue une variante du latin classique *sequi* signifiant initialement « suivre accompagner quelqu'un ». De nombreuses autres acceptions sont associées à l'étymon : « pratiquer une doctrine après d'autres », « chercher à atteindre », « venir après », « être la conséquence, le résultat », « obéir à une impulsion ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *suivre* avec les entrées de *LVF*

1-a « Aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace » (980)	↔ Suivre02 : <i>On suit sa mère dans la maison.</i> Elg, « ire derrière qn », [T1101]
« Rester derrière quelqu'un que l'on accompagne » (1100)	↔ Suivre04 : <i>Un garde du corps suit P de l'hôtel à l'aéroport.</i> Ele, « fire qp qn av soi », [T1101]
« Epier, surveiller » (fin XIV ^e s.)	↔ Suivre03 : <i>Le policier suit le truand.</i> M1c, « fmv t pr grp qn », [T1100]
1-b « Arriver peu après » (1306) > « être situé après dans le temps » (1557) > pron. (1656)	↔ Suivre01 : <i>Le mardi suit le lundi. Les jours se suivent.</i> T4e, « (qc)li.mut+tps tps », [T3300 P8000]
« Etre situé derrière, après un élément d'une série ordonnée » (1549)	↔ <i>Les pages qui suivent. Cartes qui se suivent.</i> (PRE)
1-c « Survenir après quelque chose, comme effet, comme résultat » (1640)	↔ Suivre08 : <i>Cette dispute suit l'évolution de leurs rapports.</i> R4b, « (qc)fac forme qc », [T3300] ↔ Suivre19 : <i>Mon refus suit de ce que le crédit n'est pas accordé.</i> U4a, « (abs)li D abs », [N3b]
2- « Penser, agir selon l'exemple de quelqu'un » (1119)	↔ Suivre10 : <i>On suit P dans le plan qu'il présente.</i> U2a, « li qn sr abs », [T1106] ↔ Suivre14 : <i>Cet élève ne suit pas les autres en maths.</i> U2a, « li qn ds tps », [T1106]
« Se conformer à des règles, des normes, des principes, des directives » (1165)	↔ Suivre07 : <i>On suit un conseil, le règlement, le rythme.</i> D3c, « dat.val à règle », [T1300] ↔ Suivre09 : <i>Les salaires ne suivent pas l'inflation.</i> L4b, « (qc)lc de près abs », [T3300]
« (d'une chose) S'enchaîner selon un ordre logique et cohérent » pronom. (1588)	↔ Suivre21(s) : <i>Les idées se suivent bien, mal.</i> U4b, « (qc+pl)li.simul AV », [P80c0]
3- « Aller dans une direction, une voie » (XIII ^e)	↔ Suivre05 : <i>On suit la rue jusqu'à la place.</i> L3b, « lc.per ds direction », [T1900]
« Etre tracé, disposé le long de quelque chose » (1783)	↔ Suivre06 : <i>La frontière suit le fleuve.</i> L3b, « (voie)lc.per le long », [T3300]
4-a « Fréquenter régulièrement une série de séances » (XIII ^e s.)	↔ Suivre18 : <i>On suit une cure, un cours, un traitement.</i> R4b, « fac qc sur ordre », [T1300]
▶ « Comprendre, saisir dans sa continuité (un exposé, un orateur) » (1284)	↔ Suivre12 : <i>On suit ce discours.</i> P3c, « percep.mens qn,qc », [T1900]
▶ « Se tenir à qqch avec persistance » (1549)	↔ Suivre11 : <i>Le joueur de poker suit.</i> S4a, « grp jeu p enjeu », [T1308] ↔ Suivre20 : <i>On suit une voie obscure.</i> S4h, « grp pr soi abs », [T1306]
« Se réapprovisionner régulièrement » (1933)	↔ Suivre17 : <i>Le commerçant suit un produit.</i> S3k, « grp qc continu », [T1305 P3000]
4-b « Surveiller attentivement qqn » (1678)	↔ <i>suivre de près qqn</i> (TLFi)
« Se tenir au courant de l'évolution de qqch, d'une maladie ou d'un malade » (1784)	↔ Suivre13 : <i>On suit l'affaire depuis son début.</i> P1g, « ger.mens qc abs », [T1300] ↔ Suivre15 : <i>Le médecin suit le malade.</i> P3a, « scrut qn p médecin », [T1106] ↔ Suivre16 : <i>Le professeur suit les efforts de l'élève.</i> P1g, « ger.mens qc abs », [T1300]

Le verbe *suivre* apparaît d'abord (980) avec le sens « aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace » (1-a, entrée 2) en emploi transitif direct puis à la forme pronominale (1690). Ce sens primaire évolue très vite (1100) vers celui de « rester derrière quelqu'un que l'on accompagne » illustré par l'entrée 4 et plus tardivement vers celui d'« épier, surveiller » (fin XIV^e s.).

Plusieurs emplois sont issus de ce sens primaire et réalisent l'idée de « venir après » avec ou sans mouvement. Les emplois temporels de *suivre* (1-b) se développent à partir de 1306. Il est attesté au sens d'« arriver peu après » puis d'« être situé après dans le temps » (entrée 1, 1557). C'est à partir du sens temporel que le verbe est employé avec l'idée de « suite ordonnée ». Il signifie alors « être situé derrière, après un élément d'une série ordonnée » (1549). Ce sens n'est pas illustré dans *LVF*.

De l'ordre chronologique des événements, on passe au lien de cause à effet avec un emploi réalisant le sens « survenir après quelque chose, comme effet, comme résultat » (1-d, 1640, entrées 8 et 19). Le degré de proximité de rang 3 est ici validé.

Dès 1119, *suivre* est employé au sens « penser, agir selon l'exemple de quelqu'un » (2-, entrées 10 et 14) directement hérité de son étymon et donnant lieu, à partir de 1165, au sens « se conformer à des règles, des normes, des principes, des directives » (entrées 7 et 9), puis (1588) à un emploi pronominal synonyme de « s'enchaîner selon un ordre logique et cohérent » avec un sujet non humain.

Les emplois spatiaux du verbe se développent à partir du XII^e siècle. *Suivre* signifie alors « aller dans une direction, une voie » (3-, entrée 5) puis, avec un sujet non humain, « être tracé, disposé le long de quelque chose » (1783, entrée 6). L'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » par rapport à un lieu repère est donc historiquement secondaire.

Les emplois associés au sens 2- et au sens 3- réalisent l'idée de « direction conservée ». Ceux qui sont associés aux sens 4-a et 4b exploitent également cette idée appliquée au domaine psychologique. Au XIII^e siècle, *suivre* se rencontre au sens « fréquenter régulièrement une série de séances » (4-a, entrée 18) qui donne lieu (1284) au sens « comprendre, saisir dans sa continuité (un exposé, un orateur) » (entrée 12). Le sens 4-a est également à l'origine du sens « se tenir à qqch avec persistance » (1549, entrées 11 et 20), générant lui-même l'expression *suivre un produit* (1933) signifiant, par métonymie, « se réapprovisionner régulièrement » (= « assurer le suivi du stock », entrée 17).

Enfin, le verbe s'emploie au sens « surveiller attentivement qqn » (4-b, 1678) qui n'est pas illustré dans *LVF* mais réalisé dans l'expression *suivre de près qqn*. C'est ce concept de « surveillance attentive » qui est à l'origine de l'acception « se tenir au courant de l'évolution de qqch, d'une maladie ou d'un malade » (1784), illustrée par les entrées 13, 15 et 16.

Au regard des informations diachroniques, les emplois du verbe s'organisent autour de **trois domaines** : le domaine **spatial**, le domaine **temporel** et le domaine **psychologique**. A l'intérieur de chaque domaine, on retrouve les concepts récurrents de « **direction conservée** » (« orientation », « conformisme », « surveillance », « concentration » ou « assiduité ») et de « **succession** » (dans le temps ou dans l'espace). L'**emploi historiquement primaire** de *suivre* exprime un **mouvement** (sens primaire = « aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace ») et relève donc du **domaine spatial**. Pour autant, ses **emplois locatifs** (emplois transitifs directs locatifs du type « mouvement » par rapport à un lieu repère et du type « situation » par rapport à un lieu repère) apparaissent plus tardivement et sont **secondaires**.

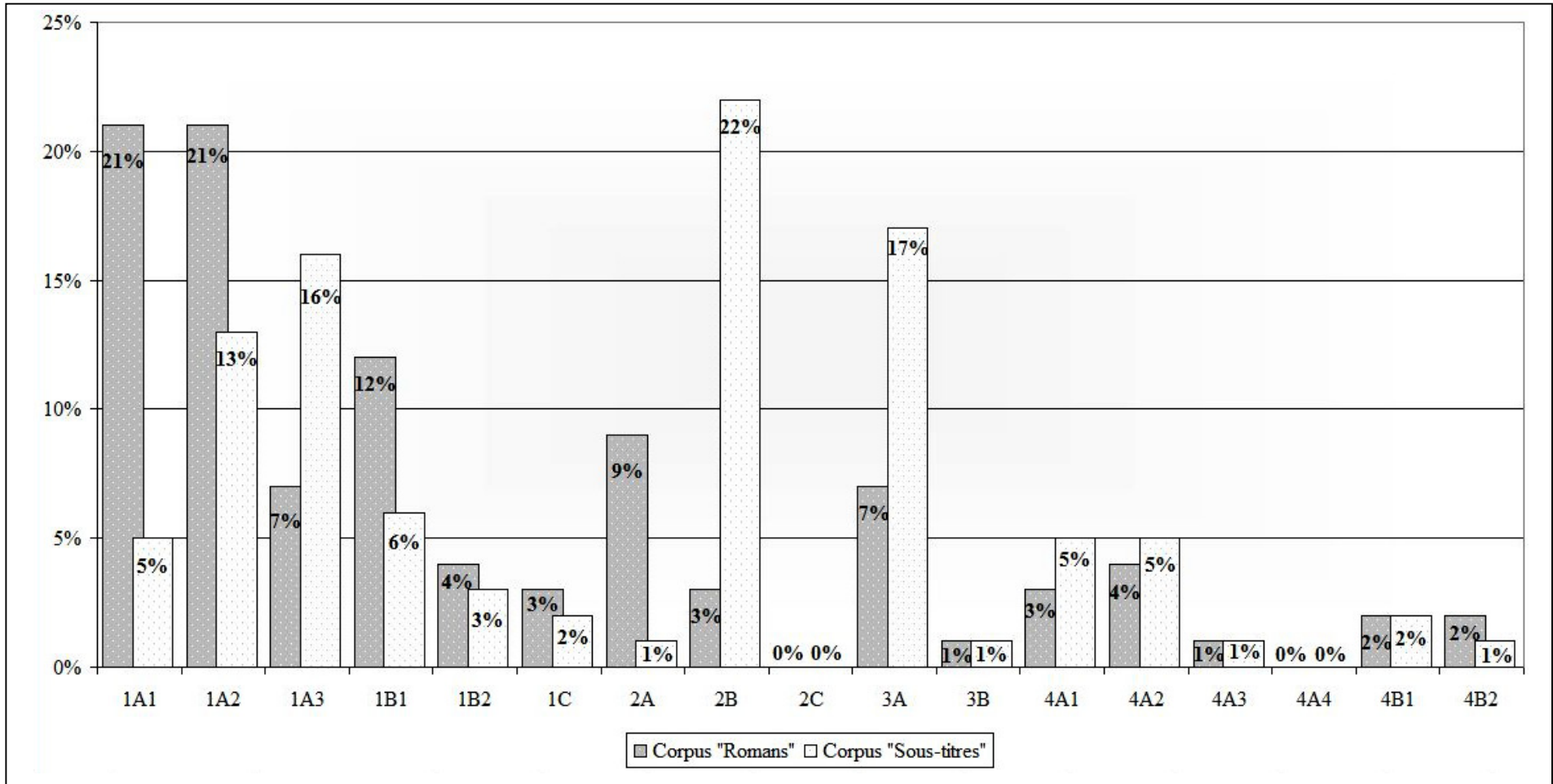
IV-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *suivre* en discours

L'analyseur syntaxique de Frantext catégorisé n'est pas en mesure de déterminer, pour la forme *suis*, s'il s'agit du verbe *être* ou du verbe *suivre*. La formule **&e(c=&csuivre g=V)** ne peut pas être utilisée car on obtient 7080 résultats dont + de 6000 concernent le verbe *être*. La recherche a donc été effectuée à partir de la formule **&e(c=&csuivre c!=suis g=V)** qui exclut la forme *suis* (c!=suis) et donne 834 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été réalisée à partir de deux requêtes « suiv* » et « suit ». La forme *suis* a été écartée du fait de son homographie avec la première personne du singulier du verbe *être* au présent (cf. « Annexe 57 – Corpus *suivre* »).

Les emplois ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 58 – Concordancier corpus *suivre* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace »	1A1
	« rester derrière quelqu'un que l'on accompagne »	1A2
	« épier, surveiller »	1A3
1-b	« arriver peu après » / « être situé après dans le temps » → temporel	1B1
	« être situé derrière, après un élément d'une série ordonnée »	1B2
1-c	« survenir après quelque chose, comme effet, comme résultat » → temporel	1C
2-	« penser, agir selon l'exemple de quelqu'un »	2A
	« se conformer à des règles, des normes, des principes, des directives »	2B
	« (d'une chose) s'enchaîner selon un ordre logique et cohérent »	2C
3-	« aller dans une direction, une voie » → locatif	3A
	« être tracé, disposé le long de quelque chose » → locatif	3B
4-a	« fréquenter régulièrement une série de séances »	4A1
	« comprendre, saisir dans sa continuité (un exposé, un orateur) »	4A2
	« se tenir à qqch avec persistance »	4A3
	« se réapprovisionner régulièrement »	4A4
4-b	« surveiller attentivement qqn »	4B1
	« se tenir au courant de l'évolution de qqch, d'une maladie ou d'un malade »	4B2

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *suivre* dans les deux corpus



Excepté le fait que les emplois 2C (« s'enchaîner selon un ordre logique et cohérent ») et 4A4 (« se réapprovisionner régulièrement ») soient non représentés, les deux corpus ont des profils très différents. Dans le corpus « Romans », l'emploi 1A1 (« aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace »), historiquement primaire, bénéficie d'une fréquence d'apparition de 21%, tout comme l'emploi 1A2 (« rester derrière quelqu'un que l'on accompagne ») qui en est dérivé :

(SuivreROM40) : *L'homme marchait vers la Madeleine et ma mère **suivait**, quelques pas derrière lui.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 59-60. → **1A1**

(SuivreROM25) : - *Je suis tombé dans un trou caché par un fourré, et depuis je boitille. à mon âge, les os sont fragiles, Sire. - Prenez vos béquilles et **suivez-moi**.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 289-290. → **1A2**

Les emplois 1B1 (« arriver peu après » / « être situé après dans le temps », 12%), 2A (« penser, agir selon l'exemple de quelqu'un », 9%), 1A3 (« épier, surveiller », 7%) et 3A (« aller dans une direction, une voie », 7%) sont représentés dans des proportions plus faibles mais néanmoins remarquables (entre 5 et 15%) :

(SuivreROM85) : *Les jours qui **suivirent**, Charlotte essaya de savoir comment elles pourraient quitter la Sibérie (par superstition, elle n'osait pas dire : repartir pour la France).* - MAKINE A, LE TESTAMENT FRANCAIS, 1995, 82-83. → **1B1**

(SuivreROM76) : *Plusieurs fois de suite il répéta : « Inspirez, expirez... », et Nicolas sentit qu'autour de lui les autres le **suivaient**, entraient dans son rythme.* - CARRERE E, LA CLASSE DE NEIGE, 1995, 65-66. → **2A**

(SuivreROM42) : *Je les **suivis** jusqu'à un petit hôtel de la rue Vignon. Ils y restèrent une heure tandis que, comme un chien, je montais la garde.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 60-62. → **1A3**

(SuivreROM48) : *Nous marchions, nous marchions, nous **suivions** des rues qui ne nous conduisaient nulle part, ou, peut-être, moi, à un piège.* - BIANCIOTTI H, LE PAS SI LENT DE L'AMOUR, 1995, 55-56. → **3A**

Les emplois 1B2 (« être situé derrière, après un élément d'une série ordonnée », 4%), 4A2 (« comprendre, saisir dans sa continuité (un exposé, un orateur) », 4%), 1C (« survenir après quelque chose, comme effet, comme résultat », 3%), 2B (« se conformer à des règles, des normes, des principes, des directives », 3%), 4A1 (« fréquenter régulièrement une série de séances », 3%), 4B1 (« surveiller attentivement qqn », 2%), 4B2 (« se tenir au courant de l'évolution de qqch, d'une maladie ou d'un malade », 2%), 3B (« être tracé, disposé le long de quelque chose », 1%) et 4A3 (« se tenir à qqch avec persistance », 1%) sont marginaux (fréquence inférieure à 5%).

Dans le corpus « Sous-titres », c'est l'emploi 2B (« se conformer à des règles, des normes, des principes, des directives ») qui est majoritaire (22%) :

(SuivreST17) : *Si tu veux pas **suivre** ses règles... tu dois en payer le prix.*

Il est suivi par l'emploi transitif direct locatif¹⁰¹ 3A (« aller dans une direction, une voie », 17%), l'emploi 1A3 (« épier, surveiller », 16%) et l'emploi 1A2 (« rester derrière quelqu'un que l'on accompagne », 13%) :

(SuivreST44) : *Elles passent une porte et **suivent** un couloir.* → **3A**

(SuivreST21) : *Nous sommes **suivis**.* → **1A3**

(SuivreST23) : *Il m'a demandé de le **suivre** aux États-Unis.* → **1A2**

L'emploi temporel 1B1 (« arriver peu après » / « être situé après dans le temps », 6%) et l'emploi historiquement primaire 1A1 (« aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace », 5%) apparaissent dans des proportions beaucoup plus faibles dans les sous-titres que dans les romans. Cette amplitude fréquentielle est particulièrement remarquable pour l'emploi 1A1 qui est majoritaire dans le discours littéraire.

(SuivreST94) : *Le Colonel Kennedy arrivera dans l'heure qui **suit**.* → **1B1**

(SuivreST79) : *On dirait un bébé chenille qui **suit** sa maman.* → **1A1**

Les emplois 4A1 (« fréquenter régulièrement une série de séances ») et 4A2 (« comprendre, saisir dans sa continuité (un exposé, un orateur) ») présentent une fréquence comparable aux emplois précédents (5%) :

(SuivreST10) : *Je sais qu'il est compliqué de **suivre** des études avec un emploi à temps plein.* → **4A1**

(SuivreST19) : *Je n'ai pas vu les 2 autres, alors je pourrai pas **suivre** l'histoire.* → **4A2**

Les emplois 1B2 (« être situé derrière, après un élément d'une série ordonnée », 3%), 1C (« survenir après quelque chose, comme effet, comme résultat », 2%), 4B1 (« surveiller attentivement qqn », 2%), 2A (« penser, agir selon l'exemple de quelqu'un », 1%), 3B (« être tracé, disposé le long de quelque chose », 1%), 4A3 (« se tenir à qqch avec persistance », 1%), 4B2 (« se tenir au courant de l'évolution de qqch, d'une maladie ou d'un malade », 1%) sont quant à eux marginaux.

Le **corpus « Romans »** est en accord avec le point de vue diachronique : les **emplois historiquement primaires** sont **majoritaires**. Il s'agit d'**emplois spatiaux non locatifs** exprimant un « **mouvement orienté** » (« se déplacer avec ou à la suite de quelqu'un »). L'**emploi transitif direct locatif** du type « mouvement » par rapport à un lieu repère est quant à lui **secondaire**. La situation est très différente dans le **corpus « Sous-titres »** qui **privilégie un emploi historiquement secondaire** marquant le « **conformisme** ». L'emploi transitif direct locatif de type « mouvement » bénéficie également d'une **haute fréquence d'apparition** dans ce type de discours. Les résultats de l'analyse discursive sont donc conditionnés par le type de discours observé.

101. Sur les 17 occurrences concernées, 11 correspondent à l'expression métaphorique *suivre une piste*.

IV-2.2. Le verbe *tourner*

IV-2.2.1. Étude de la distance entre les entrées du verbe *tourner* dans *LVF*

Le verbe *tourner* possède 27 entrées dans *LVF*. L'entrée 11 correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « mouvement » (cf. « Annexe 59 – Le verbe *tourner* dans *LVF* »).

Sur les 27 entrées, 8 relèvent de la classe M (« verbes de mouvement ») et présentent l'opérateur « f.mvt » (« faire un mouvement ») :

→ « (obj)**f.mvt** sr soi » = « un objet fait un mouvement sur lui-même », sous-classe M3a.

Tourner01 : *La poignée tourne.*

→ « (astre)**f.mvt** autour » = « un astre fait un mouvement de rotation », sous-classe M3a.

Tourner13 : *La Terre tourne autour du Soleil.*

→ « (vent)**f.mvt** inverse » = « changer de direction », sous-classe M3a.

Tourner23 : *Le vent tourne.*

→ « **f.mvt** qc divers » = « mélanger qqch », sous-classe M3b.

Tourner02 : *On tourne la salade, une sauce.*

→ « **f.mvt** ça et là qp » = « faire des mouvements désordonnés qqp », sous-classe M1a.

Tourner12 : *On tourne autour de la table. Les danseurs tournent sur le plateau.*

→ « **f.mvt** sr place qp » = « aller et venir qqp », sous-classe M1a.

Tourner15 : *On tourne dans le bureau en attendant.*

→ « **f.mvt** e tournée qp » = « être en tournée qqp », sous-classe M1a.

Tourner17 : *Le représentant dans la région.*

→ « **f.mvt** vrs qn, qc » = « faire un mouvement vers qqn / qqch », sous-classe M1a.

Tourner27(s) : *On se tourne, est tourné vers, vers la fenêtre.*

Sept entrées appartiennent à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et sont associées à l'opérateur « ire » (« aller qqp ») ou « f.ire » (« faire aller qqp ») :

→ « **f.ire** qc VRS » / « **f.ire** qc envers » = « faire aller qqch vers / à l'envers », E3f.

Tourner03 : *On tourne une arme vers P, le fauteuil vers la fenêtre.*

Tourner04 : *On tourne une feuille. On tourne les pages d'un livre. La page est tournée.*

→ « **f.ire** abs VRS/CT » / « **f.ire** abs VRS » = « faire aller qqch d'abstrait vers / contre », E4e.

Tourner05 : *On tourne la colère contre P. Sa colère se tourne contre P.*

Tourner06 : *On tourne ses pensées vers l'avenir. Son esprit se tourné vers P.*

→ « **ire** circ lc » = « aller autour d'un lieu », E3e.

Tourner11 : *On tourne les positions adverses, un bois, le coin de la rue (TLFi)¹⁰².*

→ « **ire** VRS lc » = « aller vers un lieu », E1d.

102. L'exemple proposé par *LVF* est ambiguë du fait qu'il n'implique pas de lieu concret. Nous mentionnons l'exemple du *TLFi* pour une meilleure illustration de l'emploi transitif direct locatif.

Tourner18 : *On tourne à gauche dans le boulevard.*

→ « **ire** VRS abs » = « aller vers qqch d'abstrait », E2c.

Tourner26(s) : *On se tourne vers d'autres études, vers d'autres solutions.*

Cinq entrées sont associées à la classe T (« verbes de transformation, mutation substitution ») et aux opérateurs « mut » (« transformation ») et « li.mut » (« substitution ») :

→ « **mut** aspect E autre » = « changer l'aspect », sous-classe T3d.

Tourner10 : *On tourne cette remarque en plaisanterie.*

→ « (qn)**mut** manière » = « qqn change », sous-classe T2a.

Tourner21 : *Cet enfant tourne mal.*

→ « (qc)**mut** E mvs » / « (qc)**mut** A mvs » = « qqch évolue mal », sous-classe T4d.

Tourner24 : *La discussion tourne en rixe.*

Tourner25 : *Le temps tourne à la pluie.*

→ « (qn)**li.mut** AV qn » = « qqn se substitue à qqn », sous-classe T2e.

Tourner16 : *Le médecin tourne avec un collègue pour la garde.*

Deux entrées font partie de la classe S (« verbes de saisie ») en association avec l'opérateur générique « dgrp » (« défaire ce qui est tenu ») :

→ « **dgrp** mvs » / « **dgrp** loi abs » = « éviter / éluder », sous-classe S4b.

Tourner07 : *On tourne la difficulté, l'obstacle.*

Tourner08 : *On tourne la loi, le règlement.*

Deux entrées relèvent de la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et mettent en scène l'opérateur « ê.e.état » (« être dans tel état ») :

→ « (appar)**ê.e.état**+ql » = « un appareil fonctionne », sous-classe H3a.

Tourner14 : *Le moteur tourne régulièrement. L'usine tourne à plein.*

→ « (liq)**ê.e.état** acide » = « un liquide devient acide », sous-classe H3a.

Tourner22 : *Le lait, la mayonnaise a tourné.*

Les trois dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes R (« verbes de réalisation », op. « m.e.état » = « mettre dans un certain état »), L (« verbes locatifs », op. « lc » = « être, mettre à telle place ») et C (« verbes de communication », op. « loq » = « avoir une activité de langage ») :

→ « **m.e.état** p mens » = « mettre dans un certain état par l'esprit », sous-classe R4d.

Tourner09 : *On tourne son compliment agréablement.*

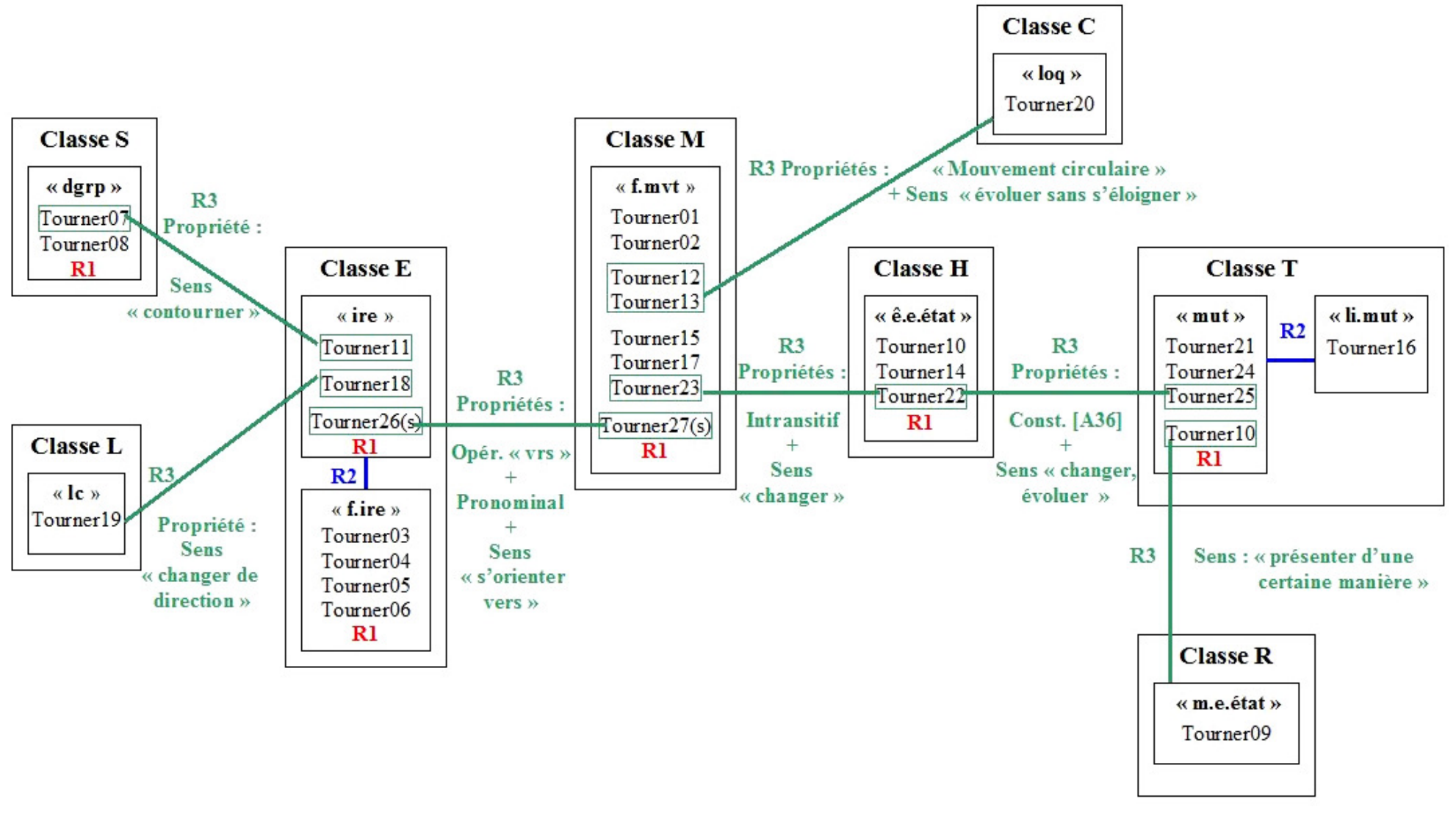
→ « (voie)**lc** per lc » = « une voie s'étend à travers un lieu », sous-classe L3a.

Tourner19 : *La route tourne beaucoup dans cette montagne.*

→ « (qc)**loq** SR » = « parler sur », sous-classe C1f.

Tourner20 : *La conversation tourne sur P, sur la situation.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *tourner* dans LVF



Les entrées de la classe E constituent deux groupements (opérateurs génériques différents) unis entre eux par un degré de proximité de rang 2. Elles expriment un « changement de position » non causatif (groupement 1, opérateur « ire ») ou causatif (groupement 2, opérateur « f.ire ») :

Tourner03 : <i>On tourne une arme vers P.</i>	}	⇒ Faire changer de direction (« f.ire »)
Tourner04 : <i>On tourne une feuille.</i>		
Tourner05 : <i>On tourne la colère contre P.</i>		
Tourner06 : <i>On tourne ses pensées vers l'avenir.</i>		
Tourner11 : <i>On tourne un bois, le coin de la rue.</i>	}	⇒ Changer de direction (« ire »)
Tourner18 : <i>On tourne à gauche dans le boulevard.</i>		
Tourner26(s) : <i>On se tourne vers d'autres études.</i>		

Parmi les entrées du premier groupement, on peut établir un rapprochement entre l'entrée 11 et l'entrée 7 de la classe S. Ces deux entrées actualisent le sens « **contourner** » :

Tourner07 : *On tourne la difficulté, l'obstacle.*

L'entrée 18 peut, quant à elle, être rapprochée (degré de proximité de rang 3) de l'entrée 19 de la classe L. Bien que l'entrée 19 dénote une situation cinématique et que l'entrée 18 dénote une situation dynamique, on peut identifier dans les deux cas le concept de « **changement de direction** » :

Tourner19 : *La route tourne beaucoup dans cette montagne.*

L'entrée 26 peut en outre être associée à l'entrée 27 de la classe M. Ces deux entrées sont pronominales, impliquent l'opérateur secondaire « vrs » et réalisent le sens « s'orienter vers » :

Tourner27(s) : *On se tourne, est tourné vers, vers la fenêtre.*

Toutes les entrées de la classe M présentent l'opérateur générique « f.mvt » et sont unies par un degré de proximité de rang 1. A l'exception des entrées 23 et 27, qui expriment un « **changement de direction** », les autres entrées de la classe véhiculent l'idée d'un « **mouvement circulaire / rotatif** ». Le concept de « mouvement circulaire » est également sous-tendu par l'entrée 20 de la classe C (mouvement circulaire métaphorique). On peut donc établir un pont entre les entrées 12 / 13 et l'entrée 20 de la classe C, et leur attribuer un degré de proximité de rang 3 :

Tourner12 : *On tourne autour de la table. Les danseurs tournent sur le plateau.*

Tourner13 : *La Terre tourne autour du Soleil.*

Tourner20 : *La conversation tourne sur P, sur la situation.*

Un second réseau de relations a pour point de départ la classe M et plus particulièrement l'entrée 23. Par l'intermédiaire du concept de « **changement** » et de la construction

intransitive, l'entrée 23 de la classe H et l'entrée 22 peuvent être reliées (degré de proximité de rang 3) :

Tourner22 : *Le lait, la mayonnaise a tourné.*

Tourner23 : *Le vent tourne.*

L'entrée 22 peut par ailleurs être rapproché de l'entrée 25 de la classe T. Ces deux entrées présentent le code de construction [A36] et réalisent le sens « changer, évoluer d'une certaine manière » :

Tourner25 : *Le temps tourne à la pluie.*

Enfin, on peut établir un pont (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 10 de la classe T et l'entrée 9 de la classe R par l'intermédiaire du sens « présenter d'une certaine manière » :

Tourner10 : *On tourne cette remarque en plaisanterie.*

Tourner09 : *On tourne son compliment agréablement.*

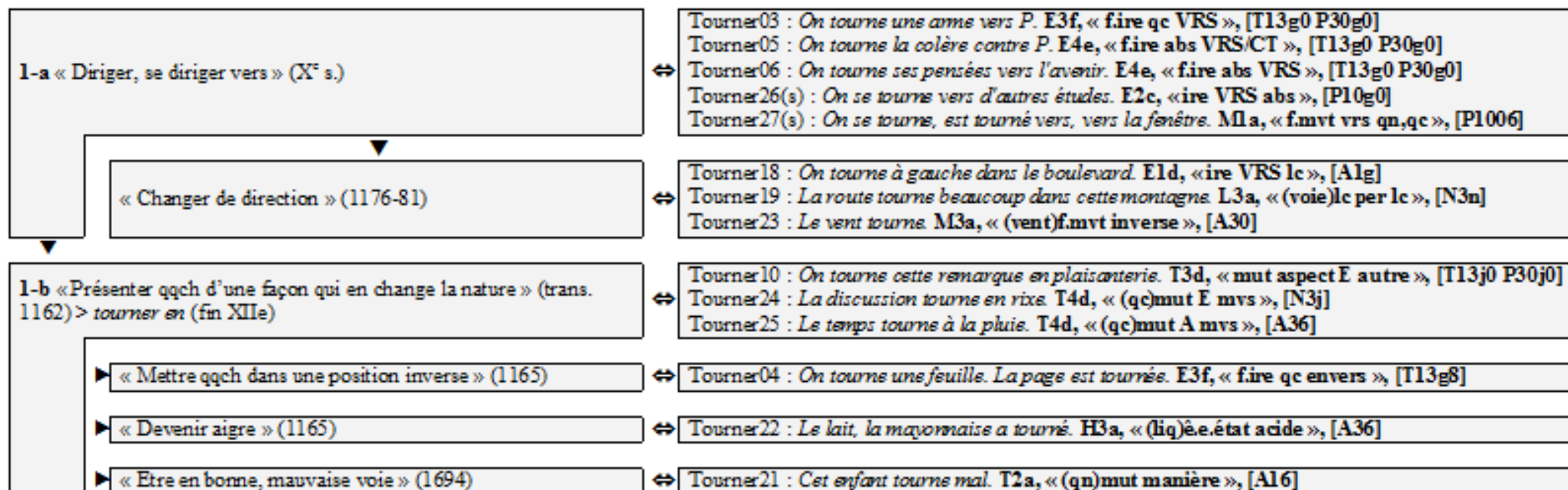
En synchronie, on repère deux concepts fondamentaux attachés au verbe *tourner* : le « **changement** » (de direction, d'état, etc.) et le « **mouvement circulaire** » (rotation, roulement, parcours circulaire, etc.).

IV-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *tourner*

Le verbe *tourner* (initialement *torner*) est issu (980) du latin classique *tornare*, dérivé de *tornus* et signifiant « façonner au tour ».

Dès l'origine (X^e siècle), le verbe est employé parallèlement pour exprimer un « changement de position ou de direction » et un « mouvement circulaire ».

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *tourner* avec les entrées de LVF



Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *tourner* avec les entrées de *LVF* (suite)

2-a « Déplacer qqch par un mouvement circulaire » (980)	⇔ Tourner02 : <i>On tourne la salade, une sauce.</i> M3b, « f.mvt qc divers », [T1308 P3000]
2-b « Faire mouvoir / se mouvoir autour d'un axe » (1170)	⇔ Tourner13 : <i>La Terre tourne autour du Soleil.</i> M3a, « (astre)f.mvt autour », [A31]
▶ « Travailler au tour » (1260) > « arranger d'une certaine manière » (1550)	⇔ Tourner09 : <i>On tourne son compliment agréablement.</i> R4d, « m.e.état p mens », [T1300 P3000]
▶ « Fonctionner » / « prospérer » (1585)	⇔ Tourner14 : <i>Le moteur tourne régulièrement.</i> H3a, « (appar)è.e.état+ql », [A30] Tourner16 : <i>Le médecin tourne avec un collègue.</i> T2e, « (qn)li.mut AV qn », [N1c A70]
▶ « Jouer dans un film » (1909) > « faire un film » (1917)	⇔ <u>Non illustré</u>
2-c « Pivoter sur soi-même » (XIII ^e) > « être étourdi » (1420) > <i>tourner court</i> (1611)	⇔ Tourner01 : <i>La poignée tourne.</i> M3a, « (obj)f.mvt sr soi », [A30]
2-d Locatif ▶ « Parcourir en tous sens » (1360)	⇔ Tourner17 : <i>Le représentant tourne dans la région.</i> M1a, « f.mvt e tournée qp », [A11]
▶ « Aller çà et là » (1360)	⇔ Tourner12 : <i>Les danseurs tournent sur le plateau.</i> M1a, « f.mvt çà et là qp », [A11] Tourner15 : <i>On tourne dans le bureau.</i> M1a, « f.mvt sr place qp », [A11] Tourner20 : <i>La conversation tourne sur P.</i> C1f, « (qc)loq SR », [N3g]
▶ « Faire le tour de » (1360)	⇔ Tourner07 : <i>On tourne la difficulté, l'obstacle.</i> S4b, « dgrp mvs », [T1308] Tourner08 : <i>On tourne la loi, le règlement</i> S4b, « dgrp loi abs », [T1308] Tourner11 : <i>On tourne un bois.</i> E3e, « ire circ lc », [T1300]

Relativement au concept de « changement de position, de direction », *tourner* est attesté au sens « diriger, se diriger vers » (**1-a**, X^e siècle) d'abord à la forme pronominale puis en emploi transitif. Ce sens primaire correspond aux entrées 3, 5 et 6 ainsi qu'aux entrées pronominales 26 et 27 dont le rapprochement en synchronie se justifie du point de vue diachronique. Cet emploi est notamment à l'origine des expressions *tourner le dos* (1080) et *tourner les talons* (1220) qui ne sont pas illustrées dans *LVF*. A partir de 1176-81, le verbe prend le sens plus général de « changer de direction » (entrée 18 et 19), spécialement en parlant du vent (1190, entrée 23). Là encore, le rapprochement par un degré de proximité de rang 3 entre les entrées 18 et 23 est en accord avec le point de vue diachronique.

De l'idée de « changement de direction », on passe à celle de « changement d'état, d'aspect » (**1-b**). Employé transitivement, *tourner qqch* signifie « présenter qqch d'une façon qui en change la nature » (1162). Le verbe s'emploie indirectement (*tourner en, à*) avec la même valeur à partir de la fin du XII^e siècle (entrées 10, 24 et 25). Cet emploi donne lieu à une série d'extensions où l'idée de « changement » est appliquée à d'autres contextes. *Tourner* est attesté au sens « traduire un texte » (1165), qui réalise la valeur générale de « mettre qqch dans une position inverse » (entrée 4). Avec un sujet désignant un <aliment>, *tourner* est synonyme de « devenir aigre » (1165, entrée 22). Enfin, il est employé au sens « être en bonne, mauvaise voie » (1694, entrée 21) spécialement dans l'expression *tourner bien / mal*, initialement appliquée au domaine des affaires.

Concernant le concept de « mouvement circulaire », le verbe apparaît d'abord avec le sens « déplacer qqch par un mouvement circulaire » (**2-a**, 980) qui génère le sens « remuer qqch par un mouvement circulaire » (fin XI^e) initialement attaché au domaine culinaire (entrée 2). A partir de 1170, *tourner* est attesté au sens « faire mouvoir / se mouvoir autour d'un axe » (**2-b**, entrée 13) qui est à l'origine du sens technique « travailler au tour » (1260), directement emprunté à l'étymon. Ce sens technique n'est pas illustré dans *LVF* mais génère l'emploi figuré « arranger (ses paroles, ses pensées) d'une certaine manière » que l'on retrouve dans l'expression *tourner un compliment* (1550) illustrée par l'entrée 9. L'idée de mouvement régulier explique l'apparition du sens « fonctionner » (1585, entrée 14), en parlant d'un moteur ou d'un mécanisme dont une ou plusieurs pièces ont un mouvement de rotation et, au figuré, du sens « prospérer ». L'entrée 16, qui exprime le fait d'exécuter un *tour de garde*, peut être associée à cet emploi par l'intermédiaire de la notion de « rotation régulière ». Plus récemment, mais toujours avec l'idée de mouvement circulaire, *tourner* est employé dans le domaine du cinéma par allusion à la manivelle des premières caméras. Il signifie alors « jouer dans un film » (1909) puis « faire un film » (1917).

Au XII^e siècle, le verbe est employé au sens « pivoter sur soi-même » (**2-c**, entrée 1) avec

une valeur figurée dans l'expression *le cerveau tourne* « être étourdi » (1420) devenue *la tête tourne* (1606). Cet emploi a donné lieu à l'expression *tourner court* signifiant originellement « se déplacer en cercle / se retourner dans un tout petit espace » (1611), puis « se terminer très vite » (1798).

Les emplois locatifs (concrets ou métaphoriques) de *tourner* (**2-d**) datent de 1360. L'acception « parcourir en tous sens » s'est spécialisée et s'applique aujourd'hui à un professionnel (représentant de commerce, troupe de théâtre, etc.) qui sillonne une région dans le cadre de son travail (entrée 17). Par figure, le verbe a pris le sens d'« étudier qqch sous tous ses aspects » (1440-1475). Cet emploi n'est pas illustré dans *LVF* mais correspond à *tourner la question dans tous les sens*. A la même époque, *tourner* signifie « aller çà et là » (1360, entrées 12, 15 et 20) autour de qqch ou de qqn. Cet emploi donne lieu aux expressions *tourner autour du pot* (1538), *tourner autour de qqn* (fin XVIIe, domaine amoureux) et *tourner autour de la question* (1835). Enfin, employé transitivement, le verbe prend le sens général « faire le tour de » (1360), spécialement avec l'acception « prendre à revers » (1798, emploi transitif direct locatif du type « mouvement » par rapport à un lieu repère), puis pour éviter un obstacle (1845) et dans l'expression *tourner la loi* (1864). Ces sens sont illustrés par les entrées 7, 8 et 11.

Le verbe *tourner* possède **deux emplois historiquement primaires**, l'un exprimant un « **changement de direction** » et l'autre un « **mouvement circulaire** ». L'**emploi transitif direct locatif** de type « mouvement » par rapport à un lieu repère est **secondaire** et historiquement **dérivé** du concept de « **mouvement circulaire** ». Si **la plupart des emplois** du verbe sont des **emplois spatiaux**, la relation spatiale s'exprime **marginale** au sein d'une **construction locative**.

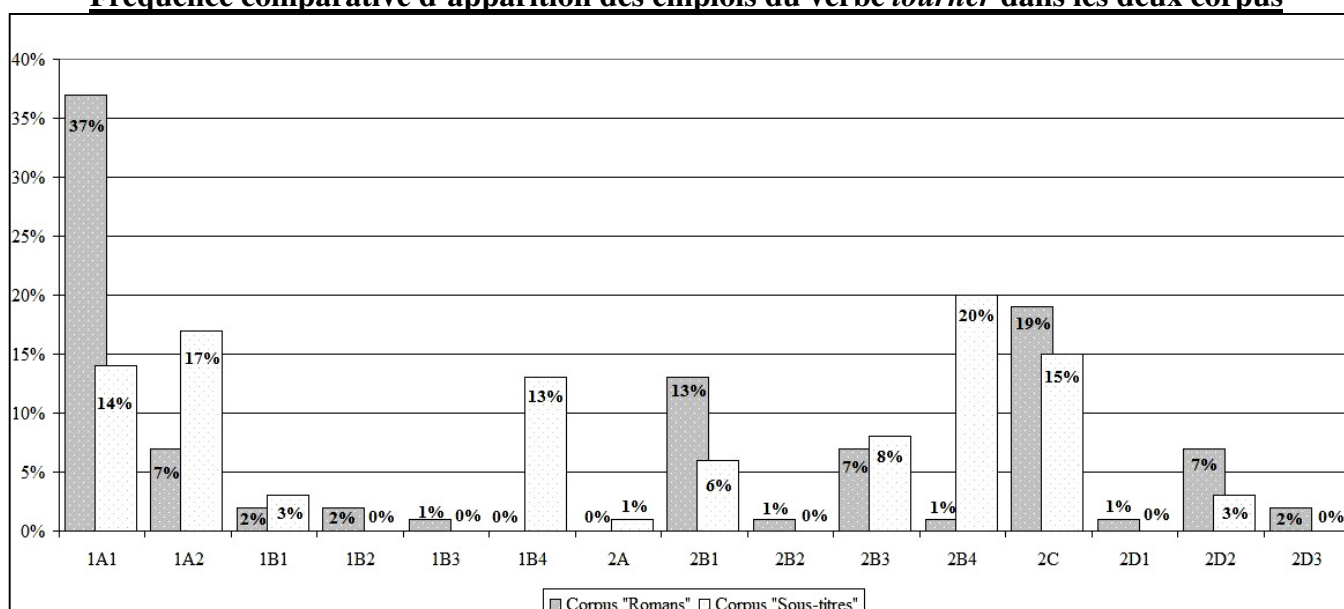
IV-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *tourner* en discours

Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext nous avons utilisé la formule **&e(c=&ctourner g=V)**. On obtient 945 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « tourn* ». Elle donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premiers (cf. « Annexe 60 – Corpus *tourner* »).

Les emplois ont été codés conformément à l'inventaire historique des sens (cf. « Annexe 61 – Concordancier corpus *tourner* ») :

	Sens	Code emploi
1-a	« diriger, se diriger vers » → Spatial	1A1
	« changer de direction » → Spatial	1A2
1-b	« présenter qqch d'une façon qui en change la nature »	1B1
	« mettre qqch dans une position inverse » → Spatial	1B2
	« devenir aigre »	1B3
	« être en bonne, mauvaise voie »	1B4
2-a	« déplacer qqch par un mouvement circulaire » → Spatial	2A
2-b	« faire mouvoir / se mouvoir autour d'un axe » → Spatial	2B1
	« travailler au tour » / « arranger d'une certaine manière »	2B2
	« fonctionner » / « prospérer »	2B3
	« jouer dans un film » / « faire un film »	2B4
2-c	« pivoter sur soi-même » / « être étourdi » → Spatial	2C
2-d	« parcourir en tous sens » → Locatif	2D1
	« aller çà et là » → Locatif	2D2
	« faire le tour de » → locatif	2D3

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *tourner* dans les deux corpus



Dans les sous-titres comme dans les romans, le deuxième emploi historiquement primaire (2A, « déplacer qqch par un mouvement circulaire ») est sous-représenté. C'est là le seul point de convergence entre les deux corpus qui ont des profils différents et ne privilégient pas les mêmes types d'emplois. Dans le corpus « Romans », l'emploi 1A1 (« diriger, se diriger vers »), historiquement primaire, est nettement majoritaire (37%) :

(TournerROM40) : *Je me **tournai** vers Nathalie : - Elle fait exprès.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 40-42.

Il est suivi par les emplois 2C (« pivoter sur soi-même » / « être étourdi », 19%) et 2B1 (« faire mouvoir / se mouvoir autour d'un axe », 13%) :

(TournerROM14) : *Le soldat courait dehors en se courbant, mais il fut haché par une fusillade avant de parvenir au corps qu'il avait vu remuer ; il **tourna** sur lui-même, du sang à la bouche, et s'écroula contre les pattes raidies du cheval qui servait de barricade.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 138-140. → 2C

(TournerROM20) : *Des marmitons **tournaient** des volailles à la broche sur un feu de brindilles et les peaux grésillaient, devaient, sentaient bon.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 175-176. → **2B1**

Les emplois 1A2 (« changer de direction »), 2B3 (« fonctionner » / « prospérer ») et 2D2 (« aller çà et là ») présentent respectivement la fréquence d'apparition de 7% :

(TournerROM84) : *Sans qu'on lui en donne l'ordre le chauffeur ralentit... **tourne** à gauche et stoppe devant l'hosto.* - BOUDARD A, MOURIR D'ENFANCE, 1995, 183-184. → **1A2**

(TournerROM31) : *L'odeur d'empesage est pratiquement perceptible de la rue, et le comptoir me fait rêver, il y a le bruit des énormes machines qui **tournent**, on voit le linge sauter à travers les hublots, l'eau qui bouillonne et fait des vagues...* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 141-143. → **2B3**

(TournerROM6) : *Les cuirassiers **tournèrent** un moment en observant les fenêtres, puis ils croisèrent une patrouille des chasseurs de Lasalle auxquels ils abandonnèrent l'inspection de ce village...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 54-55. → **2D2**

Les emplois 1B1 (« présenter qqch d'une façon qui en change la nature », 2%), 1B2 (« mettre qqch dans une position inverse », 2%), 2D3 (« faire le tour de », 2%), 1B3 (« devenir aigre », 1%), 2B2 (« travailler au tour » / « arranger d'une certaine manière », 1%), 2B4 (« jouer dans un film » / « faire un film », 1%) et 2D1 (« parcourir en tous sens », 1%) sont très marginaux, tandis que les emplois 1B4 (« être en bonne, mauvaise voie »), 2A (« déplacer qqch par un mouvement circulaire ») sont non représentés.

Dans le corpus « Sous-titres » aucun emploi ne s'impose nettement. L'emploi historiquement secondaire 2B4 (« jouer dans un film » / « faire un film ») est légèrement majoritaire (20%) mais il est suivi de près par les emplois 1A2 (« changer de direction », 17%), 2C (« pivoter sur soi-même » / « être étourdi », 15%), 1A1 (« diriger, se diriger vers », 14%) et 1B4 (« être en bonne, mauvaise voie », 13%) :

(TournerST4) : *Avez-vous **tourné** ce film, Bobby ?* → **2B4**

(TournerST12) : *Bon **tourne**-toi, je dois jeter un coup d'œil à ce truc.* → **2C**

(TournerST90) : *A l'intersection, ils **tournent** à gauche.* → **1A2**

(TournerST80) : *S'il ne peut pas t'atteindre, vers qui se **tournera**-t-il ?* → **1A1**

(TournerST8) : *Je n'imaginai pas que les choses **tourneraient** si mal.* → **1B4**

Les emplois 2B3 (« fonctionner » / « prospérer », 8%) et 2B1 (« faire mouvoir / se mouvoir autour d'un axe », 6%) bénéficient également d'une fréquence remarquable, bien que plus faible :

(TournerST19) : *Laisse **tourner** les moteurs, on fera vite.* → **2B3**

(TournerST52) : *J'ai juste **tourné** le bouton, et..* → **2B1**

Les emplois 1B1 (« présenter qqch d'une façon qui en change la nature », 3%), 2D2 (« aller çà et là », 3%) et 2A (« déplacer qqch par un mouvement circulaire », 1%) sont marginaux. Les emplois 1B2 (« mettre qqch dans une position inverse »), 1B3 (« devenir

aigre »), 2B2 (« travailler au tour » / « arranger d'une certaine manière »), 2D1 (« parcourir en tous sens ») et 2D3 (« faire le tour de ») sont, quant à eux, absents du corpus de référence.

Concernant la proportion des deux grands types d'emplois associés à *tourner* (1- « changement » et 2- « mouvement circulaire »), la distribution des occurrences est relativement équilibrée dans les deux corpus. Ils accordent cependant une légère préférence aux emplois attachés au concept de « mouvement circulaire » (à 51% dans les romans et 53% dans les sous-titres). Les emplois concernés sont cependant historiquement secondaires. Par ailleurs, **le corpus « Romans » privilégie très nettement les emplois spatiaux** du verbe (88%). Le corpus « Sous-titres » est beaucoup plus nuancé et les emplois spatiaux ne représentent que 56% des occurrences du verbe. Cette différence est en partie liée à la sur-représentation de l'emploi non spatial 2B4 (« jouer dans un film » / « faire un film »). Le statut de l'**emploi transitif direct locatif** fait l'unanimité puisqu'il est **sous-représenté dans les deux corpus. L'approche synchronique, l'approche diachronique et l'approche discursive s'accordent sur le statut très marginal de cet emploi dans l'espace sémantique du verbe tourner.**

IV-2.3. Polysémie des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu

IV-2.3.1. Profilage des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu

Les deux verbes de la classe ont le même profil ; il s'agit de **verbes non locatifs mais dont l'espace sémantique est ancré dans le domaine spatial et possédant des extensions externes à ce domaine.**

Le verbe *suivre* exprime historiquement un « **mouvement orienté** » (« aller derrière quelqu'un ou quelque chose qui se déplace ») et son **espace sémantique** est profondément ancré dans **domaine spatial**. Il possède des **extensions externes** à ce domaine avec des emplois où les concepts de « **direction conservée** » et de « **succession** », originellement associés à ses emplois spatiaux, sont **transposés** au **plan psychologique** (« conformisme », « surveillance », « concentration », « assiduité ») et au **plan temporel** (« ordre chronologique »). Les **emplois locatifs** du verbe (emplois transitifs directs locatifs du type « mouvement » par rapport à un lieu repère et du type « situation » par rapport à un lieu repère) sont **historiquement secondaires** mais bénéficient d'une fréquence d'apparition importante dans le discours oral transcrit. Il en est de même pour les emplois marquant le « **conformisme** » (domaine psychologique) qui sont majoritaires dans les sous-titres. Les emplois de ce type ont donc le statut d'**emplois secondaires historiquement** et dans le discours littéraire, mais celui d'**emplois primaires** dans le **discours oral**.

Le verbe *tourner* possède **deux emplois historiquement primaires**, l'un exprime un « **changement de direction** » et l'autre un « **mouvement circulaire** ». Comme le verbe *suivre*, son espace sémantique est ancré dans le domaine spatial. Bien que **la plupart de ses emplois** soient des **emplois spatiaux**, la relation spatiale s'exprime **marginale** au sein d'une **construction^{GDC} locative**. L'**emploi transitif direct locatif** de type « mouvement » par rapport à un lieu repère est **secondaire historiquement et en discours**. Le verbe possède des **extensions en dehors du domaine spatial** avec des emplois marquant un « **changement** » (d'aspect, d'état) ou une « **action** » (« fonctionner », « réaliser / jouer dans un film »).

IV-2.3.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Les deux verbes de la classe ne sont pas synonymes entre eux. *Suivre* possède 89 synonymes et *tourner* 96 (cf. « Annexe 62 – Liste des synonymes et antonymes des verbes du type mouvement par rapport à un lieu repère »). Seuls deux synonymes sont communs aux deux verbes et constituent la zone de recouvrement entre leurs espaces sémantiques : ***marcher*** et ***prendre***. Le fait que *suivre* et *tourner* ne soient pas synonymes entre eux et qu'ils ne partagent par ailleurs que deux synonymes, indique une faible cohésion sémantique entre eux.

En observant, pour chaque verbe, les cliques contenant les deux synonymes communs, on voit que la zone de recouvrement implique la notion de « mouvement orienté » :

Cliques	Emplois correspondants
<marcher, prendre, suivre>	<i>Marcher le long de, prendre, suivre la rue</i>
<marcher, prendre, tourner>	<i>Marcher le long de la rue. Prendre à gauche / à droite au coin de la rue. Tourner le coin de la rue.</i>

Par ailleurs, les deux vedettes n'actualisent pas les mêmes acceptions de ces synonymes. Le verbe *suivre*, sélectionne le sens « adhérer, accepter » pour le synonyme *marcher* tandis que le verbe *tourner* extrait le sens spatial « aller ça et là » et le sens « fonctionner » :

Vedette	Cliques	Emplois correspondants
<i>Suivre</i>	<marcher, obéir, servir, suivre>	<i>Suivre l'avis de qqn / Marcher avec qqn</i>
<i>Tourner</i>	<fonctionner, marcher, partir, tourner>	<i>La voiture marche. La voiture tourne.</i>
	<marcher, rôder, tourner>	<i>Marcher sans but. Tourner dans le bureau.</i>

Pour le synonyme *prendre*, les deux vedettes exploitent des sens différents :

Vedette	Cliques	Emplois correspondants
<i>Suivre</i>	<adopter, emprunter, prendre, suivre>	<i>Prendre / suivre une voie obscure.</i>
<i>Tourner</i>	<considérer, prendre, tourner>	<i>Prendre la question au sérieux. Tourner la question dans tous les sens.</i>

L'approche synonymique révèle **peu de connexions** entre l'espace sémantique de *suivre* et celui de *tourner*. Les **deux verbes** sont cependant **unis par un lien d'antonymie**. Le verbe

tourner possède un seul antonyme, **observer**, qui est un synonyme de *suivre*. A ce niveau de l'analyse, on peut supposer que, s'il existe des régularités polysémiques entre les deux verbes de la classe, elles sont en faible nombre et ne reposent pas sur un réseau de relations synonymiques entre leurs sémèmes.

IV-2.3.3. Régularités polysémiques des verbes du type « mouvement » par rapport à un lieu

IV-2.3.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

Les deux verbes possèdent un emploi transitif direct locatif de type « mouvement » par rapport à un lieu repère qui justifie leur regroupement au sein de la même classe. Cet emploi dénote un « **mouvement orienté** » **le long d'un lieu repère** pour le verbe *suivre*, et **autour d'un lieu repère** pour le verbe *tourner* :

Suivre05 : <i>On suit la rue jusqu'à la place.</i>	} → N ₀ <hum> V N ₁ <loc> = « se mouvoir par rapport à un lieu »
Tourner11 : <i>On tourne un bois.</i>	

A partir de la relation d'antonymie qui unit les deux verbes, on peut identifier un deuxième emploi régulier du point de vue constructionnel. Il s'agit d'un emploi transitif direct à sujet <+ humain> et objet de type < règle >, relevant du domaine psychologique :

Suivre07 : <i>On suit le règlement.</i>	} → N ₀ V N ₁ <loc> = « (ne pas) se conformer à »
Tourner08 : <i>On tourne le règlement.</i>	

Pour les deux verbes, cet emploi dénote un « mouvement orienté » abstrait et exprime un conformisme ou la relation sémantique contraire (non-conformisme).

Suivre et *tourner* admettent également un emploi évoquant une « **situation spatiale** » avec un sujet inanimé désignant une <voie>. Cet emploi ne constitue cependant pas une régularité polysémique étant donné que les deux verbes n'expriment pas la notion de « position dans l'espace » au moyen de la même construction^{GDC} :

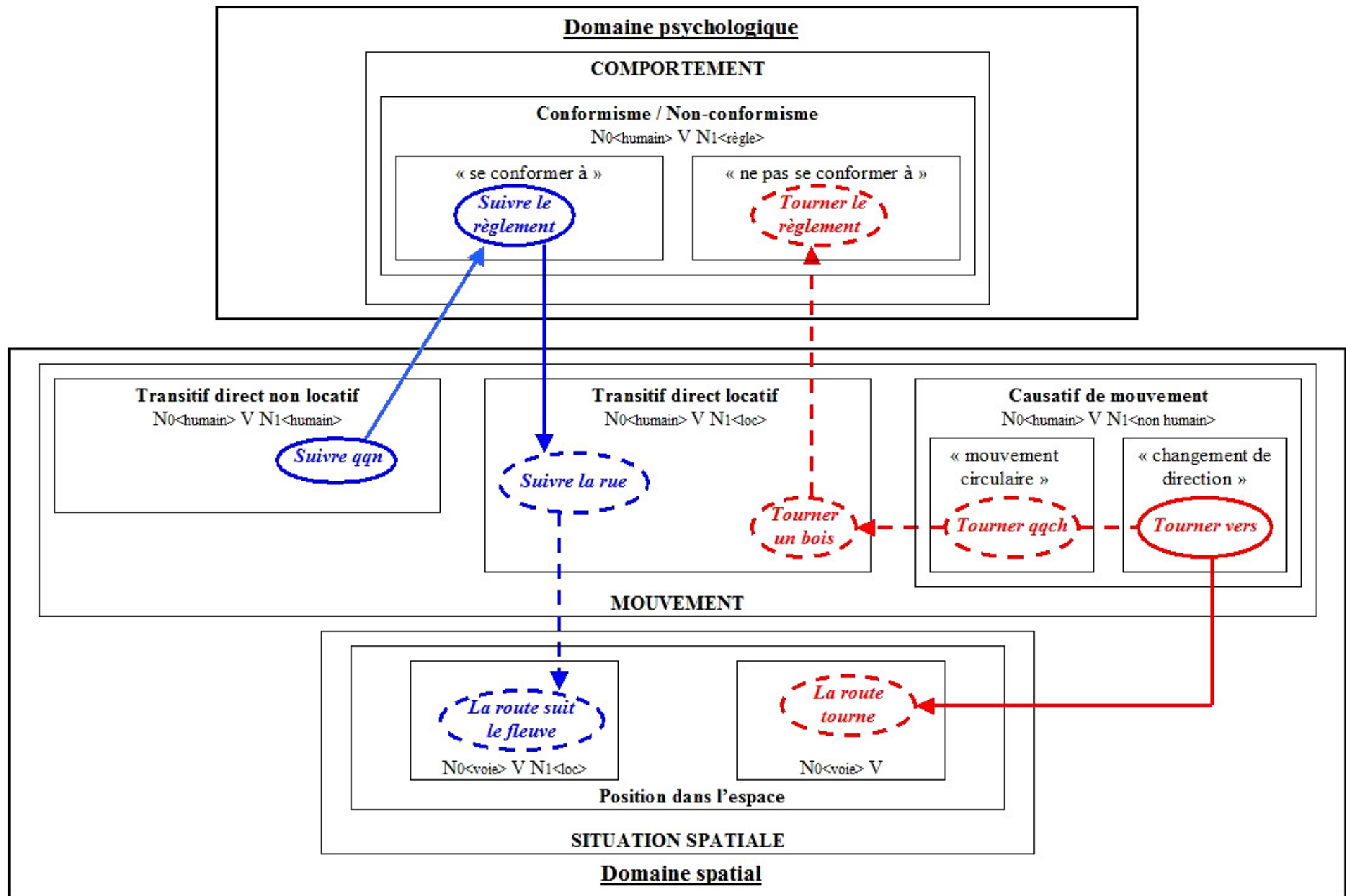
Suivre06 : *La frontière suit le fleuve.* → N₀<voie> V N₁<loc> = « longer »

Tourner19 : *La route tourne beaucoup.* → N₀<voie> V = « s'étendre en courbes »

Ces deux verbes présentent une polysémie éclatée. L'unité de la classe repose sur le concept de « mouvement orienté » (le long ou autour du repère) mais il est difficile d'identifier des régularités d'emplois. Il y a deux causes à cela, l'une syntaxique et l'autre sémantique :

- Au niveau syntaxique, les emplois du verbe *suivre* sont très majoritairement **transitifs directs** tandis que les emplois de *tourner* sont prioritairement **intransitifs**.
- L'espace sémantique de *suivre* et celui de *tourner* sont dominés par deux concepts antagonistes : celui de « **direction conservée** » pour *suivre* et celui de « **changement de direction** » pour *tourner*.

IV-2.3.3.2 Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » par rapport à un lieu repère



- *Suivre*

Le verbe *suivre* exprime originellement un « **mouvement orienté** » au sein d'une construction^{GDC} transitive directe non locative. Cet emploi **historiquement primaire** est **majoritaire dans le discours littéraire** (○). Il donne lieu à une **extension externe au domaine spatial**, avec un emploi transitif direct marquant le « **conformisme** ». Bien qu'historiquement secondaire, c'est cet emploi qui est privilégié dans le discours oral transcrit (○). Il est également à **l'origine** du retour du verbe dans le domaine spatial avec l'**emploi transitif direct locatif** de type « mouvement » par rapport à un lieu repère, qui **génère** lui-même l'emploi de type « **situation spatiale** ». L'emploi transitif direct locatif et l'emploi situationnel sont tous deux secondaires historiquement et en discours (○).

- *Turner*

Le verbe *turner* possède **deux emplois historiquement primaires causatifs de mouvement**. Le premier exprime un « **changement de direction** » et s'impose dans le discours littéraire¹⁰³ (○). Il est à **l'origine** de l'emploi intransitif de type « **situation spatiale** », qui est **secondaire historiquement et en discours** (○). Le deuxième emploi causatif de mouvement évoque un « **mouvement circulaire** » et génère, quant à lui, l'emploi transitif direct locatif de type « mouvement » par rapport à un lieu repère. L'**emploi transitif direct locatif** est à **l'origine** d'une **extension externe au domaine spatial** avec un emploi transitif direct dénotant le « **non-conformisme** ». L'emploi transitif direct locatif et l'emploi attaché au concept de « non-conformisme » sont secondaires historiquement et en discours (○).

La polysémie du verbe *turner* apparaît concentrée dans le domaine spatial. C'est une série d'extensions polysémiques **spatiales** qui est à l'origine de l'extension **externe à ce domaine** privilégié. Le cheminement de la polysémie de *suivre* n'a pas le même profil. Bien que l'emploi primaire (historiquement et dans le discours littéraire) relève du domaine spatial, c'est un emploi externe à ce domaine qui est privilégié dans les sous-titres de films et qui donne lieu à la deuxième série d'extensions polysémiques spatiales.

103. L'emploi majoritaire dans les sous-titres (*turner un film*) n'apparaît pas dans les régularités polysémiques.

Chapitre V
Polysémie des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type
« action » affectant un lieu

A l'issue de la sélection fréquentielle, on retient 9 emplois transitifs directs locatifs du type « action » affectant un lieu. Ces 9 emplois impliquent 8 verbes : *déranger* - *emporter* - *enlever* - *garder* - *installer* - *occuper* - *prendre* - *préparer*. En dehors de leur emploi transitif direct locatif, les 8 verbes comptent 132 autres emplois au total (cf. « Annexe 63 – Entrées des 8 verbes à emploi transitif direct locatif de type action affectant un lieu »).

V-1. « Action » dans un lieu affecté

On dénombre 6 emplois transitifs directs locatifs du type « action » se déroulant dans un lieu et affectant ce lieu.

Déranger 02	<i>On a dérangé mon bureau.</i>	R3e
Garder 03	<i>Le veilleur garde le magasin.</i>	P3b
Installer 06	<i>On installe un appartement.</i>	R3e
Occuper 01	<i>La troupe occupe la ville.</i>	S3g
Occuper 02	<i>Les ouvriers occupent l'usine.</i>	S3g
Préparer 01	<i>On prépare une chambre pour un invité.</i>	R3e

V-1.1. Le verbe *déranger*

V-1.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *déranger* dans LVF

Le verbe *déranger* est associé à 8 entrées dans LVF. L'entrée 2 illustre un emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté par les retombées du procès (cf. « Annexe 64 – Le verbe *déranger* dans LVF »). Les entrées du verbe *déranger* ne se retrouvent pas majoritairement dans une classe en particulier. Elles se répartissent entre les classes R, P, E, F et M.

Deux entrées relèvent de la classe R (« verbes de réalisation ») et sont associées à l'opérateur « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état »). Cet opérateur se combine avec des opérateurs secondaires parmi lesquels l'opérateur « mvs » (« mauvais ») :

→ « m.e.état mvs objets » = « mettre des objets en désordre », sous-classe R3e.

Déranger01 : *On a dérangé mes papiers.*

→ « m.e.état mvs lc » = « mettre un lieu en désordre », sous-classe R3e.

Déranger02 : *On a dérangé mon bureau, ma chambre en faisant le ménage.*

Deux entrées relèvent de la classe P (« verbes psychologiques »). Les deux opérateurs génériques associés à ces entrées sont les opérateurs « f.sent » (« donner tel sentiment à quelqu'un ») et « ger.mens » (« avoir telle activité consciente »).

→ « ger.mens nég » = « avoir l'esprit qui va mal », sous-classe P1e.

Déranger03(ê) : *Cette mort a dérangé son esprit. On a l'esprit dérangé. On est dérangé.*

→ « f.sent trouble » = « faire ressentir une gêne », sous-classe P2a.

Déranger04 : *On dérange quelqu'un dans ses idées. La vérité dérange quelqu'un.*

Deux entrées appartiennent à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent les opérateurs « f.ire » (« faire aller ») et « f.ex » (« faire sortir »).

→ « f.ex qn D lc » = « faire sortir quelqu'un d'un lieu », sous-classe E1b.

Déranger05 : *On dérange les spectateurs de leur place en gagnant son fauteuil.*

→ « f.ire qn chez qn » = « faire aller quelqu'un chez quelqu'un », sous-classe E1f.

Déranger06 : *On dérange les pompiers pour un feu de cheminée.*

Les deux dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes F (« verbes de type frapper ou toucher », opérateur « ict » = « frapper ») et M (« verbes de mouvement », opérateur « f.mvt » = « faire un mouvement »).

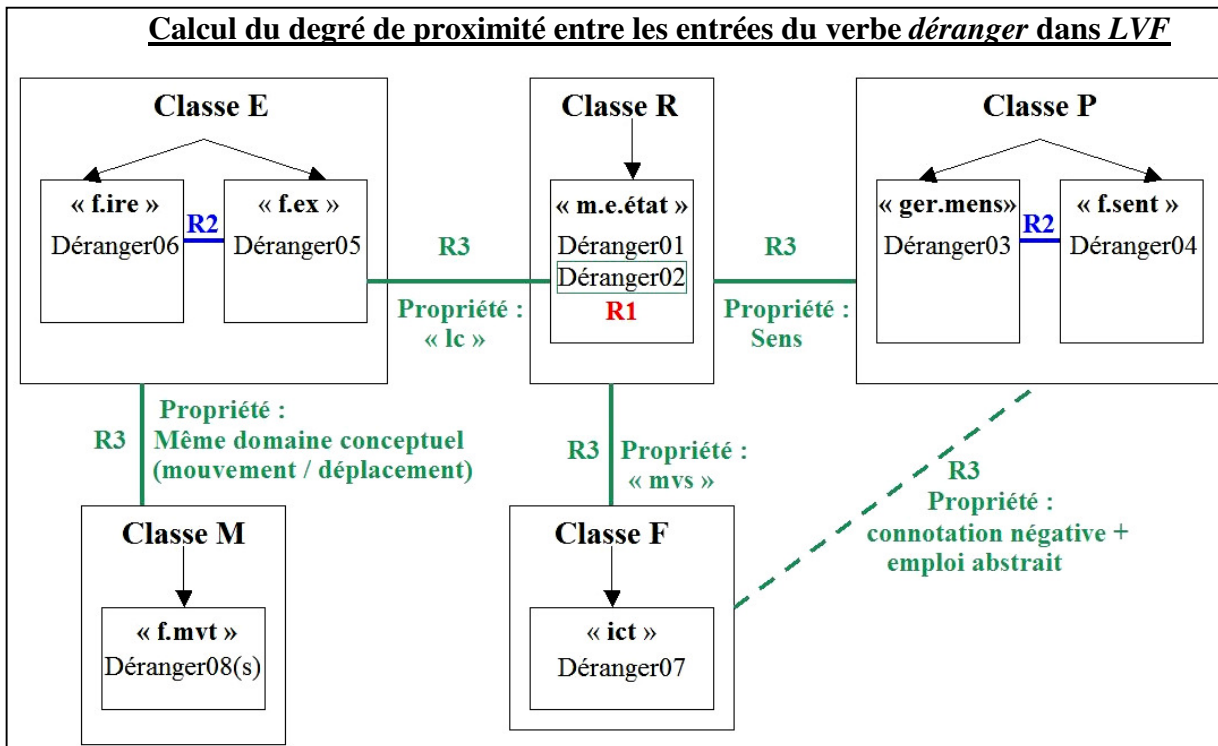
→ « (qc) ict mvs tps » = « quelque chose abîme le temps », sous-classe F3b.

Déranger07 : *L'orage a dérangé le temps. Le temps se dérange, est dérangé.*

→ « f.mvt qp » = « faire un mouvement quelque part », sous-classe M1a.

Déranger08(s) : *On se dérange pour laisser sa place.*

L'entrée 8 est la seule entrée exclusivement pronominale.



Les entrées 1 et 2 sont les seules à être unies par un degré de proximité de rang 1. Elles appartiennent à la même sous-classe (R3e), présentent la même construction (T1300) et sont associées au même opérateur (« m.e.état mvs »). La différence repose seulement sur la nature

sémantique de l'objet direct qui désigne une entité concrète (entrée 1) ou un lieu (entrée 2).

Deux entrées relèvent de la classe P (les entrées 3 et 4). Elles peuvent être rapprochées (degré de proximité de rang 3) des entrées 1 et 2 par leur sémantisme. Les entrées 3 et 4 peuvent, en effet, être considérées comme des emplois abstraits correspondant aux emplois concrets dénotés par les entrées 1 et 2 :

Déranger01 : <i>On a dérangé mes papiers.</i>	}	Mettre concrètement en désordre quelque chose
Déranger02 : <i>On a dérangé mon bureau en faisant le ménage.</i>		
Déranger03(ê) : <i>Cette mort a dérangé son esprit. On a l'esprit dérangé.</i>	}	Mettre l'esprit, les idées en désordre
Déranger04 : <i>On dérange qqn dans ses idées. La vérité dérange qqn.</i>		

Les entrées 3 et 4 sont unies entre elles, par un degré de proximité de rang 2. Elles sont associées à deux opérateurs génériques différents mais qui évoquent un **désordre** mental.

L'entrée 7 relève de la classe F et peut être mise en relation avec les entrées de la classe R. Ce rapprochement est possible grâce à la présence récurrente de l'opérateur secondaire « mvs » qui indique que tous ces emplois ont une connotation négative.

Déranger07 : *L'orage a dérangé le temps. Le temps se dérange, est dérangé.*

Par extension, on peut rapprocher l'entrée 7 des entrées 3 et 4 qui sont également connotées négativement. Ces trois entrées dénotent des emplois abstraits.

Les entrées de la classe E peuvent être reliées (proximité de rang 3) à celles de la classe R, par l'intermédiaire de l'opérateur secondaire « lc » qui est associé à l'entrée 2 et à l'entrée 5. De manière générale, les entrées de la classe E dénotent un **déplacement** et donc un changement de lieu. Les entrées 5 et 6 sont donc unies par un degré de proximité de rang 2. La différence entre ces deux entrées repose sur la polarité du déplacement (« entrée » ou « sortie ») qui conditionne le choix de l'opérateur et l'appartenance à la sous-classe :

Déranger05 : *On dérange les spectateurs de leur place* (« f.ex », sortie, E1b).

Déranger06 : *On dérange les pompiers pour un feu de cheminée* (« f.ire », entrée, E1f).

La classe E et la classe M entretiennent des relations sémantiques privilégiées puisqu'elles relèvent du même domaine conceptuel (Mouvement-Déplacement). C'est cette propriété qui permet d'attribuer un degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 8 et les entrées 5 et 6 :

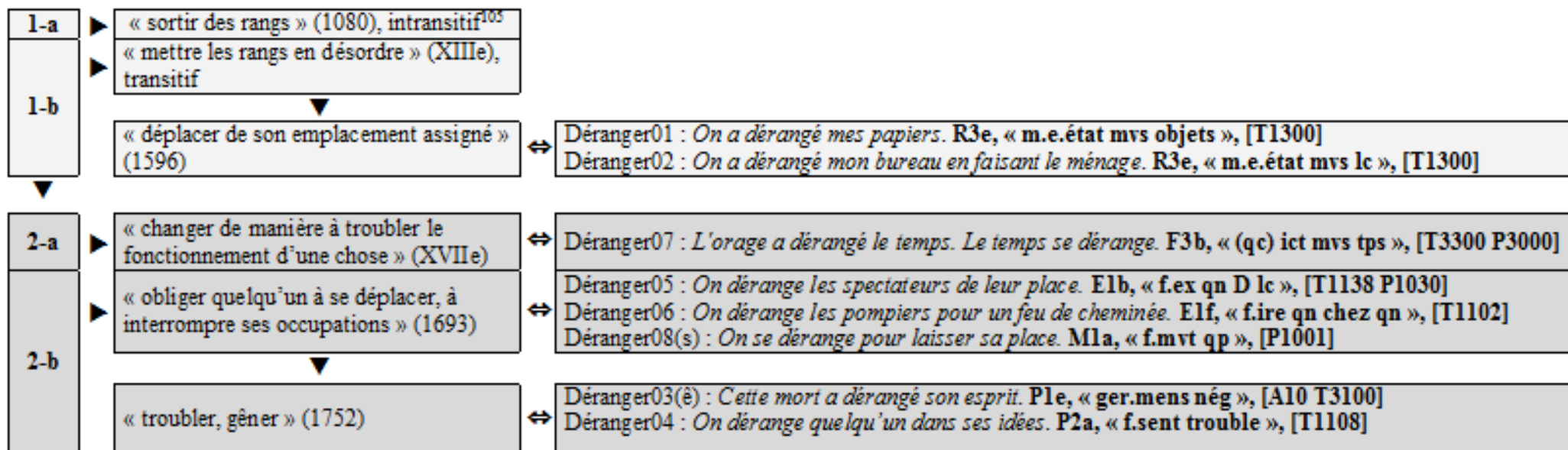
Déranger08(s) : *On se dérange pour laisser sa place.*

Les entrées 2, 5, 6 et 8 correspondent à des emplois locatifs du verbe *déranger* tandis que les entrées 1, 3, 4 et 7 correspondent à des emplois non locatifs.

V-1.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *déranger*

Le verbe *déranger*, dérivé de *dé-* et *rang*, est apparu avant le verbe *ranger* (XII^e siècle pour *ranger* et XI^e siècle pour *déranger*).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *déranger* avec les entrées de *LVF*¹⁰⁴



104. Pour la numérotation des sens, nous avons utilisé les subdivisions de l'article du *DHLF* en association avec celles du *TLFi*. Les divisions de rang 2 (1.a, 1.b, 1.c, etc.) ne correspondent pas au signe ◇ du *DHLF* mais aux subdivisions de rang 1 de la rubrique « Etymologie et Histoire » du *TLFi*. Ce croisement a été nécessaire car l'article du *DHLF* privilégie la cohésion historique des emplois et ne propose pas de dégroupements permettant de rendre compte des variations sémantiques. A l'inverse, le *TLFi* privilégie le dégroupement des emplois afin de signaler les écarts de sens, ce qui a pour effet de masquer certaines relations historiques.

Le verbe apparaît d'abord avec le sens « sortir des rangs » (en emploi intransitif) aujourd'hui disparu (1-a). A partir du XIII^e siècle, *déranger* s'emploie transitivement au sens de « mettre les rangs en désordre » (1-b). Cet emploi a également disparu mais a évolué vers le sens « déplacer quelque chose de son emplacement assigné » qui correspond aux entrées 1 et 2 de *LVF*. Ces deux entrées sont regroupées au sein de la même sous-classe (R3e), sont strictement transitives directes et impliquent un objet direct non-humain ([T1300]). Elles dénotent un déplacement causatif. Pour l'entrée 2, l'objet direct locatif désigne, en réalité, une entité concrète par métonymie :

Déranger02 : *On a dérangé mon bureau en faisant le ménage. = On a dérangé les objets qui se trouvaient sur mon bureau.*

L'entrée 2 est donc similaire à l'entrée 1 :

Déranger01 : *On a dérangé mes papiers.*

Les autres emplois du verbe *déranger* sont des emplois figurés dérivés des emplois concrets précités. Les emplois abstraits du verbe conservent l'idée de « **changement** » connotée négativement, avec ou sans déplacement. A la fin du XIII^e siècle, le verbe apparaît avec le sens « changer de manière à troubler le fonctionnement d'une chose » (2-a) qui correspond à l'entrée 7. Cet emploi est associé, dans *LVF*, à la double construction transitive directe à objet non-humain et construction pronominale où l'objet direct non-humain passe en position sujet ([T3300 P3000]). La connotation négative associée à cet emploi justifie le rapprochement (proximité de rang 3) avec les entrées 1 et 2. Il n'y a cependant plus ici de déplacement d'un objet mais seulement un changement d'état.

A la même époque, le verbe est utilisé avec le sens « obliger quelqu'un à se déplacer, à interrompre ses occupations » (2-b) qui correspond aux entrées 5, 6 et 8. Bien que relevant de deux classes génériques différentes dans *LVF* (classe E pour les entrées 5 et 6 ; classe M pour l'entrée 8), ces trois entrées présentent des propriétés communes. Elles expriment toutes trois le déplacement d'un actant humain, qu'il soit en position d'objet direct (entrées 5 et 6) ou en position de sujet, au sein d'une construction pronominale réfléchie (entrée 8). L'attribution d'un degré de proximité de rang 3 entre ces entrées se justifie donc historiquement. Le fait qu'il y ait un déplacement du sujet ou de l'objet fait de ce type d'emplois des emplois locatifs. Pour autant, le déplacement dénoté ici n'est pas de même nature que celui des emplois concrets (1-b). Pour les emplois concrets, c'est l'action directe du sujet qui est à l'origine du déplacement de l'objet direct. Pour les emplois figurés, le déplacement est une conséquence indirecte de l'action du sujet (entrée 5 et 6, construction transitive directe) ou est provoqué par une cause extérieure (entrée 8, construction pronominale réfléchie). Les entrées de *LVF* illustrent uniquement l'aspect locatif de la définition de ce type d'emplois (« obliger

quelqu'un à se déplacer, à interrompre ses occupations »). Aucune entrée du *LVF* ne correspond spécifiquement à la deuxième partie de la définition : « obliger quelqu'un à interrompre ses occupations ». Bien que les deux acceptions soient unies sur le plan historique, il nous paraît utile de les distinguer notamment pour l'étude de corpus.

Le sens 2-b donne lieu, à partir de 1752, à l'utilisation du verbe avec le sens abstrait et plus général de « troubler, gêner ». Ce sens est associé aux entrées 3 et 4.

V-1.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *déranger* en discours

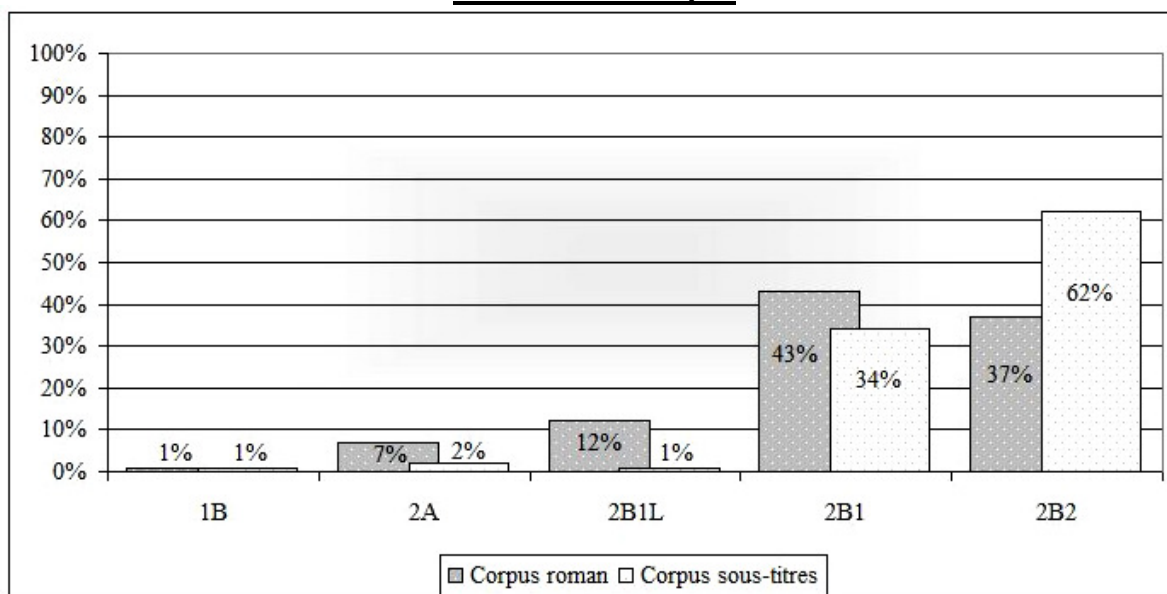
Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext, nous avons utilisé la formule **&e(c=&cdéranger g=V)**. Sur les 134 résultats obtenus, on retient les 100 premiers. Pour le corpus « Sous-titres », la recherche a été effectuée à partir de la requête « dérang* ». On obtient plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 65 – Corpus *déranger* »).

Les emplois du verbe ont été codés de manière à rendre compte de l'évolution historique des sens tout en signalant les variations sémantiques sensibles. Les emplois associés au sens 2b (« obliger quelqu'un à se déplacer, à interrompre ses occupations ») ont donc été scindés en deux groupes, les emplois locatifs et les emplois non locatifs (cf. « Annexe 66- Concordancier corpus *déranger* ») :

	Sens	Code emploi
1-b	« déplacer de son emplacement assigné »	1B
2-a	« changer de manière à troubler le fonctionnement d'une chose »	2A
2-b	« obliger quelqu'un à se déplacer » → locatif	2B1L
	« obliger quelqu'un à interrompre ses occupations » → non locatif	2B1
	« troubler, gêner »	2B2

Les emplois 1B et 2B1L sont locatifs tandis que les emplois 2A, 2B1 et 2B2 sont non locatifs. L'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté, est associé au sens 1B.

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *déranger* dans les deux corpus



Tous les emplois du verbe sont représentés dans les deux corpus, mais dans des proportions différentes. Les deux corpus privilégient nettement les emplois 2B1 et 2B2 (à 80% dans les romans et 96% dans les sous-titres). Pour autant, l'emploi majoritaire n'est pas le même dans les deux corpus. Dans le corpus « Romans », l'emploi 2B1 est privilégié (43%), suivi de près par l'emploi 2B2 (37%) :

(DérangerROM11) : « *Votre fils n'arrête pas de s'amuser en classe et **dérange** ses voisins. Sa conduite est insupportable.* » - MORDILLAT G, VIVE LA SOCIALE, 1981, 54-55.

→ **2B1**

(DérangerROM25) : *Quelque chose **dérangeait** Lambert. Il n'arrivait pas à faire coïncider le visage de cette Lola avec celui de la Lola de Bensoussan.* - PAGE A, TCHAO PANTIN, 1982, 113-114. → **2B2**

Dans le corpus « Sous-titres », c'est l'emploi 2B2 qui est majoritaire (62%) et l'emploi 2B1 qui apparaît en deuxième position (34%).

(DérangerST13) : *Et si t'as envie d'être gay, sois gay! Ca me **dérange** pas.* → **2B2**

(DérangerST24) : *Kelso, puis-je vous **déranger** pour une seconde ?* → **2B1**

Hormis les emplois 2B1 et 2B2, les autres emplois du verbe sont sous-représentés dans le corpus « Sous-titres ». Le corpus « Romans » est plus nuancé. L'emploi 1B (historiquement primaire) reste minoritaire et sous-représenté mais les emplois 2B1L et 2A présentent une fréquence d'apparition remarquable (+ de 5%) :

(DérangerROM13) : *Il s'approcha de buissons chargés de poussières et de sable et **dérangea** un engoulevent gris qui siffla et prit son vol en feignant d'être blessé.* - WEYERGANS F, MACAIRE LE COPTE, 1981, 160-162. → **2B1L**

(DérangerROM32) : *Ses yeux ne distinguent plus les caractères affolés, par ce rapprochement, comme un petit peuple d'insectes dont on **dérangerait** soudain la procession.* - CLUNY C M, UN JEUNE HOMME DE VENISE, 1983, 89-90. → **2A**

(DérangerROM33) : ... *Quand il était reparti, rien n'aurait laissé supposer qu'un homme avait passé la nuit chez elle ; il s'emparait de tout et ne **dérangeait** rien.* - CLUNY C M, UN JEUNE HOMME DE VENISE, 1983, 91-92. → **1B**

Les emplois locatifs 1B et 2B1L sont nettement minoritaires dans les deux corpus. Ils ont toutefois une fréquence de représentation supérieure à 10% dans les romans tandis qu'ils sont très marginaux (2%) dans les sous-titres.

Le verbe *déranger* est **historiquement locatif** et c'est à partir de l'emploi locatif concret primaire que sont dérivés les emplois métaphoriques, qui constituent des extensions polysémiques. Les concepts de « **mise en désordre** » et de « **déplacement** » assurent la cohésion de l'espace sémantique du verbe. Le point de vue discursif s'oppose à la vision historique puisque, dans les deux corpus, **l'emploi historiquement primaire est marginal**, et que ce sont les emplois non locatifs qui s'imposent.

V-1.2. Le verbe *garder*

V-1.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *garder* dans LVF

Dans LVF, 18 entrées sont associées au verbe *garder*. L'entrée 3 constitue l'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté (cf. « Annexe 67 – Le verbe *garder* dans LVF »).

Les entrées du verbe (6 sur 18) appartiennent majoritairement à la classe S (« verbes de saisie ou de possession »). L'opérateur « grp » (« prendre ou tenir ») est associé à 5 des 6 entrées :

→ « grp qc possédé » = « garder en sa possession », sous-classe S3k

Garder04 : *On garde ses bijoux. On garde la monnaie.*

→ « grp qc pr soi » = « conserver pour soi », sous-classe S3k

Garder06 : *On fait garder une chambre à l'hôtel.*

→ « grp qn tel » = « prendre et conserver quelqu'un en tant que », sous-classe S2f

Garder08 : *On garde P comme secrétaire, comme client. On garde un collaborateur.*

→ « grp qn pr soi » = « prendre quelqu'un pour soi », sous-classe S2b

Garder15 : *On garde P pour le dîner.*

→ « (qc)grp abs e soi » = « quelque chose conserve en soi de manière abstraite », S4h

Garder18 : *La moquette garde la chaleur.*

L'entrée 10 met en scène l'opérateur générique « grp.mvt » qui signifie « bloquer le mouvement ».

→ « grp.mvt abs » = « maintenir le mouvement de manière abstraite », sous-classe S4f

Garder10 : *On garde cette vitesse, la cadence.*

Trois entrées relèvent de la classe L (« verbes locatifs ») et présentent les opérateurs « lc » (« être ou mettre sur, dans ») ou « lc.qp » (« être ou mettre à telle place »).

→ « lc hab SR soi » = « mettre un vêtement sur soi », sous-classe L3b

Garder07 : *On garde son manteau par ce froid.*

→ « lc.qp qn e détenant » = « mettre quelqu'un en détention quelque part », sous-classe L1b

Garder02 : *On garde un accusé en prison.*

→ « lc.qp qc e réserve » = « mettre quelque chose en réserve », sous-classe L3b

Garder13 : *On garde du beurre au réfrigérateur. Ce lait peut se garder, est gardé.*

Trois entrées relèvent de la classe P (« verbes psychologiques »). Les deux opérateurs génériques associés à ces entrées sont les opérateurs « scrut » (« donner son attention à ») et « sent » (« avoir tel sentiment ») :

→ « scrut qn » = « surveiller quelqu'un », sous-classe P3a

Garder01 : *On garde les enfants dans le jardin, un troupeau dans les champs.*

→ « scrut lc pour défense » = « surveiller un lieu pour le défendre », sous-classe P3b

Garder03 : *Le veilleur garde le magasin. La troupe garde le pont. On garde l'entrée.*

→ « sent+tps qc » = « ressentir longtemps quelque chose », sous-classe P1i

Garder09 : *On garde l'espoir, ses illusions, sa confiance à P.*

Deux entrées appartiennent à la classe D (« verbes de don ») et font intervenir les opérateurs « abda » (« enlever à / obtenir de ») et « dat » (« donner à »).

→ « dat qc A qn » = « donner quelque chose à quelqu'un », sous-classe D2a

Garder05 : *On garde une place à P. On garde ses bagages à P.*

→ « abda marque D coup » = « obtenir une marque d'un coup », sous-classe D2e

Garder14 : *On garde une cicatrice de l'accident.*

Deux entrées relèvent de la classe R (« verbes de réalisation ») et sont associées à l'opérateur générique « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état »).

→ « m.e.état p mens » = « mettre dans un certain état par l'esprit », sous-classe R4d

Garder11 : *On garde le jeûne, les convenances.*

Garder12 : *On garde le silence, la pose, les yeux baissés, la tête droite.*

Les deux dernières entrées relèvent de la classe U (« verbes d'union, de réunion, de mise en relation ») et sont associées à l'opérateur « dli » (« délier, libérer, divorcer, filtrer »).

→ « dli qn D qc mvs » = « écarter quelqu'un de quelque chose de mauvais », sous-classe U2c

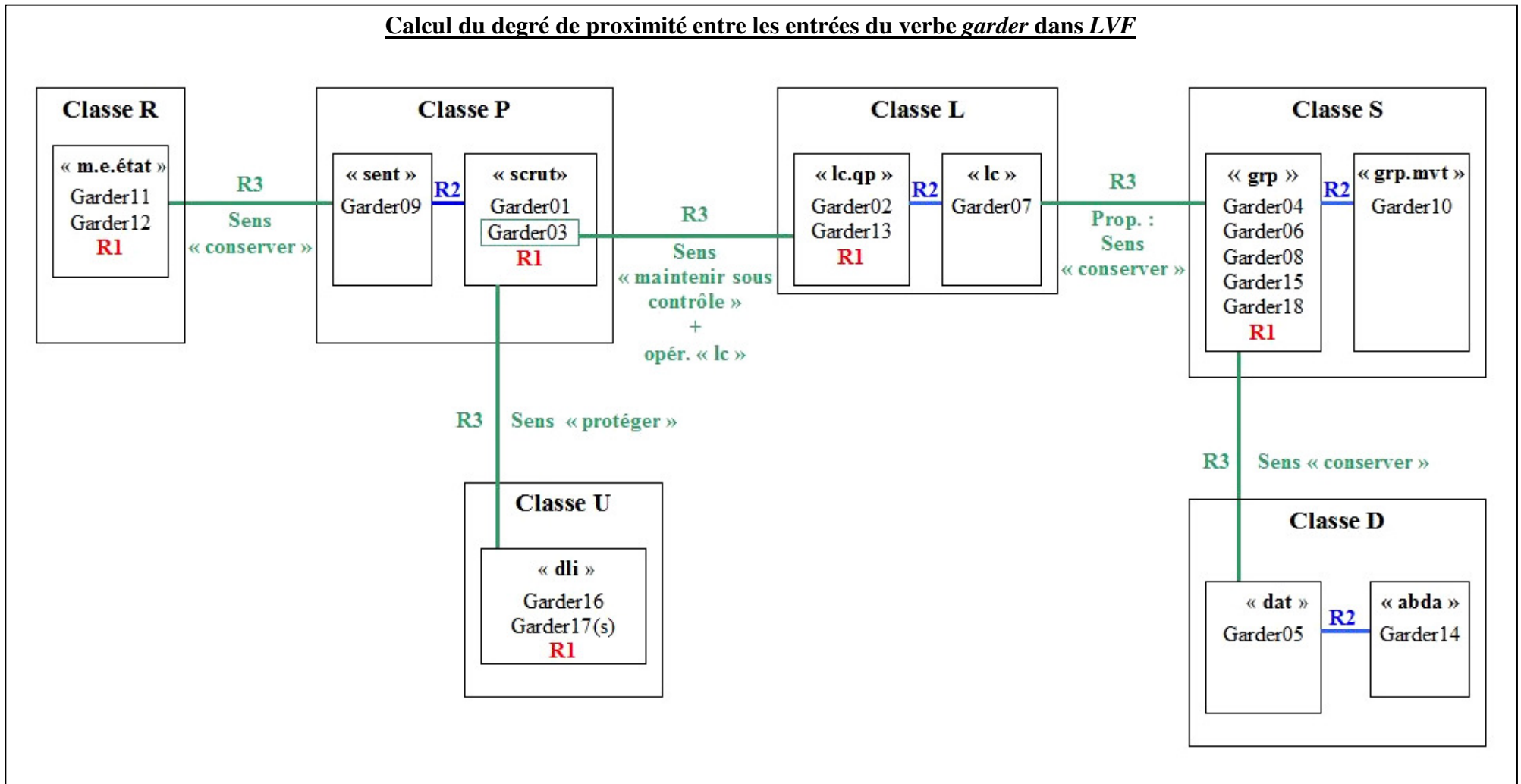
Garder16 : *On garde P des ennuis. On se garde des flatteurs.*

→ « dli soi D+inf » = « rester à l'écart de », sous-classe U2c

Garder17(s) : *On se garde d'intervenir, de toute intervention.*

L'entrée 17 est la seule entrée exclusivement pronominale du verbe.

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *garder* dans LVF



Le regroupement le plus important implique des entrées de la classe S. Les entrées 4, 6, 8, 15 et 18 sont unies par un degré de proximité de rang 1. Elles expriment toutes l'idée de « **conservation** ». Ce groupement peut être mis en relation (degré de proximité de rang 3) avec une entrée de la classe L et une entrée de la classe D.

Les deux entrées appartenant à la classe D présentent des opérateurs différents : l'opérateur « abda » pour l'entrée 14 et l'opérateur « dat » pour l'entrée 5. Ces deux entrées sont unies, entre elles, par un degré de proximité de rang 2. On peut, par ailleurs, identifier une propriété sémantique commune entre l'entrée 5 et les entrées 4, 6, 8, 15 et 18 de la classe S. On retrouve, en effet, pour toutes ces entrées l'idée de « **conservation** » :

Garder05 : *On garde une place à P.* → **Classe D : Conserver pour quelqu'un**

Garder04 : *On garde ses bijoux. On garde la monnaie.*

Garder06 : *On fait garder une chambre à l'hôtel.*

Garder08 : *On garde P comme secrétaire, comme client.*

Garder15 : *On garde P pour le dîner.*

Garder18 : *La moquette garde la chaleur.*

Classe S : Conserver pour soi

Les entrées de la classe L se divisent en deux groupes, attachés à deux opérateurs génériques différents et liés par un degré de proximité de rang 2. En parallèle, les deux groupements de la classe peuvent être rapprochés (degré de proximité de rang 3) de groupements externes à la classe, par une propriété sémantique commune. L'entrée 7 présente l'opérateur « lc » et peut être mise en relation avec le groupement des entrées 4, 6, 8, 15 et 18 de la classe S par le biais du concept récurrent de « **conservation** ».

Garder07 : *On garde son manteau par ce froid.* → **Classe L : Conserver sur soi**

Le deuxième groupement de la classe L réunit (degré de proximité de rang 1) les entrées 2 et 13 sous l'opérateur « lc.qp ». Ces deux entrées peuvent être rattachées à l'entrée 3 de la classe P (degré de proximité de rang 3) par l'intermédiaire de deux propriétés : le sens et l'opérateur. Les trois entrées 2, 13 et 3 mettent en scène l'opérateur « lc » et impliquent un sujet qui « maintient quelque chose ou quelqu'un sous son contrôle ».

Garder02 : *On garde un accusé en prison.*

Garder13 : *On garde du beurre au réfrigérateur.*

Classe L : Maintenir qqch / qqn sous contrôle dans un lieu

Garder03 : *Le veilleur garde le magasin.* → **Classe P : Maintenir un lieu sous contrôle**

Au sein de la classe P, l'entrée 3 est liée à l'entrée 1 par un degré de proximité de rang 1. On peut déterminer un degré de proximité de rang 3 entre ce groupement et les entrées 16 et 17 de la classe U, par l'intermédiaire du concept récurrent de « **protection** ».

Garder01 : *On garde les enfants dans le jardin, un troupeau dans les champs.*

Garder03 : *Le veilleur garde le magasin. La troupe garde le pont.*

Surveiller pour protéger

Garder 16 : *On garde P des ennuis. On se garde des flatteurs.* } **Protéger quelqu'un de /**
 Garder 17(s) : *On se garde d'intervenir, de toute intervention.* } **se protéger de**

L'entrée 9 relève également de la classe P mais elle est associée à un opérateur générique différent de celui des entrées 1 et 3 (degré de proximité de rang 2). Elle peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) du groupement de rang 1 formé par les entrées 11 et 12 de la classe R. On peut identifier la propriété sémantique de « conservation » commune aux trois entrées.

Garder09 : *On garde l'espoir, ses illusions, sa confiance à P.* → **Conserver un sentiment**

Garder11 : *On garde le jeûne, les convenances.* } **Conserver une attitude**
 Garder12 : *On garde le silence, la pose, les yeux baissés.* }

Malgré le grand nombre d'entrées associées au verbe *garder* et la diversité des classes génériques en jeu, la cohésion de l'espace sémantique du verbe est assurée par les concepts de « **protection** » et de « **conservation** ».

V-1.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *garder*

Le verbe *garder* est issu (fin X^e s.) du germanique *wardôn* signifiant « regarder vers. L'étude historique de *garder* fait apparaître les mêmes concepts récurrents que ceux relevés lors du calcul de proximité entre les entrées du verbe dans *LVF*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *garder* avec les entrées de *LVF*

1- « Regarder » (980) → Disparu		
2-a <i>Se garder</i> (fin Xe)	« se tenir sur ses gardes » (1160) sens général	⇔ Garder16 : <i>On se garde des flatteurs.</i> U2c, « dli qn D qc mvns », [T11b8 P10b8] Garder17(s) : <i>On se garde d'intervenir.</i> U2c, « dli soi D+inf », [P10b6]
2-b « Veiller sur » (1050)	« empêcher quelqu'un de sortir d'un lieu » (1080)	⇔ Garder02 : <i>On garde un accusé en prison.</i> L1b, « lc.qp qn e détenant », [T1101]
	« Rester dans un lieu afin de surveiller, défendre » (1130)	⇔ Garder03 : <i>Le veilleur garde le magasin.</i> P3b, « scrut lc pr défense », [T1300]
	« demeurer dans un lieu » (1138)	⇔ <i>garder la chambre</i> (1265) DHLF
2-c « Protéger, prendre soin »	« prendre soin de, surveiller » (1050)	⇔ Garder01 : <i>On garde les enfants dans le jardin.</i> P3a, « scrut qn », [T1106]
	« Protéger (d'un mal, etc.) » (1131)	⇔ Garder16 : <i>On garde P des ennuis.</i> U2c, « dli qn D qc mvns », [T11b8 P10b8]
3-a « Conserver »	« mettre quelque chose de côté » (1131)	⇔ Garder05 : <i>On garde une place à P.</i> D2a, « dat qc A qn », [T13a0]
	« mettre en lieu sûr » / « conserver (une chose périssable) en bon état » TLFi (1334)	⇔ Garder06 : <i>On fait garder une chambre à l'hôtel.</i> S3k, « grp qc pr soi », [T1305 P3000]
	« conserver quelque chose sur / pour / en soi » (1265)	⇔ Garder13 : <i>On garde du beurre au réfrigérateur.</i> L3b, « lc.qp qc e réserve », [T1301 P3001] Garder 04 : <i>On garde ses bijoux, la mornais.</i> S3k, « grp qc possédé », [T1305 P3000] Garder07 : <i>On garde son manteau par ce froid.</i> L3b, « lc hab SR soi », [T13g0] Garder14 : <i>On garde une cicatrice de l'accident.</i> D2e, « abda marque D coup », [T13b8] Garder18 : <i>La moquette garde la chaleur.</i> S4h, « (qc)grp abs e soi », [T3300]
	« conserver qqn comme employé » (1675)	⇔ Garder 08 : <i>On garde P comme secrétaire.</i> S2f, « grp qn tel », [T1106]
3-b « Retenir » abstrait	« garder qqn à dîner » (1736)	⇔ Garder 15 : <i>On garde P pour le dîner.</i> S2b, « grp qn pr soi », [T1106]
	« retenir, veiller sur qqch. qui règle » / « observer avec soin » (1145)	⇔ Garder10 : <i>On garde cette vitesse, la cadence.</i> S4f, « grp.mvt abs », [T1305 P3000]
	« continuer à avoir (une qualité, une idée, un sentiment, etc.) » (1155)	⇔ Garder09 : <i>On garde l'espoir, ses illusions.</i> Pli, « sent+tps qc », [T1300] Garder11 : <i>On garde le jeûne.</i> R4d, « m.e.état p mens », [T1300 P3000] Garder12 : <i>On garde le silence, la pose.</i> R4d, « m.e.état p mens », [T1300 P3000]
	« ne pas divulguer » (début XIIIe)	⇔ <i>Garder un secret</i> (1647) DHLF - <i>Gardez vos réflexions, vos remarques pour vous</i> PRE

Le verbe *garder* apparaît d'abord avec le sens aujourd'hui disparu de « regarder ». L'étude du déploiement historique des sens de *garder* permet de distinguer deux groupes d'emplois. Le premier (2-a, 2-b et 2-c) s'organise autour du concept de « **protection** » qui renvoie, selon les cas, à l'idée de « surveillance », de « contrôle » ou de « défense ». Le deuxième groupe (3-a et 3-b) est fédéré par le concept de « **conservation** ». Selon les emplois, la notion actualisée peut être celle de « réservation », de « préservation » ou de « maintien ». Les deux concepts de base ne sont pas isolés l'un de l'autre. On peut observer une zone de recouvrement entre le domaine de la « protection » et celui de la « conservation » à travers certaines entrées du verbe qui intègrent les deux notions.

A la fin du Xe siècle, le verbe s'emploie à la forme pronominale avec le sens « se tenir sur ses gardes (vis à vis de Dieu) en se conduisant bien » (2-a), puis au sens général « se tenir sur ses gardes ». Cet emploi primaire correspond aux entrées 16 et 17 de la classe U. L'entrée 16 est associée à deux constructions : une construction transitive à deux compléments et une construction pronominale ([T11b8 P10b8]). Seule la construction pronominale représente le sens « se tenir sur ses gardes », la construction transitive illustre un autre sens.

A partir de 1050, le verbe est utilisé avec le sens « veiller sur » dans des emplois locatifs (2-b). Il est d'abord employé avec le sens « empêcher quelqu'un de sortir d'un lieu » (1080), associé à l'entrée 2 dans *LVF*. Ce premier emploi locatif donne lieu, à partir de 1130, au sens « rester dans un lieu afin de surveiller, défendre » qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté (*Garder*03). Ce deuxième emploi locatif évolue vers le sens plus général de « demeurer dans un lieu » (1138), qui n'est pas illustré par une entrée de *LVF* mais que l'on retrouve dans des locutions du type *garder la chambre* ou *garder le lit*.

De l'idée de « veiller », on passe à celle de « protéger, prendre soin » (2-c) que l'on retrouve tout d'abord (1050) dans des emplois où le verbe est synonyme de « surveiller » quelqu'un ou un animal (entrée 1). Le verbe apparaît ensuite avec le sens « protéger (d'un mal, etc.) » que l'on retrouve dans l'entrée 16 au sein de la structure bitransitive (et non plus à la forme pronominale).

Les emplois de *garder* associés au concept de « protection » sont historiquement primaires. Bien qu'elles présentent des propriétés différentes (au niveau de la classe, de l'opérateur et de la construction), les entrées 1, 2, 3 16 et 17 du verbe sont unies par ce concept. La notion de « protection » traduit et justifie le degré de proximité de rang 3 qui unit les entrées 1 et 3 de la classe P aux entrées 16 et 17 de la classe U. L'entrée 2 (classe L) paraît sémantiquement plus éloignée des autres car elle extrait uniquement l'idée de « surveillance » du concept de « protection », et qu'elle intègre également le concept de « conservation ».

Garder02 : *On garde un accusé en prison.* → surveiller + maintenir quelque part

Cet emploi représente le point de transition entre le domaine de la « protection » et celui de la « conservation ».

Le deuxième groupe d'emplois (3-), associé au concept de « conservation », est dérivé du premier. On distingue les emplois concrets (3-a) et les emplois abstraits (3-b) qui sont dérivés des emplois concrets. L'idée de « conservation » est d'abord réalisée dans des emplois où le verbe est synonyme de « mettre quelque chose de côté » (1131). Ce sens est illustré par les entrées 5 et 6 qui relèvent de classes génériques différentes, mais sont unies par un degré de proximité de rang 3 en raison de leur propriété sémantique commune. A partir de 1334, on relève un emploi réalisant le sens de « mettre en lieu sûr » / « conserver (une chose périssable) en bon état » (entrée 13). Comme l'entrée 2, l'entrée 13 relève de la classe L, présente l'opérateur « lc.qp » et intègre les deux concepts de base, la « protection » et la « conservation »

Garder13 : *On garde du beurre au réfrigérateur.* → « conserver quelque part pour protéger »

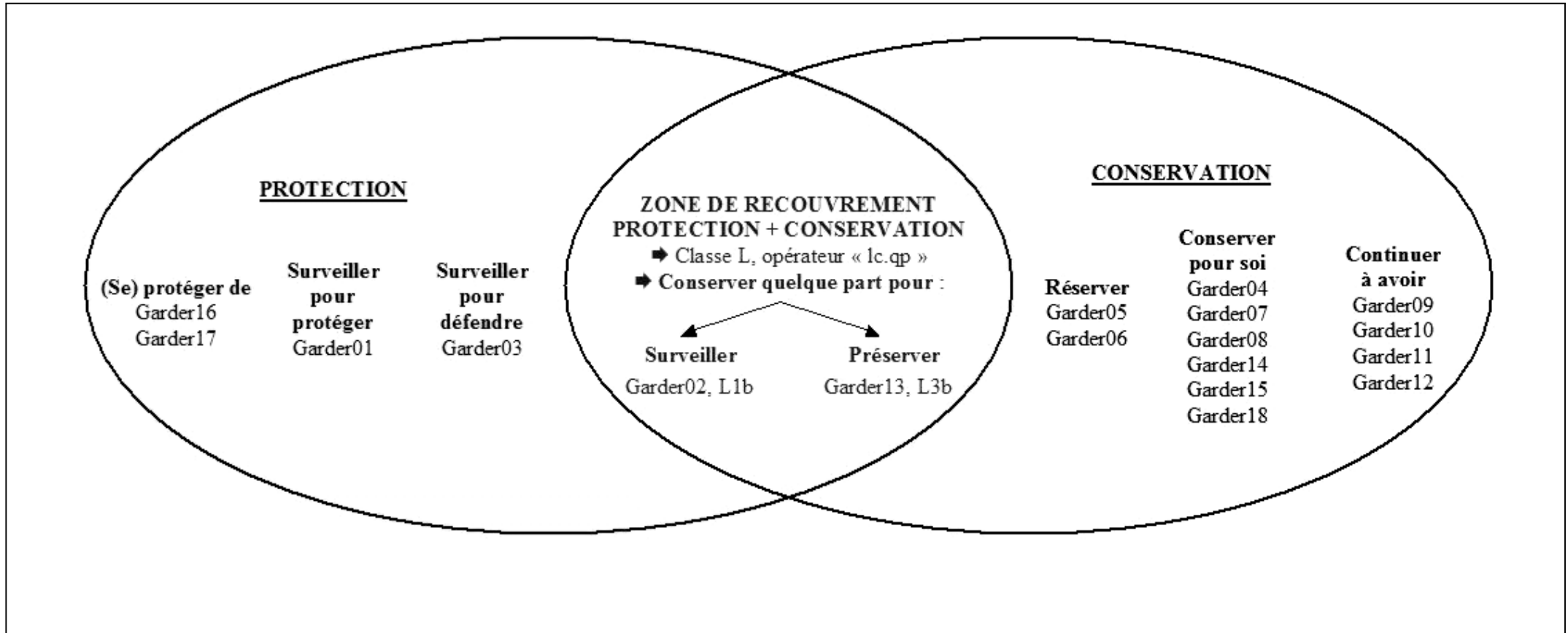
On peut donc dire que les entrées 2 et 13 de la classe L, constituent la zone de recouvrement entre le domaine de la « protection » et celui de la « conservation ». Il est à noter que l'entrée 13 est locative mais que le sens qui lui est associé n'implique pas systématiquement la présence d'un lieu. Le *TLFi* donne une définition plus générale de ce type d'emplois, à savoir : « conserver (une chose périssable) en bon état ». Parallèlement, le verbe s'utilise avec le sens « conserver quelque chose sur / pour soi » (1265) que l'on retrouve dans les entrées 4, 7, 14 et 18. Ce sens donne lieu à celui de « conserver qqn comme employé » (1675), associé à l'entrée 8, puis à celui de « garder qqn à dîner » (1736, entrée 15).

Excepté l'entrée 13, dont nous venons d'expliquer la particularité, toutes les entrées associées au sens 3-a (entrées 4, 5, 6, 7, 8, 14, 15 et 18) sont unies, dans *LVF*, par un degré de proximité de rang 1, 2 ou 3.

Les emplois abstraits qui réalisent l'idée de « conservation » sont associés à trois sens différents. A partir de 1145, on rencontre le verbe avec le sens « retenir, veiller sur qqch. qui règle » / « observer avec soin » qui correspond à l'entrée 10. Le verbe s'emploie également avec le sens « continuer à avoir (une qualité, une idée, un sentiment, etc.) » à partir de 1155 (entrées 9, 11 et 12). Le dernier emploi attesté par le *DHLF* (« ne pas divulguer » (début XIII^e) est absent de *LVF*.

L'étude du déploiement historique des sens de *garder* permet de construire une autre représentation de l'espace sémantique du verbe, basée sur les relations entre les deux domaines conceptuels historiquement associés au sémantisme du verbe : la « **protection** » et la « **conservation** ».

Mise en relation des entrées du LVF avec les domaines conceptuels historiquement associés au verbe *garder*



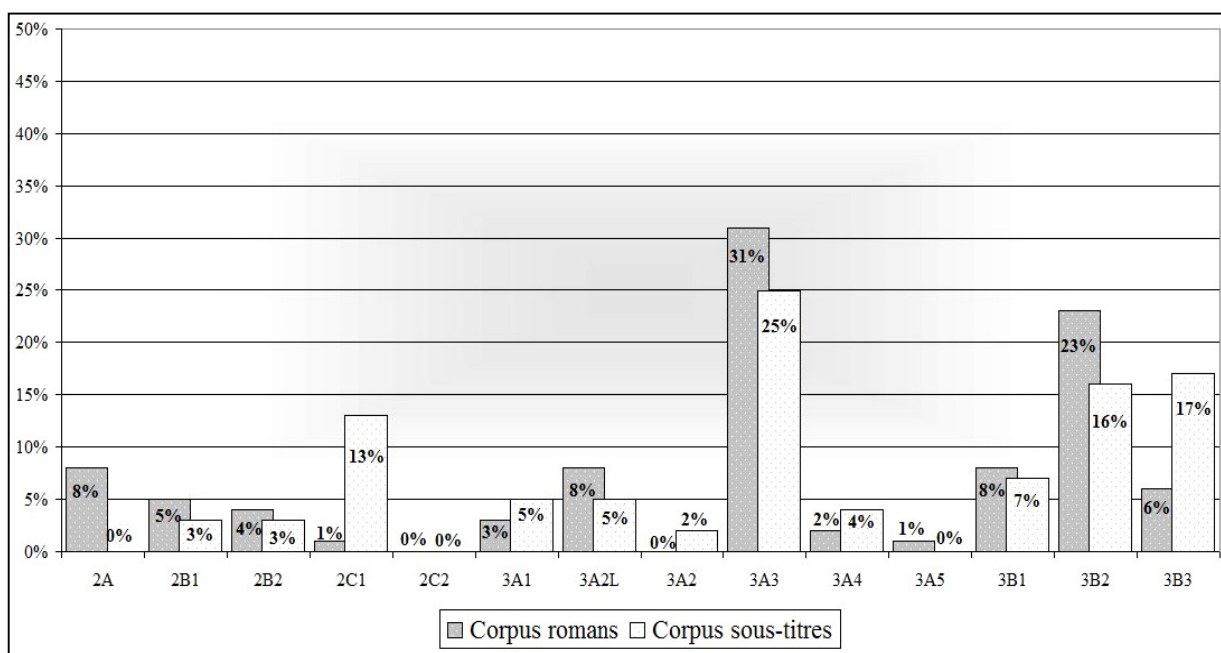
V-1.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *garder* en discours

La formule **&c=&cgarder g=V** a été utilisée pour faire la recherche dans la base catégorisée de Frantext. On obtient 599 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été réalisée à partir de la requête « gard* ». On obtient plus de 1000 résultats qu'il faut trier pour ne retenir que les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 68 – Corpus *garder* »). Les emplois du verbe ont été codés, à partir de la numérotation historique des sens. Ceux qui sont associés au sens 3-a du type « mettre en lieu sûr / conserver en bon état », ont été scindés en deux groupes, les emplois locatifs et les non locatifs (cf. « Annexe 69 – Concordancier corpus *garder* ») :

		Sens	Code emploi
Protection	2-a	« se tenir sur ses gardes »	2A
	2-b	« empêcher quelqu'un de sortir d'un lieu » → locatif	2B1
		« Rester dans un lieu afin de surveiller, défendre » → locatif	2B2
	2-c	« prendre soin de, surveiller (qqn, un animal) »	2C1
		« Protéger (d'un mal, etc.) »	2C2
Conservation	3-a	« mettre quelque chose de côté »	3A1
		« mettre en lieu sûr » → locatif	3A2L
		« conserver en bon état »	3A2
		« conserver quelque chose sur / pour / en soi »	3A3
		« conserver qqn comme employé »	3A4
		« garder qqn à dîner »	3A5
	3-b	« retenir, veiller sur qqch. qui règle » / « observer avec soin »	3B1
		« continuer à avoir (une qualité, une idée, un sent., etc.) »	3B2
		« ne pas divulguer »	3B3

Seuls les emplois 2B1, 2B2 et 3A2L sont locatifs. L'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté correspond à l'emploi 2B2.

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *garder* dans les deux corpus



L'emploi majoritaire est le même dans les deux corpus. Il s'agit de l'emploi 3A3 (*garder pour, sur, en soi*) qui représente 31% des occurrences dans les romans et 25% dans les sous-titres :

(GarderROM17) : *De Lisbonne, dans les jours qui suivirent le coup d'état du 25 avril 1974, je garde le souvenir d'une foule euphorique occupée à se congratuler, à lire avec boulimie de cacophoniques journaux, et à couvrir de fleurs des blindés ou des militaires...* - ROLIN J, L'ORGANISATION, 1996, 132-134.

(GarderST17) : *Il me fallait une bonne moyenne pour **garder** ma bourse.*

L'emploi 3A3 est suivi par les emplois 3B3 (*garder secret*, 17%) et 3B2 (*conserver une attitude / un sentiment*, 16%) dans le corpus « Sous-titres » :

(GarderST4) : *Au lieu de cela, ils ont préféré **garder** secrets des informations susceptibles de sauver la planète. → 3B3*

(GarderST77) : *Tu sauras en temps voulu et tu auras juste à **garder** les yeux ouverts. → 3B2*

Dans le corpus « Romans », c'est l'emploi 3B2 (23%) qui occupe la deuxième position :

(GarderROM7) : *Anna était entrée dans la pièce avec la lettre anodine que Louis-François avait écrite en allemand, et elle **gardait** les yeux fixés sur ce lieutenant vorace qu'elle trouvait bien vulgaire.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 212-213.

Bien que l'emploi 3B3 ne corresponde à aucune entrée dans *LVF*, il est présent de manière significative dans les deux corpus et spécialement dans le corpus « Sous-titres ».

Trois emplois sont totalement absents du corpus « Sous-titres », ce sont les emplois 2A (*se garder de*), 2C2 (*garder qqn d'un mal*) et 3A5 (*garder qqn à dîner*). Les emplois 2C2 et 3A5 sont également sous-représentés dans les romans. Par contre, l'emploi 2A y a une fréquence d'apparition remarquable (8%), ce qui tend à prouver qu'il s'agit d'un emploi littéraire :

(GarderROM16) : *« C'est ça que vous appelez un pistolet-mitrailleur propre ? » (mais Karapotch se **garda** bien de répondre)...* - PEREC G, QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR ?, 1996, 46-49.

Les deux corpus privilégient les emplois associés au concept de « conservation » plutôt que ceux associés au concept de « protection » (18% contre 82% dans les romans et 19% contre 81% dans les sous-titres). Le point de vue historique s'oppose donc au point de vue discursif puisque ce sont les emplois associés au concept de « protection » qui sont historiquement primaires. Il est cependant à noter qu'un emploi relevant du domaine de la « protection » est présent de manière remarquable (plus de 10%) dans les sous-titres. Il s'agit de l'emploi 2C1 (*garder un enfant, garder le troupeau*) qui représente 13% du corpus « Sous-titres » alors qu'il est sous-représenté dans les romans :

(GarderST63) : *On est deux hétéros qui **gardons** le fils... de notre copain hétéro.*

Dans les deux corpus, les emplois non locatifs sont nettement majoritaires (83% dans les romans et 89% dans les sous-titres). Même si deux des emplois locatifs du verbe sont associés à l'un de ses sens primaires, le verbe *garder* n'est pas un verbe historiquement locatif. Ce n'est pas autour du concept de « localisation » que s'organise son espace sémantique mais autour des concepts de « protection » et de « conservation ». La présence d'un complément locatif dans la construction^{GDC} du verbe constitue seulement une spécification des deux concepts de base. Le fait que les emplois locatifs ne soient primaires à aucun niveau (synchronique, diachronique ou discursif) s'explique par le fait que *garder* soit, à l'origine, employé au sens de « regarder » et donc attaché au **domaine de la perception**.

V-1.3. Le verbe *installer*

V-1.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *installer* dans *LVF*

Le verbe *installer* comporte 12 entrées dans *LVF*, parmi lesquelles l'entrée 6, qui illustre l'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté (cf. « Annexe 70 – Le verbe *installer* dans *LVF* ») :

Les entrées du verbe relèvent majoritairement (9 sur 12) de la classe générique L (« verbes locatifs »). Ces 9 entrées sont associées à l'opérateur « lc » (« être ou mettre sur, dans ») ou à l'opérateur générique complexe « lc.qp » (« être ou mettre quelque part »).

→ « lc qn ds charge » = « placer quelqu'un dans une fonction », sous-classe L2b.

Installer01 : *On installe le président du tribunal, un évêque, un fonctionnaire.*

→ « lc qc SR qc » = « mettre quelque chose sur quelque chose », sous-classe L3b.

Installer04 : *On installe des rideaux aux fenêtres.*

→ « (abs) lc DS mens » = « mettre quelque chose d'abstrait dans l'esprit », sous-classe L4a.

Installer11(s) : *La peur s'installe. La peur est installée dans les esprits.*

→ « lc DS abs » = « mettre dans quelque chose d'abstrait », sous-classe L2a.

Installer12(s) : *On s'installe / On est installé dans la peur. On s'installe dans le mensonge.*

→ « lc.qp qn ds place » = « mettre quelqu'un en place quelque part », sous-classe L1b.

Installer02 : *On installe sa famille à la campagne. On s'installe à la campagne.*

→ « lc.qp qn au mieux » = « mettre quelqu'un qqp. de la meilleure façon », sous-classe L1b.

Installer03 : *On installe un blessé sur un brancard.*

→ « lc.qp qc durablement » = « établir durablement qqch. quelque part », sous-classe L3b.

Installer07 : *On installe des industries dans le Nord. Une banque s'installe ici.*

→ « lc.qp permanent » = « mettre quelque part de manière durable », sous-classe L1a.

Installer09(s) : *On s'installe. On est installé à la terrasse du café.*

→ « lc.qp c métier » = « établir quelque part professionnellement », sous-classe L1a.

Installer10(s) : *On s'installe. On est installé comme médecin à Toulouse.*

Deux entrées relèvent de la classe R (« verbes de réalisation ») et mettent en scène l'opérateur générique « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état ») :

→ « m.e.état appar » = « mettre en état en équipant », sous-classe R3c.

Installer05 : *On installe le gaz, le téléphone, le chauffage.*

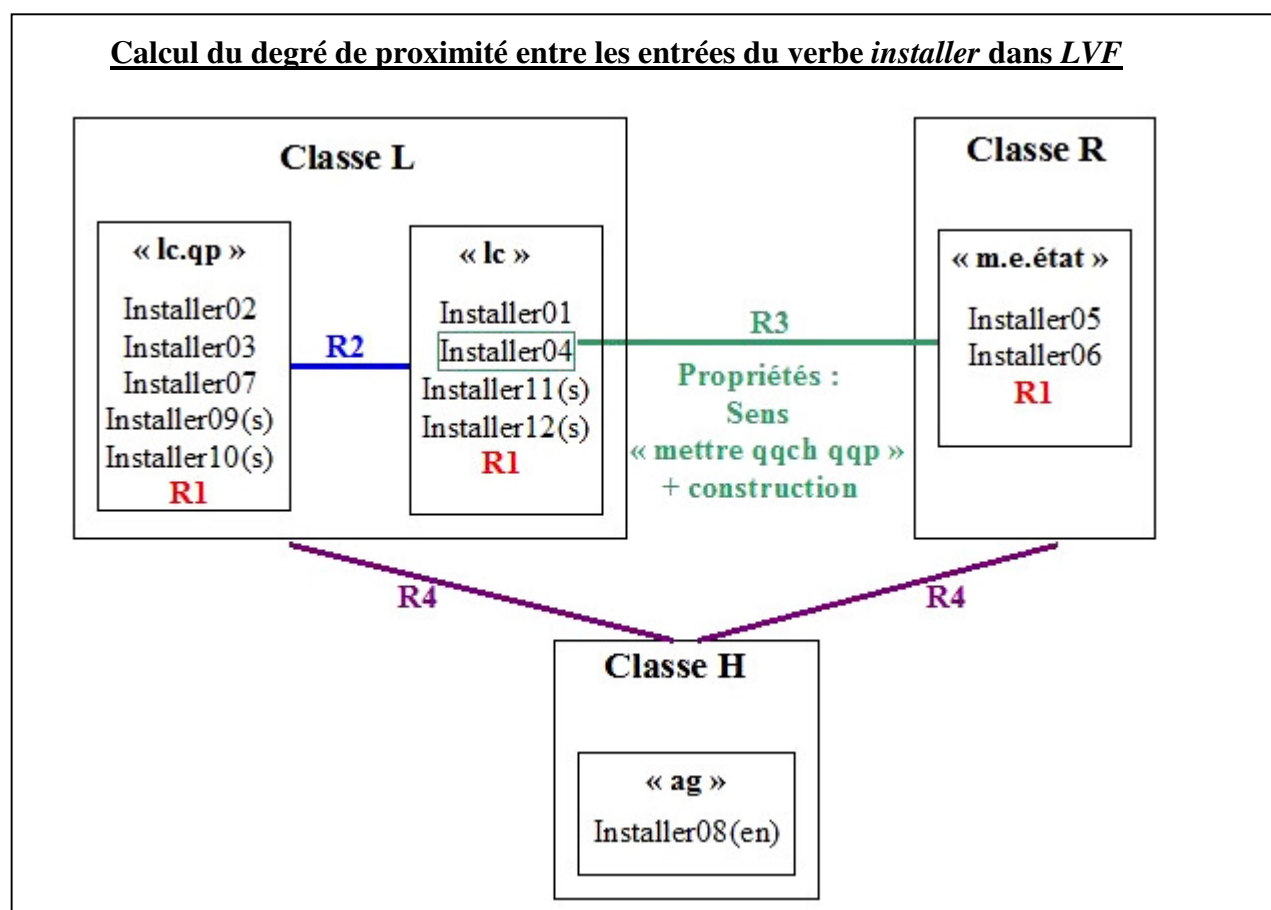
→ « m.e.état tel lc » = « mettre un lieu dans un certain état », sous-classe R3e.

Installer06 : *On installe un appartement, un labo, une salle de jeux.*

La dernière entrée du verbe appartient à la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et présente l'opérateur générique « ag » (« comportement ») :

→ « ag+ql av vanité » = « se comporter avec vanité », sous-classe H2a.

Installer08(en) : *On en installe quand on se vante d'être capable de le faire.*



Les deux principaux regroupements d'entrées relèvent de la classe L. Le premier concerne les entrées 2, 3, 7, 9 et 10, réunies sous l'opérateur « lc.qp ». Bien que ces entrées bénéficient entre elles d'un degré de proximité de rang 1, on peut opérer des distinctions sur la base de la nature sémantique des arguments. Les entrées 2 et 3 impliquent objet direct / sujet pronominal <+hum> :

Installer02 : *On installe sa famille à la campagne. On s'installe à la campagne.*

Installer03 : *On installe un blessé sur un brancard.*

On peut associer à ces deux entrées, les entrées pronominales réfléchies 9 et 10 qui mettent également en scène un sujet humain ([P1001]) :

Installer09(s) : *On s'installe. On est installé à la terrasse du café.*

Installer10(s) : *On s'installe. On est installé comme médecin à Toulouse.*

L'entrée 7 admet, quant à elle, un objet direct / sujet pronominal <- hum> ([T1301 P3001]) :

Installer07 : *On installe des industries dans le Nord. Une banque s'installe ici.*

Le deuxième regroupement de la classe L, est uni au premier par un degré de proximité de rang 2. Il rassemble les entrées 1, 4, 11 et 12 sous l'opérateur « lc ». Il est là encore possible d'opérer une distinction entre les entrées 1 et 12 (objet direct / sujet pronominal réfléchi <+hum>) et les entrées 4 et 11 (objet direct / sujet pronominal <- humain>) :

Installer01 : *On installe le président du tribunal, un fonctionnaire.* → [T1101 P1001]

Installer12(s) : *On est installé dans la peur. On s'installe dans le mensonge.* → [P10j0]

Installer04 : *On installe des rideaux aux fenêtres.* → [T13g0 P30g0]

Installer11(s) : *La peur s'installe. La peur est installée dans les esprits.* → [P30j0]

Les entrées 5 et 6 de la classe R sont associées à l'opérateur « m.e.état » et unies par un degré de proximité de rang 1. Elles peuvent être rapprochées de l'entrée 4 (degré de proximité de rang 3) par l'intermédiaire de deux propriétés : le sens et la construction syntaxique. Comme l'entrée 4, les entrées 5 et 6 acceptent la double construction transitive directe / pronominale réfléchie avec un objet direct ou sujet pronominal <- hum> (entrée 5 : [T1308 P3000], entrée 6 : [T1306 P3006]). Dans ces trois entrées, le procès dénote la « mise en place de quelque chose dans un lieu » (que ce lieu soit réalisé ou non) :

Installer05 : *On installe le gaz, le téléphone.* → **Mettre en place un équipement (dans un lieu)**

Installer06 : *On installe un appartement.* → **Mettre en place le nécessaire pour aménager un lieu**

La dernière entrée du verbe (entrée 8) appartient à la classe H et présente un degré de proximité minimal avec les autres (rang 4). Sur le plan synchronique, aucune propriété commune avec une autre entrée du verbe ne peut être identifiée (sens, classe, construction et opérateur différents). Il est à noter que l'entrée 8 est la seule entrée intransitive du verbe :

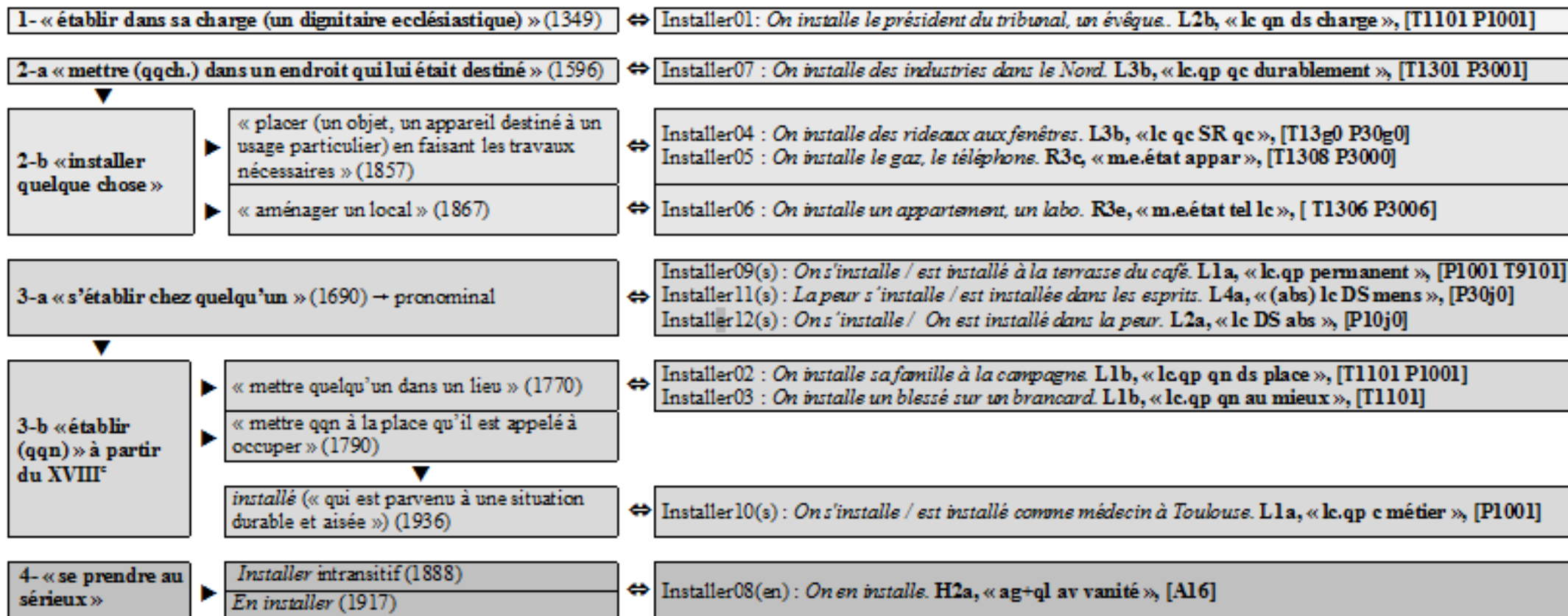
Installer08(en) : *On en installe quand on se vante d'être capable de le faire.* → [A16]

V-1.3.2. Déploiement historique des sens du verbe installer

Le verbe *installer* est issu du latin médiéval *installare* signifiant littéralement « mettre quelqu'un dans sa stalle ».

La numérotation des emplois a été établie à partir des subdivisions de rang 2 de l'article du *DHLF*, les propriétés syntaxiques du verbe et les propriétés sémantiques des arguments.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *installer* avec les entrées de *LVF*



Installer a d'abord été utilisé (1-) avec le sens « établir dans sa charge (un dignitaire ecclésiastique) ». Cet emploi spécialisé est toujours usité dans le domaine du droit ecclésiastique et s'est étendu aux cas où la « charge » correspond à une fonction (professionnelle) à responsabilités (entrée 1) et introduit déjà l'idée d'« **établissement** » (ou « **implantation** ») qui constitue le concept cohésif de l'espace sémantique du verbe.

A partir de 1596, *installer* s'emploie avec un objet non humain au sens causatif de « mettre quelque chose dans un endroit qui lui était destiné » (2-a) et, par la suite, au sens plus général de « mettre quelque chose quelque part de manière durable » (entrée 7). Ce sens locatif réalise l'idée de « mise en place » et donne lieu, à partir du XIX^e siècle, à deux autres emplois locatifs (2-b) : « placer (un objet, un appareil destiné à un usage particulier) en faisant les travaux nécessaires » (1857) et « aménager un local » (1867). Le premier de ces deux emplois est causatif et correspond aux entrées 4 et 5 dans *LVF*. Le deuxième, illustré par l'entrée 6, est transitif direct locatif et dénote une « action » dans un lieu affecté. Cette première série d'emplois (2-) implique la « **mise en place** » de quelque chose dans un lieu.

A la forme pronominale, le verbe est synonyme de « s'établir » et apparaît d'abord avec le sens « s'établir chez quelqu'un » (1690) à valeur péjorative (3-a). Par la suite, l'emploi pronominal réalise l'idée plus générale de « se mettre à une place déterminée ou d'une façon déterminée (en général pour un temps assez long) », au sens propre (entrée 9) ou figuré (entrées 11 et 12). La forme pronominale synonyme de « s'établir », donne lieu, à partir du XVIII^e siècle, à une série d'emplois (3-b) également locatifs et causatifs, synonymes d'« établir (qqn) ». Le verbe est attesté avec le sens « mettre quelqu'un dans un lieu » (1770, entrées 2 et 3) et avec le sens « mettre qqn à la place qu'il est appelé à occuper » (1790). Ce deuxième emploi n'est pas illustré dans *LVF* mais est à l'origine de l'utilisation de l'adjectif verbal *installé* au sens « qui est parvenu à une situation durable et aisée » (1936), correspondant à l'entrée pronominale 10. Pour les emplois 3-a et 3-b, la notion sous-jacente n'est plus celle de « mise en place » mais celle d'« **ancrage** » qui implique une dimension temporelle.

L'origine du dernier emploi du verbe (4- « se prendre au sérieux ») est incertaine. Le *DHLF* et le *TLFi* supposent qu'il vient du sens 2-b (article « installer » du *DHLF*, p. 1848) :

Au sens de « se prendre au sérieux », *installer* (1888) ou *en installer* (1917) vient peut-être de *installer qqch.* « faire valoir qqch. (en l'installant d'une certaine façon) » mais l'évolution de sens n'est pas claire ; cet emploi est familier.

Cet emploi du verbe est représenté par l'entrée 8 dans *LVF*.

***Installer* est un verbe originellement locatif.** Excepté l'emploi 4- qui apparaît marginal et sans lien apparent avec les autres acceptions (sur le plan historique comme sur le plan synchronique), les emplois du verbe se divisent en deux groupes : les emplois synonymes de

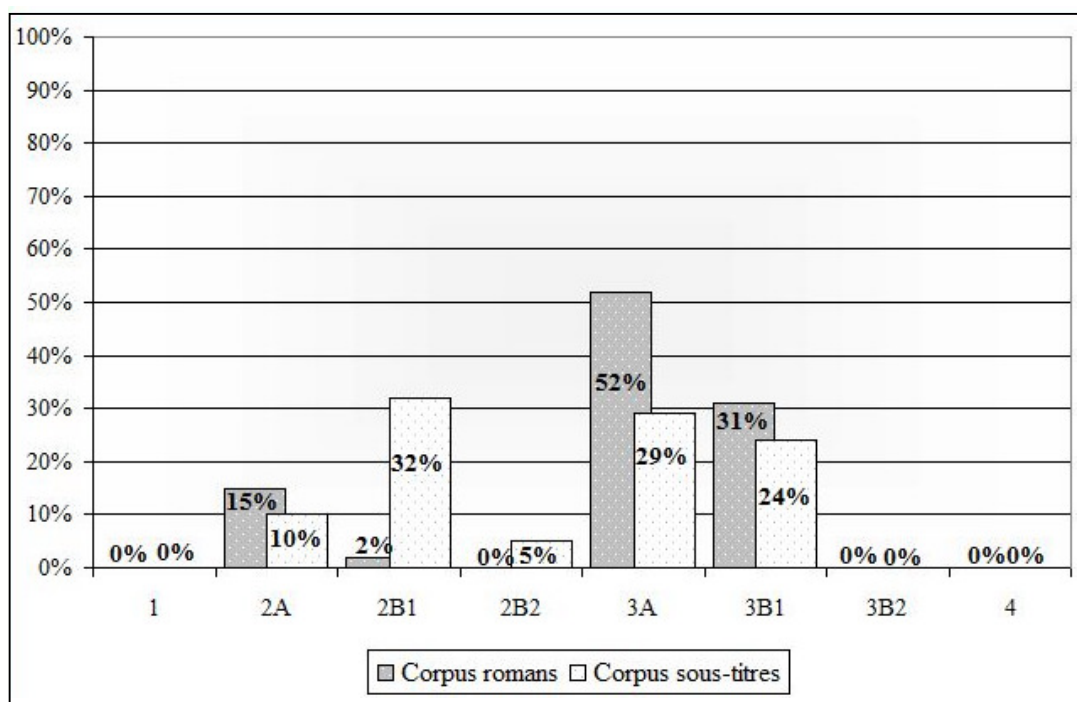
« **mettre en place quelque chose quelque part** » (entrées 4, 5, 6, et 7) et les emplois synonymes de « **(s') établir / (se) fixer quelque part** » (entrées 1, 2, 3, 9 et 10 + entrées métaphoriques 11 et 12). Ces deux orientations sémantiques sont réunies sous le **concept général d'« établissement / implantation »**, qui **constitue le concept cohésif de l'espace sémantique du verbe**. Sur le plan syntaxique, on notera que les entrées 9, 10, 11 et 12 (associées au même concept d'« ancrage ») sont pronominales.

V-1.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *installer* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été effectuée à partir de la formule **&e(c=&cinstaller g=V)**. Les 100 premiers résultats (sur 300) ont été retenus. La recherche dans les sous-titres a été lancée à partir de la requête « install* » et donne plus de 1000 résultats qu'il faut trier pour ne retenir que les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 71 – Corpus *installer* »). Les emplois du verbe ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 72 – Concordancier corpus *installer* »):

	Sens	Code emploi
1-	« établir dans sa charge » → locatif abstrait	1
2-a	« mettre (qqch.) dans un endroit » → locatif concret	2A
2-b	« placer (un objet, un appareil) » → locatif concret	2B1
	« aménager un local » → locatif affecté	2B2
3-a	« se mettre à une place déterminée » → locatif concret	3A
3-b	« mettre quelqu'un qqp » → locatif concret	3B1
	« s'installer professionnellement qqp » → locatif abstrait	3B2
4-	« se prendre au sérieux » → non locatif	4

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *installer* dans les deux corpus



Excepté l'emploi 4, tous les emplois du verbe sont locatifs. On s'attachera donc plus particulièrement à distinguer ceux qui évoquent une « mise en place spatiale » (2A, 2B1, 2B2) et ceux qui dénotent un « ancrage spatial et temporel » (1, 3A, 3B1 et 3B2).

L'emploi 1 (« établir quelqu'un dans sa charge »), historiquement primaire, n'est représenté dans aucun des deux corpus. Les emplois 3B2 (« s'installer professionnellement quelque part ») et 4 (*en installer*) sont également absents des deux corpus. L'emploi 1 relevant d'un domaine spécialisé et l'emploi 4 étant marginal (sur le plan synchronique et sur le plan historique), le fait qu'ils ne soient pas représentés dans les corpus paraît justifié. L'absence de l'emploi 3B2 est quant à elle remarquable.

Les autres emplois du verbe se répartissent de manière différente dans les deux corpus. Le corpus « Romans » privilégie nettement (52%) les emplois pronominaux du type 3A (« se mettre à une place déterminée ») :

(InstallerROM2) : *Il fallut céder au sans-gêne, et Lannes s'installa au rez-de-chaussée dans une salle basse garnie de paille.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 68-69.

Viennent ensuite les emplois 3B1 (« mettre quelqu'un qqp. », 31%) et 2A (« mettre (qqch.) dans un endroit », 15%) :

(InstallerROM4) : *Il avait d'abord vu un major des cuirassiers qui pleurait en silence. Il avait ensuite reconnu le docteur Yvan, puis Larrey, penchés vers un patient qu'on installait sur un lit de branches de chêne et de manteaux. C'était Lannes, dont Marbot maintenait la tête à demi levée.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 238-239. → **3B1**

(InstallerROM12) : *Deux jours avant le 15 août, il installait sur le balcon de maman une belle lunette en cuivre, apportée de Paris.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 27-29. → **2A**

L'emploi 2B1 (« placer (un objet, un appareil) qqp. ») est marginal (2%). L'emploi 2B2 (« aménager un local ») n'est pas représenté.

Dans le corpus « Sous-titres », aucun emploi n'apparaît clairement majoritaire. Les emplois 2B1, 3A et 3B1 ont une fréquence d'apparition très proche (respectivement, 32%, 29% et 24%) :

(InstallerST69) : *Un type comme toi devrait songer à installer l'électricité.* → **2B1**

(InstallerST26) : *Ils sont probablement installés à une table, cassant la croûte.* → **3A**

(InstallerST18) : *Je te l'ai dit quand on s'est installé ici que je ne voulais pas que lui ou mon petit frère soit impliqué dans tes activités illégales.* → **3B1**

L'emploi 2A présente également une fréquence d'apparition remarquable (10%), bien qu'inférieure à celle des emplois précédents :

(InstallerST2) : *Joey et Chandler vont m'aider à installer mes meubles.*

L'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté (2B2), absent des romans, reste représenté dans les sous-titres avec une faible fréquence d'apparition (5%) :

(InstallerST91) : *Vous voulez installer un observatoire sur la planète.*

Historiquement, les emplois 2A (1596), 3A (1690) et 3B1 (1770) sont antérieurs aux emplois 2B1 (1857) et 2B2 (1867). On voit alors que les sous-titres exploitent les emplois les plus récents (2B1, 3A et 3B1) du verbe, tandis que les romans privilégient les emplois antérieurs au XIX^e (sous-représentativité des emplois 2B1 et 2B2).

En ce qui concerne les deux notions associées au concept cohésif d'« établissement / implantation » (« mise en place spatiale » et « ancrage spatio-temporel »), les romans favorisent très clairement les emplois dénotant un « ancrage spatial et temporel » (83% contre 53% dans les sous-titres). Les emplois purement locatifs sont donc minoritaires. La situation est différente dans les sous-titres qui n'affichent pas de préférence nette pour l'une ou l'autre des deux notions. Ces observations vont de paire avec les propriétés syntaxiques du verbe dans chaque corpus.

	Pronominal		Transitif direct	
	Mise en place	Ancrage	Mise en place	Ancrage
Romans	69%	3%	14%	14%
Sous-titres	4%	49%	43%	4%

Les emplois dénotant une « mise en place spatiale » (emplois locatifs purs) sont majoritairement transitifs directs tandis que ceux qui dénotent un « ancrage spatio-temporel » sont majoritairement pronominaux. Les emplois d'*installer* dans le corpus « Romans », sont en majorité pronominaux (72% d'emplois pronominaux contre 28% d'emplois transitifs directs) et donc logiquement associés prioritairement à la notion d'« ancrage ». Dans le corpus « Sous-titres », les occurrences du verbe se répartissent de manière relativement homogène entre les emplois pronominaux et les emplois transitifs directs (53% d'emplois pronominaux contre 47% d'emplois transitifs directs). De ce fait, les emplois dénotant une « mise en place » et ceux dénotant un « ancrage » apparaissent dans des proportions comparables. Dans tous les cas, le verbe *installer* est un verbe **fondamentalement locatif** et ce quel que soit le point de vue adopté.

V-1.4. Le verbe *occuper*

V-1.4.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *occuper* dans LVF

Le verbe *occuper* possède 16 entrées dans LVF. Les entrées 1 et 2 sont des emplois transitifs directs locatifs du type « action » dans un lieu affecté (cf. « Annexe 73 – Le verbe *occuper* dans LVF »).

La majorité des entrées du verbe (10 sur 16) relève de la classe générique S (« verbes de saisie ou de possession »). Elles présentent l'opérateur « grp » (« prendre ou tenir ») ou

l'opérateur « dgrp » (« défaire ce qui est tenu »).

→ « grp lc » = « prendre ou tenir un lieu », sous-classe S3g.

Occuper01 : *Les troupes occupent le pays. Le pays est occupé.*

Occuper02 : *Les ouvriers occupent l'usine.*

Occuper03 : *On occupe un studio à Paris.*

Occuper04 : *On occupe la salle de bains.*

Occuper05 : *On occupe trop de place avec ce piano.*

→ « grp abs » = « prendre ou tenir de manière abstraite », sous-classe S4h.

Occuper06 : *On occupe le second rang dans la hiérarchie.*

→ « grp temps » = « prendre du temps », sous-classe S4h.

Occuper07 : *La séance occupe l'après-midi.*

→ « grp mens » = « prendre, envahir l'esprit », sous-classe S4e.

Occuper09 : *Les enfants, les affaires occupent qqn entièrement.*

→ « grp qn » = « prendre ou tenir quelqu'un », sous-classe S2b.

Occuper11 : *Le patron occupe dix ouvriers.*

→ « dgrp D qn » = « lâcher quelqu'un », sous-classe S2d.

Occuper15(s)[ne] : *On ne s'occupe pas assez de qqn.*

Quatre entrées relèvent de la classe P (« verbes psychologiques ») en association avec les opérateurs « sent » (« avoir tel sentiment ») et « ger.mens » (« avoir telle activité consciente ») :

→ « ger.mens A qc/inf » = « appliquer son esprit à », sous-classe P1h.

Occuper08 : *On occupe ses loisirs au jardinage.*

Occuper16(s) : *On s'occupe à obtenir cette subvention.*

→ « sent attention D » = « centrer son attention sur », sous-classe P1c.

Occuper13(s) : *On s'occupe des paquets.*

Occuper14(s) : *On s'occupe des enfants.*

Les deux dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes H (« verbes d'état physique ou de comportement », opérateur « ger » = « diriger quelque chose ou quelqu'un ») et U (« verbes d'union, de réunion, de mise en relation », opérateur « li.clo » = « fermer »).

→ « ger qn A qc » = « mener quelqu'un à quelque chose », sous-classe H2j.

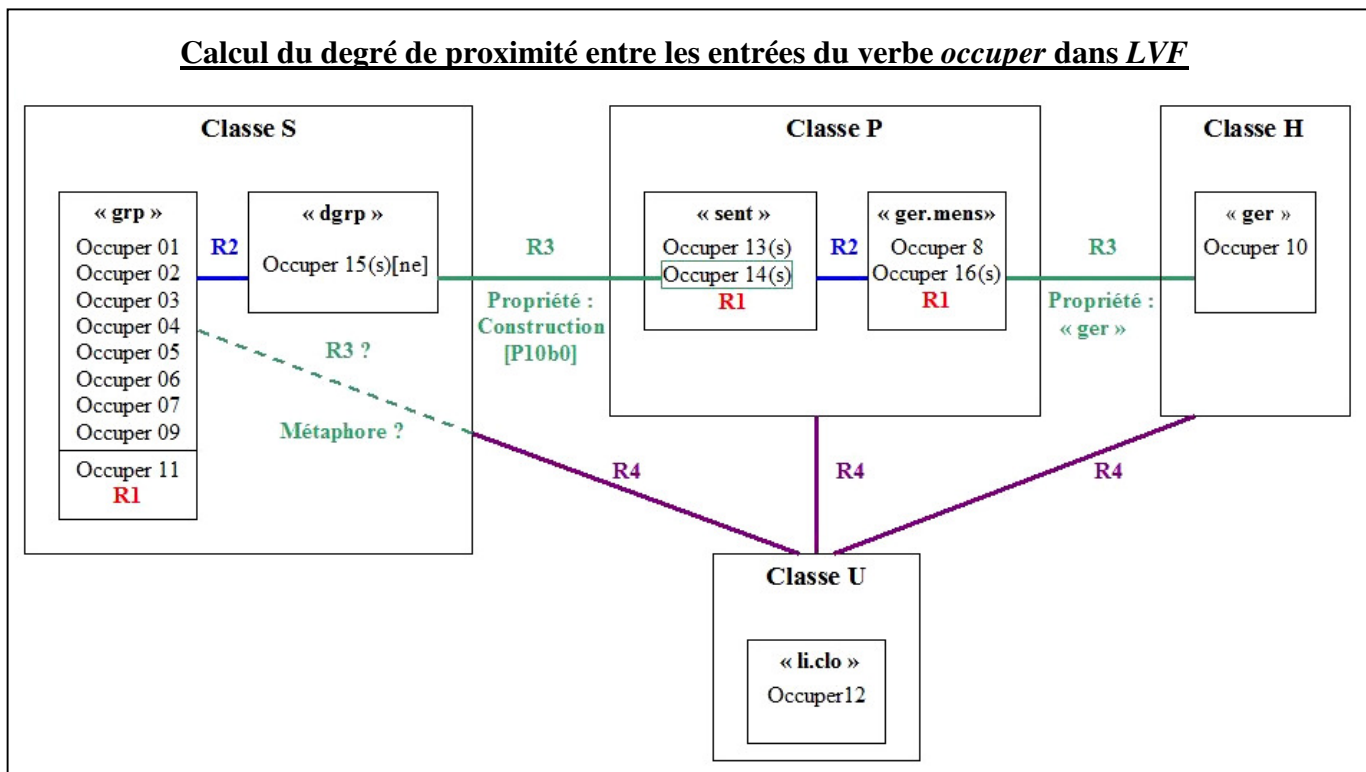
Occuper10 : *On occupe les enfants à jouer.*

→ « li.clo transmission » = « couper, bloquer la communication », sous-classe U4d.

Occuper12 : *On occupe le téléphone. La ligne est occupée.*

Sur le plan syntaxique, les entrées 1 à 12 présentent une construction transitive directe et les entrées 13 à 16 présentent une construction pronominale.

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe occuper dans LVF



Le regroupement de rang 1 le plus important concerne des entrées de la classe S, associées à l'opérateur générique « grp ». Les entrées 1, 2, 3, 4 et 5 correspondent à des emplois transitifs directs locatifs. La présence du locatif se manifeste dans l'opérateur « grp lc » :

Occuper01 : *Les troupes occupent le pays. Le pays est occupé.*

Occuper02 : *Les ouvriers occupent l'usine.*

Occuper03 : *On occupe un studio à Paris.*

Occuper04 : *On occupe la salle de bains.*

Occuper05 : *On occupe trop de place avec ce piano.*

Les autres entrées du regroupement concernent des emplois abstraits. Les entrées 6, 7 et 9 peuvent être rapprochées des précédentes et considérées comme locatives abstraites :

Occuper06 : *On occupe le second rang dans la hiérarchie.* → espace défini dans une série

Occuper07 : *La séance occupe l'après-midi.* → espace temporel

Occuper09 : *Les affaires occupent quelqu'un entièrement.* → esprit de qqn (métonymie)

L'entrée 11 semble, a priori, différente des autres :

Occuper11 : *Le patron occupe dix ouvriers.*

Il paraît plus difficile d'associer cette entrée à un emploi locatif à moins de considérer que le procès désigne le fait de « mettre dix ouvriers à un poste de travail ».

La dernière entrée de la classe S (occuper 15) est associée à l'opérateur générique « dgrp ». Il ne s'agit plus ici d'un emploi locatif. L'opérateur « grp » et l'opérateur « dgrp » sont unis par une relation d'antonymie (« saisir » vs. « lâcher »). Cette entrée et celles du regroupement précédent présentent un degré de proximité de rang 2. On peut s'interroger sur

l'intérêt de créer une entrée négative pronominale (et de l'associer à l'opérateur « dgrp ») d'autant que son sens est très proche de celui de l'entrée pronominale 14 de la classe P.

Quatre entrées relèvent de la classe P et donnent lieu à deux regroupements unis par un degré de proximité de rang 2. On peut établir un pont (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 14 (classe P) et l'entrée 15 (classe L). Elles sont associées à la même construction pronominale et elles impliquent des procès similaires :

Occuper14(s) : *On s'occupe des enfants.* → [P10b0]

Occuper15(s)[ne] : *On ne s'occupe pas assez de qqn.* → [P10b0]

L'entrée 10 relève de la classe H mais peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) du groupe formé par les entrées 8 et 16 de la classe P, par l'intermédiaire de l'opérateur générique « ger » (« diriger quelque chose ou quelqu'un ») que l'on retrouve dans l'opérateur générique complexe « ger.mens » (« avoir telle activité consciente ») :

Occuper08 : *On occupe ses loisirs au jardinage.*
Occuper16(s) : *On s'occupe à obtenir cette subvention.* } « ger.mens » = « occuper son esprit à »

Occuper10 : *On occupe les enfants à jouer.* → « ger » = « occuper l'esprit de qqn à »

On identifie dans les deux cas l'idée d'une « activité mentale dirigée » qu'elle soit causée par le sujet (occuper10, le sujet fait en sorte que *les enfants* dirigent leur action / attention sur le jeu) ou directement assumée (entrées 8 et 16, le sujet dirige son action / attention sur le *jardinage*, l'obtention de *cette subvention*).

L'entrée 12 de la classe U ne peut être rapprochée des autres groupements par aucune propriété (classe, construction et opérateur différents) et présente donc un degré de proximité minimal (rang 4) avec les autres entrées du verbe :

Occuper12 : *On occupe le téléphone. La ligne est occupée.* → « li.clo transmission »

Le fait que cette entrée soit isolée des autres semble reposer uniquement sur une restriction de sélection pesant sur l'objet du type « appareil de communication » et conditionnant le choix de l'opérateur ainsi que l'appartenance à la classe U. On peut cependant avancer l'idée qu'il s'agit d'un emploi métaphorique dans lequel *le téléphone* (ou *la ligne*) désigne en fait un espace abstrait réservé à la transmission (voie de communication ou réseau).

V-1.4.2. Déploiement historique des sens du verbe *occuper*

Le verbe *occuper* est emprunté (1180) au latin *occupare* qui signifie « prendre avant les autres, le premier, d'avance ». L'étude diachronique permet d'observer des regroupements d'emplois différents de ceux du *LVF*.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *occuper* avec les entrées de *LVF*

1-a « occuper son temps à / travailler à »	« être occupé à » (1180)	⇔	Occupier08 : <i>On occupe ses loisirs au jardinage.</i> Plh, « ger mens A qc/inf », [T13a0] Occupier16(s) : <i>On s'occupe à obtenir cette subvention.</i> Plh, « ger mens A qc/inf », [P10a0]
	« s'occuper à » (1330)		
1-b A partir du début du XIV ^e construction transitive « occuper qqn ».	« s'occuper » (emploi absolu) (1677)	⇔	Occupier13(s) : <i>On s'occupe des paquets.</i> Plc, « sent attention D », [P10b0] Occupier14(s) : <i>On s'occupe des enfants.</i> Plc, « sent attention D », [P10b0 T3100] Occupier15(s)[ne] : <i>On ne s'occupe pas assez de qqn.</i> S2d, « dgrp D qn », [P10b0]
	« s'occuper de » (1680)		
1-b A partir du début du XIV ^e construction transitive « occuper qqn ».	« amener qqn à porter son attention sur » (XIV ^e)	⇔	Occupier10 : <i>On occupe les enfants à jouer.</i> H2j, « ger qn A qc », [T11a0]
	« procurer des distractions à qqn » (fin XIV ^e)		
1-b A partir du début du XIV ^e construction transitive « occuper qqn ».	« Préoccuper, absorber » Sujet abstrait ou personne (1538)	⇔	Occupier09 : <i>Les enfants, les affaires occupent qqn entièrement.</i> S4e, « grp mens », [T3906] Occupier11 : <i>Le patron occupe dix ouvriers.</i> S2b, « grp qn c employé », [T1108]
	« Procurer un travail, une tâche » (1662)		
2-a « investir un espace », Repris du latin (XIV ^e)	TLFi : (1314) <i>occuper</i> « remplir un certain espace »	⇔	Occupier04 : <i>On occupe la salle de bains.</i> S3g, « grp lc », [T1300] Occupier05 : <i>On occupe trop de place avec ce piano.</i> S3g, « grp lc », [T1300] Occupier12 : <i>On occupe le téléphone.</i> U4d, « li clo transmission », [T1308 P3000]
	« s'emparer militairement » (1306)		
2-a « investir un espace », Repris du latin (XIV ^e)	« soumettre un endroit à un régime d'occupation militaire » (1679)	⇔	Occupier01 : <i>Les troupes occupent le pays. Le pays est occupé.</i> S3g, « grp lc », [T7300]
	2-b « invasion illégale par la force » (1936)		
2-c et 2-d	« habiter » (1530)	⇔	Occupier03 : <i>On occupe un studio à Paris.</i> S3g, « grp lc », [T1300] Occupier06 : <i>On occupe le second rang dans la hiérarchie.</i> S4h, « grp abs », [T1300]
	Abstrait : « exercer un emploi régulièrement » d'où « occuper une place / un rang » (1530)		
2-c et 2-d	Par transposition au plan temporel, « remplir un temps » (1530)	⇔	Occupier07 : <i>La séance occupe l'après-midi.</i> S4h, « grp tps », [T3300]

Sur le plan historique, les emplois du verbe *occuper* se divisent en deux grands groupes : les emplois non locatifs et les emplois locatifs. Le verbe apparaît d'abord avec le sens « occuper son temps à / travailler à » (1-a) au passif puis à la forme pronominale, en association avec la préposition *à*. Ces emplois correspondent aux entrées 8 et 16 de *LVF*, qui sont donc historiquement primaires. Les deux autres emplois pronominaux du verbe : « s'occuper » (emploi absolu) et « s'occuper de » sont dérivés du premier et apparaissent au XVII^e siècle. Les entrées 13, 14 et 15 d'*occuper* sont toutes trois associées à l'emploi « s'occuper de », bien qu'elles fassent l'objet de deux regroupements distincts dans *LVF*. Le fait d'avoir établi un degré de proximité de rang 3 (construction syntaxique similaire) entre l'entrée 15 et les entrées 13 et 14 se justifie donc historiquement.

Le sens 1-a évolue, au début du XIV^e siècle, vers une série d'emplois transitifs directs (1-b) avec objet direct humain, d'abord avec un sens causatif : « amener qqn à porter son attention sur » ou « procurer des distractions à qqn » (entrée 10). Ces emplois donnent lieu à des emplois transitifs directs non causatifs réalisant le sens de « préoccuper » ou d'« absorber les pensées » (1538, entrée 9) puis de « procurer un travail » (1662, entrée 11). Les entrées 9 et 11 sont regroupées au sein de la classe S et présentent le même opérateur générique (« grp ») dans *LVF*. C'est cependant l'analyse historique qui permet de rapprocher ces deux entrées de l'entrée 10 qui relève de la classe H et possède un code de construction et un opérateur différents.

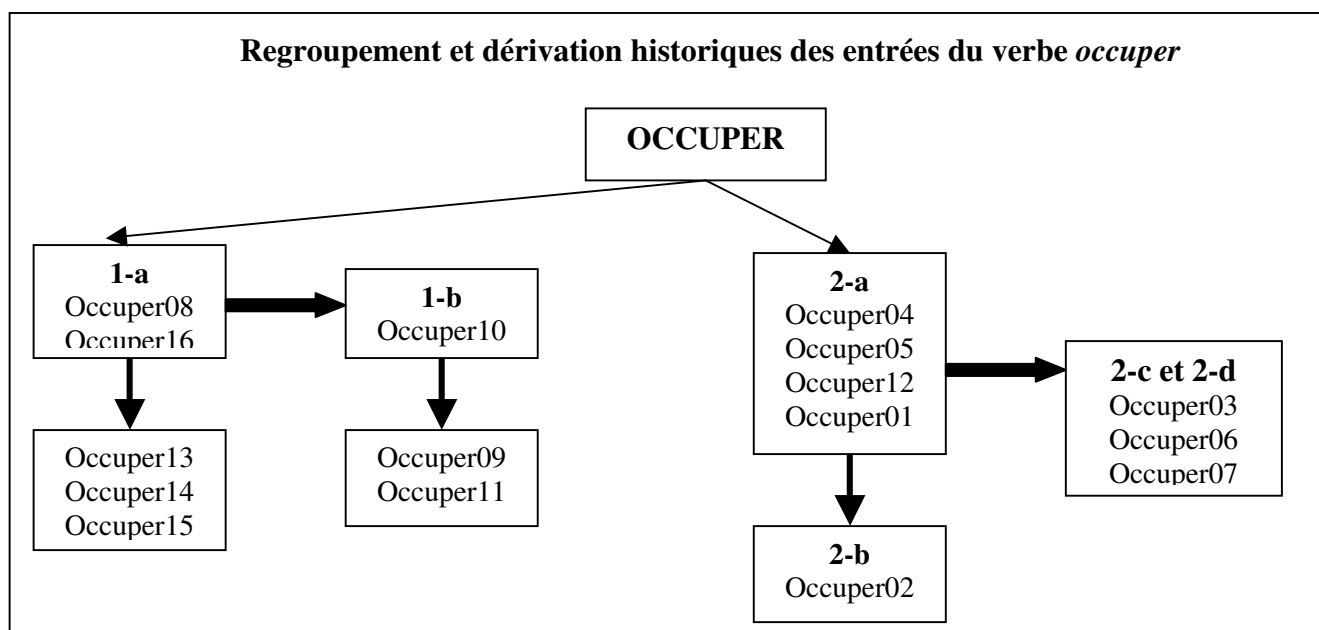
L'emploi locatif synonyme d'« investir un espace » (2-a) est historiquement secondaire et repris du latin (XIV^e siècle). Ce premier sens locatif donne lieu parallèlement à un emploi statique et à un emploi relevant du domaine militaire générant lui-même une série de dérivés historiques qui réalisent l'idée d'« occupation par la force ».

Le *TLFi* mentionne l'attestation d'un emploi locatif statique du verbe, « remplir un certain espace », dès 1314. Il correspond aux entrées 4, 5 et 12 de *LVF*. Lors du calcul de proximité, nous envisageons la possibilité de rapprocher l'entrée 12 des entrées 4 et 5, en supposant l'existence d'un lien métaphorique. Ce rapprochement est donc justifié sur le plan historique.

En parallèle, les emplois locatifs relevant du domaine militaire se développent, d'abord avec le sens « s'emparer militairement » (1306), puis avec le sens « soumettre un endroit à un régime d'occupation militaire » (1679). L'entrée 1 couvre ces deux acceptions. Par analogie, mais beaucoup plus tardivement, l'idée d'« occupation militaire » évolue vers celle d'« invasion illégale par la force » d'un bâtiment à usage professionnel ou administratif (1936, entrée 2). Le fait que cette attestation du verbe soit tardive et que cet emploi ne relève plus du domaine militaire, justifient la création d'une division de rang 2 (◇ → 2-b) dans le *DHLF*.

Du sens locatif primaire « investir un espace », sont dérivés les emplois 2-c et 2-d, apparus au même moment (1530). Deux emplois sont associés au sens 2-c. Dans le premier, *occuper* est synonyme d'« habiter » (entrée 3). Le deuxième emploi est un emploi abstrait qui réalise le sens d'« exercer un emploi régulièrement » d'où « occuper une place / un rang ». Il correspond à l'entrée 6. Toujours avec la même date d'attestation, le *DHLF* mentionne un emploi abstrait, lié aux deux autres par transposition du plan spatial au plan temporel et synonyme de « remplir un temps » (entrée 7).

La mise en relation des données diachroniques avec les entrées de *LVF*, permet de proposer une nouvelle représentation de l'espace sémantique du verbe, basée sur l'orientation historique des relations entre les entrées.

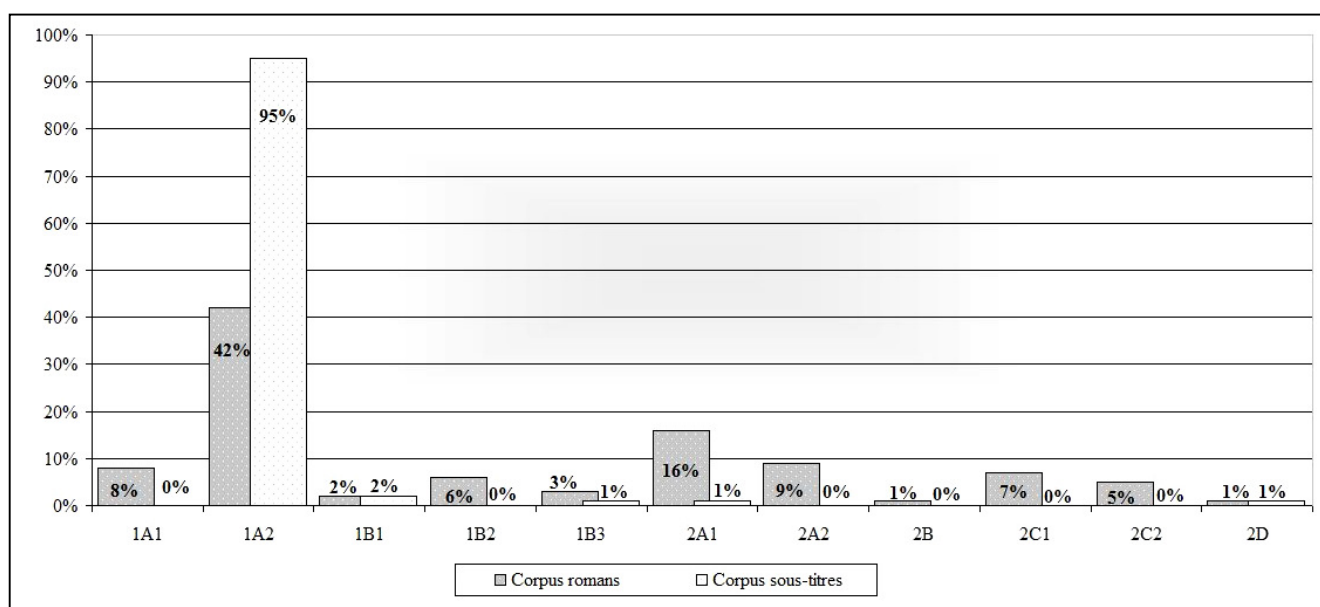


V-1.4.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *occuper* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été réalisée à partir de la formule **&e(c=&coccuper g=V)**. Sur les 549 résultats obtenus, les 100 premiers ont été retenus. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « occup* ». Le corpus est constitué des 100 premiers résultats verbaux (cf. « Annexe 74 – Corpus *occuper* »). Les emplois du verbe *occuper*, recensés lors de l'étude diachronique, ont été codés de la manière suivante (cf. « Annexe 75 – Concordancier corpus *occuper* »):

		Sens	Code emploi
Non locatif	1-a	« occuper sont temps à » / « s'occuper à »	1A1
		« s'occuper » / « s'occuper de »	1A2
	1-b	« occuper quelqu'un à » / « procurer une distraction »	1B1
		« préoccuper, absorber »	1B2
		« procurer un travail, une tâche »	1B3
Locatif	2-a	« occuper un certain espace »	2A1
		« investir militairement un lieu »	2A2
	2-b	« investir illégalement par la force »	2B
	2-c	« habiter »	2C1
		« occuper un emploi, un rang »	2C2
	2-d	« occuper un laps de temps »	2D

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *occuper* dans les deux corpus



La représentativité globale des emplois du verbe dans les deux corpus est très différente. De nombreux emplois sont totalement absents du corpus « Sous-titres » (1A1 « occuper son temps à » / « s'occuper à », 1B2 « préoccuper, absorber », 2A2 « investir militairement un lieu », 2B « investir illégalement un lieu par la force », 2C1 « habiter » et 2C2 « occuper un emploi, un rang ») tandis que tous les emplois sont représentés dans le corpus « Romans ». Malgré cette différence de représentativité, l'emploi majoritaire est le même dans les deux corpus. Il s'agit de l'emploi pronominal 1A2 « s'occuper de quelque chose / quelqu'un » :

(OccuperROM1) : *Quelque temps encore de ce manège et toute la foutue muraille ne sera plus qu'un immense tableau abstrait. Puis je m'occupe du tome de l'Encyclopédie sur lequel il a (délibérément ?) pissé. Je le retire de la petite flaque d'urine dans laquelle il marine et l'essuie de mon mieux.* – BENOZIGLIO J-L, CABINET PORTRAIT, 1980, 189-190.

(OccuperST8) : *Je veux m'occuper de toi, avoir des enfants avec toi, vieillir avec toi.*

La présence de cet emploi est écrasante dans le corpus « Sous-titres » (95%), au point que les autres emplois représentés (1B1 « occuper quelqu'un à » / « procurer une distraction », 1B3 « procurer un travail, une tâche », 2A1 « occuper un certain espace » et 2D « occuper un laps de temps ») sont marginaux (moins de 5%). Le corpus « Romans » est plus nuancé. Certes, l'emploi 1A2 est majoritaire (42%) mais d'autres emplois ont une fréquence d'apparition remarquable (plus de 5%). C'est le cas de l'emploi 2A1 (« occuper un certain espace ») qui représente 16% du corpus et des emplois 2A2 (« investir militairement un lieu », 9%), 1A1 (« occuper son temps à » / « s'occuper à », 8%), 2C1 (« habiter », 7%) et 1B2 (« préoccuper, absorber », 6%) :

(OccuperROM11) : *...Il mesurait d'un regard admiratif les piles de livres d'Olivier qui avaient débordé de l'armoire et **occupaient** le devant et le dessus de la cheminée de marbre avec un espace libre pour un carré de miroir...* - SABATIER R., LES FILLETTES CHANTANTES, 1980, 261-262.. → **2A1**

(OccuperROM44) : *Ils remplissent précipitamment tous les récipients qu'ils peuvent trouver et décident de donner l'assaut le lendemain à l'aube par les toits à l'immeuble qu'**occupent** les gardes.* - SIMON.C , LES GEORGIQUES, 1981, 42-44. → **2A2**

(OccuperROM43) : *Tenu en ostracisme par la cour de Naples il **occupe** son temps en visitant les ruines d'Herculanum et de Pompéi.* - SIMON.C , LES GEORGIQUES, 1981, 27-28. → **1A1**

(OccuperROM12) : *Comme la maison était petite et que Marceau tenait à sa liberté, il **occupait** une chambre chez Chany à l'Hôtel de la Terrasse.* - SABATIER R., LES FILLETTES CHANTANTES, 1980, 263-264. → **2C1**

(OccuperROM33) : *Aujourd'hui, il avait pris ses distances, car sa vie amoureuse, qui l'**occupait** entièrement, ne lui laissait pas le loisir de se mêler de politique...* - MATZNEFF G., IVRE DU VIN PERDU, 1981, 147-148. → **1B2**

Concernant les deux grands types d'emplois (locatifs et non locatifs), les deux corpus privilégient clairement les emplois non locatifs (à 61% dans les romans et 98% dans les sous-titres). Les emplois locatifs restent cependant relativement présents dans le corpus « Romans », tandis qu'ils sont nettement sous-représentés dans le corpus « Sous-titres » (cette disproportion est liée à la sur-représentation de l'emploi 1A2 « s'occuper de quelque chose / quelqu'un » dans les sous-titres).

On voit ici à quel point le choix du type de discours influence les résultats. Au regard du corpus « Romans », on peut penser que les occurrences d'*occuper* se répartissent de manière assez équilibrée entre les emplois locatifs et non locatifs, même si ces derniers sont majoritaires. En confrontant ces résultats à ceux du corpus « Sous-titres », on peut affirmer qu'**en discours, les emplois non locatifs sont primaires**. Le point de vue discursif est en accord avec le point de vue diachronique. Les emplois transitifs directs locatifs du type « action » dans un lieu affecté sont secondaires dans les deux perspectives.

V-1.5. Le verbe *préparer*

V-1.5.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *préparer* dans LVF

Le verbe *préparer* possède 12 entrées dans LVF. L'entrée 1 représente l'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté (cf. « Annexe 76 – Le verbe *préparer* dans LVF »).

Les entrées du verbe appartiennent majoritairement à la classe R (« verbes de réalisation »). Elles sont associées aux opérateurs génériques « m.e.état » (« mettre quelque chose dans un certain état »), « f » (« faire telle opération »), « fab » (« réaliser tel objet »), et « m.e.structure » (« donner une structure à quelque chose »).

→ « m.e.état tel lc » = « mettre un lieu dans un certain état », sous-classe R3e.

Préparer01 : *On prépare une chambre pour un invité.*

→ « m.e.état action » = « mettre dans un certain état (au point) par l'action », sous-classe R4c.

Préparer03 : *On prépare la réunion, les instruments, ses affaires.*

→ « m.e.état p mens » = « mettre dans un certain état (au point) par l'esprit », R4d.

Préparer07 : *On prépare un attentat, une réponse. Une manifestation se prépare.*

→ « m.e.état expérience » = « mettre au point une expérience », sous-classe R3c.

Préparer11 : *Le chimiste prépare l'expérience en mélangeant les deux corps.*

→ « f toilette » = « procéder à la toilette », sous-classe R1a.

Préparer02 : *On prépare les enfants pour l'école. On se prépare pour sortir.*

→ « fab+tps qc » = « réaliser quelque chose à l'avance », sous-classe R3a.

Préparer04 : *On prépare un repas pour P. Le repas se prépare à la maison.*

→ « m.e.structure texte » = « mettre en forme un texte », sous-classe R4c.

Préparer08 : *On prépare un examen. Un discours se prépare longtemps à l'avance.*

Deux entrées du verbe relèvent de la classe D (« verbes de don ») et présentent l'opérateur générique « dat » (« donner à ») :

→ « dat qc A qn p pensée » = « donner qqch à qqn par la pensée », sous-classe D3b.

Préparer05 : *On prépare un tour à P.*

→ « dat abs A qn » = « donner qqch d'abstrait à qqn », sous-classe D3a.

Préparer12 : *On prépare des déceptions à P. On se prépare un ennui en agissant ainsi.*

Les entrées 9 et 10 appartiennent à la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et sont associées à l'opérateur générique « ger » (« diriger quelque chose ou quelqu'un »).

→ « ger qn à métier » = « mener quelqu'un à un métier », sous-classe H2i.

Préparer09 : *On prépare P pour le bac. On se prépare pour le bac.*

→ « ger qn A+inf » = « mener quelqu'un à faire quelque chose », sous-classe H2j.

Préparer10 : *On prépare P à cette nouvelle, à accepter cette solution.*

Les trois dernières entrées du verbe relèvent respectivement des classes M (« verbes de mouvement »), L (« verbes locatifs ») et P (« verbes psychologiques »).

L'opérateur « f.mvt » est l'opérateur générique de la classe M, associé à l'entrée 6 :

→ « f.mvt d début mvs » = « entamer quelque chose de mauvais », sous-classe M4b.

Préparer06 : *On prépare un rhume, une bronchite. Un rhume se prépare.*

L'entrée 13, qui relève de la classe L, est associée à l'opérateur générique « lc.qp » (« être ou mettre quelque part ») :

→ « (qc)lc.qp tps proche » = « qqch se met quelque part prochainement », sous-classe L4a.

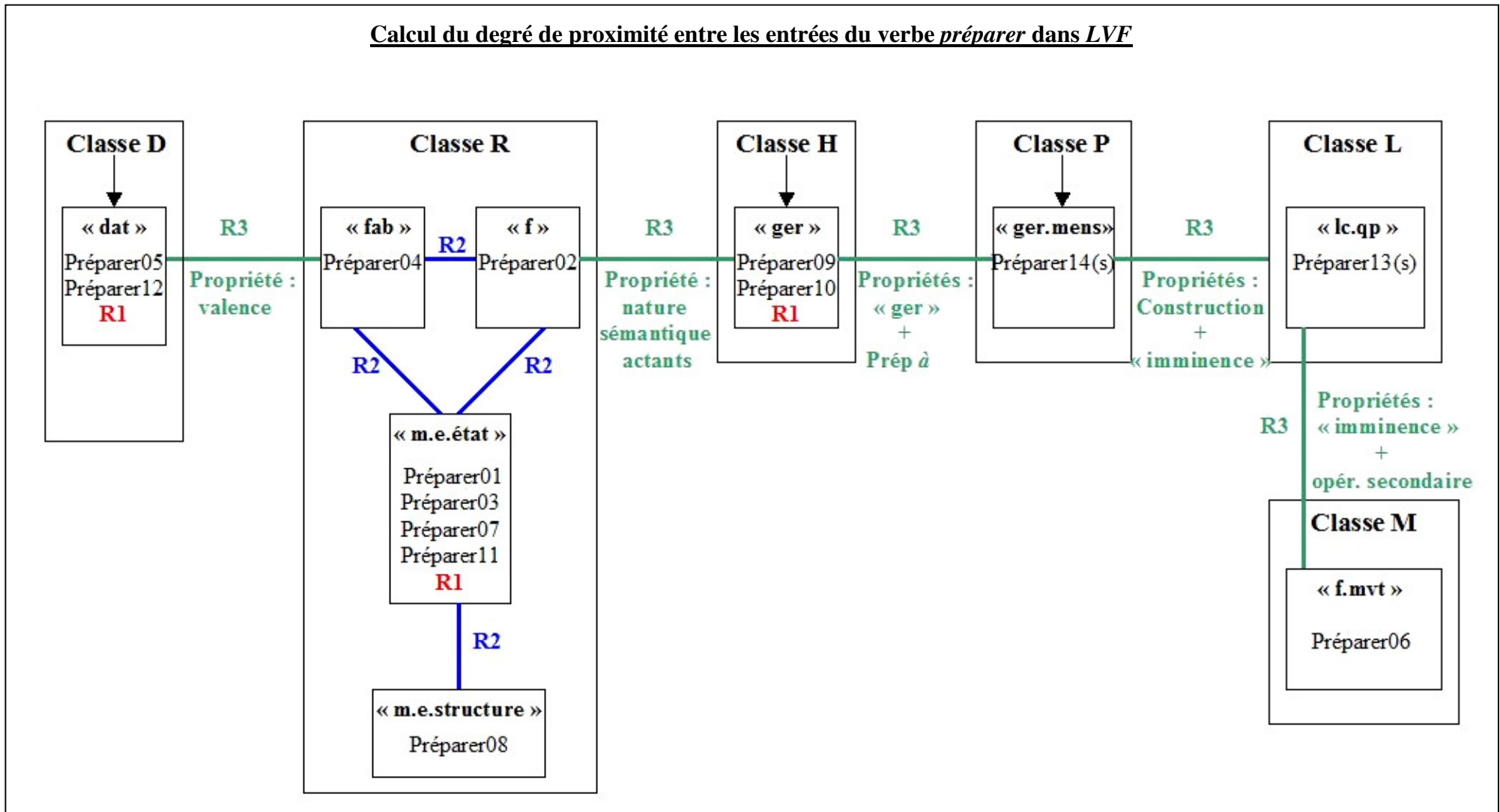
Préparer13(s) : *Des bouleversements se préparent.*

L'entrée 14 de la classe P présente l'opérateur générique « ger.mens » (« avoir telle activité consciente ») :

→ « ger.mens A qc/inf » = « appliquer son esprit à qqch / faire qqch », sous-classe P1h.

Préparer14(s) : *On se prépare à partir, à ce dénouement.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *préparer* dans LVF



Sur les 14 entrées de *préparer*, 7 appartiennent à la classe R. Les entrées 1 (emploi transitif direct locatif du type « action » dans lieu affecté), 3, 7 et 11, associées au même opérateur « m.e.état », dénotent la « mise au point / en place de quelque chose **à l'avance** » :

Préparer01 : *On prépare une chambre pour un invité.*

Préparer03 : *On prépare la réunion, les instruments, ses affaires.*

Préparer07 : *On prépare un attentat, une réponse. Une manifestation se prépare.*

Préparer11 : *Le chimiste prépare l'expérience en mélangeant les deux corps.*

Ces quatre entrées sont unies entre elles par un degré de proximité de rang 1. L'entrée 4 et l'entrée 8 illustrent la même notion mais présentent des opérateurs différents (« fab » et « m.e.structure »). Ces deux entrées peuvent être rapprochées du premier groupement par un degré de proximité de rang 2. Il est cependant difficile de les relier entre elles par ce même degré de proximité, car elles n'impliquent pas exactement le même type de procès. L'entrée 4 évoque une « réalisation » (l'objet direct représente le résultat de l'action) tandis que l'entrée 8 fait plutôt référence à une « action dirigée » (l'objet direct a le rôle de but) :

Préparer04 : *On prépare un repas pour P. Le repas se prépare à la maison.*

Préparer08 : *On prépare un examen. Un discours se prépare longtemps à l'avance.*

L'entrée 2 appartient également à la classe R mais elle met en scène l'opérateur « f ». On retrouve l'idée de « mise au point / en place **à l'avance** » mais avec un objet direct humain :

Préparer02 : *On prépare les enfants pour l'école. On se prépare pour sortir.* → « apprêter »

L'entrée 2 est unie à l'entrée 4 et aux entrées 1, 3, 7, 11 par un degré de proximité de rang 2.

Au sein de la classe D, les entrées 5 et 12 ont le même opérateur « dat » et constituent un regroupement de rang 1. On peut les rapprocher de l'entrée 4 de la classe R (proximité de rang 3) grâce à l'identification d'une structure argumentale commune impliquant trois actants.

Préparer05 : *On prépare un tour à P.*

Préparer12 : *On prépare des déceptions à P.*

Préparer04 : *On prépare un repas pour P.*

} $N_0\langle\text{Agent}\rangle V N_1\langle\text{Patient}\rangle \text{Prép } N_2\langle\text{Bénéficiaire}\rangle$

Ces trois entrées dénotent l'« élaboration **à l'avance** de quelque chose pour quelqu'un ».

Les entrées 9 et 10 de la classe H présentent l'opérateur « ger » et sont unies par un degré de proximité de rang 1. Il est possible de les mettre en relation avec l'entrée 2 de la classe R par l'intermédiaire de propriétés sémantiques communes. Les trois entrées font intervenir un objet direct humain et dénotent une action, en amont, visant à « rendre prêt qqn pour qqch ».

Préparer09 : *On prépare P pour le bac. On se prépare pour le bac.*

Préparer10 : *On prépare P à cette nouvelle, à accepter cette solution.*

Préparer02 : *On prépare les enfants pour l'école. On se prépare pour sortir.*

} **Rendre prêt quelqu'un pour quelque chose**

Les entrées 9 et 10 sont associées à l'entrée 2 par un degré de proximité de rang 3.

L'entrée 14 relève de la classe P mais peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) du groupe formé par les entrées 9 et 10 de la classe H, par l'intermédiaire de l'opérateur générique « ger » (« diriger quelque chose ou quelqu'un »), que l'on retrouve dans l'opérateur générique complexe « ger.mens » (« avoir telle activité consciente ») associé à l'entrée 14 :

Préparer09 : *On prépare P pour le bac. On se prépare pour le bac.* }
 Préparer10 : *On prépare P à cette nouvelle, à accepter cette solution.* } « ger »
 Préparer14(s) : *On se prépare à partir, à ce dénouement.* → « ger.mens »

On identifie dans les deux cas l'idée d'une action (en amont) dirigée vers un but. On peut également repérer une propriété syntaxique commune entre les entrées 10 et 14 qui mettent toutes deux en scène la préposition à.

L'entrée 13 appartient à la classe L et présente l'opérateur « lc.qp ». Elle s'apparente à l'entrée 14 au niveau sémantique et syntaxique. Ces deux entrées sont exclusivement pronominales et dénotent l'« imminence » d'un événement.

Préparer13(s) : *Des bouleversements se préparent.* → *des bouleversements sont imminents*

Préparer14(s) : *On se prépare à partir.* → *le départ est imminent*

Les entrées 13 et 14 sont unies par un degré de proximité de rang 3.

La dernière entrée du verbe, l'entrée 6, fait partie de la classe M et implique l'opérateur « f.mvt ». On peut la mettre en relation avec l'entrée 13 (degré de proximité de rang 3) grâce à l'identification d'un noyau de sens commun (« imminence d'un événement ») et la présence d'un opérateur secondaire indiquant une proximité temporelle (opérateur « début » pour l'entrée 6 et opérateur « tps proche » pour l'entrée 13). Les deux entrées mettent par ailleurs en scène un sujet non humain au sein de la construction syntaxique pronominale.

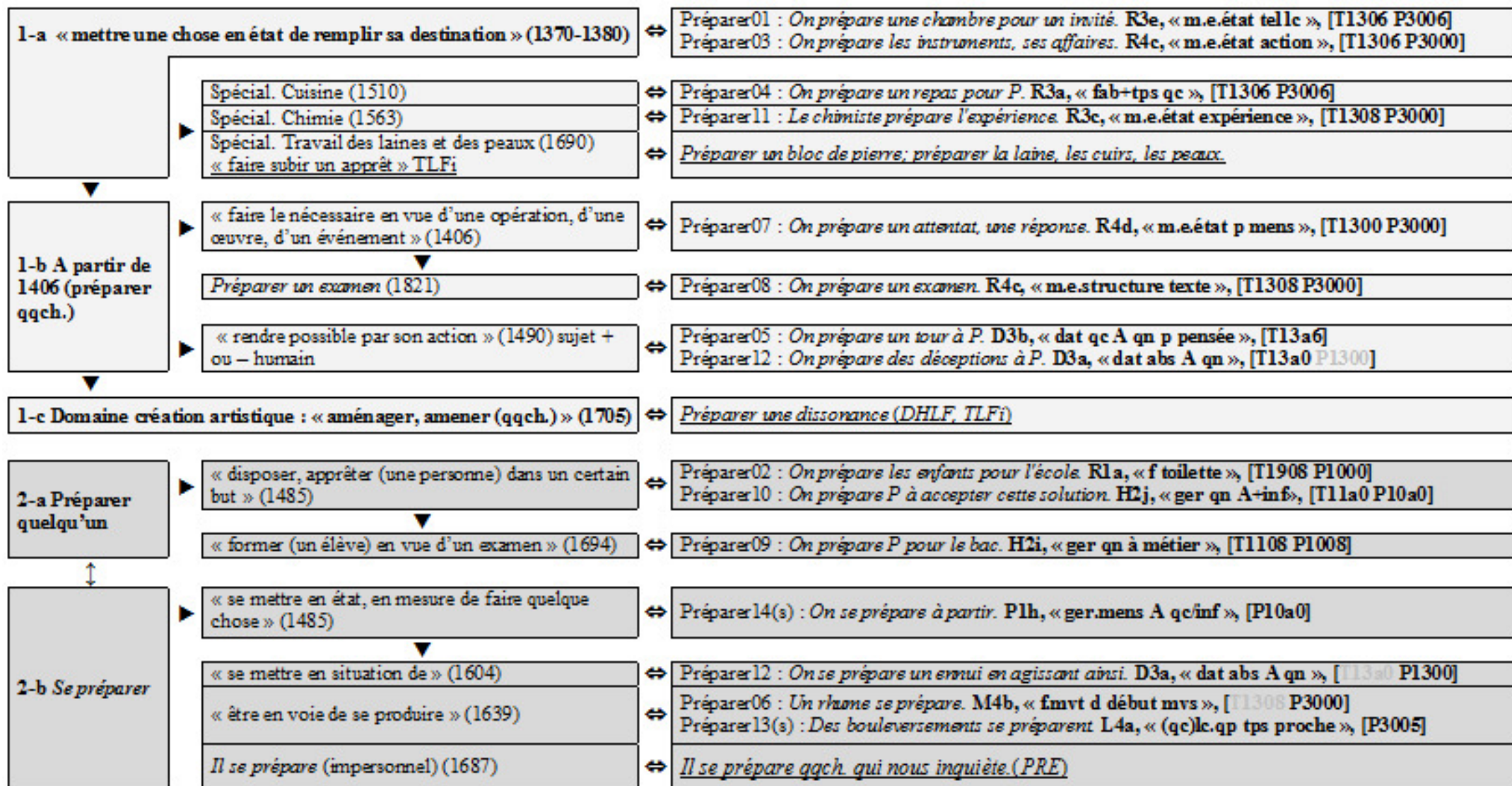
Préparer06 : *On prépare un rhume. / Un rhume se prépare.*

Toutes les entrées du verbe peuvent être mises en relation. On note la **prédominance de la composante temporelle** que l'on retrouve dans le sémantisme de toutes les entrées du verbe.

V-1.5.2. Déploiement historique des sens du verbe *préparer*

Le verbe *préparer* est emprunté au latin *praeparare* signifiant « ménager d'avance, apprêter d'avance ». La notion temporelle d'anticipation fait donc partie du sémantisme originel du verbe. Dans le premier emploi attesté de *préparer* (1314), le verbe est synonyme de « panser ». Ce sens a disparu. Historiquement, *préparer* s'emploie tout d'abord avec un objet direct <- hum> et ensuite avec un objet direct <+hum>. Nous avons d'abord tenu compte de cette opposition fondamentale pour numéroter les emplois (1-, 2-) et traduit les subdivisions de rang 2 de l'article du *DHLF* par une numérotation secondaire (1-a, 1-b, etc.).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *préparer* avec les entrées de *LVE*



Le verbe s'emploie d'abord (1370-1380) avec le sens de « mettre une chose en état de remplir sa destination » (1-a) correspondant aux entrées 1 et 3 de *LVF*. **L'emploi transitif direct locatif du type « action » dans un lieu affecté ne constitue donc pas un emploi spécifique du verbe sur le plan historique mais seulement un sous-type dans lequel la « mise en état » est appliquée à un lieu.** Plusieurs emplois de spécialité sont dérivés de ce sens de base et plus particulièrement dans le domaine culinaire (1510, entrée 4), dans le domaine de la chimie (1563, entrée 11) ou dans celui du travail des laines et des peaux (1690), que le *TLFi* élargit à tous les cas où l'on fait « subir un apprêt à une matière » en vue de son utilisation (ce sens n'est pas illustré dans *LVF*). Pour tous ces emplois, l'objet direct non humain désigne une entité concrète et le procès dénote une action directe du sujet sur cet objet. **La composante temporelle n'est pas fondamentale** ici.

A partir de 1406, *préparer* s'utilise (1-b) avec un objet direct non humain faisant référence à une entité abstraite (événement, opération, phénomène). Le verbe prend notamment le sens de « faire le nécessaire en vue d'une opération, d'une œuvre, d'un événement » (1406, entrée 7). De ce sens général est dérivé l'emploi spécifique *préparer un examen* (entrée 8). Toujours avec un objet direct dénotant une entité abstraite, *préparer* signifie ensuite (1490) « rendre possible par son action » (entrée 5 et entrée 12 en emploi transitif). Les entrées 5 et 12 appartiennent à la classe D. Le fait qu'elles présentent un degré de proximité de rang 3 avec l'entrée 4 de la classe R trouve une justification sur le plan historique car les trois entrées sont associées aux emplois à objet direct non humain (1-). L'étude diachronique permet également de rapprocher les entrées 5 et 12 des entrées 7 et 8 par la présence d'un objet direct dénotant une entité abstraite. Cette relation, non perceptible sur le plan synchronique, est mise en lumière par l'approche historique. Contrairement aux emplois impliquant un objet direct renvoyant à une entité concrète, ceux qui impliquent une entité abstraite sont centrés sur la phase d'organisation, précédant l'événement qui représente le point d'aboutissement du procès. **La dimension temporelle est donc prédominante.**

Le verbe possède également un emploi de spécialité propre au domaine de la création artistique où il signifie « aménager, amener (qqch.) » (1705). Cet emploi est très spécifique et s'applique quasi exclusivement à la tournure *préparer une dissonance* qui n'est pas illustrée dans *LVF*.

A partir de 1485 *préparer* est utilisé avec un objet humain au sein d'une structure transitive directe (2-a) ou pronominale réfléchie (2-b). Transitivement, le verbe signifie « disposer, apprêter (une personne) dans un certain but » (1485, entrées 2 et 10). Lorsque le but poursuivi représente un « examen » ou une « épreuve », le verbe prend le sens spécifique de « former ». Cet emploi correspond à l'entrée 9.

A la forme pronominale (2-b), le verbe *préparer* a d'abord le sens de « se mettre en état, en mesure de faire quelque chose » (1485) représenté par l'entrée 14. Ce sens de base associé à la forme pronominale donne lieu, au XVII^e siècle, à une série d'emplois impliquant un sujet non agentif. Dans le premier, *se préparer* est synonyme de « se mettre en situation de » (sujet humain non agentif, 1604, entrée 12 à la forme pronominale). A partir de 1639, le verbe prend le sens d'« être en voie de se produire » (1639) avec un sujet non humain et non agentif. Cet emploi est illustré par les entrées 6 et 13, dont le rapprochement par un degré de proximité de rang 3 se trouve justifié historiquement. Enfin, la tournure impersonnelle *il se prépare* commence à s'employer à partir de 1687. Cette forme n'est pas illustrée dans *LVF*.

Le verbe *préparer* n'est pas un verbe historiquement locatif. L'emploi locatif représenté par l'entrée 1 n'est qu'un sous-type dans lequel l'action de « préparation » est appliquée à un lieu. Quel que soit l'emploi considéré, le verbe exprime toujours une **action préalable à la réalisation d'un but** ou **à la survenue d'un événement**. La dimension temporelle d'« anticipation » est particulièrement marquée pour les emplois associés aux sens 1-b, 2-a et 2-b.

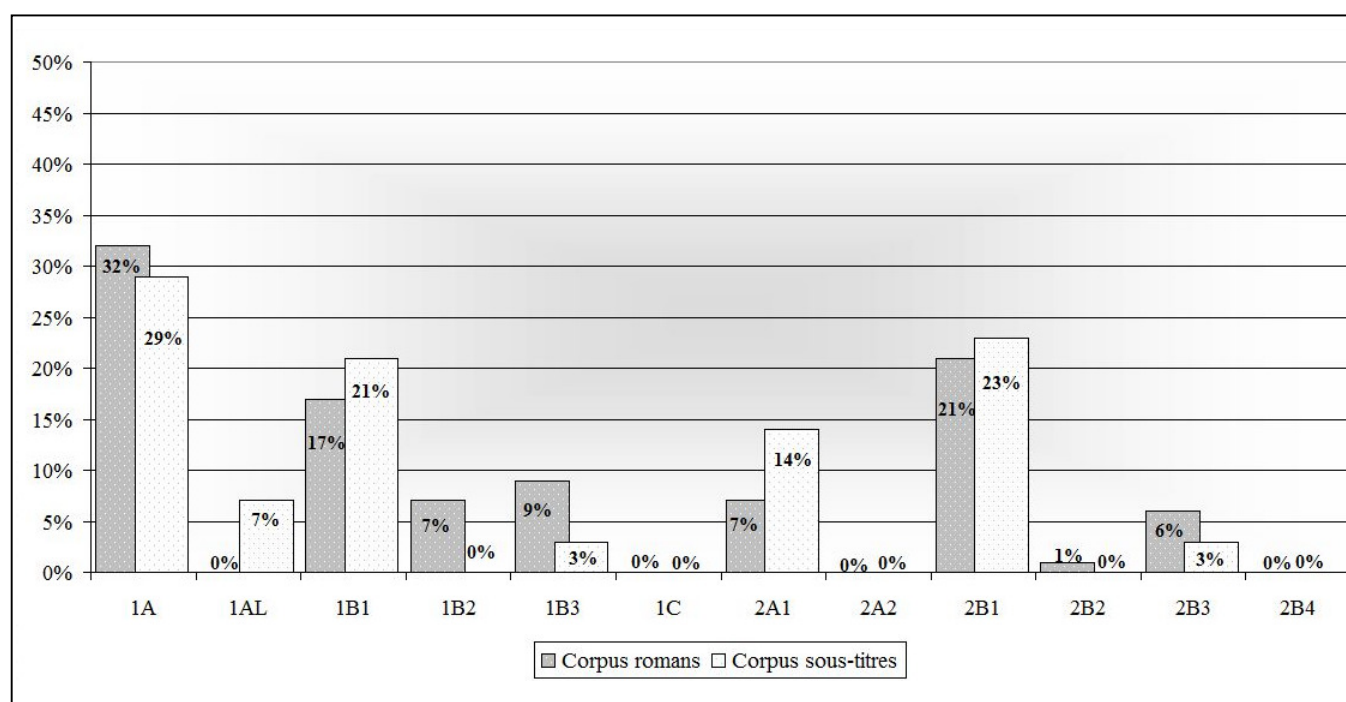
V-1.5.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *préparer* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été effectuée à partir de la formule **&e(c=&cpréparer g=V)**. On obtient 361 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « prépar* » et donne plus de 1000 résultats qui ont été triés pour ne retenir que les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 77 – Corpus *préparer* »). Pour coder les emplois (cf. « Annexe 78 – Concordancier corpus *préparer* »), nous avons rassemblé l'emploi 1-a (« mettre une chose en état de remplir sa destination ») et les emplois de spécialité qui en sont dérivés (domaine cuisine, chimie et travail des laines et des peaux) :

	Sens	Code emploi
1-a	« mettre une chose en état de remplir sa destination »	1A / 1AL
1-b	« faire le nécessaire en vue d'une opération, d'une œuvre, d'un événement »	1B1
	<i>Préparer un examen</i>	1B2
	« rendre possible par son action »	1B3
1-c	<i>Préparer une dissonance</i>	1C
2-a	« disposer, apprêter (une personne) dans un certain but »	2A1
	« former (un élève) en vue d'un examen »	2A2
2-b	« se mettre en état, en mesure de faire quelque chose »	2B1
	« se disposer à »	2B2
	« être en voie de se produire »	2B3
	<i>Il se prépare</i>	2B4

Parmi les emplois associés au sens 1-a, l'emploi transitif direct locatif (« préparer un lieu ») est noté 1AL.

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *préparer* dans les deux corpus



La répartition des emplois du verbe dans les deux corpus est assez similaire. Les emplois 1C (*Préparer une dissonance*), 2A2 (« former (un élève) en vue d'un examen ») et 2B4 (*Il se prépare qqch*) sont absents des deux corpus. L'emploi 1A (« mettre une chose en état de remplir sa destination ») apparaît en première position (32% dans les romans et 29% dans les sous-titres) suivi par les emplois 2B1 (« se mettre en état, en mesure de faire quelque chose », 21% dans les romans et 23% dans les sous-titres) et 1B1 (« faire le nécessaire en vue d'une opération, d'une œuvre, d'un événement », 17% dans les romans et 21% dans les sous-titres) :

(PréparerROM1) : *A la bougie, Henri **préparait** donc sa malle en cuir pour le déménagement du lendemain.* – RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 44-45. → **1A**

(PréparerST7) : *Je vais **préparer** un pichet de margaritas.* → **1A**

(PréparerROM3) : *Dans leur dos, des camarades se **préparaient** à les remplacer dès qu'ils auraient tiré, pour leur laisser le temps de recharger et assurer la continuité du feu.* – RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 112-113. → **2B1**

(PréparerST54) : *Mettez votre tête entre vos genoux et **préparez**-vous pour l'impact.* → **2B1**

(PréparerROM21) : *Il étudia même de très près la possibilité de remettre à plus tard la bataille décisive qu'il **préparait** contre les Tangouts afin d'aller secourir au plus vite ceux de vos compatriotes qui périssaient par milliers sous les coups répétés du grand vizir d'égypte.* - LANZMANN J, LA HORDE D'OR, 1994, 25-27. → **1B1**

(PréparerST27) : *Aujourd'hui sera encore mieux Earl, parce que le comité... a **préparé** un spectacle formidable.* → **1B1**

L'emploi 1A étant primaire sur le plan diachronique, le point de vue historique s'accorde avec le point de vue discursif.

Le corpus « Romans » privilégie ensuite l'emploi 1B3 (« rendre possible par son action », 9%), l'emploi 1B2 (*Préparer un examen*, 7%), 2A1 (« disposer, apprêter (une personne) dans un certain but », 7%) et 2B3 (« être en voie de se produire », 6%).

(PréparerROM20) : *Je ménage le suspense. Il lui faut vaincre son corps entier jusqu'à son propre périssement. Cette dernière phrase, je la **prépare** par un long silence, et je la laisse tomber sur mon public comme une hache.* - SALVAYRE L, LA PUISSANCE DES MOUCHES, 1995, 17-18. → **1B3**

(PréparerROM11) : *Bruno avait obtenu un premier prix et moi ma licence avec félicitations. Je **préparais** maintenant une maîtrise sur Pythagore. Lui donnait des leçons dans un conservatoire d'arrondissement.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 106-108. → **1B2**

(PréparerROM42) : *En un instant, la grotte était devenue un bloc de silence cerné par les bruits du château, le vacarme des journalistes qui se **préparaient** et répétaient sans fin dans toutes les langues l'attaque de leur reportage : allô, ici Versailles, allo, aqui Versailles, cerca de Paris.* - ORSENNA E, GRAND AMOUR, 1993, 106-108. → **2A1**

(PréparerROM64) : *- Edelman est à Baltimore : il paraît que les étudiants s'agitent beaucoup et que la révolution se **prépare**.* - KRISTEVA J, LES SAMOURAIS, 1990, 82-83. → **2B3**

L'emploi pronominal 2B2 (« se disposer à ») est très minoritaire dans les romans (1%) tandis que l'emploi locatif 1AL (« mettre un lieu en état ») est non représenté.

La répartition des occurrences est différente dans le corpus « Sous-titres », qui place l'emploi 2A1 (« disposer, apprêter (une personne) dans un certain but ») en quatrième position (14%) puis l'emploi locatif 1AL (7%) et enfin les emplois 1B3 et 2B3 (3% chacun).

(PréparerST26) : *Betsy pourrait l'amuser un peu... pendant que Harper pourrait amener la fille pour la **préparer** au barbecue.* → **2A1**

(PréparerST37) : *J'aide une amie à **préparer** son restaurant.* → **1AL**

(PréparerST21) : *Comment **préparez**-vous votre avenir ?* → **1B3**

(PréparerST15) : *Je crois que de grandes choses se **préparent** pour toi.* → **2B3**

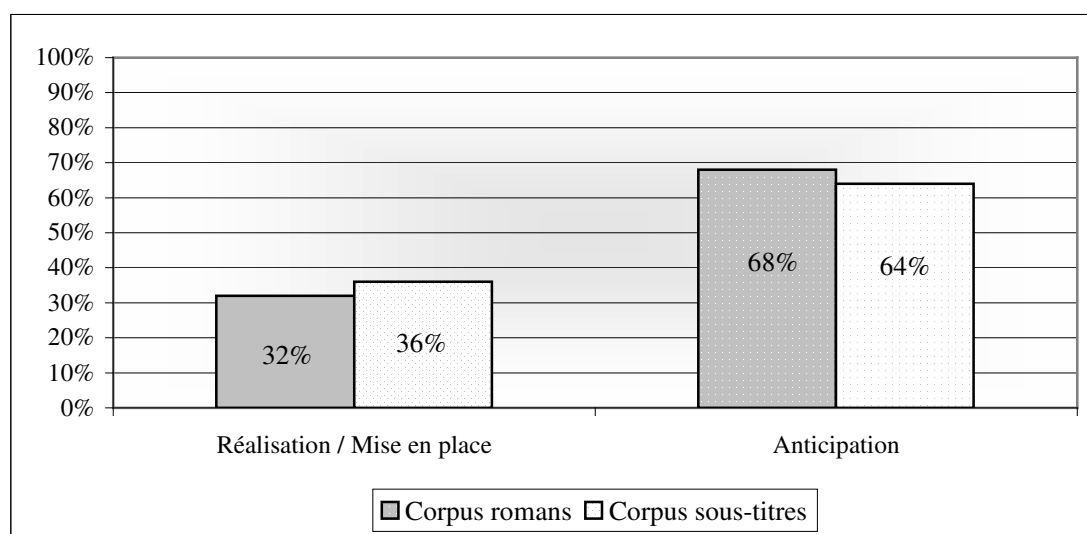
L'emploi 2B2 (« se disposer à »), minoritaire dans les romans, est absent des sous-titres.

Concernant l'opposition objet direct humain (2A, 2B1, 2B2) et objet direct non humain (1A, 1B, 1C + 2B3, forme pronominale à sujet non humain, dérivée par affaiblissement de la forme pronominale à sujet humain), les deux corpus privilégient nettement les emplois à objet direct non humain, historiquement primaires (à 71% dans les romans et 63% dans les sous-titres). Le point de vue discursif rejoint encore ici le point de vue diachronique.

Etant donné la faible représentation de l'emploi transitif direct locatif (1AL) du type « action » dans un lieu affecté et le fait que cet emploi ne constitue qu'un sous-type mineur du sens 1A, il n'est pas pertinent de comparer la proportion des emplois locatifs à celle des emplois non locatifs. Il est préférable de mettre en perspective les emplois à dominante

temporelle (« anticipation », emplois 1B, 1A et 2B) et les emplois pour lesquels la dimension temporelle est secondaire (« réalisation, mise en place », emplois 1A).

Proportion des emplois du type « anticipation » vs. « réalisation, mise en place »



Dans les deux corpus, les emplois temporels sont nettement majoritaires. La notion temporelle d'« **anticipation** » est présente dans l'étymon du verbe et domine naturellement son espace sémantique. Cela n'entre pas en conflit avec le fait que *préparer* soit fondamentalement un verbe d'action. L'évolution historique des sens de ce verbe a vu une multiplication des emplois temporels, c'est pourquoi ils dominent son espace sémantique. Pour autant, les emplois qui focalisent la phase de réalisation du procès (et qui sont historiquement primaires) restent majoritaires lorsque l'on examine la fréquence individuelle d'apparition de chaque acception.

V-1.6. Polysémie des verbes du type « action » dans un lieu affecté

V-1.6.1. Profilage des verbes du type « action » dans un lieu affecté

Au terme de l'étude détaillée de chaque verbe, on peut repérer trois profils.

1- Verbes dont l'emploi locatif est historiquement primaire :

Les verbes *déranger* et *installer* sont historiquement locatifs. La mise en perspective des trois plans d'analyse (synchronique, diachronique et discursif) permet d'affiner ce profilage.

L'espace sémantique du verbe *installer* est dominé par le concept d'« **établissement / implantation** » et sa **polysémie est concentrée au sein du domaine spatial**.

Les emplois locatifs du verbe *déranger* **sont historiquement primaires et majoritairement illustrés dans LVF**. Cette **suprématie est remise en cause en discours** puisque ce sont les emplois métaphoriques non locatifs du verbe qui s'imposent dans les deux corpus.

2- Verbes dont l'emploi locatif est historiquement secondaire :

Le verbe *occuper* est **historiquement non locatif**. Les trois approches se recoupent puisque, dans *LVF*, les entrées illustrant un emploi locatif sont moins nombreuses que celles illustrant un emploi non locatif et, en discours, les emplois non locatifs sont majoritaires dans les deux corpus. **L'espace sémantique d'*occuper* couvre avant tout le domaine de la « perception / psychologie » avec une extension dans le domaine spatial.**

3- Verbes non locatifs dont l'emploi locatif repose sur la sélection sémantique d'un actant :

Les verbes *garder* et *préparer* sont **historiquement non locatifs**. Ce sont **fondamentalement des verbes d'action** et leur(s) emploi(s) locatif(s) ne constitue(nt) qu'un sous-type dans lequel cette action est appliquée à un lieu. Pour ces deux verbes, les emplois locatifs sont minoritaires quelle que soit la perspective envisagée. **Leur espace sémantique n'est pas concentré dans le domaine spatial.**

V-1.6.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Les cinq verbes vedettes ne sont pas synonymes entre eux. Ils possèdent au total 277 synonymes (cf. « Annexe 79 – Liste des synonymes et antonymes des verbes du type action dans un lieu affecté »). Parmi ces 277 synonymes, 18 sont communs à plusieurs verbes (16 sont synonymes de 2 vedettes et 2 sont synonymes de 3 vedettes : *disposer* et *mettre*) :

*Accommoder, aménager, arranger, demeurer, destiner, détenir, **disposer**, distraire, dresser, loger, ménager, **mettre**, monter, organiser, réserver, tenir, travailler, truffer.*

En examinant la distribution des synonymes communs par paire de verbes vedettes, on identifie des points de connexion entre leurs espaces sémantiques :

Répartition des synonymes communs par paire de verbes vedettes

	Synonymes communs
Déranger – Garder	
Déranger – Installer	
Déranger – Occuper	1 : <i>distraire</i>
Déranger – Préparer	
Garder – Installer	1 : <u><i>mettre</i></u>
Garder – Occuper	3 : <i>demeurer, détenir, tenir</i>
Garder – Préparer	4 : <i>destiner, ménager, <u>mettre</u>, réserver</i>
Installer – Occuper	2 : <u><i>disposer</i></u>, <i>loger</i>
Installer – Préparer	8 : <i>accommoder, aménager, arranger, <u>disposer</u>, dresser, <u>mettre</u>, monter, organiser</i>
Occuper – Préparer	3 : <u><i>disposer</i></u>, <i>travailler, truffer</i>

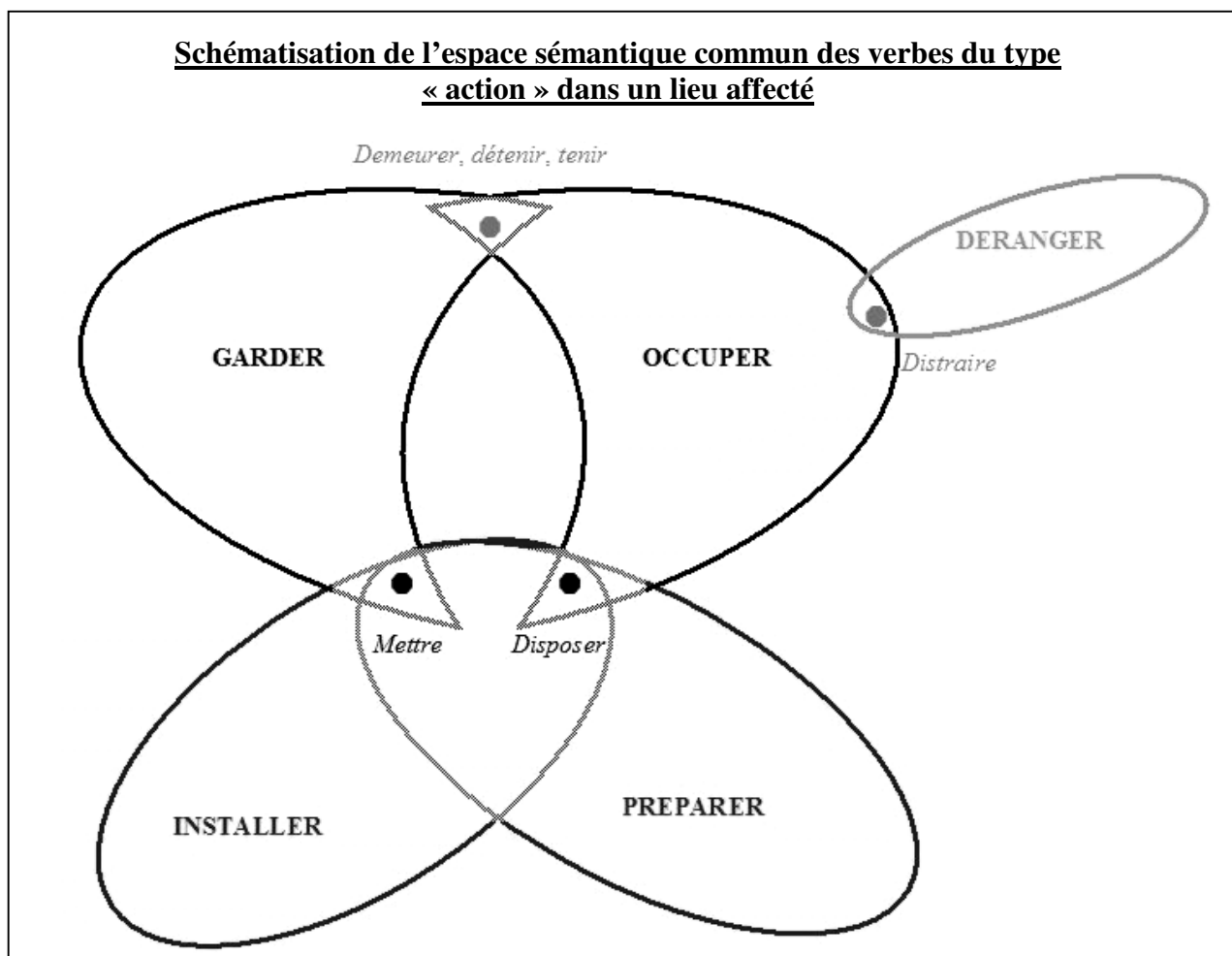
A la lecture de ce tableau, trois remarques s'imposent :

- Les cinq verbes peuvent être reliés entre eux par au moins une connexion synonymique. Il

existe donc un réseau de relations sémantiques permettant de construire un espace sémantique commun. Le verbe *déranger* apparaît comme le plus éloigné des autres. Il ne possède qu'une seule connexion avec un autre verbe de la classe à savoir, le verbe *occuper* par l'intermédiaire du synonyme *distraindre* (→ *déranger quelqu'un de ses occupations = distraire quelqu'un de ses occupations*, → *occuper les enfants à jouer = les distraire*). Le verbe *occuper* assure la cohésion de l'espace sémantique commun puisqu'il est le seul à partager au moins un synonyme avec chaque autre verbe de la classe.

- Certains verbes entretiennent entre eux des relations privilégiées. C'est le cas des verbes *installer* et *préparer* qui partagent 8 synonymes.

- Les verbes *disposer* et *mettre*, sont des synonymes récurrents qui peuvent, de ce fait, être considérés comme des hyperonymes pour la classe et être utilisés pour construire un espace sémantique commun.



Les verbes *installer* et *préparer* ont les deux synonymes récurrents (*disposer* et *mettre*) en commun. En examinant les cliques contenant ces deux synonymes pour chaque verbe, on voit que la zone sémantique de recouvrement concerne les emplois indiquant la *mise en ordre* d'un lieu. Il s'agit des emplois transitifs directs locatifs du type « action » dans un lieu affecté :

Vedette	Clique	Emploi correspondant
<i>Installer</i>	<arranger, disposer, dresser, installer, mettre, placer>	<i>Installer un appartement.</i>
<i>Préparer</i>	<arranger, disposer, dresser, mettre, préparer>	<i>Préparer une chambre.</i>

Les verbes *installer* et *préparer* sont également connectés au verbe *garder* par l'intermédiaire du synonyme *mettre*. Les emplois correspondant à ce synonyme ont un sens causatif et dénotent un « déplacement ».

Vedette	Clique ¹⁰⁵	Emploi correspondant
<i>Garder</i>	<consigner, garder, mettre, tenir>	<i>Garder un accusé en prison, du beurre au frigo</i>
<i>Installer</i>	<camper, dresser, établir, installer, mettre, placer, poser>	<i>Installer un blessé sur un brancard</i>
<i>Préparer</i>	<amener, mettre, préparer>	<i>Préparer ses affaires (= mettre ses affaires en place)</i>

Installer et *préparer* partagent également le synonyme *disposer* avec le verbe *occuper*. Pour autant, les trois vedettes n'actualisent pas la même acception de ce synonyme. *Installer* et *préparer* exploitent le sens *mettre en ordre / dans un certain ordre*. Le verbe *occuper* privilégie le sens *avoir à sa disposition, avoir la possession, l'usage de*, associé au verbe dans la construction transitive indirecte *disposer de*.

Vedette	Clique	Emploi correspondant
<i>Installer</i>	<agencer, disposer, installer, monter, organiser>	<i>Installer des rideaux aux fenêtres</i>
<i>Préparer</i>	<combinaison, disposer, monter, organiser, préparer>	<i>Préparer le repas</i>
<i>Occuper</i>	<avoir, disposer, occuper, prendre> → disposer de	<i>Occuper un studio, une certaine place</i>

L'étude synonymique montre bien qu'il existe des connexions entre les espaces sémantiques des 5 verbes de la classe. Il reste à déterminer si ces réseaux de connexions sémantiques se réalisent sous forme de régularités d'emplois ou s'ils restent cantonnés au niveau du sémème des verbes.

V-1.6.3. Régularités polysémiques des verbes du type « action » dans un lieu affecté

V-1.6.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

- *Installer, préparer* et *déranger*

L'étude synonymique groupée des 5 verbes a montré qu'*installer* et *préparer* entretenaient des relations sémantiques privilégiées. Cette proximité sémantique se manifeste tout d'abord par un emploi transitif direct locatif similaire dénotant la « mise en ordre » :

Installer06 : *On installe un appartement.*
 Préparer01 : *On prépare une chambre pour un invité.* } → N₀ V N_{1<loc>}
 = « **mettre en ordre un lieu** »

Par relation d'antonymie, on peut associer à ce groupement l'emploi transitif direct locatif du verbe *déranger* qui dénote une « mise en désordre » :

105. Pour chaque verbe, nous avons sélectionné une clique contenant le synonyme *mettre* et ne contenant pas les synonymes *disposer* et *arranger*.

Déranger02 : *On a dérangé mon bureau.* → $N_0 V N_{1<loc>}$ = « mettre en désordre un lieu »

- *Garder et installer*

Garder et *installer* partagent le synonyme *mettre*. Ils admettent un emploi causatif de déplacement similaire, au sein de la classe L3b (construction [T1301 P3001]), qui illustre ce foyer de sens et dénote la « **mise en place** » de quelque chose dans un lieu :

Garder13 : *On garde du beurre au réfrigérateur.*
Installer07 : *On installe des industries dans le nord.* } → $N_0 V N_1 Prép N_{2<loc>}$
= « **mettre qqch qqp** »

- *Garder et occuper*

Les emplois transitifs directs locatifs des verbes *garder* et *occuper* ont un sens différent de ceux des verbes *installer*, *préparer* et *déranger* :

Garder03 : *Le veilleur garde le magasin.* → « **surveiller** »

Occuper01 : *La troupe occupe la ville.*
Occuper02 : *Les ouvriers occupent l'usine.* } → « **maintenir sous contrôle** »

L'approche synonymique fait apparaître une zone de recouvrement entre l'espace sémantique de *garder* et celui d'*occuper* par l'intermédiaire des synonymes *demeurer*, *détenir* et *tenir*. Pour le synonyme *demeurer*, la connexion se traduit par une régularité d'emplois :

- *Garder le lit, la chambre* (non représenté dans *LVF*) }
- Occuper03 et 04 : *Occuper la salle de bains, un studio* } → $N_0 V N_{1<loc>}$
= « **rester dans un lieu** »

- *Occuper et préparer*

Occuper est par ailleurs lié au verbe *préparer* par l'intermédiaire des synonymes *disposer*, *travailler* et *truffer* (dont l'interprétation est obscure). On peut mettre en relation *disposer* et *travailler* : *travailler* à + Inf. et *se disposer* à + Inf. = « **se mettre en mesure de faire qqch** ». *Occuper* et *préparer* ont un emploi pronominal similaire (P1h, [P10a0]) réalisant ce sens :

Occuper16(s) : *On s'occupe à obtenir cette subvention.*
Préparer14(s) : *On se prépare à partir.* } → $N_0 SE V à INF$

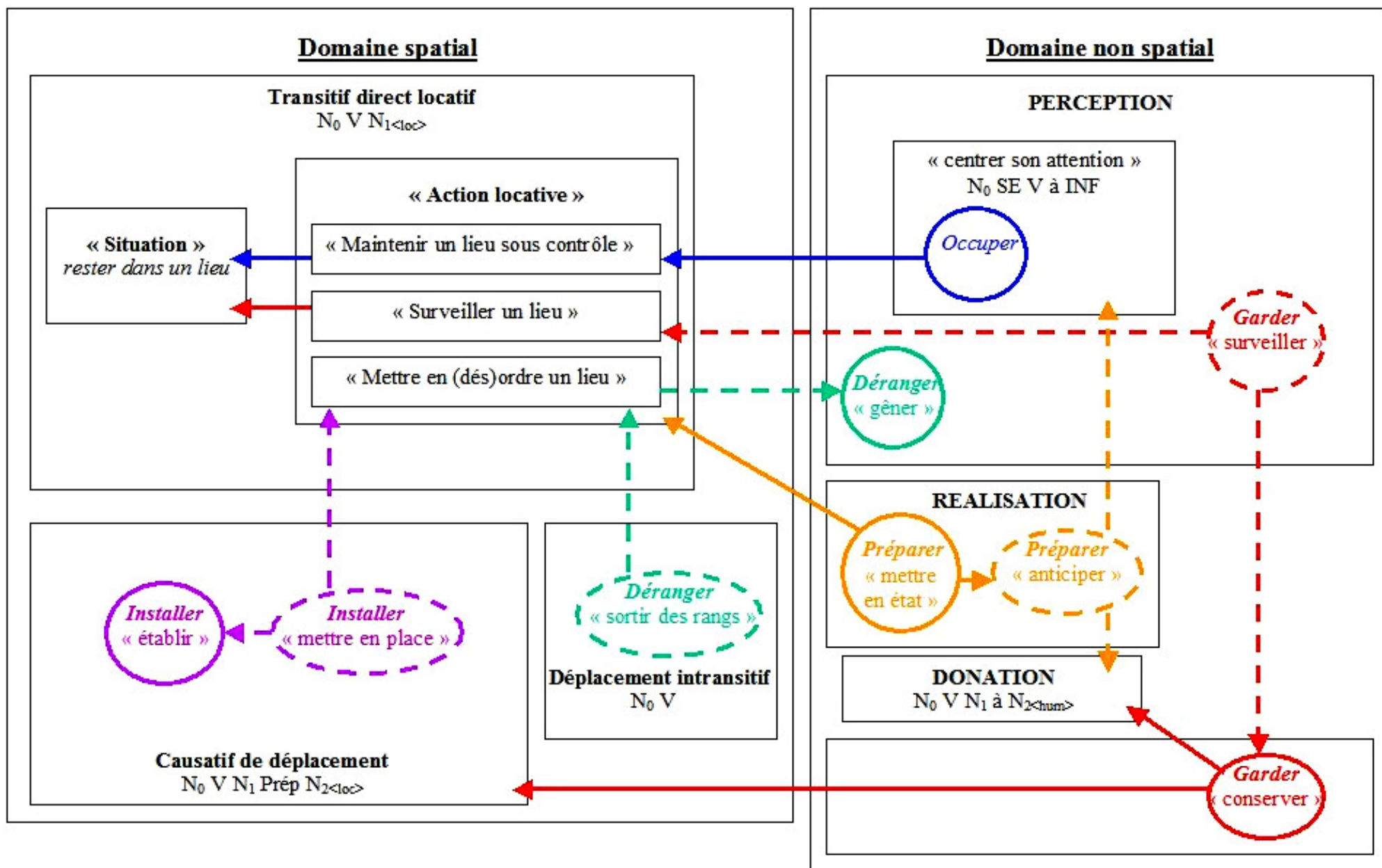
- *Garder et préparer*

Le verbe *garder* est également uni au verbe *préparer* par quatre synonymes : *destiner*, *ménager*, *mettre* et *réserver*. Cette connexion se manifeste par deux emplois bitransitifs similaires, illustrés par des entrées relevant de la classe D (« verbes de don ») dans *LVF* :

Garder05 : *On garde une place à qqn.*
Préparer12 : *On prépare des déceptions à qqn.* } → $N_0 V N_1 à N_{2<hum>}$
= « **réserver qqch. à qqn.** »

Les six verbes de la classe présentent donc des alternances d'emplois régulières.

V-1.6.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » dans un lieu affecté



• *Déranger*

Les emplois locatifs (« sortir des rangs » et « mettre un lieu en désordre ») sont historiquement primaires mais minoritaires en discours (⊙). Du point de vue historique, le verbe *déranger* présente des extensions polysémiques dans le domaine de la « perception / psychologie » avec des emplois synonymes de « troubler, gêner » quelqu'un. Ce sont ces emplois historiquement secondaires qui représentent les emplois primaires en discours (○).

• *Garder*

Le verbe *garder* est à l'origine un verbe de perception réalisant, dans ses emplois historiquement primaires, le sens général de « surveiller » (⊙). Les emplois de *garder* qui relèvent du domaine de la possession et expriment l'idée de « conservation », constituent des extensions polysémiques sur le plan diachronique mais des emplois primaires en discours (○). Par adjonction d'un tiers actant « bénéficiaire », on passe du domaine de la possession à celui de la donation. Les emplois locatifs du verbe représentent, quant à eux, des extensions polysémiques partant de l'un des deux domaines conceptuels de base :

- Perception (« veiller sur ») ⇒ *Le veilleur garde le magasin.* ⇒ *On garde la chambre, le lit.*
- Possession (« conserver ») ⇒ *On garde du beurre au réfrigérateur.*

• *Installer*

Le verbe *installer* est fondamentalement un verbe locatif (quel que soit le point de vue adopté). Sa polysémie est concentrée dans le domaine spatial. Pour autant, on distingue les emplois causatifs décrivant une « mise en place spatiale » qui sont historiquement primaires mais secondaires dans les corpus (⊙), et ceux qui dénotent un « ancrage spatio-temporel » (concept d'« établissement »), historiquement dérivés des emplois locatifs mais majoritaires dans les corpus (○). L'emploi transitif direct locatif (synonyme de « mettre en ordre ») représente une extension polysémique partant de l'emploi locatif causatif de déplacement, historiquement primaire (« mise en place spatiale »).

• *Occuper*

Occuper est historiquement associé au domaine de la « perception / psychologie » avec des emplois synonymes de « centrer son attention sur qqch. / qqn. ». En discours, ces emplois ont également le statut d'emplois primaires puisqu'ils sont majoritaires dans les corpus (○). Les emplois locatifs d'*occuper* constituent des extensions polysémiques qui font entrer le verbe dans le domaine spatial. Parmi ces emplois locatifs, ceux qui sont synonymes de « rester dans un lieu » représentent eux-mêmes des extensions polysémiques par rapport à ceux qui évoquent une « occupation par la force ».

• *Préparer*

Le verbe *préparer* est avant tout un verbe de « réalisation ». Ses emplois restent concentrés dans ce domaine et soulignent, selon les cas, l'action dans son déroulement ou dans sa phase d'anticipation. Les emplois focalisant le déroulement de l'action (« mise en état » ou « fabrication ») sont primaires sur le plan historique comme sur le plan discursif (○). L'emploi transitif direct locatif (*préparer une chambre*) est un sous-type de « mise en état » qui fait exceptionnellement entrer le verbe dans le domaine spatial. A partir des emplois secondaires dénotant une « anticipation » (◉), on relève deux extensions polysémiques : l'une dans le domaine de la donation par adjonction d'un tiers actant « bénéficiaire » (*préparer quelque chose à quelqu'un*) et l'autre dans le domaine de la « perception / psychologie » avec un emploi pronominal réfléchi (*se préparer à faire quelque chose*).

V-2. « Action » avec lieu de destination affecté

Parmi les emplois transitifs directs locatifs dénotant une « action » affectant le lieu en position d'objet direct, 3 emplois mettent en scène un lieu de destination :

Emporter 08	<i>Les troupes ont emporté la citadelle.</i>	S3g
Enlever 11	<i>La troupe enlève la position à la baïonnette.</i>	S3g
Prendre 03	<i>On prend une ville par les armes.</i>	S3g

V-2.1. Le verbe *emporter*

V-2.1.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *emporter* dans LVF

Le verbe *emporter* possède 13 entrées dans *Les verbes français*. L'entrée 8 représente l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté (cf. « Annexe 80 – Le verbe *emporter* dans LVF ») :

Les entrées du verbe appartiennent majoritairement (5 sur 13) à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et présentent l'opérateur générique « f.ire » (« faire aller »).

→ « f.ire qc av soi » = « faire aller quelque chose avec soi », sous-classe E3f.

Emporter01 : *On emporte avec soi ses clés, ses affaires.*

→ « f.ire qc p soi » = « faire aller quelque chose quelque part pour soi », sous-classe E3f.

Emporter02 : *On emporte les meubles dans le studio.*

→ « f.ire qn VRS qp » = « faire aller quelqu'un vers quelque part », sous-classe E1e.

Emporter04 : *Les deux hommes emportent P vers la voiture.*

→ « f.ire qc VRS » = « faire aller quelque chose vers », sous-classe E3f.

Emporter05 : *Le courant emporte la barque, le cadavre, le nageur vers le large.*

→ « (qc)f.ire qc qp » = « quelque chose fait aller quelque chose quelque part », E3f.

Emporter06 : *Le vent emporte la toiture très loin. Le boulet a emporté le bras.*

Trois entrées du verbe relèvent de la classe S (« verbes de saisie ou de possession ») et impliquent l'opérateur « grp » (« prendre ou tenir »).

→ « grp qc p vol » = « prendre quelque chose pour le voler », sous-classe S3a.

Emporter03 : *Les cambrioleurs ont emporté les tableaux.*

→ « grp lc p armes » = « s'emparer d'un lieu par les armes », sous-classe S3g.

Emporter08 : *Les troupes ont emporté la citadelle.*

→ « grp abs » = « prendre quelque chose d'abstrait », sous-classe S4a.

Emporter09 : *L'élève emporte le premier prix.*

Deux entrées sont associées à la classe P (« verbes psychologiques »). Les deux opérateurs génériques impliqués sont l'opérateur « sent » (« avoir tel sentiment ») et sont équivalents causatif « f.sent » (« faire avoir tel sentiment ») :

→ « sent colère » = « ressentir de la colère », sous-classe P1a.

Emporter10(s) : *On s'emporte facilement. La passion emporte P. On est emporté.*

→ « (abs)f.sent vif à qn » = « qqch. d'abstrait fait éprouver des sentiments vifs à qqn. », P2a.

Emporter13 : *Sa passion emporte P.*

L'entrée 7 relève de la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et présente l'opérateur générique « ict » (« frapper »).

→ « (qc)ict qn à mort » = « qqch. frappe qqn. à mort », sous-classe F1b.

Emporter07 : *La maladie a emporté P à vingt ans.*

L'entrée 11 est associée à la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et à l'opérateur générique « ger » (« diriger qqch. ou qqn. »).

→ « ger victoire SR » = « diriger la victoire sur », sous-classe H2h.

Emporter11(l')sr : *On l'emporte sur P, sur tous les concurrents.*

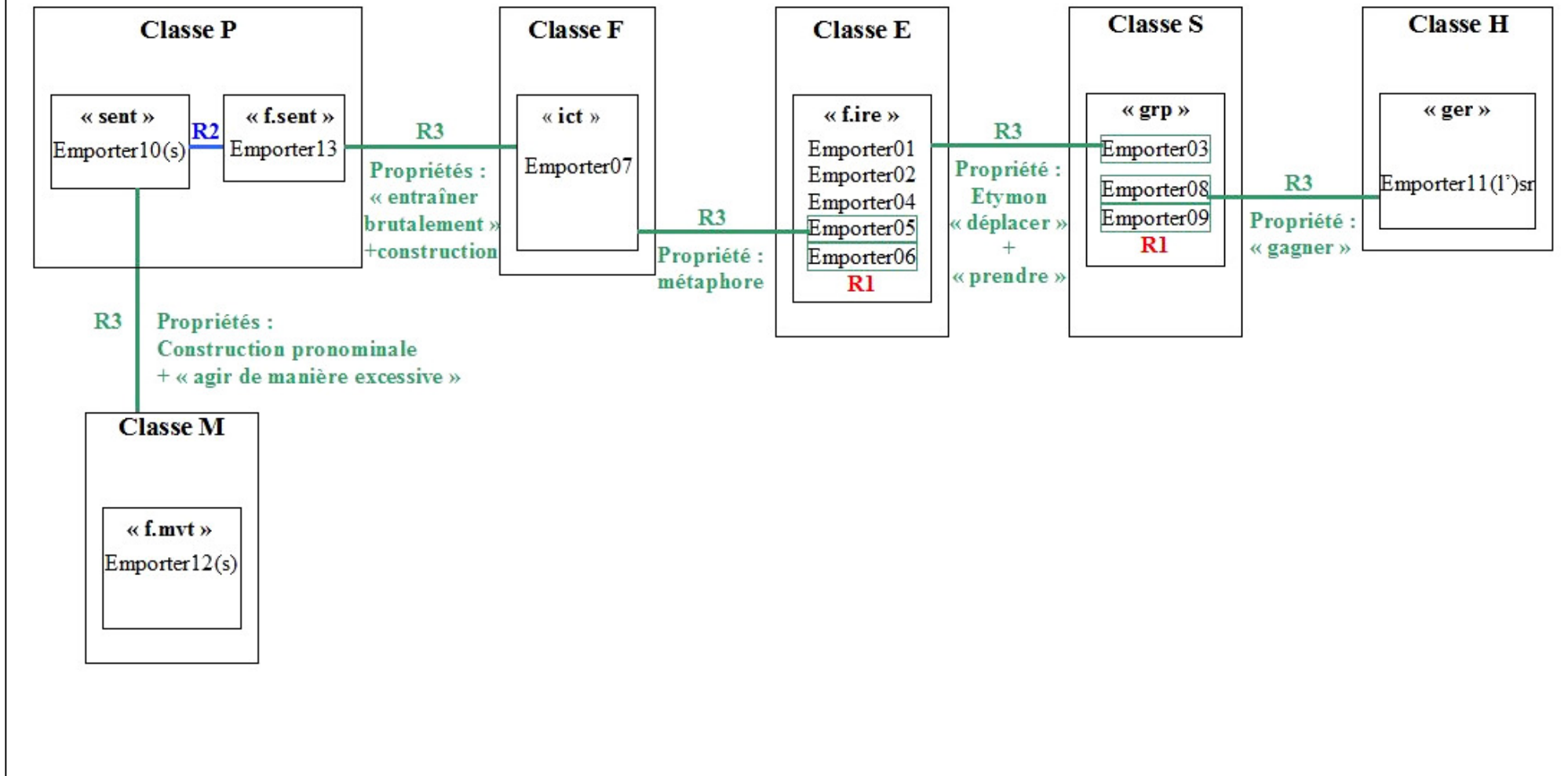
Enfin, l'entrée 12 appartient à la classe M (« verbes de mouvement ») et affiche l'opérateur générique « f.mvt » (« faire un mouvement »).

→ « (equi)f.mvt fou » = « un cheval fait un mouvement incontrôlable », sous-classe M1a.

Emporter12(s) : *Le cheval s'emporte. Le cheval est emporté.*

Les entrées 10 et 12 sont pronominales tandis que l'entrée 11 renvoie à la locution *l'emporter sur*.

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *emporter* dans LVF



Le verbe *emporter* vient du latin *inde* « de ce lieu » et *portare* « faire passer, transporter ». L'étymon implique à la fois l'idée de « **déplacement** » et celle de « **saisie** ». C'est autour de ces deux concepts que s'organisent les entrées du verbe dans *LVF*. Les cinq entrées associées à la classe E privilégient l'idée de « déplacement » traduite par l'opérateur « f.ire » :

Emporter01 : *On emporte avec soi ses clés, ses affaires.*

Les trois entrées de la classe S extraient quant à elles le concept de « saisie » à travers l'opérateur « grp ». Parmi elles, l'entrée 3 implique à la fois l'idée de « déplacement » et celle de « saisie » :

Emporter03 : *Les cambrioleurs ont emporté les tableaux.*

Les entrées de la classe E et l'entrée 3 de la classe S sont donc unies par un degré de proximité de rang 3. Par ailleurs, à l'intérieur de chacune de ces classes, les entrées entretiennent entre elles un rapport de proximité de rang 1 puisqu'elles sont respectivement associées à un même opérateur.

L'entrée 8 (qui représente l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté) et l'entrée 9 de la classe S intègrent l'idée de « gain / victoire » en plus de celle de « saisie » :

Emporter08 : *Les troupes ont emporté la citadelle.*

Emporter09 : *L'élève emporte le premier prix.*

On retrouve cette idée dans la locution *l'emporter sur* illustrée par l'entrée 11 de la classe H.

Emporter11(l')sr : *On l'emporte sur P, sur tous les concurrents.*

On peut donc identifier un degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 11 et les entrées 8 et 9.

L'entrée 7 relève de la classe F et peut être rapprochée des entrées 5 et 6 de la classe E par relation métaphorique. Dans les entrées 5 et 6, l'agent causateur en position sujet désigne un phénomène naturel concret (du type « vent », « marée », « courant », etc.) et le procès dénote un « déplacement brutal » de l'objet vers une zone géographique éloignée du point d'origine :

Emporter05 : *Le courant emporte la barque, le nageur vers le large.*
Emporter06 : *Le vent emporte la toiture très loin.*

} « **Emmener
brutalement au loin** »

Pour l'entrée 7, l'agent causateur en position sujet désigne cette fois une « maladie » et le procès est synonyme de « faire mourir ». On peut considérer ici que le procès évoque le déplacement métaphorique de l'objet <+ humain> qui est entraîné brutalement de la vie vers la mort :

Emporter07: *La maladie a emporté P à vingt ans.* → « **Emmener brutalement au loin = faire disparaître** »

On retrouve la notion de « violence / brutalité » dans le sémantisme des entrées 10 et 13 de la classe P. Ces deux entrées sont unies par un degré de proximité de rang 2 car elles sont associées à deux opérateurs différents : « sent » pour l'entrée 10 et son équivalent causatif « f.sent » pour l'entrée 13. Outre le trait + ou – causatif, elles s'opposent également sur le plan de la construction syntaxique. L'entrée 10 est pronominale tandis que l'entrée 13 est transitive directe.

Emporter10(s) : *On s'emporte facilement. La passion emporte P. On est emporté.*

Emporter13 : *Sa passion emporte P.*

On peut mettre en relation l'entrée 7 et l'entrée 13. Dans les deux cas, le procès implique qu'un agent causateur non humain « entraîne brutalement » l'objet humain vers un état différent de celui d'origine (déplacement métaphorique). Les deux entrées présentent par ailleurs la même construction ([T3100]). On peut donc leur attribuer un degré de proximité de rang 3.

Enfin, l'entrée 12 de la classe M peut être rapprochée de l'entrée 10 (degré de proximité de rang 3). Ces deux entrées sont pronominales et impliquent un sujet se comportant de manière excessive :

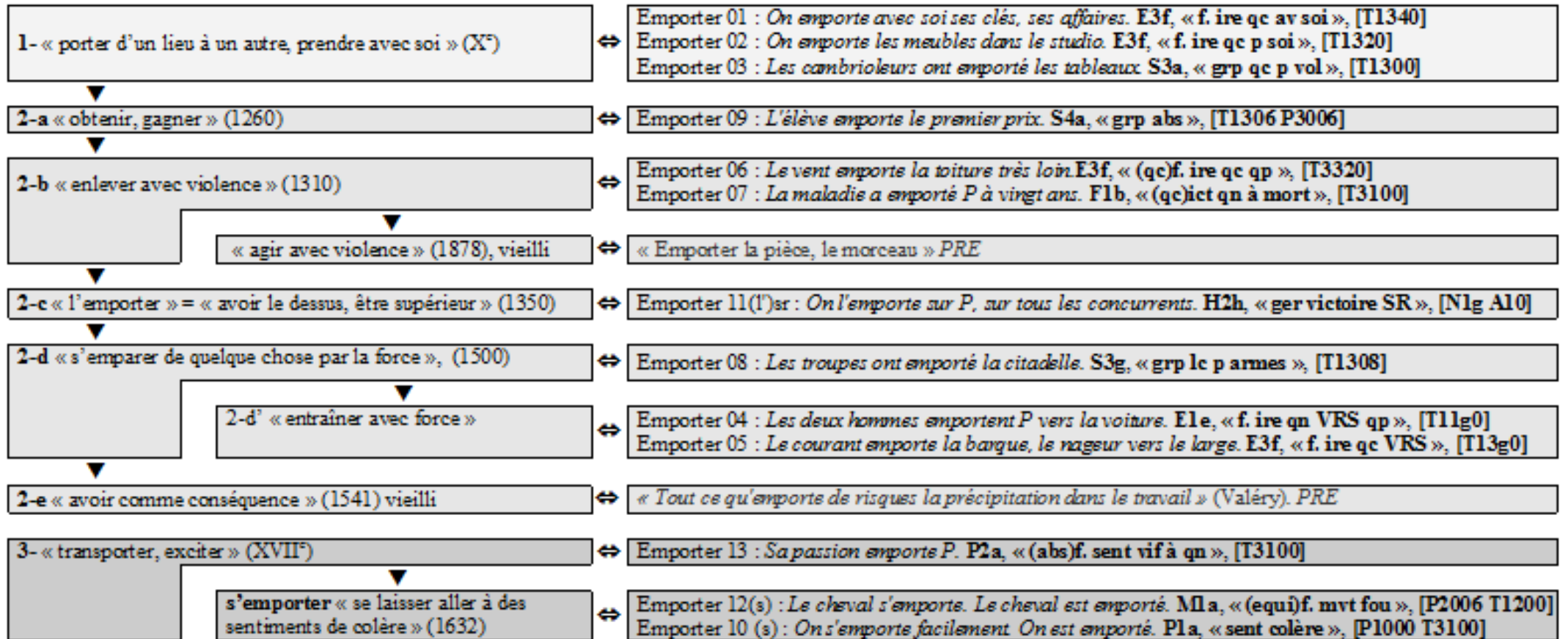
Emporter12(s) : *Le cheval s'emporte. Le cheval est emporté.*

V-2.1.2. Déploiement historique des sens du verbe *emporter*

Le verbe *emporter* est un dérivé de *porter*, lui-même issu du latin *portare*, par préfixation avec *en-* qui vient du latin *inde*. Le verbe apparaît d'abord à la forme *enporter* (X^e siècle) puis *emporter* à partir du XIII^e siècle.

La numérotation principale des sens (1-, 2-, etc.) repose sur les subdivisions de rang 1 (◆) du *DHLF*. La numérotation secondaire (2-a, 2-b, etc.) reprend les subdivisions de rang 2 (◇).

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *emporter* avec les entrées de *LVF*



Le verbe apparaît tout d'abord (X^e) avec le sens de « porter d'un lieu à un autre, prendre avec soi » (1-). Cette acception englobe les deux concepts de base et implique des emplois locatifs. Elle est illustrée par les entrées 1, 2 (sous-classe E3f) et l'entrée 3 (sous-classe S3a). Le degré de proximité de rang 3 entre les entrées de la classe E et l'entrée 3 de la classe S trouve une justification sur le plan diachronique.

A partir de 1260, le verbe s'emploie au sens « obtenir, gagner » (2-a) qui correspond à l'entrée 8. On perd ici l'idée de « déplacement » au profit de celle de « saisie ».

C'est à partir de 1310 qu'apparaît l'idée de « violence » en association avec le « déplacement » et la « saisie ». *Emporter* est alors utilisé au sens « enlever avec violence » (2-b) que l'on retrouve dans les entrées 6 et 7. Ce sens donne lieu à un emploi vieilli dans lequel le verbe signifie « agir avec violence ». Cette acception n'est pas illustrée dans *LVF* mais renvoie à l'expression « emporter la pièce » (littéralement : « emporter une pièce à l'aide d'un emporte-pièce ») signifiant « se montrer acerbe, très mordant ». « Emporter la pièce » a ensuite évolué vers l'expression « emporter le morceau » impliquant une forte lutte soldée par une victoire.

La notion de « victoire » se retrouve également dans la locution « l'emporter sur » (2-c, 1350), illustrée par l'entrée 11 et historiquement liée au sens 2-a. Le rapprochement entre les entrées 8 et 11 (degré de proximité de rang 3) de *LVF* est justifié sur le plan historique.

Exploitant toujours l'idée de « lutte » et celle de « victoire », le verbe est employé, à partir de 1500, avec le sens « s'emparer de quelque chose par la force » (2-d), représenté par l'entrée 9 qui correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté. Le rapprochement entre l'entrée 9 et l'entrée 11 (degré de proximité de rang 3) est également justifié, puisque les mêmes concepts sont impliqués et que le sens 2-d est dérivé du sens 2-c.

Par affaiblissement de la notion de « saisie » et renforcement de celle de « déplacement », le verbe signifie à la même époque « entraîner avec force » (2-d'). Cette acception est illustrée par les entrées 4 et 5 de la classe E. Contrairement au « déplacement » neutre induit par le sens 1-, les déplacements sous-tendus par les sens 2-b et 2-d' intègrent l'idée de « violence ». La distinction entre les deux acceptions repose ensuite sur la phase du procès focalisée :

- phase finale du déplacement (2-b) :

Emporter 06 : *Le vent emporte la toiture très loin.* → Résultat : la toiture n'est plus sur le toit.

Emporter 07 : *La maladie a emporté P à vingt ans.* → Résultat : P n'est plus là.

- phase médiane (avec un complément prépositionnel en *vers* indiquant la direction) :

Emporter 04 : *Les deux hommes emportent P vers la voiture.*

Emporter 05 : *Le courant emporte la barque, le nageur vers le large.*

Emporter est également attesté avec le sens « avoir comme conséquence » (2-e, 1541). Cet emploi a vieilli et n'est pas présenté dans *LVF*.

Les emplois métaphoriques du verbe se développent à partir du XVII^e siècle (3-). Ils dénotent un déplacement abstrait (se manifestant par un « transport » sentimental ou comportemental) et intègrent toujours l'idée de « violence / force » qui accompagne le « transport » (ces concepts récurrents assurent la cohésion entre les emplois métaphoriques et les emplois concrets). Il est pour autant difficile d'interpréter les emplois métaphoriques du verbe comme des emplois locatifs d'un point de vue synchronique. Le verbe est d'abord utilisé transitivement au sens de « transporter, exciter » avec sujet non humain au rôle d'agent causateur (entrée 13). Cette acception donne lieu (1632) à l'utilisation pronominale du verbe avec le sens « se laisser aller à des sentiments de colère » et correspondant aux entrées 12 et 10 dans *LVF*. L'attribution du degré de proximité de rang 3 entre ces deux entrées est donc conforté par l'approche historique.

Historiquement, les premiers emplois du verbe *emporter* réalisent prioritairement les notions sémantiques associées à l'étymon latin à savoir : « **déplacement** » et « **saisie** ». Par la suite (à partir du XIV^e siècle), les emplois d'*emporter* exploitent et privilégient l'idée de « **violence** » (ou de « force ») qui accompagne le déplacement ou la saisie.

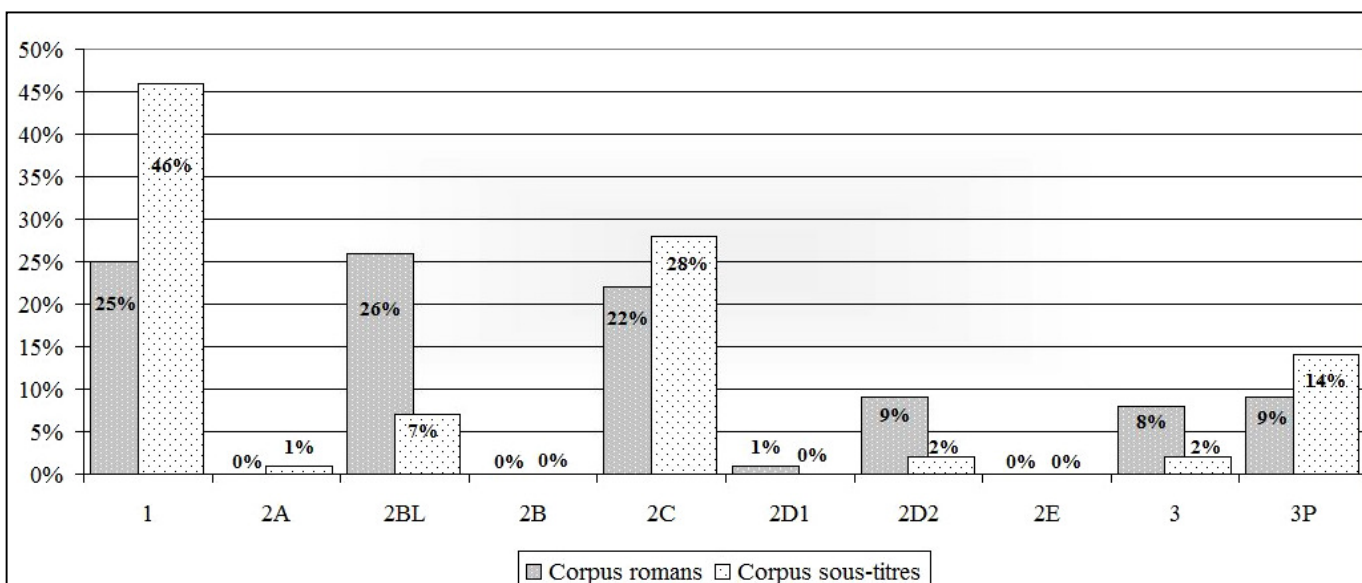
V-2.1.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *emporter* en discours

La formule **&e(c=&cemporter g=V)** a été utilisée pour faire la recherche dans la base catégorisée de Frantext. Cette recherche donne 316 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « emport* » et donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences verbales (cf. « Annexe 81 – Corpus *emporter* »). Les emplois du verbe ont été codés de la manière suivante :

	Sens	Code emploi
1-	« porter d'un lieu à un autre, prendre avec soi » → locatif	1
2-a	« obtenir, gagner »	2A
2-b	« enlever avec violence » → locatif	2BL
	« agir avec violence »	2B
2-c	« l'emporter »	2C
2-d	« s'emparer de quelque chose par la force » → locatif	2D1
	« entraîner avec force » → locatif	2D2
2-e	« avoir comme conséquence »	2E
3-	« transporter, exciter »	3
	« s'emporter »	3P

Les emplois 1, 2BL, 2D1 et 2D2 sont locatifs (cf. « Annexe 82 – Concordancier corpus *emporter* »).

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *emporter*
dans les deux corpus



Les deux corpus ont des profils assez différents. Le corpus « Sous-titres » privilégie nettement (46%) l'emploi locatif 1, historiquement primaire :

(EmporterST1) : *Hé, tu n'emportes pas ta Bible ?*

Viennent ensuite l'emploi non locatif 2C (« l'emporter », 28%), l'emploi pronominal 3P (*s'emporter*, 14%) et l'emploi locatif 2BL (« enlever avec violence », 7%) :

(EmporterST17) : *Le sénateur l'emporterait avec 15% d'avance.* → **2C**

(EmporterST37) : *Ne nous emportons pas.* → **3P**

(EmporterST79) : *Oui... J'ai déjà vu des Pacificateurs souffrir autant qu'elle. Ils suppliaient la mort de les emporter.* → **2BL**

Les emplois 2A (« obtenir, gagner », 1%), 2D2 (« entraîner avec force », 2%) et 3 (« transporter, exciter », 2%) sont marginaux, tandis que les emplois 2B (« agir avec violence »), 2D1 (« s'emparer de quelque chose par la force ») et 2E (« avoir comme conséquence ») sont non représentés.

Dans le corpus « Romans », aucun emploi ne s'impose nettement. Les emplois 1, 2BL et 2C sont présents dans des proportions comparables (respectivement 25%, 26% et 22%) :

(EmporterROM6) : *Il méditait en trempant sa plume de corbeau dans le petit encrier qu'il emportait toujours pour ses croquis.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 165-166. → **1**

(EmporterROM5) : *Ce fut sa dernière phrase, qu'il ne put achever parce qu'un boulet rasant lui emporta l'épaule.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 153-154. → **2BL**

(EmporterROM10) : *Plus le dîner avançait, plus le nombre des bouteilles vides l'emportait sur celui des bouteilles pleines, et plus le génie propre de Liaboeuf imprimait sa marque à cette soirée.* - ROLIN J, L'ORGANISATION, 1996, 24-26. → **2C**

L'emploi 2C est près de trois fois plus fréquent dans les romans que dans les sous-titres.

Comme dans le corpus « Sous-titres », l'emploi 3P présente une fréquence remarquable (9%) dans le corpus « Romans » :

(EmporterROM35) : *Pour un plat trop salé, pour un verre cassé, pour un rien, mon père s'emporte.* - SALVAYRE L, LA PUISSANCE DES MOUCHES, 1995, 83-85.

Les emplois 2D2 et 3 (marginiaux dans les sous-titres) ont également une fréquence remarquable dans les romans (respectivement 9% et 8%) :

(EmporterROM8) : *Le taxi qui nous **emportait** vers le paradis était conduit par une sorte de Schtroumpf rose coiffé d'un bonnet en laine multicolore d'où jaillissaient des buissons de cheveux noirs.* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 93-95.
→ 2D2

(EmporterROM66) : *La passion nous **emporte**. Mais nous n'en sommes pas dupes.* - ORMESSON J. D', LA DOUANE DE MER, 1993, 414-415. → 3

L'emploi 2D1 est marginal (1%) tandis que les emplois 2A, 2B et 2E sont totalement absents du corpus « Romans ».

Le verbe *emporter* est **initialement un verbe locatif** et ses emplois locatifs sont majoritaires dans les deux corpus (à 61% dans les romans et 55% dans les sous-titres). Le point de vue discursif est donc en accord avec le point de vue historique. Pour autant, la suprématie des emplois locatifs ne concerne pas l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté qui reste très marginal. Le verbe exprime prioritairement un **déplacement causatif**. Son emploi transitif direct locatif réalise en fait le concept historiquement secondaire de « saisie », dont il constitue un sous-type dans lequel la position d'objet direct (objet saisi) est occupée par un lieu.

V-2.2. Le verbe *enlever*

V-2.2.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *enlever* dans LVF

Le verbe *enlever* a 17 entrées dans LVF. L'entrée 11 illustre l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté (cf. « Annexe 83 – Le verbe *enlever* dans LVF »). Les entrées du verbe sont majoritairement (7 entrées sur 17) associées à la classe S (« verbes de saisie / possession ») avec l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir »).

→ « grp qc du sol » = « prendre quelque chose du sol », sous-classe S3d.

Enlever01 : *L'athlète enlève une barre de cent kilos.*

→ « grp sent A qn » = « prendre un sentiment à qqn », sous-classe S4a.

Enlever06 : *On enlève à P le plaisir de venir. On s'enlève tout plaisir.*

→ « grp qn A qn » = « prendre quelqu'un à quelqu'un », sous-classe S1a.

Enlever07 : *On enlève un cadre à une entreprise, un secrétaire à P.* (« grp qn A qn »)

Enlever08 : *Les truands ont enlevé cet enfant.* (« grp qn A qn p rapt »)

Enlever09 : *Le séducteur enlève une jeune fille.* (« grp qn A qn p amour »)

→ « grp lc p armes » = « s'emparer d'un lieu par les armes », sous-classe S3g.

Enlever11 : *La troupe enlève la position à la baïonnette.*

→ « grp abs » = « saisir quelque chose d'abstrait », sous-classe S4a.

Enlever12 : *On enlève tous les prix, la majorité, les suffrages.*

Quatre entrées appartiennent à la classe D (« verbes de don ») et présentent l'opérateur « abda » (« obtenir de »).

→ « abda hab d soi » = « retirer un habit de soi », sous-classe D2d.

Enlever04 : *On enlève son manteau, son chapeau, ses chaussures, ses lunettes.*

→ « abda org A qn » = « retirer un organe à quelqu'un », sous-classe D2d.

Enlever05 : *Le chirurgien enlève à P sa jambe droite.*

→ « abda qc A texte,ds » = « retirer qqch dans / d'un texte », sous-classe D2c.

Enlever16 : *On enlève quelques lignes à l'article.*

→ « abda hab A qn » = « retirer un habit à quelqu'un », sous-classe D2c

Enlever17 : *On enlève sa cravate à P.*

Deux entrées du verbe relèvent la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et mettent en scène l'opérateur générique « f.ex » (« faire sortir »).

→ « f.ex qc D lc » = « faire sortir quelque chose d'un lieu », sous-classe E3c.

Enlever02 : *On enlève les dossiers du bureau. Les éléments s'enlèvent facilement.*

Enlever13 : *Le client enlève la télé. Ca s'enlève comme des petits pains.*

Les entrées 3 et 10 sont associées à la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et présentent l'opérateur générique « ict » (« frapper »).

→ « ict qc totalement » = « supprimer totalement qqch », sous-classe F3c.

Enlever03 : *On enlève une tache avec un produit. Cette tache s'enlève facilement.*

→ « (qc)ict qn à mort » = « qqch. frappe qqn. à mort », sous-classe F1b.

Enlever10 : *Un cancer a enlevé cet homme encore jeune.*

Les deux dernières entrées du verbe relèvent respectivement de la classe P (« verbes psychologiques », opérateur « f.sent » = « faire ressentir ») et de la classe R (« verbes de réalisation », opérateur « fab » = « réaliser un objet »).

→ « f.sent passion » = « faire ressentir de la passion », sous-classe P2a.

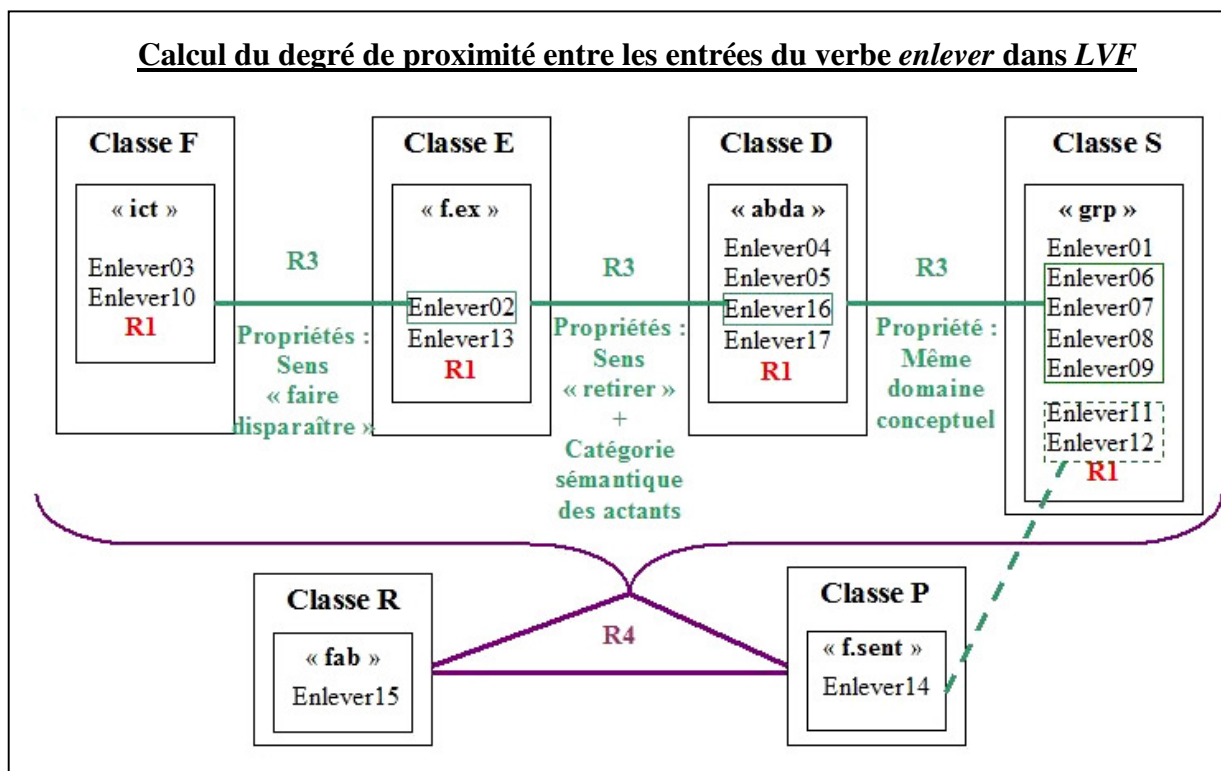
Enlever14 : *L'orateur enlève l'assistance avec ce discours enflammé.*

→ « fab qc avec brio » = « réaliser quelque chose brillamment », sous-classe R4a.

Enlever15 : *Le violoniste enlève bien la sonate. La scène est bien enlevée.*

Toutes les entrées sont transitives et impliquent, selon les cas, deux ou trois arguments.

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *enlever* dans LVF



Toutes les entrées d'une même classe sont associées à un même opérateur et forment des groupements unis par un degré de proximité de rang 1.

Les entrées de la classe S réalisent le concept de « saisie » en focalisant le « déplacement » induit par la « saisie », la « dépossession » ou l'« appropriation » :

Enlever01 : *L'athlète enlève une barre de cent kilos.* → **Déplacement (soulever du sol)**

Enlever06 : *On enlève à P le plaisir de venir. On s'enlève tout plaisir.*

Enlever07 : *On enlève un cadre à une entreprise, un secrétaire à P.*

Enlever08 : *Les truands ont enlevé cet enfant.*

Enlever09 : *Le séducteur enlève une jeune fille.*

} → **Déposséder qqn de qqn. / qqc.**

Enlever11 : *La troupe enlève la position à la baïonnette.*

Enlever12 : *On enlève tous les prix, la majorité, les suffrages.*

} → **S'emparer de qqc.**

Les entrées de la classe D développent l'idée de « soustraction ». La « **soustraction** » et la « **dépossession** » sont des concepts voisins impliquant trois arguments (N_0 V N_1 Prép N_2) et dénotant le déplacement métaphorique de l'argument en position d'objet direct qui quitte sa position initiale. La différence repose sur la nature de l'état résultant de l'action :

- « Dépossession » → Etat résultant = N_2 ne possède plus N_1

Enlever07 : *On enlève un cadre à une entreprise, un secrétaire à P.*

- « Soustraction » → Etat résultant = N_1 n'est plus sur / dans N_2

Enlever05 : *Le chirurgien enlève à P sa jambe droite.*

Sur cette base, on peut opérer un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre les entrées 6, 7, 8 et 9 de la classe S et les entrées de la classe D (4, 5, 16 et 17).

Les entrées 2 et 13 de la classe E sont associées à l'opérateur « f.ex » qui implique un déplacement (« mouvement de sortie ») à partir d'un lieu source ([T13**b**0]) :

Enlever02 : *On enlève les dossiers du bureau.*

Enlever13 : *Le client enlève la télé* (sous-entendu : *du magasin*).

Or, l'entrée 16 de la classe D met en scène un complément prépositionnel non humain dénotant l'origine (la source) de l'opération de « soustraction ».

Enlever16 : *On enlève quelques lignes à l'article.*

L'entrée 16 et les entrées 2 et 13 ont donc des structures argumentales similaires ($N_{0<+hum>} V N_{1<-humain>} Prép N_{2<loc source>}$) et dénotent le même type de déplacement. On peut leur attribuer un degré de proximité de rang 3.

Les deux entrées de la classe F (3 et 10) renvoient à des procès qui dénotent une « **disparition** ». La « disparition » peut être considérée comme un déplacement métaphorique d'une chose qui passe d'une zone (un état) visible à une zone (un état) non visible, par l'action d'un agent causateur en position sujet.

Enlever03 : *On enlève une tache avec un produit.*

Enlever10 : *Un cancer a enlevé cet homme encore jeune.*

} → $N_0 \text{ fait disparaître } N_1$

On peut mettre en relation (degré de proximité de rang 3) ces entrées avec l'entrée 2 de la classe E, qui implique également le fait que l'objet N_1 disparaisse de sa position initiale :

Enlever02 : *On enlève les dossiers du bureau.* → $N_0 \text{ fait disparaître } N_1 \text{ de } N_2$

Les deux dernières entrées du verbe (entrée 14 de la classe P et entrée 15 de la classe R) semblent isolées des autres sur le plan sémantique.

Enlever14 : *L'orateur enlève l'assistance avec ce discours enflammé.*

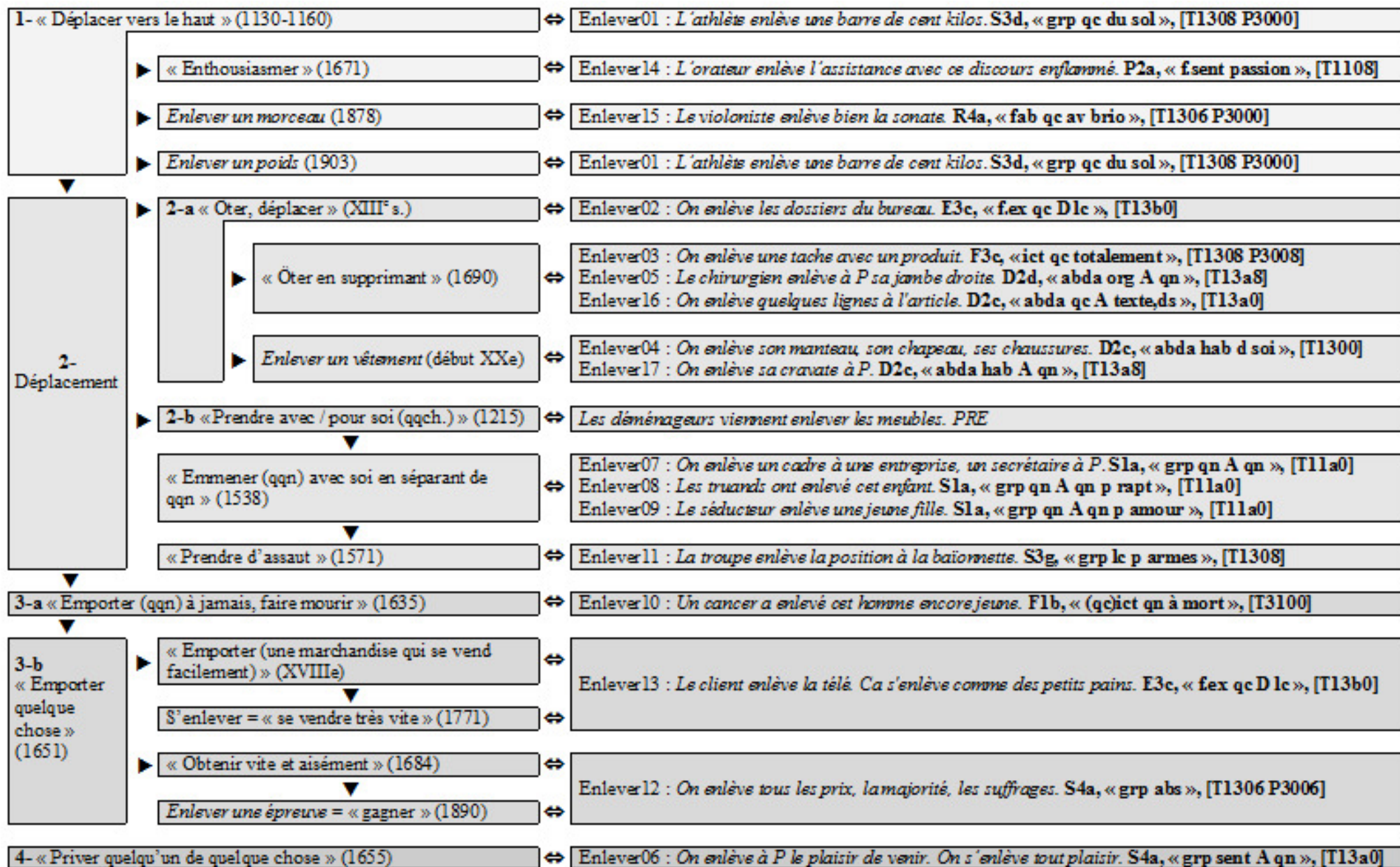
Enlever15 : *Le violoniste enlève bien la sonate. La scène est bien enlevée.*

On peut envisager un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 14 et les entrées 11 et 12 de la classe S (associées au concept d'« appropriation ») en considérant que, lorsque *l'orateur enlève l'assistance*, il la « fait venir à lui » et se l'approprie donc métaphoriquement. Il est cependant impossible en synchronie de proposer un quelconque rapprochement entre l'entrée 15 et les autres entrées du verbe.

V-2.2.2. Déploiement historique des sens du verbe *enlever*

Le verbe *enlever* est un dérivé de *lever*, lui-même issu du latin *levare* (« rendre léger »), formé par l'adjonction du préfixe *en-* (du latin *inde* qui marque l'origine). Le verbe apparaît d'abord en deux mots *en lever* (1130-1160) avant d'apparaître dans sa forme définitive à partir du XII^e siècle.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *enlever* avec les entrées de *LVF*



Le verbe est tout d'abord utilisé (1130-1160) avec le sens 1- « déplacer vers le haut » qui donne lieu aux emplois métaphoriques « enthousiasmer » (1671, entrée 14 = « soulever d'enthousiasme » *TLFi*), et *enlever un morceau* (1878, entrée 15 = « composer ou exécuter une œuvre avec rapidité ou puissance et justesse de ton, à la manière d'un virtuose, et de façon à susciter l'enthousiasme » *TLFi*), ainsi qu'à la locution *enlever un poids* (1903, entrée 1). On voit ici que les entrées 14 et 15 sont historiquement apparentées et dérivées de l'entrée 1 de la classe S. C'est uniquement à la lumière des informations diachroniques que cette relation apparaît car elle n'est pas accessible en synchronie (degré de proximité de rang 4). L'idée de « déplacement » associée à l'emploi historiquement primaire, est à l'origine des deux principaux sens que prend le verbe par la suite : 2-a « ôter, déplacer » et 2-b « prendre avec soi, pour soi ».

Le sens 2-a apparaît au XIII^e siècle et évoque l'idée de « soustraction » (état résultant = N₁ n'est plus sur / dans N₂). Il est illustré par l'entrée 2 de la classe E dans *LVF* et génère deux séries d'emplois. A partir de 1690, le verbe est employé au sens « ôter en supprimant » représenté par les entrées 3, 5 et 16. Le « déplacement » se solde par une « disparition » de l'argument en position d'objet direct. Plus récemment (XX^e siècle), le verbe se rencontre accompagné d'un objet direct dénotant un « vêtement » et prend le sens de « retirer » (entrées 4 et 17). Les entrées 2, 3, 4, 5, 16 et 17 sont rassemblées sous le sens 2-a. Le degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 2 et l'entrée 3, d'une part, et l'entrée 2 et les entrées de la classe D d'autre part, trouve également une justification sur le plan historique. Toujours en relation avec l'idée de « déplacement », le sens 2-b « prendre avec soi, pour soi (qqch.) » se développe à partir de 1215 et extrait la notion d'« appropriation ». Ce sens n'est pas directement illustré par une entrée dans *LVF* mais il engendre une série d'emplois qui, eux, sont représentés. Le premier réalise le sens « emmener (qqn) avec soi en séparant de qqn » (1538) et correspond aux entrées à objet direct <+humain> de la classe S (entrées 7, 8 et 9). Le deuxième représente l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté (entrée 11) dans lequel le verbe signifie « prendre d'assaut » (1571).

La parenté historique entre les emplois postérieurs au XVII^e siècle est plus difficile à déterminer en raison d'une multiplication des sens réalisant simultanément les idées de « **déplacement** », de « **soustraction** » et d'« **appropriation** » qui constituent les **trois concepts cohésifs** de l'espace sémantique du verbe. Dans toute une série d'emplois (3-), *enlever* est synonyme d'*emporter*, d'abord (1635) avec un objet direct <+humain> et un sujet désignant la « mort » ou une « maladie mortelle » (3-a « Emporter (qqn) à jamais, faire mourir », entrée 10), puis (1651) avec un objet direct <-humain> (3-b « Emporter quelque chose »). Au XVIII^e siècle, le sens 3-b évolue vers l'idée d'« emporter (une marchandise qui

se vend facilement) », puis (1771), à la forme pronominale, à celle de « se vendre très vite ». Ces deux nuances sont rassemblées sous l'entrée 13 dans *LVF*. Dès 1684, *enlever* est employé au sens « obtenir vite et aisément (ce qui fait l'objet d'une compétition) », lui-même à l'origine de l'expression *enlever une épreuve* dans laquelle le verbe est synonyme de « gagner » (1890, entrée 12). Le dernier emploi du verbe (4- « priver quelqu'un de quelque chose », 1655) évoque la « dépossession » et correspond à l'entrée 6. Il s'agit d'un emploi figuré qui réalise métaphoriquement l'idée de déplacement telle qu'elle est exprimée dans les emplois 2-a (« ôter qqch de qq » > « retirer qqch à qq »).

Le verbe *enlever* est un verbe **fondamentalement locatif** ; le concept de « **déplacement** » est historiquement à l'origine de tous ses emplois. Pour autant, en synchronie, la relation locative n'est plus perceptible pour un certain nombre d'entre eux. Nous considérerons comme des emplois locatifs ceux pour lesquels la relation locative (déplacement depuis un lieu d'origine) est encore accessible en synchronie (emplois 1- « Déplacer vers le haut / soulever » et 2-a « ôter, déplacer », « ôter en supprimant », « retirer un vêtement »). L'emploi « prendre un lieu d'assaut » est bien entendu lui aussi un emploi locatif, mais n'exprime pas un déplacement de l'objet depuis un lieu d'origine. Le procès évoque une « **saisie** » ayant pour **conséquence indirecte** le déplacement du sujet vers le lieu en position d'objet direct, qui représente à la fois la destination et l'entité affectée par les retombées du procès.

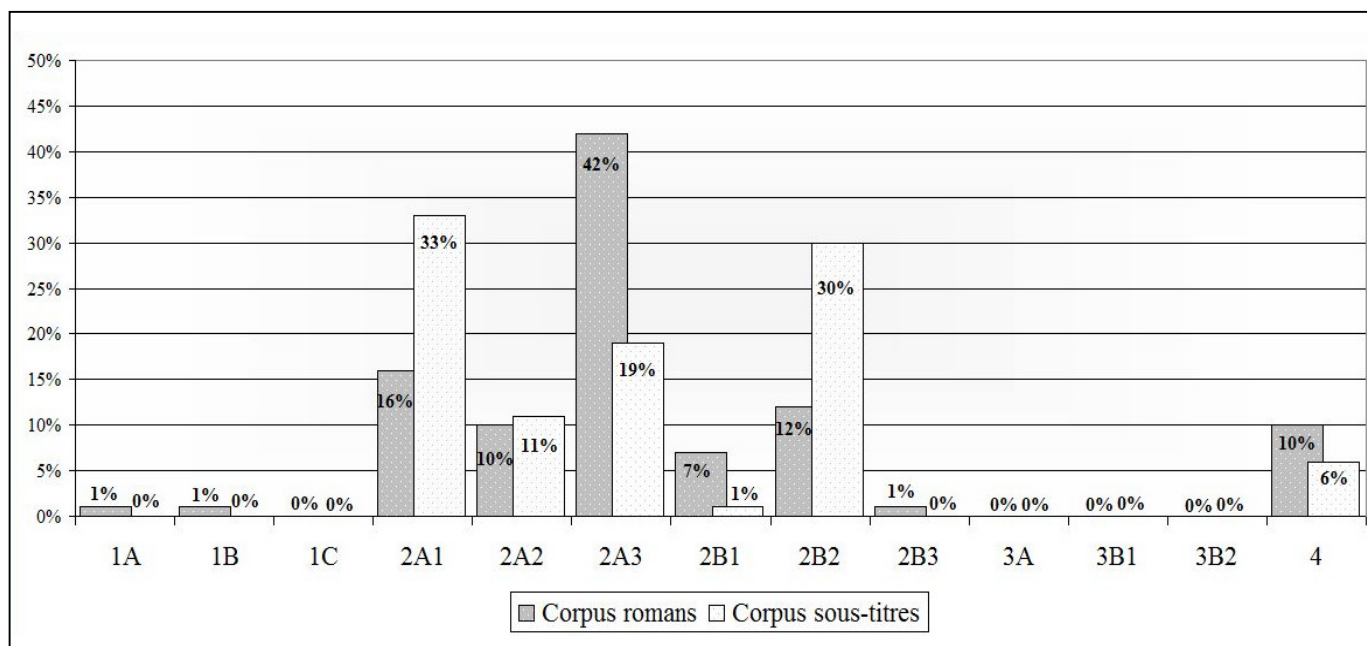
V-2.2.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *enlever* en discours

Pour la recherche dans la base catégorisée de Frantext nous avons utilisé la formule **&e(c=&cenlever g=V)**. Cette recherche donne 189 résultats dont on retient les 100 premiers. La recherche dans les sous-titres a été effectuée à partir de la requête « enl* » et donne plus de 1000 résultats dont on retient les 100 premières occurrences du verbe *enlever* (cf. « Annexe 84 – Corpus *enlever* »). Les emplois ont été codés de la manière suivante :

	Sens	Code emploi
1-	« Déplacer vers le haut » / <i>soulever un poids</i> → locatif	1A
	« Enthousiasmer »	1B
	<i>Enlever un morceau</i>	1C
2-a	« Ôter, déplacer » → locatif	2A1
	« Ôter en supprimant » → locatif	2A2
	<i>Enlever un vêtement</i> → locatif	2A3
2-b	« Prendre avec soi, pour soi (qqch.) »	2B1
	« Emmener (qqn) avec soi en séparant de qqn »	2B2
	« Prendre un lieu d'assaut » → locatif	2B3
3-a	« Emporter (qqn) à jamais, faire mourir »	3A
3-b	« Emporter (une marchandise qui se vend facilement) » / <i>s'enlever</i>	3B1
	« Obtenir vite et aisément (ce qui fait l'objet d'une compétition) » / « gagner »	3B2
4-	« Priver quelqu'un de quelque chose »	4

Les emplois 1A, 2A1, 2A2, 2A3 et 2B3 sont locatifs (cf. « Annexe 85 – Concordancier corpus enlever »).

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *enlever* dans les deux corpus



Globalement, les deux corpus ont des profils comparables dans la mesure où :

- les emplois 2A (« ôter / retirer ») et 2B (« prendre avec / pour soi ») sont majoritaires.
- les emplois 1A, 1B et 1C (« soulever ») sont sous-représentés.
- les emplois 3A (« faire mourir »), 3B1 (« Emporter une marchandise qui se vend facilement ») et 3B2 (« remporter / gagner ») sont absents.

Dans le corpus « Romans », l'emploi 2A3 (« ôter un vêtement ») représente à lui seul près de la moitié des occurrences du verbe (42%) :

(EnleverROM1) : *Aussitôt, le grand écuyer Caulaincourt, qui maintenait son cheval contre la portière, serra sa monture des genoux, **enleva** son bicorne et ses gants avec des gestes d'acrobate, puis il détacha d'un bouton de sa veste une carte pliée des environs de Vienne, qu'il tendit en saluant.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 9-10.

Viennent ensuite les emplois 2A1 (« ôter, déplacer », 16%), 2B2 (« emmener quelqu'un avec soi / kidnapper », 12%), 2A2 (« ôter en supprimant », 10%) et 4 (« priver quelqu'un de quelque chose », 10%) :

(EnleverROM2) : *Paradis **enleva** l'oiseau à moitié grillé de sa baïonnette, en se brûlant les doigts, piétina le feu qui se mit à fumer, ramassa son attirail et suivit Roussillon...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 47-49. → **2A1**

(EnleverROM13) : *Si on me laisse ces enfants, si on ne me les **enlève** pas, je leur parlerai de Tsurukawa.* - ROZE P, LE CHASSEUR ZERO, 1996, 150-152. → **2B2**

(EnleverROM59) : *Il n'y avait plus de gêne, la fragile beauté de tout ce qui nous entourait **enlevait** toute équivoque et apportait comme une vraie émotion.* - POUY J-B, LA CLEF DES MENSONGES, 1988, 121-122. → **2A2**

(EnleverROM71) : ... *On découvre le fils trafiquant sur le dos du père, après d'ailleurs que ce dernier, pour satisfaire une passion dévorante, **enlèvera** pour quelques sous à sa fille cadette ce qui en vaut mille fois plus.* - RHEIMS M, LES GRENIERS DE SIENNE, 1987, 229-230. → 4

L'emploi 2B1 (« prendre avec soi, pour soi (qqch.) ») bénéficie d'une fréquence d'apparition plus faible mais néanmoins remarquable (7%) :

(EnleverROM4) : *Les survivants de ce poste trop avancé ramassèrent les fusils, qu'ils portaient sous les bras comme des fagots ; Rondelet **enleva** au passage un tournebroche laissé dans la cheminée, et ils filèrent vers le jardinet clos de haies basses...* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 139-140.

Enfin, les emplois 1A (« déplacer vers le haut »), 1B (« enthousiasmer ») et 2B3 (« prendre un lieu d'assaut », emploi transitif direct locatif), absents du corpus « Sous-titres », sont marginaux dans les romans (1% chacun) :

Dans le corpus « Sous-titres », les occurrences du verbe sont majoritairement associées aux emplois 2A1 (« ôter, déplacer », 33%) et 2B2 (« emmener quelqu'un avec soi / kidnapper », 30%) :

(EnleverST12) : *J'**enlève** les fleurs fanées du vase...* → 2A1

(EnleverST86) : *Ils risquent de m'**enlever** Sophie et à mon avis, elle le sait.* → 2B2

L'emploi 2A3 (« ôter un vêtement », majoritaire dans les romans) n'apparaît qu'en troisième position (19%) dans les sous-titres, suivi de l'emploi 2A2 (« ôter en supprimant », 11%) et de l'emploi 4 (« priver quelqu'un de quelque chose », 6%) :

(EnleverST10) : *Le perdant de chaque but devra **enlever** un vêtement.* → 2A3

(EnleverST17) : *Si tu **enlèves** toutes les fautes, ça perd de sa force.* → 2A2

(EnleverST20) : *Si quelqu'un lui avait **enlevé** cet espoir, qu'aurions-nous fait pour lui ?* → 4

L'emploi 2B1 (« prendre avec soi, pour soi (qqch.) ») est minoritaire (1%) et les autres emplois du verbe sont absents du corpus « Sous-titres ».

Le verbe enlever est historiquement un verbe locatif et ses emplois locatifs sont majoritaires dans les deux corpus (70% dans les romans et 63% dans les sous-titres). Comme pour le verbe *emporter*, l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté du verbe *enlever* est très marginal en discours. Les verbes *emporter* et *enlever* ont des profils comparables. Ils expriment avant tout un « **déplacement causatif** » à partir d'un lieu d'origine, mais leur emploi transitif direct locatif met en scène un lieu de destination. Dans cet emploi, *emporter* et *enlever* réalisent le concept historiquement secondaire de « **saisie** » qui induit un déplacement (mouvement du sujet en direction de l'entité à saisir). Le lieu en position d'objet direct représente à la fois le point vers lequel s'oriente l'action et l'entité affecté par cette action.

V-2.3. Le verbe *prendre*

V-2.3.1. Etude de la distance entre les entrées du verbe *prendre* dans LVF

Le verbe *prendre* possède 43 entrées dans *LVF* dont l'entrée 3 qui représente l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté (cf. « Annexe 86 – Le verbe *prendre* dans *LVF* »).

En raison du très grand nombre d'emplois du verbe *prendre*, il est nécessaire de faire des choix méthodologiques visant à simplifier son espace sémantique. Nous partageons le point de vue de Bert Peeters et Aileen Eiszele (Peeters & Eiszele : 1993, p.169) selon lequel « *prendre*, verbe généralement reconnu comme polysémique, est en fait moins polysémique qu'on ne l'avait cru ». Leur démonstration repose sur une description d'une des constructions principales du verbe *prendre* (*Quelqu'un prendre quelque chose*) à l'aide de primitifs sémantiques (Wierzbicka : 1972, 1996, Peeters : 2006) visant à rassembler un grand nombre d'emplois distingués dans les dictionnaires.

Afin de répondre à ce besoin de simplification, nous rassemblerons, pour l'étude synchronique de la distance entre les entrées du verbe dans *LVF*, les entrées qui présentent le même opérateur générique et des arguments de même nature sémantique, sans tenir compte des distinctions reposant sur les opérateurs secondaires. Nous tenterons par ailleurs d'identifier un concept unificateur pour chaque regroupement d'entrées.

Les entrées du verbe relèvent très majoritairement (22 entrées sur 43) de la classe S (« verbes de saisie ou de possession ») en association avec l'opérateur générique « grp » (« prendre ou tenir ») et l'opérateur générique « grp.mens » (« saisir / envahir l'esprit »).

→ « **grp** » + **qqch** → « saisir / s'approprier »

Prendre01 : *On prend un livre sur la table. On prend un revolver.*

Prendre03 : *On prend une ville par les armes.*

Prendre05 : *On prend une idée à P.*

Prendre09 : *On prend le timbre avec une pince.*

Prendre12 : *On prend son parapluie, ses papiers en sortant.*

Prendre18 : *On prend le sujet le plus difficile à l'examen.*

Prendre22 : *On prend trop de temps à P avec cette histoire.*

Prendre24 : *On prend des vacances, une heure pour déjeuner.*

Prendre43(s) : *On se prend la tête dans les mains de douleur.*

→ « **grp** » + **qqch** → « recevoir »

Prendre25 : *On prend des cours auprès de P. On prend des nouvelles de P.*

Prendre37 : *On prend une gifle de P.*

→ « **grp** » + **véhicule ou voie de communication** → « utiliser »

Prendre16 : *On prend le bus, le train, l'avion.*

Prendre17 : *On prend la première rue, l'autoroute.*

→ « **grp** » + **aliment** → « ingérer »

Prendre21 : *On prend un verre de vin, une pomme au repas.*

→ « **grp** » + **qqn / animal** → « attraper / s'approprier »

Prendre02 : *On prend des poissons à la pêche, un lièvre à la chasse.*

Prendre04 : *La police prend le voleur à la frontière.*

Prendre06 : *On a pris sa fiancée à P.*

Prendre10 : *On prend un enfant par le bras.*

Prendre31 : *On prend P en train de voler, à mentir.*

→ « **grp** » + **qqn** → « accueillir / recevoir »

Prendre13 : *On prend P à la sortie. Le taxi prend P tous les matins.*

Prendre15 : *On prend P malgré son handicap. Le médecin prend P à cinq heures.*

→ « **grp.mens** » → « absorber l'esprit »

Prendre23 : *Ses occupations prennent P. On est très pris.*

Quatre entrées relèvent de la classe P (« verbes psychologiques ») et sont respectivement associées aux opérateurs génériques « f.sent » (« donner tel sentiment à quelqu'un »), « sent » (« avoir tel sentiment ») et « ger.mens » (« avoir telle activité consciente »).

→ « **(abs)** » + « **f.sent** » → « s'emparer de (qqn) »

Prendre07 : *La peur prend P. L'envie prend P de venir. On est pris de peur.*

→ « **sent** » + **qqch. d'abstrait** → « ressentir »

Prendre38(s) : *On se prend à espérer.*

Prendre42 : *On prend son mal en patience. On prend tout au tragique.*

→ « **ger.mens** » + **pour** → « se considérer comme »

Prendre39(s) : *On se prend pour infailible, pour un grand économiste.*

Quatre entrées relèvent de la classe D (« verbes de don ») et présentent l'opérateur « abda » (« obtenir de »).

→ « **abda** » + **à / de qqn** → « obtenir quelque chose de quelqu'un »

Prendre19 : *On prend de l'essence au pompiste.*

Prendre26 : *On prend un chèque d'un client, de P.*

Prendre27 : *On prend son stylo à P.*

Prendre28 : *On prend son chapeau à P.*

Trois entrées appartiennent à la classe F (« verbes de type frapper ou toucher ») et mettent en scène l'opérateur « ict » qui signifie « frapper ».

→ « **ict** » + **qqn** → « attaquer »

Prendre08 : *La migraine prend P dans la nuit.*

Prendre32 : *On prend P aux échecs.*

Prendre40(s'en) : *On s'en prend à P, au gouvernement.*

Trois entrées relèvent de la classe H (« verbes d'état physique ou de comportement ») et sont associées à trois opérateurs génériques différents : « ger » (« diriger quelque chose ou quelqu'un »), « ag » (« comportement ») et « ê.e.état » (« qqch est dans un certain état ») :

→ « **ger** » → « traiter »

Prendre11 : *On prend P par les sentiments. On prend ce problème à l'envers.*

→ « **(qc)** » + « **ê.e.état** » → marcher (réussir)

Prendre35 : *Le mensonge ne prend pas.*

→ « **ag** » → « se comporter »

Prendre 41(s'y) : *On s'y prend très mal.*

Trois entrées sont associées à la classe L (« verbes locatifs ») et à l'opérateur générique « lc » (« être ou mettre sur, dans ») :

→ « **lc** » + **qqn** → « considérer comme »

Prendre 29 : *On prend P pour son frère.*

Prendre 30 : *On prend P comme secrétaire. On prend un collaborateur.*

→ « **lc** » + **qqch qqp** → « coïncider »

Prendre 33 : *On prend son manteau dans la porte. Le bras se prend dans la porte.*

Deux entrées appartiennent à la classe E (« verbes de mouvements d'entrée et de sortie ») et impliquent respectivement les opérateurs « f.ire » (« faire aller ») et « f.ex » (« faire sortir ») :

→ « **f.ire** » → « emmener »

Prendre14 : *On prend les enfants en vacances, un auto-stoppeur.*

→ « **f.ex** » → « prélever »

Prendre20 : *On prend un peu de beurre d'une motte.*

Parmi les deux dernières entrées du verbe, l'une appartient à la classe M (« verbes de mouvement ») et présente l'opérateur « f.mvt » :

→ « **(qc)** » + « **f.mvt** » → « commencer à se développer »

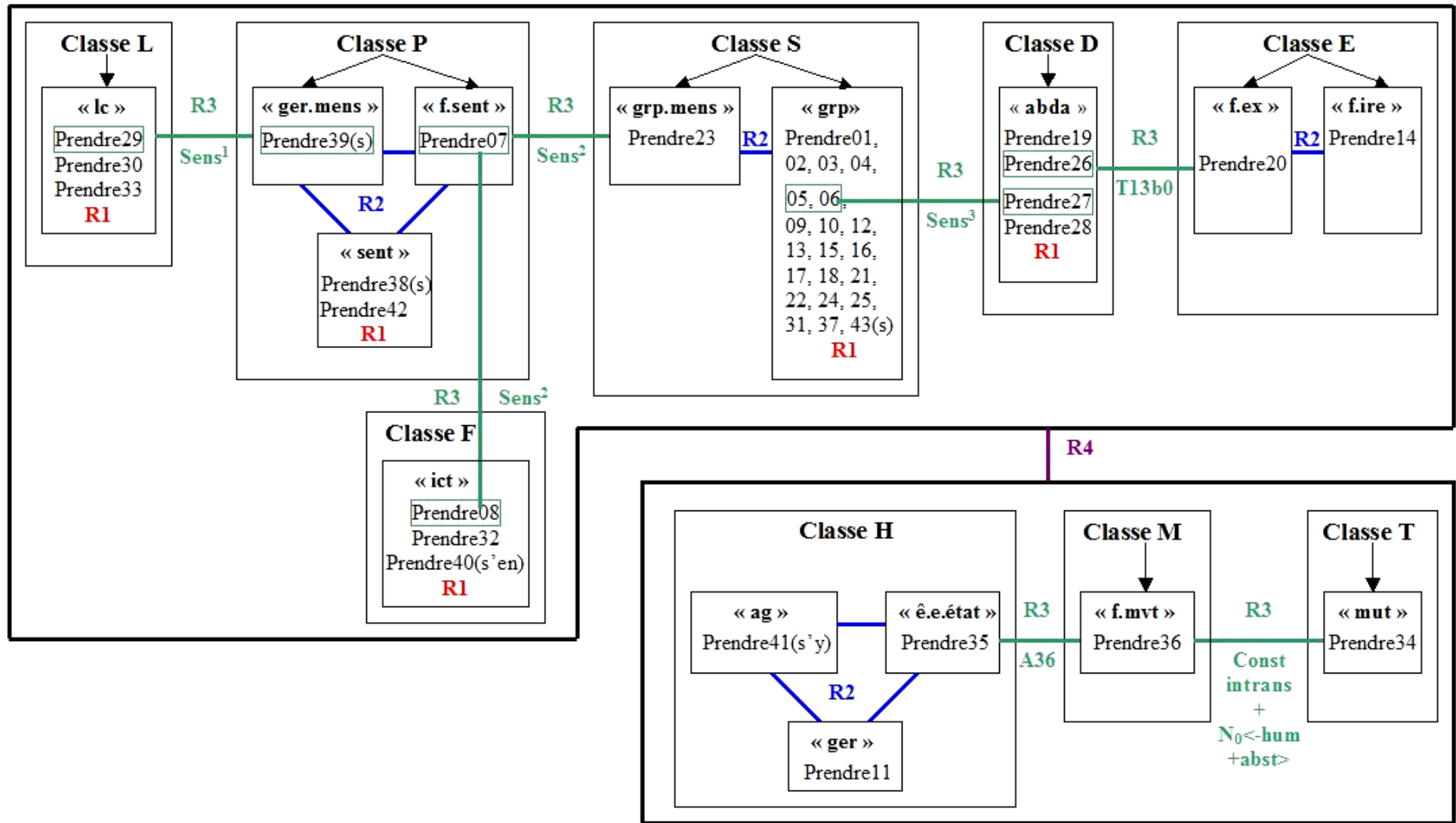
Prendre36 : *Le feu prend bien avec cette sécheresse. La greffe prend.*

La dernière entrée relève de la classe T (« verbes de transformation, de mutation, de substitution ») en association avec l'opérateur « mut » (« mutation »).

→ « **(qc)** » + « **mut** » → « se solidifier »

Prendre34 : *La confiture prend. Le béton prend.*

Calcul du degré de proximité entre les entrées du verbe *prendre* dans *LVF*



- 1 : Sens = « considérer »
 2 : Sens = « s'emparer »
 3 : Sens = « s'approprier »

Le calcul de proximité entre les entrées fait apparaître deux groupements pour lesquels il est difficile d'identifier une propriété permettant un rapprochement. Le premier groupement englobe les entrées de *prendre* associées aux classes D, E, F, L, P et S. Le deuxième concerne les entrées des classes H, M et T. Le fait que les deux groupements soient isolés l'un de l'autre se traduit par un degré de proximité de rang 4.

A l'intérieur du premier groupement, on peut repérer deux orientations sémantiques à partir de la classe S qui contient le plus grand nombre d'entrées du verbe. La première se développe à partir de l'opérateur « grp » et tend vers le concept de « saisie concrète » dans son expression la plus large (« attraper », « s'approprier », « enlever », etc.) ; la deuxième se rapproche du concept de « saisie abstraite » (« envahir l'esprit », « considérer », « contracter », etc.) et se déploie à partir de l'opérateur « grp.mens ». Les entrées associées à l'opérateur « grp » et celle associée à l'opérateur « grp.mens » sont unies par un degré de proximité de rang 2 en raison de leur appartenance à la même classe générique.

Les entrées qui présentent l'opérateur « grp » (Prendre01, 02, 03, 04, 05, 06, 09, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 24, 25, 31, 37, 43(s)) bénéficient d'un degré de proximité de rang 1. Elles réalisent peu ou prou l'idée de « saisie » par l'intermédiaire de concepts associés (« attraper », « s'approprier », « recevoir », « ingérer », etc.). On peut faire un pont (degré de proximité de rang 3) entre les entrées 5 et 6 de la classe S et l'entrée 27 de la classe D car les trois entrées ont la même structure argumentale (N_0 <Agent> V N_1 <Affecté> à N_2 <bénéficiaire>) et véhiculent l'idée d'« appropriation » :

Prendre05 : *On prend une idée à P.*

Prendre06 : *On a pris sa fiancée à P.*

Prendre27 : *On prend son stylo à P.*

Les entrées de la classe D (entrées 19, 26, 27, 28) sont toutes associées à l'opérateur « abda » et donc unies par un degré de proximité de rang 1. L'entrée 26 et l'entrée 20 de la classe E (opérateur « f.ex ») présentent le même code de construction : [T13b0]. Il s'agit d'une construction syntaxique à trois actants dont le complément prépositionnel est introduit par la préposition *de*. Ces deux entrées impliquent par ailleurs le concept de « saisie » à travers l'idée de « réception » (entrée 26) ou celle de « prélèvement » (entrée 20) :

Prendre26 : *On prend un chèque d'un client, de P.*

Prendre20 : *On prend un peu de beurre d'une motte.*

La classe D et la classe E se trouvent ainsi rapprochées par un degré de proximité de rang 3.

La deuxième entrée de la classe E (entrée 14) met en scène un opérateur différent de celui de l'entrée 20 (opérateur « f.ire »). Les entrées 14 et 20 sont donc unies par un degré de proximité de rang 2.

La deuxième orientation sémantique du groupement a comme point de départ l'entrée 23 de la classe S qui met en jeu l'opérateur « grp.mens » impliquant une « saisie » abstraite. On peut voir un premier lien (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 23 et l'entrée 7 de la classe P associée à l'opérateur « f.sent ». Dans les deux cas, on a un sujet non agentif désignant une entité abstraite qui « s'empare » de l'esprit de quelqu'un.

Prendre23 : *Ses occupations prennent P. On est très pris.*

Prendre07 : *La peur prend P. L'envie prend P de venir. On est pris de peur.*

Les entrées de la classe P sont regroupées sous différents opérateurs génériques (« f.sent » pour l'entrée 7, « sent pour les entrées 38 et 42, « ger.mens » pour l'entrée 39). Chaque groupement de la classe est uni aux autres par un degré de proximité de rang 2. L'entrée 7 peut également être mise en relation (degré de proximité de rang 3) avec l'entrée 8 de la classe F (qui comprend en outre les entrées 32 et 40 en association avec l'opérateur « ict »). On a là encore un sujet non agentif désignant une entité abstraite et le verbe est toujours synonyme de « s'emparer » :

Prendre08 : *La migraine prend P dans la nuit.*

Toujours au sein de la classe P mais en relation avec l'opérateur « ger.mens », l'entrée 39 peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) de l'entrée 29 de la classe L. Ces deux entrées sont associées à la même représentation conceptuelle : **X prend Y pour Z.**

Prendre39(s) : *On se prend pour infailible, pour un grand économiste.*

Prendre 29 : *On prend P pour son frère.*

Seule la réalisation syntaxique du deuxième argument du verbe diffère. En 29, l'argument (Y) se matérialise sous la forme d'un complément d'objet direct tandis qu'en 39, il prend la forme d'un pronom réfléchi. L'entrée 29 est par ailleurs unie aux entrées 30 et 33 par un degré de proximité de rang 1 (même classe et même opérateur générique « lc »).

Intéressons-nous maintenant au deuxième groupement (isolé du premier), constitué des entrées relevant des classes H, M et T. La cohésion de ce groupement repose sur l'intransitivité des emplois. Les entrées 34, 35 et 36, qui relèvent respectivement de classes différentes, sont intransitives et impliquent un sujet non humain représentant le siège d'un changement d'état.

Au sein de la classe H, les entrées 11, 35 et 41 (respectivement associées aux opérateurs « ger », « ê.e.état » et « ag ») sont unies par un degré de proximité de rang 2. Parmi ces trois entrées, l'entrée 35 peut être rapprochée (degré de proximité de rang 3) de l'entrée 36 de la classe M par le code de construction [A36] :

Prendre35 : *Le mensonge ne prend pas.*

Prendre36 : *Le feu prend bien avec cette sécheresse. La greffe prend.*

Outre le changement d'état, le procès induit une modalité de réussite (que les conséquences soient connotées positivement ou négativement) représentée par le chiffre 6 dans le code de la construction. Cette modalité ne semble pas (ou moins) actualisée dans l'entrée 34 de la classe T (code de construction = [A30]).

Prendre₃₄ : *La confiture prend. Le béton prend*

On peut cependant opérer un rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 34 et l'entrée 36. On a dans les deux cas un changement d'état d'un sujet non humain dénotant une entité concrète (contrairement à l'entrée 35 qui implique un sujet non humain abstrait).

V-2.3.2. Déploiement historique des sens du verbe *prendre*

Comme pour l'analyse synchronique, il est nécessaire de faire des choix méthodologiques visant à simplifier l'inventaire des emplois du verbe. Les difficultés liées à l'analyse historique de *prendre* ont deux causes principales :

- le grand nombre de locutions dans lesquelles le verbe apparaît.
- sa capacité à devenir le support d'une prédication seconde.

Il en découle une multiplication d'emplois, plus ou moins figés, dans lesquels le verbe est dépossédé de son sens plein. De ce fait, il est souvent difficile de déterminer précisément l'origine de ce type d'emplois. Face à cette difficulté, la plupart des dictionnaires (y compris le *DHLF* et le *TLFi* dans sa rubrique « Etymologie et Histoire ») optent pour un traitement syntaxique du verbe en distinguant les emplois transitifs directs, les emplois intransitifs et les emplois pronominaux. Ce parti pris a pour effet de séparer des emplois tels que « *prendre X pour Y* » et « *se prendre pour Y* », pourtant sémantiquement assimilables et, de toute évidence, dérivés l'un de l'autre (l'emploi pronominal étant dérivé de l'emploi transitif).

Le verbe *prendre* est issu du latin *prehendere* (forme plus usuelle de *praehendere*). L'étymon latin exprime un certain nombre de concepts donnant lieu aux sens pleins de *prendre*. Afin de préserver la représentation de l'évolution historique des emplois, nous baserons notre étude, non pas sur les premiers sens attestés du verbe *prendre* en français, mais sur les sens déjà associés à l'étymon latin (cf. « Annexe 87 – Articles *prehendere* » du *Dictionnaire Latin-Français* de F. Gaffiot et celui de Ch. Lebaigue). Par ailleurs, nous ne retiendrons pas les emplois disparus (excepté s'ils permettent d'expliquer un sens actuel du verbe) et nous regrouperons les locutions verbales ayant une origine commune (ex : *prendre en mains* (1160-1174) > *prendre une affaire en mains* (1658) > *prendre la balle au bond* (1690) > *prendre le taureau par les cornes* (1898)).

Mise en relation des sens de l'étymon *prehendere* avec le déploiement historique des sens de *prendre* dans le DHLF¹⁰⁶

PREHENDERE		PRENDRE	
« Prendre, saisir, atteindre » (au propre et au figuré)	« Saisir, prendre »	« Attraper »	1-a « saisir avec la main » (980) > locutions : <i>prendre en mains</i> (1160-1174), <i>prendre une affaire en mains</i> (1658), etc. 1-b « saisir vivement (qqch.) en se servant d'autre chose que les mains » (1080) 6-d Avec un complément introduit par <i>par</i> ou <i>à</i> désignant une partie du corps « se saisir » <i>se prendre par les cheveux</i> (1666)
		« Prendre avec / pour / sur soi » = « s'appropriier »	1-c « amener à soi, mettre avec soi » (1050) 2-b <i>Prendre sur soi</i> = « rapporter à soi » (1176) puis « se dominer » (1220) > concrètement « prendre qqch / qqn à sa charge » (1606) 3-a « prélever de l'argent » (1050), « recevoir de l'argent » (1080), « s'appropriier quelque chose » > <i>C'est à prendre ou à laisser</i> (1544). 3-b + <u>violence</u> « recevoir un coup » (1080) 3-e Avec compl. + hum. « s'adjoindre qqn » (1050) > <i>prendre femme</i> (1050) > « engager » (1460-1463) <i>prendre qqn comme serviteur</i> 3-g appropriation = absorption (1350) avec nom de boisson, aliment > <i>prendre les eaux</i> = « boire les eaux thermales » (1661) > <i>prendre le frais</i> (1668), <i>prendre un bain</i> (1673) 3-h avec compl. = temps « user à son gré de » > <i>prendre du bon temps</i> (1480) > TLFi « S'appropriier quelque chose par le fait de l'utiliser » : <i>prendre le bus</i> (1690) 6-b Pronominal, XIIIe <i>s'en prendre à quelqu'un</i> = « s'attaquer à qqn » (de 2-b « rapporter à soi » pour blesser) 6-c XVIe <i>se prendre avec</i> sujet + hum. « se tenir l'un l'autre » = « s'unir en mariage » (1754) > « s'unir sexuellement » (moderne)
		Appropriation abstraite	3-c <i>prendre conseil</i> (1165), <i>prendre date</i> (1740), <i>prendre exemple sur</i> (1180) 3-d « inscrire, reproduire » emplois postérieurs à 1600 > <i>prendre les dimensions</i> (1690), <i>prendre en photo</i> (1907) 6-a <i>Se prendre à</i> « s'attacher à qqch » (1135) > « s'intéresser vivement à » (littéraire)
		Sujet <-agentif>	3-h Appropriation involontaire : « contracter » <i>prendre (une maladie)</i> (1155) > « subir un dommage » <i>prendre l'eau</i> (1613), etc.
		Valeur inchoative	3-h Avec un compl. désignant un événement : « se mettre en situation de faire qqch » (1050) <i>prendre congé</i> 3-i « commencer à faire, entreprendre » <i>prendre la fuite</i> (XIIe), <i>prendre son vol</i> (1225), etc. 3-j Bcp de locutions à valeur inchoative à partir du XVIIe : <i>prendre la plume</i> (1536), <i>prendre les devants</i> (1585), etc. 5- Avec sujet désignant ce qui suit une direction, <i>prendre</i> = commencer (1500) > « suivre un chemin » <i>prendre à droite, à gauche</i> (1606) 6-a Pronominal « se mettre à » (1150) <i>se prendre à + inf</i> > 6-e <i>S'y prendre</i> (1580) > <i>se prendre à qqch</i> = « s'y mettre avec adresse » (1611) > <i>s'y prendre bien / mal</i> (1656-1657)
	« Se saisir de qqn »	2-c <i>Prendre qqn</i> = « capturer » (980) > <i>prendre qqn en traître</i> (1636), <i>au piège</i> (1690), <i>on ne l'y prendrait plus</i> (1668) 2-d <i>Prendre un animal</i> (1140)	
	« Prendre possession d'un lieu »	3-b + <u>violence</u> « s'emparer d'un lieu militairement » (1080) > <i>prendre qqn</i> (au jeu) (1690) > « posséder de force une femme » (1480)	
	« Atteindre, saisir par l'esprit »	2-a début XIIIe « comprendre, interpréter d'une certaine façon » 2-e tournure impersonnelle « venir à l'esprit de qqn » (début XIIIe) > <i>mal vous en prendra, ça l'a pris comme une envie de pisser</i> . 3-f <i>Prendre qqch ou qqn pour</i> = croyance, méprise (1370) 6-f <i>Se prendre pour</i> suivi d'un nom = « s'estimer » (1615)	
	« Prendre qqn à part »	1-c « amener à soi, mettre avec soi » (1050) > avec complément + humain « recevoir, accueillir » (1784) (relation médecin / malade, etc.)	
	« Surprendre, prendre sur le fait »	2-d Avec sujet chose extérieure qui s'abat brusquement > <i>nuît, sentiment</i> (1050), <i>sommeil</i> (1155), <i>la faim</i> (1678), etc. 2-c + brusquerie <i>prendre qqn sur le fait</i> (1450-1455), <i>au dépourvu</i> (1674), etc.	
intr. « Prendre racine, pousser, lever »	4- Le sujet désigne une substance qui durcit, épaissit (1140), le feu qui commence à flamber (1176-1181) > « avoir de l'effet, être efficace » (1534), « s'enraciner » (1559)		

106. La numérotation adoptée est basée sur la structure de l'article du DHLF. La numérotation principale (1-, 2-, etc.) correspond aux subdivisions de rang 1 (◆) et les sauts de paragraphes tandis que la numérotation secondaire reprend les subdivisions de rang 2 (◇) de l'article.

On relève quatre principaux sens associés à l'étymon latin *prehendere* : « **prendre, saisir, atteindre** », « **prendre quelqu'un à part** », « **surprendre, prendre sur le fait** » et « **prendre racine, pousser, lever** ». Le premier sens englobe quatre nuances : « **saisir, prendre** », « **se saisir de quelqu'un** », « **prendre possession d'un lieu** » et « **atteindre, saisir par l'esprit** ». Ces primitifs sémantiques (sur le plan historique), permettent de rendre compte de tous les emplois du verbe *prendre* recensés dans le *DHLF*.

Le tableau montre que de nombreux emplois de *prendre* sont directement issus des emplois de son étymon. C'est le cas de ceux qui réalisent les sens : « se saisir de quelqu'un », « prendre possession d'un lieu », « atteindre, saisir par l'esprit », « prendre quelqu'un à part », « surprendre, prendre sur le fait » et « prendre racine, pousser, lever ».

Le sens général « saisir, prendre » du verbe latin, donne lieu, en français, à cinq types d'emplois. Le premier type réalise l'idée de « saisie » neutre avec des emplois dans lesquels le verbe est synonyme d'« attraper ». C'est la manière de saisir (le geste) qui est focalisée. Lorsque le sujet a pour but de posséder ce qu'il prend, on passe de l'idée de « saisie » à celle d'« **appropriation** ». Les emplois couverts par le concept d'« appropriation » peuvent réaliser différentes idées : « réception », « absorption », « utilisation », etc.. Il est à noter que l'emploi transitif direct locatif « prendre possession d'un lieu » est un des emplois primaires de verbe. Il est donc délicat de le considérer comme un sous-type d'appropriation reposant sur une restriction sémantique pesant sur l'objet direct. L'« **appropriation** » est **abstraite**, lorsque le sujet intègre mentalement l'objet, et **involontaire** lorsque le sujet est non agentif. Enfin, de nombreux emplois de *prendre* ont un aspect inchoatif. Il s'agit essentiellement de locutions ou de constructions dans lesquelles le verbe est support de prédication seconde.

Ce sont ces concepts fondamentaux qui serviront de base à la mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *prendre* avec ses entrées dans *LVF*. Nous adopterons donc une nouvelle numérotation des emplois.

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *prendre* avec les entrées de *LVF*

1- « Prendre, saisir, atteindre »	1-a « Saisir, prendre »	« Attraper »	Prendre01 : <i>On prend un livre sur la table. On prend un revolver.</i> S3a, « grp qc av main », [T1308] Prendre09 : <i>On prend le timbre avec une pince.</i> S3a, « grp qc av qc », [T1308] Prendre10 : <i>On prend un enfant par le bras.</i> S1a, « grp qn p som », [T1108] Prendre33 : <i>On prend son manteau dans la porte.</i> L3b, « lc qc DS e coïncant », [T13j0 P30j0] Prendre43(s) : <i>On se prend la tête dans les mains de douleur.</i> S3a, « grp som av main », [P1308]
		« S'approprier »	Prendre06 : <i>On a pris sa fiancée à P.</i> S1a, « grp qn A qn », [T11a0] Prendre11 : <i>On prend P par les sentiments.</i> H2h, « ger qn bien », [T1108] Prendre12 : <i>On prend son parapluie, ses papiers en sortant.</i> S3a, « grp qc av soi », [T1308] Prendre13 : <i>On prend P à la sortie. Le taxi prend P tous les matins.</i> S1b, « grp qn qp », [T1101] Prendre14 : <i>On prend les enfants en vacances, un auto-stoppeur.</i> Ele, « fire qp qn », [T1120] Prendre16 : <i>On prend le bus, le train, l'avion.</i> S4h, « grp véh pr usage », [T130q P3000] Prendre19 : <i>On prend de l'essence au pompiste.</i> D2c, « abda obj A qn », [T13a6 P3006] Prendre20 : <i>On prend un peu de beurre d'une motte.</i> E3c, « f.ex qc D qc », [T13b0] Prendre21 : <i>On prend un verre de vin, une pomme au repas.</i> S3j, « grp alim », [T1300] Prendre22 : <i>On prend trop de temps à P avec cette histoire.</i> S4a, « grp tps A qn », [T13a0] Prendre24 : <i>On prend des vacances, une heure pour déjeuner.</i> S4a, « grp tps pr soi », [T1308] Prendre26 : <i>On prend un chèque d'un client, de P.</i> D2e, « abda arg D qn », [T13b0] Prendre27 : <i>On prend son stylo à P.</i> D2c, « abda qc A qn p vol », [T13a6] Prendre28 : <i>On prend son chapeau à P.</i> D2c, « abda hab A qn », [T13a8] Prendre30 : <i>On prend P comme secrétaire. On prend un collaborateur.</i> L2b, « lc qn c tel », [T1106] Prendre37 : <i>On prend une gifle de P.</i> S3c, « grp coup D qn », [T13b0 A10] Prendre40(s'en) : <i>On s'en prend à P, au gouvernement.</i> F2d, « ict A qn.qc », [P10a0]
		Appropriation abstraite	Prendre05 : <i>On prend à P une idée.</i> S4a, « grp idée A qn », [T13a0] Prendre18 : <i>On prend le sujet le plus difficile à l'examen.</i> S3k, « grp pr soi qc DS pl », [T13j0] Prendre25 : <i>On prend des cours auprès de P. On prend des nouvelles de P.</i> S4a, « grp qc pr soi », [T1308]
		Appropriation involontaire	Prendre23 : <i>Ses occupations prennent P. On est très pris.</i> S4e, « (abs)grp.mens », [T3906]
		Valeur inchoative	Prendre07 : <i>La peur prend P. L'envie prend P de venir.</i> P2a, « (abs)f.sent vif à qn », [T3100] Prendre17 : <i>On prend la première rue, l'autoroute.</i> S3k, « grp pr soi voie DS », [T13j0] Prendre38(s) : <i>On se prend à espérer.</i> P1d, « sent joie A+mf », [P10a0] Prendre41(s'y) : <i>On s'y prend très mal.</i> H2a, « ag+ql », [P1006]
		1-b « se saisir de qqn »	Prendre02 : <i>On prend des poissons à la pêche, un lièvre à la chasse.</i> S1a, « grp an p piège », [T1208] Prendre04 : <i>La police prend le voleur à la frontière.</i> S1a, « grp qn », [T1100]
		1-c « prendre possession d'un lieu »	Prendre03 : <i>On prend une ville par les armes.</i> S3g, « grp lc p moyens », [T1308] Prendre32 : <i>On prend P aux échecs.</i> F2d, « ict qn p défi », [T1106]
		1-d « atteindre, saisir par l'esprit »	Prendre29 : <i>On prend P pour son frère.</i> L2b, « lc qn c tel », [T1106 P1006] Prendre39(s) : <i>On se prend pour infatigable, pour un grand économiste.</i> P1g, « ger.mens tel », [P1400] Prendre42 : <i>On prend son mal en patience. On prend tout au tragique.</i> P1i, « sent qc », [T1300]

Mise en relation du déploiement historique des sens du verbe *prendre* avec les entrées de *LVF* (suite)

2- « Prendre qqn à part »	⇔	Prendre15 : <i>On prend P malgré son handicap. Le médecin prend P à cinq heures.</i> S1b, « grp qn qp », [T1101]
3- « Surprendre, prendre sur le fait »	⇔	Prendre08 : <i>La migraine prend P dans la nuit.</i> F1d, « (qc)ict qn d mvs », [T3900] Prendre31 : <i>On prend P en train de voler, à mentir.</i> S1a, « grp qn A+inf », [T11a6]
4- intr. « Prendre racine, pousser, lever »	⇔	Prendre34 : <i>La confiture prend. Le béton prend.</i> T4d, « (qc)mut E solide », [A30] Prendre35 : <i>Le mensonge ne prend pas.</i> H4a, « (qc)è.e.état bien », [A36] Prendre36 : <i>Le feu prend bien avec cette sécheresse. La greffe prend.</i> M4a, « (qc)f.mvt tel », [A36]

La plupart des entrées du verbe sont associées au concept général de « saisie » (« prendre, saisir, atteindre »). De nombreuses relations sémantiques non perceptibles en synchronie (cf. infra V-2.3.1) sont mises en lumière par l'approche diachronique.

Dès 980, le verbe *prendre* est utilisé avec le sens d'« attraper » que réalisent les entrées 1, 9, 10 et 43 de la classe S mais également l'entrée 33 de la classe L par relation métaphorique (non identifiable en synchronie) :

Prendre33 : *On prend son manteau dans la porte.* → la porte « attrape » le manteau.

L'emploi historiquement primaire implique que l'action d'« attraper » s'effectue directement avec la main ; les entrées 9 et 33 (qui dénotent une saisie indirecte au moyen d'un instrument) sont donc historiquement dérivées des entrées 1 et 10. L'entrée pronominale 43 représente quant à elle un emploi plus tardif du verbe (1666) dérivé des précédents.

De l'idée d'« attraper », on passe à celle de « s'approprier » à partir de 1050. Dix-sept entrées du verbe actualisent ce sens dans ses diverses nuances :

1- « amener à soi, mettre avec soi » (1050)

Prendre12 : *On prend son parapluie, ses papiers en sortant.*

Prendre13 : *On prend P à la sortie. Le taxi prend P tous les matins.*

Prendre14 : *On prend les enfants en vacances, un auto-stoppeur.*

2- « s'adjoindre qqn » prendre + compl. + hum. (1050) > « engager » (1460-1463)

Prendre11 : *On prend P par les sentiments.*

Prendre30 : *On prend P comme secrétaire. On prend un collaborateur.*

Ce regroupement fait apparaître un pont entre la classe H (entrée 11) et la classe L (entrée 30).

3- « prélever / s'approprier » (1050)

Prendre06 : *On a pris sa fiancée à P.*

Prendre19 : *On prend de l'essence au pompiste.*

Prendre20 : *On prend un peu de beurre d'une motte.*

Prendre27 : *On prend son stylo à P.*

Prendre28 : *On prend son chapeau à P.*

Le degré de proximité de rang 3 entre l'entrée 6 de la classe S et l'entrée 27 de la classe D trouve une justification sur le plan historique.

4- « recevoir (un coup, de l'argent) » (1080)

Prendre26 : *On prend un chèque d'un client, de P.*

Prendre37 : *On prend une gifle de P.*

5- « absorber, ingérer » (1350)

Prendre21 : *On prend un verre de vin, une pomme au repas.*

6- « utiliser » prendre + temps (1480) > prendre + véhicule (1690)

Prendre16 : *On prend le bus, le train, l'avion.*

Prendre22 : *On prend trop de temps à P avec cette histoire.*

Prendre24 : *On prend des vacances, une heure pour déjeuner.*

7- s'en prendre à quelqu'un XII^e

Prendre40(s'en) : *On s'en prend à P, au gouvernement.*

De manière générale, le concept d'« appropriation » assure la cohésion entre les entrées de la classe E (14 et 15), les entrées de la classe D (19, 26, 27 et 28) et celles de la classe S associées à l'opérateur « grp » (entrée 6, 12, 13, 16, 21, 22, 24 et 37).

Dès 1135, on rencontre des emplois dénotant une « appropriation abstraite ». Ils sont illustrés dans *LVF*, par les entrées 5, 18 et 25 de la classe S. A la même période (1155) on relève des emplois dénotant toujours une « appropriation » mais avec un sujet <-agentif> (« appropriation involontaire ») ce qui implique une connotation négative liée au fait que le sujet subisse cette « appropriation ». Les exemples typiques de cette catégorie d'emplois (*prendre* + « maladie » ou locutions : *prendre l'eau*) ne sont pas illustrés dans *LVF* mais on relève un exemple apparenté avec l'entrée 23 de la classe S qui implique un sujet non agentif et un objet direct humain affecté (négativement) par les retombées du procès :

Prendre23 : *Ses occupations prennent P.* → les occupations « s'approprient »
l'espace mental de P.

Les emplois de *prendre* marqués par un aspect inchoatif se développent dès 1050 et donnent lieu à de nombreuses locutions. Les entrées 7, 17, 38 et 41 sont associées à ce type d'emplois. Parmi elles, l'entrée 17 (*prendre la première rue, l'autoroute*) est locative et réalise le sens « s'engager dans une voie ». Ce regroupement fait apparaître un nouveau pont (autre que le concept d'« emprise » repéré lors du calcul de proximité) entre la classe S (entrée 17) et la classe P (entrées 7 et 38). La relation historique qui existe entre ces trois entrées et l'entrée 41 de la classe H n'est quant à elle plus accessible en synchronie :

Prendre41(s'y) : *On s'y prend très mal.* → *se prendre à* + inf (1150)
= « se mettre à » > *S'y prendre*

De manière précoce (980) et en liaison directe avec l'un des emplois de son étymon (« se saisir de qqn »), le verbe *prendre* est attesté avec le sens de « capturer », d'abord avec un objet direct désignant un humain puis (1140) avec un objet direct désignant un animal (dans le domaine de la chasse). Les entrées 4 et 2 sont associées à ce sens :

Prendre02 : *On prend des poissons à la pêche, un lièvre à la chasse.* S1a

Prendre04 : *La police prend le voleur à la frontière.* S1a

L'entrée 2 (objet <animal>) est historiquement dérivée de l'entrée 4 (objet <humain>). A partir de 1080, le verbe est employé au sens « s'emparer d'un lieu (militairement) ». Cet emploi est représenté par l'entrée 3 (classe S) qui correspond à l'emploi transitif direct locatif

du type « action » avec lieu de destination affecté. Ce sens militaire donne lieu à l'expression *prendre qqn* (au jeu) (1690) qui est également illustrée dans *LVF* par l'entrée 32 de la classe F. L'approche historique fait donc apparaître une nouvelle relation entre les entrées de la classe S et celles de la classe F. Ces deux classes sont plus proches l'une de l'autre que l'analyse synchronique ne le laissait penser. Le dernier type d'emplois associé au concept de « saisie » exploite le sens « atteindre, saisir par l'esprit ». Il s'agit d'emplois abstraits apparus aux XII^e siècle et dans lesquels le procès dénote une « intégration mentale ». Ils sont représentés par les entrées 29 (classe L), 39 et 42 (classe P). Le rapprochement (degré de proximité de rang 3) entre l'entrée 29 et l'entrée 39 se justifie historiquement.

L'emploi « prendre quelqu'un à part », déjà associé à l'étymon *prehendere*, est dérivé du sens « amener à soi, prendre avec soi » (1050) initialement lié au concept d'« appropriation ». Avec un complément <+humain> et par affaiblissement de l'idée de « possession » au profit de celle de « relation interpersonnelle », le verbe signifie par la suite (1784) « recevoir, accueillir ». Ce sens est illustré par l'entrée 15 dans *LVF*.

Dès 1050, le verbe prendre signifie « surprendre, prendre sur le fait ». Ce sens implique une certaine « brusquerie » de l'action et correspond aux entrées 8 (classe F) et 31 (classe S). L'approche diachronique met une nouvelle fois en lumière les relations qui existent entre les entrées de la classe F et celle de la classe S.

Enfin, l'étymon *prehendere* possède des emplois intransitifs dans lesquels le verbe est synonyme de « prendre racine, pousser, lever ». On retrouve ces emplois intransitifs pour le verbe *prendre*, d'abord avec un sujet désignant une substance qui durcit / épaissit (1140), puis à propos du feu qui commence à flamber. Le verbe construit intransitivement prend ensuite le sens d'« avoir de l'effet, être efficace » (1534) avec une connotation positive et enfin celui de « s'enraciner » (1559). Les entrées 34, 35 et 36 (déjà rassemblées lors du calcul de proximité) illustrent ces emplois. Historiquement, l'entrée 34 est primaire, suivie par l'entrée 36 et enfin l'entrée 35 qui représente un emploi métaphorique par rapport aux deux autres.

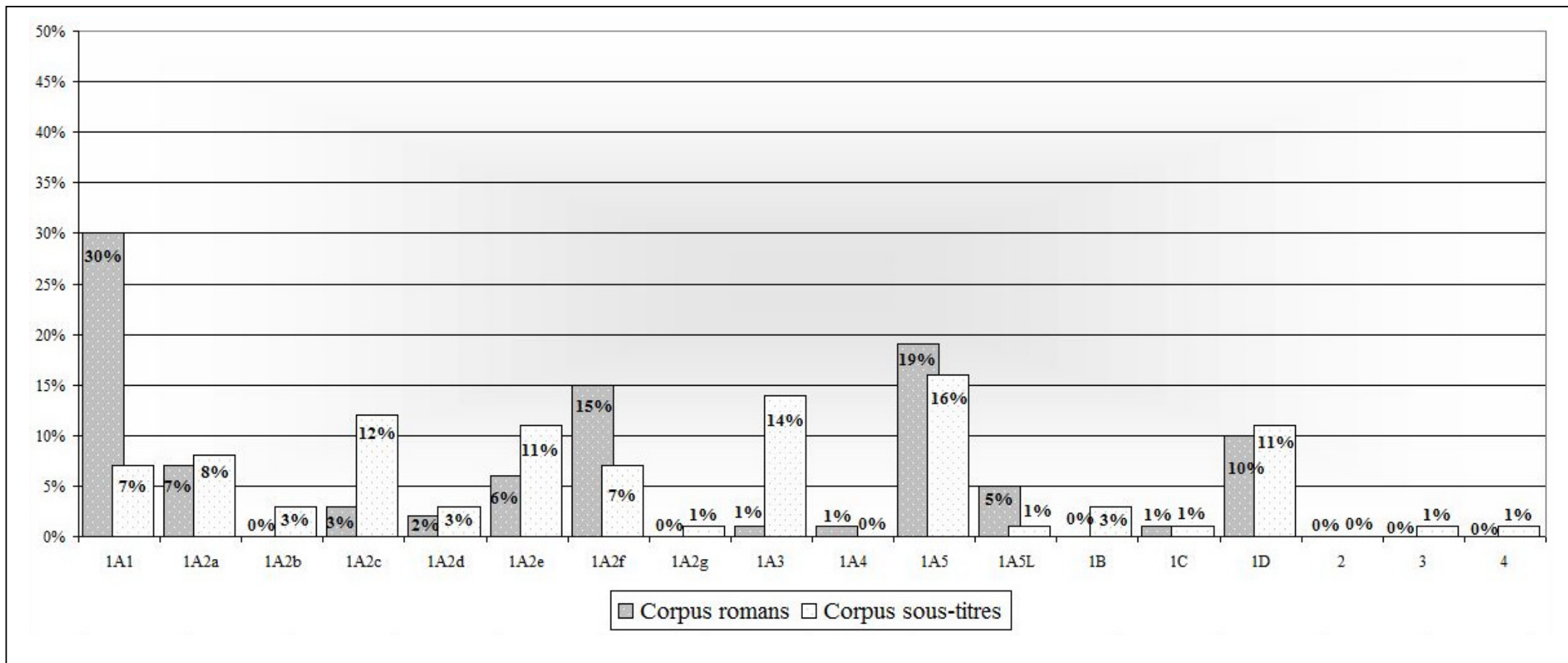
V-2.3.3. Fréquence de représentation des emplois du verbe *prendre* en discours

La recherche dans la base catégorisée de Frantext a été effectuée à partir de la formule **&e(c=&cprendre g=V)** et donne 3567 résultats dont on retient les 100 premiers. Deux requêtes (qui donnent chacune plus de 1000 résultats) ont été formulées pour interroger la base *Lexique 3* : « pren* » et « pris* » afin de couvrir toutes les formes fléchies du verbe. Les 50 premières occurrences verbales de chaque recherche ont été retenues et rassemblées (cf. « Annexe 88 – Corpus *prendre* »). Les emplois du verbe ont été codés selon l’inventaire historique des sens (cf. « Annexe 89 – Concordancier corpus *prendre* »).

		Sens	Code emploi	
1-	1-a	« Attraper »	1A1	
		« S'approprier »	« Amener à soi, mettre avec soi »	1A2a
			« S'adjoindre qqn » / « engager »	1A2b
			« Prélever / s'approprier »	1A2c
			« Recevoir »	1A2d
			« Absorber, ingérer »	1A2e
			« Utiliser »	1A2f
			<i>S'en prendre à qqn</i>	1A2g
		« S'approprier » Abstrait	1A3	
		« S'approprier involontairement »	1A4	
		Inchoatif	« Commencer à »	1A5
			« S'engager dans une certaine voie » → locatif	1A5L
		1-b	« Capturer »	1B
1-c	« Prendre possession d'un lieu » → locatif	1C		
1-d	« Atteindre, saisir par l'esprit »	1D		
2-	<i>Prendre qqn à part</i> = « amener qqn à soi, prendre qqn avec soi »	2		
3-	« Surprendre, prendre sur le fait »	3		
4-	Qqch <i>prend</i> (intr.)	4		

Les emplois 1A5L et 1C sont locatifs.

Fréquence comparative d'apparition des emplois du verbe *prendre* dans les deux corpus



Les deux corpus n'ont pas le même profil excepté en ce qui concerne la sous-représentation (ou non-représentation) des emplois 2 (*Prendre qqn à part*), 3 (« Surprendre, prendre sur le fait ») et 4 (Qqch *prend*, intransitif). Dans le corpus « Romans », l'emploi 1A1 (« Attraper »), dénotant une saisie concrète, est nettement majoritaire (30%) :

(PrendreROM1) : - *Julien, dit Masséna, on emporte ça. Il désigna la pendule, que l'autre prit avec soin dans ses bras, en soufflant car elle était lourde.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 16-18.

Viennent ensuite les emplois inchoatifs 1A5 (19%) :

(PrendreROM98) : *Il prenait son vol tel l'oiseau de Minerve à l'heure où les lions vont boire, regagnait, à la vitesse de l'épervier aux yeux songeurs, son Montparnasse...* - PEREC G, QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE LA COUR?, 1996, 15-17.

Ceux évoquant une « utilisation » (1A2f, 15%) :

(PrendreROM63) : *Pour rentrer, nous prenons le métro.* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 39-41.

Et les emplois 1D (10%) qui impliquent une « intégration mentale » :

(PrendreROM27) : *Il est fou, pensait-il, je suis certain qu'il est fou mais de quelle sorte de folie ? Pour qui se prend ce pauvre garçon ?* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 146-147.

Les emplois 1A2a (« Amener à soi, mettre avec soi »), 1A2e (« Absorber, ingérer ») et l'emploi locatif 1A5L (« S'engager dans une certaine voie ») apparaissent dans des proportions plus faibles mais cependant remarquables (respectivement 7%, 6% et 5%) :

(PrendreROM7) : *Périgord glissa quelques florins dans la vareuse du voltigeur et demanda à Henri, qui avait l'air pensif ou distrait, comme accablé de soucis : - Mon domestique prendra vos affaires demain, Beyle, ne vous inquiétez pas.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 37-38. → **1A2a**

(PrendreROM79) : *Parfois, Clotilde et Nicole passent au Celtic, où nous sommes. Elles prennent un demi ou un café. Clotilde nous lit une lettre qu'elle a fini d'écrire à Alain Souchon.* - BRISAC G, WEEK-END DE CHASSE A LA MERE, 1996, 122-124. → **1A2e**

(PrendreROM16) : *Le groupe se défit et chacun alla rejoindre le poste prévu. Songeur, Berthier prit le chemin de son campement.* - RAMBAUD P, LA BATAILLE, 1997, 91-93. → **1A5L**

Les emplois 1A2c, 1A2d, 1A3, 1A4 et 1C sont très minoritaires (fréquence inférieure à 5%) et les emplois 1A2b, 1A2g, 1B, 2, 3 et 4 sont totalement absents du corpus.

Dans le corpus « Sous-titres », aucun emploi n'apparaît clairement majoritaire. Les emplois 1A5 (« Commencer à »), 1A3 (« S'appropriier » Abstrait), 1A2c (« Prélever / s'appropriier »), 1A2e (« Absorber, ingérer ») et 1D (« Atteindre, saisir par l'esprit ») sont présents dans des proportions comparables (respectivement 16%, 14%, 12%, 11% et 11%) :

(PrendreST52) : *Des aliens en ont pris le contrôle en utilisant les dispositifs d'imitation pour prendre notre apparence et remplacer le personnel de la base, moi y compris.* → **1A5**

(PrendreST49) : *En vous basant sur les notes, prenez les mesures complètes du bâtiment.*
→ **1A3**

(PrendreST21) : *Tu voudrais prendre toute sa richesse!* → **1A2c**

(PrendreST30) : *Ecoute, essaie de te relaxer, ok ? Prends un verre !* → **1A2e**

(PrendreST40) : *Elle va me prendre pour un salaud.* → **1D**

Les emplois 1A2a (« Amener à soi, mettre avec soi », 8%), 1A1 (« Attraper », 7%) et 1A2f (« Utiliser », 7%) ont une fréquence d'apparition moindre mais remarquable (supérieure à 5%) :

(PrendreST26) : *Prends ma tunique et mon turban, et à celui qui te les demandera tu les remettras.* → **1A2a**

(PrendreST92) : *Tout à coup, tu as pris mon doigt avec ta main... et tu as serré... très fort.* → **1A1**

(PrendreST27) : *Je veux prendre un bateau et m'y rendre.* → **1A2f**

Les emplois 1A2B, 1A2d, 1A2g, 1A5L, 1B, 1C, 3 et 4 sont marginaux (fréquence inférieure à 5%). Seuls deux emplois (1A4 et 2) sont absents du corpus « Sous-titres » contre 6 pour le corpus « Romans ». L'utilisation du verbe *prendre* semble plus variée à l'oral qu'à l'écrit.

Bien qu'apparu précocement (dès 1050), l'emploi locatif *prendre une ville* (1C) est sous-représenté dans les deux corpus (1%). Le deuxième emploi locatif du verbe (*prendre une direction / une voie*, 1500) présente également une fréquence négligeable (1%) dans les sous-titres et une fréquence faible (5%) dans les romans.

Le verbe *prendre* n'est **pas un verbe fondamentalement locatif** que ce soit du point de vue synchronique, diachronique ou discursif. De manière générale, les emplois de *prendre* réalisent prioritairement trois idées qui constituent des concepts cohésifs autour desquels s'organise son espace sémantique :

- l'« **appropriation** » (emplois 1A2a à 1A4), qui représente 35% des occurrences du verbe dans les romans contre 59% dans les sous-titres.
- la « **préhension** » (1A1), 30% des occurrences dans les romans et 7% dans les sous-titres.
- le « **commencement d'une action** » (1A5, 24% dans les romans /17% dans les sous-titres).

V-2.4. Polysémie des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté

V-2.4.1. Profilage des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté

On repère deux profils pour les trois verbes de la classe :

1- Verbes historiquement locatifs : *emporter* et *enlever*

Le verbe *emporter* exprime initialement à la fois le « **déplacement** » et la « **saisie** ». Sa polysémie s'organise autour de ces deux concepts de base. Ses emplois peuvent privilégier

l'un ou l'autre de ces concepts (*On emporte un prix* → « saisie », *Le courant emporte la barque* → « déplacement ») ou bien réaliser les deux simultanément (*On emporte ses clés avec soi / on emporte les meubles à la cave*). **Etant donné que les emplois locatifs du verbe sont majoritaires en synchronie et en discours, et que son emploi historiquement primaire implique un déplacement, on peut considérer les emplois non locatifs comme des extensions polysémiques.**

Le verbe *enlever* est **fondamentalement locatif**. Le concept de « déplacement » est, historiquement, à l'origine de tous ses emplois même si, en synchronie, la relation locative n'est plus identifiable pour un certain nombre d'entre eux. **Sa polysémie reste concentrée dans le domaine spatial.** Comme *emporter*, *enlever* possède des extensions polysémiques en dehors du domaine spatial, dans celui de la « saisie » qui apparaît comme un domaine conceptuel voisin.

L'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté de ces deux verbes constitue une extension polysémique puisqu'il est lié au concept de « saisie » plus qu'à celui de « déplacement » (le déplacement dénoté étant celui induit par l'action de « préhension »).

2- Verbe historiquement non locatif : prendre

Le verbe *prendre* n'est pas un verbe fondamentalement locatif et ce quelle que soit l'approche envisagée : ses emplois spatiaux sont minoritaires dans *LVF*, secondaires en diachronie et faiblement représentés en discours. **La polysémie de *prendre* est concentrée dans le domaine de la « saisie / possession ».** Ses emplois spatiaux découlent de sa valeur inchoative (*prendre* = « se mettre à avoir ») ou ne constituent qu'un sous-type où la « préhension » est appliquée à un lieu.

V-2.4.2. Approche synonymique de définition d'un espace sémantique commun

Les trois verbes de la classe sont synonymes entre eux ce qui implique qu'ils ont un espace sémantique commun et que, de manière générale, ils sont sémantiquement solidaires. Ils possèdent 375 synonymes au total (cf. « Annexe 90 – Liste des synonymes et antonymes des verbes du type action avec lieu de destination affecté ») parmi lesquels 39 sont communs à deux vedettes et **14 sont synonymes des trois vedettes** :

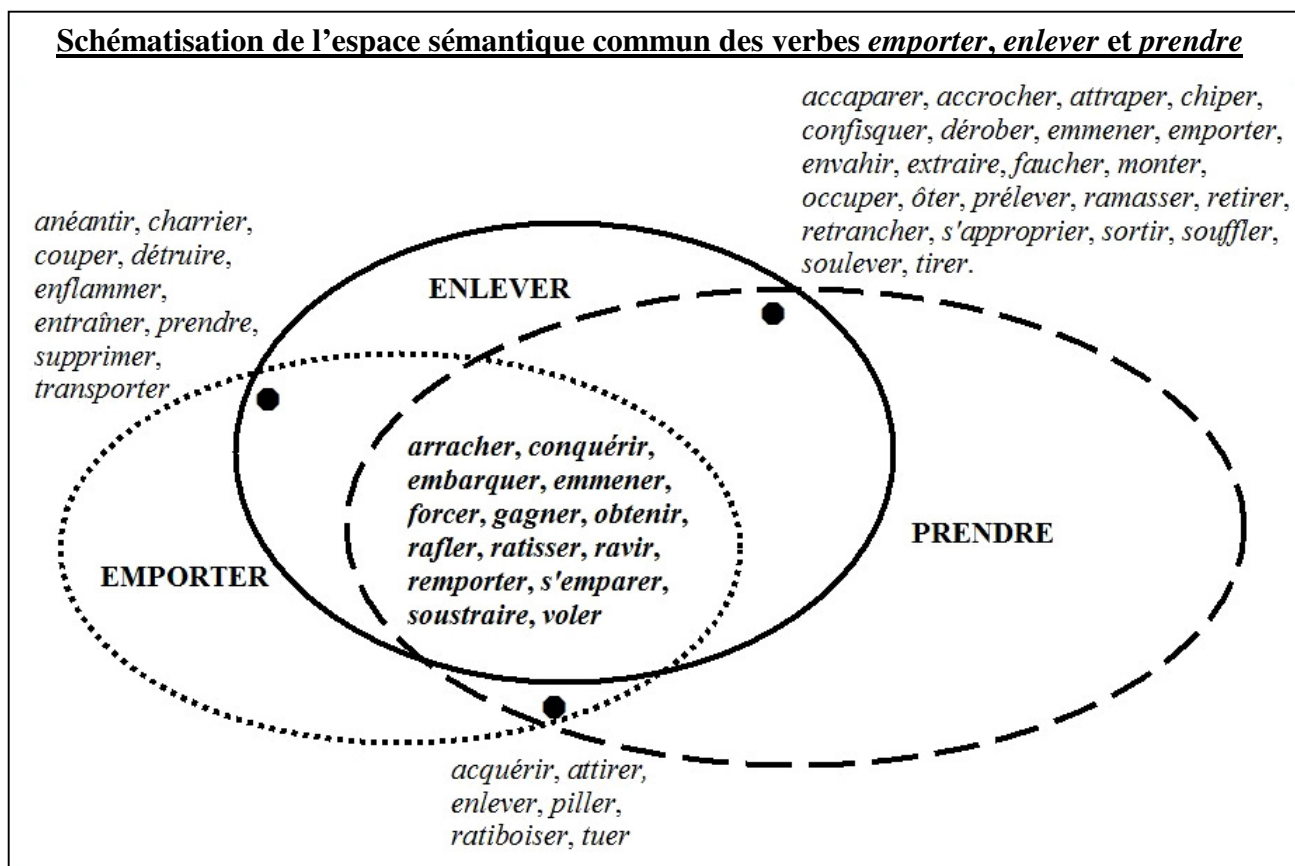
*Accaparer, accrocher, acquérir, anéantir, **arracher**, attirer, attraper, charrier, chiper, confisquer, **conquérir**, couper, dérober, détruire, **embarquer**, **emmener**, emporter, enflammer, enlever, entraîner, envahir, extraire, faucher, **forcer**, **gagner**, monter, **obtenir**, occuper, ôter, piller, prélever, prendre, **rafler**, ramasser, ratiboiser, **ratisser**, **ravir**, **remporter**, retirer, retrancher, s'approprier, **s'emparer**, sortir, souffler, soulever, **soustraire**, supprimer, tirer, transporter, tuer, voler.*

Ces 14 synonymes constituent la zone de recouvrement entre l'espace sémantique respectif des trois verbes.

Répartition des synonymes communs par paire de verbes vedettes

	Synonymes communs
Emporter – Enlever	9 : <i>anéantir, charrier, couper, détruire, enflammer, entraîner, prendre, supprimer, transporter.</i>
Emporter – Prendre	6 : <i>acquérir, attirer, enlever, piller, ratiboiser, tuer.</i>
Enlever – Prendre	23 : <i>accaparer, accrocher, attraper, chiper, confisquer, dérober, emmener, emporter, envahir, extraire, faucher, monter, occuper, ôter, prélever, ramasser, retirer, retrancher, s'approprier, sortir, souffler, soulever, tirer.</i>

Les verbes *enlever* et *prendre* entretiennent des rapports privilégiés puisqu'ils ont 23 synonymes en commun. A l'inverse, *emporter* et *prendre* apparaissent plus éloignés l'un de l'autre du fait qu'ils ne partagent que 6 synonymes. Le verbe *enlever* occupe une position centrale étant donné que c'est lui qui possède le plus grand nombre connexions synonymiques (32) avec les autres verbes de la classe. Tous ces éléments permettent de construire une représentation croisée de l'espace sémantique des trois verbes.



Pour déterminer à quels emplois des trois vedettes, correspondent les 14 synonymes qui constituent la zone de recouvrement, il est nécessaire d'examiner les cliques qui les

contiennent. On dénombre douze cliques contenant à la fois les trois verbes vedettes et un ou plusieurs de leurs synonymes communs (cf. « Annexe 91 – Cliques partagées par les verbes *emporter*, *enlever* et *prendre* »).

L'association des synonymes *conquérir*, *forcer*, *gagner* et *s'emparer* évoque la « prise de possession » d'un lieu par la force et correspond à l'emploi transitif direct locatif du type « action » avec lieu de destination affecté :

Clique	Emploi correspondant
<conquérir, emporter , enlever , forcer, gagner, prendre , s'emparer>	<i>Emporter une ville par les armes</i>
	<i>Enlever une ville par les armes</i>
	<i>Prendre une ville par les armes</i>

Les synonymes *arracher*, *obtenir* et *remporter* actualisent l'idée de « gain / bénéfice » :

Clique	Emploi correspondant
<arracher, emporter , enlever , obtenir, prendre , remporter>	<i>Emporter le premier prix</i>
	<i>Enlever tous les prix</i>
	<i>Prendre le pouvoir</i>

Dans une série de cliques, *emmener*, *ravir*, *soustraire* et *voler* sont associés et extraient la notion d'« appropriation frauduleuse ». Le synonyme *ratisser* apparaît dans une seule clique et renvoie à la même idée :

Clique	Emploi correspondant
<emmener, emporter , enlever , prendre , ravir, voler> < emporter , enlever , prendre , ravir, soustraire, voler> < emporter , enlever , prendre , ratisser>	<i>Le voleur emporte les tableaux</i>
	<i>Enlever un enfant</i>
	<i>Prendre qqch à qqn</i>

Le synonyme *embarquer* n'apparaît que dans une seule clique aux côtés des trois vedettes ce qui ne permet pas d'identifier précisément l'acception qui en est actualisée. On peut supposer qu'il dénote un déplacement causatif depuis un lieu source :

Clique	Emploi correspondant
<embarquer, emporter , enlever , prendre >	<i>Emporter ses clés avec soi</i>
	<i>Les déménageurs enlèvent les meubles</i>
	<i>Prendre ses clés avec soi</i>

On retrouve ici les grands concepts repérés lors de l'étude individuelle de chaque verbe de la classe à savoir : « **préhension** », « **appropriation** » et « **déplacement** » indirect. La récurrence des concepts indique une forte cohésion sémantique entre les trois verbes de la classe et laisse présager l'existence de régularités polysémiques au niveau de leurs emplois.

V-2.4.3. Régularités polysémiques des verbes du type « action » avec lieu de destination affecté

V-2.4.3.1. Repérage d'alternances d'emplois régulières

L'approche synonymique a montré que les verbes *emporter* et *prendre* sont plus éloignés l'un de l'autre en raison du faible nombre de synonymes qu'ils partagent. On n'identifie pas

de régularités polysémiques propres à ces deux verbes ; leurs emplois communs sont également associés au verbe *enlever*.

• *Emporter, enlever et prendre*

Les verbes *emporter*, *enlever* et *prendre* partagent tout d'abord un emploi transitif direct locatif similaire qui est à l'origine de leur regroupement au sein de la même classe :

Emporter08 : <i>Les troupes ont emporté la citadelle.</i>	} → N ₀ V N _{1<loc>} = « se saisir d'un lieu par la force »
Enlever11 : <i>La troupe enlève la position à la baïonnette.</i>	
Prendre03 : <i>On prend une ville par les armes.</i>	

Avec l'idée de « **victoire** » associée à celle de « **saisie** », les trois verbes admettent un emploi transitif direct dans lequel le procès dénote l'action de « gagner ce qui fait l'objet d'une compétition » (N_{0<+hum>} V N_{1<gain>}) :

Emporter09 : *L'élève emporte le premier prix.*

Enlever12 : *On enlève tous les prix, la majorité, les suffrages.*

Pour le verbe *prendre*, cet emploi n'est pas directement illustré dans *LVF* et dans les corpus mais se rencontre en discours¹⁰⁷ et découle de l'emploi transitif direct locatif :

(PrendreCOMP1) : *Bien sûr, tout le monde voudrait **prendre le premier prix** - mais il y a beaucoup de joueurs dont la priorité sera plutôt d'escalader l'échelle de paiement.*

Bien que relevant de classes et de constructions différentes dans *LVF*, *emporter* et *prendre* possèdent chacun un emploi dénotant à la fois le « **déplacement** » et la « **saisie** » :

Emporter01 : <i>On emporte avec soi ses clés, ses affaires.</i>	} → N ₀ V N ₁ = « emmener qqch avec soi »
Prendre12 : <i>On prend son parapluie, ses papiers en sortant.</i>	

Le verbe *enlever* admet un emploi similaire (*Les déménageurs viennent enlever les meubles = les déménageurs emmènent les meubles avec eux*) qui n'est pas illustré dans *LVF*.

• *Emporter et enlever*

Ces deux verbes partagent 9 synonymes parmi lesquels *anéantir* et *détruire* qui impliquent une « **disparition** » accompagnée de « **violence** ». *Emporter* et *enlever* possèdent un emploi transitif direct qui illustre ce foyer de sens. Dans cet emploi, le procès dénote le déplacement métaphorique d'un objet <+ humain> qui est entraîné brutalement de la vie vers la mort :

Emporter07 : <i>La maladie a emporté P à vingt ans.</i>	} → N _{0<malad.>} V N _{1<l+hum>} = « faire disparaître »
Enlever10 : <i>Un cancer a enlevé cet homme encore jeune.</i>	

Les deux verbes partagent également un emploi transitif direct abstrait relevant du domaine de la « perception » et impliquant un sujet <+abstrait> qui provoque une « exaltation » chez l'objet direct <+humain> (N_{0<abst>} V N_{1<+hum>}). Cet emploi commun est représenté par le synonyme *enflammer* :

107. Cf. « Annexe 89 – Corpus *prendre* », 3- « Corpus complémentaire ».

Emporter¹³ : *Sa passion emporte P.*

Enlever¹⁴ : *L'orateur enlève l'assistance avec ce discours.*
= *Le discours enlève l'assistance.*¹⁰⁸

• *Enlever et prendre*

Les synonymes *chipper*, *dérober*, *faucher*, *souffler* dénotent une « **appropriation frauduleuse** ». *Enlever* et *prendre* admettent un emploi réalisant ce foyer de sens. Il s'agit d'un emploi bitransitif à complément prépositionnel humain introduit par la préposition *à* :

Enlever⁰⁷ : *On enlève un secrétaire à P.*
Prendre²⁷ : *On prend son stylo à P.* } → N_{0<+humain>} V N_{1<+ ou - humain>} à N_{2<+humain>}

Le verbe *emporter* possède également un emploi réalisant cette idée mais il l'exprime au sein d'une structure transitive directe (à objet direct <- hum>) :

Emporter⁰³ : *Les cambrioleurs ont emporté les tableaux.*

La sélection de ce sens repose donc sur une restriction de sélection pesant sur l'actant en position sujet (<voleur/délinquant>) et sur l'objet direct (<objet susceptible d'être volé>).

Confisquer et *s'approprier* évoquent la « **dépossession** ». Ce concept est illustré par un emploi transitif direct à deux compléments, commun aux deux verbes :

Enlever⁰⁶ : *On enlève à P le plaisir de venir.*
Prendre²² : *On prend trop de temps à P avec cette histoire.* } → N_{0<+humain>} V N_{1<abs>} à N_{2<+humain>}
= « priver quelqu'un de quelque chose »

Les synonymes *ôter* et *retirer* renvoient à un emploi bitransitif. Il s'agit d'un emploi dénotant un **déplacement causatif** depuis un <lieu source> introduit par la préposition *de* :

Enlever⁰² : *On enlève les dossiers du bureau.*
Prendre²⁰ : *On prend un peu de beurre d'une motte.* } → N_{0<+humain>} V N_{1<- humain>} de N_{2<loc>}
= « retirer quelque chose de quelque part »

Le verbe *enlever* privilégie l'idée de « déplacement » tandis que le verbe *prendre* focalise l'idée de « prélèvement » (liée au concept de « préhension ») dont le déplacement est la conséquence indirecte.

On repère bien des régularités polysémiques entre les trois verbes de la classe. Les verbes *enlever* et *emporter* sont prioritairement des verbes de « déplacement ». Leurs extensions polysémiques en dehors du domaine spatial restent concentrées dans celui de la « saisie ». À l'inverse, le verbe *prendre* est fondamentalement non locatif et attaché au concept de « saisie », mais possède des extensions polysémiques dans le domaine spatial. La transition entre le domaine spatial et celui de la « saisie » s'effectue via une zone intermédiaire (impliquant à la fois « saisie » et « déplacement ») représentée par les emplois synonymes de « emmener quelque chose avec soi ».

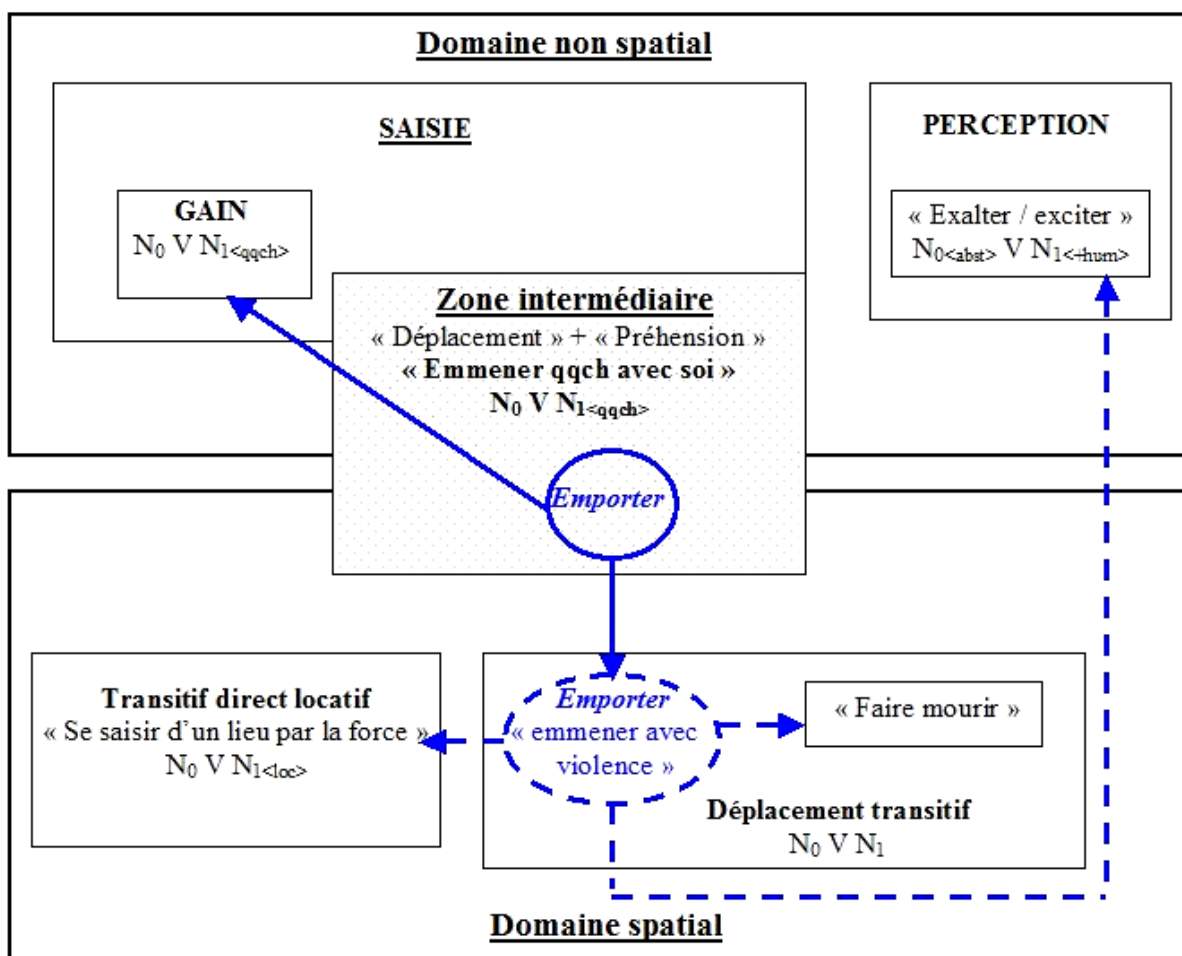
108. Dans *LVF*, cet emploi du verbe est associé à un sujet + humain. On trouve pour autant des exemples avec un sujet non humain. Ex : *Son âme fut comme enlevée par ce bonheur charmant qui depuis quinze jours l'étonnait plus encore qu'il ne la séduisait.* (STENDHAL, *Le rouge et le noir*, 1830, p. 66).

• *Emporter*

L'emploi historiquement primaire d'*emporter* est également l'emploi primaire en discours (○). Il se situe dans la zone intermédiaire entre le domaine spatial et celui de la « saisie » (« emmener qqch avec soi ») et donne lieu à une extension polysémique dans le domaine du « gain » (« emporter le premier prix »). Il est également à l'origine d'un emploi secondaire (⊙) évoquant un déplacement transitif (« emmener avec violence ») et constituant un foyer de polysémie puisqu'il génère trois extensions :

- La première est interne au déplacement transitif et correspond à l'emploi synonyme de « faire mourir » que le verbe partage avec *enlever*.
- La deuxième reste dans le domaine spatial et implique l'emploi transitif direct locatif (« se saisir d'un lieu par la force »).
- La troisième se situe en dehors du domaine spatial et plus particulièrement dans le domaine de la perception avec un emploi synonyme d'« exalter / exciter ».

Représentation du cheminement de la polysémie du verbe *emporter*

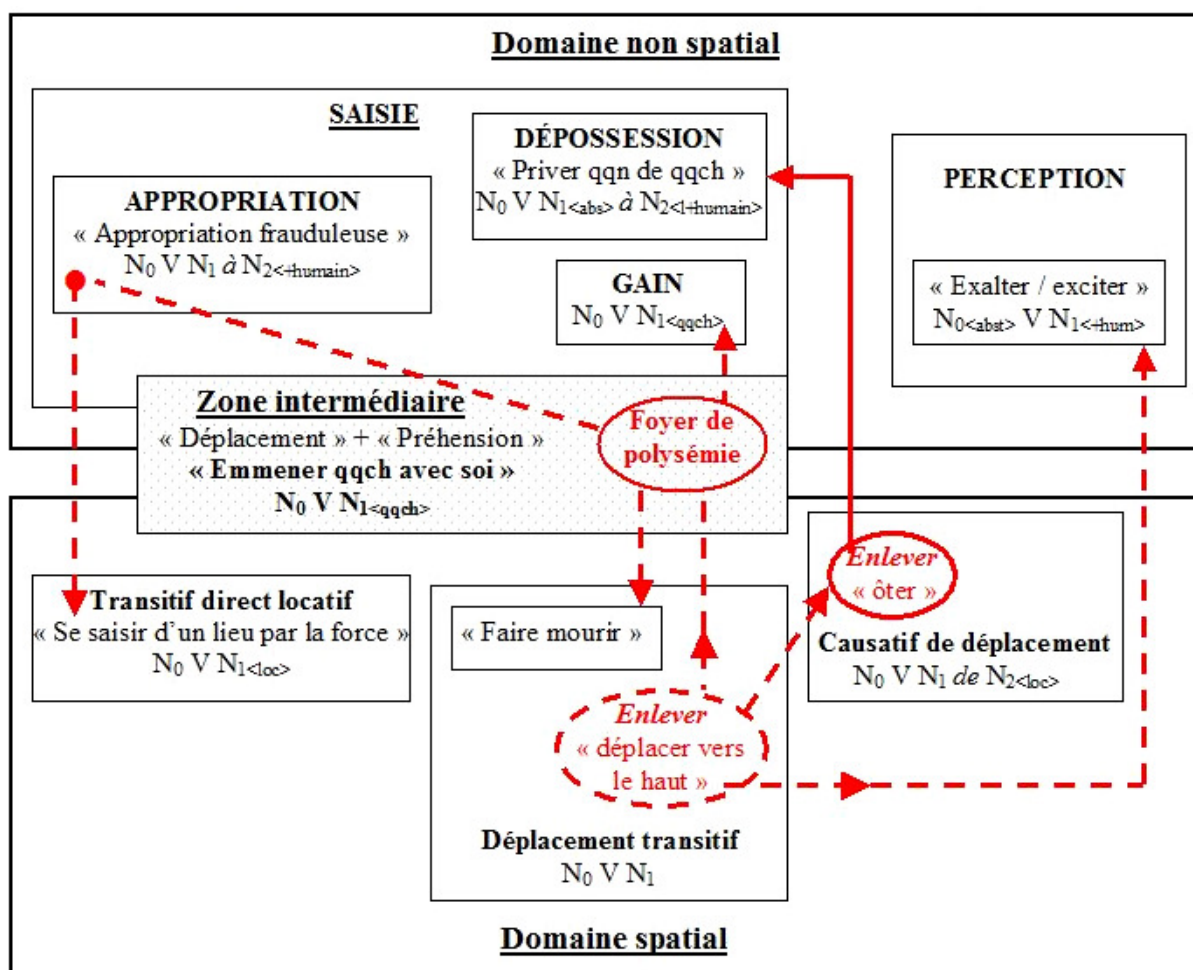


• *Enlever*

L'emploi historiquement primaire d'*enlever* (« déplacer vers le haut ») est secondaire en discours (⊙). Son emploi causatif de déplacement (« ôter qqch de qqp ») est historiquement secondaire mais primaire en discours (○). Il constitue une extension polysémique du verbe interne au domaine spatial et il génère une autre extension en dehors du domaine spatial avec un emploi marquant la « dépossession » (« enlever qqch à qqn » = « priver qqn de qqch »).

L'emploi historiquement primaire est également à l'origine d'une extension polysémique dans le domaine de la « perception » (emploi synonyme d'« exalter / exciter ») et d'un emploi situé dans la zone intermédiaire (« emmener qqch avec soi »). L'emploi de la zone intermédiaire représente un foyer de polysémie à partir duquel se déploient trois extensions. La première retourne dans le domaine spatial avec l'emploi synonyme de « faire mourir » impliquant un déplacement métaphorique. Les deux autres se situent dans le domaine de la « saisie » et plus précisément dans celui du « gain » (« enlever le premier prix ») et dans celui de l'« appropriation frauduleuse » (« enlever quelque chose à quelqu'un » = « dérober quelque chose à quelqu'un »). C'est à partir du domaine de l'« appropriation » que le verbe retourne dans le domaine spatial avec l'emploi transitif direct locatif.

Représentation du cheminement de la polysémie du verbe *enlever*

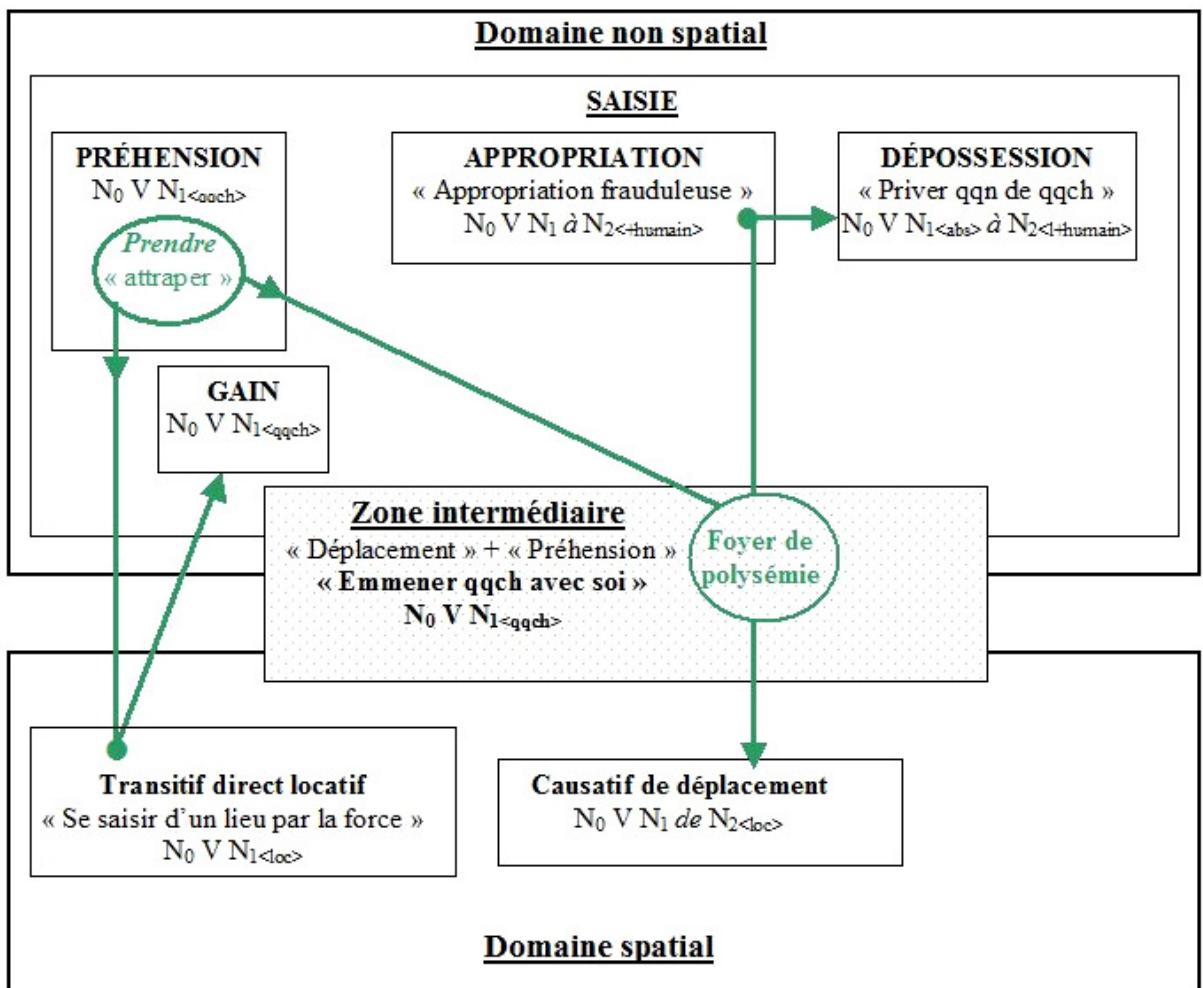


• **Prendre**

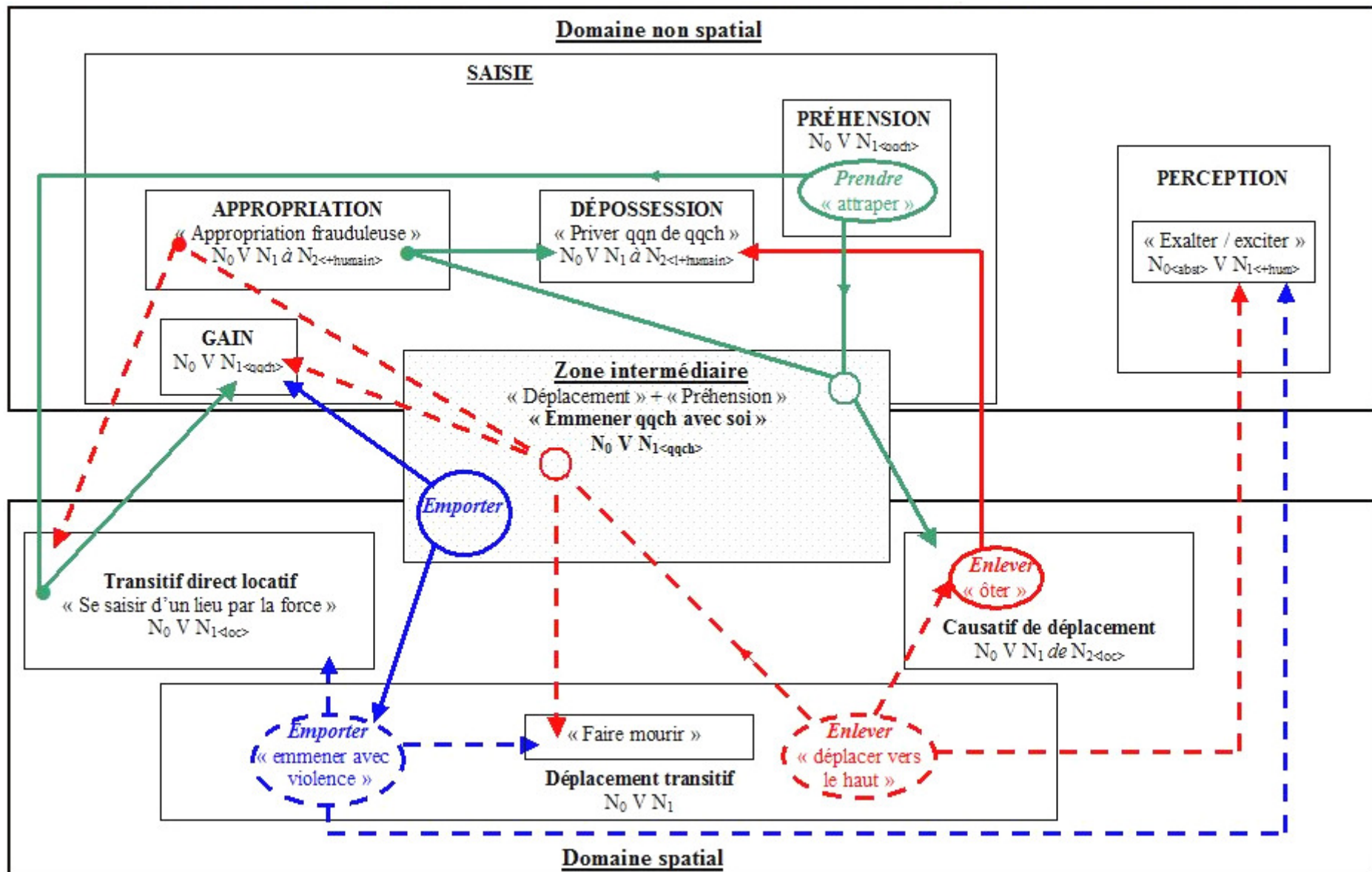
L'emploi du verbe *prendre* synonyme d'« attraper » est primaire sur le plan historique comme sur le plan discursif (○). Il est directement à l'origine de l'emploi transitif direct locatif qui constitue une extension polysémique dans le domaine spatial et engendre lui-même un retour dans le domaine de la « saisie » avec un emploi synonyme de « gagner » (« prendre le premier prix »).

L'emploi primaire donne également lieu à un emploi de la zone intermédiaire (« emmener avec soi ») qui représente un foyer de polysémie à partir duquel se développent deux extensions, l'une dans le domaine spatial (emploi causatif de déplacement « prendre quelque chose de quelque part ») et l'autre dans le domaine de l'« appropriation frauduleuse » (« prendre quelque chose à quelqu'un »). Ce dernier emploi est directement lié au domaine de la « dépossession » dans lequel entre l'emploi de *prendre* synonyme de « priver quelqu'un de quelque chose ».

Représentation du cheminement de la polysémie du verbe *prendre*



V-2.4.3.2. Représentation des régularités polysémiques des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » avec lieu de destination affecté



Conclusions et perspectives

Dans l'étude que nous venons de réaliser, les vingt-quatre verbes ont été répartis en sept classes constructionnelles transitives directes locatives :

- 1- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » depuis lieu source : *abandonner* et *quitter*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc source} = \text{Site} >$ (III-1.).
- 2- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » via lieu de passage : *passer*, *sauter* et *traverser*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc passage} = \text{Site} >$ (III-2.).
- 3- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « déplacement » vers lieu de destination : *atteindre*, *gagner*, *rejoindre* et *toucher*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc dest} = \text{Site} >$ (III-3.).
- 4- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » à l'intérieur d'un lieu : *battre*, *courir*, *descendre*, *monter* et *remonter*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc proc} = \text{Site} >$ (IV-1.).
- 5- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « mouvement » par rapport à un lieu repère : *suivre* et *tourner*, $N_0 < \text{Smouv} = \text{Cible} > V N_1 < \text{Loc rep} = \text{Site} >$ (IV-2.).
- 6- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » dans un lieu affecté : *déranger*, *garder*, *installer*, *occuper* et *préparer*, $N_0 < \text{SC} / \text{CI} = \text{Agent Cible} > V N_1 < \text{Loc proc} = \text{Affecté Site} >$ (V-1.).
- 7- Verbes à construction^{GDC} transitive directe locative du type « action » avec lieu de destination affecté : *emporter*, *enlever* et *prendre*, $N_0 < \text{SC} / \text{CI} = \text{Agent Cible} > V N_1 < \text{Loc dest} = \text{Affecté Site} >$ (V-2.).

Notre objectif était de vérifier l'hypothèse suivante : si des verbes partagent une même construction^{GDC} (que celle-ci constitue une construction prioritaire, secondaire ou marginale du verbe), il y a toutes les chances qu'il existe d'autres points de convergence entre leurs domaines d'emplois. Or, nous avons montré que, pour les verbes de chaque classe, on peut identifier des variations d'emplois récurrentes qui constituent, de ce fait, des régularités polysémiques. La construction^{GDC} apparaît ici comme un point de transit dans le cheminement de la polysémie d'un ensemble de verbes et sert d'indice de l'existence de régularités pour la classe.

Les sept constructions^{GDC} que nous avons définies représentent des variantes d'un même prototype sémantique : X est localisé directement par rapport à un lieu Y. Sur un plan purement conceptuel, les vingt-quatre verbes sont unis par le fait qu'une partie de leur espace sémantique relève du domaine spatial. En se plaçant à un niveau d'abstraction situé au-delà du cadre constructionnel, examinons à présent s'il est possible d'identifier des régularités pour l'ensemble des verbes.

Sur la base des informations lexicographiques-synchroniques, diachroniques et discursives que nous avons récoltées, les vingt-quatre verbes peuvent se répartir en quatre classes polysémiques conceptuelles :

1- Verbes fondamentalement spatiaux (11 verbes) :

Ce sont des verbes dont l'espace sémantique est concentré dans le domaine spatial et dont la polysémie se développe à partir de ce domaine. Les éventuelles extensions extérieures au domaine spatial constituent des glissements métaphoriques (application du concept spatial à un contexte abstrait avec conservation de l'image initiale) ou des « glissements conceptuels » (passage d'un concept spatial à un concept non spatial par un processus d'inférence).

- ***Descendre et monter :***

Ces deux verbes intègrent l'idée « **direction** » dans leur sémantisme. Leur polysémie est concentrée dans le domaine spatial. Les extensions externes au domaine spatial constituent des glissements métaphoriques exploitant la notion de « direction ».

- ***Sauter et courir***

Ces deux verbes expriment prioritairement un **mouvement** et secondairement un **déplacement**. Leur polysémie est très largement concentrée dans le domaine spatial. Les emplois externes sont marginaux et constituent des extensions métaphoriques.

- ***Atteindre***

L'espace sémantique d'*atteindre* est concentré dans le domaine spatial. Ces emplois évoquent prioritairement un **mouvement de rapprochement**. Il possède des extensions dans le domaine non spatial de l'**impact** avec des emplois focalisant non pas le mouvement de rapprochement mais le point de contact. Le passage entre les deux domaines constitue un glissement conceptuel (l'impact découle d'un mouvement de rapprochement antérieur).

- ***Rejoindre***

Le verbe *rejoindre* exprime également prioritairement un mouvement de **rapprochement** (qu'il s'agisse d'un rapprochement entre le sujet et un lieu ou entre deux individus). Sa polysémie est concentrée dans le domaine spatial.

- ***Suivre***

Ce verbe dénote prioritairement un **mouvement** et secondairement un **conformisme**. On observe une polysémie entre domaines différents qui repose sur un glissement métaphorique. On passe du concept spatial de mouvement orienté conservé à celui de conformisme par l'intermédiaire de l'image de « direction conservée ».

- ***Tourner***

Le verbe *tourner* exprime prioritairement un **mouvement** et secondairement un **changement** ou un mode de **fonctionnement**. Les extensions en dehors du domaine spatial reposent sur un processus métaphorique. D'une part l'idée de changement de direction donne lieu à celle de changement en général. D'autre part, le mouvement de rotation régulier génère l'image de fonctionnement régulier.

- **Installer**

Les emplois du verbe *installer* traduisent très majoritairement un déplacement causatif et renvoient à l'idée de **mise en place** ou d'**implantation**. La polysémie de ce verbe est largement concentrée dans le domaine spatial.

- **Emporter et enlever**

Les verbes *emporter* et *enlever* intègrent à la fois le concept spatial de **déplacement** et le concept non spatial de **saisie**. Leur espace sémantique respectif se situe à l'intersection entre deux domaines conceptuels.

2- Verbes secondairement spatiaux (7 verbes) :

Il s'agit de verbes dont l'espace sémantique est concentré en dehors du domaine spatial. Ils entrent dans le domaine spatial par l'intermédiaire d'extensions polysémiques. Comme pour la classe précédente, les extensions du domaine non spatial vers le domaine spatial reposent sur des glissements métaphoriques ou des « glissements conceptuels ».

- **Abandonner**

Le verbe *abandonner* exprime prioritairement une **rupture** (entre deux entités) et entre secondairement dans le domaine spatial. Il présente une polysémie entre domaines conceptuels différents. Le passage entre les deux domaines repose sur un glissement conceptuel. Le concept de rupture implique un mouvement d'éloignement à l'origine des emplois spatiaux marquant un déplacement.

- **Toucher**

Comme le verbe *abandonner*, l'espace sémantique de *toucher* est concentré dans un domaine conceptuel non spatial. Il est principalement attaché au domaine du **contact** et possède des extensions dans le domaine spatial. Le passage entre le domaine du contact et celui du déplacement constitue également un glissement conceptuel. La notion de contact implique cette fois un mouvement de rapprochement qui permet au verbe d'exprimer un déplacement.

- **Occuper**

Le verbe *occuper* est prioritairement attaché au domaine de la **perception / psychologie** (« centrer son attention sur qqch »). Le passage entre le domaine psychologique et le domaine spatial ne repose pas clairement sur un glissement conceptuel ou un glissement métaphorique car les emplois spatiaux du verbe sont directement mais tardivement empruntés à l'un des sens de l'étymon latin. L'espace sémantique d'*occuper* est composé de deux zones distinctes.

- **Prendre**

L'espace sémantique du verbe *prendre* est dominé par le concept non spatial de **saisie** (« préhension »). L'emploi spatial apparaît comme un sous-type de saisie où l'action est

appliquée à un lieu. On ne peut donc pas dire que le verbe *prendre* possède une extension polysémique dans le domaine spatial. Le sens spatial repose uniquement sur la catégorie sémantique de l'actant en position d'objet direct (polysémie externe chez R. Martin).

- ***Garder***

Le verbe *garder* est prioritairement attaché au domaine de la **perception / psychologie** (sens « veiller sur ») et secondairement à celui de la **conservation** (sous-domaine de la saisie). Ici encore, l'emploi spatial du verbe (garder un lieu) ne constitue qu'un sous-type du domaine non spatial de la perception où l'action est appliquée à un lieu. On ne peut pas considérer que le verbe possède des extensions dans le domaine spatial.

- ***Préparer***

La situation est la même pour le verbe *préparer* que pour les verbes *prendre* et *garder*. Ce verbe exprime prioritairement une **réalisation** qui peut être appliquée à un lieu ou à un autre type d'entité. Le domaine spatial ne constitue pas une zone spécifique de son espace sémantique.

- ***Battre***

Le verbe *battre* exprime prioritairement un **impact**. Sa polysémie est concentrée dans le domaine non spatial et son emploi transitif direct locatif est très marginal. En synchronie, le lien entre le domaine de l'impact et celui, spatial, du **parcours**, n'est pas accessible. Il est nécessaire de procéder à une étude historique de l'évolution des sens pour reconstruire ce lieu. Le verbe *battre* demeure un verbe fondamentalement non locatif.

3- Verbes non spatiaux dont les emplois spatiaux s'imposent dans les corpus (3 verbes) :

Les verbes de cette classe sont historiquement attachés à un domaine non spatial. Cette tendance initiale a été inversée par l'usage et ce sont les emplois spatiaux, historiquement secondaires, qui s'imposent dans les deux corpus de référence.

- ***Quitter***

Historiquement, le sémantisme de *quitter* n'est pas attaché au domaine spatial. Ce verbe est prioritairement lié au concept de **rupture** et secondairement à celui de **déplacement**. Dans les corpus, ce sont cependant les emplois spatiaux qui sont majoritaires. Le passage entre les deux domaines repose sur un glissement conceptuel. Le concept de rupture implique un mouvement d'éloignement permettant au verbe d'exprimer un déplacement depuis un lieu source.

- ***Traverser***

Le verbe *traverser* est initialement lié au concept de **perforation**. Son sémantisme a évolué vers le sens spatial de déplacement transversal (glissement conceptuel) avant d'entrer dans le

domaine temporel (transposition du déplacement du plan spatial au plan temporel). Ce sont ces deux derniers domaines qui s'imposent en discours (domaine spatial dans les romans et domaine temporel dans les sous-titres de films).

- ***Gagner***

L'espace sémantique de *gagner* est concentré dans le domaine non spatial du **gain** (sous-type de saisie). Historiquement, il exprime secondairement un déplacement. Le lien entre le domaine du gain et celui du déplacement repose sur un glissement conceptuel (le gain suppose un mouvement de rapprochement entre deux entités). A l'oral, cette tendance historique se confirme. Elle est cependant remise en cause dans le discours littéraire qui privilégie nettement l'emploi spatial du verbe.

4- Verbes spatiaux dont les emplois spatiaux sont secondaires dans les corpus (3 verbes) :

Les verbes qui font partie de cette dernière classe sont historiquement attachés au domaine spatial. Leurs emplois spatiaux sont cependant minoritaires dans les deux types de discours observés. Trois verbes ont ce profil.

- ***Passer***

Historiquement, le sémantisme de *passer* est ancré dans le domaine spatial. Certains emplois spatiaux ont fait l'objet d'une transposition du plan spatial au plan temporel (parcours > déroulement temporel). Ses emplois temporels sont donc historiquement secondaires mais s'imposent dans le discours oral.

- ***Remonter***

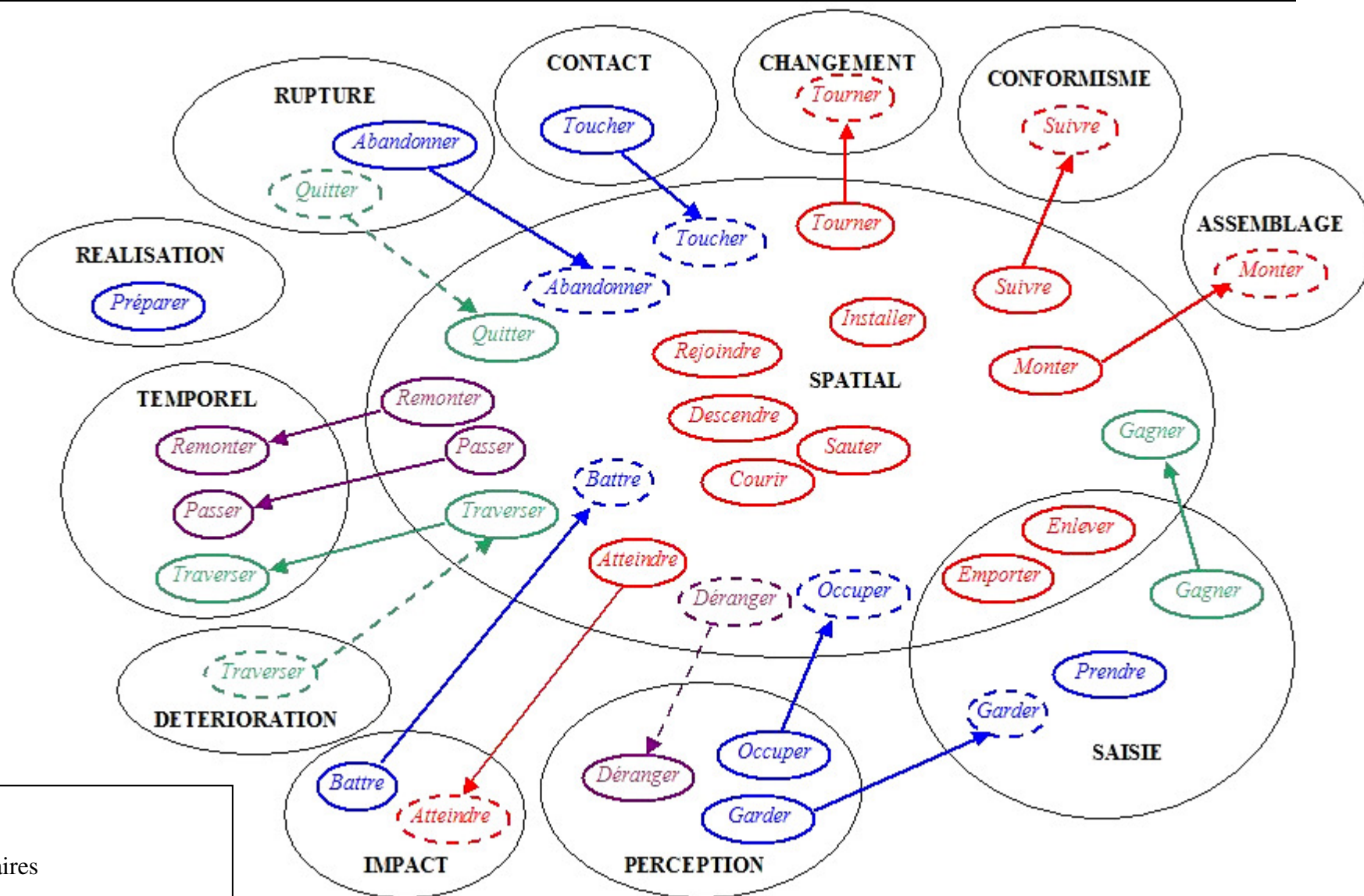
Remonter est également un verbe fondamentalement attaché au domaine spatial. Il possède des emplois temporels, historiquement dérivés des emplois spatiaux par un processus de transposition. Si le discours littéraire confirme cette tendance historique, le discours oralisé la remet en cause. Ce sont des emplois temporels qui s'imposent dans les sous-titres de films.

- ***Déranger***

Le verbe *déranger* exprime initialement un déplacement causatif (sens « faire sortir des rangs » puis « déplacer de son emplacement assigné »). Il possède une extension dans le domaine psychologique. Le passage entre les deux domaines repose sur un glissement métaphorique. Du déplacement concret (mise en désordre), on passe à la désorganisation abstraite (perturbation mentale). En discours, ce sont ces emplois psychologiques, historiquement secondaires, qui s'imposent.

Sur la base de ce classement, on peut proposer une schématisation des mouvements polysémiques de l'ensemble des vingt-quatre verbes. Chaque classe est représentée par une couleur différente (classe 1 = rouge, classe 2 = bleu, classe 3 = vert et classe 4 = violet).

Schématisation des mouvements polysémiques conceptuels des vingt-quatre verbes à construction^{GDC} transitive directe locale



Légende :

- Emplois primaires
- ⊖ Emplois secondaires
- Evolution historique des emplois

La polysémie verbale est un phénomène complexe qui nécessite la prise en compte d'un maximum de paramètres et un croisement des points de vue. La diversification du sens verbal est imprévisible et irrégulière si on prend le lexique comme point de départ : certains verbes ont une polysémie foisonnante et d'autres une polysémie réduite. Certains sens apparaissent tandis que d'autres disparaissent. Pour pouvoir espérer faire apparaître des régularités dans cette optique, il faudrait étudier tous les emplois de tous les verbes et regrouper ensuite les verbes qui présentent des alternances d'emplois similaires. Cette tâche est immense et, paradoxalement, aboutit à des conclusions limitées. On obtient seulement un catalogue figé qui ne permet pas d'anticiper les futures apparitions d'emplois propres à une langue. L'information lexicale (de type lexicographique) n'est pas pour autant inutile mais elle doit être au service d'une description de la polysémie visant la systématisation du phénomène et non un simple inventaire.

En partant des constructions^{GDC}, l'étude de la polysémie verbale est simplifiée. Tout d'abord parce qu'il existe moins de constructions que de verbes et ensuite parce que les éléments verbaux du lexique appartiennent à une classe ouverte (la productivité lexicale est une des propriétés de la langue) tandis que les constructions appartiennent à une classe fermée (leur nombre et leurs caractéristiques sont fixes dans un état de langue donné). En faisant apparaître des régularités polysémiques pour la classe des verbes à construction^{GDC} transitive directe locative, nous espérons avoir montré l'intérêt d'une classification constructionnelle dans le cadre d'une étude portant sur la polysémie verbale et contribué à décrire un fragment de la langue, aussi infime soit-il.

Références bibliographiques

- APRESJAN J. (1963), « Analyse distributionnelle des significations et champs sémantiques structurés », *Langages* 1, Paris, Didier-Larousse, 44-74.
- APRESJAN J. (1974), « Regular Polysemy », *Linguistics* 142, 5-32.
- APRESJAN J. (2000), *Systematic lexicography*. Oxford : Oxford University Press.
- ASHER N., AURNAGUE M., BRAS M., SABLAYROLLES P., VIEU L. (1995), « De l'espace-temps dans l'analyse du discours », *Sémiotique* n° 9, 11-62.
- AURNAGUE M. (2000), « Entrer par la petite porte, passer par des chemins de traverse : à propos de la préposition *par* et de la notion de « trajet » », *Carnets de Grammaire* n°7, ERSS report.
- BARQUE L. (2008), *Description et formalisation de la polysémie régulière du français*, Thèse de doctorat, Université Paris 7.
- BLOOMFIELD L. (1933), *Language*, Londres, Allen & Unwin.
- BOAS H. C. (2001), « Towards a Lexical-Constructional Account of the Locative Alternation », in L. Carmichael, C.-H. Huang et V. Samiian (eds.), *Proceedings of the Thirtieth Western Conference On Linguistics*, Department of Linguistics California State University, Fresno, California, 27-42.
- BOONS J.-P. (1985), « Préliminaires à la classification des verbes locatifs : les compléments de lieu, leurs critères, leurs valeurs aspectuelles », *Linguisticae Investigationes* IX, n°2, Amsterdam, John Benjamins B.V.
- BOONS J.-P. (1986), « Des verbes ou compléments locatifs "Hamlet" à l'effet du même nom », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 15, n° 2, p. 57-88.
- BOONS J.-P. (1987), « La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs », *Langue Française* 76, Paris : Larousse, pp. 5-40.
- BOONS J.-P., GUILLET A. & LECLERE C. (1976), *La structure des phrases simples en français : constructions intransitives*, Genève-Paris, Droz.
- BORILLO A. (1990), « A propos de la localisation spatiale », *Langue Française* Vol. 86, n°1, Paris : Larousse, p. 75-84.
- BORILLO A. (1998), *L'espace et son expression en français*, Paris : Ophrys.
- BOTTINEAU D. (2005), « Le statut théorique de la polysémie en psychomécanique du langage », O. Soutet (dir.), *La polysémie, Travaux de stylistique et de linguistique française* 1, Paris, PUPS, 75-86.
- BOUCHARD D. (1993), « Primitifs, métaphores et grammaire : les divers emplois de *venir* et *aller* », *Langue Française* 100, Paris : Larousse, p. 49-66.
- BRESNAN J. (2001), *Lexical-functional syntax*. Oxford : Blackwell.

- BUSSE W. & DUBOST J. (1977), *Französisches Verblexikon*, Stuttgart, Klett Cotta.
- CADIOT P., LEBAS F. & VISETTI Y.-M. (2004), « Verbes de mouvement, espace et dynamiques de constitution », in: *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 26, fascicule 1, *Langue et espace : retours sur l'approche cognitive*, Paris, SHESL, pp. 7-42.
- CAPUT J. & CAPUT J.-J. (1969), *Dictionnaire des verbes français*, Paris, Larousse.
- CERVONI J. (1991), *La préposition. Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la-Neuve, Duculot.
- CHIBOUT K. (1999), *La polysémie lexicale : observations linguistiques, modélisation informatique, études ergonomique et psycho-linguistique*, Thèse de doctorat, Université de Paris 11, Orsay.
- CHOMSKY N. (1959), *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.
- CHOMSKY N., (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, The M.I. T. Press, Cambridge/Mass.
- CHOMSKY N. (1970), *Le langage et la pensée*, Paris, Payot.
- CHOMSKY N. (1971), *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Seuil.
- CHOMSKY N. (1972), *Studies on semantics in generative grammar*. The Hague, Mouton.
- CHOMSKY N. (1975), *The logical structure of linguistic theory*, New York, Plenum Press.
- CHOMSKY N. (1980), *Rules and representations*, New York, Columbia University Press House.
- CHOMSKY N. (1981), *Lectures on Government and Binding*, Foris Publications, Dordrecht.
- COLLET G. (2003), « Le phénomène de superposition d'une notion en langue et d'un concept scientifique », in S. Rémi-Giraud et L. Panier (dir.), *La polysémie ou l'empire des sens: lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, 263-277.
- CROFT W. (1998), « The structure of events and the structure of language », in M. Tomasello (ed.), *The new psychology of language - Cognitive and functional approaches to language structure*. Mahwah, NJ : LEA. p. 67-92.
- CROFT W. (2001), *Radical Construction Grammar : Syntactic theory in typological perspective*, Oxford, Oxford University Press.
- CROFT W. & CRUSE D.A. (2004), *Cognitive Linguistics*, Cambridge UK : Cambridge University Press.
- CULIOLI A. (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Paris, Ophrys.

- DARMESTETER A. (1979), *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris, Editions Champ Libre [1ère édition 1887, Paris, Librairie Delagrave].
- DE MULDER W. (2007), « Force dynamics », in D. Geeraerts & H. Cuyckens (eds.), *The Oxford handbook of cognitive linguistics*, Oxford & New York, Oxford University Press, 294-317.
- DERVILLEZ-BASTUJI J. (1982), *Structure des relations spatiales dans quelques langues naturelles - introduction à une théorie sémantique*, Genève/Paris : Droz.
- DESCLÈS J.-P. (1990a), *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès
- DESCLÈS J.-P. (1990b), « Représentation des connaissances : archétypes cognitifs, transitivité, intentionnalité », *Protée* vol. 18, n°2, Montréal, 7-17.
- DESCLÈS J.-P. (1994), « Relations casuelles et schèmes sémantico-cognitifs », *Langages* 113, pp. 113-125.
- DESCLÈS J.-P. (2003), « La Grammaire Applicative et Cognitive construit-elle des représentations universelles ? », *LINX* 48, Université Paris X, 139-160.
- DESCLÈS J.-P. (2005), « Polysémie verbale, un exemple : le verbe *avancer* », O. Soutet (dir.), *La polysémie, Travaux de stylistique et de linguistique française* 1, Paris, PUPS, 111-136.
- DESCLÈS, J.P., FALGEUL, V., KEKENBOSCH, C., MEUNIER, J.M. & RICHARD, J.F., (1998) « Sémantique cognitive de l'action : 1. contexte théorique ». *Langages* 132, p.28-47.
- DESCLÈS J.-P. & GUENTCHÉVA Z. (1998), « Causalité, Causativity, Transitivity », *Typology of verbal Categories*, ed. L. Kulikov, H. Vater, 7-27
- DESCLÈS, J.P. & GUENTCHEVA, Z. (2005), « Doit-on tenir compte de la polysémie verbale en typologie ? Un exemple contrastif entre français et bulgare ». *Langue Française* 145, p.93-107
- DE VOGÜÉ S., PAILLARD D. (1997), « Identité lexicale et hétérogénéité de la variation co-textuelle », in C. Guimier (ed.), *Co-texte et calcul du sens*, Caen, Presses Universitaires de Caen, p. 41-62.
- DIK S. C. (1978), *Functional Grammar*, Amsterdam, New Holland.
- DIK S. C. (1989), *The theory of Functional Grammar*, Dordrecht, Foris.
- DIXON R. M. W. (1972), *The Dyirbal language of North Queensland*, Cambridge, England, Cambridge University.
- DIXON R. M. W. (1991), *A new approach to English grammar. On semantic principles*, Oxford, Clarendon Press.

- DOWTY D. R. (1979), *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht, Reidel.
- DUBOIS J. & DUBOIS C. (1971), *Introduction à la lexicographie : le dictionnaire*, coll. Langue et Langage, Paris, Larousse.
- DUBOIS J. & DUBOIS-CHARLIER F. (1997), *Les Verbes français*, Paris, Larousse.
- DUBOIS J., GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLESI C., MARCELLESI J.-B. & MEVEL J.-P., 1994, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- DUBOIS J., MEVEL J.-P., CHAUVEAU G., HUDELOT S., SOBOTKA-KANNAS C. & MOREL D. (2002), *LEXIS, Dictionnaire de la langue française*, Paris, Larousse. [1^{ère} édition 1975]
- FILLMORE C. J., 1968, « The Case for Case », in Bach & Harms (ed.), *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt Rinehart & Winston, pp. 1-88.
- FILLMORE C. J., 1975, « Quelques problèmes posés à la grammaire casuelle », *La grammaire des cas*, *Langages* n°38, Paris, Larousse, pp. 65-80.
- FILLMORE C. J. (1985), « Syntactic instructions an the notion of grammatical construction », *Proceedings of the Eleventh Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley Linguistics Society, 73-86
- FILLMORE C. J. & ATKINS B.T.S. (2000), « Describing Polysemy : The Case of ‘Crawl’ », In Ravin Y, Lacock C (eds), *Polysemy : theoretical and computational approaches*, Oxford, Oxford University Press, 91-110.
- FILLMORE C. J. & KAY P. (1993), *Construction Grammar Coursebook*, Manuscript, University of California at Berkeley, Department of linguistics.
- FILLMORE C. J., KAY P. & O’CONNOR M. C. (1988), « Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions : The Case of *Let Alone* ». *Language* 64, 501-538.
- FRANCKEL J.-J. & LEBAUD D. (1990), *Les figures du sujet – A propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*, Paris & Gap, Ophrys.
- FRANCKEL J.J., PAILLARD D. & SAUNIER E. (1997), « Modes de régulation et la variation sémantique d’une unité lexicale. Le cas du verbe *passer* », in P. Fiala, P. Lafon & M.F. Piguet (dir.), *La locution : entre lexicque, syntaxe et pragmatique – Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Paris, Klincksieck, 49-68.
- FRANÇOIS J. (1989), *Changement, causation, action. Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique verbal français et allemand*. Genève : Droz.
- FRANÇOIS J. (1992), « La causation et l'action dans la théorie sémantique de Ray Jackendoff », *Intellectica*, 13-14, 291-326.
- FRANÇOIS J. (1998), « Théorie multifactorielle de la transitivité, ‘différentiel de participation’ et classes aspectuelles et actancielles de prédications », in A. Rousseau (ed.), *La transitivité*, Villeneuve-d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 181-201.

- FRANÇOIS J. (2003), *La prédication verbale et les cadres prédicatifs*, Louvain – Paris, Peeters.
- FRANÇOIS J. (2007), *Pour une cartographie de la polysémie verbale*, Peeters, Leuven-Paris.
- FRANÇOIS J. (2008a), *Les grammaires de construction, un bâtiment ouvert aux quatre vents*, *Cahier du CRISCO* 26, [En ligne] <http://www.crisco.unicaen.fr/Les-grammaires-de-construction.html>
- FRANÇOIS J. (2008b), « Entre événements et actions – Les schèmes composés de constructions syntaxiques du dictionnaire *Les verbes français* de J. Dubois & F. Dubois-Charlier », *Syntaxe et sémantique des prédicats*, *LIDIL* 37, Grenoble, Ellug, 175-189.
- FRANÇOIS J. (2008c) « Polysémie et polytaxie verbale entre synchronie et diachronie », in J. Durand, B. Habert & B. Laks (dir.), *Actes du 1er Congrès Mondial de Linguistique Française*, Institut de Linguistique Française, CD-rom.
- FRANÇOIS J., (2010), « L'étude de la polysémie verbale entre variation et invariance ». In : F. Neveu *et al.* (dir.), *Actes du 2^o Congrès Mondial de Linguistique Française* (juillet 2010, La Nouvelle Orléans), Institut de Linguistique Française, cd-rom.
- FRANÇOIS J. & BROSCHE J. (1994), « La mise en ordre des relations actanciels : les conditions d'accès des rôles actanciels aux fonctions de sujet et d'objet », *Langages* 113, Paris, Larousse, 7-44.
- FRANÇOIS J., LE PESANT D. & LEEMAN D. (2007), « Présentation de la Classification des *Verbes Français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier », J. François, D. Le Pesant & D. Leeman (dir.), *Classes syntactico-sémantiques et polysémie*, *Langue Française* 153, Paris : Larousse, pp. 3-19.
- FRANÇOIS J. & SENECHAL M. (2008), « Le sémantisme propre des cadres prédicatifs et la polysémie des verbes de production de parole », *La prédication, Faits de Langues* n° 31-32, Paris, Ophrys, p. 325-335.
- GAUME B, DUVIGNAU F, FABRE C, FERRATY S., GASQUET O., JOUVE B., LANG J., PERY-WOODLEY M-P, (2000), « Les dictionnaires de langues : des graphes aux propriétés topologico-sémantiques », *Actes de PRESCOT*, 18-20 oct, Toulouse.
- GAYRAL F. & SAINT-DIZIER P. (1999), « Peut-on couper à la polysémie verbale ? », *Actes du colloque TALN 99*, Cargèse, 12-17 juillet 1999, 155-164.
- GIRAULT-DUVIVIER CH. P. (1822), *Grammaire des grammaires, ou Analyse raisonnée des meilleurs traités sur la langue française*, Tome Premier [5^{ème} édition], Paris, Janet et Cotele.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1978), *Les Nominalisations en français*, Librairie Droz, Genève.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1994), « Sélection et sémantique : problèmes et modèles », *Langages*, 115, pp. 5-14.

- GIVON T. (1986), « Categories and prototypes : Between Plato and Wittgenstein » , In Craig C. (ed.), *Noun Classes and Categorization*, Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 77-1 02.
- GIVON T. (1989), *Mind, code and context*, Chicago University Press.
- GOLDBERG A. (1995), *Constructions – A Construction Grammar approach to argument structure*, Chicago, Chicago University Press.
- GOLDBERG A. (1998), « Patterns of experience in patterns of language », in : M. Tomasello (ed), *The new psychology of language – Cognitive and functional approaches to language structure*, Mahwah, NJ : LEA, 203-19.
- GOLDBERG A. (1999), « The emergence of the semantics of argument structure constructions », in W. McWhinney (ed.), *The emergence of language*. Mahwah, New-Jersey, Chapter 7, 197-212.
- GOLDBERG A. (2002), « Surface generalizations: an alternative for alternations », *Cognitive Linguistics* 13-4, 327-356.
- GOLDBERG A. (2006), *Constructions at work. The nature of generalization in language*, Oxford, Oxford University Press.
- GOLDBERG A. (2009), « Verbs, constructions and semantic frames », in M. H. Rappaport, E. Doron & I. Sichel (eds.), *Syntax, Lexical Semantics, and Event Structure*, Oxford, Oxford University Press, 39-58.
- GOLDBERG A. & JACKENDOFF R. (2004), « The resultative as a family of constructions », *Language* 80, 532-68.
- GOOSSENS L. (1994), « Transitivity and the traitment of (non)prototypicality in FG ». In: E. Engberg-Pedersen et al. (eds), *Function an expression in Functional Grammar*, Berlin: De Gruyter, 65-80
- GOOSSENS V. (2008), « Régularités et irrégularités dans la polysémie des noms d'affect : le cas de l'expression de la source de l'affect », in M. Loiseau et al. (éds.), *Autour des langues et du langage: perspective pluridisciplinaire*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 55-62.
- GOSSELIN L. (2010), *Les modalités en français*, Rodopi, Amsterdam-New York.
- GRINEVALD C. (2006), « The expression of static location in a typological perspective », in Hickmann, Maya & Robert, Stéphane (éd.), *Space in languages : linguistic systems and cognitive categories*. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins, pp. 29-58.
- GRIMSHAW J. (1990), *Argument Structure*, Cambridge, MA: MIT Press.
- GROPEN J., PINKER S., HOLLANDER M. & GOLDBERG R. (1991), « Affectedness and Direct Objects: The Role of Lexical Semantics in the Acquisition of Verb Argument Structure », *Cognition* 41, 153-195.

- GROSS G. (1994), « Classes d'objets et descriptions des verbes », *Langages*, 115, pp. 15-30.
- GROSS G. & CLAS A. (1997), « Synonymie, polysémie et classes d'objets », *Meta : journal des traducteurs*, vol. 42, n° 1, 147-154.
- GROSS M. (1968), *Grammaire transformationnelle du français, Vol. 1, Syntaxe du verbe*. Paris : Larousse.
- GROSS M. (1975), *Méthodes en Syntaxe. Régime des constructions complétives*. Paris, Hermann.
- GROSS M. (1981), « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages* 63, Paris : Larousse, p.7-52.
- GROSS M. (1984), « Lexicon-Grammar and the Syntactic Analysis of French », *Proceedings of the 10 th International Conference on Computational Linguistics (COLING'84)*, Stanford, California, pp. 275-282
- GRUBER J. S. (1965), *Studies in lexical semantics*, Doctoral dissertation, Cambridge (Mass.), MIT Working Papers in Linguistics.
- GUILLAUME G. (1919), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette.
- GUILLAUME G. (1929), *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, H. Champion.
- GUILLET A. (1986), « Représentations des distributions dans un lexique-grammaire », *Langue Française* 69, Paris, Larousse.
- GUILLET A. et LECLÈRE C. (1992), *Les constructions transitives locatives*, Genève, Paris, Droz.
- HARRIS Z. S. (1951), *Methods in Structural Linguistics*, University of Chicago Press.
- HARRIS Z. S., 1965, « Transformational theory ». *Language* 41, n°3, Linguistic Society of America, 363-401.
- HARRIS Z. S. (1976), *Notes du cours de syntaxe*, Le Seuil, Paris.
- HARRIS Z. S., 1990, « La genèse de l'analyse des transformations et de la métalangue », *Langages* 99, Paris, Larousse, 9-19.
- HOPPER P. & THOMPSON S. (1980), « Transitivity in grammar and discourse », *Language* 56, Linguistic Society of America, 251-299.
- JACKENDOFF R. (1972), *Semantic interpretation in generative grammar*, Cambridge (Mass.) : MIT Press.
- JACKENDOFF R.S. (1983), *Semantics and Cognition*, Cambridge (Mass.), MIT Press.

- JACKENDOFF R.S. (1990), *Semantic structures*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- JACKENDOFF R. (1996), « The architecture of the linguistic-spatial interface ». In Bloom P. et al. (eds.), *Language and space*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1-30.
- JACKENDOFF R. (2002), *Foundations of language*, Oxford, Oxford University Press.
- JACKENDOFF R. (2007), *Language, consciousness, culture : essays on mental structure*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- KAY P. & FILLMORE C. J. (1999), « Grammatical constructions and linguistic generalizations : *The What's X doing Y ?* construction », *Language* 75 (1), 1-33.
- KLEIBER G. (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, P.U.F.
- KLEIBER G. (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures ».
- LACHERET A., SENECHAL M. (2008), « Comment évaluer la nucléarité du lieu dans les constructions locatives ? Les indices prosodiques à la rescousse des critères syntaxico-sémantiques », in *Grammaire et Prosodie, Travaux linguistiques du CerLiCO n° 21*, Presses Universitaires de Rennes, p.125-141.
- LAKOFF G. (1987), *Women, Fire, and Dangerous Things : What Categories Reveal About the Mind*, University of Chicago Press.
- LAMIROY B. (1983), *Les Verbes de mouvement en français et en espagnol*, Amsterdam, Benjamins.
- LAMIROY B., 1987, « Les verbes de mouvement emplois figurés et extensions métaphoriques », *Langue Française* 76, Paris : Larousse, pp. 41-58.
- LANGACKER R. W. (1986), « An introduction to cognitive grammar », *Cognitive Science*, vol. X, pp. 1-40.
- LANGACKER R. W. (1987a), *Foundations of cognitive grammar, vol.1 : Theoretical Prerequisites*, Stanford, California : Stanford University Press.
- LANGACKER R. W. (1987b), « Mouvement abstrait », *Langue française* 76, *L'expression du mouvement*. Paris : Larousse, pp. 59-76.
- LANGACKER R. W. (1990), « Settings, participants, and grammatical relations », in Savas L. Tsohatzidis (ed.), *Meanings and Prototypes: studies in Linguistic Categorization*, London & New York : Routledge, 213-238.
- LANGACKER R. W. (1991a), *Concept, image and symbol : the cognitive basis of grammar*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- LANGACKER R.W. (1991b), *Foundations of cognitive grammar, vol.2 : descriptive application*, Stanford, Stanford University Press.

- LANGACKER R. W. (2000), *Grammar and conceptualization*, Berlin - New York, Mouton de Gruyter.
- LARRIVÉE P. (2001), « Représentations du sens et modularité dynamique: lectures croisées entre cognition de la vision et structuration conceptuelle du langage », in Andrew William Quinn (Ed.), *Visio* vol. 6 n°2-3, *Cognition Culturelle et Cognition spatiale*, Québec, 177-186.
- LARRIVÉE P. (2008), *Une histoire du sens : panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*, Bruxelles, Peter Lang.
- LAUR D. (1991), *Sémantique du déplacement et de la localisation en français : une étude des verbes, des prépositions et de leurs relations dans la phrase simple*, Thèse de Doctorat, Université Toulouse le Mirail, Toulouse.
- LAUR D. (1993), « La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement », *Langages* 110, pp. 47-67.
- LEBAS F. & CADIOT P., 2003, « Monter et la constitution extrinsèque du référent », *Langages* 150, pp. 9-30.
- LECLÈRE C. (1990), « Organisation du lexique-grammaire des verbes français », *Langue française* 87, Paris : Larousse, 112-122.
- LE PESANT D. (1994), « Les compléments nominaux du verbe lire, une illustration de la notion de classe d'objets », *Langages* 115, *Sélection et sémantique. Classes d'objets, compléments appropriés, compléments analysables*, Paris : Larousse, 31-46.
- LE PESANT D. (1997), « Vers une définition plus rigoureuse de la polysémie », *BULAG Actes du Colloque International FRACTAL*, pp. 255-259.
- LE PESANT D. (2000), *Six études de sémantique lexicale sur les noms locatifs*. Manuscrit présenté en vue d'obtenir l'Habilitation à Diriger des Recherches. Villetaneuse : Université Paris 13.
- LE PESANT D. (2001), « Syntaxe et lexique des anaphores fidèles et infidèles », *Linguisticae Investigationes Supplementa* 23, Amsterdam : John Benjamins : 235-253.
- LE PESANT D. (2008), « Les verbes transitifs de localisation statique : Diathèses, modes d'action et sélection lexicale », in J. Durand, B. Habert & B. Laks (dir.), *Actes du 1er Congrès Mondial de Linguistique Française*, Institut de Linguistique Française, CD-rom.
- LE PESANT D. & MATHIEU-COLAS M. (1998), « Introduction aux classes d'objets », *Langages*, 131, pp. 6-33.
- LEVIN B. (1993), *English verb classes and alternations : a preliminary investigation*, Chicago University of Chicago Press.
- LEVIN B. & RAPPAPORT HOVAV M. (1992), « The lexical semantics of verbs of motion: The perspective from unaccusativity », I. M. Roca (ed.), *Thematic Structure: Its Role in Grammar*, Berlin & New York : Foris Publications, 247-269.

- LEVIN B. & RAPPAPORT H. M. (1995), *Unaccusativity : At the Syntax-Lexical Semantics Interface. Linguistic Inquiry Monograph 26*. Cambridge, Massachusetts : The MIT Press.
- LEVINSON S. C., MEIRA S. & The Language and Cognition Group (2003), « *Natural concepts* in the spatial topological domain – adpositional meanings in crosslinguistic perspective : an exercise in cognitive typology », *Language*, 79 (3), Linguistic Society of America, 485-516.
- LEVINSON S. C. & WILKINS D. P. (2006), *Grammars of space*, Cambridge : Cambridge University Press.
- LYONS J. (1978), *Semantics II*, Cambridge : Cambridge University Press (Trad. fr. *Sémantique linguistique*, Langue et langage, Paris: Larousse, 1980).
- MALRIEU D. & RASTIER F. (2001), « Genres et variations morphosyntaxiques », in Daille B. & Romary L. (dir.), *TAL* vol. 42, 2, Paris, Hermès, 547-577.
- MANGUIN J.L. & FRANÇOIS J., dir., 2004 : *Le dictionnaire électronique du CRISCO : un mode d'emploi à trois niveaux, Cahier du CRISCO 17*, [En ligne] <http://www.crisco.unicaen.fr/Le-dictionnaire-electronique-des-synonymes.html>
- MARR D. (1982), *A computational Investigation Into the Human Representation and Processing of Visual Information*, New York, F.H. Freeman & Co.
- MARTIN R. (1983), *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- MATHIEU Y.Y. (2003), « La grammaire de construction », *LINX* 48, p. 43-56.
- MÉLIS L. (1983), *Les circonstants et la phrase. Étude sur la classification et la systématique des compléments circonstanciels en français moderne*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain.
- MOSEL U. (1991), « Towards a typology of valency », Hansjakob S. & Waldfried P. (eds.), *Partizipation : Das sprachliche Erfassen von Sachverhalten*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 240-251.
- MULLER P. & SARDA L. (1999), « Représentation de la sémantique des verbes de déplacement transitifs directs du français » *T.A.L* 39. 2, 127-147.
- NEW B., PALLIER C., FERRAND L., MATOS R. (2001), « Une base de données lexicales du français contemporain sur internet : LEXIQUE », *L'Année Psychologique* 101, 447-462. <http://www.lexique.org>
- NØLKE H. (1994), *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Paris/Louvain : Peeters.
- PAILLARD D. (2000), « A propos des verbes 'polysémiques' : identité sémantique et principes de variation », in J. François, F. Cordier et B. Victorri (dir.), *Syntaxe et Sémantique 2, Sémantique du lexique verbal*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 99-120.
- PAULY E., 2010, *La polysémie*, Paris, L'Harmattan.

- PEETERS B.(ed.), 2006 : *Semantic Primes and Universal Grammar: Empirical evidence from the Romance languages*. Amsterdam: John Benjamins.
- PEETERS B. & EISZELE A., 1993 : « Le verbe *prendre* pris au sérieux », *Cahiers de lexicologie* 73, I, p.169-184.
- PETITOT J. (1989), « Hypothèse localiste, modèles morphodynamique et théories cognitives : Remarques sur une note de 1975 », *Semiotica* 77, Berlin, Mouton de Gruyter, 65-119.
- PICOCHÉ J. (1986), *Les structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan-Université.
- PICOCHÉ J. & ROLLAND J.-C. (2002), *Dictionnaire du Français Usuel 15 000 mots utiles en 442 articles*, Bruxelles, De Boeck / Duculot.
- PINKER S. (1989), *Learnability and Cognition : The Acquisition of Argument Structure*, Cambridge (Mass) : The MIT Press.
- REIMER N. (2011), « La conception syntaxique de la polysémie : une critique », in M. Lemmens (ed.), *CogniTextes*, vol. 6, [en ligne] <http://cognitextes.revues.org/404>
- RIEGEL M., PELLAT J.-C. & RIOUL R. (1994), *Grammaire méthodique du français* Paris, P.U.F.
- ROSCH E. (1973), « Natural Categories », *Cognitive Psychology* 4, 328-350.
- ROSCH E. (1975), « Cognitive Representations of Semantic Categories », *Journal of Experimental Psychology* 104, 192-233.
- ROSEN C. (1984), « The interface between semantic roles and initial grammatical relations », in D. M. Perlmutter & C. Rosen (eds.), *Studies in Relational Grammar 2*, Chicago : University of Chicago Press, 38-77.
- ROULET E. (1969), *Syntaxe de la proposition nucléaire en français parlé*, Bruxelles, Aimav.
- ROUSSEAU A. (1993), « Espace, référence, représentation. Réflexions sur quelques conceptualisations de l'espace », *Faits de langue* n°1, *Motivation et iconicité*, Paris, Presse Universitaire de France, 151-162.
- SABLAYROLLES P. (1995), *Sémantique formelle de l'expression du mouvement. De la sémantique lexicale au calcul de la structure du discours en français*, Thèse de doctorat, Université Toulouse III, Toulouse.
- SARDA L. (1996), « Eléments pour une typologie des verbes de déplacement transitifs directs du français », *Cahiers de Grammaire* vol 21, 95-123.
- SARDA L. (1997), « La sémantique des verbes de déplacement transitifs directs. Tentative de description du processus de localisation », Sixième école d'été de l'ARC, Château de Bonas, France, Juillet 1997.

- SARDA L. (1999). *Contribution à l'étude de la sémantique de l'espace et du temps : analyse des verbes de déplacement transitifs directs du français*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse II.
- SARDA L. (2000), « L'expression du déplacement dans la construction transitive directe », CORDIER F., FRANCOIS J., VICTORRI B. (éds.), *Syntaxe et Sémantique 2*, Presses Universitaires de Caen, 121-137.
- SENECHAL M. (2005), « Distribution des emplois d'un verbe polysémique français à travers la base FRANTEXT par périodes et par types de textes », *Actes de « Coldoc 05 - 2^{ème} colloque Jeunes Chercheurs en Sciences du langage - »*, Université Paris X, 16-17 juin 2005, <http://www.modyco.fr>
- SCHANK R & ABELSON R. (1977), *Scripts, Plans, Goals and Understanding: an Inquiry into Human Knowledge Structures*, Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- SCHWARZE Ch. (1979), « Réparer / reparieren : A contrastive study », In ; R. Bäuerle et al. (eds), *Semantics from different points of view*. Berlin : Springer, 304-323.
- SWIGGERS P. (1985), « Willems (Dominique). Syntaxe, lexique et sémantique. Les constructions verbales », *Revue belge de philologie et d'histoire*, Volume 63, Numéro 3, 653-656.
- SENECHAL M. & WILLEMS D. (2007), « Classes verbales et régularités polysémiques : le cas des verbes trivalenciels locatifs », FRANÇOIS J., LE PESANT D. & LEEMAN D. (dir.), *Le classement syntactico-sémantique des verbes français*, *Langue Française* 153, Paris, Larousse, p.92-110.
- SKINNER B. F. (1957), *Verbal behaviour*, New York, Appleton-Century-Crofts.
- TALMY L. (1972), *Semantic structures in English and Atsugewi*. Ph.D dissertation, Department of Linguistics, University of California, Berkeley.
- TALMY L. (1976), « Semantic causative types », In M. Shibatani (ed.), *Syntax and semantics 6 : The grammar of causative constructions*. New York, Academic Press, 43-116.
- TALMY L. (1983), « How language structures space », in H. Pick & L. Acredolo (eds.), *Spatial Orientation : Theory, research and application*, New York, London, Plenum Press, 225-282.
- TALMY L. (1985a), « Force dynamics in language and thought », *Chicago Linguistic Society* 21, vol. 2, 293-337.
- TALMY L. (1985b), « Lexicalization patterns : semantic structure un lexical form », in T. Shopen (ed.), *Language, typology and syntactic description* (vol. 3), 57-149.
- TALMY L. (1988), « Force Dynamics in Language and Cognition », *Cognitive Science* 12, 49-100.
- TALMY L. (1991), « Path to realization: a typology of event conflation », *Proceedings of the 17th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 480-520.

- TALMY L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics. Volume I : Concept Structuring System*, Cambridge (Mass) : The MIT Press.
- TALMY L. (2009), « Main verb properties and equipollent framing », In E. Lieven, J. Guo et al. (eds.), *Crosslinguistic Approaches to the Psychology of Language : Research in the Tradition of Dan Isaac Slobin*, New-York, Psychology Press Festschrift Series, 389-402.
- TENNY C. (1995), « How motion verbs are special : the interaction of semantic and pragmatic information in aspectual verb meanings », *Pragmatics and Cognition* vol.3 n°1, John Benjamins Publishing Company, 31-73.
- TESNIERE L. (1959), *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- VANDELOISE C. (1986), *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*, Paris, Seuil.
- VANDELOISE C. (1987), « La préposition à et le principe d'anticipation », *Langue française* 76. *L'expression du mouvement*. Paris : Larousse, pp. 77-111.
- VANDELOISE C. (1996), « Touching : a minimal transmission of energy », in E. Casad (ed.), *Cognitive linguistics in the redwoods: the expansion of a new paradigm in linguistics*, Berlin: Mouton de Gruyter (Cognitive Linguistic Research 6), 541-566.
- VAN DEN EYNDE K. & MERTENS P. (2006), *Le dictionnaire de valence DICOVALENCE : manuel d'utilisation*, http://bach.arts.kuleuven.be/dicovalence/manuel_061117.pdf
- VAN VALIN R. D. & LAPOLLA R. J. (1997), *Syntax : structure, meaning and function*. Cambridge, Cambridge University Press.
- VENDLER Z. (1967), « Verbs and Times », in *Linguistics in Philosophy*, New York : Cornell University Press, pp. 97-121.
- VICTORRI B. et FUCHS C. (1996), *La Polysémie : construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.
- VICTORRI B. (1999), « Le sens grammatical », *Langages* 136, Paris : Larousse, 85-105.
- VICTORRI B. (2002), « Catégorisation et polysémie », in F. Cordier & J. François (eds.), *Catégorisation et langage*, Paris : Hermès, 106-124
- VICTORRI B. (2003), « Langage et géométrie : l'expression langagière des relations spatiales », *Revue de Synthèse* 124, Albin Michel, 119-138.
- VILLARD M., (1991), « Notion de prototype et événement », D. Dubois (dir.), *Sémantique et cognition : catégories, prototypes et typicalité*, Paris, Editions du CNRS, pp. 131-149.
- WAGNER R.-L. & PINCHON J. (1962), *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.
- WIERZBICKA A., 1972 : *Semantic primitives*, Frankfurt, Athenäum.

- WIERZBICKA A., 1996 : *Semantics: Primes and Universals*. Oxford, Oxford University Press.
- WIERZBICKA A. (1993), « La quête des primitifs sémantiques : 1965-1992 », *Langue française* 98. *Les primitifs sémantiques*. Paris : Larousse, pp. 9-23.
- WILLEMS D. (1981), *Syntaxe, Lexique et sémantique. Les constructions verbales*, Gand, Publications de la Faculté de Philosophie et Lettres.
- WILLEMS D. (1982), « Syntaxe et sémantique. Quelques réflexions sur la polysémie verbale », *Linguistics in Belgium* n°5, Bruxelles, 214-225.
- WILLEMS D. (2000), « Objet d'étude, théories et données. Sur la place des corpus dans la recherche linguistique contemporaine », in M. Bilger (ed.), *Corpus, méthodologie et applications linguistiques*, Paris : Champion, 149-155.
- WILLEMS D. (2002a), « Classes et relations verbales. A la recherche d'une typologie intégrée », in J. Chuquet et M. Paillard (dir.), *Morphosyntaxe du lexique 1 : Catégorisation et mise en discours, Travaux linguistiques du Cerlico* 15, 285-301.
- WILLEMS D. (2002b), « La lexicographie à l'épreuve de la syntaxe et de l'usage : le cas du verbe *charger* », in I. Bartning, J. Falk & alii (eds.), *Mélanges publiés en hommage à Gunnel Engwall*, *Acta Universitatis Stockholmiensis* 20, Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 343-350.
- WILLEMS D. (2003), « Polyvalence syntaxique et ambiguïté discursive – Le compte-rendu d'une reddition », in P. Hadermann, A. Van Slijcke, M. Berré (eds.), *La syntaxe raisonnée*, Bruxelles, De Boeck – Duculot, 93-101.
- WILLEMS D. (2005), « La complémentation verbale en contexte : le cas du verbe *donner* », in H. Nolke, I. Baron, H. Korzen & H. Müller (eds.), *Grammatica*, Peter Lang, pp. 509-522.
- WILLEMS D. (2007), « Typologie des procès et régularités polysémiques », in D. Bouchard & I. Evrard (dir.), *Représentation du sens linguistique II - Actes du colloque international de Montréal* (2003), Bruxelles, De Boeck, 199-217.
- WILLIAMS E. (1981), « Argument Structure and Morphology », *The Linguistic Review* 1, De Gruyter, 81-114
- WILMET M. (1998), *Grammaire critique du français – 2^{ème} édition*, Paris / Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- WITTEGENSTEIN L. (1953), *Philosophical Investigations*. Rhees R., Anscombe G-E. (eds), Oxford Blackwell, Oxford, Trad. française P. Klossowski, Collection Tel, Gallimard 1961.

• **Ressources lexicographiques**¹⁰⁹ :

- *Dictionnaire Electronique des Synonymes*, Responsable du projet : Michel MOREL, <http://www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/>
- GAFFIOT F., (1934), *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette.
- LEBAIGUE Ch., (1881), *Dictionnaire latin-français*, Librairie classique d'Eugène Belin.
- *Trésor de la Langue Française informatisé*, Conception et réalisation informatiques : Jacques DENDIEN, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- REY A. (1998), *Dictionnaire historique de la langue française*, A. Rey (dir.), Paris, Le Robert.
- REY-DEBOVE J. & REY A. (2001), *Le Petit Robert Electronique*, nouvelle édition 2001, version 2.1, Paris, Dictionnaires Le Robert.

109. Il s'agit des outils lexicographiques que nous avons utilisés pour nos analyses. Les ouvrages lexicographiques que nous avons évoqués dans le premier chapitre sont référencés dans le corps de la bibliographie.